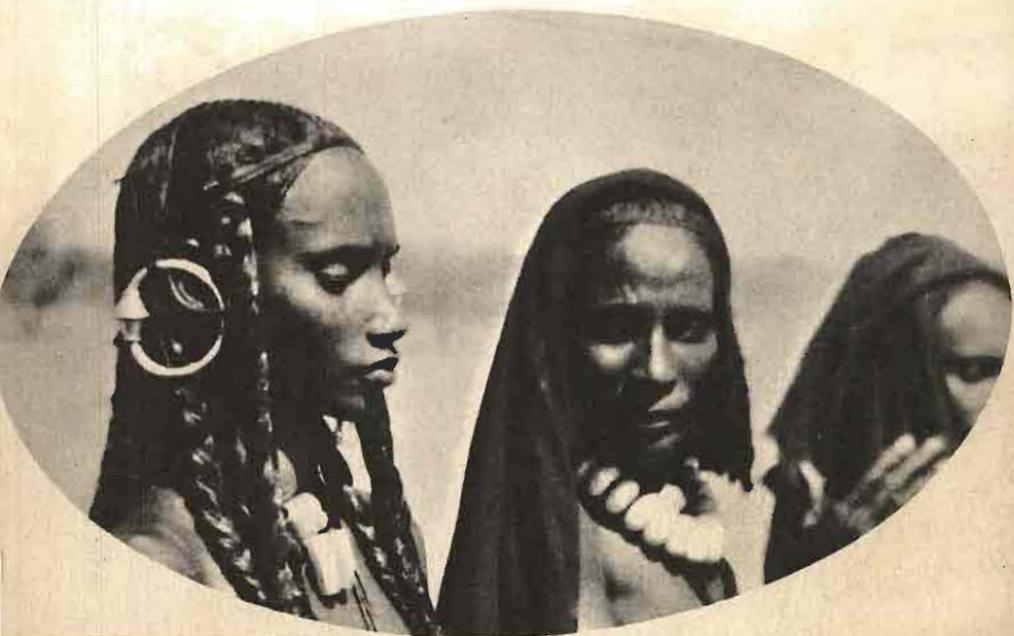


L'homme d'outre-mer



LIBERT LE ROUVREUR

Sahariens et Sahéliens du Tchad

10 DEC. 1962

BERGER-LEVRAULT

SAHÉLIENS
ET SAHARIENS
DU TCHAD

L'HOMME D'OUTRE-MER

Collection publiée par le *Conseil supérieur*
des Recherches sociologiques d'outre-mer
et par l'*Office de la Recherche scientifique et technique Outre-Mer*

Nouvelle Série N° 5

Albert LE ROUVREUR

SAHÉLIENS ET SAHARIENS DU TCHAD

Avec 32 photos, 8 planches de croquis, 32 cartes
et 60 tableaux

ÉDITIONS BERGER-LEVRULT
5, rue Auguste-Comte — PARIS (VI^e)

1962

DU MÊME AUTEUR

Notes sur le Djado ; ms. 1945, archives de Bilma.

Aspects de l'azalaï du Djado ; ms. 1946, archives d'Agadès.

Agadem et Djado, deux aspects du Tèda ; ms. 1948, CHEAM.

Etude sur les tribus de l'Ennedi : Gaèda, Mourdia, Gouroa, Tèbia, Erdiha, Bilia, Borogat ; ms. 1949 et 1950, archives de Fada.

Etudes sur les tribus du Borkou : Annakaza, Noarma ; ms. 1955, archives de Largeau.

Borkou 55 ; ms. 1956, archives de Largeau.

L'HOMME D'OUTRE-MER

Ancienne série

(à demander à l'ORSTOM, 80, route d'Aulnay, Bondy, Seine)

1. — J. CABOT et R. DIZIAIN,
Populations du moyen Logone.
2. — J. CLERC, P. ADAM, Cl. TARDITS,
Société paysanne et problèmes fonciers de la palmeraie dahoméenne.
3. — J. BINET,
Budgets familiaux des planteurs du Cameroun.
4. — M. DUPIRE et J.-L. BOUTILLIER,
Le pays Adioukou et sa palmeraie (Basse Côte-d'Ivoire).

Nouvelle série

Editions Berger-Levrault

1. — H. DESCHAMPS,
Les migrations intérieures à Madagascar.
2. — J.-L. BOUTILLIER (en collaboration avec J. CAUSSE),
Bongouanou, Côte-d'Ivoire.
3. — G. CONDOMINAS,
Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina.
4. — Cl. TARDITS,
Les Bamiléké de l'ouest Cameroun.
6. — H. DESCHAMPS,
Traditions orales et archives du Gabon.

© by Éditions Berger-Levrault, Paris, 1962

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ERRATA

ALBERT LE ROUVREUR *Sahariens et Sahéliens du Tchad*

Pages

- 130 LES MOURRO, 11^e ligne,
au lieu de : partagent avec eux la même langue,
lire : partagent avec elle
- 138 21^e ligne, *au lieu de* : planche V, *lire* : planche II
- 168 13^e ligne, *au lieu de* : venant de l'est, *lire* : venant de l'ouest
- 170 4^e ligne, *au lieu de* : planche II, *lire* : planche IV
- 173 15^e ligne, *au lieu de* : planche III, *lire* : planche V
- 176 7^e ligne avant la fin, *au lieu de* : planche IV, *lire* : planche VI
- 184 4^e ligne avant la fin, *au lieu de* : jusqu'à Batha, *lire* : jusqu'à la Batha
- 195 13^e ligne avant la fin, *au lieu de* : 15 à 40 piastres, *lire* : 25 à 40 piastres
- 196 8^e ligne, *au lieu de* : l'impôt dont la charge pesait seulement
lire : l'impôt dont la charge pesait tout entière
- 286 13^e ligne, *lire* : Gadoa et Worba, sont aussi représentés
- 288 *rétablir comme suit le deuxième alinéa* :
Pourquoi la hutte de paille subsiste-t-elle ? Parce qu'à la saison des pluies, elle offre une étanchéité nettement meilleure, parce qu'en hiver elle protège mieux du froid. Pourquoi cependant la tente en nattes connaît-elle une faveur grandissante ? Parce qu'elle est plus propre, plus spacieuse...
- 289 20^e ligne, *au lieu de* : après les puits, *lire* : après les pluies
- 291 14^e ligne avant la fin, *au lieu de* à Mokou 40, *lire* à Nokou
- 351 avant dernière ligne, *au lieu de* : Koborda, *lire* : Kokorda
- 360 deux dernières lignes, *lire* : s'attardent chez des parents, des travailleurs saisonniers, des pèlerins partant ou revenant...
- 361 21^e et 22^e lignes, *au lieu de* : Mao, sa rivale, a dû toujours être, *lire* :
Mao, sa rivale, a toujours été
- 64 CARTE n° 14, *légende, colonne de gauche* :
- | | |
|--------------------------|--------------------------|
| <i>au lieu de</i> : | <i>lire</i> : |
| Ouled Sliman anciens | 1. Ouled Sliman nouveaux |
| 1. Ouled Sliman nouveaux | Ouled Sliman anciens |
| 2. Miaïssa | 2. Miaïssa |
| 3. Jebaïr | 3. Jebaïr |

INTRODUCTION

Cette étude vise à présenter les populations qui habitent le territoire du Tchad au nord du 13° parallèle. Il s'agit d'une vaste région mi-sahélienne, mi-saharienne, dont le lac Tchad occupe la corne sud-ouest, et qui affecte la forme d'un quadrilatère mesurant plus de 1 000 kilomètres de côté, encadré au nord par le royaume de Libye, à l'est par la république du Soudan, à l'ouest par le nouvel Etat du Niger, au sud par les savanes tchadiennes. C'est aussi une aire occupée par les quatre régions administratives du Ouaddaï, du Batha, du Kanem et du Borkou-Ennedi-Tibesti; au total un million de kilomètres carrés pour une population d'environ un million d'habitants : c'est une densité de population très faible, mais qui monte à 7 dans certaines parties du Ouaddaï tandis qu'elle descend au-dessous de 0,1 au Borkou par exemple, et même tout simplement à zéro dans une vaste zone en bordure de la Libye.

Le 13° parallèle traverse le lac Tchad dans sa moitié sud et longe le lac Fitri à sa lisière nord ; il passe au voisinage de Massakori, Ati et Am Dam ; Fort-Lamy est à 100 kilomètres dans le sud, Abéché à 100 kilomètres dans le nord. Cependant l'aire des recherches ne pouvait sans inconvénient s'arrêter à cette limite établie a priori ; pour mieux apprécier les aspects qu'offre le nord, il a souvent fallu descendre au sud du 13°, jusqu'au 12° dans les régions de Bokoro, du Guéra, du Dar Sila, jusqu'au 11° même, dans la région du Salamat. C'était nécessaire pour suivre certaines tribus nomades à la limite sud de leurs zones de parcours, ou, tout simplement, pour visiter tel marché fréquenté par des peuplades sédentaires du nord.

Cette enquête s'est étendue sur l'année 1957 et le premier semestre de 1958 ; c'est peu en regard des espaces parcourus. Nous nous sommes surtout attachés, après avoir dressé l'inventaire des populations et les avoir présentées dans leur zone d'habitat, à étudier le genre de vie de chacune d'elles, c'est-à-dire à préciser les activités auxquelles elles se livrent pour subsister ; à établir le bilan des ressources et des besoins ; à dégager le sens de l'évolution

économique qui se manifeste depuis le début du siècle avec la présence française. Il n'a pas été possible de fouiller autant que nous l'aurions souhaité les coutumes dans les domaines familial, social, foncier ; c'est une tâche de très longue haleine et qui requiert, dès qu'on s'y avance en profondeur, la compétence d'un spécialiste ; nous nous sommes contentés d'en découvrir les grands traits. La seule étude sociologique des Haddads, peuplade si curieuse, complexe et attachante, exigerait par exemple plusieurs années d'un travail de fourmi. Or c'est en face de plus de cinquante peuplades que nous nous trouvons ici.

Juillet 1959.

PETIT LEXIQUE

des termes qui ont un intérêt particulier

Azib : l'azib est au férik ce que le dankoutch est au village. C'est un petit élément de deux à cinq tentes qui se détache temporairement du férik pour diminuer la densité du troupeau sur un pâturage allant en s'appauvrissant ou bien sur un puits dont le débit devient insuffisant. La distance qui sépare l'azib de son férik peut être d'un jour de marche. Parfois, notamment chez les chameliers, seuls quelques bergers vivent en azib avec les animaux et ne prennent même pas la peine de dresser une tente ; ils se contentent d'aménager un arbre pour s'abriter.

Baboul : salvadora persica, oyou en tédaga, oyi en dazaga, siwak en arabe libyen, arak en arabe tchadien. C'est un arbuste à feuillage permanent qui pousse en Afrique depuis le 13° parallèle jusqu'au moins la frontière de Libye. Il constitue un pâturage médiocre, mais il est bien connu pour le sel qu'on en extrait : branches et feuilles sont brûlées ; les cendres recueillies sont mélangées à l'eau ; par simple décantation, on obtient une eau qui, après évaporation, laisse un dépôt de sel. Ce sel de baboul se trouve encore aujourd'hui en gros pains hémisphériques sur les marchés du Kanem. C'est un produit de bonne qualité. Chaw est en arabe tchadien la baie de cet arbuste ; elle est comestible.

Charganié : grossière natte en paille faite de bandes de 10 cm de large entrecroisées ; il est très commun à travers tout le Sahel et sert notamment pour confectionner des palissades.

Chekhalla : travailleur qui quitte son village pour aller s'embaucher au loin dans les villes et au Soudan.

Chemlé : tapis en poil grossièrement tissé dont maintes femmes d'Abéché se sont fait une spécialité.

Chigou (kanembou) : yowour en dazaga, mérép en arabe. Variété de longue graminée de la zone sahélienne garnie d'un gros épi floconneux ; en séchant elle prend une teinte rougeâtre et une odeur très caractéristique. Aucune espèce de bétail ne la consomme, mais elle possède la remarquable qualité d'être imputrescible, ce qui lui vaut d'importantes utilisations pratiques : construction des huttes, confection des charganiés, coffrage des puits, etc.

Choukkaba : natte de paille dont les nomades du Ouaddaï se servent pour faire leur tente. Elle est moins résistante

et moins étanche que la natte de doum utilisée partout ailleurs. Par extension, c'est aussi le nom donné à la tente faite avec cette sorte de natte.

Dabanga : grand récipient en argile crue et en forme de jarre dont les paysans au Ouaddaï se servent pour enfermer leurs réserves alimentaires. Une dabanga moyenne mesure un mètre vingt de hauteur et contient cent kilos de grain. Une hutte moyennement aisée abrite cinq dabangas.

Dankoutch : village de cultures répandu surtout chez les paysans du Ouaddaï. Il est occupé pendant seulement quatre mois de l'année, de juin à septembre, c'est-à-dire le temps que dure la végétation du mil. Le reste de l'année, le paysan demeure dans un autre village, permanent. Entre ce village-souche et le dankoutch, il peut y avoir une distance de 5, 10, parfois 15 kilomètres. Un même village peut avoir jusqu'à dix dankoutchs qui lui font comme une ceinture lointaine. Pourquoi ces dankoutchs ? Parce qu'au temps où l'insécurité régnait, le village devait occuper une position défensive, au voisinage immédiat d'un sommet. Autour de ce village-refuge, les terres cultivables n'étaient pas toujours suffisantes, d'où la nécessité d'aller en cultiver dans la vallée voisine. Le séjour dans les dankoutchs allait sans grand risque, d'une part parce que les razzieurs éventuels ne se déplaçaient pas volontiers durant les pluies, d'autre part parce qu'ils avaient tout intérêt à attendre que la moisson soit achevée pour profiter du grain. Mais ce grain était toujours ensilé dans les dabangas du village-souche qui était ainsi en même temps le village-grenier. Depuis que la paix a été établie, les dankoutchs se transforment de plus en plus en villages-greniers permanents. Cette mutation est encore accélérée par l'essor démographique général ; elle a l'avantage de permettre une meilleure mise en valeur de terres plus étendues et d'accroître les ressources vivrières. Mais le processus n'est pas terminé, et l'on rencontre d'anciens dankoutchs élevés au rang de villages permanents qui donnent eux-mêmes naissance à des dankoutchs nouveaux qui, à leur tour, deviendront villages lorsqu'ils auront rassemblé dix à quinze foyers.

Dellou : large poche hémisphérique en cuir souple dont les bords sont attachés à un cerceau de bois et qu'on descend au fond du puits à l'aide d'une corde pour tirer l'eau. Un dellou moyen contient 8 litres d'eau, mais quand le puits est très profond il est tiré par un animal (âne, bœuf ou chameau) et sa capacité augmente jusqu'à atteindre 20 litres.

Doum : palmier-doum, *hyphaena thebaïca* ; sa feuille sert notamment à fabriquer des nattes en usage dans tout le Tchad. Le fruit est constitué d'un gros noyau et d'une pulpe mince propre à la consommation. Les principales doumeraies se trouvent au Kanem et au Har, dans le lit du Bahr-el-Ghazal, autour du lac Fitri, sur les rives de la

Batha. Les vallées de l'Ennedi et du Tibesti en abritent aussi.

Doura : variétés de sorgho dont les unes poussent en terrain sablonneux, d'autres en terrain argileux et dont le temps de végétation coïncide avec celui du mil. Le doura s'accommode bien de fortes pluies même quotidiennes tandis que le mil réussit mieux avec deux averses par semaine. La graine du doura a le même aspect que celle du berbéré et toutes deux sont souvent confondues ; les prix du doura et du berbéré sont semblables, un peu inférieurs à celui du mil.

Erg : massif de dunes vives.

Férik : terme arabe qui sert à désigner un rassemblement de tentes. En français on dit bien souvent un campement.

Feu : wasm en arabe, oui en tédaga ; dessin utilisé par les éleveurs pour marquer les chameaux. Ce dessin varie d'une tribu à l'autre, d'un clan à l'autre ; c'est une espèce de blason. On le pratique sur le cuir de l'animal avec une tige de fer rougie au feu : le poil disparaît définitivement à l'endroit où le fer est passé. Le même chameau présente toujours plusieurs marques : c'est que le propriétaire se contente rarement du seul feu authentique de son clan ; il y ajoute des feux empruntés à un oncle maternel ou bien à un aïeul de sa lignée maternelle dont le clan a un prestige particulier. Un étranger qui rencontre un chameau égaré peut au seul examen des feux qu'il porte identifier approximativement son propriétaire : s'il appartient à un clan, à une famille amie l'animal sera recueilli, abreuvé, rendu ; dans le cas contraire, il sera entraîné, caché, vendu sur un marché lointain après que les feux aient été maquillés.

Goz : amoncellement de sable ou bien terrain sableux. C'est une formation qu'on ne trouve qu'exceptionnellement au sud du 13° parallèle et jamais au sud du 12°. C'est toujours sur les goz que le mil est cultivé.

Guerba (arabe), shini en dazaga ; peau de chèvre tannée qui sert de récipient pour l'eau. La chèvre dont on veut conserver la peau pour faire une guerba est dépouillée comme, chez nous, un lapin, c'est-à-dire que le cuir n'est découpé qu'au niveau du cou et retourné vers l'arrière comme un doigt de gant. Le poil est laissé en place : il ralentit l'évaporation de l'eau qui suinte lentement à travers le cuir et constitue en même temps un matelas humide qui entretient la fraîcheur de l'eau à l'intérieur. Malheureusement, les produits utilisés pour le tannage (goudron et beurre notamment) communiquent à l'eau, dans une guerba neuve, un goût désagréable. Une guerba moyenne contient 20 litres d'eau.

Guerfa : grand sac en cuir à bouche étroite surtout utilisé pour le transport des marchandises (mil, dattes, sel, natron, arachides). Une guerfa contient de 50 à 70 kilos de mar-

chandises ; un chameau porte deux guerfas, à droite et à gauche du bât.

Hâd (arabe), zuri en tédaga : *cornulaca monacantha* ; espèce végétale caractéristique du désert ; excellent pâturage pour le chameau.

Kachimbet ou *khachimbet* : c'est, chez les Arabes du Tchad, une cellule sociale qui s'intercale entre la famille au sens où nous l'entendons et la fraction.

Mil et *sorgho* : les Européens, en Afrique, ont l'habitude de dire petit mil et gros mil pour désigner ces deux espèces qui appartiennent pourtant à deux familles végétales distinctes : *pennisetum* et *sorghum*. De plus, le temps de leurs végétations ne coïncide pas, leur habitat n'est pas le même, car ils exigent des sols et une pluviométrie différents. Les Tchadiens disent dokhon pour désigner le premier, berbéré pour désigner le second, khalla pour l'ensemble des deux.

Moukhal : itinéraire suivi par des pasteurs en transhumance.

Naga : plaines argileuses rigoureusement plates qu'on rencontre dans la moitié orientale du Sahel tchadien. Elles présentent une courte végétation herbacée et une forêt d'acacias ; elles sont coupées d'est en ouest par des ouadis à forêts-galeries. Dans le sud, au voisinage des ouadis et des mares, les nagas sont un terrain propice à la culture du sorgho. Dans la partie septentrionale du Mortcha, au large de l'Ennedi, les nagas ont leur surface tapissée par des galets roulés.

Natron : carbonate complexe de soude utilisé surtout dans l'alimentation du bétail et qui a le plus souvent l'aspect de pierres grisâtres. Il existe des natronnières au voisinage de la rive nord du lac Tchad dans le saillant de Liwa, mais elles sont bien plus nombreuses en région saharienne : Mardagai, tout près de Largeau ; Sâ, au Djourab ; Ouadi-Doum et Mogoro, à la corne ouest du massif de l'Ennedi. Ounianga offre de petites quantités d'un natron de couleur rose que les fumeurs mélangent au tabac qu'ils mâchent. Le natron est un produit souvent utilisé en pharmacopée.

Oglat : bini en tédaga ; puits temporaire très peu profond. Il est creusé après les pluies sur les rives où dans le lit des ouadis, ou bien au milieu des mares après qu'elles soient tarées.

Orsour (dazaga), shi en arabe, *artemisia judaïca* ; plante sauvage odoriférante qui croît au Tibesti. Elle est utilisée dans la pharmacopée de tout le nord Tchad. Le contenu d'une petite guerfa, soit 50 kilos, vaut sur le marché d'Abéché 2 000 francs en moyenne. Ce sont les caravaniers du Borkou qui en font le commerce.

Ouadi : cours d'eau temporaire dont les crues se manifestent à la saison des pluies entre juillet et septembre. Les

grands ouadis sahéliens comme la Batha et le Kadja coulent sans interruption durant cette période. Au contraire, les ouadis sahariens sont très capricieux, et il est même des années où certains d'entre eux ne reçoivent aucune eau, d'autres où le flot n'est pas assez puissant pour atteindre la zone d'épandage. Après la décrue, l'ouadi garde dans son lit des mares qui jouent toujours un grand rôle dans l'abreuvement du bétail. On devrait dire oued ou pluriel, mais l'habitude a été prise au Tchad de dire : un ouadi, des ouadis.

Oyou : cf. *baboul*.

Rakouba : au Ouaddaï, abri contre le soleil constitué d'un toit plat en paille dressé sur quatre poteaux à deux mètres au-dessus du sol.

Reg : au Sahara, vaste plaine absolument plate de sable dur, généralement dépourvue d'eau et de pâturages, où toute vie est abolie. C'est un terrain idéal pour la circulation automobile.

Sanié : puits permanent profond de la lisière sud du Mortcha. Les saniés atteignent 60 à 80 mètres de profondeur ; c'étaient autrefois des esclaves qui étaient chargés de leur forage et de leur entretien ; l'administration, avec des moyens mécaniques modernes a pris le relais et entrepris depuis cinq ans la réalisation d'un important programme de forages.

Tarso : nom donné par les Toubous aux plateaux du Tibesti ; ils s'élèvent entre 1 500 et 2 000 mètres.

Yowour : cf. *chigou*.

Zériba : clôture faite de claies de paille assemblées, de palmes dans les oasis sahariennes, ou tout simplement de branches d'acacia couchées et entremêlées. Par extension, nom donné à l'enclos où l'on enferme pour la nuit le troupeau familial afin de le tenir hors d'atteinte des bêtes sauvages (lion et hyène notamment) ; la clôture est alors constituée d'un épais rempart de branches d'acacia aux longues épines.

Première partie

APERÇU
HISTORIQUE

Le 13° parallèle et ses abords furent historiquement la grande voie d'invasion du Centre africain à partir du bassin du Nil. Le processus fut toujours le même : les nouveaux conquérants refoulaient vers l'ouest les anciens occupants ; ceux-ci cependant laissaient toujours en place un résidu plus ou moins important ; les populations chassées étaient elles-mêmes obligées de se faire une nouvelle place : parfois elles acceptaient la domination d'un voisin qui les accueillait, parfois elles luttaient pour dominer ce voisin et pour le chasser à son tour. On ne peut s'étonner dès lors de ce que cette région sahélienne présente aujourd'hui une si riche variété d'ethnies toujours étroitement imbriquées, parfois même mêlées.

Naturellement, les profondeurs du Sahara sont restées en marge de ce perpétuel flux, parce qu'elles ne constituent pas un terrain propice à l'avance d'une importante colonne de guerriers, montés à cheval, parce qu'aussi elles étaient peuplées de nomades qui avaient le sens des armes et qui surtout, grâce à leurs chameaux et à la mobilité qu'ils autorisaient, étaient insaisissables. Il était donc plus facile au conquérant de s'en prendre aux sédentaires noirs du Sahel, d'autant plus qu'avant leur venue c'était une masse politiquement inorganisée. De même que la zone saharienne, la zone subsahélienne, marécageuse ou semi-marécageuse pendant une grande partie de l'année, infestée en outre de tsé-tsé, se prêtait mal à la progression de cavaliers et le conquérant était ainsi conduit comme dans un couloir d'où il ne pouvait guère s'échapper ni vers le nord, ni vers le sud.

Ce qui ne veut pas dire que les nomades sahariens ne figurent jamais dans l'histoire du Sahel ; au contraire, en prêtant leur concours à tel ou tel conquérant, ils ont joué un rôle parfois déterminant, sans compter que leurs très anciens contacts avec les royaumes noirs du sud ont apporté une originalité certaine dans le peuplement de ceux-ci ; pour trouver des Noirs authentiques à caractères nettement négroïdes, il faut descendre aujourd'hui jusqu'au 12° parallèle dans l'est du territoire du Tchad, jusqu'au 11° et peut-être au-delà dans l'ouest.

Ce rôle que les nomades sahariens ont été appelés à jouer est, dès l'origine, marqué par le fait que nous sommes ici sur la route la plus courte et la plus facile — disons plutôt la moins difficile — unissant le lac Tchad à la Méditerranée ; dans le passé, le commerce a toujours été actif entre ces deux pôles et il n'est pour s'en convaincre que de considérer l'abondance des squelettes de chameaux qui reposent encore dans l'immensité des regs aux confins lybiens, ou bien l'empreinte qu'a laissée sur la hammada le perpétuel défilé des caravanes. Ceci, pour expliquer que, loin dans le fond des siècles, les sahariens connaissaient le bassin du Tchad et s'y intéressaient comme à une source de profits irremplaçables.

*
**

L'histoire du nord Tchad se ramène presque toujours à celle des deux empires qui l'ont bordé au sud : le Bornou, le Ouaddaï. Nous allons essayer de retracer très brièvement cette histoire avec le principal souci de mettre en scène celles des peuplades qui ont joué le rôle le plus important. Il n'est pas sans intérêt de faire ce bref rappel : il permettra de mieux apprécier la place que ces mêmes peuplades occupent actuellement dans l'ensemble humain dont nous aborderons l'étude plus loin.

Dès le VII^e siècle, après la mort du Prophète, les premières invasions arabes déferlent sur l'Afrique, tant vers l'Égypte et la vallée du Nil que vers le littoral méditerranéen et l'Afrique du nord. L'Islam va se répandre avec elles. Le VIII^e siècle voit l'apparition des premiers nomades blancs dans le bassin du Tchad.

Ils venaient aussi bien de la Nubie à l'est que de la Tripolitaine au nord ; parfois ils se renforçaient en route de certains éléments rencontrés : les Berbères du Fezzan par exemple. Au bout de leur course, au voisinage du lac Tchad, ils semblent avoir trouvé l'antique peuplade des Sô, Noirs sans structure politique solide auxquels ils imposent la première dynastie blanche. Aujourd'hui, les sédentaires sahétiens du Tchad, même les plus noirs, affirment tous le plus sérieusement du monde, qu'ils descendent d'un ancêtre venu autrefois du Yemen ou bien, plus rarement, du Hedjaz. C'est évidemment très exagéré mais ce n'est peut-être jamais tout à fait inexact.

Les premiers Zagawa qui s'étendirent et dominèrent les steppes au nord du lac Tchad pourraient bien être la résultante de populations diverses que la vague arabe avait rencontrées sur son chemin et chassées.

Cette première dynastie blanche avait établi sa capitale

au Kanem, mais très vite elle devait dominer les pays alentour jusqu'au Bornou et au Fitri. C'est seulement au xi^e siècle cependant que le roi du Kanem se convertit à l'islam. A peu près à la même époque, des femmes Têda du clan Tomagra sont choisies comme épouses par des princes du Kanem. D'après Urvoy, cinq peuples se partagent le bassin du Tchad au début du xii^e siècle : ce sont le peuple du Kawar, les Zagawa au Borkou, les Begama au Manga, les Kanembou au Kanem et au Bahr el Ghazal, les Gaoga autour du lac Fitri (1).

Au xv^e siècle, les Bilala venus autrefois du Yemen conquièrent le Kanem et refoulent les Toubous vers le nord, les Sô vers le sud; la dynastie chassée s'établit au Bornou. Ces exilés qui se réfugient au sud en se mêlant aux Sô qu'ils trouvent en place donnèrent naissance dans les siècles suivants à un nouveau peuple : les Kanouri, qui occupent aujourd'hui encore le Bornou où ils sont très nombreux, les oasis du Kawar, et dont quelques éléments se rencontrent jusqu'au Djado. Ces Kanouri sont appelés Béribéri par les Haoussa qui les bordent à l'ouest dans la région de Kano et Zinder.

Cette domination du Kanem par les Bilala sera éphémère; elle durera moins d'un siècle. Au xvi^e, la dynastie kanembou reconquerra son domaine perdu; cependant, elle restera établie au Bornou et se contentera de détacher au Kanem un représentant (khalifa ou alifa). Mais cette dynastie sera sans cesse occupée à des guerres contre les Touareg, les Toubous, contre les Bilala aussi qui n'ont pas désarmé et qui occupent les marches est du Kanem. A la fin du xviii^e siècle cependant, le Bornou est un immense empire qui impose sa suzeraineté au Kanein, au Baguirmi, aux Boudouma difficiles à contrôler pourtant sur leurs îles du lac Tchad, aux Kotoko de la vallée du Chari, aux Mandara qui sont commandés par une dynastie Tomagra.

Cependant dans l'est, un immense événement vient de se produire : la venue au xvii^e siècle d'un Arabe de la tribu Dialiyin du Kordofan, Abdel Krim ben Djamé, qui avec une poignée de guerriers et surtout l'alliance des tribus maba, bouscule les Tounjour établis au Ouaddaï et les oblige à s'expatrier vers l'ouest. Ces Tounjour dominaient le Ouaddaï depuis le xv^e siècle. La légende les dit originaires de Tunisie; certains auteurs trouvent une analogie entre leur nom et celui de Tunis; il est possible que les petits éléments tounjour qui subsistent aujourd'hui aient gardé dans

(1) Dans les rares cas où un usage déjà répandu l'impose, on emploiera, pour écrire le nom des peuplades, le pluriel français : des Toubous, des Peuls, des Haddads. Dans les autres cas, l'orthographe restera le même au pluriel et au singulier : un Kanembou, des Kanembou; un Maba, des Maba.

leur folklore un chant qui célèbre les charmes de « Tunis la verte ». Ces Tounjour qui étaient musulmans ne semblent pas avoir pris la peine de convertir les Maba et c'est Abdel Krim ben Djamé qui entreprendra l'islamisation systématique du Ouaddaï. Ce qu'il faut retenir surtout ici, c'est qu'Abdel Krim et ses successeurs immédiats établirent au Ouaddaï une dynastie plutôt maba qu'arabe puisque tous prirent femmes dans les tribus maba autochtones. Plus tard, ils devaient s'écarter de cette règle qui peut-être leur avait été imposée par les Maba pour prix de leur alliance, et des princes ouaddaïens choisirent parfois des épouses parmi les Bideyat et les Noarma. En somme, ici comme au Kanem, les filles des nomades noirs du nord vont permettre aux leurs d'être acceptés dans les royaumes du sud et d'y tenir une certaine place.

Les Tounjour chassés du Ouaddaï gagnent le Kanem, bousculent sur leur passage les Bilala, qui sont obligés de fuir au Bahr-el-Ghazal ; cependant, ils ne pourront pas dépasser le méridien de Mao où siège le représentant du Bornou.

Mais voici que l'empire du Bornou déjà tellement occupé par ses luttes contre Touareg, Toubous et Bilala doit faire face encore à un nouveau conquérant redoutable : les Peuls. Les Peuls, par exception, viennent de l'ouest où, entre Atlantique et Niger, ils se manifestent depuis déjà de longs siècles. Ce sont des descendants de nomades blancs, peut-être mélangés de Berbères et de Juifs ; aujourd'hui encore, ils ont conservé un type physique remarquable qui fait penser à un apport important chez eux de sang sémitique. A la fin du XVIII^e siècle, ils se sont imposés en maîtres chez les Haoussa. Ici, ils vont échouer : le Bornou sera sauvé par Cheikh Lamine qui fonde au début du XIX^e siècle une nouvelle dynastie, la dynastie des Kanémi. Mais cette nouvelle dynastie va être très vite menacée par un nouveau conquérant qui descend des rives de la Méditerranée et qui atteint le bassin du Tchad au milieu du XIX^e siècle ; ce sont les Arabes Ouled Sliman. Le Kanem chancelant, menacé par le Ouaddaï qui a établi un représentant sur le Bahr-el-Ghazal et dont la pression s'exerce de plus en plus forte, fait alliance avec les Ouled Sliman pour contenir son voisin de l'est. C'est une alliance singulière car, si l'alifa de Mao a gardé l'autorité nominale, ce sont en fait les Ouled Sliman qui dominent le Kanem au nom de la Senoussiya et ce sont eux que les troupes françaises devront combattre à partir de 1900.

Cette fin du XIX^e siècle est encore marquée par l'apogée du Ouaddaï qui étend son influence à l'ouest jusqu'au Baguirmi, jusqu'aux rives du Chari, et par la tentative de

Rabah qui devait finir sous les murs de Kousseri en 1900.

Outre Rabah, les colonnes françaises trouveront devant elles deux puissances qui ne seront défaites qu'après de longs et durs combats : l'empire du Ouaddaï et la Senoussiya. Abéché sera occupée en 1909, Aïn Galaka au Borkou en 1913.

L'un des traits les plus surprenants de cette histoire, c'est que n'y est jamais évoqué le nom des tribus arabes (Missirié, Mahamid, Ouled Rachid, Hassaouna, etc...) installées pourtant depuis quatre siècles et qui tiennent aujourd'hui une si grande place, autant par leur importance numérique que par les espaces qu'elles occupent. Elles se sont toujours contentées de fournir des guerriers aux puissances en place ou aux conquérants sans jamais tenter de jouer un rôle politique pour leur compte propre. Cette attitude est encore aujourd'hui remarquable : les Arabes noirs du Tchad assistent passivement à l'évolution politique de l'Afrique française sans soupçonner que cette inertie les condamne peut-être irrémédiablement.

Deuxième partie

**LE MILIEU
PHYSIQUE**

GÉNÉRALITÉS

Ce qui frappe d'emblée l'œil le moins averti, c'est la position continentale du pays qui nous occupe. Nous sommes ici au centre géographique d'un continent dont les formes sont déjà remarquablement massives : Largeau par exemple est à vol d'oiseau à 2 000 kilomètres de Tripoli, 2 000 kilomètres de Douala, 2 000 kilomètres de Port-Soudan, 4 000 kilomètres de Dakar. Ces distances exceptionnelles sont encore aggravées par l'existence du désert au nord, de la forêt au sud, qui ajoutent au caractère précaire des communications avec la mer. Tout cela aura, nous le verrons, des répercussions très graves dans le domaine économique. Les produits du crû ne trouveront pas de débouchés ou n'en trouveront, — très peu satisfaisants, — que vers des pays étrangers, Soudan et Nigeria ; les prix de revient des marchandises importées, notamment des biens d'équipement, seront grevés de frais de transport fabuleux. Cause supplémentaire à laquelle se heurte un harmonieux développement : toute la région au voisinage du 13° parallèle est interdite à la circulation routière pendant quatre mois de l'année, de juillet à novembre, par suite des pluies qui font de tout ce pays plat et argileux un immense marécage. Il n'existe pas dans toute l'Afrique française de pays qui soit aussi sévèrement maltraité dans ses conditions naturelles d'existence, et où les investissements soient aussi difficiles et coûteux à réaliser ; cela va peser lourdement sur les niveaux de vie et sur les moyens propres à les élever.

★★

L'étrange découpage de l'Afrique équatoriale française a été cent fois souligné ; c'est un pays qui s'étire dans le sens sud-nord depuis les rives du Congo et la forêt équatoriale jusqu'au tropique du Cancer et au désert lybique. Or, si l'Afrique est un continent qui paraît presque immuable dans ses paysages, ses genres de vie, ses habitants mêmes, au voyageur qui se déplace suivant tel parallèle, de l'Atlantique au Nil, tout au contraire il devient un pays extrêmement changeant quand on le parcourt dans le sens des méridiens : les contrastes s'accusent alors de

façon frappante d'un parallèle au suivant, les transitions mêmes sont absentes ; on passe brutalement, comme en un clin d'œil, de la steppe au désert, de l'arbre à feuilles épaisses à l'épineux, du bœuf au chameau, du paysan sédentaire au pasteur nomade.

LIMITES ET RÉGIONS NATURELLES

Personne ne discute aujourd'hui le fait que le territoire du Tchad est double, qu'il se compose de deux parties nettement distinctes, tellement même qu'elles s'opposent parfois : le Tchad du nord, région de savanes courtes, de steppes, de déserts, à vocation pastorale, occupé par des peuplades pas toujours noires et en tout cas jamais négroïdes, où l'Islam est fortement enraciné ; le Tchad du sud, région de grandes savanes boisées, à vocation agricole, peuplé de races négroïdes, où l'animisme, encore très vivant, se laisse parfois recouvrir par les influences chrétiennes.

Ces notions, quoique toujours très nettes, ne permettent pas de séparer le pays d'un seul trait cependant, car si le 13° parallèle constitue une charnière évidente entre pasteurs et paysans, la limite entre Islam et animisme passe nettement plus bas, tantôt au nord, tantôt au sud du 12° parallèle, et elle est beaucoup plus nuancée et difficile à préciser. Ce qu'on va retenir ici, c'est que la région qui nous occupe, si elle ne constitue pas dans tous les domaines le Tchad du nord, fait partie sans ambiguïté de celui-ci.

Paradoxalement, les limites naturelles avec les pays et territoires voisins sont infiniment moins faciles à définir ; disons plutôt qu'elles n'existent pas. Le Ouaddaï se prolonge au Darfour, le pays a le même aspect montagneux et des populations Massalit et Zagawa, ethniquement et économiquement semblables des deux côtés de la frontière ; de même, le Kanem s'étend au Niger avec les mêmes dunes mortes et les mêmes populations Kanenibou, Arabes et Toubous ; de même encore, au Borkou et au Tibesti on trouve les mêmes nomades Toubous qui parcourent les mêmes déserts qu'au Fezzan et au Kowar. Ce fait est grave : nous allons trouver des populations plus proches, de toutes les manières, de leurs voisins « étrangers », que des voisins qui leur sont politiquement rattachés, et cela va ajouter encore aux forces centrifuges qui s'exercent naturellement de façon si puissante déjà dans le domaine purement économique.



En somme, si ce que nous appellerons désormais le nord-Tchad s'identifie nettement avec les régions qui le bordent tant au nord qu'à l'est et à l'ouest, il n'en constitue pas moins à l'intérieur même du Tchad une région qui se distingue, et de façon saisissante, du sud-Tchad.

Il est cependant permis d'y découvrir des régions naturelles assez bien différenciées, ce sont : en zone sahélienne, le massif montagneux du Ouaddaï à l'est, les larges étendues sableuses du Mortcha au centre, les dunes mortes du Kanem et le lac à l'ouest ; en zone saharienne les massifs du Tibesti au nord, de l'Ennedi à l'est et les Pays-Bas au centre.

I. — LA ZONE SAHÉLIENNE

a) *Le Ouaddaï*. C'est un massif usé d'altitude médiocre où les granits alternent avec des grès ; les plus hauts sommets, au voisinage de la frontière du Soudan, ne dépassent guère 1 200 mètres. Le relief s'abaisse vers les plaines de l'ouest jusqu'à 400 mètres ; mais l'enchevêtrement très tourmenté de chaînes confusément orientées rend souvent la circulation difficile. On trouvera là, dans les zones les plus difficilement pénétrables — Dar Tama et Dar Massalit par exemple — les populations les plus attardées, les plus ignorantes, les plus misérables de tout le nord-Tchad. Le pays respire surtout par ses goz qui autorisent la culture du mil. Goz est un terme arabe adopté par tous qui désigne les amoncellements de sable résultant de la désagrégation des grès, qui encombrant les vallées ou montent à l'assaut des môles granitiques.

Malgré la bienfaisante existence de ces goz, le réseau hydrographique reste bien dessiné. Bien entendu, il n'existe déjà plus sous cette latitude de cours d'eau permanents, mais les rivières y gardent parfois une belle ampleur et les plus puissantes d'entre elles — Batha et Kadja — sont en activité incessante pendant trois mois chaque année, de juillet à octobre ; le reste du temps, ce ne sont que de larges avenues de sable bordées d'épaisses forêts-galeries où les grands arbres à feuilles épaisses, les ficus notamment, ne sont pas rares. Ces vallées jouent un rôle important dans la vie des pasteurs comme dans celle des paysans du fait des réserves d'eau qu'elles recèlent.

Le climat est de type tropical : une saison sèche et chaude avec des températures maxima de 48°, d'avril à

juin ; une saison des pluies de juin à octobre avec en moyenne des précipitations de 200 mm au nord, 700 mm au sud — Abéché, par exemple, reçoit 500 mm de pluie en moyenne — répartis sur cinq mois, mais cette quantité peut varier d'une année à l'autre, du simple au double ; une nouvelle saison sèche et chaude en octobre et novembre ; enfin une saison froide de décembre à mars avec des minima de 6° en janvier. La saison critique pour l'homme sera la première saison sèche, celle où le paysan a épuisé ses réserves de mil, où le pasteur ne trouvera plus, pour ses troupeaux, le pâturage et surtout l'eau nécessaires, où les produits de cueillette même auront disparu. Mais cette période critique peut s'étendre même sur la saison froide pour le sédentaire, si les pluies ont été insuffisantes pour arroser convenablement les champs de mil, et ce sont alors des disettes graves que le froid peut rendre mortelles.

b) *Le Kanem*. D'une altitude moyenne de 350 mètres, il s'élève à peine au-dessus du niveau du lac Tchad. Il se caractérise par l'alternance régulière de hautes dunes mortes qui atteignent parfois 60 mètres et de dépressions, les unes et les autres alignées dans le sens sud-est — nord-ouest. C'est un pays d'une monotonie accablante, couvert dans ses parties hautes d'une végétation herbacée où le genêt (*Leptadenia spartium*) fait presque figure d'arbre. Mais les seuls arbres vrais parmi lesquels se distingue le palmier-doum se réfugient dans les parties basses où l'eau est toujours abondante et facilement accessible avec les seules techniques locales. C'est à beaucoup d'égards un pays privilégié puisque ces étendues de sable sont, pour le paysan, des champs sans limites, tandis que l'abondance et la pérennité des puits dispensent le pasteur de se poser jamais le problème de l'eau pour ses troupeaux. La différenciation des genres de vie sera ici beaucoup moins nette qu'au Ouaddaï. Le paysan sera toujours en même temps un éleveur prospère, tandis que le pasteur pourra toujours s'adonner à la culture dans des conditions satisfaisantes. Ces avantages sont nettement atténués au nord cependant : au Manga, tandis que le relief dunaire s'accuse encore, la nappe d'eau devient plus profonde tandis que les précipitations sont insuffisantes pour permettre la culture du mil.

Par contre, on trouve ici le même cycle de saisons qu'au Ouaddaï, les précipitations sont seulement un peu moins abondantes du fait de l'absence de massif montagneux : Mao reçoit 300 à 400 mm de pluie ; mais, du moins, il n'y a pas de ruissellement, pas l'embryon d'un réseau hydro-

graphique apparent, et toute l'eau du ciel est emmagasinée sur place.

Le Bahr-el-Ghazal limite le Kanem à l'est. C'est une longue dépression, un sillon dit-on parfois, orientée sud-ouest — nord-est et qui servait autrefois de lit à un défluent du lac Tchad. Il ne coule plus jamais et se laisse peu à peu engorger par les sables transportés par les vents du nord-est. Cependant, il présente encore de larges étendues argileuses où la végétation d'épineux est dense ; l'homme y trouvera des conditions de vie à peu près semblables à celles qu'offre le Kanem.

De l'autre côté du Bahr-el-Ghazal, à l'est, s'étendent le Har et le Guetti, deux régions qui se complètent comme pour servir les besoins des pasteurs. Le Har, c'est la répétition du Kanem avec son paysage de dunes mortes à végétation herbacée, de cuvettes boisées où l'eau est toujours proche, tandis que le Guetti est une étendue sableuse sans aucun puits, mais dont les exceptionnels pâturages sont cependant accessibles pendant trois mois chaque année grâce aux mares d'hivernage.

c) *Le lac Tchad.* La partie tchadienne du lac, non seulement est la plus importante puisqu'elle couvre une surface égale à celle que se partagent Niger, Nigeria et Cameroun, mais surtout elle constitue, grâce aux îles qui l'occupent, ce qu'on peut appeler le lac utile (1). Ce n'est rien d'autre en somme qu'un Kanem lacustre qui prolonge au sud le Kanem terrestre et les îles sont très exactement des dunes mortes séparées par des bras d'eau. Simplement, l'homme ici va ajouter à ses activités agricoles et pastorales la pratique de la pêche car il s'agit d'eaux douces très poissonneuses. Les fonds ne dépassent guère 4 mètres et permettent l'étonnante prolifération d'une végétation de papyrus qui dérivent sans cesse sur les eaux au gré du vent.

Le lac ne reçoit aucun tributaire du nord-Tchad. Nous avons vu au contraire qu'autrefois il donnait son trop plein au Bahr-el-Ghazal qui le conduisait jusque dans la large dépression des Pays-Bas, en pleine zone aujourd'hui saharienne. Il est alimenté par la Komadougou venant de l'ouest entre Niger et Nigeria, du Yadzeram qui coule tout entier au Cameroun britannique et surtout par l'ensemble Chari-Logone qui roule sans cesse des eaux captées au sud jusque sous le 6° parallèle.

La dépression occupée par le lac Tchad se prolonge jus-

(1) La superficie totale du lac Tchad est de 24 000 km²; les îles, toutes rassemblées dans la partie tchadienne, couvrent 2500 km². Le niveau du plan d'eau oscille actuellement autour de 280 mètres.

qu'au lac Fitri, à 250 kilomètres à l'est ; les argiles de cette dépression se transforment durant quatre mois de l'année, pendant les pluies, en un véritable marécage.

d) *Le Mortcha*. C'est un immense plateau sableux mollement vallonné, couvert d'un tapis herbacé dense et possédant des peuplements d'épineux encore abondants dans le sud, déjà diffus dans le nord. Il s'étend entre les contreforts du Ouaddaï et le Bahr-el-Ghazal. Jamais on n'y rencontre l'aspect dunaire du Kanem ; c'est peut-être que le Mortcha se trouve à l'abri du massif de l'Ennedi, tandis que le Kanem, pour les vents de sable très violents qui soufflent du nord-est pendant six mois de l'année, se situe exactement dans le prolongement de la trouée du Borkou. Mais la différence avec le Kanem intéresse aussi d'autres domaines : le Mortcha se caractérise par l'absence totale de puits. Les pâturages y sont excellents cependant et d'une abondance inouïe, mais leur accès n'est permis aux troupeaux que durant une trop courte période de trois mois lorsque les cours d'eau descendant du Ouaddaï s'y répandent pour former des mares. Bœufs et chameaux s'y précipitent alors par dizaine de milliers. Pendant les neuf autres mois, c'est un pays absolument vide d'hommes, livré aux antilopes, aux autruches, aux gazelles qui s'y multiplient en grand nombre.

*
* *

On peut maintenant supputer, au terme de cette étude panoramique de la zone sahélienne ce que sera la limite nord de l'habitat sédentaire. Elle contourne le Kanem et le Har au nord, emprunte le lit de l'ouadi Enne et se redresse pour envelopper le massif du Zagawa et atteindre la frontière du Soudan au niveau de l'ouadi Hawar. C'est une limite qui coïncide avec l'isohyète 250, la limite nord de culture du mil non irrigué, et du même coup, elle va séparer les pasteurs purs au nord, des pasteurs qui s'adonnent à l'agriculture en même temps qu'à l'élevage au sud. Cette limite, si importante dans la détermination des genres de vie, chemine entre 16° et 14° parallèles. Il semble que l'énorme masse d'eau du lac Tchad joue auprès des nuages le même rôle de condensateur que les sommets du Ouaddaï.

Mais il faut tout de suite ajouter que cette limite de l'habitat sédentaire ne constitue pas une limite au sud pour les nomades ; nous verrons qu'il en est parmi eux qui transhument à la saison sèche jusqu'au voisinage du 10° parallèle. Ce qu'on retiendra en somme, ce sont trois

zones : la première, au nord du 14°-16° où ne s'avancent que les nomades purs ; la seconde entre 14°-16° et 11° où, au gré des saisons, les nomades se mêlent aux sédentaires et où ceux-ci mêmes s'adonnent peu ou prou à l'élevage en même temps qu'à l'agriculture ; la troisième, au sud du 11°, où ne se trouvent plus que des sédentaires cultivateurs purs.

Autre observation enfin : la limite de l'Islam coïncide, autant qu'on peut la préciser, avec l'extrême avance de l'influence des nomades. C'est un phénomène qui est constant en Afrique. Il est d'autant plus remarquable ici que la poche animiste de Mongo correspond au massif de l'Abou-Telfane que les nomades contournent à l'est et à l'ouest sans le pénétrer.

II. — LA ZONE SAHARIENNE

a) *L'Ennedi*. Vieux massif à dominance gréseuse, l'Ennedi a son bastion central qui culmine à 1 500 mètres. Il se laisse pénétrer par de belles vallées bien dessinées, sur le versant sud-ouest, qui restent assez actives pour porter parfois leurs eaux jusqu'à plus de 200 kilomètres dans l'ouest, à la surface des regs argileux du nord-Mortcha, mais qui meurent d'épuisement sous le 20° méridien aux abords de l'erg du Djourab. Sur les versants nord et est, les sables accumulés par le déchaînement des vents ont assiégré les vallées et ne permettent guère aux rares crues de se répandre au delà de la lisière montagneuse.

Quoique l'altitude y corrige très sensiblement les effets de la latitude et lui permette de tenir ici une place semblable à celle qu'occupe au Niger le massif de l'Aïr, l'Ennedi n'en appartient pas moins déjà au Sahara. Saharien, il l'est par la faiblesse des précipitations qui l'arrose : Fada reçoit en moyenne 100 mm de pluies ; il l'est par le caractère irrégulier de ces précipitations : plusieurs années consécutives peuvent s'écouler sans que les ressources habituelles en pâturages soient renouvelées ; il l'est aussi par le genre de vie qu'il impose à ses habitants : les éleveurs de bœufs ne dépassent pas la lisière sud et le mil n'est cultivé, et encore avec des chances médiocres de réussite, qu'au voisinage de l'ouadi Hawar.

On peut observer que chacun des trois versants possède des caractères propres. Au delà de la lisière est, vers le Soudan, c'est tout de suite le désert intégral. Au nord, l'étroite dépression du Mourdi est un riche réservoir d'eau, les puits sont nombreux et très peu profonds ; au sud-ouest, les points d'eau sont essentiellement des gueltas et des sources qui jalonnent la lisière du massif.

Mais, dès qu'on s'écarte de cette lisière, ils font complètement défaut ; ainsi les étendues du nord-Mortcha, la zone la plus riche et de très loin en pâturages, est accessible aux troupeaux pendant seulement trois mois de l'année, d'août à octobre, quand les pluies remplissent les chapelets de mares dans le lit des ouadis (1). Pendant la majeure partie de l'année, même après les pluies les plus abondantes, on peut circuler de Soala à Rédibé sans rencontrer une seule tente.

Par delà le Mourdi, l'Ennedi se prolonge au nord par les petits massifs des Erdis : Erdi Ma, Erdi Dji, Erdi Korko, Erdi Fochimi ; le premier, le plus important, dépasse à peine 1 000 mètres. C'est un pays vide, sans aucun point d'eau permanent et qui connaît un peu de vie seulement lorsque les pluies, extrêmement rares et capricieuses, ont rempli les gueltas et renouvelé les pâturages.

b) *Le Tibesti* Par son étendue et son altitude, le Tibesti vient au premier rang des massifs sahariens ; il couvre une superficie de 75 000 km² et possède des sommets qui dépassent nettement 3 000 mètres (Emi Koussi, dans le sud : 3415 mètres, Toussidé, dans l'ouest : 3 265 mètres). Mais ce qui est plus frappant encore, c'est l'aspect étrange de ce gigantesque élancement de roches absolument nues, l'énorme impression d'hostilité qu'il dégage et, par-dessus tout, le fait absurde et admirable, que quelques poignées d'hommes réussissent l'exploit d'y rester accrochés.

Car nous sommes ici très profondément engagés dans le désert, beaucoup trop pour que les sommets puissent, comme en Ennedi, solliciter l'influence du Sahel : toute l'étendue des Pays-Bas, plus de 400 kilomètres, séparent les contreforts méridionaux du massif des régions situées à la bordure sahélienne ; et l'altitude, au lieu de jouer un rôle modérateur, va encore aggraver démesurément les méfaits de la latitude : le climat sera d'une rudesse inhumaine ; la température s'élève à 50° en été, tandis qu'en hiver, il gèle à pierre fendre pendant quatre mois de l'année ; on peut enregistrer dans la même journée des écarts atteignant 30° ; on ne parle pas ici de moyennes de pluies car, à une année exceptionnelle de 100 mm peuvent succéder cinq années sans que les pâturages reçoivent l'eau suffisante à leur renouvellement.

Comme en Ennedi, nous trouvons ici, sur les versants nord et est, des vallées qui dès le piedmont sont engorgées par le sable charrié par les vents, tandis que sur le versant

(1) Quoique le terme soit très discutable, nous l'avons adopté, car il est utilisé partout au Tchad : on dit un ouadi, des ouadis pour désigner des cours d'eau temporaires qui coulent par intermittence durant la saison des pluies, c'est-à-dire entre juillet et octobre.

sud-ouest, elles restent bien dégagées à leur débouché du massif et permettent aux crues de gagner la plaine sur une profondeur qui ne dépasse guère pourtant une cinquantaine de kilomètres.

Au prix d'acrobaties quotidiennes, la vie subsiste, généralement réfugiée dans les profondes vallées pourvues de sources qui autorisent la culture du palmier-dattier et l'élevage des chèvres. Mais le nomade devra aller souvent très loin dans le sud chercher la subsistance pour ses chameaux.

c) *Les Pays-Bas*. Nous avons vu que le massif de l'Ennedi, grâce à son altitude, jouait auprès des influences sahariennes le rôle d'un écran qui ménageait comme une transition entre les zones sahéliennes et désertiques. Sous la même latitude et dans son voisinage immédiat, les Pays-Bas ne connaissent pas cette transition, et l'on passe ici brutalement du Manga et du Guetti, encore pourvus de peuplements d'épineux, à l'Eguei et au Djourab dont les dunes vives, sans cesse balayées par le vent, n'offrent plus qu'une végétation herbacée très diffuse. C'est un pays aux horizons illimités, sans accident, sans un arbre même pour poser le regard ; c'est le Sahara de l'imagerie populaire : une immense étendue de sable qui se soulève parfois en dunes abruptes que le vent pousse inlassablement vers le sud-ouest. Si le général Tilho a pensé donner à cette région qui rassemble le Djourab, le Toro, le Yayo, l'Eguei, le nom de Pays-Bas (1), c'est que justement on y trouve un niveau toujours inférieur à 200 mètres tandis que la surface du lac Tchad est à 282 mètres. Cette différence explique que les Pays-Bas aient reçu autrefois par le Bahr-el-Ghazal le trop-plein qui s'échappait du lac Tchad, mais en même temps son peu d'importance qui se traduit actuellement par une pente moyenne de 1 pour 2 000 éclaire le fait que le vent, en apportant quelques bouchons de sable dans le lit du Bahr-el-Ghazal, ait sans peine réussi à mettre un terme à l'activité de celui-ci.

Cependant, il est permis de croire qu'il existe aujourd'hui encore un Bahr-el Ghazal souterrain, résiduel. Comment expliquer l'importance de la nappe d'eau, presque partout à fleur du sol dans les Pays-Bas, sinon par de lentes infiltrations aussi bien issues du lac que provenant des pluies tombant sur les versants sud-ouest du Tibesti et de l'Ennedi qui sont des réceptacles dont l'étendue compense

(1) Ce qu'on appelle parfois le Bodelé s'identifie exactement avec ces Pays-Bas; c'est un terme général qu'utilisent les Toubous du Niger qui le connaissent mal; les nomades locaux n'emploient jamais ce terme et distinguent toujours Djourab, Toro, etc.

la faiblesse des précipitations ? Il n'est pas exclu d'imaginer même que les ouadis descendant du Ouaddaï interviennent aussi dans l'alimentation et la conservation de cette nappe dont la présence dans un tel pays semble un défi.

Ici, à l'inverse de ce que nous avons observé au Mortcha, ce ne sont pas des problèmes d'eau qui vont se poser au pasteur, mais parfois des problèmes de pâturages, car ceux-ci sont très irrégulièrement renouvelés par des pluies très faibles.

A la limite nord des Pays-Bas, le Borkou offre la plus importante palmeraie de toute l'Afrique centrale ; elle s'étend dans une dépression de 80 kilomètres de long. C'est le cœur de toute cette immense région.

Au-delà du Borkou, le pays monte lentement par larges gradins jusqu'à rencontrer très loin l'erg libyque. Tout ce large couloir entre Tibesti et Ennedi se présente sous l'aspect de regs immenses et absolument nus, tout à fait comparables aux Ténérés de l'ouest. Toute vie y est abolie, sauf dans les deux minuscules oasis d'Ounianga. Un vent sans frein s'engouffre presque sans cesse dans ce couloir, charriant inlassablement les sables qui encombrèrent actuellement les Pays-Bas et qui, au cours des siècles, se sont accumulés en masses énormes au Manga, au Kanem, jusqu'aux rives Nord du lac Tchad.

FLORE ET FAUNE

La répartition de la flore et de la faune va naturellement obéir à la même règle de découpage en tranches, orientées suivant les parallèles, que nous avons déjà signalée.

a) *La flore* En simplifiant à peine, et sans commettre d'inexactitude grave, on peut dire que les arbres à feuilles épaisses s'évanouissent au voisinage du 13^e parallèle, un peu plus haut dans l'est, un peu plus bas dans l'ouest ; que l'intervalle entre le 13^e et le 16^e est essentiellement le domaine des acacias ; tandis qu'au nord du 16^e, toute végétation arbustive disparaît ou du moins se réfugie en petits peuplements dans les vallées des massifs.

Sans entrer dans le détail, il n'est pas inutile pourtant d'avancer davantage pour fixer un élément qui conditionne dans une si large mesure la vie même de ces populations où le pasteur est la majorité, où l'élevage l'emporte toujours sur l'agriculture, et constitue même la seule vraie richesse de ce pays si déshérité.

Le Kanem et le Ouaddaï constituent une zone qui s'intercale entre le désert et la grande savane. Les arbres dépassent rarement dix mètres de hauteur et c'est exceptionnelle-

ment qu'on en rencontre des peuplements assez denses pour cacher tout à fait l'horizon. Leurs fruits seront parfois un appoint important dans l'alimentation. Les plus grands, qu'on rencontre au Ouaddaï sur les rives des ouadis sont le djimez qui est un ficus, l'ardep (*Tamarindus indica*), le nabak (*Ziziphus mauritiaca*), le korno (*Ziziphus spina christi*). Viennent ensuite des espèces beaucoup plus modestes de taille, mais aussi beaucoup plus abondantes : l'idjilidj (*Balanites aegyptiaca*), le mokheit (*Boscia senegalensis*), le zerhaï (*Maerna crassifolia*) ; Ouaddaï et Kanem se les partagent. Mais partout l'arbre-roi, c'est l'acacia dont les principales variétés sont : le seyal (*Acacia raddiana*), le kittir abiöd (*Acacia senegal*), le kittir azrag (*Acacia mellifera*), le talha (*Acacia seyal*), le garat (*Acacia scorpioides*). Citons encore quelques autres espèces dont la zone d'habitat est caractéristique : l'ambadj (*Herminiera elaphroxylon*) qui pousse dans les eaux mêmes des lacs Tchad et Fitri, remarquable pour son bois léger ; le siwak (*Salvadora persica*) qui ne dépasse pas le 15° parallèle au sud et qui sert au Kanem à fabriquer un sel végétal ; le rtem (*Leptadenia pyrotechnica*) sans lequel on ne peut imaginer aucun paysage au Kanem ; le tumtum (*Capparis decidua*) ; l'ochar (*Calotropis procera*) qui encombre les abords de la plupart des villages ; le papyrus qui dérive en nombreux bancs à la surface du lac Tchad, mais qui paradoxalement croît aussi sur les bords de certaines sources du Tibesti central.

Les premières de ces espèces (djimez, ardep, nabak, korno) appartiennent au sud ; au Ouaddaï, où on les rencontre encore, elles ne dépassent guère le 14° parallèle. Au contraire, certains acacias et notamment le seyal s'avancent loin dans le désert en peuplements diffus qui s'abritent surtout dans les vallées et au piedmont des massifs. Le tumtum, l'arken, le rtem sont également tournés vers le nord ; on les trouve même au Tibesti. Quant au siwak, il met encore de belles notes vertes insolites dans quelques rares dépressions au nord d'Ounianga.

Une mention spéciale pour le palmier-doum (*Hyphaena thebaïca*) qui est l'arbre le plus caractéristique de toutes ces régions ; il croît en peuplements très prospères sur les rives de la Batha, du Bahr-el-Ghazal, dans les cuvettes du Kanem, mais il est encore à l'aise dans les vallées de l'Ennedi et du Tibesti ; au sud du 13° parallèle, il s'arrête pour faire place au rônier (*Borassus flabelliformis*).

On ne peut terminer ce rapide recensement de la flore sauvage sans souligner l'importance du kreb, du cram-cram, du hâd. Le kreb est une graminée qui pousse dans les dépressions sahéliennes et dont la graine entre pour une bonne part dans l'alimentation. Le cram-cram (*Cenchrus*

biflorus) croît en abondance dans les étendues sablonneuses mais ne dépasse pas au nord le Manga et la lisière sud de l'Ennedi. A l'inverse le hâd (*Cornulaca monacantha*) est une plante qui s'identifie avec le désert ; elle ne franchit pas au sud les limites de l'Eguei et du Mourdi ; elle est surtout abondante dans les Pays-Bas ; c'est le pâturage à chameau par excellence, et c'est une providence, car il est de nombreux troupeaux qui s'en nourrissent exclusivement

*
* *

Les espèces cultivées sont peu nombreuses. Très loin en tête vient le mil (*Pennisetum typhoideum*) dont la culture est pratiquée par tous les sédentaires et les semi-sédentaires qui en font leur nourriture de base ; il ne pousse bien que dans les terrains sablonneux qui reçoivent de 150 à 500 mm de pluies par an ; il est donc tout à fait à l'aise en région sahélienne ; il se sème fin juin et se récolte fin septembre ; sa végétation correspond exactement avec la saison des pluies.

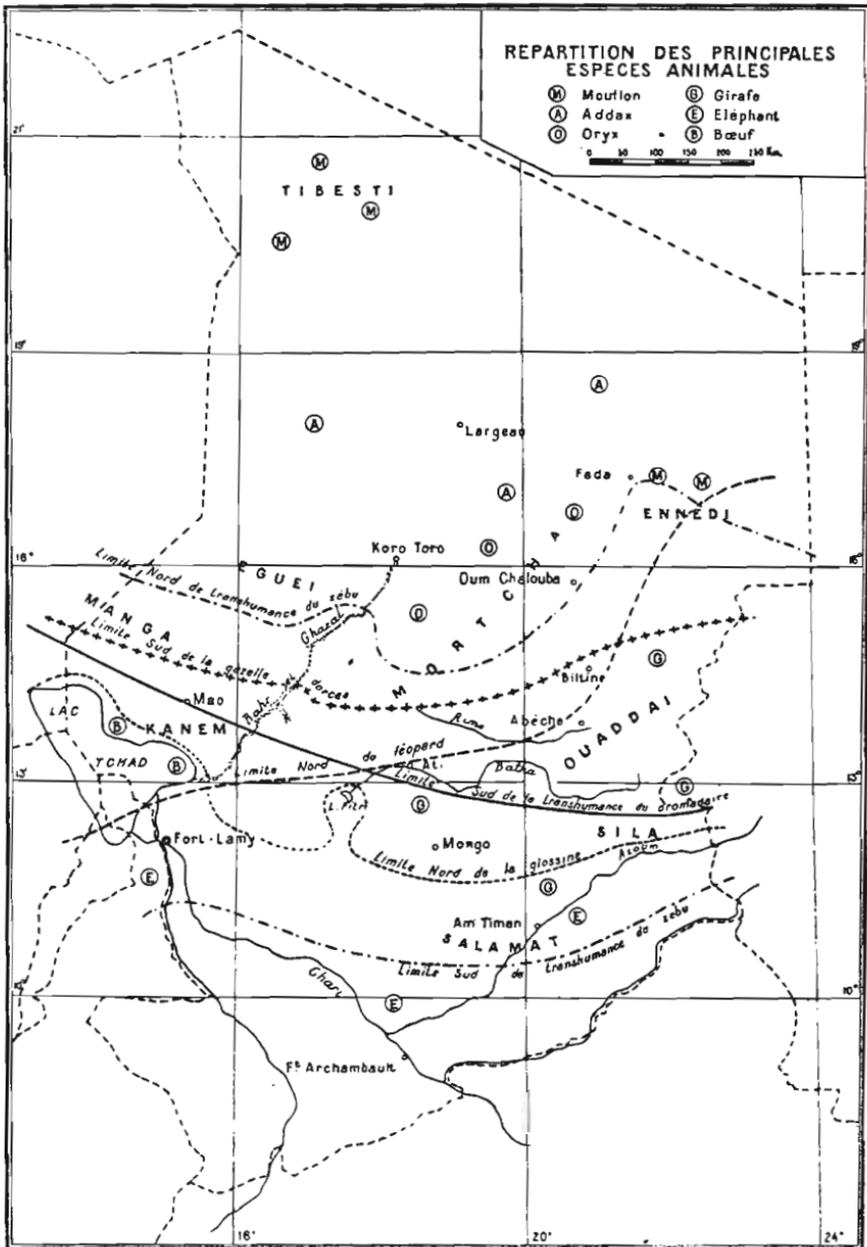
Immédiatement au sud du 13°, dans les plaines argileuses et humides, le mil fait place au berbéré qui est un sorgho, il se sème en septembre, doit se repiquer trois semaines plus tard quand les eaux commencent à se retirer, et se récolte en décembre-janvier.

Il est une autre variété de sorgho, le doura, qui croît comme le mil dans les terrains sablonneux et à la même saison, mais qui est plus précoce ; il pousse aux abords immédiats de tous les villages et même s'intercale entre les paillottes ; bien que moins abondant, son rôle est quand même très appréciable, car il apporte le premier grain à des populations dont les greniers sont vides souvent depuis plusieurs mois.

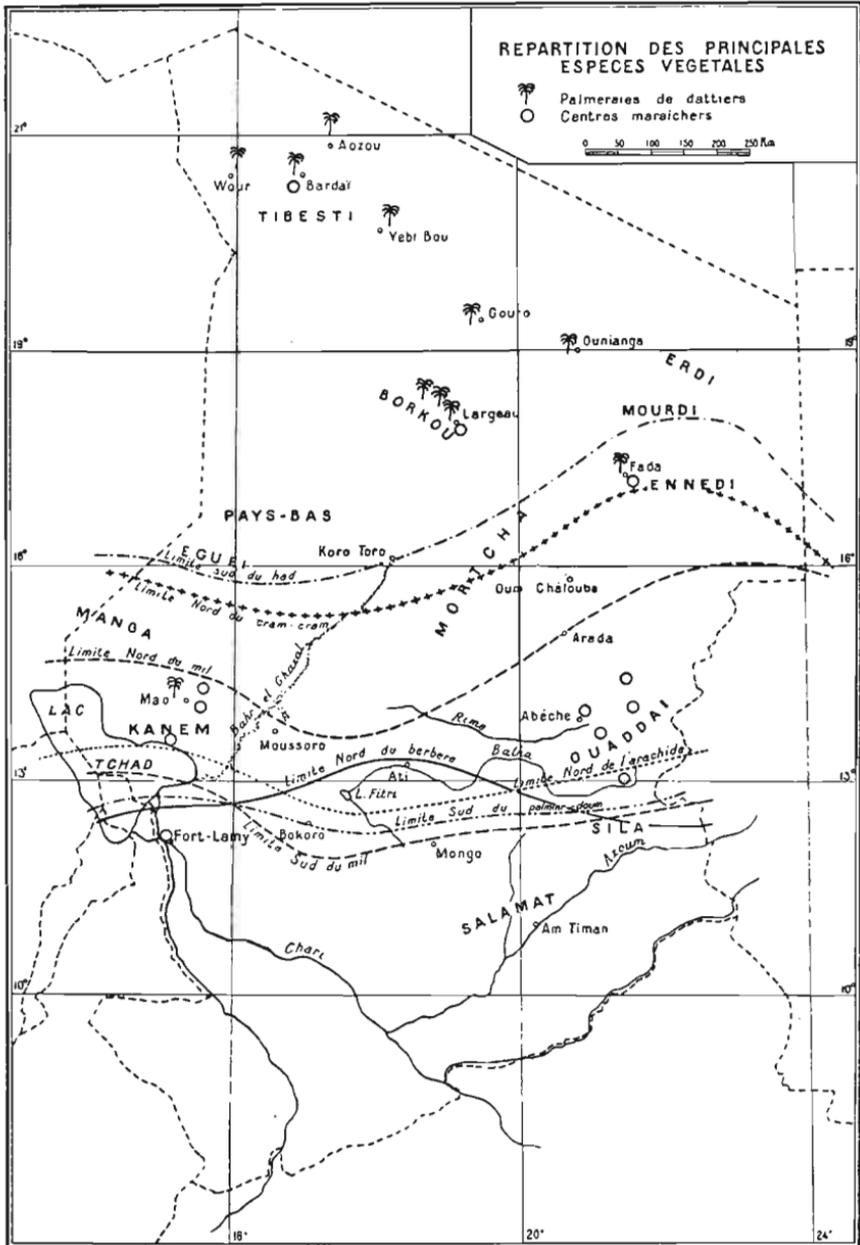
Le maïs joue le même rôle de soudure et se cultive dans les mêmes conditions que le doura mais il prend en outre une grande importance chez les riverains du lac Tchad qui le cultivent dans les polders ; ce n'est plus alors une nourriture d'appoint, mais une marchandise commercialisable de bon rapport.

Ces cultures de maïs s'intercalent dans les mêmes polders avec des cultures de blé qui réussissent remarquablement et apportent aux paysans qui la pratiquent une véritable aisance. Blé et maïs se cultivent encore dans ce qu'on appelle au Kanem les ouadis ; ce sont en fait de profondes dépressions fermées, des cuvettes, qui alternent avec les dunes mortes, au fond desquelles la nappe d'eau affleure le sol et permet en même temps la présence de minuscules palmeraies ; mais le palmier-dattier est ici loin au sud de

CARTE 2



CARTE 3



son habitat normal et ne produit que de tout petits fruits sans saveur.

L'arachide, comme le mil, se complait dans les terrains très légers, mais elle exige au moins 500 mm de pluies et on ne la rencontrera que sur une étroite bande immédiatement au sud du 13°.

Bien qu'elles soient nettement en régression, il faut encore signaler les cultures de sésame et de coton, dont les produits ne dépassent guère le domaine de la consommation familiale.

Par contre, les cultures maraîchères : tomate, piment, oignon, ail — quoique peu importantes et nettement localisées, tiennent dans les échanges une place dont nous mesurerons l'intérêt grandissant. Ce sont toujours des cultures irriguées qui ne trouvent de place que dans les cuvettes du Kanem et parfois au Ouaddaï, dans d'étroites zones basses au voisinage des ouadis.

En zone saharienne, on se trouve hors des oasis, en face d'un vide total, car on ne peut tenir pour valables les capricieuses cultures de mil auxquelles se livrent les Bilia, au voisinage de l'ouadi Hawar, au sud de l'Ennedi. Du moins, ces oasis, au Borkou comme au Tibesti, abritent-elles de belles palmeraies dont les arbres plongent leurs racines dans la nappe d'eau toujours très proche et autorisent-elles même de petites cultures de mil, blé et légumes qui, celles-ci, sont toutes irriguées. Les dattes du Borkou se rencontrent sur les marchés jusqu'au sud du 13° parallèle, tandis que celles du Tibesti, moins abondantes et si nécessaires à l'alimentation des oasiens qui n'ont guère d'autres ressources, gagnent cependant les marchés au sud du Niger et même le Nigeria.

b) *La faune*. Quand on parle d'un Tchad paradis des grands chasseurs, on évoque les grandes savanes du Salammat et du moyen Chari au sud du 11° parallèle. C'est le domaine du gibier dangereux : lion, buffle, éléphant. Cependant le pays qui nous occupe, dans sa partie sud, n'est pas dépourvu de grandes espèces : le lion et le léopard ne sont pas rares au Ouaddaï et s'aventurent même jusqu'aux lisières sud de l'Ennedi ; crocodiles et hippopotames abondent dans les eaux du lac Tchad. Le tétel (*Bubalis damaliscus*) se déplace en troupes immenses, passant la saison sèche sur le Bahr Azoum et accompagnant les pluies jusque sous le 15° parallèle entre Mortcha et Ouaddaï. La girafe vit encore au Ouaddaï en petits troupeaux très rares traqués par les chasseurs. Les phacochères fréquentent très nombreux les dépressions humides dans toute la zone sahé-

lienne. Mais c'est la gazelle rufifrons qui est par excellence l'animal familier de ces régions. L'autruche est partout présente au sud du 16° parallèle. Un autre animal, beaucoup plus petit, mérite cependant d'être signalé, parce que son habitat coïncide remarquablement avec la zone sahélienne : c'est l'écureuil fossoyeur qui pullule jusqu'à la bordure nord du Kanem, jusqu'aux lisières sud de l'Ennedi, mais qui ne s'avance jamais en zone désertique.

Les outardes et surtout les pintades sont si nombreuses qu'on ne peut manquer de les citer.

Dès qu'on pénètre au nord du Manga et du Mortcha, le caractère saharien de la flore se répercute sur la vie animale ; elle se distingue par sa pauvreté et son extrême dispersion. Les espèces les plus remarquables sont les antilopes oryx qui parcourent les regs entre Ennedi et Mortcha et les antilopes addax, étonnamment adaptées au désert, qui ne descendent que rarement au cœur du Mortcha, mais qui ne dédaignent pas de s'avancer à travers les ergs jusqu'au voisinage des Erdis. Plus familières sont l'ariel (gazelle dama) qui affectionne les lisières sud du Tibesti et surtout de l'Ennedi, et la gazelle dorcas qu'on rencontre jusque dans les profondeurs désolées au nord d'Ounianga, et qui abonde dans les massifs. L'Ennedi et le Tibesti sont aussi les régions d'Afrique où se rencontrent le plus grand nombre de mouflons à manchettes ; c'est un très bel animal qui ne s'écarte guère des gueltas où il s'abreuve fréquemment, tandis que les espèces précédentes sont certainement organisées pour vivre sans boire et pour se contenter des petites quantités d'eau que recèle leur maigre pâture ; c'est un mystère que la façon dont l'addax, énorme bête de cent kilos trouve l'eau nécessaire à ses besoins dans des régions absolument arides qui n'offrent de loin en loin que quelques touffes sèches de graminées. L'autruche s'égare encore, mais c'est rare jusqu'à la lisière sud du Tibesti. Les cynocéphales hantent, en familles nombreuses les forêts-galeries du sud-Ouaddaï comme les coins les plus reculés de l'Ennedi et même du Tibesti. Les damans peuplent les mêmes régions montagneuses. Il faut aussi noter les sauterelles, les criquets pèlerins, qui envahissent parfois le pays en bandes innombrables à la fin de la saison des pluies et peuvent non seulement ravager les cultures, mais compromettre même les ressources en pâturage. Enfin, nous signalerons, mais seulement comme une curiosité, la vingtaine de petits crocodiles qui s'abritent dans la guelta d'Archeï près de Fada ; ce sont les témoins d'une faune disparue.

D'autres témoins, très nombreux, se rencontrent encore, mais représentés ceux-là par le burin ou le pinceau, sur

les roches du Tibesti et de l'Ennedi. En Ennedi, ce sont surtout des peintures, au Tibesti surtout des gravures, parfois fort belles ; elles représentent une faune aujourd'hui repliée au sud du lac Tchad : éléphants, rhinocéros, girafes notamment ; ainsi que des scènes de chasse, des scènes pastorales. Ces dessins attestent que, loin dans le passé, les coins aujourd'hui les plus désolés du Tchad étaient abondamment arrosés et grouillaient de vie.

*
* *

Quelles sont maintenant les espèces domestiques ? Le zébu vit en grands troupeaux dans toute la zone sahélienne, il constitue la richesse essentielle de cette région. Ces troupeaux subsistent au Kanem, au Bahr-el-Ghazal, au Ouaddaï, sans nomadiser ou en nomadisant à l'intérieur de chacune de ces régions, tandis qu'ils sont chassés du Mortcha par le manque d'eau pendant une grande partie de l'année ; ils se rendent alors loin dans le sud, au Salamat et au voisinage du moyen Chari, dans des zones qui leur sont accessibles seulement à la saison sèche parce que les marécages sont asséchés et que les insectes piqueurs, la tsé-tsé notamment, se retirent dans des endroits bien localisés. Ce perpétuel déplacement de certains pasteurs entre 16° et 10° parallèles sera, nous le verrons, un des aspects les plus remarquables de la vie humaine dans le Tchad moyen. Le zébu ne dépasse pas au nord le Manga et la lisière sud de l'Ennedi, il ne s'accommode pas des rives marécageuses du lac ; là, il est remplacé par un bœuf, un vrai bœuf, peut-être le seul exemple de bœuf vivant sous ces latitudes, ce qu'on appelle le bœuf Kouri, du nom de la peuplade qui l'élève, lequel est parfaitement adapté à une vie semi-lacustre. Le zébu ne peut pas vivre et se reproduire dans de bonnes conditions s'il est retenu en permanence au sud du 12° et même du 13° parallèle ; c'est pourquoi les sédentaires qui habitent au sud de cette latitude, même s'ils possèdent quelques animaux, ne peuvent jamais prétendre à la qualité d'éleveurs.

La chèvre est partout présente, jusque dans les coins les plus escarpés du Tibesti ; ici, comme ailleurs, c'est la vache du pauvre ; tandis que le mouton ne se répand pas hors de la zone sahélienne, sauf en Ennedi.

Partout lui aussi, l'âne, capable de vivre dans des conditions d'austérité extrême, par les multiples services qu'il rend, tient une place considérable dans la vie de chaque jour. Par contre, le cheval, beaucoup plus exigeant, est obligé de se confiner en zone sahélienne ; il en est de très belles espèces dans le Bahr-el-Ghazal méridional.

TABLEAU 1 : Répartition et richesse en bétail des populations

Population	District	Chef-lieu	Bovins	Anes	Chevaux	Camelins	Ovins + Caprins
			(en milliers de têtes)				
I. Région du B. E. T.							
20 000	Borkou	Largeau	2	3	0,1	50	10
21 000	Ennedi	Fada	20	5	0,3	50	30
7 000	Tibesti	Bardaï	0	3	0	5	15
II. Région du Kanem							
44 000	Kanem	Mao	160	15	4	4	100
73 000	B. el-Ghazal	Moussoro	420	35	6	15	350
45 000	Lac	Bol	120	5	1,1	0,3	40
32 000	Nord-Kanem	Nokou	120	8	1,5	20	120
III. Région du Batha							
44 000	Ouadi-Rimé	Djédaa	170	4	3	60	100
70 000	Fitri	Ati	60	10	3	0,3	25
160 000	Oum-Hadjer	Oum-Hadjer	550	20	9	30	200
IV. Région du Ouaddaï							
133 000	Abéché	Abéché	210	14	4	19	75
138 000	Biltine	Biltine	220	25	9	40	220
95 000	Adré	Adré	80	7	2,5	6	30
45 000	Am Dam	Am Dam	110	6	2,5	2	30
44 000	Goz-Beïda	Goz-Beïda	60	3	2	0,5	20
V. Région du Chari-Baguirmi (Nord)							
56 000	Massakori	Massakori	150	8	4	0,5	100
54 000	Bokoro	Bokoro	100	11	3,5	0,03	25
50 000	Fort-Lamy	Fort-Lamy	150	3	3,5	0	100
VI. Région du Guéra (Nord)							
114 000	Mongo	Mongo	70	37	6	0,05	20
VII. Région du Salamat							
29 000	Am Timan	Am Timan	32	1,5	1	0	3,5
23 000	Abou Déia	Abou Déia	18	1,8	0,6	0	2,5
14 000	Manguéigne	Manguéigne	6	2	0,3	0	5
1 311 000 Totaux		2 828	193	67	303	1 621

Nota : Tous ces chiffres sont affectés à leur circonscription administrative de recensement. Il faut tenir compte du fait que les grands nomades du centre Tchad résident souvent hors des limites de leur district d'appartenance ; ainsi, 150 000 Arabes environ recensés sur les districts de Djédaa, Oum-Hadjer, Biltine et Abéché n'y séjournent guère que de trois à cinq mois et nomadisent le reste de l'année dans les régions du sud : Chari-Baguirmi, Guéra et surtout Salamat. La population totale du Territoire du Tchad est d'environ deux millions et demi d'habitants (Cf. carte N° 16).

Enfin, le chameau. C'est en même temps le complément du désert et son remède. Il faudrait dire le droniadaire, car le chameau est absent de toute l'Afrique, mais nous sacrifierons à une habitude bien enracinée. Nous mesurerons en son temps le rôle du chameau dans l'économie saharienne : elle est de premier plan par les transports qu'il effectue, plus encore que par le lait qu'il produit. Naturellement nous trouverons le chameau partout dans la zone saharienne ; court, trapu, de couleur foncée, extrêmement rustique et résistant, adroit comme un acrobate, au Tibesti ; grand, élancé, de robe claire, bien adapté aux longues marches dans le sable, aux Pays-Bas ; gigantesque, massif, la peau nue, mais fragile, maladroit et devenu inapte à la vie au désert, au Ouaddaï. L'Ennedi et le Bahr-el-Ghazal septentrional offrent de beaux types de croisements.

Ainsi, la zone d'élevage du chameau pénètre à peine dans la région sahélienne au Manga et au nord-Ouaddaï, et si l'on en rencontre encore au voisinage du Batha, il faut préciser que c'est seulement à la saison sèche et qu'il s'agit des mêmes animaux qui s'avancent jusqu'au 16° parallèle pendant l'hivernage ; quant aux chameaux de la zone saharienne, ils ne connaissent toujours qu'une transhumance très réduite et qui ne les conduit en tout cas jamais en zone sahélienne. Ainsi, c'est au Sahel et plus particulièrement au Mortcha, et non au Sahara, qu'on trouvera ici les grands nomades chameliers connaissant, avec un net décalage vers le nord, le même cycle de transhumance que celui de leurs camarades éleveurs de zébus. Le chamelier saharien sera lui aussi cependant un nomade, mais bien plus par son genre d'occupations que par l'amplitude et la fréquence des déplacements de son troupeau.

RÉPARTITION DU SAHEL ET DU SAHARA

Entreprendre de fixer au Sahara et au Sahel des limites précises, c'est se livrer à un jeu incertain, mais non dénué d'intérêt cependant, car il permet de rappeler et de souligner quelques données essentielles qui vont commander la répartition humaine et la définition des genres de vie.

On est frappé par la densité des « limites végétales et animales » qui se serrent entre 12° et 16° parallèles, mais lesquelles retenir comme critères ? Le botaniste sera attiré par la limite du mil ou mieux celles du hâd et du cram-cram qui sont plus naturelles ; le zoologiste par la limite sud de la gazelle dorcas ou la limite nord de l'écureuil fossoyeur qui sont autant valables. Tel géographe retiendra la disposition des isohyètes et observera qu'avec l'isohyète

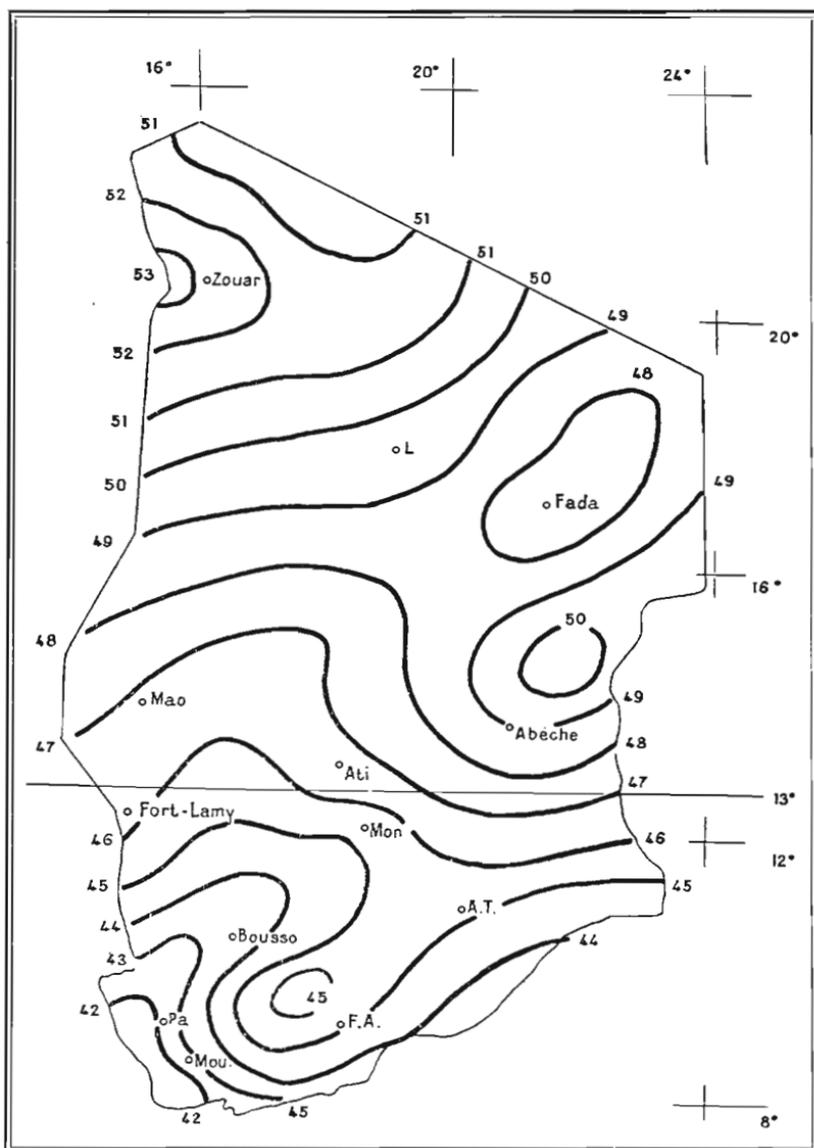
100, les arbres disparaissent et que le tapis herbacé continu au sud fait place au nord à une végétation diffuse se présentant sous forme de touffes et laissant absolument dénudés d'immenses espaces. Les répercussions du milieu physique sur les conditions de vie humaine sont si fortes et si constantes que l'ethnologue, le sociologue pourront eux-mêmes avoir une opinion propre. Le premier aura peut-être tendance à tirer sa limite vers le sud pour la faire coïncider avec celle du monde toubou ; le second, lui, pensera à l'identifier avec la limite nord de la houe.

Chacun aura un avis différent et tous pourront se mettre d'accord. D'accord, ils le seront vite à l'ouest et au centre pour faire partir la limite sahélo-saharienne sous le 16° parallèle à la frontière du Niger, pour l'infléchir tout de suite vers le sud-est et lui faire franchir le Bahr-el-Ghazal sous le 15°, lui faire atteindre jusqu'à le toucher l'ouadi Rimé inférieur sous le 14°, la redresser très vite pour atteindre de nouveau le 15° près d'Arada. Au-delà d'Oum Chalouba, l'accord sera moins facile à réaliser : les uns seront partisans de continuer franchement à l'est pour atteindre la frontière du Soudan sous le 16° ; les autres pencheront pour continuer vers le nord, atteindre Fada sous le 17° et s'infléchir seulement alors en gardant au sud les lisières sud-ouest du massif de l'Ennedi.

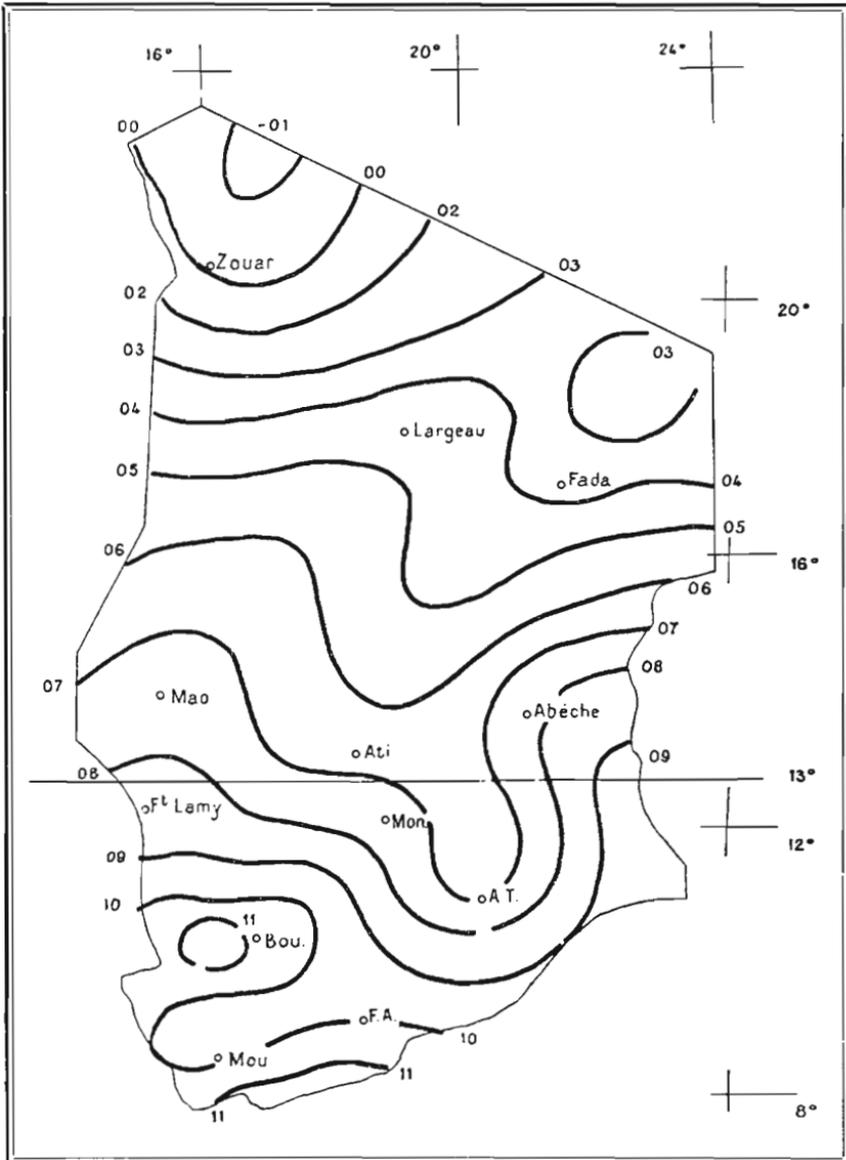
Sans affirmer que ces derniers ont tort, nous nous rangerons cependant à l'avis des premiers en considérant que cet avis s'accorde mieux avec la répartition des genres de vie des populations dont nous avons entrepris l'étude. Nous retiendrons donc un Sahara dont la limite passera par Dira et Boufoumine, à l'exacte limite nord du Manga, traversera le Bahr-el-Ghazal à Salal, poussera son extrême avance sud jusqu'à l'ouadi Rimé inférieur, se relèvera ensuite nettement pour passer à mi-chemin entre Arada et Oum Chalouba, gagnera Tarboul, trouvera son extrême avance nord à Kafra dans les contreforts sud de l'Ennedi avant de s'infléchir de nouveau pour gagner le Soudan au voisinage nord de l'ouadi Hawar.

La limite sud du Sahel nous intéresse moins, car elle court tout entière au sud des régions qui ont été étudiées ici. C'est celle qui sépare la grande savane arborée de la savane courte à acacias, celle où s'arrêtent les grands herbivores (éléphant, buffle), c'est l'isohyète 600, c'est aussi la ligne qui sépare le monde des paysans purs du monde où le cultivateur est en même temps éleveur. Cette limite nous la situerons approximativement par Fort-Lamy, Masséna, Melfi, Abou Déia et Goz Beïda, c'est-à-dire atteignant le 11° parallèle au centre, et se relevant à l'est et à l'ouest jusque sous le 12°.

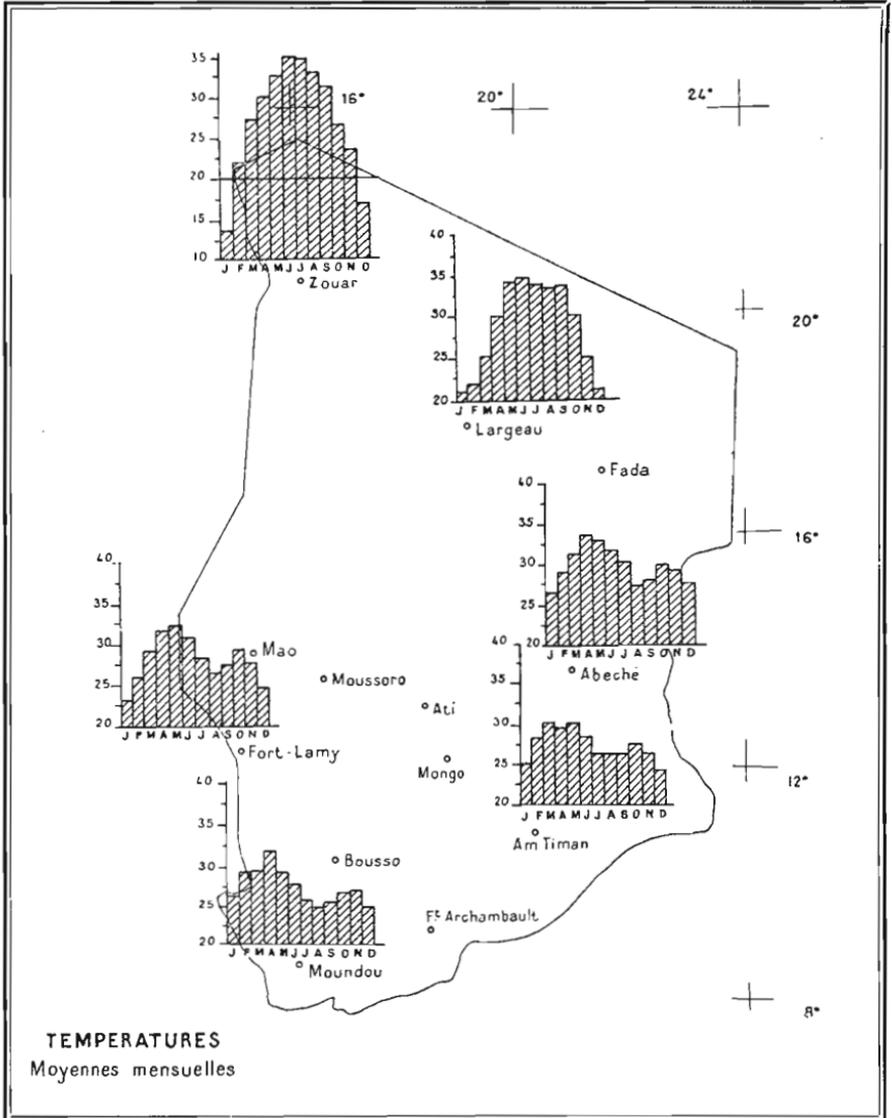
CARTE 4
TEMPÉRATURES
MAXIMA ABSOLUS



CARTE 5
TEMPÉRATURES
MINIMA ABSOLUS

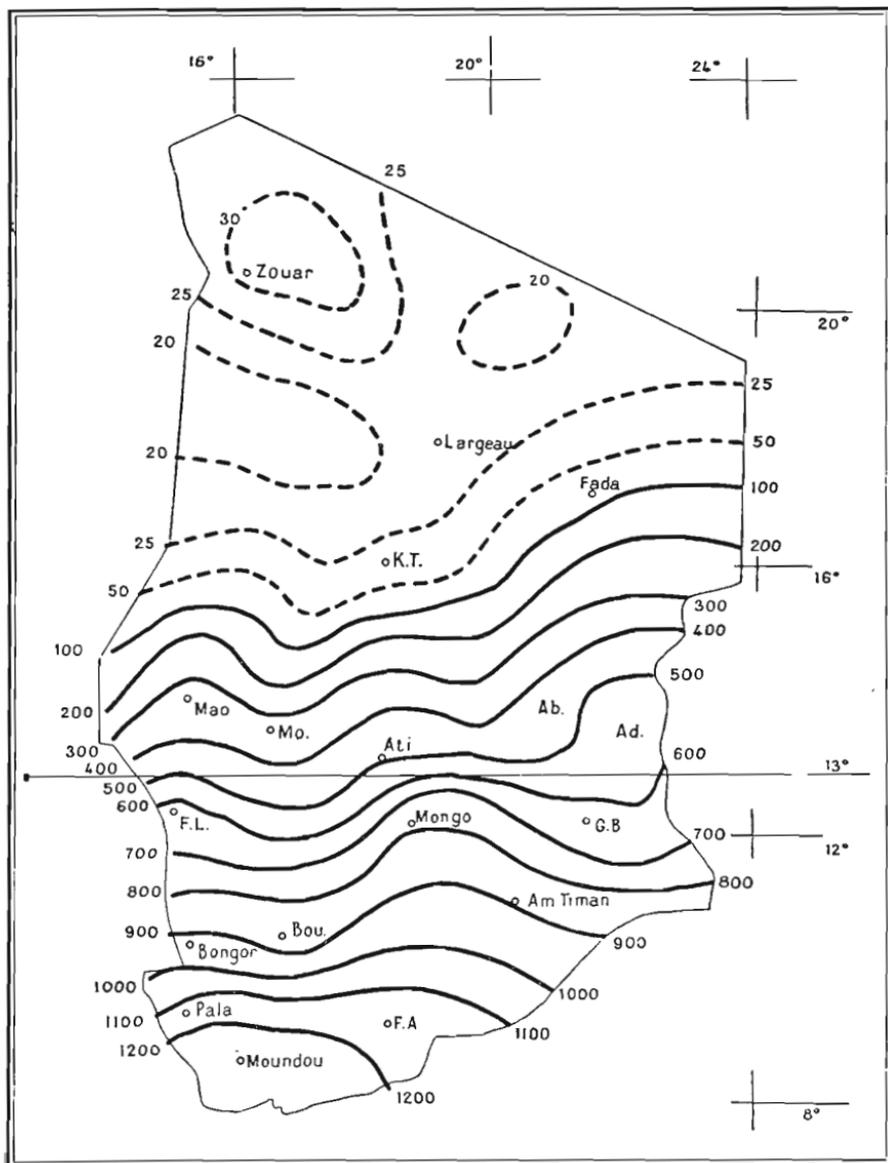


CARTE 6



CARTE 7

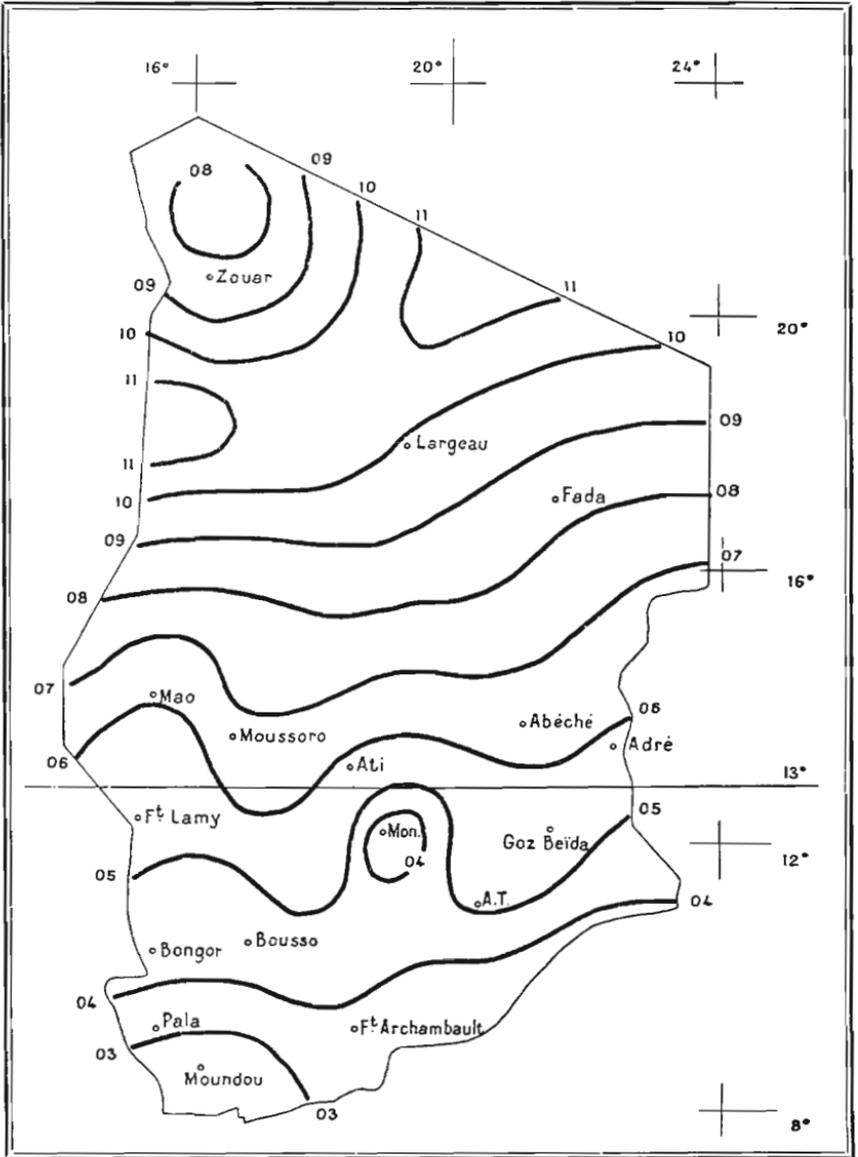
MOYENNES PLUVIOMÉTRIQUES ANNUELLES



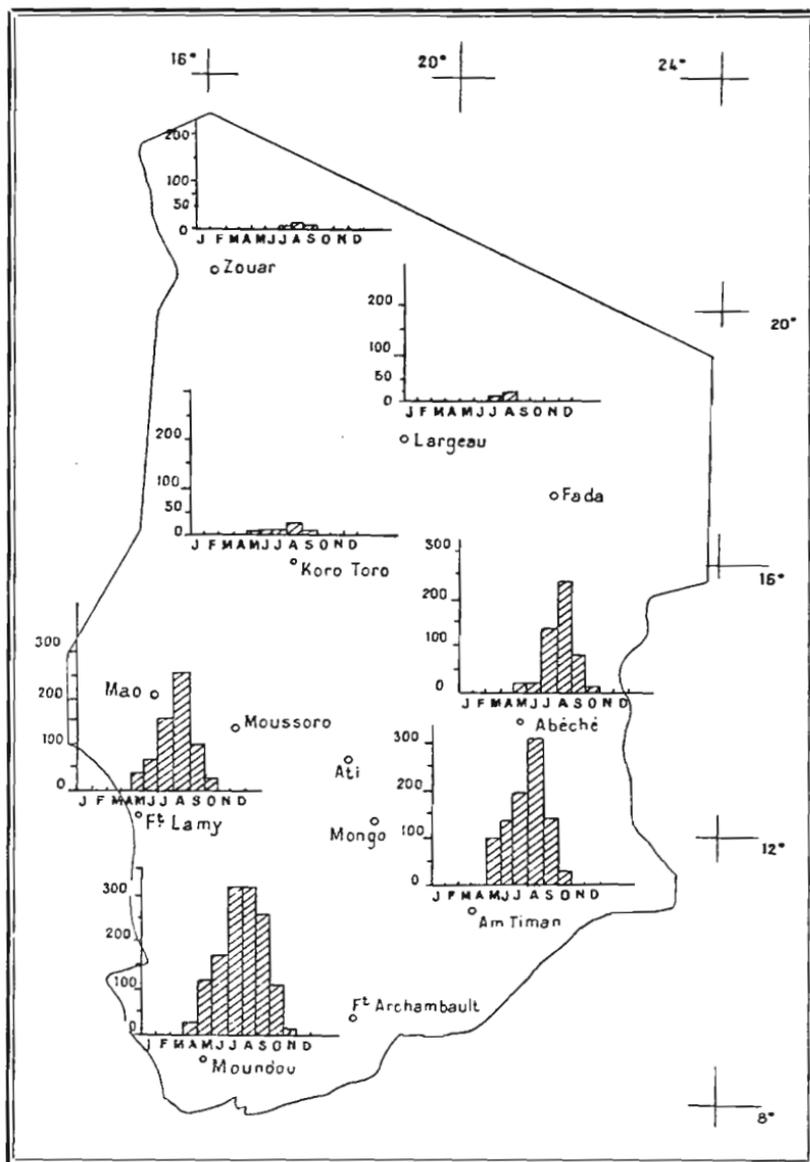
CARTE 8

PLUVIOMÉTRIE

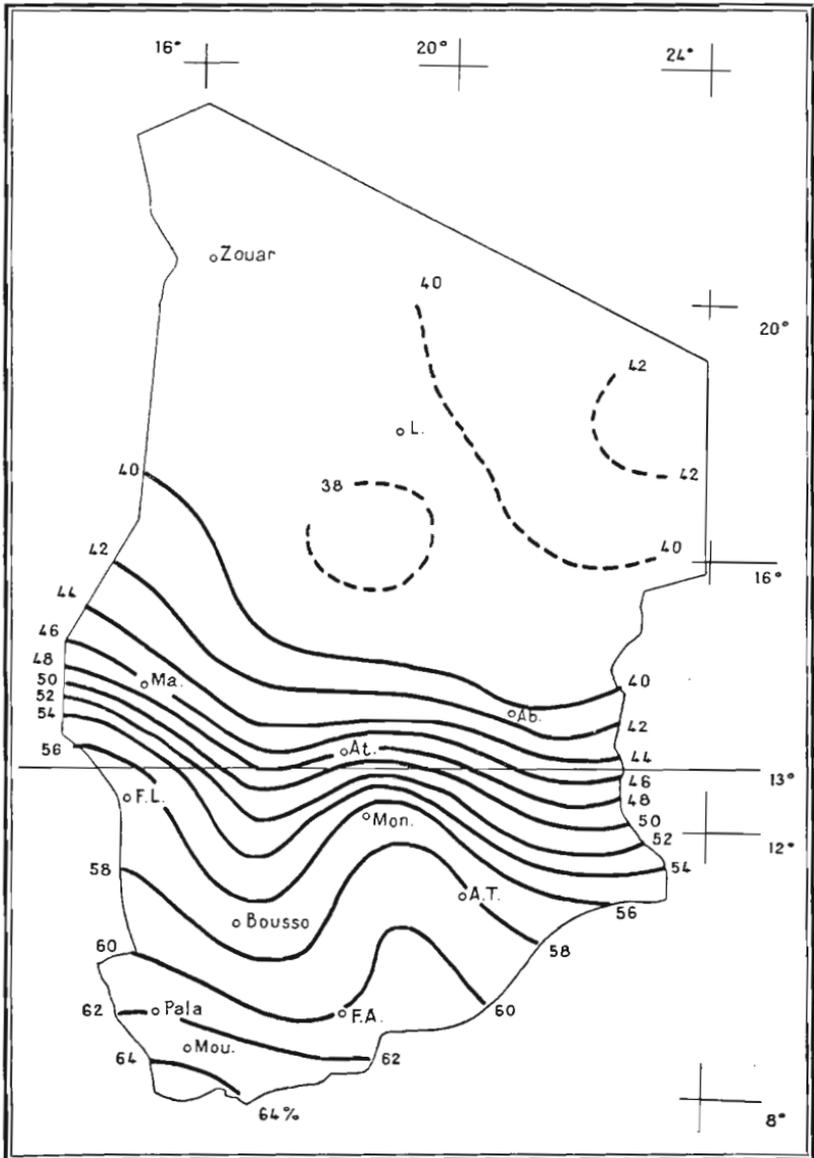
Nombre de mois ayant en moyenne moins d'un jour de pluie par an.



CARTE 9
 PLUVIOMÉTRIE
 MOYENNES MENSUELLES



CARTE 10
HYGROMÉTRIE
MOYENNES ANNUELLES



Troisième partie

**LE MILIEU
HUMAIN**

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS

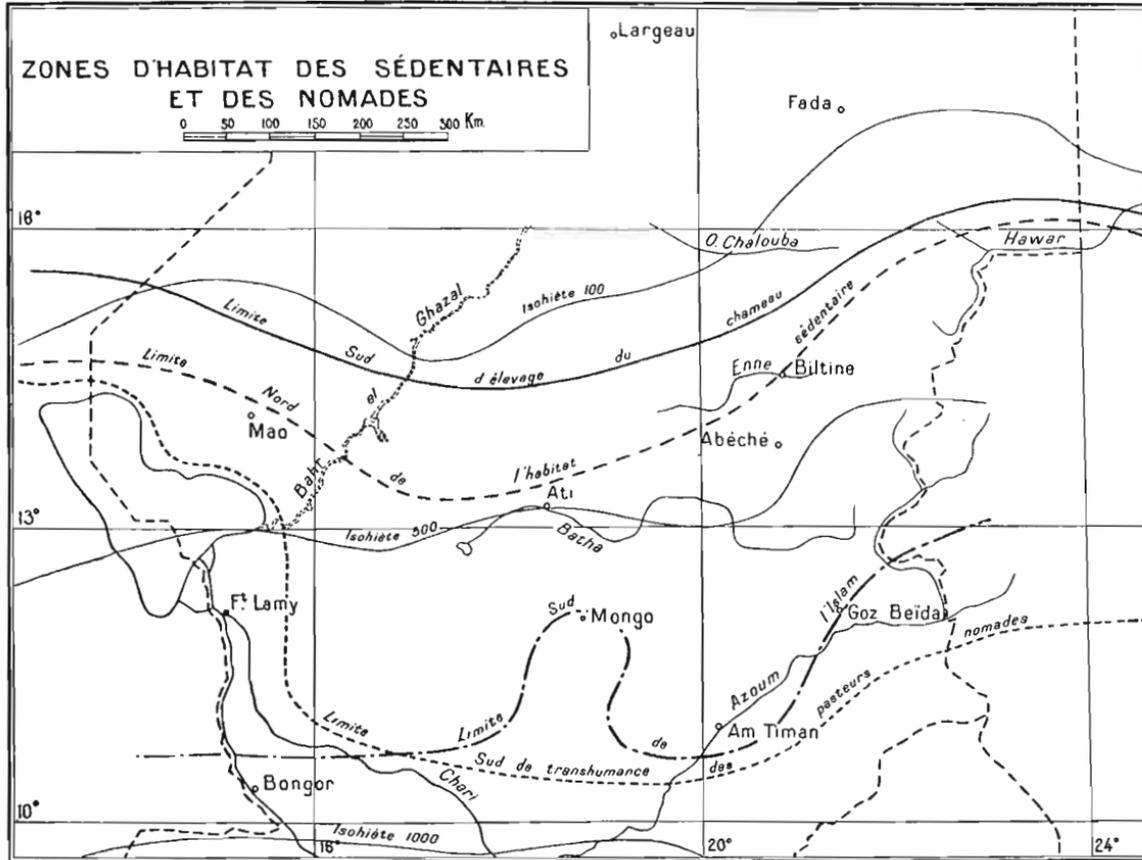
Malgré une grande diversité ethnique que des considérations géographiques et historiques ont expliquée, le nord-Tchad présente aujourd'hui une certaine unité, ou plutôt se présente comme une communauté assez bien soudée, provoquée et commandée par des impératifs économiques que nous aborderons plus tard et dont le premier est le caractère complémentaire qu'offrent le genre de vie pastoral des éleveurs du nord, et le genre de vie agricole des paysans du sud.

Ces impératifs ont créé une symbiose très frappante entre des peuplades foncièrement différentes, et cette symbiose a eu, et a de plus en plus son plein effet grâce à la révolution dans les mœurs, à la révolution dans les transports aussi, apportées par la France.

Ce glissement vers une communauté de fait ne se traduit pas par un nivellement complet, et par exemple le pasteur a, très vif encore, le sentiment de sa supériorité sur le paysan que son père dans un passé tout proche, razziait sans merci. Mais il se manifeste très réellement par de larges emprunts de langue, de religion, de genre de vie, et en fin de compte par une évolution qui, à travers beaucoup d'embûches, conduit quand même à des rapprochements.

Entendons-nous bien. Nous croyons à une évolution du nord-Tchad dans le sens d'une communauté naturelle dont les membres prennent chaque jour davantage conscience, mais les limites de cette communauté s'arrêteront forcément et s'arrêteront déjà à la zone d'influence du nomadisme, c'est-à-dire à la limite des terrains parcourus par les pasteurs arabes. On imagine mal que cette communauté puisse jamais s'étendre à l'Oubangui-Chari ou simplement au sud-Tchad, à la zone cotonnière des Sara. Pour que deux individus songent à unir leurs destinées, il faut d'abord qu'ils aient envie ou besoin de se voir, de se rencontrer. Or, il n'y a là nul besoin réel — du moins actuellement — et surtout nulle envie de faire connaissance.

CARTE 11

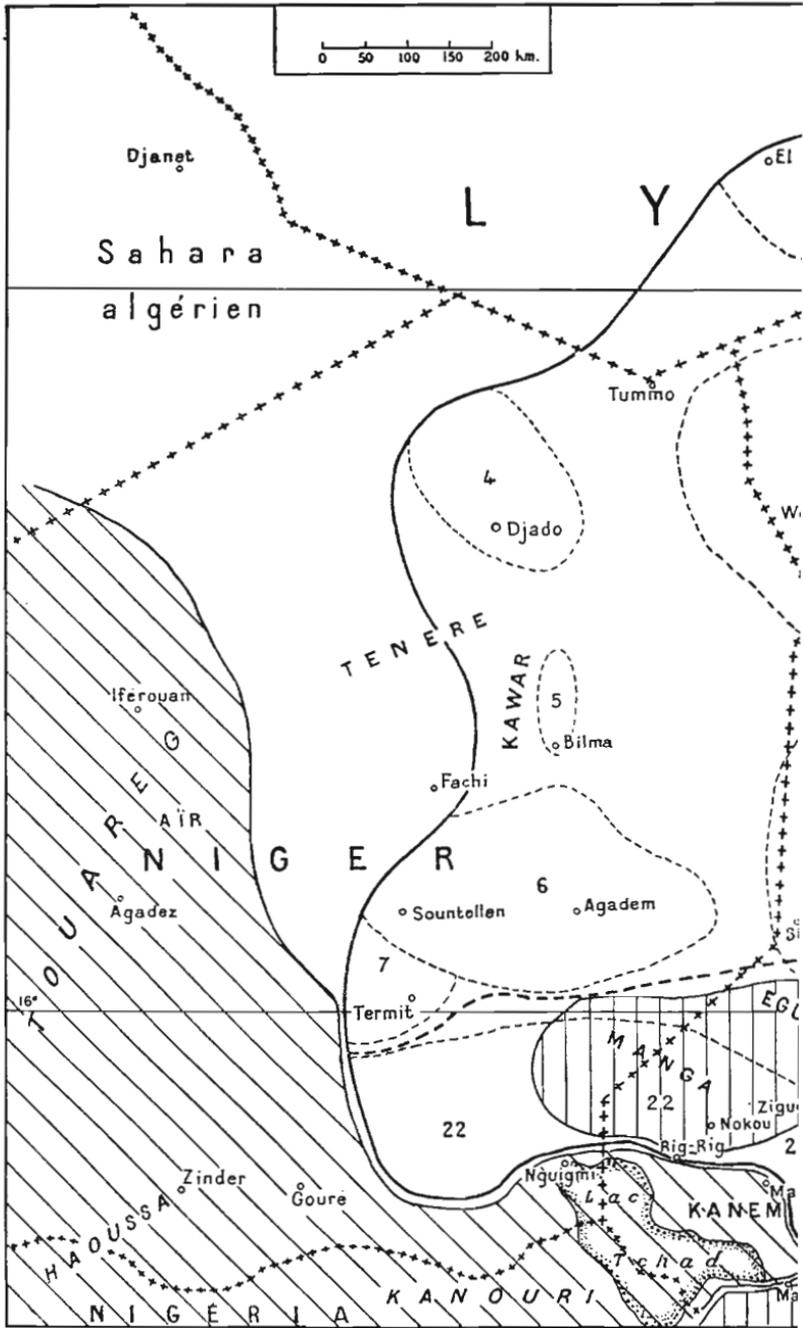


Certes, nous sommes ici dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Afrique noire ; et le nord-Tchad appartient bien à cette Afrique noire si l'on considère que ses habitants, les nomades mêmes, et même la grande majorité des Arabes, ont le teint noir. Mais, cette notion de couleur mise à part, il faut bien reconnaître que c'est un monde qui, ethniquement, sociologiquement, intellectuellement, en somme organiquement, tourne résolument le dos à l'Afrique centrale et regarde plutôt vers l'Orient, la vallée du Nil, Le Caire, La Mecque. Bien plus même, il convient de considérer le nord-Tchad non pas comme une antenne du monde noir avancée vers la Méditerranée, mais comme un coin enfoncé par l'Islam au cœur du continent africain. Nulle part, nous ne trouverons de sociétés négro-africaines, comme les appelle Jacques Richard-Molard (1), mais des civilisations sinon toujours authentiquement islamiques, du moins qui doivent une part, et une part souvent très importante, à l'Islam et qui, en tout cas se réclament publiquement et bien haut du Prophète.

Précisons tout de suite cet important propos. Au nord d'une ligne s'abaissant d'est en ouest du 15° au 12° parallèles, on trouve des populations arabes, touboues, kanembou, etc... qui ont apporté l'Islam, ou qui sont anciennement islamisées ; encore que cet Islam noir se différencie par maints côtés de l'Islam méditerranéen, il est indiscutable que nous avons là des musulmans authentiques. Au sud de cette ligne et sur une profondeur d'environ trois parallèles, par conséquent dans une zone coupée dans sa moitié est par le 13°, ce sont des populations maba, tama, dadjo, bilala, kouka, etc... issues de vieilles souches autochtones, et chez lesquelles l'Islam, comme une marée, a recouvert un fond animiste encore perceptible. Mêlés à ces peuplades, jusque sous le 11° parallèle, se trouvent encore des Arabes semi-sédentaires qui gardent un contact étroit avec leurs cousins du nord grâce au grand pont annuel de la transhumance. Enfin, au sud encore de cette zone, se rencontrent des populations franchement négroïdes, les Sara par exemple, et tout ce qui appartient à l'Oubangui-Chari, où les vieilles structures africaines sont restées intactes, ou plutôt sont menacées non plus par l'Islam, mais par la révolution apportée par la France et les missions chrétiennes.

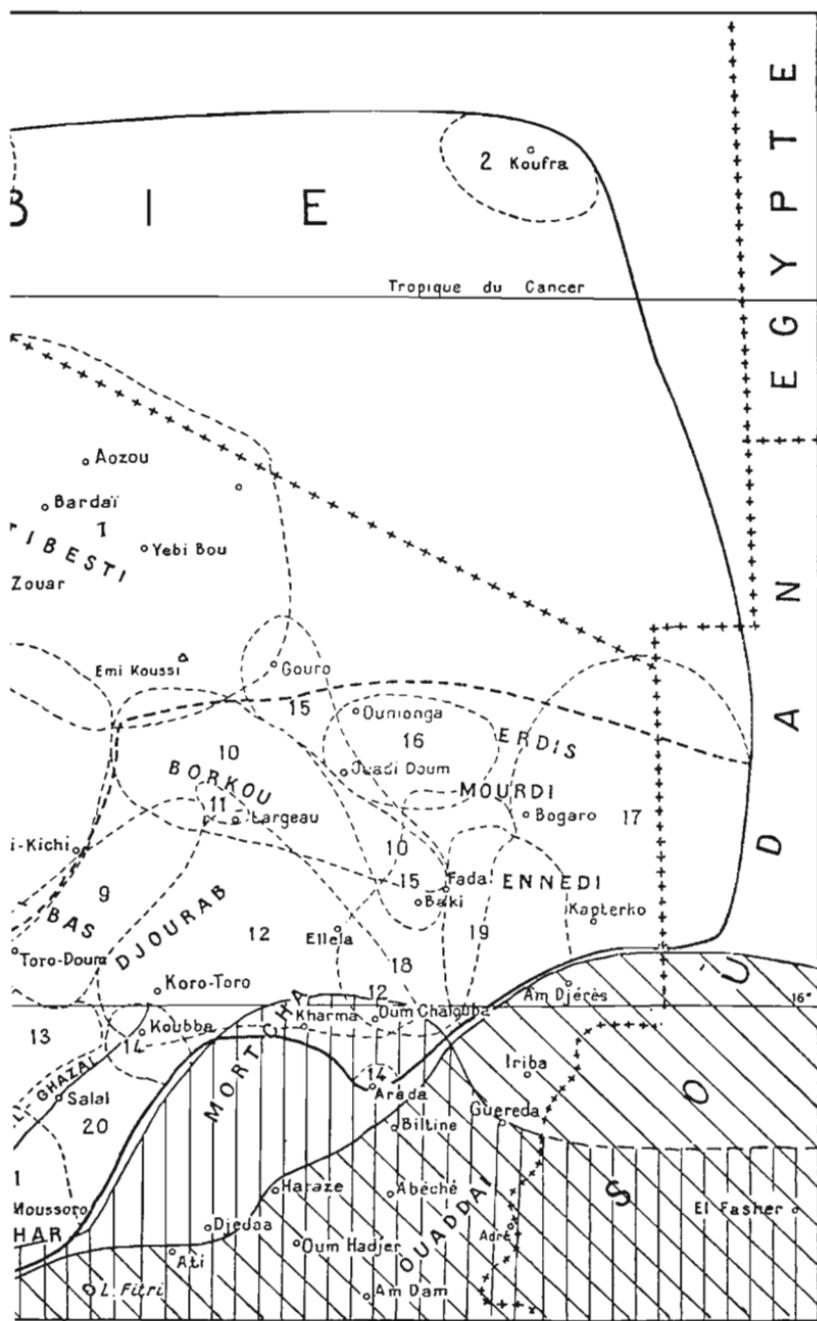
Mais ces précisions mêmes ne sont pas exemptes des réserves que nous suggère par exemple le cas de l'ilot animiste du Guéra. Ces réserves toujours assez complexes

(1) *Afrique occidentale française*, Edit. Berger-Levrault.



1. Tédia Toû. — 2. Tédia de Koufra. — 3. Tédia d'El Gatrun. — 4. Tédia
 9. Kokorda. — 10. Dôza. — 11. Kamadja. — 12. Annakaza. — 13. Djaga
 19. Borogat. — 20. Kécherda. — :

3 GROUPEMENTS TOUBOUS



n des Toubous. ||| aire d'habitat des Arabes. \\ \\ \\ autres peuplades.

ado. — 5. Guézébida. — 6. Gounda. — 7. Téda de Termit. — 8. Arna.
 4. Noarma. — 15. Gouroua — 16. Ounia. — 17. Mourdia. — 18. Gaéda.
 la. — 22. Daza du Kanem-Manga.

seront évoquées à leur place dans l'étude que nous ferons de chaque peuplade.

L'Islam ici ne s'est pas répandu, comme dans certaines régions de l'AOF par le truchement de marchands ambulants, de colporteurs : il n'existe pas au Tchad l'équivalent du Dioula de l'ouest africain. C'est tout simplement le pasteur arabe qui a rempli ce rôle et qui a propagé la nouvelle religion au hasard des pérégrinations de son troupeau. Aucune violence, aucun prosélytisme bien entendu, mais la seule valeur de l'exemple. Loin d'être freinée par la présence française, la contagion de l'Islam s'est au contraire accélérée depuis cinquante ans. Il a fallu la paix pour que le nomade puisse, sans risquer sa sécurité, s'avancer loin au sud à la recherche de nouveaux terrains de parcours ; il a fallu la paix surtout pour favoriser l'essor et la multiplication des marchés qui provoquent les contacts entre pasteurs et paysans. Mais alors il n'est pas douteux que la vague islamique atteint actuellement son apogée, car le nomade ne peut songer à pousser ses troupeaux au-delà du Bahr Aouk et du Moyen-Chari. Ce qui n'empêche qu'il lui reste à gagner le pays en profondeur, et qu'elle le fait à un rythme étonnant.

Comme c'est la règle, la langue arabe s'est répandue en même temps que l'Islam, l'un poussant l'autre, et s'il est vrai que l'on peut dénombrer au nord-Tchad plus de vingt langues ou dialectes différents encore bien vivants, il n'en reste pas moins que le Tchad musulman que nous avons circonscrit s'identifie assez bien avec le Tchad arabophone. Le fait qu'il s'agisse d'un dialecte arabe — l'arabe tourkou — assez pauvre et qui ignore beaucoup des subtilités des dialectes méditerranéens — ne change rien à l'affaire. Sans doute reste-t-il d'importants îlots qui n'ont pas encore été atteints dans leurs profondeurs : le Tibesti, le Guera, la portion du Ouaddaï juxte le Soudan, en somme les môles montagneux, mais partout cependant l'arabe est la langue des centres urbains et des marchés et il se répand de plus en plus dans la campagne. Pour le plus misérable des paysans, parler arabe, même s'il n'en connaît que quelques mots, constitue une promotion dont il se montre très fier et qu'il étale à l'envi sitôt qu'il approche un étranger. Bien sûr, ce vocabulaire reste essentiellement un vocabulaire commercial, mais cela même est suffisant pour que l'intéressé ait le sentiment d'appartenir déjà à un ensemble qui dépasse les limites de sa terre, de sa tribu propre.

Ces emprunts, débordant le cadre de la religion et de la langue, ont affecté jusqu'aux genres de vie : avec un bonheur variable, conditionné par le milieu géographique, le paysan a mis en pratique les techniques d'élevage obser-

vées chez le pasteur. Et le phénomène n'est plus cette fois tout à fait à sens unique puisqu'on peut voir des éleveurs traditionnels comme les Kreda du Bahr-el-Ghazal, les Daza et les Arabes du Kanem qui, loin d'abandonner l'élevage, deviennent cependant des cultivateurs prospères.

Ce qu'il faut surtout souligner, c'est que cette évolution culturelle et économique qui se manifestait comme à l'état larvaire jusqu'au début de ce siècle, a pris, grâce au catalyseur français, un essor prodigieux, en accélération constante, et qui éclate en ce moment même sous nos yeux. C'est là une révolution considérable qui a précédé, et accompagne maintenant la révolution politique qui vient d'être déclenchée.

Quelques précisions d'ordre démographique maintenant. La partie du Tchad au nord du 13° parallèle compte 800 000 habitants, soit un habitant au km². Si on y ajoute les 500 000 habitants de la zone qui, au sud du 13°, est parcourue par les nomades arabes, la densité moyenne atteint 1,25. Mais on enregistre des différences très considérables : les chiffres s'échelonnent entre zéro aux confins libyens et onze dans le district d'Adré. En gros, les densités supérieures à 5 se trouvent à cheval sur le 13° parallèle ; elles tombent très vite vers le nord jusqu'au zéro ; elles diminuent plus lentement vers le sud pour atteindre moins de un au contact de l'Oubangui-Chari. Cette règle n'est plus valable quand on sort du Tchad qui nous occupe : les trois régions du sud-ouest, Mayo-Kebbi, Logone et Moyen-Chari, c'est-à-dire le Tchad des Sara ou, si l'on veut, le Tchad du coton, possède lui aussi une densité moyenne de cinq.

Bien sûr, ce sont là des chiffres modestes, mais qui supportent pourtant la comparaison avec d'autres pays d'Afrique. Par exemple, la Mauritanie donne une moyenne de 0,7, l'AEF dans son ensemble 1,8, le Tchad tout entier 2, l'AOF 4,5 — des territoires réputés peuplés comme le Cameroun, et Madagascar 7 et 8. Le Ouaddaï, seul, compte une population égale à celle du Gabon ; le Tchad est l'équivalent des trois autres territoires de l'AEF.

Un tableau ethnique brossé à grands traits permet de distinguer quatre zones principales ; du nord au sud :

1°) une zone occupée seulement par des Toubous appartenant surtout à la branche Teda ; ce sont des nomades chameliers et des sédentaires agglutinés dans les oasis ;

2°) une zone occupée par des Toubous appartenant surtout à la branche daza, mêlés à l'ouest à des Arabes, les uns blancs, les autres noirs ; ce seront des pasteurs chameliers, ou bouviers, ou mixtes, mais qui s'adonnent parfois à la culture ;

3°) une zone parcourue seulement par des Arabes nomades noirs, surtout bouviers, mais rarement cultivateurs ;

4°) une zone occupée par une grande quantité de peuplades, généralement des paysans sédentaires, quelquefois arabes mais jamais toubous, et parcourue elle aussi par des Arabes nomades noirs.

C'est un remarquable système de tiroirs : des Toubous seuls ; des Toubous mêlés à des Arabes ; des Arabes seuls ; des Arabes inêlés aux paysans noirs.

Avant d'entreprendre l'étude de chaque peuplade, il convient de bien s'entendre sur une certaine terminologie. Il est facile de définir le sédentaire et le nomade à leurs limites, mais dès qu'on pénètre dans l'éventail intermédiaire, la tâche est bien plus malaisée. Qu'est-ce qu'un semi-sédentaire, qu'est-ce qu'un semi-nomade, qu'est-ce qui les distingue ? C'est un lieu commun de dire que les sciences humaines sont le contraire d'une science exacte. L'homme dans sa variété, dans sa mobilité, ne se laisse pas facilement cerner et s'accommode mal des règles à priori et des définitions péremptoires. Attribuer une étiquette à chaque peuplade ne serait rien encore, si dans son sein même ne se révélaient à profusion des nuances ou des tendances diverses. Il faut bien couper hélas, pour avancer dans ce maquis ; nous ne le ferons pas sans précautions, sans dégager les lignes de force, sans rassembler en faisceau celles de ces lignes qui présentent des qualités semblables, un air de parenté.

Pour cela nous avons retenu une classification, arbitraire comme toutes les classifications, mais qui ne risque pas de nous conduire à des inexactitudes graves et qui a peut-être le mérite d'être claire, parce qu'elle résulte de considérations concrètes.

D'abord, deux grandes catégories : les Sahéliens, les Sahariens ; et, pour chacune d'elles quatre groupes : sédentaires, semi-sédentaires, semi-nomades, nomades. L'appartenance à ces groupes sera conditionnée par les critères suivants :

1° Au Sahel :

- Sédentaires : habitat fixe et occupé en permanence ; cultures diverses ; troupeau vivant en stabulation.
- Semi-sédentaires : habitat fixe mais abandonné pendant une partie de la saison sèche ; cultures diverses ; troupeau transhumant.

- Semi-nomades : habitat mobile ;
culture du mil ;
courts déplacements autour d'un point
d'eau permanent.
- Nomades : habitat mobile ;
pas de cultures ;
déplacements de grande amplitude
commandés par les pluies.

2° *Au Sahara :*

- Sédentaires : habitat fixe et occupé en permanence ;
palmiers et jardins ;
petit bétail en stabulation ; quelques
chameaux en cheptel.
- Semi-sédentaires : habitat fixe ;
éclatement saisonnier de la famille
entre jardins et troupeau transhu-
mant.
- Semi-nomades : habitat mobile ;
des palmiers, mais pas de jardins ;
zones de parcours nettement loca-
lisées.
- Nomades : habitat mobile ;
ni palmiers, ni jardins ;
transhumance commandée par les
pluies.

Pour chacun de ces huit groupes, nous étudierons une peuplade choisie non pas surtout en fonction de son importance numérique, mais plutôt en considération de sa représentativité ; elle constituera comme une synthèse du groupe entier et les autres peuplades du groupe seront étudiées par référence à elle. On devrait ainsi éviter des longueurs inutiles et des répétitions fastidieuses.

Deux groupes échappent à la classification ci-dessus et devront faire l'objet de deux études particulières : les citadins et les Haddads.

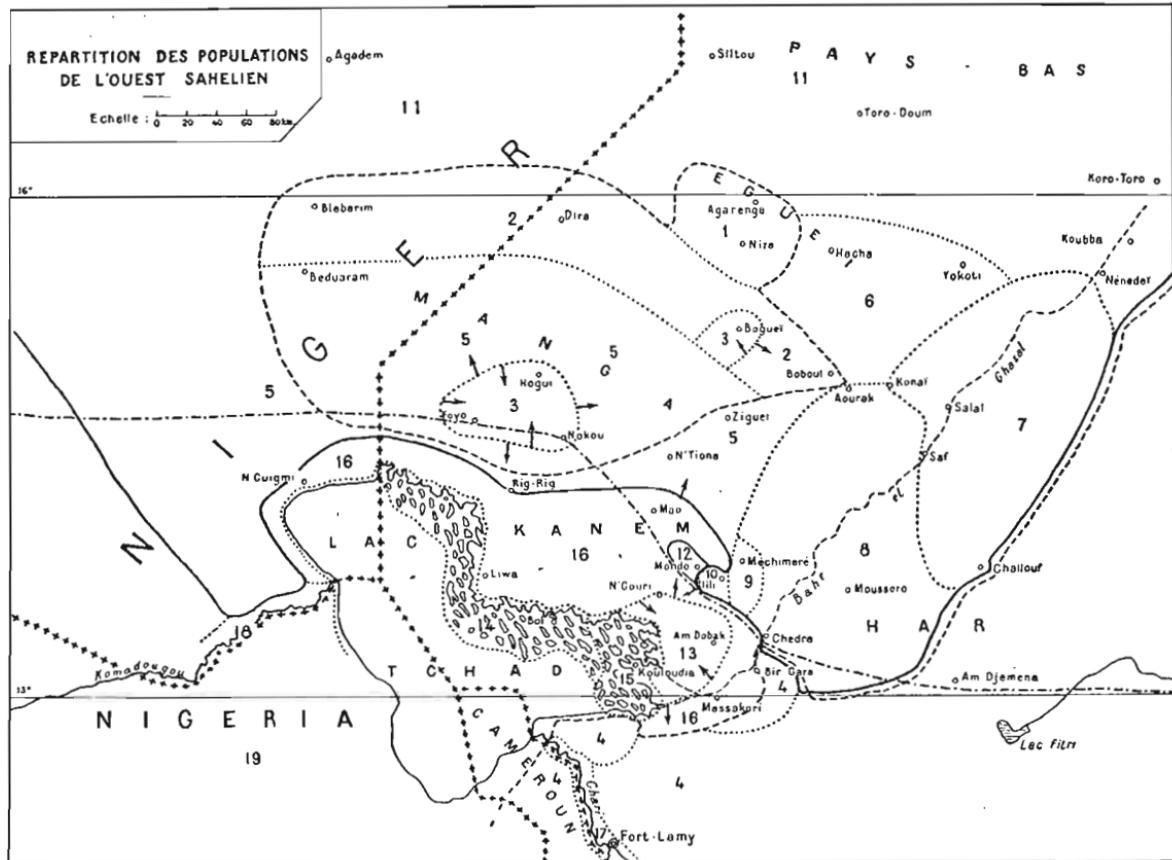
Et peut-être verrons-nous, au fil des pages, que cette méthode n'est pas aussi artificielle qu'elle paraît.

TABLEAU 2 : *Importance comparée des populations du Tchad nord et moyen*

Arabes noirs . . .	+	320 000	Maba et apparentés	+	170 000
Toubous	++	120 000	Kanembou	++	65 000
Dadjo	--	65 000	Massalit	+	48 000
Bilala	-	42 000	Zagawa et Bideyat .	++	40 000
Kouka	+	38 000	Asongori	++	36 000
Dionkor	--	36 000	Tama	++	35 000
Abou Charib . . .	++	25 000	Moubi	--	25 000
Massalat	+	23 000	Kenga	--	23 000
Boudouma	++	20 000	Dangaléat	--	20 000
Mimi	++	17 000	Bornou	-	15 000
Kotoko	--	15 000	Rounga	--	13 000
Bidio	--	13 000	Mararit	++	11 000
Mesmedjé	-	11 000	Ratanine	++	10 000
Arabes blancs . .	++	6 000	Médogo	--	8 000
Kouri	++	8 000	Kadjaksé	--	6 000
Bakhat	--	4 000	Kibet	--	4 000
Birguid	--	4 000	Dagal	--	3 000
Bandala	--	2 000	Mourro	--	2 000
Tounjour	++	2 000			
			Total		1 305 000

Nota : Ces populations sont les mêmes que celles du tableau I moins les Peuls, les Haddads, les Djellaba qui ont été écartés parce qu'ils occupent une place à part.
Sont marquées du signe :

++ Les peuplades qui habitent tout entières au nord du 13^e parallèle.
+ " " " en majorité " "
- " " " en majorité au sud " "
-- " " " tout entières " "

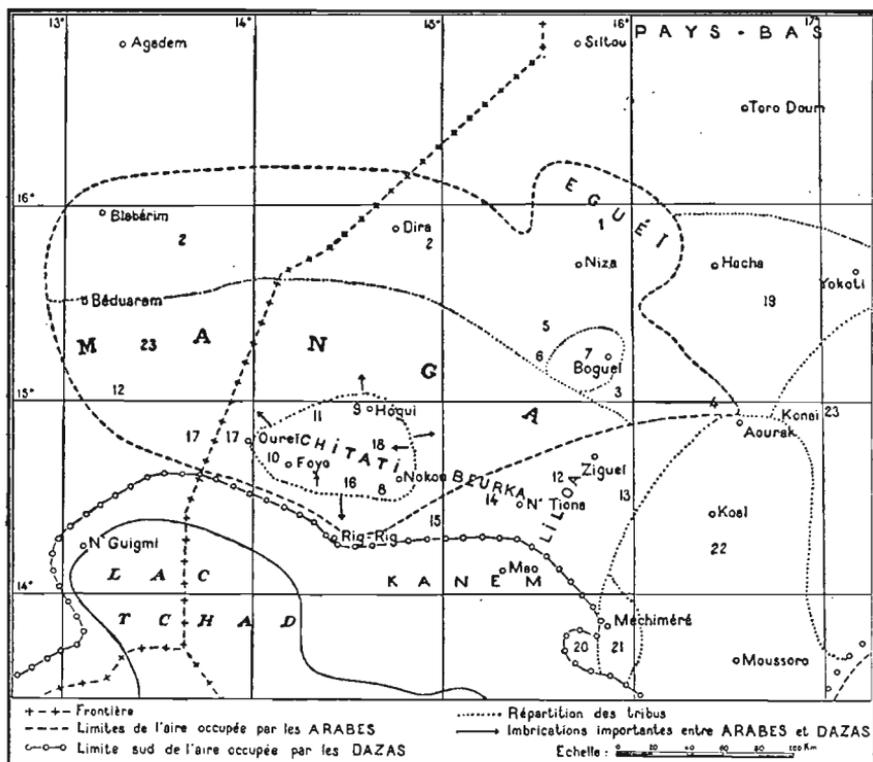


- +++ Frontière.
- Limite sud de l'habitat toubou.
- Limite nord de l'habitat arabe.
- Limite nord de l'habitat peul.
- Répartition des peuplades.
- ➔ Imbrications entre Arabes et Dazas.

1. Ouled Sliman nouveaux. — 2. Ouled Sliman anciens. — 3. Hassaouna. — 4. Arabes semi-sédentaires. — 5. Daza du Manga. — 6. Djagada. — 7. Kécherda. — 8. Kréda. — 9. Ankorda. — 10. Worda. — 11. — Téda. — 12. Tounjour. — 13. Haddad. — 14. Boudouma. — 15. Kouri. — 16. Kanembou. — 17. Kotoko. — 18. Mobeur. — 19. Kanouri.

CARTE 14

RÉPARTITION DES TRIBUS ARABES ET DAZAS DU KANEM-MANGA



Ouled Sliman anciens

1. Ouled Sliman nouveaux.
2. Miaïssa.
3. Jebaïr.
4. Cheredat.
5. Guedatfa.
6. Mogharba.

Arabes Hassouana

7. Am Rear.
8. Ouled Mausour.
9. Amama.
10. Mahaboub.
11. Ouled Billal.

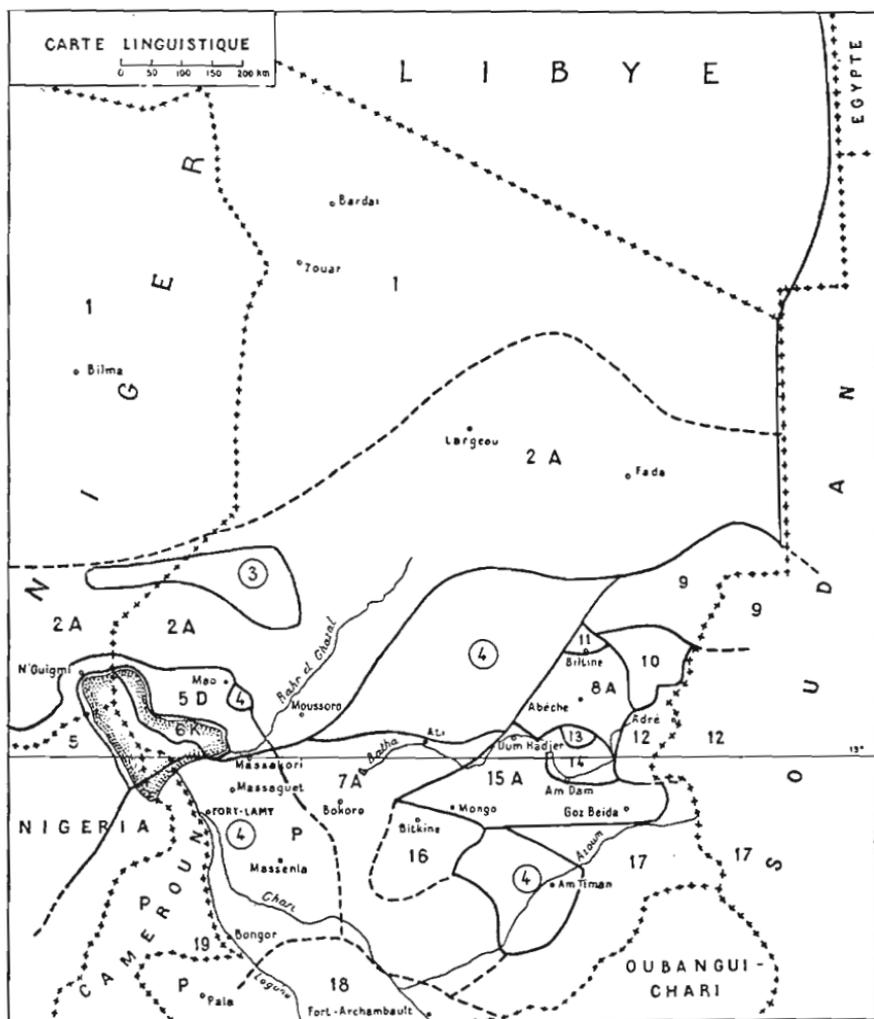
Daza du Kanem Manga

12. Dogorda.
13. Naria.
14. Medelea.
15. Goumsala.
16. Gadoa.
17. Kedelea.
18. Worba.

Autres Daza

19. Djagada.
20. Worda.
21. Ankorda.
22. Kreda.
23. Kecherda.

CARTE 15



Langues vernaculaires :

- | | |
|-------------------|------------------------------------|
| 1. Tedaga. | 11. Mimi. |
| 2. Dazaga. | 12. Massalit |
| 3. Arabe libyen. | 13. Marfa. |
| 4. Arabe Tourkou. | 14. Koniéré. |
| 5. Kanembou. | 15. Dadjo, Moubi
et apparentés. |
| 6. Boudouma. | 16. Divers Hadjarai.. |
| 7. Lisi. | 17. Rounga. |
| 8. Mabang. | 18. Divers Sara. |
| 9. Zagawa. | 19. Mandara. |
| 10. Tama. | |

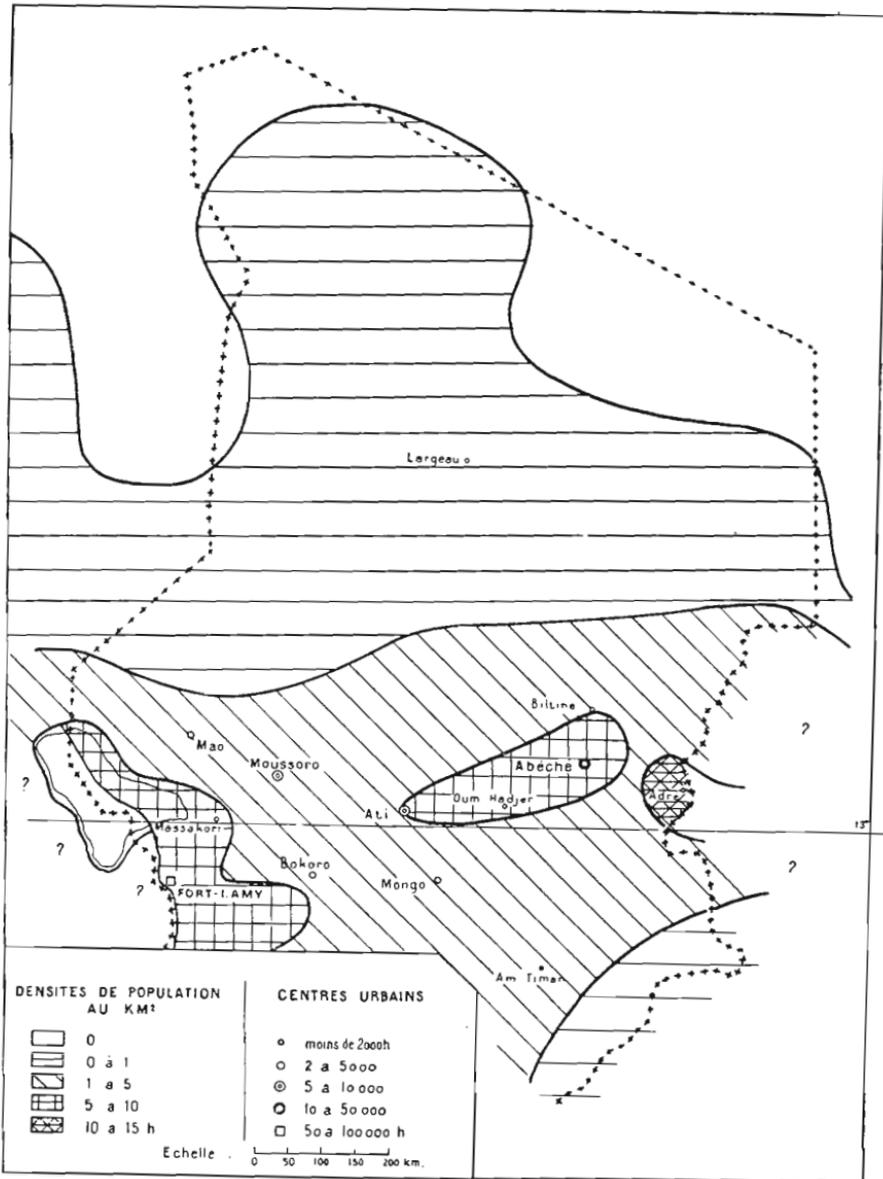
Langues véhiculaires :

- A. Arabe.
- D. Dazaga.
- K. Kanembou.

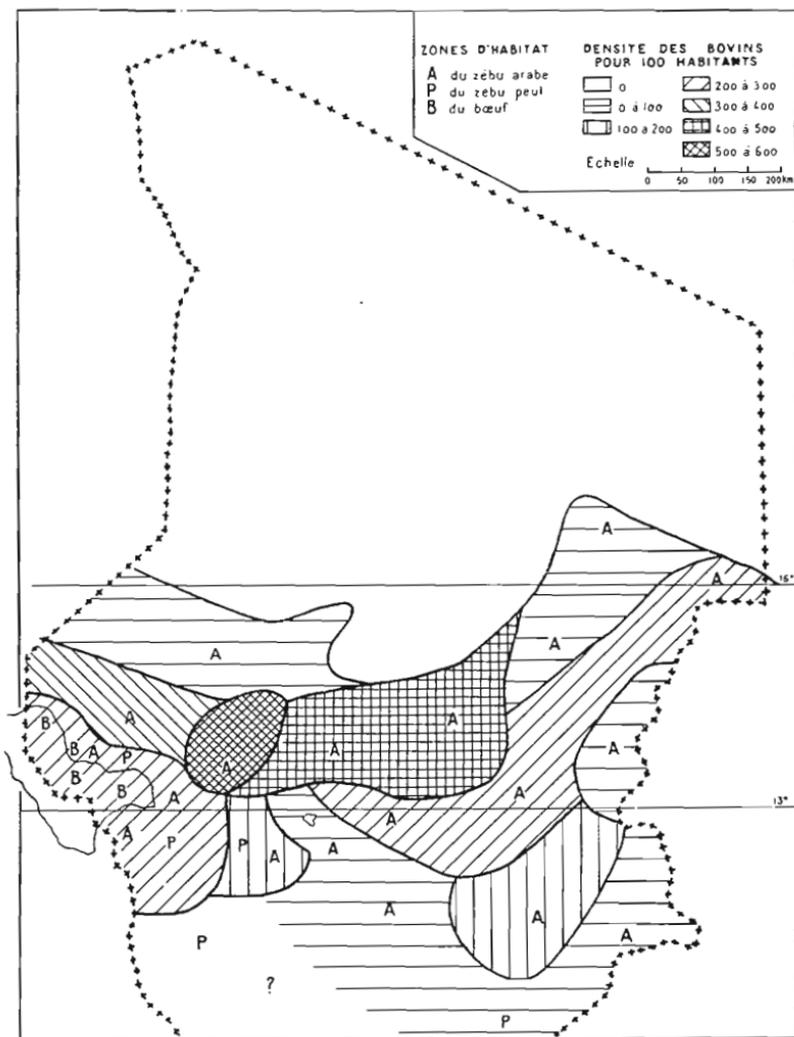
Langue supplémentaire :

- P. Peul.

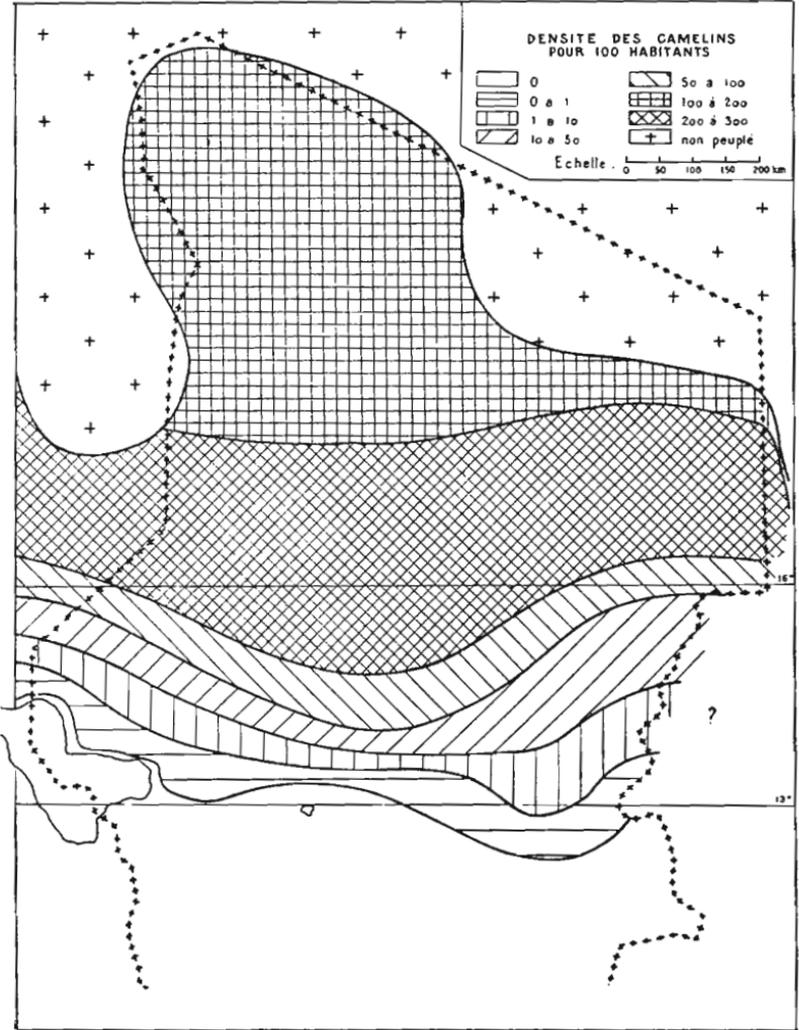
CARTE 16



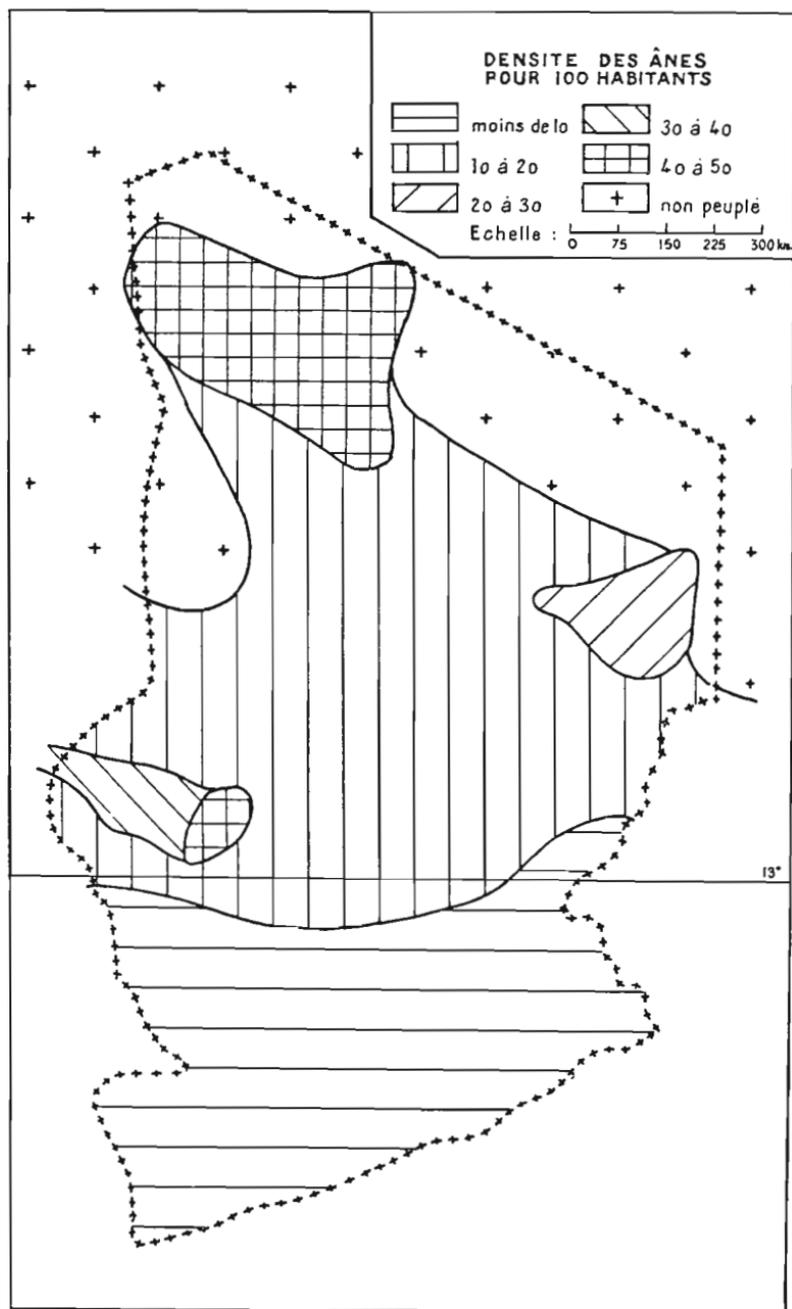
CARTE 17



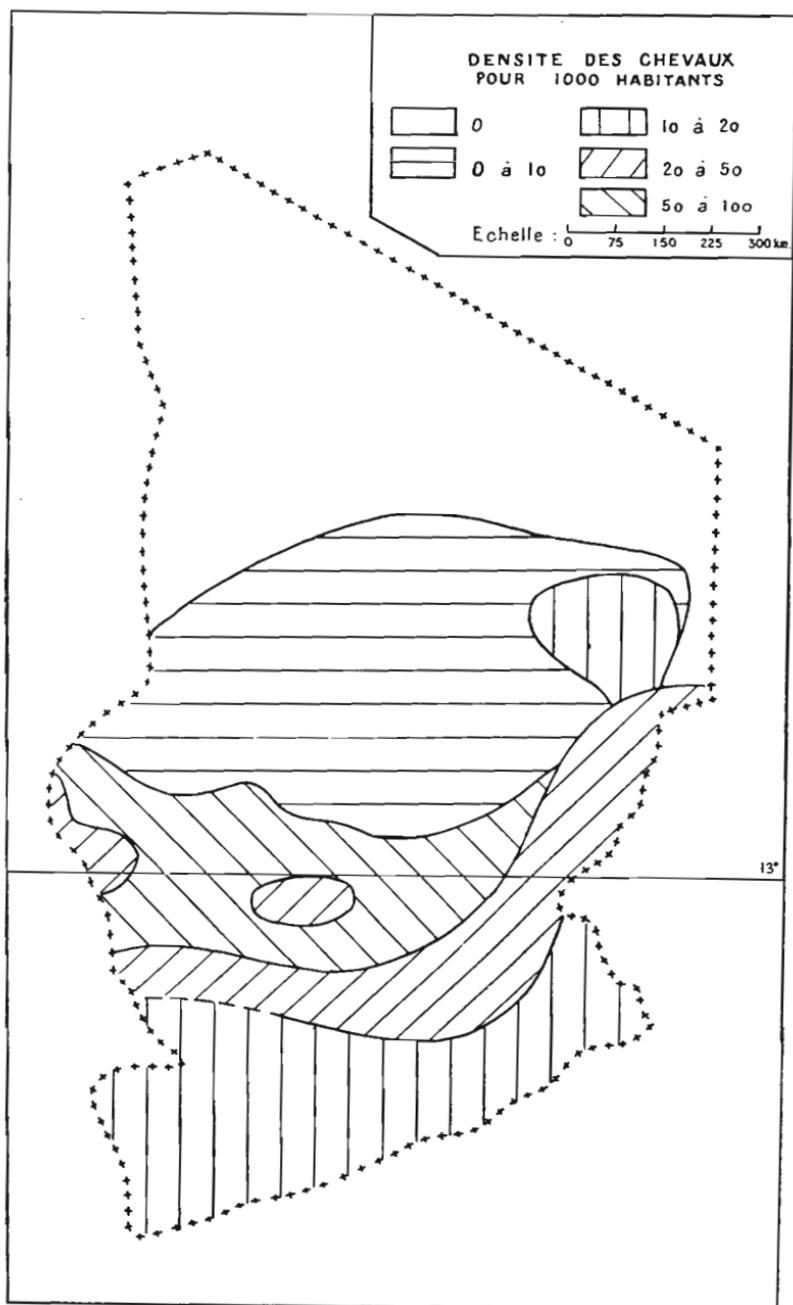
CARTE 18



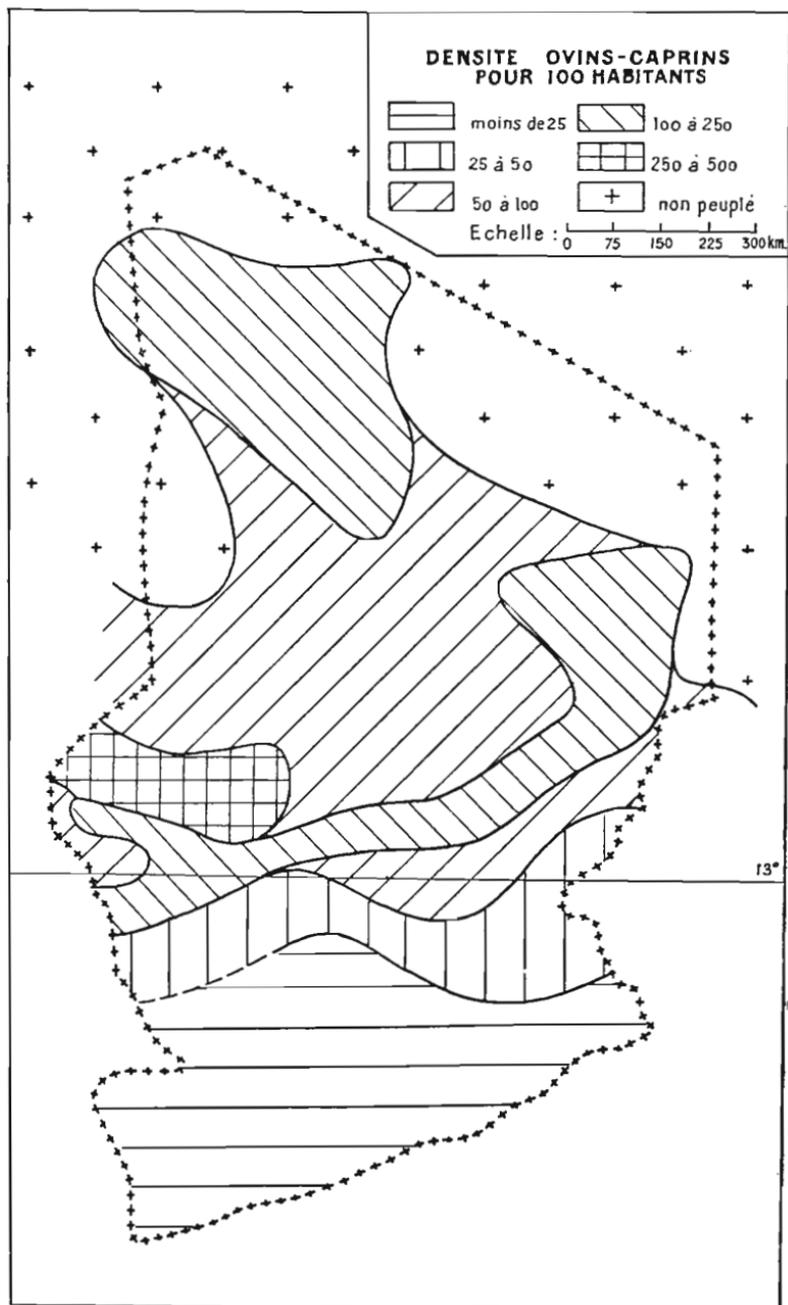
CARTE 19

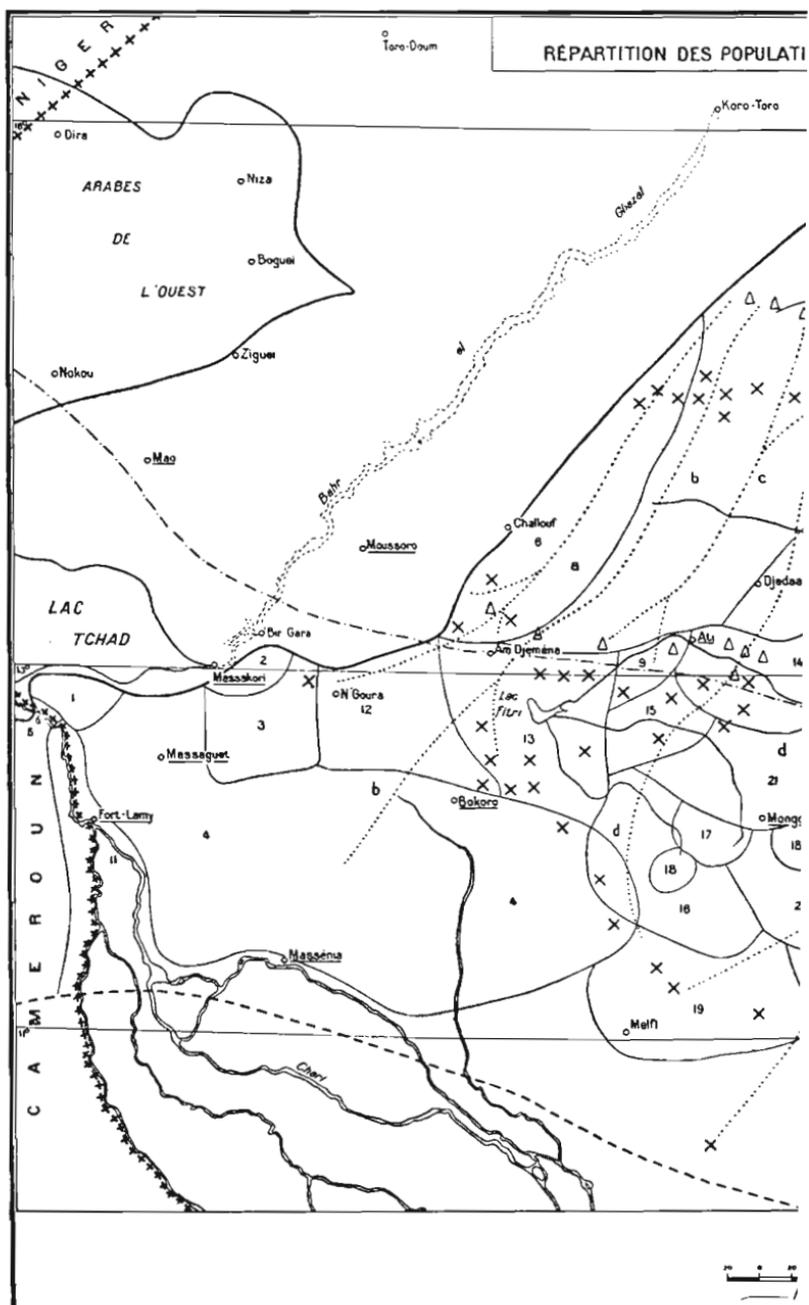


CARTE 20



CARTE 21

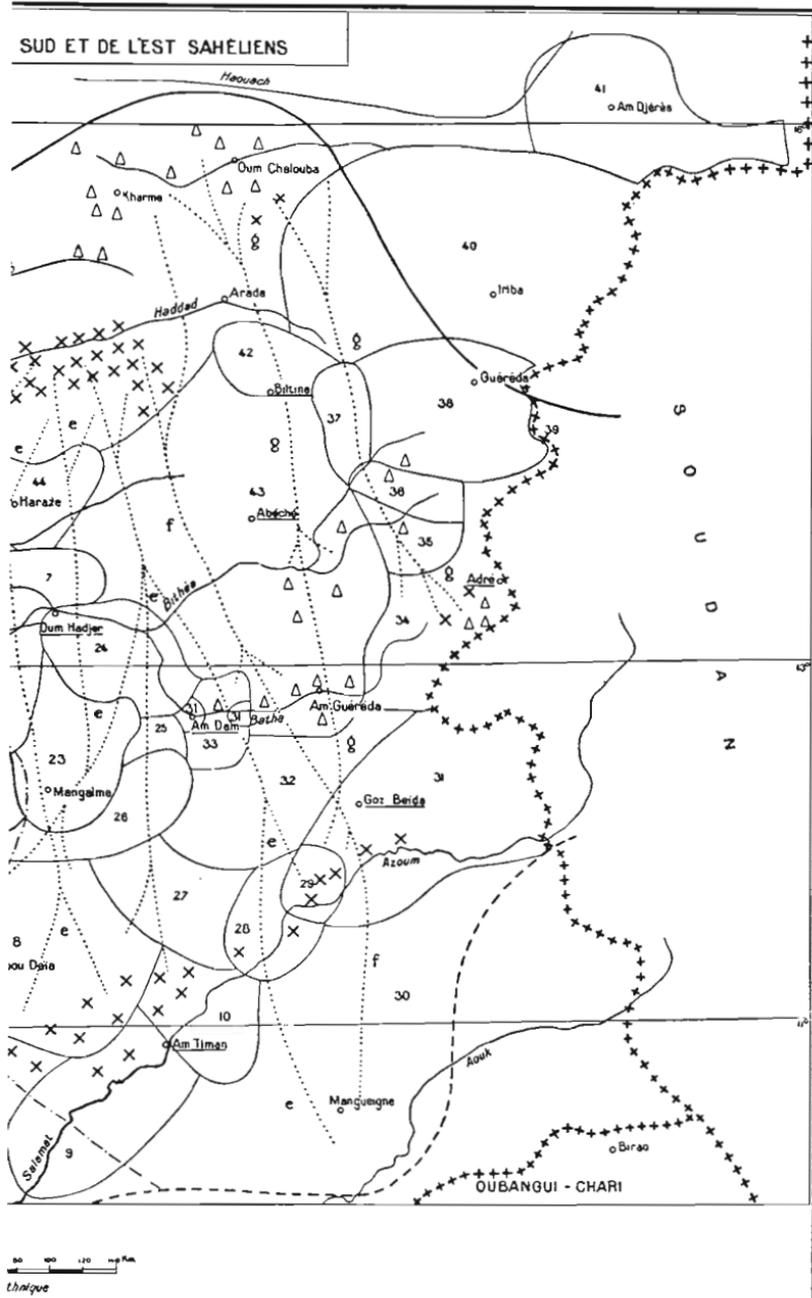




— Limite nord de l'aire occupée ou parcourue par les Arabes --- Limite nord de
 --- Limite sud approximative occupée ou parcourue par les Arabes ···· Axes de transh

1, Assalé. - 2, Dagara. - 3, Khozam. - 4, Salamat et apparentés. - 5, Beni S
 11, Kotoko. - 12, Kouka. - 13, Bilala. - 14, Kouka. - 15, Médogo. - 16, Ken
 23, Moubi. - 24, Massalat. - 25, Bakhat. - 26, Birguid. - 27, Kibet. - 28, Daga
 35, Asongori. - 36, Mararit. - 37, Abou Charib. - 38, Tama. - 39, Guimir. - 40,
 Axes de transhumance des Arabes nomades : a, Ouled Himet. - b, Diahtné. - c

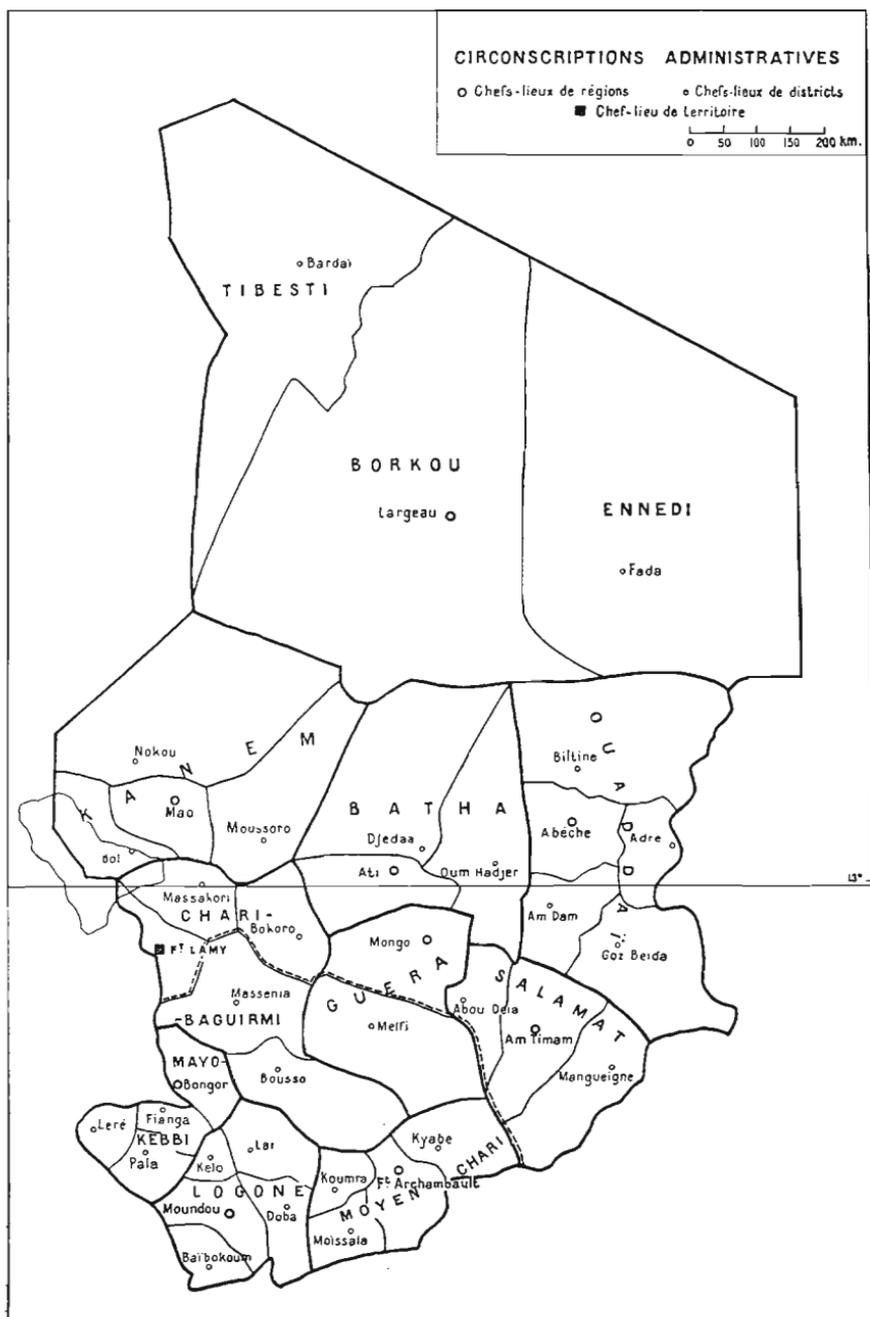
SUD ET DE L'EST SAHÉLIENS



courue par les Peuls ▲▲▲ *Limites atteintes au nord et au sud par le chameau des nomades*
es Arabes nomades XXX *Limites atteintes au nord et au sud par le zébu des nomades*

Ouled Himet. - 7, Ouled Zioud. - 8, Ouled Rachid. - 9, Salamat. - 10, Hémat. Dangelat. - 18, Dionkor. - 19, Yalna. - 20, Bidjo. 21, Dadjo. - 22, Mesmedjé. Mourro. - 30, Rouna. - 31, Dadjo. - 32, Kadjaksé. - 33, Bandala. - 34, Massalit. - 41, Bilia. - 42, Mimi. - 43, Maba. - 44, Ratanine. - 45, Bornou.
 n. - d, Ouled Rachid. - e, Missirié. - f, Awazmé. - g, Mahamid.

CARTE 23



--- Limite sud approximative de la zone parcourue par l'auteur

CHAPITRE II

LES SAHÉLIENS

A. — Les Sédentaires

Type : LES KANEMBOU

LES KANEMBOU

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Kanembou habitent le Kanem. C'est un pays à cheval sur le 14° parallèle et qui étend un uniforme paysage de dunes mortes entre le Chitati au nord, le Bahr-el-Ghazal à l'est, le lac Tchad au sud et à l'ouest. Il convient de ne pas confondre ce Kanem géographique, qui possède une réelle unité, avec la région administrative du Kanem, laquelle englobe aussi le Bahr-el-Ghazal et se prolonge jusqu'en zone saharienne.

Si les Kanembou sont la majorité au Kanem, ils n'y sont cependant pas seuls : des Haddads, surtout au sud, au voisinage du lac, des Toubous, surtout à l'est aux abords du Bahr-el-Ghazal, des Tounjour en plein milieu, quelques Arabes Hassaoua et quelques Peuls même se mêlent étroitement à eux. Nulle part, autant que dans cette partie ouest du Sahel, nous ne retrouverons une imbrication de peuplades aussi intime. Un coup d'œil sur le tableau suivant rend bien compte de cet extrême mélange ; il s'agit d'un tableau représentant par canton et par ethnie la population du district de Mao. Et encore l'agent recenseur a-t-il souvent simplifié, par exemple en rangeant presque tous les Tounjour sous l'autorité du chef Tounjour de Mondo, ou bien en attribuant au sultan de Mao tous les « divers ».

Les Kanembou qui ont accueilli dans leur sein tant d'étrangers d'origines diverses possèdent par contre de proches cousins installés par delà leurs frontières, parfois très loin ; c'est le cas des Kanouri qui peuplent les oasis du Kawar, en concurrence avec des Toubous sédentaires ;

Cantons	Kanembou	Haddad	Toubou	Tounjour	Divers	Totaux
Am Dobak	245	1 650	850	0	0	2 745
Baderi	2 423	150	100	0	0	2 673
Dibinentchi	4 680	320	200	0	0	5 200
Djiguedada	2 117	230	0	0	0	2 347
Dokora	106	1 060	0	0	0	1 166
Ilili	229	50	1 000	0	0	1 279
Moal	1 645	130	0	0	0	1 775
Mondo	756	70	0	1 000	0	1 826
Motoa	502	60	600	150	0	1 312
Murzugui	1 500	0	150	0	0	1 650
N'gouri	1 262	1 100	0	0	0	2 362
Yalita	845	1 340	0	0	0	2 185
Mao	11 000	1 690	3 490	0	1 500	17 680
	27 310	7 850	6 390	1 150	1 500	44 200

c'est aussi le cas des Kanouri qui occupent très nombreux le nord-est du Nigeria ; c'est le cas enfin des Bornou, souvent citadins mais parfois paysans que l'on rencontre en petites colonies, un peu partout à travers le Sahel tchadien et qui ne sont rien d'autre que des Kanouri émigrés du Nigeria auxquels on a donné, au Tchad, le nom de leur province d'origine. A noter que les Mobeur qui habitent au Niger sur les rives de la Komadougrou et les Sugurti qui, au Nigeria, s'étalent en bordure du lac Tchad, sont eux-mêmes des sous-groupements appartenant à la collectivité kanouri.

Les affinités que les Kanembou ont gardées avec les Kanouri et tout particulièrement avec les Sugurti sont très vivantes malgré les frontières politiques qui se sont élevées entre eux ; elles se manifestent par des relations familiales, en même temps que par des rapports commerciaux. Nous verrons que les Kanembou, comme presque tous les habitants de la région du Kanem — le Bahr-el-Ghazal mis à part — tournent économiquement le dos au Tchad et vivent de leurs échanges avec le Nigeria ; pour eux la capitale par excellence n'est pas Fort-Lamy, mais Maïdougouri qui est plus lointaine pourtant, car si elle se trouve à une latitude semblable, il faut pour l'atteindre faire un long crochet vers l'ouest.

Certains, cédant au plaisir de faire une image, ont parfois dit du lac qu'il était un trait d'union plutôt qu'une barrière entre Tchad et Nigeria. C'est trop dire ; c'est oublier d'abord que, il y a moins de cinquante ans, les Boudouma, maîtres des îles, n'y toléraient aucun étran-

ger, ensuite que le Kanembou et le Kanouri n'ont jamais eu le pied marin, enfin que le lac, une fois franchis les bancs d'îles de la partie orientale, présente l'aspect d'une véritable mer intérieure qui se déchaîne parfois et qui exige en tout temps de réelles qualités de navigateur. D'ailleurs, le Kanembou qui se rend au Bornou a toujours emprunté l'itinéraire de terre ferme par N'Guigmi ; il se soucie peu du fait que ce détour est au moins trois fois plus long que la traversée du lac, et s'il s'en accommode si bien c'est que, tout au long de son voyage, il ne quitte pas ce qui fut le cœur du royaume du Bornou fondé et dirigé par ses ancêtres, et que partout il trouve des « frères » prêts à l'accueillir.

Les liens avec les Kanouri du Kawar sont devenus beaucoup plus ténus : les oasis de Bilma et Fachi sont en plein désert, à 600 kilomètres dans le nord ; on se connaît cependant grâce aux rencontres qui se perpétuent au Bornou, sur les marchés ou chez des parents communs.

Boudouma et Kouri sont restés attachés aux îles et aux rives du lac ; ils n'ont pas pénétré au cœur du Kanem comme les autres voisins des Kanembou. Nous verrons cependant que, depuis quelques lustres, ils ont connu une évolution considérable qui doit l'essentiel de son caractère à l'influence des Kanembou dont la civilisation de paysans s'est ici superposée à une civilisation de pêcheurs.

Les Kanembou, s'ils ont laissé des éléments étrangers pénétrer en plein Kanem, ont en revanche débordé leur fief traditionnel et ils constituent d'importantes minorités dans le Bahr-el-Ghazal au sud de Chédra et surtout entre Massakori et le lac. Moussoro elle-même, la capitale du Bahr-el-Ghazal, la capitale aussi des Kréda, est une ville à moitié kanembou. Cette expansion vers l'est n'est pas achevée ; elle se poursuit actuellement par une progression à travers le Har, vers Am Sélep, en pleins terrains kréda et sans que le possesseur traditionnel fasse obstacle. Le pasteur nomade pour une fois laisse le paysan s'installer sur son domaine.

Si bien que les colonies kanembou totalisent un chiffre de population égal à plus de la moitié du noyau resté fixé au Kanem : 42 000 ici, 23 000 là. Ces colonies restent très semblables à la souche : langue, coutumes, activités. La différence essentielle réside dans le fait que ces Kanembou du Bahr(1) se sont détournés au point de vue économique du Kanem et du Nigeria et sont axés vers le sud, sur Fort-Lamy. Et c'est ainsi que le Kanembou à l'ouest

(1) Comme c'est l'usage, nous dirons souvent le Bahr pour désigner le Bahr-el-Ghazal, le lac pour désigner le lac Tchad.

de Mao connaît mieux le Bornou que le Bahr et est plus attaché aux Kanouri du Nigeria qu'à ses frères de l'est.

Origines

Anem est le terme qui dans la langue kanembou désigne le sud. Kanem c'est le pays du sud, notre Midi si l'on veut. Kanembou, c'est l'habitant du sud, le « méridional », comme Toubou est, toujours dans la langue kanembou, l'habitant du Tou, c'est-à-dire du Tibesti. Il faut bien admettre que ces termes de Kanem, de Kanembou, ont été imaginés par des gens qui, à une époque donnée, habitaient une région qui se situait dans le nord de ce qu'ils appelaient le Kanem.

Cette notion est bien confirmée par la tradition : le premier envahisseur connu fut un certain Sef venu, dit-on, du Yemen en passant par l'Abyssinie et qui déboucha au Borkou. Sef avait à ses côtés les Maguëmi qui jusqu'aujourd'hui ont laissé leur nom à un sous-groupement kanembou ; ces Maguëmi étaient déjà peut-être des métis d'Arabes et de Noirs éthiopiens, car cet exode n'a pu se faire sans précautions, sans difficultés mêmes, sans longues pauses en tout cas, et semble s'être échelonné entre les VIII^e et XII^e siècles, en même temps que d'autres migrations qui firent éclater l'Arabie après la mort de Mahomet. Sef et ses Maguëmi devaient s'arrêter au Kanem et fonder sur les Sô, noirs autochtones, la première dynastie dont on peut dire qu'elle était blanche, la dynastie Séfoa. En même temps qu'elle répandait l'Islam, cette dynastie au cours des siècles suivants étendait son autorité sur le Bornou, le Kowar, jusqu'au Djado même, et faisait sentir son influence au nord jusqu'au Borkou et au Fezzan, à l'ouest jusqu'à Kano. Elle repoussait ce faisant les Toubous vers le nord, les Sô vers le sud.

C'est vers le début du XIV^e siècle que les nouveaux Kanembou, poussant en direction du sud-est, atteignent la rive sud du lac et les bouches du Chari ; ils y trouvent des Arabes déjà noirs, de la tribu Hémat, et c'est une nouvelle souche qui va naître de leurs alliances : les Bilala du nom de l'ancêtre éponyme Bilal. Ce sont ces Bilala qui, un siècle plus tard, avec le concours de leurs voisins Kouka vont revenir au Kanem, les armes à la main, et contraindre la dynastie Séfoa à gagner l'ouest et le Bornou. Et l'histoire, curieusement, recommence. Les Séfoa, avec les Sô du Bornou, vont donner naissance à une nouvelle peuplade, les Kanouri, qui reviendront en force au début du XVI^e siècle et chasseront les cousins bilala sur le Bahr-el-Ghazal.

Pour expliquer la naissance de ces peuplades nouvelles

issues de métissages, il faut imaginer que dans ces guerres dynastiques dont on retrouvera partout des exemples, femmes et enfants étaient souvent sacrifiés, tués dans la bataille ou plus souvent soumis ; l'homme seul, grâce à son cheval, gardait la ressource de fuir quand la partie était perdue. Il lui fallait bien par conséquent trouver d'autres femmes chez les peuplades auprès desquelles il s'était réfugié. Aussi on ne peut s'étonner que le sang yéménite d'autrefois ait été considérablement troublé et que le Kanem d'aujourd'hui offre ce prodigieux mélange ethnique.

Pourtant, ce n'est pas fini : voici, au xvii^e siècle, les Tounjour, eux-mêmes chassés du Ouaddaï qui, écartant au passage les Bilala, bousculant les Kanembou, atteignent Mao. Règne éphémère : Dala Afono, un Kanembou Maguëmi revient bientôt à la tête d'une armée kanouri qui bat les Tounjour en leur laissant cependant la liberté de fonder leur nouvelle capitale à Mondo, 50 kilomètres au sud-est de Mao, où elle demeure encore. Car le Kanem ne sera plus dès lors qu'une province du Bornou où la dynastie reste installée ; Mao ne sera plus que le siège d'un khalifat, d'un représentant du roi bornouan. Dala Afono donnera son nom à cette nouvelle catégorie de princes-gouverneurs — les Dalatoa — à laquelle appartient encore le chef actuel de Mao que l'on appelle tantôt sultan ou tantôt alifa, termes devenus l'un et l'autre impropres.

L'histoire contemporaine est mieux connue, mais aussi tourmentée. C'est au xix^e siècle la vague peule qui manque de submerger le Bornou, la tutelle imposée par le Ouaddaï, l'occupation par les Ouled Sliman, eux-mêmes chassés de Libye par les Turcs.

Il a fallu l'arrivée des Français pour que le Kanem connaisse enfin un demi-siècle de paix totale après sept siècles qui auront vu au moins sept guerres de conquêtes : celle des Maguëmi, celle des Bilala, celle des Kanouri, celle des Tounjour, celle des Dalatoa, celle des Ouaddaïens, celle des Arabes Ouled Sliman.

Langue

Les Kanembou parlent une langue originale que partagent avec eux aussi bien les Kanouri du Bornou que les Kanouri du Kawar. Il semble bien que cette langue ait des affinités avec la langue des Toubous, un air lointain de parenté ; il ne s'agit pas seulement de quelques emprunts de vocabulaire comme on en constate partout entre peuplades voisines, surtout entre pasteurs et agriculteurs. Par exemple, la langue kanembou, pour désigner nombre d'espèces végétales dont se nourrit le bétail, se

sert du terme toubou déformé. En revanche, la langue boudouma a généralement adopté le vocabulaire kanembou qui concerne l'agriculture ; ce qui autorise peut-être à penser que les Kanembou sont restés longtemps avec une vocation agricole exclusive.

Mais le Kanembou n'est pas la seule langue parlée au Kanem. Bien plus, les éléments kanembou installés à la lisière nord du Kanem parlent entre eux la langue des Toubous. De même certains éléments du sud comme les Bouloa de Massakori parlent d'abord l'arabe. Plus généralement, on peut dire que tous les Kanembou, où qu'ils demeurent, parlent avec une facilité presque égale le kanembou, le toubou et l'arabe, sauf ceux du Bahr méridional qui ignorent le toubou.

Inversement, les Tounjour de Mondo qui sont d'origine arabe, les Toubous et les Hassaouna du Chitati, les Boudouma et les Kouri du lac, les Haddads, les Toubous d'entre Bahr et Kanem connaissent tous la langue kanembou et en usent à l'occasion.

On hésite à utiliser ici l'expression : langue véhiculaire, car elle implique une notion de subordination. Ce n'est pas le cas : les trois langues se disputent au Kanem et dans son voisinage, une primauté qui n'appartient véritablement à aucune. L'imbrication des langues a accompagné le brassage des ethnies ; il n'est aucun village kanembou où l'on ne puisse être compris, même des femmes, en s'exprimant en arabe ou en toubou. Et cette connaissance dépasse toujours très largement le cadre du vocabulaire commercial des marchés, qui est justement celui des langues véhiculaires.

*
**

Malgré ces mélanges perpétuels, ces brassages séculaires, les Kanembou ont apporté au Kanem une remarquable empreinte qui, aujourd'hui encore, se manifeste par une évidente originalité dans l'habitat, les genres de vie, les coutumes sociales, les habitudes économiques, la religion même. Ils ont fait montre à travers toutes les vicissitudes de leur histoire, d'une belle vigueur qui contraste avec le sort malheureux d'autres conquérants, comme les Tounjour. Cette survie, ce développement même, les Kanembou les doivent sans doute à une extraordinaire faculté d'adaptation, à un esprit qu'on peut qualifier de libéral, dépouillé de complexes, grâce auxquels ils ont, pour leur plus grand mérite, emprunté aux autres civilisations autant qu'ils leur apportaient. Et ce sont eux qui pour la plus large part, ont fait, non seulement du Kanem mais de tout l'ouest sahélien du Tchad, l'un des rassemblements humains les plus



*Kanembou
de N' Garangu*



*Femme Kanembou
de Kirbil*



Hutte kanembou du village de Kirbil



*Mararil
de Mabrone*

civilisés, les plus susceptibles peut-être d'assimiler sans dommage les grandes réformes politiques qui soufflent à travers l'Afrique.

Habitat

Le village kanembou se présente toujours sur la crête d'une dune qu'il couronne, plus exactement au défilé sud-ouest de la dune pour y trouver l'abri contre les grands vents du nord-est. Les huttes de paille distantes l'une de l'autre de dix à vingt mètres — une trentaine de huttes dans un village moyen — limitent un espace circulaire de cent mètres environ de diamètre. C'est en somme la place publique, qu'ombragent toujours quelques arbres épargnés à cet effet — talhas ou plus souvent idjilidjs. Au milieu de la place se trouve toujours un abri, large toit plat en paille soutenu par des troncs de palmiers-doums dressés ; cet abri se prolonge par un espace découvert, clos seulement par une barrière en branches d'épineux pour la protection contre les souillures des animaux. Cet abri et cet enclos constituent le lieu réservé à la prière, ce qui tient lieu de mosquée aux paysans, où les fidèles se rassemblent pour la prière en commun les jours de fête et une fois par semaine, le vendredi à l'heure du zohr. Ainsi, tout le village a sans cesse sous les yeux cet édifice qui, aussi sommaire et misérable qu'il soit, est le symbole de leur foi.

Sur la crête et les flancs déboisés de la dune, les champs de mil font au village une large ceinture de hautes cannes vertes pendant la saison des pluies ; le reste de l'année, c'est une zone absolument nue où les troupeaux sont rassemblés chaque soir pour passer la nuit. Au bas de la pente, souvent très raide, dans la dépression la plus proche à 100 ou 200 mètres du village, exceptionnellement à plus de 300 mètres se trouvent les puits où les femmes d'abord, chargées de leur jarre, les troupeaux ensuite, poussés par les enfants, se rendent chaque matin en longues files. Cette dépression est parfois, elle aussi un vaste champ de mil, mais plus souvent elle reçoit d'autres cultures, des haricots notamment.

La hutte kanembou est un abri en paille comme toutes les huttes des sédentaires sahéliens, mais elle présente un aspect très particulier qui la distingue de celles qu'on rencontre ailleurs. Ce n'est pas la hutte classique avec une paroi droite surmontée d'un haut chapeau conique, c'est une habitation qui s'élançe tout d'une pièce et qui affecte exactement la forme d'une crinoline à la taille très mince et aux formes très gracieuses (cf. figure I a). La charpente est une cage de longs et souples branchages entrecroisés et solidement ligaturés avec des écorces aux points de ren-

contre. Sur cette cage rigide sont fixées à partir de la base des couronnes de paille largement imbriquées l'une sur l'autre à la manière des tuiles et des ardoises de chez nous (1). Bien entendu, toutes les tiges sont dans le sens de la pente et l'étanchéité obtenue ainsi est parfaite. Les dimensions moyennes sont les suivantes : diamètre à la base : 4,50 m ; hauteur au centre et à l'intérieur : 3 m ; à l'extérieur 3,50 m. Une seule ouverture, la porte ; elle mesure 1,20 m de hauteur sur 0,60 m de largeur ; elle peut être fermée avec une portière légère en paille. Le seuil est garni d'un tronçon de palmier-doum couché qui fait office de barrière entre le sable de l'extérieur, plus ou moins souillé, et le sable périodiquement renouvelé qui tapisse l'intérieur.

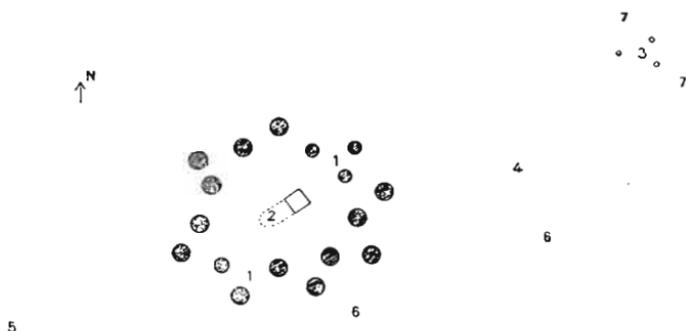
Il s'agit là de la hutte la plus commune. Il en existe une autre variété, mais qui a le même aspect extérieur ; elle est seulement plus spacieuse, jusqu'à 7,50 m de diamètre, et comme la cage n'offre plus alors des garanties suffisantes de rigidité, il faut l'étayer avec deux poteaux, toujours des troncs de doums de quatre mètres de long, entrecroisés à leur base et qui peuvent s'appuyer sur les parois grâce à un croisillon fixé à leur extrémité supérieure (cf. figure I b). Souvent, ces grandes huttes contiennent dans leur moitié opposée à la porte une espèce d'alcôve en nattes, hermétiquement fermée où l'on peut encore se tenir debout. C'est l'endroit secret de la hutte, celui qui abrite le lit ; en outre, à la saison des pluies, on pourra y dormir hors de l'atteinte des moustiques. Le lit est un tapis de branches posé à 50 centimètres du sol sur de forts piquets ; il est garni de nattes et laisse aux deux extrémités de l'alcôve des espaces libres assez larges où s'entassent les provisions et les bagages les plus précieux.

Ces huttes kanembou révèlent une technique de construction très adroite, d'où le souci de l'élégance n'est pas absent. C'est la hutte la mieux réussie et la plus harmonieuse de tout le Sahel. Des voisins ont été tentés de l'imiter : Haddads et Boudouma y réussissent bien, mais les Tounjour qui n'ont pas les mêmes traditions de sédentaires ne font que de mauvaises copies ignorantes des proportions justes et de la symétrie.

Chaque village a des puits dans son voisinage, à une distance qui varie entre 150 et 300 mètres, généralement dans le nord-est, car c'est dans cette direction qu'on trouve la

(1) La paille utilisée est le chigon ou sikou, graminée de deux mètres pourvue d'un gros épi floconneux, rougeâtre quand il est sec, et qui dégage une forte odeur caractéristique ; c'est cette même graminée qui, tordue en longues tresses, sert jusque dans le Nord, en Ennedi par exemple, à coffrer les puits dans le sable ; elle a le grand mérite d'être imputrescible, mais elle donne à l'eau un goût fort désagréable.

PLANCHE I
L'HABITAT KANEMBOU

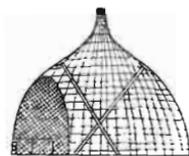


Plan d'un village Kanembou type :

1, Huttes. — 2, « Mosquée ». — 3, Puits. — 4, Pente abrupte.
5, Pente douce. — 6, Champs de mil. — 7, Champs de haricots.



a



b

Types de huttes Kanemboues :

- a) Hutte ordinaire sans mât (aspect extérieur).
b) Hutte de grandes dimensions avec 2 mâts croisés (coupe).

dépression la plus proche. En effet, les dunes mortes du Kanem sont toujours orientées dans une direction perpendiculaire aux vents dominants du nord-est ; elles offrent deux versants dissemblables : dans le vent un versant abrupt, sous le vent un versant à pente douce ; elles s'élèvent entre 20 et 40 mètres au-dessus du socle argileux.

C'est un jeu que de descendre la dune vers le puits, mais la femme ou souvent la très jeune fille qui gravit la même dune en suivant le sentier de sable meuble, avec sur la tête une jarre en terre cuite contenant vingt litres d'eau, peine réellement ; cette corvée est volontiers acceptée cependant, car c'est en même temps un moment de détente ; on descend en petits groupes en bavardant sur le chemin, on s'accroupit près du puits en attendant son tour ; les jeunes filles rencontrent là les garçons qui viennent abreuver leurs vaches ou le cheval ; avec un peu de chance, on trouvera même un galant qui videra son dellou dans la jarre. Dans le même espace, on trouve un à trois puits suivant l'importance du village ; ils s'enfoncent entre cinq et quinze mètres dans le sol à travers une couche d'argile dure qui n'exige de coffrage que dans la partie inférieure du forage, celle qui est baignée par l'eau ; le puisatier réalise ce coffrage très simple avec quelques branches de garat dont les intervalles sont garnis avec des torsades de chigou. La bouche du puits est encadrée de troncs de doum ; elle est quadrangulaire, quelquefois triangulaire et mesure un peu plus d'un mètre de côté.

Ces puits permanents si nombreux et qui pourraient être multipliés si c'était nécessaire sont pour le Kanem une richesse inappréciable qu'on ne trouvera pas hélas ! dans toutes les autres régions sahéliennes. On ne cite nulle part ici le cas de villages qui aient dû se déplacer parce que les puits s'étaient taris. Ce n'est pas étonnant si l'on a retenu que les dépressions du Kanem se trouvent approximativement au niveau des eaux du lac Tchad. De petits peuplements d'arbres et d'arbustes plus denses à mesure qu'on s'avance vers le sud, poussent dans ces dépressions ; ce sont le talha, le sayal, l'idjilidj, le garat, le marhar, le palmier-doum, quelquefois le palmier-dattier.

On peut se demander pourquoi le Kanembou a choisi la crête des dunes pour installer son village, pourquoi il ne lui a pas préféré la cuvette, le voisinage immédiat du puits qui aurait épargné la femme en lui facilitant la corvée d'eau. C'est d'abord que la cuvette, à la saison des pluies, si elle est rarement inondée, est en tout cas toujours humide ; c'est encore que la position dominante de la dune permet de découvrir le pays alentour, de surveiller le

champ, de contrôler même la direction prise chaque matin par le jeune berger ; c'est qu'on échappe ainsi à la saleté, à la bousculade qu'engendrent les troupeaux à l'abreuvoir ; c'est que, sur la crête sans cesse balayée par le vent, toujours en plein soleil, la vermine est moins abondante ; c'est que peut-être aussi le souci de propreté fait préférer le sable fin du sommet au sable plus grossier d'en bas. C'est peut-être tout simplement l'habitude gardée de se protéger des rezzous toubous, arabes, touareg mêmes, dont l'approche pouvait ainsi être signalée et qui, la chance aidant, laissait le temps à l'homme d'enfourcher son cheval, à la femme et aux enfants de fuir avec leurs richesses les plus précieuses pour aller se cacher dans les fourrés de la cuvette voisine qui étaient alors beaucoup plus touffus qu'aujourd'hui.

A côté de ce village purement rural, il existe au Kanem un autre type de village plus important qui essaie de prendre des allures de bourg en enfermant ses huttes dans des enclos de charganiés (1) et en présentant un grossier réseau de ruelles tracées à partir de deux artères perpendiculaires. Ce type de village, rare, est souvent la traditionnelle résidence d'un grand notable devenu chef de canton ; ce peut être en même temps le lieu d'un marché hebdomadaire important. Mais, sauf une ou deux habitations en briques d'argile crue copiées sur les exemples qu'offre Mao, ces villages ont les mêmes huttes que nous avons déjà vues.

Genre de vie

Le Kanem est déjà une charnière avec, au sud, une savane dégradée où la culture est largement associée à l'élevage, au nord, une steppe herbeuse où l'élevage l'emporte sur la culture. Mais les nuances vont plus loin : ainsi à l'est, les cultures intéressent surtout le mil et les haricots, tandis qu'au nord et surtout au sud s'y ajoutent les riches cultures d'ouadis (2) : maïs, blé, tomates, patates, piment, oignons ; ainsi, au sud-ouest, au voisinage du lac, la très prospère industrie du natron s'ajoute aux ressources habituelles.

Mais cela n'empêche pas qu'il existe entre tous les Kanembou une réelle unité de genre de vie.

(1) Nous retrouverons le charganié partout dans le Tchad sahélien ; c'est une natte épaisse et grossière faite de longues pailles entrelacées et qui se présente en panneaux de 4 mètres sur 2, surtout utilisées pour faire des palissades.

(2) Au Kanem, on appelle communément ouadis les dépressions qui alternent avec les dunes c'est un terme très impropre, car ces cuvettes fermées n'ont absolument rien d'un cours d'eau même résiduel. C'est seulement lorsque, dans ces cuvettes, l'eau est à proximité immédiate du sol que des cultures irriguées y sont entreprises.

Les activités suivent une ronde commandée par les saisons au nombre de trois : 1° la saison des pluies (juillet, octobre) ; 2° la saison froide (novembre-février) ; 3° la saison chaude (mars-juin).

La saison des pluies est naturellement celle des grandes cultures. Dès la saison chaude, en avril-mai, le champ est préparé : il s'agit tout simplement de rassembler en tas et de brûler les cannes de mil de l'année précédente qui ont été renversées et piétinées par le bétail. Aux premières averses, en juin, quelquefois fin mai, ceux qui en ont les moyens risquent quelques semences, mais les pluies ne sont pas encore installées et il est bien rare que ce grain ne périsse faute d'eau. Si pourtant le risque est souvent pris, ce n'est pas par simple jeu mais pour une raison au contraire très grave : écourter autant que possible la période de soudure alimentaire. En effet, les provisions de l'année précédente sont très entamées ; les pâturages sont épuisés et piétinés, le troupeau connaît souvent la faim et, en tout cas, il ne fournit plus de lait. Pourtant, signe d'une certaine prospérité, le Kanembou ne fait pas appel autant que certains voisins aux ressources qu'offrent les fruits et graines sauvages.

Le mois des grandes semailles sera donc juillet. Dans le sable humide, le paysan, à l'aide d'une houe à long manche, fait tous les deux pas un trou dans lequel la femme laisse tomber trois ou quatre grains de mil qu'elle recouvre aussitôt avec du sable ramené à la pointe du pied. Si les pluies sont satisfaisantes, la végétation est très rapide et au bout de quinze jours on voit déjà de petites touffes vertes de dix centimètres de haut. Il faut alors opérer un premier sarclage avec la houe qui se manie comme un grattoir ; un deuxième sarclage sera nécessaire vingt jours plus tard ; le troisième sarclage n'est pas la règle, mais il est quelquefois effectué par des paysans qui ne craignent pas de prendre cette peine supplémentaire. L'homme aussi bien que la femme participent à ces opérations.

En même temps que le premier mil, on sème dans le village entre les huttes et jusque sur la place publique du maïs et du doura (1) qui l'un et l'autre présentent l'avantage d'une végétation plus rapide que le mil et qui vont donc grandement faciliter la soudure. Maïs et doura sont récoltés à partir de la mi-septembre, épi par épi, au fur et à mesure des besoins, sans toujours attendre que le grain soit tout à fait mûr, car la faim commande. L'épi de maïs est croqué tel quel, rapidement cuit sous des

(1) Le doura est une variété de sorgho tandis que le mil est un *Pennisetum typhoides* ; la végétation du doura comme celle du maïs dure soixante jours, celle du mil quatre-vingts jours.

braises. La récolte du mil est plus méthodique ; elle se déroule début octobre ; c'est l'affaire des femmes et des filles, l'épi est coupé à sa base et rapporté au village dans de grands couffins en vannerie. Les cannes sont laissées debout et livrées au bétail qui apprécie fort les feuilles. L'épi est brisé dans le mortier de bois à l'aide du pilon avant d'être vanné ; le vannage est fort simple : on laisse tomber grain et balle d'un grand van élevé à bout de bras au-dessus de la tête ; le vent entraîne la balle tandis que le grain est recueilli sur une natte posée sur le sol. Les silos sont d'un genre curieux : on creuse un grand trou dans le sable, en bordure du village ; on tapisse le fond de balle et on le remplit de grains ; l'orifice est ensuite bouché par une natte et du sable.

La récolte n'est pas menacée ici, comme elle l'est parfois ailleurs, par les animaux sauvages qui sont très peu nombreux ; elle peut être compromise cependant par les mange-mil qui sont de petits oiseaux et surtout par les sauterelles qui, certaines années, dévastent complètement des régions tout entières.

Les cultures d'ouadis s'échelonnent sur toute l'année. C'est essentiellement le maïs pendant l'hivernage en juillet-août et le blé irrigué en décembre-avril pendant la saison froide. D'autres cultures irriguées de saison froide : les patates, le piment, les tomates, le gombo n'ont pas la même importance, mais n'en constituent pas moins un appoint très appréciable et surtout une source de numéraire, car la plus grande part est commercialisée sur les marchés.

Les dattiers qui croissent dans les ouadis de la partie nord du Kanem sont de beaux arbres, mais la nébulosité pendant la période de maturation des dattes est déjà trop grande sous cette latitude et les fruits restent très petits et de médiocre qualité. La cueillette s'opère plus tôt que dans les régions sahariennes, en août. Les dattes sont vendues jusque sur les marchés de Moussoro et même de Fort-Lamy. Sans doute serait-il intéressant de tenter ici l'acclimatation de variétés nouvelles choisies dans les oasis du Borkou.

Ainsi, le Kanem est déjà extraordinairement favorisé sous le seul rapport de l'agriculture ; il n'est pas tout à fait soumis aux graves dangers de la monoculture qui sera presque partout la règle ailleurs et si par exemple les sauterelles anéantissent ses champs de mil, il lui reste la possibilité de se tourner vers d'autres ressources.

Mais il possède un privilège encore plus grand : c'est l'harmonie qu'il permet entre agriculture et élevage.

Le bétail de base est constitué par le zébu arabe auquel se mêle, aux abords du lac, le boeuf. Le mouton vient au

deuxième rang, mais au sud il le cède à la chèvre. Cette répartition géographique entre zébu et bœuf, entre mouton et chèvre est commandée par le même phénomène : le voisinage plus ou moins grand du lac. Le zébu et surtout le mouton s'accommodent mal de séjours prolongés dans des zones humides.

L'élevage kanembou est caractérisé par son type sédentaire, c'est-à-dire par la pratique d'une stabulation permanente. Cette règle n'est faussée que pour consentir à la cure annuelle du natron, mais celle-ci ne dure guère qu'une semaine ou deux ; le troupeau se rend alors sur les puits de Safaye, N'Gouroulié, Léni ou Bir Tiné.

Durant toute l'année, le troupeau est conduit chaque matin au pâturage par un garçon de dix à quinze ans, s'éloignant de plus en plus à mesure que s'épuisent les ressources qui s'offrent alentour, mais ne dépassant guère un rayon de 5 kilomètres ; il rentre chaque soir au village et couche sur les champs qui se trouvent ainsi automatiquement fumés. Bien entendu, pendant les trois mois de culture, le troupeau, la nuit, est maintenu à l'écart des champs. Les va-et-vient perpétuels des troupeaux dans la même zone causent de graves pertes de pâturage par piétinement ; certains inspecteurs des Eaux et Forêts estiment ces pertes supérieures aux quantités de fourrage consommé ; de plus ce piétinement qui s'exerce sur un terrain meuble entraîne, surtout au flanc des dunes, de sévères dégradations. Or, il existe des parties du Kanem où le pâturage est tout à fait saturé ; celle où l'on enregistre la plus forte densité, entre Dibinentchi et Mondo, compte environ 100 000 têtes (1). Un troupeau moyen comprend 42 têtes et, en tout cas, ne dépasse guère 50.

Les bêtes tuées en sacrifice, à l'occasion des semailles de mil, de blé sont 2,6 % du total, ce qui est considérable. Par comparaison, la proportion commercialisée est très médiocre : 3 % du total, qui se ventile entre le Bornou (2 %) et les marchés du Kanem (1 %). Les ventes au Bornou sont l'occasion d'ententes entre villages qui mettent pour la route leurs animaux en commun ; elles sont surtout pratiquées sur les marchés de Gueïdam et de Gouro.

Il y a cinquante ans, les premiers Français arrivant au Kanem avaient observé que le pays était vide de bétail ; sans doute, les raids menés par les nomades du nord décourageaient-ils ceux des Kanembou qui se sentaient une vocation d'éleveur. Mais, les rezzous terminés, les maladies, au premier rang desquelles se situe la peste, contrariaient

(1) Les chiffres concernant l'élevage ont été empruntés au docteur-vétérinaire Martin, qui a fait plusieurs séjours au Kanem et qui possède du pays une connaissance remarquable.

beaucoup l'expansion de l'élevage. L'effort fait dans tout le Tchad par le service de l'Élevage est un des plus remarquables qui soient et les succès obtenus sont bien à la mesure de cet effort. La peste par exemple qui sévissait à l'état enzootique et causait d'immenses ravages est pratiquement jugulée depuis cinq ans et ce résultat est bien assis aujourd'hui, car l'éleveur, dont il fallait rassembler de force le troupeau à l'occasion de la vaccination, a enfin mesuré les mérites de celle-ci et amène maintenant bien volontiers ses animaux. Des succès semblables ont été obtenus contre le charbon et la trypanosomiase des bovins particulièrement répandue aux bords du lac.

Mais ces succès mêmes ont un envers : les maladies ont été si efficacement combattues que le troupeau a considérablement grossi, tellement que certaines zones ont leurs pâturages tout à fait saturés et qu'à la saison sèche, quand les pluies n'ont pas été suffisantes, les pertes par la faim sont considérables, surtout chez les jeunes sujets. Quel remède à cela ? On pense aussitôt à la constitution de stocks de fourrage qui seraient opérés aussitôt après les pluies, mais bien plus encore que des problèmes techniques (transport, ensilage), cette entreprise poserait comme condition à priori une véritable révolution dans l'état d'esprit de l'éleveur. D'ailleurs, le vrai problème est à côté dans une organisation rationnelle de la commercialisation du bétail. C'est une des graves questions qui dominent toute l'économie du nord-Tchad et, plus loin, nous y reviendrons longuement.

On observe, à la lisière nord du Kanem, des cas où le mouton perd son caractère d'élevage complémentaire et l'emporte sur le zébu, mais c'est exceptionnel et très localisé.

Les ânes sont nombreux et sont utilisés surtout pour les transports aux marchés que l'on fréquente couramment jusqu'à 50 kilomètres à la ronde, secondairement pour la corvée d'eau entre le village et le puits.

L'élevage du cheval réussit bien ; la plupart des familles possèdent le leur ; c'est toujours une monture, jamais une bête de somme.

En dehors de ces deux grands pôles — agriculture et élevage — autour desquels tournent les activités des Kanembou, il existe d'autres sources secondaires de revenus ; c'est le cas de l'industrie du natron qui revêt une grande importance dans la partie sud-ouest du Kanem ; c'est aussi celui de l'artisanat, bien qu'il garde partout un caractère strictement familial. Ces ressources d'appoint sont bien loin d'être négligeables et présentent par surcroît des caractères originaux dignes d'intérêt, mais pour

ne pas encombrer le présent chapitre et disperser l'attention, elles seront étudiées ailleurs lorsque nous aborderons l'étude des questions économiques.

Aspects sociologiques

Jusqu'à la fin du siècle dernier, le Kanem était politiquement organisé en sultanat (1). Ce sultanat comprenait le canton de Mao qui en formait le noyau, des cantons vassaux, des cantons d'obédience lointaine. A la tête se trouvait le sultan, ou plutôt le khalifat, l'alifa comme on dit encore aujourd'hui, car il exerçait le pouvoir pour le compte du grand sultan du Bornou. Le canton de Mao était administré par les chefs de grandes familles qui portaient le nom de foughbou, de kaya, de guéréma, de koumo, de derdé, de dalado, de dia, de kadiala, de mala ou de maï. On peut relever en passant qu'un certain nombre de ces termes sont également utilisés au Tibesti (derdé, maï) et au Kawar (kadiala). Toutes ces chefferies groupaient par la force un certain nombre de familles sous la direction de la plus puissante d'entre elles.

L'état-major de l'alifa était fortement hiérarchisé : le zébada était l'adjoint, le lieutenant ; le djerma donnait officiellement l'investiture à son maître, il rendait la justice, c'était peut-être un individu d'origine servile, comme on le constate souvent dans les anciennes féodalités de cette partie de l'Afrique ; le mala, chef de la famille des Dalatoa Kiguirou était un conseiller en même temps qu'un chef de guerre ; le ngoa, chef de la famille des Dalatoa Médélarou, était un grand dignitaire qui prenait à l'occasion la tête de l'armée ; les kadiala de Kirbil et de Kalkala, tous deux Dalatoa également, étaient des chefs de bannière. Les chefs des plus gros villages, le kaya de Kourmagri, les guéréma de Bourni et de Goumsou, le dalado de Goumsi, jouaient le rôle de conseillers auprès de l'alifa. Tous étaient des dignitaires à apanages, ils pouvaient posséder des esclaves et percevaient des redevances foncières. Par contre, aucun des membres proches de la famille de l'alifa ne jouait de rôle politique ; la reine-mère, elle-même, n'avait pas d'influence.

L'héritier présomptif, le yérima, était le fils aîné ou, à son défaut, le frère puîné ; il venait au premier rang des princes, des maïna. Les nogona étaient des conseillers secrets choisis par l'alifa, révocables et non héréditaires. Le khalifé était un chargé de mission à titre temporaire.

(1) La plupart de ces renseignements sont empruntés à une étude de M. R. CATALA, administrateur de la F. O. M. : *L'évolution des chefferies africaines du district de Mao* (Archives de Mao. 1956).

La cour connaissait une étiquette sévère minutieusement réglée et des intrigues à l'orientale.

Chaque cultivateur devait chaque année payer le mouûd, soit six zakas (1) de grains, de chacune 2 kg 500 environ — à moins que ce ne soit à chaque récolte dit-on parfois, mais c'est ignorer que le blé a été introduit seulement au milieu du XIX^e siècle par les Arabes Ouled Sliman descendant de la Méditerranée.

Parfois, l'alifa nommait tel chef de canton et prélevait alors le mouûd sur les terres de ce chef. Mais le plus souvent, il devait se contenter de donner l'investiture à un chef héréditaire qui percevait le mouûd pour son propre compte et payait chaque année à l'alifa un cheval en tribut.

Il est particulièrement intéressant de retenir qu'il n'est jamais question de redevances en bétail, et cela vient à propos confirmer que le Kanembou ne pratique l'élevage que depuis une époque récente ; il a pu s'y adonner grâce aux nouvelles institutions apportées par la France, grâce aussi à un milieu géographique qui s'y prête remarquablement, grâce enfin aux pasteurs voisins, arabes et toubous, auxquels les techniques ont pu être empruntées ; mais la conjonction de ces trois facteurs n'aurait pas donné un résultat qui n'est rien moins que prodigieux si le paysan kanembou n'avait pas apporté à l'expérience sa remarquable intelligence.

Les cantons vassaux étaient au nombre de quatre : Dibinentchi et Barikoloum qui comprenaient aussi bien des Haddads que des Kanembou, N'Tiri et Matiou peuplé de Kanembou dont les premiers étaient déjà métissés de Toubous. Dans ces cantons, l'alifa nommait les chefs et percevait le mouûd pour son compte propre.

An contraire, dans les cantons de mouvance lointaine, Djiguédada et N'Gouri, les chefs n'étaient pas nommés, mais seulement investis par l'alifa et le mouûd n'était dû à celui-ci que par les seuls Kaneinbou qui se trouvaient dans ces cantons.

Pour qu'une telle organisation fût possible, il fallait bien que la notion de « terre » soit connue et que les limites de ces terres soient minutieusement établies. C'est une des raisons, sans doute, pour lesquelles la base territoriale assise sur le canton que la France a essayé d'impo-

(1) La *Zakat*, l'aumône légale, est l'une des cinq pratiques commandées par le Coran. Le même terme désignait le récipient qui servait à mesurer cette redevance. Aujourd'hui, si la pratique a disparu, le terme est resté et désigne toute espèce de mesures, et d'abord la plus courante, qui est une cuvette émaillée « made in Japan » contenant environ 1,5 kg de grain.

ser partout s'est appliquée ici avec une facilité plus grande qu'ailleurs.

En 1810, le Kanem était tombé de l'obédience du Bornou dans celle du Ouaddaï, les Ouled Sliman avaient occupé le pays à ses lisières nord à partir de 1842, et c'est ainsi que l'alifa devait payer tribut à deux maîtres : douze chevaux au sultan du Ouaddaï, un cheval et trente charges de mil au chef des Arabes.

Ainsi, le paysan travaillait surtout pour son chef de terre, le sultan et les grands suzerains ; ce qui d'aventure lui restait était pillé par les nombreux rezzous qui descendaient jusque du Tibesti et de l'Aïr. On ne peut s'étonner que les Kanembou d'aujourd'hui, parmi les plus vieux, aient gardé le souvenir d'un pays peu peuplé dont les habitants se serraient autour de quelques gros villages, vide de bétail, et ravagé. Aujourd'hui, le seul district de Mao avec 45 000 habitants possède un cheptel bovin évalué à plus de 150 000 têtes ; c'est un simple exemple entre autres.

C'est à dessein que nous avons évité d'employer le terme clan. Il semble qu'il n'y ait jamais eu au Kanem quelque chose qui ressemble à l'organisation clanique. Les Kanembou, en dépit de nombreux métissages, continuent de constituer un ensemble remarquablement homogène. Les Dalatoa et autres Guiyim ne paraissent être que des familles au sens large du terme, constituées à partir d'un ancêtre qui reçut du sultan un apanage en récompense de services particulièrement appréciés. Nous avons vu que les Maguëmi étaient les compagnons du premier conquérant, Sef, tandis que les Dalatoa se réclament de Dala Afono, le Kanouri qui chassa les Bilala du Kanem.

*
* *

Essayons de suivre un jeune Kanembou dans la vie. La naissance d'un enfant entraîne pour la mère un interdit sexuel qui dure quarante jours ; c'est déjà la règle coranique qui est appliquée ici. L'allaitement durera deux ans, à moins qu'une nouvelle grossesse n'intervienne entre temps. Dès qu'il peut se déplacer, le bébé court à quatre pattes autour de la case, indifférent aux mouches qui assiègent sa bouche et ses yeux et provoqueront des conjonctivites. Sa mère ne le quitte guère ; elle le surveille tout en écrasant le mil dans le mortier de bois, puis sur la meule dormante, en préparant la bouillie de mil qui va cuire dans une bourma de terre cuite, ou bien elle l'emporte, attaché à califourchon sur son dos dans un morceau d'étoffe, dans ses déplacements au puits ou même au marché voisin. Dès qu'il pourra marcher sans se fatiguer et

TABLEAU 3 : *Inventaire des grandes familles kanembou composant le canton de Mao*

Appellation	Villages principaux	Position par rapport à Mao	Première langue parlée (1)
	Mao		K
	Djiguédada	Sud	K
Dalatoa	N'Gambéri, Tchidi	Sud	K
	N'Goudou-Djelbou, Kirbil	Sud-est	K
	Tchili	Ouest	K
	Ayombo, Lamporom	Est	K
Maguémi	Médi, Maguiaga, Tosso	Est	K
	Sountara	Nord	K
	Yabori	Sud	K
	Tosso	Est	K
Keyi	Walla	Ouest	K
	Fadélari	Sud	K
	Mao		K
Tchori	Folkara	Sud	K
Blâ	Goumsou	Nord	K
Kengana	Diogo	Est	K
Guiyim	Komaguéri	Sud	K
Sarao	Bilagara, Brâ	Ouest	K
Kouhouri	Kalalamédi	Ouest	K
Kouha	Gouyour	Est	T
Doati	Goumsi	Nord	K
Tchiro	Manamana	Ouest	T
Kafa	Blaboro	Ouest	T
Bogaria	Tiara	Sud	T
Bilallia	entre Mao et Nokou	Ouest	T
Artianao	Artiana	Ouest	K
Tédéfé	Boronkou	Est	T
Boulala	Tchiri	Ouest	K
Biriharo	Wodéli	Est	T
Malawaro	Koroa, Kalgala	Est	K
Kalgalao	Somboro	Sud	K
	Toukouli,	Ouest	T
Kodré	N'Goroutou, Borodou Kakari,	Est	T
	Ninigam	Est	T
Koshia	Télélenga, Binda, Kantohi	Est	K
Boromaya	Am Hayer	Est	T
Doumbourou . .	Tarfé	Nord	T
Konkou	Tarfé	Nord	T
Andia	Blâ	N-W	T
Diola	Blafodou	N-W	T
Doholko			

(1) K = langue kanembou T = langue toubou, dialecte dazaga.

que sa raison s'éveillera, vers l'âge de cinq ans, il poussera chaque matin les chèvres jusqu'aux arbres de la cuvette ; au puits, tandis que son grand-frère tirera le dellou, il écartera armé d'un bâton, les vaches dont ce n'est pas le tour de boire, puis il aidera aux travaux des champs et notamment à la moisson. Si c'est un garçon, le soir venu, les bêtes rentrées, il rejoindra ses petits camarades à l'école du faki ; c'est, sur la place du village, une école en plein air, où, jusqu'à une heure avancée de la nuit, à la lueur d'un feu de brindilles, il va anonner sans répit le même verset du Coran. Entre huit et douze ans il sera circoncis par un homme du village spécialiste de l'opération ; ce sera l'occasion d'une grande fête, on sacrifiera une vache, les parents proches et lointains feront des cadeaux, qui une vache, qui un mouton, qui le produit à venir d'une jument, qui cinq palmiers ; il recevra son premier vêtement, le séroual serré autour de la taille par un cordon coulissant, la longue tunique aux larges manches, la calotte, les chaussures en peau de filali ; il pourra dès ce moment être fiancé à la petite fille d'un ami parfois lointain. Ce sera désormais un homme et il se consacrera à des occupations plus nobles : la garde des vaches, leur abreuvement ; il suivra son père sur les marchés du pays qui sont le rendez-vous de toutes les nouvelles, de toutes les rumeurs ; il conduira jusqu'au Bornou des vaches à vendre en échappant, s'il est assez malin, au contrôle des douaniers ; parfois avec l'accord de son père, il restera là-bas chez un ami de la famille, pour recevoir l'enseignement d'un maître bornouan ; s'il est doué, son séjour durera plusieurs années et lorsqu'il retournera au Kanem, il pourra enseigner à son tour. De ce séjour au Bornou, le jeune homme rapporte une formation religieuse exempte de toute teinture politique et ce phénomène est d'autant plus frappant qu'il contraste avec les influences étrangères qui s'exercent dans l'est sur le Ouaddaï. Il faut peut-être l'expliquer par le fait que les confréries représentées : Qadriya et Tidjaniya sont parmi les plus tolérantes de l'Islam, mais ce ne serait pas suffisant ; la position du Bornou dans le coin le plus reculé de la Nigeria le met à l'écart de l'agitation politique qui sévit parfois dans le sud ; de plus cette agitation est surtout le fait de Noirs animistes avec lesquels les Musulmans du nord n'entretiennent pas volontiers de relations. Vers l'âge de vingt-cinq ans, ce sera le mariage et lorsque la première femme sera, dix ans plus tard, épuisée par les grossesses et les travaux domestiques, ou bien lorsque son père lui laisse un héritage convenable, il en choisira une deuxième, plus jeune et plus alerte. C'est seulement s'il est exceptionnel-

lement riche qu'il aura plus de deux femmes à la fois, jamais plus de quatre en tout cas. Il les prend parmi les filles kanembou surtout, mais aussi chez les Boudouma, les Kouri, les Tounjour, les Kanouri, parfois les Toubous et les Arabes Hassaouna, mais jamais chez les Haddads.

Si l'enfant est une fille, son horizon sera plus borné, son sort moins enviable peut-être, mais elle ne sera nullement une femme-esclave. L'excision n'est pas pratiquée. Dès la puberté, elle quittera le cache-sexe de cuir garni de cauries pour s'habiller très dignement d'une jupe d'étoffe bleue nouée à la taille et d'une longue blouse aux couleurs vives ; pour faire des visites, aller au marché, elle se vêtira en outre d'une grande pièce d'étoffe rectangulaire dont un pan s'enroulera autour des reins tandis que l'autre sera ramené sur les cheveux coiffés en fines nattes. Mais on attribue souvent à la femme kanembou une légèreté de mœurs qui ne semble pas usurpée : c'est elle, par exemple, qui a fait du grand marché de Moussoro une capitale de la prostitution. On peut faire, et c'est curieux la même observation au Kavar ; à Bilma, le grand marché du sel du Niger, c'est la femme kanouri qui a fait de la prostitution une véritable institution sociale. Ce métier — car c'en est un, et souvent prospère — n'est nullement entaché d'infâmie et il est des prostituées assez sages pour amasser une petite fortune qui leur permet de tenir dans la société une place enviée, parfois même de faire un mariage honorable.

Aspects économiques

Le Kanembou — et avec lui la plupart des gens de l'ouest sahélien — tient, dans l'économie de tout le Sahel un rang privilégié. Cette prospérité, il la doit surtout à une exceptionnelle variété de ressources qui contraste avec la monoculture à laquelle est souvent contraint le paysan de l'est, et avec l'élevage exclusif qui est le lot de nombreux pasteurs ; il le doit, pour tout dire, à la présence partout d'une nappe d'eau permanente peu profonde.

Il pratique des cultures d'hivernage, des cultures irriguées en saison sèche, un élevage prospère, l'extraction du natron dans le sud-ouest, tandis que les produits d'un artisanat varié et bon marché s'offre à lui sur place grâce à la présence de nombreux Haddads.

L'agriculture

Comme partout dans la bande sahélienne de l'Afrique, le mil est ici la culture principale — et la base de l'alimentation. Le sol partout sablonneux se prête parfaitement à sa culture et il n'est pas d'endroits au Kanem qui ne

puissent être ensemencés. Dans le passé, il semble que certains villages se soient déplacés parce que les sols alentour étaient épuisés et c'est encore un indice qui révèle que la pratique de l'élevage est récente, car aujourd'hui les champs sont convenablement fumés par le troupeau qui s'y rassemble chaque nuit durant neuf mois de l'année. Nulle part en tout cas la jachère n'est pratiquée. Si le mil vient à manquer, le Kanembou se rend pour en acheter sur les marchés de Massakori et même de Bokoro qui sont les mieux approvisionnés de tout le Tchad.

Quoique moins abondants que le mil, les haricots dits « loubia » occupent une place importante ; ils poussent à la même saison que le mil et sur les mêmes terrains sablonneux.

Depuis deux ans, la culture d'arachide a été entreprise chez les Kanembou de Massakori ; elle connaît une vogue croissante et donne des résultats assez satisfaisants — des rendements de 12 pour 1 ont été enregistrés en 1958 — mais elle exige au moins 550 millimètres de pluie et ne peut donc s'étendre au Kanem.

Quant au coton, nous le citerons seulement pour mémoire. Depuis que les étoffes de traite ont envahi l'Afrique, le gabak (1) ne connaît plus guère de faveur et n'intéresse plus que les pauvres ; aussi les petits champs de coton sont-ils en voie de disparition.

Dans les ouadis où la nappe d'eau est particulièrement proche, au nord-ouest et au sud surtout, des cultures irriguées sont pratiquées en toutes saisons ; ce sont le blé dur de décembre à avril, le fonio de mai à juin, le maïs de juillet à août et concurremment les patates de juillet à janvier, les tomates semées en janvier et récoltées de janvier à mai, les oignons de décembre à avril, les melons de novembre à avril. Le fonio pourtant, bien que sa végétation dure seulement cinquante jours, n'a guère de faveur, car il est la proie d'innombrables oiseaux. On utilise ici encore l'engrais animal. Même lorsque ces cultures sont pratiquées sous palmeraies, des claies en palmes ou roseaux doivent toujours protéger ces semis de l'ardeur du soleil. On arrose à l'aide de la puisette à balancier qui n'est rien d'autre que le chadouf du fellah égyptien ; l'eau coule au long de petits fossés jusqu'à atteindre les « planches » en creux de chacune un mètre carré environ de surface ; cette technique suppose en principe la collaboration de deux personnes : un adulte qui actionne le chadouf, un enfant qui ouvre et ferme l'accès de l'eau aux planches. Tous ces produits atteignent sur les marchés des prix relativement élevés et

(1) Gabak, coton tissé se présentant en longues bandes de 8 cm de largeur.



*Femmes
Tama*



Hutte mararit du village de Mabrone



*Boudouma
de Kangallom*



*Femme
boudouma
de N'Galamiya*

constitueront pour la majeure part la source de numéraire pour de nombreuses familles.

D'autres arbres fruitiers se mêlent parfois aux palmiers : le figuier, le citronnier, parfois même le bananier. Le henné qui permet aux élégantes de se teindre les mains en rouge n'est pas rare non plus. On ne peut pas en passant ne pas songer à l'intérêt considérable qu'il y aurait à répandre dans ce domaine des techniques nouvelles, à introduire des variétés sélectionnées et à tenter aussi d'acclimater certaines variétés de dattiers du Borkou.

L'élevage

Au Kanem, comme dans tout le Tchad et dans toute l'Afrique noire, le bétail sert d'assiette à l'impôt. Tout Africain adulte paie chaque année ce qu'on appelle l'impôt personnel numérique qui, selon les régions, s'échelonne entre cent et cinq cents francs ; ce n'est rien d'autre qu'une capitation qui cache honteusement son nom. Les mères de trois enfants au moins en ont été exemptées vers 1950 ; toutes les femmes le sont depuis 1958 ; et c'est déjà un progrès. Il verse en outre une taxe sur le bétail, variable selon les régions et selon l'animal qu'elle frappe — elle est en moyenne de cent francs pour une vache. C'est dire que la majeure partie du bétail est le plus souvent soustraite au contrôle de l'agent recenseur et qu'on ne peut fonder aucune statistique sérieuse sur les seuls chiffres de recensement. Nous ne jetons ici la pierre à personne, au contraire, car le plus souvent l'administrateur feint d'ignorer les dissimulations en vue d'alléger les charges du contribuable. Les évaluations du service vétérinaire qui s'appuient sur les campagnes de vaccinations opérées sont beaucoup plus solides ; elles sont en général de deux à cinq fois supérieures aux quantités soumises à l'impôt, mais parfois suspectes d'être grossies par un agent qui veut donner du volume à son activité. Malgré cela, il semble bien que cette formule d'impôt à caractère moyenâgeux crée une inégalité entre, d'une part, l'éleveur et, d'autre part, le paysan au sud du Sahel qui est seulement cultivateur, car il n'existe nulle part d'impôt foncier ; sans doute, cette inégalité est-elle atténuée par le fait que la capitation est plus forte dans le sud et surtout dans les centres urbains, mais elle existe au moins dans son principe. Tout cela pour expliquer les différences entre les chiffres que nous apporterons qui sont toujours ceux du service vétérinaire et les chiffres officiels.

Si les chiffres du cheptel sont proportionnellement moindres sur le district de Moussoro, c'est que là, les Kanembou sont souvent citadins, tandis que partout ailleurs

Répartition du bétail chez les Kanembou

Population Kanembou	District d'appartenance	Zébus	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + caprins
32 000	Mao	100 000	10 000	3 000	3 000	60 000
15 000	Bol	35 000	2 000	300	100	12 000
16 000	Massakori . . .	30 000	2 000	1 000	200	25 000
8 000	Moussoro . . .	10 000	1 000	300	50	5 000
71 000	. . . Totaux . .	175 000	15 000	4 600	3 350	102 000

ce sont essentiellement des ruraux. A ne considérer que le district de Mao qui est le plus représentatif, cela donne trois zébus par individu, soit un troupeau de trente zébus pour une famille comprenant par exemple le mari, une femme et sa mère, une autre femme, et six enfants, ce qui nous semble assez voisin de la réalité. C'est un chiffre qui peut paraître considérable, mais sur trente animaux il n'y a guère que la moitié de vaches adultes et parmi elles la moitié encore qui produisent du lait en même temps.

Voici d'ailleurs quelle est la composition par âge d'un troupeau moyen :

dents de lait	36,4 %	6 dents	9,6 %
2 dents	8,3 %	8 —	40,8 %
4 —	7,4 %	hors d'âge	6,4 %

Ne quittons pas le zébu qui constitue, et de loin, le cheptel principal. L'accroissement annuel d'un troupeau fut estimé en 1954 à 10 %.

La même année les pertes avaient été les suivantes :

peste bovine	1 %
charbons bactérien et symptomatique	3 %
« Am loukma »	2 %
destructions par hyènes	1 %

L'ensemble de ces pertes était évalué pour tout le Kanem à plus de cent millions de francs CFA tandis que par comparaison le montant total des impôts et taxes payés par les contribuables s'élevait à moins de trois millions.

On peut assurer que ces pertes diminuent normalement chaque année car, nous l'avons dit, c'est depuis cette époque que le service vétérinaire recueille le fruit de ses efforts dans la lutte contre les maladies du bétail. Paradoxalement, cette baisse de la mortalité, due à la pratique systématique des vaccinations, entraîne chez l'homme un défaut d'alimen-

tation carnée et une carence de protéines ; l'animal malade, quand il est près de mourir, est en effet abattu et consommé.

Ces épizooties étant jugulées, le service vétérinaire songe maintenant à une sélection des sujets. Avant 1954, aucune castration n'était pratiquée, même pas chez les « bœufs » porteurs ; taureaux et vaches, jeunes et vieux, demeuraient sans cesse dans le même troupeau et l'anarchie la plus complète régnait, si l'on peut dire, les saillies. Depuis quatre ans, des campagnes de castration sont effectuées qui ont chaque année davantage de succès et dont les résultats bénéfiques devraient bientôt se faire sentir.

Les productions de lait sont naturellement très variables selon les saisons : chez le zébu arabe, elle est de 1 litre 1/2 à 4 litres sans compter la quantité à peu près égale tirée par le veau.

Le bœuf porteur (1) est avec l'âne la bête de somme par excellence ; c'est presque toujours la femme qui le monte pour se rendre au marché avec le grain ; les légumes, les nattes à vendre ; il intervient aussi au moment de la récolte pour le transport du mil entre le champ et le village. C'est un animal lent et paisible que même une petite fille peut conduire à l'aide d'une rêne qui traverse la cloison nasale.

Le troupeau kanembou est assez bien surveillé puisqu'il compte de 40 à 50 bêtes seulement confiées au même berger, mais on peut observer facilement que celui-ci est plus brutal que son voisin Boudouma par exemple qui a des traditions d'éleveur plus anciennes.

Un mot pour finir des autres espèces. L'élevage du mouton est presque toujours complémentaire de celui du zébu. Les troupeaux sont plus importants dans la partie nord du pays, car le voisinage du lac entretient les maladies parasitaires qui en 1954 ont causé 10 % de pertes, soit 4 à 5 000 têtes. C'est un mouton à poil noir dont l'extrémité de la queue est blanche ; il est partout répandu dans le Sahel et connu sous le nom de mouton d'Arada. Il est gardé par des enfants assistés de chiens pour écarter hyènes et chacals. La brebis donne jusqu'à deux litres d'un lait particulièrement estimé. Quoique l'élevage du mouton soit prospère, les effectifs n'augmentent guère, car à l'inverse de ce qui se passe pour le zébu, la commercialisation est ici très active, surtout au moment des grandes fêtes musulmanes.

(1) On sacrifie encore ici à l'usage qui fait appeler bœuf ce qui est un zébu et par surcroît souvent un taureau. C'est un genre d'approximation fréquent en Afrique. On dit aussi chameau pour dromadaire, calman pour crocodile, biche pour gazelle, etc...

Les caprins vivent partout mêlés aux ovins, plus nombreux que ceux-ci à mesure qu'on s'avance vers le sud, mais la méthode d'élevage est différente ; la chèvre reste attachée dans le village une grande partie de la journée. On compte 50 à 60 000 chèvres chez les Kanembou. Elles donnent un peu moins de lait que les brebis : 1 litre à 1 litre 1/2.

Le cheval connaît une grande faveur. La région comprise entre N'Gouri et Mao est un gros centre d'élevage. L'important haras de N'Gouri contribue beaucoup à l'amélioration de la race ; on y a enregistré plus de mille saillies en 1956. Malheureusement, jusqu'à une époque récente, les goumiers en mission réquisitionnaient sans vergogne n'importe quelle monture et provoquaient souvent chez les juments des avortements et même des cas de stérilité ; des mesures énergiques et efficaces ont été prises depuis deux ans pour faire cesser ces pratiques, et c'est très appréciable car un bon cheval vaut 25 000 francs et parfois davantage.

On trouve partout de petits ânes très rustiques et robustes qui entre deux corvées (puits, marché) vivent en complète liberté.

Il n'y a pas ici d'élevage du chameau. Mais le Kanembou riche possède souvent un chameau acheté à l'Arabe ou au Toubou du nord, qui lui permet de fréquenter les marchés lointains de Massakori et Bokoro qui offrent dans certains domaines des conditions d'achat plus avantageuses que les marchés locaux.

Pour être tout à fait complet, il faut enfin noter les poules qui dans tous les villages sont toujours en quête d'une nourriture hypothétique ; ce sont des animaux mieux adaptés à la course qu'à la casserole.

LE NATRON

Le natron est un carbonate complexe de sodium et de magnésium qui joue un grand rôle dans l'alimentation du bétail. Il est extrait dans des ouadis du sud-ouest, au voisinage du lac. Sur le canton de Liwa on compte six centres d'extraction : Liwa, Moyala, Bitara, Guédi, Sountoro, Arou ; cinq sur le canton de N'Guéléa ; Kaya, Anza, Dikéléa, Kadi-boul, Woddéni. Le natron se présente sous deux formes : celui qui est extrait, en creusant dans le sol un entonnoir d'un mètre de diamètre, est une pierre de la grosseur du poing ; celui qui se produit par évaporation et cristallisation à la surface de la mare ainsi formée est recueilli au bout de deux mois et on en fait une sorte de brique gros-

sièrement ovale de 80 centimètres de longueur, 40 de largeur, 10 d'épaisseur. Durant la saison des pluies, l'ouadi étant inondé, le travail est suspendu, il est très actif pendant la saison chaude quand l'évaporation est intense et ralenti pendant la saison froide. Ce sont les Haddads qui sont chargés de l'extraction ; c'est un travail très pénible qui consiste essentiellement à piocher à l'aide d'un long bâton garni dans son prolongement d'une extrémité métallique.

Mais ce sont les Kanembou, propriétaires des natronières, qui profitent de cette importante ressource. Boudouma, Toubous et Kanouri participent également à cette industrie ; les deux premiers comme transporteurs, le troisième comme représentant achetant sur place pour le compte d'un commerçant de Nigeria. Mais voici des chiffres plus éloquents que de longs propos :

Prenons pour simplifier le cas de Liwa. Le natron en morceaux est enfermé dans une natte cousue ; une charge, soit deux paquets, pèse 120 kg environ ; elle vaut sur place 150 francs. Le transport jusqu'au port de Baga Keskéra est effectué à dos de chameau ; pour une charge, il rapporte au Toubou transporteur 300 francs. A Baga Keskéra, le natron est pris en charge par la pirogue du Boudouma pour être conduit au port nigérien de Kawa ; une pirogue prend de dix à trente charges ; pour vingt charges, le Boudouma reçoit 10 000 francs. Ce même natron est revendu à Kawa 60 shillings, soit 2 500 à 3 000 francs, selon le cours du change. En somme la charge de natron coûte à l'achat 150 francs au représentant kanouri, celui-ci paie 300 francs pour le transport à terre, 500 francs pour le transport par eau ; si on ajoute 50 francs d'emballage, cela fait à Kawa un prix de revient de 1 000 francs qui laisse à l'entreprise kanouri un bénéfice de 150 à 200 % (1).

Un autre exemple, celui de Kaya. Même organisation commerciale, mais ici la pirogue kotoko, de Fort-Lamy, remplace parfois la pirogue boudouma et c'est alors un marchand kotoko qui achète et revend. Le producteur kanembou vend la brique de 20 kg environ 30 à 50 francs selon la saison et la grosseur ; retenons 40 francs. Le transport à Baga Sola s'effectue à dos de chameau (six briques), de bœuf (quatre briques) ou d'âne (deux briques) ; il revient à 25 francs la brique de 20 kg, soit deux fois moins cher qu'à partir de Liwa, car le port est ici plus proche. Le transport de Baga Sola à Fort-Lamy à travers le lac puis en remontant le Chari coûte 120 francs ; elle revient donc au terminus à 185 francs et elle y est revendue 500 francs. Compte

(1) Ces prix, comme tous ceux qu'on trouvera ailleurs, s'entendent en francs. C. F. A.

tenu de l'achat des cordes pour le transport, c'est encore pour le marchand un bénéfice de 150 %.

Le Kanembou se distingue dans ce combinat par le fait qu'il y participe sans produire de travail. Traditionnellement, le Haddad, pour gagner le droit d'extraire, devait payer une redevance au propriétaire kanembou, mais il est bien difficile de démêler la nature du contrat qui les lie aujourd'hui.

Pour ramener cette industrie à sa juste importance, disons encore qu'elle n'intéresse qu'une dizaine de milliers de Kanembou.

L'artisanat

La femme kanembou ne fait guère que des articles de vannerie à partir de la feuille du palmier-doum ; ce sont des récipients à usage domestique et surtout une natte multicolore dont elle s'est fait une spécialité et qui est très prisée sur les marchés.

Mais la plupart des produits de l'artisanat sont apportés par le Haddad, notamment tout ce qui concerne la poterie, le bois, le cuir, le fer. Ces produits sont acquis par le Kanembou à des prix particulièrement avantageux parce que la colonie haddad entre Mao et Massakori est beaucoup plus nombreuse que partout ailleurs. Cet artisanat haddad, si important partout à travers le nord-Tchad, fera l'objet d'une étude particulière.

Chasse et cueillette

Le Kanembou n'est ni un chasseur, ni un pêcheur ; il consomme le poisson des Boudouma et des Haddad.

Il se livre peu à la cueillette des fruits et graines sauvages. Les plus pauvres seulement ramassent les noix de doum dont on fait une farine et le kreb (*Dactyloctenium aegyptium*) qui croît dans les cuvettes au moment des pluies et qui se consomme comme le mil.

Nous sommes tentés de parler ici du dihé, algue de mare, qui, séchée, joue un grand rôle dans l'alimentation au Kanem et même hors du Kanem, mais ce sont les Kadjidi qui sont spécialisés dans cette récolte et nous attendrons pour développer son cas, comme il le mérite, d'aborder les Kadjidi.

TABLEAU 4 : Prix pratiqués sur les marchés du Kanem en décembre 1957

Nature des produits	Origine (1)	Quantité	Prix en francs CFA
Mil	+	Zaka (2)	40
Blé	+	«	75
Maïs	+	«	40
Arachide décortiquée.	+	«	80
Haricots (loubia)	+	«	35
Gombo	+	«	60
Piment	+	«	60
Poivron	+	«	25
Diné	+	«	10
Farine de doum	+	«	20
Dattes du Kanem.	+	«	40
Dattes du Borkou.	—	«	60
Sel du Borkou	—	«	60
Beurre.	—	Litre	70
Poisson sec.	—	Unité	10
Sucre	0	Pain	150
Thé.	0	15 g	10
Kola	—	Noix	10
Vache.	+	Unité	4 à 6 000
Chameau 4 ans.	—	«	5 000
Ane.	+	«	750 à 1 500
Mouton	+	«	5 à 600
Chèvre	+	«	4 à 500
Cheval	+	«	15 à 50 000
Paille pour hutte	+	Charge d'âne	40
Natte ordinaire	+	Unité 2 m ²	30
Natte de couleur	+	» 3	100
Couffin	+	Un	10
Van.	+	«	15
Fer de lance	—	«	45
Peau de bœuf verte	+	«	150
Chaussures d'homme.	—	Paire	150
Chaussures de femme	—	«	200
Planchette d'écolier	—	Un	25
Gabak.	+	3 coudées	10
Étoffe (Shirting)	0	Coudée	40
Bourma (marmite).	—	Un	10
Jarre	—	«	20
Bois de senteur	—	Poignée	10

Nota. — Cette liste n'est pas exhaustive et ne concerne que les produits principaux.
(1) + produits kanembous — autres produits africains. 0 produits d'importation.
(2) Deux litres environ.

LES KADJIDI

Les Kadjidi constituent une petite peuplade dispersée à travers le Kanem. Ils sont surtout nombreux au voisinage du lac où ils habitent des villages qui leur sont propres. Ils sont souvent confondus avec les Kanembou parce que leur habitat, leur genre de vie, leurs coutumes sont devenues semblables.

Ce seraient les descendants des esclaves des premiers Kanembou. Ils tirent leur nom d'un ancêtre qui s'appelaient Barka N'Jidi, le barbu. Ils tiennent ici la même place que celle occupée dans les oasis touboues par les Kamadja. Ils se marient surtout entre eux, rarement avec les Kanembou, jamais avec les Boudouma et les Haddads. On les trouve aussi chez les Kanouri du Bornou.

Ceux des Kadjidi qui habitent au voisinage du littoral élèvent le bœuf kouri métissé de zébu ; c'est un animal adapté au milieu semi-aquatique, mais qui ne se rend jamais sur les îles du lac.

Ils prennent une part particulièrement importante dans la production du dihé. Le dihé est un plancton vert recueilli dans les mares du littoral ; onctueux et presque liquide, on le fait sécher dans des cuvettes creusées dans le sable ; on obtient une croûte vert-bronze d'un centimètre d'épaisseur qui est découpée en plaquettes et vendue telle sur le marché. Le dihé sert à fabriquer une sauce très estimée ; il fait l'objet d'un important commerce vers le Nigeria et le Bahr-el-Ghazal ; Fort-Lamy et certains marchés du Batha commencent à s'y intéresser. Selon le docteur-vétérinaire Martin, l'importance du dihé dans l'alimentation serait de tout premier ordre, car il renferme peut-être des protéines qui compensent heureusement l'insuffisance de l'alimentation carnée.

LES TOUNJOUR

Les Tounjour habitent deux petites enclaves ; la première, au Kanem, est centrée sur Mondo ; la deuxième est au Dagana, à l'est, et au contact même de Massakori. Entre elles s'étend une distance de cent kilomètres où l'on rencontre des Kaneinbou, des Haddad et secondairement des Toubou. Ces deux petits groupes, s'ils ont gardé très vivant le sentiment d'une appartenance commune, connaissent cependant, chacun de leur côté, une vie propre.

Origines

Les Tounjour sont peut-être un rameau des Béni-Hillal qui habitaient le Hedjaz au début de l'Hégire. Il se peut aussi qu'ils aient emprunté leur nom à Tunis ; mais il n'y a pas là de contradiction puisque la conquête arabe de l'Afrique du nord a été conduite par les Beni Hillal. Ce qui est en tout cas plus certain, c'est que les Tounjour ont abordé le centre africain à partir du bassin du Nil. Ils ont dominé le Darfour, puis le Ouaddaï vers le xv^e siècle, en y supplantant les dynasties dadjo. Il est certain que les Tounjour étaient les premiers musulmans à pénétrer au Ouaddaï mais, soit que leur domination ait été brève, soit plutôt qu'ils se soient trouvés en présence d'une population autochtone rebelle à leur joug, ils n'y répandirent pas l'Islam.

L'islamisation méthodique du Ouaddaï sera entreprise au xvii^e siècle seulement par Abd el Krim ben Djamé et ses compagnons qui renversèrent justement les Tounjour et les obligèrent à s'enfuir vers l'ouest. Décimés, ils atteignirent le Kanem où ils semblent avoir trouvé la protection des Kanembou qui leur permirent de s'installer à Mondo, aux portes mêmes de leur capitale.

Aucun des conquérants connus dans cette partie de l'Afrique centrale n'a souffert de revers aussi désastreux. Les Tounjour ont été complètement balayés du Ouaddaï et l'on garde seulement le souvenir imprécis des emplacements de leurs forteresses, notamment dans les montagnes des Mararit et des Karenga. Pourtant à 150 km au sud d'Abéché, entre Am Dam et Am Guéréda, il existe deux villages peuplés de Kidirmi ; or, ces Kidirmi quoique absolument semblables aux Koniéré avec lesquels ils cohabitent, semblent se rattacher à une souche Tounjour lointaine et imprécise. Et nous sommes tentés de faire une hypothèse : les Tounjour auraient été défaits et massacrés par les cavaliers d'Abd el Krim ; tandis que quelques hommes prenaient précipitamment la direction de l'ouest, les femmes survivantes étaient rassemblées dans la région de Bihéré et Akrouf et s'y fondaient avec les autochtones, donnant naissance à une souche qui certes peut avoir gardé du sang tounjour, mais ne peut nullement prétendre à la qualité de Tounjour. Plusieurs considérations viennent étayer cette hypothèse ; 1^o si, à leur arrivée au Kanem, les Tounjour avaient été nombreux et forts, l'alifa de Mao ne les aurait pas aussi facilement accueillis ; sans doute ont-ils essuyé des pertes en chemin, et notamment sur le Bahrel-Ghazal quand ils traversèrent le rideau bilala, mais cela confirme encore leur état de faiblesse au départ du Ouad-

daï ; 2° le souvenir et les traces laissés au Ouaddaï par les Tounjour sont presque imperceptibles ; si on n'est pas au préalable averti de leur histoire, on peut parcourir le pays pendant des mois en continuant de les ignorer ; 3° non seulement les Tounjour d'aujourd'hui représentent des effectifs très faibles — un peu plus d'un millier au Kanem, moins d'un millier au Dagana — mais encore ils n'ont gardé aucun caractère propre et sont toujours très diversement métissés ; 4° enfin, on trouve au contact des Tounjour comme un inexprimable sentiment, non pas de misère, mais de désespoir muet, de désespérance plutôt, le sentiment d'hommes qui comparent leur glorieux passé avec leur condition actuelle et qui sont accablés par cette comparaison.

D'une autre manière, les Gaéda de l'Ennedi, que nous verrons plus loin, se prévalent d'une ascendance tounjour qu'ils expliquent.

Que sont aujourd'hui le millier de Tounjour de Mondo, le millier de Tounjour de Massakori ? Ils ne se distinguent guère des peuplades auxquelles ils sont mêlés que par leur nom auquel ils restent très attachés. Ils se disent d'abord Tounjour et, quoique fiers d'être Arabes, ils ne veulent pas être confondus avec les Arabes voisins.

Ils présentent des types divers qui attestent de nombreux et anciens métissages avec les Kanembou et les Toubous ; c'est dire qu'ils peuvent avoir des traits assez grossiers aussi bien que des profils fins, une allure assez lourde aussi bien qu'une taille élancée, un teint franchement noir aussi bien qu'une peau claire.

Sans doute la langue arabe est-elle restée leur première langue, mais la langue kanembou et — au moins sur Mondo — celle des Toubous sont parlées aussi facilement.

Le Tounjour s'allie aujourd'hui aussi bien aux Kouri, qu'aux Kanembou, Toubous et Arabes voisins.

Sur Mondo, le village tounjour se présente comme le village kanembou, mais il n'en a pas l'unité et la belle ordonnance. La hutte kanembou devient ici asymétrique et perd ses gracieuses proportions ; elle cède souvent la place à des huttes hybrides : toit kanembou sur parois droites, toit conique en paille sur mur droit en cannes de mil, toit voûté en cannes de mil, etc... On trouve même l'habitation en nattes empruntée aux Toubous ; elle est dressée par les Tounjour dont la hutte a été couchée par le vent et qui remettent à plus tard le temps de la reconstruire. Bien qu'au bord du village, dans le sable, soient pratiqués des trous pour recevoir les ordures, le village est moins bien tenu que chez les Kanembou.

Pour le reste, la similitude est complète : exposition sur la dune, ceinture de champs, puits dans la cuvette voisine.

Sur Massakori, le Tounjour se contente généralement de la grossière hutte en cannes de mil qui est celle de l'Arabe Dagana ; quand lui prend la fantaisie de construire une hutte en paille à la façon des Kanembou, il doit faire appel à l'artisan haddad, car il est inhabile à le faire lui-même.

Le Tounjour est, sans exception, un sédentaire, éleveur et cultivateur.

Sur Massakori, il s'identifie tout à fait à l'Arabe Dagana que nous verrons plus loin.

Au Kanem, il se distingue du Kanembou parce qu'il ne pratique jamais les cultures d'ouadi mais seulement, à l'hivernage, la culture du mil, dans les champs qui font sur la dune une ceinture au village. Le Tounjour habite ici l'une des parties du Kanem les plus propices à l'élevage et il rivalise dans ce domaine avec les Kanembou les plus prospères. Voici quelques chiffres : le canton de Mondo qui comprend 1 000 Tounjour, 750 Kanembou et 75 Haddads, compte le cheptel suivant :

7 000 zébus	150 chameaux
500 ânes	8 000 ovins
300 chevaux	4 000 caprins

Les méthodes d'élevage sont exactement semblables à celles qui sont pratiquées ailleurs au Kanem et elles coïncident avec ce qui a été dit à propos des Kanembou.

Le niveau de vie moyen semble un peu inférieur à celui des Kanembou parce que la prospérité relativement plus grande de l'élevage ne compense pas le défaut total des cultures d'ouadis et l'on saisit, là encore, tout ce qu'il y a à faire dans le sens d'une organisation de débouchés satisfaisants pour le bétail. Nous y reviendrons.

Les Tounjour n'ont gardé aucune relation avec le Ouad-*daï* ; ils connaissent l'existence des Gaéda de l'Ennedi et s'accordent à leur attribuer une origine qui les rattache à eux, mais sans plus ; il n'existe d'ailleurs pas d'occasions de rencontre.

Les Tounjour n'ont pas la belle vigueur que nous avons observée chez les Kanembou. Ce sont des vaincus qui reprochent parfois à l'administration française de ne les avoir pas traités comme les seigneurs qu'ils croient être encore, et qui — nous l'avons décelé chez certains notables — comptent confusément sur le jeu de la politique actuelle pour regagner le prestige perdu.

LES KOUKA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Kouka occupent encore aujourd'hui une importante zone qui s'étire de part et d'autre du 13° parallèle entre les 16° et 20° méridiens. Plus précisément ils se divisent nettement en deux parties : une partie orientale où ils constituent entre Ati et Oum-Hadjer un bloc homogène de 30 000 individus ; une partie occidentale approximativement délimitée par Bokoro, Am Djéména, N'Goura et Moito, où au nombre de 8 000 ils sont intimement mêlés à un nombre égal de Bilala. Ces deux parties sont séparées par le lac Fitri qui est le domaine propre des mêmes Bilala. Au sud, les Kouka sont au contact de populations sédentaires comme eux : Massalat, Mesmedjé, Dadjo, Médogo, ou bien d'Arabes Salamat semi-sédentaires ; au nord, ils s'ouvrent largement aux influences des grands nomades arabes qui chaque année, par le jeu de la transhumance, traversent leur pays dans les deux sens et parfois même y stationnent pendant une partie de la saison sèche.

Origines

La présence des Kouka dans le Centre africain remonte très loin dans le passé, à une époque antérieure à toute conquête connue. On peut seulement dire et encore est-ce là une notion très confuse dans l'esprit des intéressés, qu'autrefois les Kouka habitaient un massif montagneux dans le sud, peut-être le massif du Guéra.

Ils n'ont pas joué de rôle politique important ; on signale seulement qu'ils étaient alliés aux Bilala conquérant le Kanem au xvi^e siècle ; ils ont d'ailleurs laissé d'innombrables minorités dans la partie sud du Kanem et au Dagana. On peut donc légitimement croire qu'à cette époque, les Kouka s'étendaient jusqu'au voisinage du lac Tchad alors qu'aujourd'hui il faut parcourir plus de cent kilomètres vers l'est avant de les rencontrer. La bonne entente entre Kouka et Bilala n'a pas toujours duré puisque c'est aux dépens des premiers que ceux-ci, refoulés du Kanem, puis du Bahr-el-Ghazal, se sont taillés un nouveau domaine autour du lac Fitri.

L'histoire des Kouka n'est guère faite que d'une longue et accablante oppression. Situés à la charnière des royaumes du Ouaddaï, du Bornou et du Baguirmi et en plein dans l'axe de la voie empruntée habituellement par les invasions, ils ont été mis en coupe par tous et devaient subir en outre les raids des rezzous arabes et toubous descendant du nord.

Langue

Les Kouka partagent une langue commune avec les Kenga et nombre de Baguirmiens avec lesquels ils n'ont guère aujourd'hui de contacts. Cela semble confirmer la tradition qui situe dans le sud le berceau des Kouka, mais nous ne nous hasarderons pas à en conclure que ces peuplades ont des origines communes. Bilala et Médogo parlent également la langue des Kouka, mais leur cas est plus clair ; nous savons que leur venue au voisinage du lac Fitri est très postérieure à celle des Kouka.

La langue arabe est généralement connue et permet toujours au Kouka de se faire comprendre sur les marchés les plus lointains.

Habitat

Comme chez la plupart des sédentaires du Sabel — sauf au Ouaddaï où ils deviennent plus importants — le village kouka compte de dix à cinquante huttes. C'est la hutte classique, circulaire, à toit conique ; le plus souvent, les parois verticales, basses, sont en cannes de mil, tandis que le toit élevé est fait de paille et repose directement, sans mât central, sur les piquets fourchus du pourtour. Cette technique oblige à conserver à l'habitation des dimensions moyennes, quatre mètres de diamètre environ, jamais plus de cinq mètres, et il n'est pas question d'y abriter le bétail comme cela se fait dans les huttes plus spacieuses des arabes semi-sédentaires.

A son origine, le village dispose ses huttes selon une circonférence dont le centre est occupé par la mosquée limitée par des branches ou des charganiés ; cette place centrale est l'endroit où les anciens palabrent sans fin en filant et tissant le coton tandis que les jeunes enfants jouent autour d'eux. Des *zéribas*, c'est-à-dire de petits parcs clos de branches d'épineux couchées et entremêlées, font une ceinture au village ; dans ces parcs, le bétail est rassemblé chaque soir à l'abri des hyènes et des chacals. Quand le village grossit, ce schéma devient moins précis.

Genre de vie

La plupart des Kouka bénéficient de l'avantage qu'offre le large banc de sable qui, descendant du nord-est, se glisse entre le massif du Guéra et le lac Fitri et s'avance jusque dans le sud de Bokoro. C'est une chance car la zone de sable ne déborde pas d'ordinaire au sud du 13° parallèle et le Kouka va ainsi profiter simultanément d'un sol et d'une pluviométrie propices à la culture du mil et même à l'élevage. Plus au nord, les précipitations sont moins abondantes et surtout plus capricieuses ; plus au sud, les terrains deviennent argileux et trop humides pour per-

mettre autre chose que la culture du berbéré. Ce n'est pas dire que le Kouka soit d'une prospérité éclatante, mais il a commencé à sortir d'une misère séculaire.

Agriculture

Le village kouka est toujours construit sur le goz où les inondations ne sont pas à craindre. Tout autour sont cultivés le mil surtout et, secondairement, le doura, les pois de terre, le sésame, les arachides même depuis trois ans ; au contact des huttes croissent : maïs, gombo, pastèques et concombres. Dans les bas-fonds argileux et humides, loin du village, à deux, cinq, parfois dix kilomètres, s'étendent les champs de berbéré et, de moins en moins et seulement dans le sud, de petits champs de coton. On ne pratique jamais ici de cultures irriguées.

La culture du mil obéit aux mêmes techniques et au même calendrier que partout ailleurs : semences en juin avec les premières averses, récolte fin octobre aussitôt après les dernières pluies.

La culture du berbéré, elle, suit des règles différentes de celles qui conditionnent la culture du mil. En voici les phases principales : le champ, en bordure d'un ouadi ou d'une mare, est nettoyé avant les pluies en avril-mai ; éventuellement les arbres sont abattus ou émondés à la hache. On trouve aussi des champs sur des emplacements qui ne retiennent pas l'eau ; on élève alors tout autour de la surface à planter une diguette de vingt centimètres de hauteur qui retiendra l'eau des pluies et l'obligera à imprégner le sol ; si l'emplacement est en pente très douce, et c'est souvent le cas, la diguette n'est élevée que du côté bas de la pente. On fait les semis de berbéré en terrain sablonneux fin août, en pleine saison des pluies, à une époque où le mil commence déjà sa maturation. Un mois plus tard, fin septembre, les averses s'espacent, les eaux de l'ouadi rentrent dans leur lit, la mare commence à baisser ; c'est le moment où le jeune berbéré qui atteint vingt centimètres de hauteur est arraché pour être repiqué ; cette opération de repiquage est très rapide s'il s'agit d'un champ à diguettes qui est vite exondé, mais elle peut s'étendre sur deux ou trois semaines s'il s'agit des abords d'une mare d'où l'eau se retire lentement. Dans tous les cas, on creuse à intervalles d'un mètre à un mètre cinquante des trous de quinze centimètres de profondeur qui reçoivent chacun trois brins. On garde en semis une petite réserve pour permettre des remplacements éventuels. Deux sarclages à la grande houe ont lieu en octobre et novembre et la récolte se déroule en février-mars. Si le champ est lointain — à plus de cinq kilomètres du village — le culti-

vateur y séjourne parfois avec sa famille à l'occasion des travaux : nettoyage, repiquage, sarclages, moisson, mais la durée de ces déplacements n'excède guère trois jours et l'on se contente alors pour se protéger de la pluie d'abris en paille très sommaires.

Le berbéré est une nourriture moins appréciée que le mil, mais ses rendements sont supérieurs ; il joue dans l'alimentation des populations du Tchad un rôle de premier plan, semblable à celui tenu par le mil, mais tandis que celui-ci se consomme plutôt d'octobre à mars, le berbéré vient le relayer à partir de février jusqu'en septembre.

Le berbéré n'a pas les mêmes ennemis que le mil. D'abord, le plus grave danger, le danger acridien, lui est à peu près épargné car c'est seulement pendant la saison des pluies que les sauterelles parfois envahissent le pays et s'y abattent pour pondre ; les jeunes criquets naissent généralement dans la première quinzaine d'août et ce sont eux surtout qui, jusqu'à leur envol, font les principaux ravages. D'autre part, la plupart des oiseaux dédaignent le berbéré et lui préfèrent le mil peut-être parce que celui-là a une graine trop grosse ou de saveur moins agréable. C'est plutôt des singes, des phacochères, des porcs-épics, des damalisques, que le berbéré a besoin d'être protégé et à cet effet, le cultivateur doit prévoir un système de surveillance pendant la période de maturation. Il consiste en une entente entre plusieurs familles qui ont des champs dans le même secteur et qui détachent à tour de rôle un gardien remplacé tous les deux ou trois jours. Quelquefois, on tend tout autour du champ une corde en fibres de doum destinée à tenir les damalisques à l'écart.

Pour les champs de berbéré les plus proches, comme pour les champs de mil, la surveillance s'exerce seulement de jour et est confiée à des enfants.

Elevage

On peut estimer aux chiffres suivants l'importance du troupeau détenu par les Kouka :

Population	District d'appartenance	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins
21 000	Ati	30 000	3 000	600	50	40 000
7 000	Oum Hadjer.	15 000	1 000	300	50	10 000
8 000	Bokoro. . . .	10 000	1 000	200	0	15 000
36 000	. . Totaux. .	55 000	5 000	1 100	100	65 000

Le Kouka qui, il y a cinquante ans, n'était qu'un cultivateur misérable est devenu assez prospère pour s'adonner maintenant à l'élevage. La règle est la stabulation permanente : en toute saison, le troupeau est rentré chaque soir au village et enfermé dans la zériba. Pendant l'hivernage, on entretient durant toute la nuit un feu d'herbes humides pour éloigner les moustiques ; de la même manière et durant la même période, le bétail est rentré au milieu du jour de neuf heures à seize heures et on fait encore un feu fumigène pour écarter les taons. Le troupeau va seulement à la pâture trois heures le matin et deux heures l'après-midi, mais c'est suffisant, car le pâturage est alors très abondant.

La mise en cheptel auprès de l'arabe nomade est couramment pratiquée, mais il convient d'en distinguer deux aspects : c'est d'abord la mise en cheptel pendant seulement la durée de l'hivernage ; le Kouka confie un quart ou un tiers de son troupeau de zébus, son chameau quand il en possède un, à un Arabe connu qui les prend en charge en juillet et les conduit avec son propre troupeau jusque sur l'ouadi Haddad ; cette formule permet d'éloigner les bêtes de la zone humide où elles sont livrées aux insectes piqueurs et de remettre en état celles qui sont particulièrement maigres. L'autre formule consiste à confier en permanence pendant plusieurs années une partie du troupeau, et on y a recours quand celui-ci est assez important pour poser à son propriétaire un problème difficile de gardiennage. Les avantages sont encore plus évidents que dans le premier cas : les animaux qui transhument sont moins sujets aux épizooties que le troupeau sédentaire ; on contracte ainsi une véritable assurance contre les maladies ; cela permet en outre de dissimuler une partie des animaux lors des recensements. Ce genre de contrat prévoit toujours que le croît du troupeau reste au Kouka tandis que les sous-produits, lait et beurre, viande et peau, si l'animal vient à mourir, vont à l'Arabe. On voit tout de suite par conséquent l'inconvénient du système : l'Arabe sera toujours tenté d'annoncer que la vache a avorté ou bien que le veau est mort, ou bien même si l'une des vaches de son propre troupeau meurt, il en portera la queue et les oreilles au Kouka en déclarant que ce sont celles de sa vache. Aussi, depuis quelques années, depuis surtout que l'action vétérinaire se fait si heureusement sentir, depuis que le Kouka se familiarise aussi avec les techniques d'élevage dont il était ignorant il n'y a pas encore si longtemps, ces pratiques de mise en cheptel, si elles existent encore, sont de plus en plus abandonnées.

Les rapports entre sédentaires et nomades sortent de ce

cadre de la mise en cheptel. Lorsqu'il redescend du nord, aussitôt après les pluies, l'Arabe nomade est sollicité par le cultivateur pour effectuer avec ses bœufs porteurs, ses chameaux, le transport du mil depuis le champ jusqu'au village. L'Arabe pour prix de son service reçoit une partie de la récolte ; ainsi pour un chameau transportant dix yébés, soit environ cent kilos, il retient quatre à cinq zakas selon la distance, soit cinq à six kilos. C'est un taux prohibitif et de plus en plus, grâce au nombre croissant de ses bœufs et de ses ânes, le Kouka s'affranchit aussi de cette habitude. Pourtant, comme il se rend sur des marchés de plus en plus lointains : Kounjourou, N'Gama, Bitkine, Moussoro, et même Fort-Lamy et Abéché, — le Kouka fait encore appel à l'Arabe et à ses chameaux pour transporter ses produits : grain et nattes surtout.

Jusqu'en 1950 environ, les contrats de fumure connaissaient eux aussi une certaine faveur. Il s'agissait pour l'Arabe de faire coucher son troupeau pendant quelques nuits sur le champ du Kouka, moyennant quoi celui-ci faisait un cadeau symbolique, par exemple trois zakas de mil pour trois nuits. Mais cette habitude même n'est plus conservée que par les rares Kouka qui ne possèdent pas un troupeau suffisant pour assurer eux-mêmes une fumure convenable à leurs champs.

L'Arabe s'arrogeait le droit de conduire son troupeau sur les goz avoisinant les villages, et en contrepartie il donnait au chef de village deux litres de beurre. Maintenant que le Kouka a du bétail et qu'il peut s'adresser au nomade d'égal à égal, il entend conserver pour ses besoins propres ces pâturages de goz qui sont les plus proches et en même temps d'une qualité supérieure à ceux des nagas.

On ne peut pas dire que ces coutumes qui réglaient les rapports entre nomades et sédentaires aient partout disparu, mais elles sont en complète déroute depuis dix ans, pas davantage, et c'est un événement considérable qui permet au paysan de sortir de sa condition jusque-là inférieure.

Les seuls rapports qui se maintiennent solidement sont des rapports commerciaux, d'abord sur les marchés, mais aussi à une échelle beaucoup plus modeste, mais très importante cependant, car elle permet un étroit contact humain, à l'échelle du village et du fèrik. Il n'est pas de village sédentaire qui pendant quelques semaines ou quelques mois de la saison sèche ne voie s'installer dans son voisinage un fèrik de nomades, et il s'établit entre les deux communautés un courant quotidien de petits échanges à base de lait et de beurre d'une part, à base de grain de l'autre. Nous reviendrons plus longuement sur l'intérêt de

cette cohabitation et de ces relations en abordant l'étude des nomades.

Le problème de l'eau ne se pose pas en pays kouka. Les puits bien répartis et peu profonds viennent relayer les mares d'hivernage après leur épuisement vers le mois de novembre. Il advient parfois que le pâturage autour d'un village ait été ravagé par les sauterelles ; alors le Kouka confie son bétail à un ami d'un village voisin épargné ; ou bien il s'installe lui-même dans ce village, seul ou avec sa famille, après la récolte du berbéré ; il habite ensuite un abri sommaire en paille, rapidement construit en bordure du village ou encore, s'il en existe, il occupe une case laissée libre par des travailleurs saisonniers.

Autres aspects distinctifs

Il arrive en effet que le Kouka, les jeunes gens surtout, plus rarement un jeune ménage, quitte le pays pour aller travailler à Ati, à Fort-Lamy, où ils s'engagent comme manœuvres, où ils se font vendeurs d'eau ou de bois. Pour le jeune homme, il s'agit d'amasser un petit pécule qui lui permettra de se flancer ou tout simplement de payer l'impôt de la famille ; dans ce cas, l'absence ne dure guère que six mois, le temps d'une saison sèche et le retour coïncidera avec celui des semailles de juin. Quand un jeune ménage s'expatrie, le retour est plus incertain. Les Kouka de l'est, ceux d'Oum Hadjir prennent plus volontiers la route du Soudan et vont s'embaucher sur les plantations de coton de la Gésireh. Ces déplacements, ces voyages parfois sans retour prennent chez les peuplades du Ouaddaï une ampleur bien plus grande. Les ressorts en sont partout les mêmes, souvent subtils et difficiles à démêler. Aussi nous réservons-nous d'y revenir longuement plus loin.

Le Kouka se livre volontiers à la cueillette des fruits et graines sauvages : absabé et mokheit ont sa préférence, mais si la récolte de mil est médiocre, il ne dédaigne pas idjilidj, ardep, nabak, doum ; il en est même qui se nourrissent d'absabé pour pouvoir vendre un peu plus de mil.

Le Kouka n'est pas un pêcheur comme son voisin bilala ; il se contente simplement de ramasser le poisson à l'épuisement des mares. Ce n'est pas davantage un chasseur, et il n'y a guère que les enfants qui pratiquent avec des chiens la chasse à la pintade.

Les Kouka sont Musulmans, mais des Musulmans très ignorants et qui n'ont pas rompu, surtout dans le sud, avec les vieilles pratiques animistes. Ils consomment volontiers toutes espèces de viandes sans excepter le phacochère et la grenouille. Chaque village possède cependant sa mos-

quée et souvent une petite école coranique où l'enfant ne fait guère que répéter et recopier sur une planchette des textes du Coran que le maître serait bien en peine de lui expliquer et même de lui traduire. Le jeûne du Ramadan est généralement respecté ; la prière, ou son simulacre, n'est pas oubliée ; mais le pèlerinage est très exceptionnel.

Le garçon est toujours circoncis, l'homme s'habille comme tous les musulmans du Tchad. La fille est excisée au moment de la puberté et dès lors s'habille d'un pagne noué à la taille ; le dos et la poitrine restent nus même chez la femme adulte.

La femme transporte les fardeaux à l'aide d'un fléau qui n'est rien d'autre qu'une pièce de bois grosse comme le poignet et longue d'un mètre cinquante ; à chaque extrémité peut s'attacher une espèce de filet à provisions ; il repose sur l'une ou l'autre épaule par son milieu ; il sert aussi bien aux corvées d'eau et de bois qu'aux déplacements au marché. Cet accessoire est commun à toutes les femmes du centre et de l'est sahéliens, hors les femmes arabes qui portent le plus souvent sur les reins et parfois sur la tête.

Les Kouka se marient autant avec les Bilala et les Médago qu'entre eux ; quelquefois, mais c'est rare, ils prennent femme chez les Arabes Salamat du Fitri. Nous avons dit que les Kouka sortaient de la condition de servage qui fut si longtemps la leur. Parallèlement la femme kouka s'affranchit de la tutelle où l'homme la tenait comme étouffée : très récemment encore, elle ne connaissait du monde que son village, le village voisin et quelques amies, toujours les mêmes, elle passait son existence à cultiver le champ, moudre le grain, ramasser les noix de doum et mettre des enfants au monde. Son horizon a reculé d'un seul coup jusqu'à Abéché et Fort-Lamy ; ce dernier marché notamment est, pour une bonne part, approvisionné en poulets et en nattes par les femmes kouka qui, pour se déplacer, empruntent les camions des entreprises de transport. On ne saurait trop souligner les importantes répercussions que cet événement a provoquées dans les mœurs.

En résumé, voici les principaux traits qui distinguent les Kouka du type kanembou :

- culture du berbéré,
- mise en cheptel du bétail,
- cohabitation saisonnière avec des Arabes nomades,
- migration de travailleurs saisonniers,
- excision des filles,
- utilisation du fléau de portage.

LES BILALA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Le fief purement bilala est une zone de 50 kilomètres de rayon qui s'étend tout autour du lac Fitri ; plus précisément, il a, à sa limite nord, Am Djéména et Efféta, en somme la route dite du 13° parallèle ; à l'ouest, le 17° méridien ; au sud, Abourda et Guéria ; à l'est, Malabès et Alifa. Mais vers l'ouest, les Bilala se mêlent en nombre important aux Kouka jusqu'au-delà de N'Goura et Moïto. Là, les Bilala sont au nombre de 33 000, ici au nombre de 9 000, au total 42 000. En dehors de ce gros noyau, on trouve encore des Bilala dispersés en petites minorités à travers le Dagana et le Kanem à l'ouest, entre 13° et 14° parallèles jusqu'au Ouaddaï à l'est.

Les Bilala sont à l'ouest et au sud au contact d'Arabes semi-sédentaires, Khozam et Salamat ; au nord, ils voisinent avec des Toubous du groupement Kréda et des Arabes nomades de la tribu Ouled Himet ; à l'est, ils se soudent avec les Kenga et des Arabes Salamat et bien plus encore avec les Médogo et par-delà ceux-ci avec les Kouka de l'est. Quand on pense Bilala, on pense en même temps Médogo et Kouka tant les genres de vie de ces peuplades sont étroitement apparentés et les relations entre elles intimes.

Origines

Les Bilala sont les descendants de Bilal, Kanembou qui, en entraînant sa famille, quitta le Kanem au début du xiv^e siècle et s'installa sur la rive sud du lac Tchad dans la région d'Hadjer el Hamis. Ils trouvèrent là des Arabes, probablement de la tribu Hémat, qui accueillirent les nouveaux venus. C'est la greffe kanembou sur cette souche arabe qui a donné les Bilala.

Un siècle plus tard, avec l'aide des Kouka qui à cette époque-là s'avançaient beaucoup plus loin dans l'ouest, les Bilala revenaient au Kanem en conquérants et supplantèrent l'ancienne dynastie qui dut se replier au Bornou ; mais sans jamais cesser ses harcèlements, celle-ci revenait en force dès le début du xvi^e et battait les Bilala qui se replièrent alors sur le Bahr-el-Ghazal méridional. Au xvii^e, la venue des Tounjour obligeait les Bilala à se retirer encore davantage au sud-est et, pour s'y faire une place, ils entraient en lutte avec leurs anciens alliés kouka installés sur le lac Fitri.

On ne peut s'étonner, ceci dit, que certains considèrent les Bilala comme une peuplade d'origine arabe, tandis que d'autres tiennent fermement pour une parenté avec les Kanembou. Tous ont raison partiellement et cela n'empêche pas les Bilala de constituer aujourd'hui une entité bien distincte de ses éléments d'origine.

On prononce quelquefois Boulala, notamment au Kanem, mais les intéressés comme leurs voisins proches, comme les Arabes qui transhument à travers leur pays, disent nettement Bilala.

Langue

Il a été parfois avancé que la langue des Bilala avait des affinités avec la langue kanembou. Ce n'est pas exact ; si cette opinion a pu être émise, c'est que peut-être les Bilala ont gardé dans leur vocabulaire des résidus de la langue qui fut celle de leurs ancêtres. Par contre, il existe de grandes affinités entre les dialectes parlés par les Bilala, les Kouka, les Médogo, tellement que ces trois peuplades se comprennent d'emblée, et il semble que c'est la langue qui était autrefois celle des Kouka qui constitue les assises de ces dialectes. La même langue est parlée par les Kenga, au sud, et peut-être aussi par des habitants du Baguirmi.

Depuis Carbou (1), on donne le nom de Lisi aux peuplades Kouka, Bilala et apparentées, ainsi qu'à la langue qu'elles parlent ensemble. Nous l'avons retenu parce que c'est un terme commode et qu'il n'en existe pas d'autre pour recouvrir cet ensemble, mais il faut dire qu'aujourd'hui il est ignoré des intéressés et connu seulement de quelques informateurs qui l'ont appris peut-être auprès d'enquêteurs français. Sans dire que ce soit sûrement le cas pour Lisi, il n'est pas rare de rencontrer des termes créés par suite d'une erreur ou d'un malentendu, et qui doivent leur fortune au fait que les informateurs habituellement consultés les ont adoptés pour ne pas paraître ignorants.

Le pays des Bilala non seulement est bordé par des tribus arabes sur trois de ses fronts, mais il est encore traversé par le flux et le reflux annuels des nomades arabes. Aussi, quoique le « tar lisi » soit encore une langue bien vivante au sein des communautés bilala et kouka, l'arabe est toujours connu et de plus en plus couramment utilisé.

Genre de vie

Le pays occupé par les Bilala est presque complètement dépourvu de terrains sablonneux. C'est une vaste dépres-

(1) H. CARBOU, *La région du Tchaï et du Ouaddaï*, tome I, p. 291.

sion formée d'argiles imperméables et dont la partie basse est occupée par le lac Fitri. Cette dépression retient l'eau des pluies et se transforme durant cinq mois chaque année en marécage.

Partant, l'élevage ne réussira que très médiocrement car l'extrême humidité favorise la multiplication des mouches, taons et moustiques. La glossine elle-même trouvera là son habitat le plus septentrional et sera responsable de chiffres de cheptel inférieurs à ceux qui nous devenaient familiers.

Population	District d'appartenance	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Caprins (1)
31 000	Ati	15 000	3 500	700	0	40 000
9 000	Bokoro. . .	10 000	1 000	200	0	15 000
40 000	. . Totaux. .	25 000	4 500	900	0	55 000

(1) Les ovins sont très rares chez les Bilala et c'est encore une conséquence de l'humidité trop grande.

En outre, le mil qui exige des terrains légers ne réussira pas et cèdera la place au berbéré qui s'accommode bien au contraire des terrains lourds et très humides. En compensation, le Bilala pourra se livrer à la pêche ; d'autre part, riz sauvage et kreb poussent en abondance et constitueront dans l'alimentation plus qu'un appoint. Damalisques et phacochères sont couramment chassés avec lances et chiens. Enfin, détail curieux, la femme bilala est, en dehors des Haddads, une des rares qui consentent à faire des poteries.

Autres aspects distinctifs

Les Bilala n'ont pas connu l'état de servage qui fut toujours celui des Kouka. En s'installant au Fitri au XVII^e siècle, ils fondèrent un sultanat autoritaire dont l'organisation et les méthodes étaient d'inspiration ouaddaïenne plutôt que kanembou. Le sultan siégeait à Yao sur la rive nord-est du lac Fitri. Aujourd'hui Yao n'est plus qu'un petit village comme les autres ; la résidence du descendant des sultans a perdu toute son ancienne splendeur et le maître n'a plus l'autorité qui lui permettait de réquisitionner selon son bon plaisir la main-d'œuvre nécessaire à son entretien ; les dépendances et le mur d'enceinte sont complètement en ruines. Nulle part ailleurs, on n'est autant

frappé par l'irréremédiable et comme fatale décadence des grands féodaux qui, il y a cinquante ans encore, gouvernaient à leur guise et possédaient sur leurs sujets le droit de vie et de mort.

Autrefois, les villages bilala étaient tous adossés au lac Fitri ; les rivages de celui-ci avec ses marécages, ses hautes herbes, ses roseaux, constituaient un excellent refuge en cas de menace extérieure. Maintenant, les Bilala se sont répandus à travers tout le pays et habitent loin du lac les anciens villages de culture. Il existe seulement deux villages insulaires qui vivent essentiellement des produits de la pêche.

Le chef bilala de Moïto appartient à la même famille que son homologue de Yao. Il s'en est séparé à la suite d'une querelle.

L'origine kanembou des Bilala est très estompée et ne se manifeste plus dans aucun domaine. C'est bien davantage le métissage avec les Kouka qui conditionne l'aspect qu'offre actuellement le Bilala : teint nettement noir, traits épais mais sans aucun prognathisme cependant ; le corps est resté très solidement charpenté, le crâne massif, l'orbite creuse, le regard dur ; l'air de vigueur, de férocité pourrait-on dire, est frappant plus que partout ailleurs.

La femme bilala n'est jamais excisée ; c'est la raison pour laquelle elle est plus recherchée que ses voisines Kouka et Médogo. Un garçon qui a choisi de se marier avec une fille bilala devra verser aux parents de celle-ci une somme de 2 500 à 5 000 francs, ou son équivalent. Il lui suffirait de deux fois moins pour obtenir l'accord de parents médogo ou kouka.

La polygamie comme partout est la règle : deux femmes à la fois est la formule la plus fréquemment rencontrée, mais un individu riche s'octroiera jusqu'à quatre et cinq femmes, jamais plus. L'adultère n'est pas rare et la réputation est courante.

La tradition islamique est chez les Bilala mieux connue et plus solide que chez les Kouka. Ils ont quelques lettrés, de petites écoles coraniques dans chaque village ; ils pratiquent assez régulièrement la prière et surtout le jeûne annuel, ils se rassemblent tous les vendredis, au zohr, pour la prière en commun, mais cela ne les empêche nullement d'être de solides buveurs de mérisse, boisson fermentée fabriquée avec du mil ou du berbéré, et de manger avec un égal appétit n'importe quel gibier. Des pratiques animistes même, empruntées aux Kouka, subsistent encore, surtout dans le sud ; elles se manifestent par les cérémonies rituelles et les offrandes qui accompagnent le début des pluies, des semailles, de la pêche. Sans doute ces coutumes

sont-elles en régression et les jeunes s'en détachent-ils de plus en plus, mais advienne une mauvaise récolte, des pluies insuffisantes, les sauterelles, une épizootie grave et les vieux tenants de l'animisme ont beau jeu pour en accuser les jeunes affranchis et réasseoir temporairement leur autorité.

LES MEDOGO

Les Médogo, au nombre de 8 000, occupent une région de 3 500 km² immédiatement au sud du 13° parallèle, à l'est et à la latitude du lac Fitri. Ils sont un trait d'union bien plus qu'une séparation entre les Bilala et les Kouka orientaux. A leur lisière nord, ils se mêlent à des Arabes Salamat semi-sédentaires tandis qu'au sud ils descendent au contact des Kenga et des Dadjo.

Ce sont des Maba de la tribu Kodoï qui ont donné au peuplement médogo son originalité. Ces Kodoï se sont détachés de la souche que l'on trouve encore actuellement au Ouaddaï à l'est de la route Abéché-Biltine et ont atteint le voisinage du lac Fitri à une époque récente, probablement au siècle dernier. Ils ont imposé leur autorité aux Kouka autochtones et fondé une petite capitale à Birni, au pied d'une montagne, l'Hadjer Médogo. Il est bien malaisé de démêler si c'est la montagne qui a donné son nom à la peuplade nouvelle ou le contraire, mais l'important est de retenir que les Médogo sont la résultante de mélanges entre les conquérants kodoï, les anciens occupants kouka et peut-être des Mesmedjé qui avaient accompagné les Kodoï dans la dernière phase de leur migration.

Quand on a déjà parlé des Kouka et des Bilala, il ne reste pas beaucoup à dire des Médogo, tant il est vrai qu'ils constituent une synthèse de ce que sont les deux premiers.

Bien qu'ils soient tout récemment venus à l'élevage, les Médogo se classent parmi les sédentaires comme des éleveurs particulièrement prospères. Les familles de dix personnes possédant quarante à cinquante têtes de zébus ne sont pas rares, et cela n'exclut pas les moutons, chèvres, ânes, chevaux habituels. Pas de chameaux bien entendu et le Médogo, lui aussi, pour se rendre sur les marchés lointains, fera appel à l'Arabe et à son chameau.

Il reste cependant que le Médogo vit surtout de l'agriculture et que le mil d'abord et le berbééré ensuite tiennent la première place dans son économie.

On ne peut terminer sans souligner que l'évolution suivie par Médogo, Bilala, Kouka tend encore à créer des rapprochements entre ces trois peuplades si semblables déjà

par maints côtés. Cette tendance vers l'unité est si forte et si bien ressentie qu'en cas de meurtre la conciliation est automatique : ni vendetta, ni dia d'une peuplade à l'autre. Fait curieux, cette tolérance s'étend même à l'Arabe nomade quand il est bien connu ; c'est dire que le cultivateur a eu naguère un vif besoin des produits et des services du pasteur.

LES HADJARAI

Ce n'est pas sans débat que nous avons retenu ce terme d'Hadjarai qui s'est imposé, bien qu'il recouvre un ensemble dont les éléments ont toujours été et se veulent encore nettement distincts. Mais le moment serait mal choisi, à une époque où tous les peuples, y compris les peuples africains, tendent irrésistiblement vers des communautés toujours plus larges, pour prolonger avec des mots un passé qui se transforme si vite. Nous allons nous expliquer.

Hadjarai vient du terme arabe hadjer qui signifie la montagne. L'Hadjarai, en arabe tchadien, c'est le montagnard, et cette appellation qui dérive d'une simple notion de milieu physique traduit par son caractère vague et généralisant le fait que ces montagnards sont toujours restés dans le passé et restent encore, dans une large mesure, particulièrement méconnus du monde arabe qui les cerne cependant de toutes parts. Mais justement, si, fait exceptionnel sous cette latitude, les peuplades dites Hadjarai ont échappé à l'infiltration arabe qui s'est manifestée partout autour d'elles, elles le doivent à la protection que leur offraient les massifs montagneux du Guéra et de l'Abou Telfane dont les sommets avoisinent 1 800 mètres ; elles le doivent aussi secondairement à un tempérament guerrier bien trempé et à une cavalerie réputée.

Avec les Hadjarai, on s'enfonce jusque sous le 12° parallèle et par-delà même jusqu'aux limites du Baguirmi. Ils font suite vers le sud aux Bilala, aux Médogo, aux Kouka et sont étroitement encadrés à l'est, comme à l'ouest par des Arabes semi-sédentaires. Tous ces voisins ont une économie mixte : agriculture et élevage, tandis qu'ici, hors l'élevage du cheval toujours très en honneur, nous ne trouvons que des cultivateurs purs tout entiers occupés à leurs champs de mil, d'arachides, de sésame, de pois de terre, de tabac, de coton. Pourtant, le pays se prêterait bien à l'élevage étant donné l'altitude, et le zébu serait certainement ici plus à l'aise que dans les marécages du Fitri, mais n'est-ce pas l'hostilité à l'Arabe, le souci de le tenir à l'écart

comme un danger, qui ont empêché les techniques d'élevage de se répandre ici comme elles l'ont fait ailleurs ?

A une époque récente cependant, des Arabes Oumar appartenant à la tribu Diaatné se sont installés à demeure dans l'ouest du pays, chez les Kenga, tandis que les grands nomades prenaient l'habitude au cours de leur transhumance de le pénétrer de plus en plus profondément, mais cela n'a provoqué nulle part de vocation même timide pour l'élevage et aucun signe ne permet de penser qu'il en ira autrement demain.

Ce môle montagneux qui a résisté aux influences arabes est resté du même coup réfractaire à l'Islam.

L'Hadjarai est resté solidement attaché à la religion de ses pères. Nulle mosquée dans les villages, mais à l'écart, un arbre, un rocher, parfois un petit édifice de paille, abritent la margai ; il semble que ce soit une divinité mal-faisante et les sacrifices qu'on lui offre sont destinés à l'apaiser. L'homme comme la femme sont nus, couverts seulement d'un court caleçon ou d'un cache-sexe en peau. Le fléau de portage est le même que celui que nous avons vu déjà, mais la poterie est d'un type particulier.

Dans cette société très ancienne, restée intacte malgré toutes les marées qui ont déferlé le long de ses frontières, un ferment vient de se glisser : les Hadjarai sont parmi les populations du nord et du moyen Tchad les seuls qui fournissent, et ce depuis vingt ans, d'importants contingents à l'armée ; ce sont ces anciens tirailleurs revenus au village, dotés d'une pension qui leur donne rang de notable et de l'auréole du grand voyageur, qui menacent le vieil équilibre. Non seulement les partis politiques recherchent leur concours, mais ils sont par surcroît les fourriers d'un Islam qu'ils ont embrassé pendant leurs séjours dans les grandes cités, foyers religieux particulièrement actifs. N'exagérons pas cependant : les anciens tirailleurs hadjarai sont moins de 2 000, soit à peine plus d'un pour cent de la population totale et les fidèles de la margai gardent assez de prestige pour freiner l'ardeur qui se met au service d'une divinité rivale, mais l'édifice, aussi puissant qu'il soit encore, est miné.

Voici quelles sont les peuplades qui constituent l'ensemble hadjarai :

1° Les Kenga au nombre de 23 000 ont leur chef-lieu à Abtouyou, entre Bokoro et Mongo ; ce sont des originaires du bassin du Chari ; peut-être apparentés à certains Baguirmiens et qui parlent une langue proche de celle des Kouka. C'est chez eux qu'ont trouvé asile 4 000 Arabes Oumar semi-sédentaires ; c'est chez eux aussi que se trouve Bit-

kine, le grand marché qui rivalise d'importance avec son voisin N'Gama, qui rassemble chaque semaine une cohue indescriptible de gens venant aussi bien de Fort-Lamy que d'Abéché, du Chari et de Largeau même, et où s'est installée une petite colonie de commerçants arabes. Il ne serait pas étonnant en conséquence que les Kenga se placent un jour à l'avant-garde de l'évolution qui ne peut manquer de se produire.

2° Les Dangaléat, centrés sur Korbo et qui s'avancent jusqu'au voisinage de Mongo forment un bloc compact de près de 20 000 individus. Ils semblent avoir une origine nilotique comme les Dionkor et les Bidio.

3° Les Dionkor se rencontrent dans les parties les plus hautes et les plus escarpées des massifs du Guéra et de l'Abou Telfane : 13 000 ici, 7 000 là. Ce sont les occupants les plus anciens, les plus imperméables à toute influence extérieure. Pourtant, une mission chrétienne installée à Baro, au cœur de l'Abou Telfane, obtient de bons résultats. On trouve encore d'autres Dionkor détachés, loin dans le sud, sur les districts d'Abou Déia et de Melfi.

4° Les Bidio occupent la région au sud de l'Abou Telfane. Ils sont là 13 000 à l'écart de tout grand axe.

5° Les Yalnas ne constituent pas une tribu. C'est le nom donné aux anciens esclaves affranchis. On les trouve partout et notamment mêlés aux Dionkor sur les districts de Melfi et Abou Déia.

Kenga, Dangaléat, Dionkor, Bidio ont donc en commun un genre de vie, une économie, une religion, des mœurs qui les distinguent nettement de leurs voisins et c'est pour cela que le terme d'Hadjarāi est bien commode. Mais si, par comparaison avec leurs voisins, ces peuplades peuvent paraître semblables, elles n'en présentent pas moins des différences : origines et langues sont distinctes, et toute symbiose est retardée par la pratique chez chacune d'elles d'une stricte endogamie.

LES DADJO DE L'OUEST

L'habitude a été prise de classer les Dadjo de l'ouest parmi les Hadjarāi, mais en ce qui les concerne nous ne répéterons pas la généralisation à laquelle nous avons consenti pour les Kenga et autres Dionkor.

Les différences ici ne s'arrêtent plus à des considérations d'origines et de langues ; elles débordent encore dans le genre de vie, l'économie, la religion, les mœurs.

A ne considérer même que le terme Hadjaraï, il est impropre pour désigner les Dadjo puisqu'ils habitent la plaine s'étendant au nord des massifs montagneux ; dès qu'on aborde les contreforts de ceux-ci ils laissent la place aux Dionkor, aux Dangaléat, aux Kenga. Le fait que le canton dit Dadjo, qui a son chef-lieu à Douziat, s'avance au sud-est dans le massif ne contrarie pas cette donnée, puisque cette partie montagneuse est habitée par des Dionkor.

Nous allons voir que les Dadjo sont bien plus proches de leurs voisins de l'est et du nord : Moubi, Mesmedjé, Kouka et Médogo.

Si nous précisons Dadjo de l'ouest, c'est qu'il en est d'autres 250 kilomètres à l'est, au Dar Sila, dans le sud du Ouaddaï. Ce noyau est très vigoureux puisque avec 30 000 individus, il a une importance presque égale à celui de l'est.

Les Dadjo du Dar Sila assurent que leurs frères de l'ouest se sont détachés d'eux ; les Dadjo de Douziat prétendent le contraire. La vérité semble être encore ailleurs. Les Dadjo qui furent les premiers maîtres connus du Ouaddaï laissèrent au xv^e siècle la place aux conquérants tounjour, et c'est probablement dès cette époque qu'ils se divisèrent en deux moitiés et cherchèrent refuge au voisinage des grands massifs du Dar Sila et de l'Abou Telfane.

Malgré les siècles et la distance, le sentiment d'une origine commune est resté très fort. La pratique de l'endogamie chez les Dadjo de l'ouest n'exclut pas cependant leurs cousins du Dar Sila et les mariages d'un noyau à l'autre ne sont pas rares. La langue est restée commune aux uns et aux autres mais elle recule de plus en plus devant l'arabe.

Les Dadjo de Douziat qui nous intéressent ici sont des sédentaires purs habitant des villages permanents de huttes en paille. Ils cultivent surtout le berbéré et secondairement le gombo et le coton. Les huttes sont toujours entourées d'une zériba d'épineux où le bétail s'abrite la nuit, car à l'inverse du montagnard, le Dadjo élève zébus, moutons et chèvres. Il abreuve à des puits permanents toujours très proches du village et qui ne dépassent guère cinq mètres de profondeur. Les Missirié nomades apprécient ces facilités et il en est qui s'attardent dans le pays pendant toute la saison sèche, entretenant avec les sédentaires de minces mais multiples courants d'échanges : grain, gabak, nattes, contre lait, beurre, petit bétail. Les relations sont excellentes et justement pour leur garder ce caractère, le nomade abreuve toujours sur des puits distincts de ceux utilisés par le Dadjo.

Comme tous les sédentaires de la plaine, le Dadjo a été gagné par l'Islam ; chaque village a son enclos à usage de mosquée, hommes et femmes portent les vêtements habituels aux Arabes et si les pratiques animistes ne sont pas partout disparues, elles sont cependant cachées à l'étranger comme un signe honteux bien plus que comme un objet dont il faut garder le caractère secret.

LES MASSALAT DE L'OUEST

Quoique ensemble ils forment un seul tenant, nous avons distingué les Massalat de l'ouest des Massalat de l'est. Ceux-ci ont été classés parmi les semi-sédentaires.

Il est certain que dans le passé, ces Massalat se sont détachés de la grande tribu Massalit habitant toujours au voisinage de la frontière du Soudan et débordant très avant dans le Darfour. Ils le nient cependant et ne veulent pas être confondus avec ces quasi-païens restés fort misérables. On se demande d'ailleurs si, bien souvent, ils ne sont pas de bonne foi en proclamant cela : la volonté d'effacer tout souvenir d'appartenance aux Massalit a pu être assez forte pour que la tradition oublie celle-ci. Mais les Massalit, eux, l'ont retenue. Ce souci de rompre avec des origines qui sont jugées fâcheuses, honteuses peut-être, s'est en particulier manifesté par une altération, une arabisation de l'appellation : tandis que les lointains étrangers d'Adré sont restés des Massalit, sur Oum Hadjer comme sur Am Dam on s'appelle : Massalati au singulier, Massalat au pluriel, Massalatiyé et Massalatiyat au féminin. Il est vraisemblable, mais ce n'est qu'une hypothèse, que les Massalat se sont formés à partir d'éléments Massalit qu'Abd el Krim ben Djamé se serait attachés et qui auraient participé derrière lui à la conquête du Ouaddaï sur les Tounjour.

Les Massalat parlent une langue propre différente de celle des Massalit et qui est peut-être apparentée à celle de leurs voisins Karenga ; ce n'est pas sûr. Ce qui l'est, c'est que cette langue Massalat est partout supplantée par la langue arabe et certainement en voie de disparition proche. C'est un phénomène qu'il faut souligner parce qu'il est vrai partout et dans tous les domaines : lorsque la génération d'Africains née avant la mise en place par la France de son appareil administratif, quand la sécurité était incomplètement assurée — entre 1910 et 1925 selon les régions, — lorsque cette génération qui appartient à l'Afrique d'hier aura disparu, nous assisterons à un décro-

chage bouleversant et la trame des vieilles institutions si emmêlée déjà, deviendra inextricable.

Les Massalat sont bordés de peuplades qui offrent des aspects et des genres de vie proches des leurs : à l'ouest et au sud-ouest, des sédentaires Kouka, Mesmedjé, Moubi ; au sud-est et à l'est des semi-sédentaires Bakhat, Dadjo, Bandala, Maba ; au nord, ils s'ouvrent sur le monde des Arabes nomades, Missirié, Zioud, Mahamid dont les moukhals traversent tout le pays en s'attardant tout particulièrement dans l'est.

Chez le Massalat, la hutte et le village ne sont pas différents de ce qu'on a vu chez les Kouka par exemple.

Les cultures sont les mêmes : mil, doura autour des villages, berbéré au bord des ouadis, haricots, sésame, pois de terre, arachides. Le coton a été abandonné et si les vieillards tissent encore le gabak, c'est avec du coton acheté aux Dadjo de l'ouest.

Le troupeau vit aux abords du village, passant la nuit sur les champs de mil ; pendant l'hivernage, il couche même dans les zéribas du village. Pourtant dès que les premières pluies sont annoncées dans le sud, le bétail avec quelques bergers part à la rencontre des mares et de l'herbe nouvelle ; il rentre à mesure que les mares se remplissent au nord ; ce mouvement ne dure guère qu'un mois et ne dépasse pas Mangalmé, dans la partie sud du pays Moubi.

La mise en cheptel, les migrations des chekhalas se retrouvent encore ici. Pour ne pas nous répéter sans cesse, ces aspects de la vie économique et sociale qui sont communs à tous les sédentaires du Batha et du Ouaddaï seront étudiés avec leurs causes et leurs répercussions dans un chapitre distinct.

De même, les chiffres de population, les chiffres de cheptel figureront ailleurs sur des tableaux d'ensemble qui permettront des comparaisons plus faciles.

*
**

Voici quelle est la composition de la famille de Mahamat, Massalat habitant le village d'Am Dioufour, 15 kilomètres au sud d'Oum Hadjer.

Première femme : Harné — origine Moubi — décédée auprès de Mahamat — cinq enfants :

Abdoullaï — 40 ans — marié — trois enfants avec une femme, trois enfants avec une autre ;

Achéta — 35 ans — mariée deux fois — cinq enfants dont deux décédés ;

Kaltouma — 30 ans — mariée deux fois — quatre enfants dont deux décédés ;

Mariam — 26 ans — mariée depuis quatre ans — sans enfants ;

Ahmet — décédé à l'âge de un an.

Deuxième femme : Hassina — origine Massalat — répudiée sans enfants.

Troisième femme : Hassaniya — origine Massalat — cinq enfants :

Angoudia — 25 ans — mariée deux fois — un enfant ;

Assiba — 14 ans — célibataire ;

Harana — 8 ans ;

Kaltouma — décédée à 1 an 1/2 ;

Adoum — décédé à 7 jours.

Quatrième femme : Khadidjé — origine Massalat — un enfant :

Achéta — décédée à 7 ans.

Cinquième femme : Mahazéla — origine Massalat — six enfants :

Chana — 13 ans — garde le troupeau au Dar Moubi ;

Ali — 10 ans — parti avec sa mère pour ramasser des graines sauvages ;

Abderrassoul — 8 ans ;

Aroufaï — 7 ans ;

Mariam — décédée à 2 ans ;

Kaltouma — décédée à un an.

Autre cas : celui de Brahim habitant le même village d'Am Dioufour. Il a successivement épousé trois femmes dont deux été répudiées. Avec l'une de celles-ci, nommée Achéta, d'origine Mesmedjé, il a eu cinq enfants :

Moktar — décédé à 1 an ;

Bourma — décédé à 2 ans ;

Mahadjir — 20 ans — marié depuis un an avec une femme Massalat dont il a un enfant de trois mois — préparait le 6 juin le champ en vue des semailles de mil ;

Youssouf — décédé à 2 mois ;

Atahib — 16 ans — célibataire — parti depuis quatre mois à Fort-Archambault pour s'y embaucher ; rentrera avec les pluies.

Achéta s'est mariée à trois reprises, et chaque fois elle a été répudiée ; elle est maintenant vieille et vit à Am Dioufour avec une fille de 8 ans qu'elle eut avec son troisième mari. Avec son deuxième mari, Brahim, elle eut les cinq enfants ci-dessus. Avec le premier, elle en eut trois, dont deux sont décédés tandis que le troisième est, depuis trente ans, au Soudan avec son père.

Brahim, le deuxième mari, s'est rendu deux fois au Soudan au cours de son existence : la première fois, à l'âge de vingt ans, il y séjourna deux ans ; la seconde, à l'âge de trente ans, il y séjourna un an.

LES MESMEDJE

Les Mesmedjé ont leur domaine au sud-ouest d'Oum Hadjer, à cheval sur le 13^e parallèle et sur la Batha. Ils sont entourés par des peuplades très semblables à eux : Kouka, Dadjo, Moubi et Massalat. Comme toutes les populations sédentaires entre Fitri et Soudan, ils sont pénétrés d'influences arabes apportées et entretenues par les nomades.

Les Mesmedjé ont une langue propre mais qui recule de plus en plus devant la langue arabe.

Selon la tradition, les Mesmedjé seraient arrivés au Ouaddaï avec Abd el Krim ben Djamé ; or celui-ci, après qu'il se fût proclamé sultan du Ouaddaï, attribua à ses alliés, aux marches de son royaume, des domaines pour s'y installer ; c'est ainsi que le pays entre Assafik et Birket-Fatmé, conquis sur les Kouka, échut aux Mesmedjé.

LES MOUBI

Les Moubi occupent un pays qui s'étend entre les 12^e et 13^e parallèles. Leur présence dans cet habitat semble très ancienne ; ils offrent parfois un type physique qui atteste une assise négro-africaine assez bien préservée et qu'on retrouvera dans la partie sud du Ouaddaï. Il se peut même que les Kadjaksé partagent avec eux la même origine. Mais les Moubi n'en ont pas moins connu l'influence arabe car ils occupent justement entre l'Abou Telfane et le massif de Kokoro une bonne partie d'un couloir qui canalise naturellement le flot des Arabes transhumants.

Le Moubi produit berbéré, mil, doura, sésame, haricots, pois de terre, un peu de coton, quelques arachides, pas beaucoup, car les terrains sablonneux sont rares et réservés au mil ; son troupeau lui donne un peu de viande et surtout du lait et du beurre. Mais ce sont essentiellement du mil et du berbéré que le Moubi vend pour se procurer l'argent qui lui est nécessaire. A l'Arabe il achète du bétail, une vache, un mouton, un bœuf porteur ; pour une vache,

il donnera deux charges de chameau de mil, soit deux rahals ou vingt yébés ou 160 muits, 300 kilos environ ; un beau mouton lui coûtera 60 kilos de berbéré. Des marchés du Salamât, il rapporte du poisson séché et des peaux de crocodiles ; il demande du miel aux Kadjaksé et aux Mourro ; du poisson et des nattes aux Mesmedjé et aux Massalat ; des nattes aussi aux Kouka ; du tabac et du sésame aux Hadjaraï ; du gombo, du coton, du gabak aux Dadjo. Il fréquente les marchés de Sévinia, Mangalmé, Mouraï, Bitiotchi, mais il franchit couramment les limites de son pays pour se rendre à Assafik, Oum Hadjer, Am Sak, Am Nabak, Abéché, etc...

Le jeune homme Moubi peut prendre femme chez tous ses voisins : Massalat, Mesmedjé, Kouka, Dadjo, Birguid et même chez les Arabes Salamât et Ouled Zioud. L'accord du père est toujours requis, mais c'est souvent le fils qui choisit sa future épouse. Les monogames ne sont pas rares, mais même chez eux la répudiation reste courante.

LES KADJAKSE

Avec les Kadjaksé on s'enfonce encore davantage au sud et on aborde en même temps une région montagneuse qui annonce le Dar Sila. Par ailleurs, la forêt diffuse d'épineux fait place à une forêt plus dense à feuilles épaisses. La savane courte, les larges horizons qu'affectionne le nomade ont disparu et l'influence arabe qui a si profondément pénétré ailleurs ne sera plus ici que très superficielle. On pourrait entreprendre une comparaison avec les Hadjaraï, mais nullement un rapprochement : l'altitude et secondairement la latitude ont joué le même rôle d'isolant par rapport à l'Arabe, mais, tandis que les Hadjaraï avaient le tempérament et les moyens convenables pour se défendre aussi de toutes autres influences extérieures, les Kadjaksé, eux, qui se trouvaient dans l'orbite du royaume du Ouaddaï ont subi de la part de celui-ci une oppression dont ils ne sont pas encore relevés, surtout dans le sud.

Le pays est dépeuplé — un habitant seulement au kilomètre carré — et particulièrement misérable. Sans doute on cultive le berbéré, mais une bonne partie de la récolte sert à la fabrication du mérisé dont la consommation excessive ajoute aux méfaits de la sous-alimentation. L'un des rares produits portés dans les marchés est le miel des abeilles sauvages. On se nourrit donc essentiellement de produits de cueillette. L'élevage existe seulement à l'état embryonnaire.

La langue arabe est très peu connue ; le Kadjaksé parle une langue semblable à celle des Moubi.

Les coutumes sont à peu près celles qui sont communes à tout le Ouaddaï, mais l'emprise de l'Islam reste faible.

Y a-t-il chez cette peuplade tellement attardée des signes d'évolution ? Sans doute l'écrasante tutelle des féodaux ouaddaïens a cessé, l'élevage devient un peu plus prospère dans la partie nord, le récent démarrage de la culture de l'arachide fournit quelque numéraire, les nomades arabes prennent l'habitude de pénétrer le pays en y apportant avec les sous-produits de leur élevage des éléments nouveaux de civilisation ; mais, aussi longtemps que l'alcoolisme n'aura pas été freiné, aucun progrès ne sera enregistré.

LES MOURRO

On s'avance ici au sud du 12^e parallèle, dans la vallée moyenne du Bahr Azoum. C'est un pays de plaines argileuses qui durant six mois de l'année se transforment en marécages où pénètrent l'éléphant et le buffle.

Le type humain devient nettement négroïde. L'homme souvent, la femme toujours, vont nus.

Les Mourro constituent autour d'Aboukoussoum un tout petit noyau de populations étroitement encadrées entre les Kadjaksé, les Birguid, les Dadjo du Sila, les Dagal et les Rounga. Ils ressemblent à ces deux dernières peuplades et partagent avec eux la même langue. La langue arabe est très mal connue et se limite au vocabulaire d'une centaine de mots nécessaires à quelques échanges avec les nomades.

L'actuelle condition des Mourro ne doit pas être très différente de celle que connaissaient il y a un demi-siècle les Kouka par exemple et cette comparaison permet de mesurer le chemin parcouru par ceux-ci, encore qu'ils aient beaucoup à faire pour atteindre à un niveau de vie satisfaisant. Les Mourro cultivent seulement le kourgnai, variété de sorgho rouge qui pousse dans les terrains argileux et humides, et en quantité moindre le doura. Aucun élevage, pas même du petit bétail, car les mares que le Bahr Azoum garde après sa décrue pendant toute la saison sèche entretiennent des foyers permanents de glossines qui interdisent à un troupeau sédentaire de subsister. Aussi, l'homme se consacre-t-il surtout à la chasse, à la pêche ; la femme, à la cueillette des graines et baies sauvages.

LES DAGAL ET LES KIBET

Dagal et Kibet sont les voisins des Mourro au sud et à l'est. Ces trois peuplades présentent entre elles et avec les Rounga qui les prolongent à l'est jusque et au-delà de la frontière soudanaise, de nombreux aspects semblables. La langue, par exemple, est commune à tous.

Toute cette région qui se trouve au carrefour des frontières du Tchad, de l'Oubangui et du Soudan, a été très éprouvée par la traite des esclaves. Elle n'était guère pour les sultans du Ouaddaï qu'un réservoir de main-d'œuvre servile où ils ont puisé sans merci. Rabah et ses séides, à la fin du siècle dernier, ont été des écumeurs qui ont ajouté encore aux ravages. La population décimée, abêtie, se relève à peine. Pourtant, la récente introduction de l'arachide, la culture du coton entreprise de façon rationnelle et dont le produit est facilement écoulé vers l'usine d'égrenage d'Am Timan ont apporté un peu de mieux-être. La chasse, la pêche, la cueillette qui s'ajoutent à la traditionnelle culture du kourgnaï restent cependant les occupations principales. Très peu d'élevage : chez les Dagal, quelques ânes seulement et des poules, tandis que les Kibet un peu moins défavorisés possèdent quelques zébus — une tête en moyenne pour deux personnes. Sans doute doivent-ils cette particularité au fait que leur habitat, à l'écart de la vallée du Bahr Azoum, est moins infesté de glossines, ainsi qu'au voisinage et à l'exemple que leur offrent les Arabes Ouled Rachid qui les bornent à l'ouest.

Comme il est fatal, ce voisinage arabe qui éveille une vocation pastorale provoque en même temps une aspiration vers l'Islam qui est moins sensible chez les Dagal et surtout chez les Mourro et les Rounga.

Ce qui est grave hélas, c'est que ces populations qui sont parmi les plus éprouvées que nous ayons rencontrées sont en même temps celles où les efforts de transformation sont le plus difficiles et le plus coûteux en raison de l'éloignement et de la difficulté d'accès du pays ; ainsi, le handicap qui existait pour elles au départ risque de se creuser encore davantage.

LES MABA DE LA MONTAGNE

Avec les Maba, nous allons pénétrer au Ouaddaï, dans une région qui se différencie nettement de celles que nous

avons parcourues jusqu'ici. C'est cette originalité du milieu physique en même temps que des contingences historiques particulières qui vont donner aux populations du Ouaddaï une si puissante entité et, entre elles, à travers des genres de vie différents, une réelle unité. On a, très vif ici, le sentiment de rencontrer un monde fermé, à part, qui sort à peine de ses vieilles institutions féodales. Nous mettrons l'accent sur cet aspect si remarquable du Ouaddaï lorsque, au chapitre suivant, nous étudierons les Maba de la plaine qui sont plutôt des semi-sédentaires.

Les Maba de la montagne sont répartis dans les cantons Kodoï et Ouled-Djéma du district de Biltine ; Bourtaï, Kachim-el-Ouadi, Manjobok et Ouadi-Hamra du district d'Abéché (1). Ils partagent les mêmes origines, la même langue, le même genre d'habitat, les mêmes mœurs et coutumes que les Maba de la plaine ; ils se distinguent de ceux-ci par une évolution moins prononcée et qui ne leur a pas permis encore de beaucoup changer leur genre de vie et l'assiette de leur économie. Il eût pu paraître normal d'étudier d'abord les montagnards dans le détail, puis, par comparaison, leurs voisins de la plaine : le schéma de construction prévu pour l'ensemble de cette étude ne l'a pas permis ; c'est un mince inconvénient. Cette formule aura peut-être même l'avantage de mieux découvrir l'avenir des montagnards qui suivent la même évolution que les Maba de la plaine, mais avec un retard provoqué par une cohabitation moins intime avec les pasteurs arabes. C'est là un phénomène qui nous est devenu familier.

LES MARFA ET APPARENTÉS

Marfa, c'est un massif montagneux qui s'élève dans un enchevêtrement de chaînes à 75 kilomètres au sud d'Abéché, au centre d'un triangle ayant pour sommets Abéché, Am Dam et Am Guéréda, ou, si l'on veut, dans la pince que forment les bassins de la Bithéa et de la Batha avant leur confluent. C'est aussi l'un des sept cantons qui, ensemble, constituent le district d'Abéché ; c'est enfin le nom de la peuplade qui habite ce massif.

Les Marfa sont flanqués à l'ouest par deux autres peuplades : les Karanga et les Kashméré qui tirent leur nom, eux aussi, des montagnes qu'ils occupent : les monts de Kashméré au nord-ouest, les monts de Karanga au sud-

(1) Cf. carte n° 25.

ouest, qui sont comme deux môles avancés du massif de Marfa.

Avec les Niabada qui se situent au carrefour des trois massifs, ces peuplades offrent des analogies qui autorisent à les confondre dans un chapitre commun, et ce n'est pas par hasard qu'elles ont été comprises par l'autorité administrative dans un canton unique de plus de 15 000 habitants.

Les Marfa, Kashméré, Karanga et Niabada sont souvent classés parmi les Maba ou même tout simplement confondus avec eux. Ce n'est pas exact. Le pays qu'ils occupent aujourd'hui aurait connu autrefois, sous le sultan Saboun, c'est-à-dire au début du XIX^e siècle, une famine particulièrement sévère qui l'aurait anéanti ; c'est le même sultan Saboun qui aurait imaginé son repeuplement à partir d'éléments ramenés d'expéditions guerrières dans l'Abou Telfan et jusqu'au Baguirmi (1). La famine est une explication très vraisemblable ; celle-ci aurait seulement passé les bornes habituelles en n'épargnant même pas les hommes et femmes dans la force de l'âge ; elle paraît cependant suspecte à certains qui affirment qu'il s'agissait d'une épidémie foudroyante, tandis que d'autres chuchotent que Saboun était un monarque cruel et perfide et qu'il fit massacrer les habitants de cette région qui lui avaient manqué d'obéissance. Tout le monde s'accorde en tout cas à reconnaître que le Marfa et les massifs voisins furent repeuplés avec des captifs ramenés du sud-ouest, des Dionkor en particulier peut-être, et cette assertion coïncide bien avec le fait que l'histoire se souvient de Saboun comme d'un sultan guerrier entre tous et qui conduisit notamment plusieurs expéditions jusqu'au cœur du Baguirmi.

On ne peut s'étonner dès lors du chaos qu'offrent ces populations rassemblées là depuis seulement un siècle et demi et formées d'éléments certainement divers. L'examen superficiel des langues n'apporte guère de lumière. Nous avons tenté au tableau n^o VIII une trop rapide comparaison entre les vocabulaires ; il semble en ressortir une identité entre la langue des Karanga — la même que chez les Kashméré — et celle des Bakhat ; un fond de parenté peut-être entre le mabang et les langues parlées par les Massalit et les Marfa, mais ceux-ci n'ont-ils pas emprunté à leurs maîtres la plupart des termes qu'ils emploient en les mêlant à un résidu de vocabulaire apporté ? Tout cela

(1) Cette tradition inédite nous a été rapportée par Mahamat Abdoullai el Amin, descendant d'un grand dignitaire à la cour du sultan, remplissant actuellement les fonctions de cadi auprès du tribunal coutumier d'Abéché. Il nous a accompagné tout au long des 7 000 km que nous avons parcourus à travers le Ouaddai. Nous rendons ici hommage à sa sagacité et le remercions encore de la part et de l'intérêt qu'il a pris à cette enquête.

qui, pour un linguiste averti, doit être très confus, est tout à fait inextricable pour un profane. On est tenté d'imaginer que les noyaux de populations déplacés provenaient tout simplement de souches différentes et que chacun de ces noyaux aurait été installé par les soins de Saboun dans un secteur déterminé.

Ouvrons une parenthèse pour souligner ici que Moubi et Kadjaksé parlent la même langue, laquelle semble avoir des affinités avec la langue des Birguid. De même, on peut retenir une analogie complète entre la langue des Mararit et celle des Abou Charib, mais nous verrons qu'il n'y a là rien d'étonnant ; autre analogie entre Tama et Asongori, et peut-être une parenté entre ces deux dernières et les deux précédentes. Par contre, rien qui permette de rapprocher comme il a été quelquefois tenté, le Dadjo du Tama et du Zagawa ou bien le Zagawa du Mimi. Pour avancer ces données, très imprécises et très incertaines, nous avons aussi tenu compte de l'avis d'informateurs qui avaient la réputation d'avoir voyagé hors de leur tribu d'appartenance : leurs réponses se contredisent souvent, mais tandis qu'elles sont généralement dignes de foi quand elles affirment de nettes différences, elles sont suspectes quand elles concluent à une analogie, car elles peuvent alors se fonder sur de simples emprunts de vocabulaire, comme on en observe partout entre peuplades voisines. Ainsi, les Marfa, Karanga, Kashméré parlent souvent, outre leur langue propre, le mabang et quelques rudiments d'arabe ; ils ne distinguent pas toujours où s'arrête leur langue et où commence le mabang. L'inverse n'est pas vrai : les Maba voisins, de l'ouadi Manjobok, de l'ouadi Chauk, de l'ouadi Korio, et a fortiori les Arabes transhumant à travers le massif, ne connaissent pas les langues des Marfa et des Karanga.

Si des considérations ethniques, linguistiques distinguent des Maba les populations du Marfa, celles-ci n'en ont pas moins adopté des habitudes de vie tant dans le domaine social que dans le domaine économique qui sont exactement celles des Maba sédentaires.

Mais voyons plutôt comment se présente, comment se comporte le village d'Hogouné, au cœur même du massif de Marfa. C'est un gros village de quatre à cinq cents feux, étroitement enfermé dans un cirque montagneux. Les huttes sont des pailotes du type maba avec leur système compliqué de cours et de ruelles. L'ensemble couvre une superficie d'un kilomètre carré, mais des intervalles assez larges le séparent en plusieurs quartiers. L'un de ces quartiers est abandonné ; les habitants ont fondé un village nouveau à dix kilomètres de là sur des champs éloignés ; ce village n'a pas été créé de toutes pièces : c'était auparavant un

dankoutch, un village saisonnier, un village de culture, que des habitants d'Hogouné occupaient quatre mois par an pendant la période de végétation du mil, jusqu'au jour où ils se sont jugés assez nombreux pour fonder une installation permanente.

Les champs de mil commencent aux abords mêmes du village, mais l'espace est compté et la plupart des terrains de culture s'étendent hors du cirque montagneux dans des zones qui ont dû être déboisées.

Avec le mil on cultive beaucoup de haricots qui constituent une spécialité des Marfa ; le sésame aussi ; chaque famille possède son champ de coton parfois très lointain. Comme chez toutes les populations pauvres et attardées, le coton a gardé ici une faveur qu'il a perdue ailleurs et les ateliers de tissage sur la place du village sont restés très actifs. Le doura et le maïs poussent dans le village même, sur les places, dans les cours, au bord des ruelles si étroites pourtant.

Le troupeau n'est pas considérable ; lions, léopards et hyènes constituent un fléau redoutable qui l'empêche de grossir. Une enquête effectuée en 1955 dans la moitié des cantons montagneux du Ouaddaï a permis d'évaluer à 8 000 le nombre des zébus détruits par les fauves ; on dénombrait en même temps trente enfants emportés dans le courant de la même année. Les hyènes sont les plus nombreuses et les plus hardies ; plus d'un millier furent empoisonnées au cours d'une campagne de destruction conduite également en 1955 par le service de l'élevage. Les Marfa possèdent des bœufs-porteurs, ce qui atteste d'ordinaire une pratique de l'élevage très ancienne, des ânes aussi, quelques chevaux ; les chèvres sont plus nombreuses que les moutons ; pas de chameaux. Le troupeau reste toute l'année dans le voisinage du village sous la surveillance perpétuelle des bergers ; durant la saison sèche, il couche sur les champs à l'intérieur d'une épaisse zériba d'épineux ; durant l'hivernage, quand les champs sont en culture, il est tenu à l'écart des plantations, mais toujours aussi près que possible du village.

Malgré les fauves, des Arabes nomades prennent le risque de traverser le Marfa et quelquefois de s'y attarder : ce sont surtout des Mahamid, éleveurs de chameaux, qui ont passé la saison des pluies sur Oum Chalouba et Kharma. Le 1^{er} mars, à 3 kilomètres d'Hogouné, on rencontre justement un fèrik de dix tentes formant cercle ; elles stationnent sur le champ d'un paysan marfa dont la femme vient chaque jour pour faire une visite ; au moment de l'installation, elle a porté au chef du fèrik huit koros de mil, soit dix à douze kilos ; durant la période de fumure

qui va durer un mois environ, elle versera en outre cent francs tous les quatre jours. C'est toujours le sédentaire qui sollicite le nomade ; jamais celui-ci n'offre d'emblée ses services au paysan. Quelquefois quand le Marfa possède un troupeau assez important pour fumer convenablement son champ lui-même, il construit sur celui-ci, au voisinage du village ou du dankoutch, la même tente en nattes que l'arabe, ou bien, si le berger est célibataire, il s'abrite derrière un charganié.

Il arrive aussi qu'un village ayant été gravement éprouvé par un raid de sauterelles, essaïme et se disperse dans les villages d'un canton voisin qui a été épargné. Ce peut être encore une famille dont le champ a été ravagé par les oiseaux parce que l'enfant auquel la surveillance avait été confiée est tombé malade au moment de la maturation du mil. On part avec les troupeaux, l'homme s'engage comme berger, la femme s'occupe à des travaux domestiques, bat le mil, cueille le coton, répare une palissade ; elle recevra une rétribution qui pourra être de quatre koros de mil (5 à 6 kilos) pour une matinée de battage ; d'un panier de coton pour quatre paniers remplis, lequel panier de coton, très serré, sera échangé contre son propre volume de mil. Et qui sait ? la fortune tournant, l'an prochain, les rôles seront peut-être inversés.

Chaque vendredi, c'est le marché à Hogouné : quelques sédentaires voisins, des nomades aussi, sont venus et campent au bord du village dans l'ombre d'un gros ficus. Les villageois apportent surtout du mil et du coton, de la viande de daman ; les voisins venus du sud proposent des arachides ; d'autres, venus du nord, des oignons, de l'ail, du piment, récoltés dans leurs jardins de la Bithéa ; les Haddad des poteries ; les Arabes nomades du lait et du beurre surtout, mais aussi des feuilles de doum pour la vannerie, de la farine de doum provenant des noix ramassées dans les forêts-galeries de la Batha, des graines sauvages : absabé, kreb, nabak ; quelquefois, un Toubou peu pressé, restant très à l'aise dans un milieu qui lui est pourtant tellement étranger, s'arrête pour échanger du sel en cristaux d'Ounianga ou du sel rouge de Démi ; de petits colporteurs sont aussi au rendez-vous avec un peu de sucre et de thé.

Tout cela, en somme, n'est pas très différent de ce que nous avons vu dans l'ouest. Pourquoi alors trouve-t-on cette pauvreté, ce dénuement qui confinent à la misère ? Est-ce seulement une impression causée par l'entassement comme peureux des huttes, par la présence troublante de la montagne ? Est-ce le fait d'être à l'écart des grands axes de circulation, dans une région où l'administrateur lui-

même n'a que difficilement accès ? N'est-ce pas plutôt tout simplement le fait que la région du Ouaddaï tout entière, avec son demi-million d'habitants, ses 125 000 km² est plus sous-administrée et plus sous-équipée qu'aucune autre ? Ici, l'organisation féodale du sultanat s'est prolongée malgré la présence française ; le pays n'est peut-être pas nettement plus pauvre que ses voisins, mais ce qui est plus frappant qu'ailleurs, c'est l'incroyable inégalité de répartition des richesses. La plupart des terres et des troupeaux appartiennent à des délégués, des représentants du pouvoir central et la masse misérable des paysans commence tout juste à prendre conscience du fait qu'il pourrait en être autrement. La suppression récemment décidée des redevances coutumières est venue fort à propos donner un coup de barre qui s'imposait, mais comment contrôler qu'elle est partout exactement respectée ?

LES MASSALIT

Les Massalit couvrent toute la frontière du Soudan entre les parallèles 12° 45' et 14°. Mais, tandis que dans la zone septentrionale ils n'occupent qu'un étroit couloir bordé par les Mararit et les Asongori, au sud, au contraire, ils vont s'élargissant jusqu'à rencontrer les Maba de l'Abker-Korio dans le voisinage d'Am Guéréda.

Le Dar Massalit, en tout cas sa partie tchadienne, n'est nullement la grande montagne qu'on est parfois tenté d'imaginer. C'est un pays aux collines tourmentées où les goz occupent de larges espaces. La végétation est plutôt arbustive, généralement très dense, avec, dominant dans la moitié sud un petit arbre à feuille épaisse et persistante, l'habil. Il existe cependant de grands arbres dans les dépressions et notamment sur les rives de l'ouadi Kadja.

A l'est, de l'autre côté de la frontière, ils s'étendent bien davantage ; on compte 250 000 Massalit dans le sultanat de Djénéna au Soudan contre 47 000 en territoire tchadien. Il va sans dire que les uns et les autres sont semblables et entretiennent de part et d'autre de la frontière des rapports suivis. Sur leur frange ouest, ils se mêlent aux Mararit, aux Asongori et surtout aux Maba.

Quant aux Massalat qui se trouvent à 150 kilomètres dans l'ouest, dans toute la zone entre Oum-Hadjer et Am Dam, ils semblent être, bien qu'ils le nient, d'origine Massalit. Ils auraient été déplacés, disent les Massalit, « autrefois, au temps des guerres ». En tout cas, les Massalat ont tout à fait oublié la langue des Massalit et ces

deux peuplades qui n'entretiennent plus aucune relation sont devenues nettement distinctes.

Tous les voisins s'accordent à penser que la langue des Massalit est une langue particulière qui ne s'apparente à aucune des leurs et pourtant on peut noter parfois des analogies de vocabulaire avec le bora mabang. La langue arabe est très peu répandue ; quelques hommes seulement en connaissent des rudiments, et cela atteste que la venue des Arabes Mahamid nomadisant actuellement en pays massalit est récente.

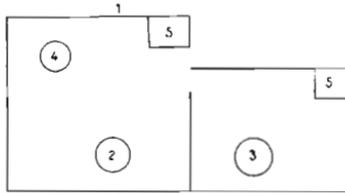
Le village massalit se trouve toujours installé sur un goz ; la hutte d'habitation et ses dépendances sont encore, comme celles des Maba, enfermées à l'intérieur d'une palissade ; mais chaque hoch, rigoureusement quadrangulaire et mesurant en moyenne 15 mètres de côté est séparé du hoch voisin par un intervalle qui varie entre 25 et 50 mètres. Cette disposition contraste nettement avec l'entassement et l'imbrication des hochs dans le village maba. Le hoch massalit comprend souvent deux compartiments qui communiquent entre eux : le premier contient la hutte de la mère, le second celle d'une fille mariée (cf. planche V). La hutte a une porte basse, 60 centimètres, et il faut s'accroupir pour entrer. Souvent, le sol à l'intérieur est constitué par une aire en argile battue de 20 centimètres d'épaisseur. Elle contient essentiellement les dabangagreniers — trois généralement, ce qui atteste une aisance nettement moins considérable que chez les Maba où le nombre de six est très courant. Le lit n'est pas rare cependant ; c'est une simple plateforme de branchages montée sur des piquets de 50 centimètres et garnie d'une natte. Les trois pierres du foyer sont au centre.

Adjoints à la hutte d'habitation, on trouve toujours un ou deux abris annexes : ce peut être une simple rakouba, toit plat en paille ou cannes de mil de 2 mètres sur 2, monté sur quatre poteaux de 1 m 50, dans l'ombre de laquelle la femme travaille ; ou bien l'ancienne habitation endommagée, déclassée, grossièrement réparée avec des branchages, dans laquelle on enferme les chèvres.

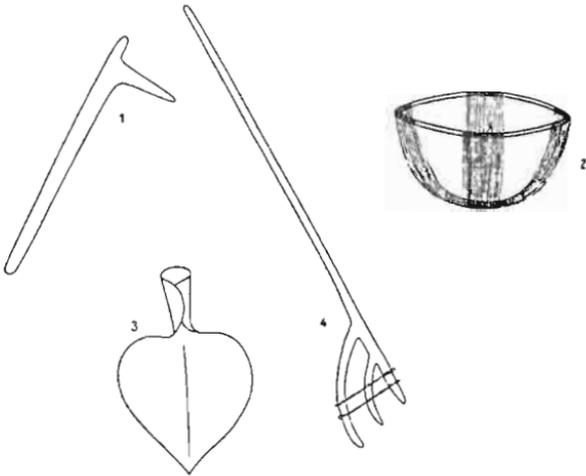
Dans les intervalles qui séparent les hochs et sur le goz autour du village, on plante du mil, du doura et du maïs, des haricots, des concombres et des pastèques, du karkagne, du gombo, des arachides, du coton. Dans les champs plus lointains, au voisinage de l'ouadi, on cultive du doura rouge, du piment, du gombo, des calebasses pendant l'hivernage ; des oignons, des tomates, une sorte d'oseille à la saison sèche. Le Massalit ne possède pas assez de bétail pour assurer la fumure de ses champs et il doit souvent faire appel au troupeau des Arabes (Nadja, Ouled Rachid,

PLANCHE II

PLAN-TYPE DE L'HABITATION MASSALIT Éch. 1/300^e



- 1, Enclos. — 2, Hutte de la mère. 3, Hutte du gendre.
4, Abri des chèvres. — 5, Rakouba.



MATÉRIEL MASSALIT

- 1, Safarok (longueur 60 cm). — 2, Denguié (diamètre 60 cm).
3, kadanka (longueur 20 cm). — 4, Dirakak (longueur 1 m 50).

Chiguérat) qui parcourt le pays à la saison sèche ; s'il est trop pauvre même pour s'offrir ce concours, il pratique encore la jachère et le brûlis mais il semble que ce soit de moins en moins.

C'est tout récemment que le Massalit est venu à l'élevage ; son troupeau est surtout composé de zébus mais le chameau commence à faire son entrée.

Zébus	40 000	soit 80	pour 100	habitants
Anes	7 000	— 15	—	—
Chevaux	3 000	— 6	—	—
Chameaux	1 500	— 3	—	—
Ovins et caprins ..	18 000	— 40	—	—

Aucune transhumance, même modeste, et même pas pour le chameau ; à la saison sèche, le troupeau tout entier est rassemblé chaque soir sur les champs à l'intérieur d'une zériba d'épineux ; pendant l'hivernage, il est tout simplement enfermé dans le hoch. Ces détails qui deviennent fastidieux à force d'être répétés constituent quand même une indication intéressante : le paysan quand il démarre dans la voie de l'élevage garde ainsi son bétail comme en laisse, il le fait coucher sur les champs tout proches en hiver, dans le hoch même en été ; puis le troupeau grossit, on atteint dix têtes de zébus par famille, le hoch devient trop étroit et on vient à la technique de l'azib sur les champs lointains. S'il grossit encore jusqu'à atteindre cinquante têtes, le problème du pâturage peut se poser ; on a alors recours à la transhumance. Mais les Massalit n'en sont pas là ; on peut même dire qu'ils sont, dans cette partie du Ouaddaï central, les paysans les plus pauvres en bétail. Chez le paysan, pauvre en bétail signifie toujours pauvre tout court, non pas que l'on vende jamais les produits du troupeau, mais seulement parce que peu de bétail, cela veut dire fumure insuffisante et récoltes modestes. Et c'est un cycle fermé, car si le cultivateur n'a pas de grain disponible pour les échanges, il ne pourra jamais constituer l'embryon d'un troupeau. Pourtant ce cycle a été souvent rompu grâce en particulier à l'intervention du chekhalla.

Ainsi, à Ifène, village qui se trouve à l'extrême sud du domaine inassalit, tandis que sept jeunes gens partaient après la moisson pour aller travailler au Soudan, quatre autres rentraient au mois de janvier suivant, après deux ans d'absence : deux d'entre eux ramenaient chacun un chameau qui avait été acquis avec leurs économies ; moins heureux ou plus insouciants, les deux autres ne rapportaient qu'un peu de tissu. Et c'est en louant leur chameau — à raison de 150 francs par étape de 50 kilomètres — au

paysan qui désire se rendre sur un marché lointain que les deux premiers avec un peu de chance auront bientôt l'argent nécessaire pour acheter une vache, puis deux. Au risque de simplifier, poussons le calcul : le Massalit se rend parfois au marché jusqu'à Savinia, 200 kilomètres dans l'ouest, en pays Moubi ; à raison d'un aller et retour par mois, au bout de deux mois, mettons trois, le transporteur peut avoir gagné l'argent nécessaire pour acheter une génisse. Sans doute, il y a des aléas et ce n'est pas, de toute manière, la fortune spontanée, mais c'est une perspective très alléchante. Mais, va-t-on objecter, si le paysan Massalit est si dénué, il n'aura guère de marchandises à porter sur les marchés ; c'est oublier que d'abord on peut parfois enregistrer des récoltes satisfaisantes, qu'ensuite le transporteur peut se mettre au service de paysans voisins, les Dadjo par exemple ; c'est ignorer aussi que la contrebande du tissu à travers la frontière est très active.

Quoi qu'il en soit, et malgré son retard, rien n'autorise à penser que le Massalit ne suivra pas, dans le domaine de l'élevage, la voie déjà suivie par ses voisins de l'ouest.

En attendant qu'il soit devenu plus prospère, il lui faut bien se nourrir cependant, et plus que tout autre il va faire appel aux produits de cueillette : jerjer, kaberko, mokheit, kourdalé, kabaina, ardep, nabak, idjilidj, karno, absabé. De même, il mangera sans vergogne toute espèce de viande y compris, dit-on, l'hyène et le chacal.

C'est cette grave entorse aux lois de l'Islam qui fait que ses voisins considèrent parfois le Massalit comme un païen méprisable. Et pourtant, il pratique la prière et le jeûne annuel avec la même exactitude qu'on peut observer ailleurs. Nous avons justement parcouru le pays massalit pendant le mois du Ramadan : les hommes du même village, pendant le jour, se rassemblent dans l'ouadi le plus proche, bien souvent près du puits, et là, étendus sur le sable, dans l'ombre épaisse d'un ficus, ils sommeillent ou bavardent ; parfois aussi, si leur village est voisin de l'ouadi Kadja, bien pourvu en mares permanentes, ils emportent avec eux ficelle et hameçons et se livrent nonchalamment à la pêche. Chaque village est pourvu de la grande rakouba qui tient lieu de salle de prière aussi bien que d'atelier de tissage ; de même, il possède au moins une école coranique dont le maître est bien souvent massalit ; les cours sont toujours nocturnes, le soir de 19 à 21 heures, le matin de 3 à 5 heures ; faki et élèves s'abritent derrière une simple paroi en paille, ils se chauffent et s'éclairent — très mal — avec un feu de branchages ; entre les deux séances, ils dorment ensemble sur place.

Nous avons vu le Massalit pêcher dans les mares pois-

sonneuses de l'ouadi Kadja : l'hameçon dont il se sert est un article d'importation ; la technique traditionnelle consistait, et consiste encore, à empoisonner l'eau des mares avec l'écorce d'un certain arbre (chéderté marfaïn) quand le niveau de celles-ci baisse à la fin de la saison sèche.

On chasse quelquefois avec safarok et javelot mais la technique du piège est connue : on utilise une canne flexible enfoncée verticalement dans le sol et qui en se détendant entraîne un nœud coulant. On recherche surtout la girafe, le grand koudou, le damalisque, la gazelle rufifrons, mais le phacochère, l'hyène, le chacal, les serpents, les rats des champs mêmes sont appréciés. Toute viande est occasion à festin.

Le matériel est à peu près semblable à celui qu'on trouve chez les Maba. Pourtant, il existe chez les Massalit un safarok et une kadanka d'un type spécial (cf. planche II). Celle-ci, en forme de large feuille, est adaptée aux terrains semi-durs ; elle permet aussi de traiter les champs en pente en pratiquant de petits sillons suivant les courbes de niveau, ce qui a pour effet d'obliger l'eau des pluies à s'enfoncer dans le sol au lieu de ruisseler. Le fléau de portage des Maba est connu mais la femme massalit lui préfère souvent une grande corbeille, la denguié, qu'elle pose sur sa tête. Le dirkak est un bâton fourchu dont on se sert comme d'un râteau pour nettoyer le champ avant les semailles.

Le matériel pour traiter le coton est le même qu'ailleurs ; la technique du gabak est restée très vivante. Il n'y a pas de tisserand rémunéré par la collectivité ; chaque famille possède son métier à tisser et tout homme adulte est capable, avec plus ou moins d'adresse, de faire aller la navette. Voici quelques chiffres qui révèlent l'intérêt que garde le gabak sur les tissus d'importation : en deux jours — un jour même si l'on se presse, — on peut tisser un rouleau de gabak de 36 coudées qui permet de confectionner un grand boubou, lequel fera au moins un an d'usage. Si l'on achète ce rouleau de 36 coudées, il coûte 200 francs. Si l'on juge que le gabak fait bien démodé et n'est plus convenable que pour habiller les vieillards et les femmes, on a recours au tissu de percale que vend le boutiquier d'Adré ou bien, sur les petits marchés, le colporteur maba : il faut 6 à 7 coudées d'étoffe en 60 centimètres de large pour faire notre grand boubou, soit 200 francs encore, mais le vêtement, après trois mois, devra être renouvelé.

La femme massalit fabrique quelquefois sa propre poterie, mais le plus souvent elle s'adresse à la potière haddad.

L'homme reste très souvent monogame, il est quelquefois bigame, mais trois femmes sont une grande exception.

Cela n'empêche pas la répudiation d'être fréquemment pratiquée : en cas de séparation, les filles restent à la mère, les garçons vont au père, mais si celui-ci est âgé une entente peut intervenir qui lui permet de garder une fille pour tenir son hoch.

La femme n'est pas excisée. Elle est parée plus qu'aucune autre de bijoux qui chargent ses cheveux et son cou (perles blanches et noires, boules rouges) et surtout d'un demi-cerceau en cuivre attaché derrière l'occiput. La coiffure est la même que chez les Maba, avec de courtes nattes concentriques tombant tout autour de la tête y compris sur le visage. Les lèvres sont tuméfiées dans un but esthétique. Le buste reste toujours nu.

Pour saluer quelqu'un, même un familier, la femme s'écarte du sentier, s'arrête, se détourne légèrement, ploie la jambe gauche en appuyant ses mains, si elles sont libres, sur le genou droit. Cette gémuflexion est pratiquée partout à travers le Ouaddaï. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que les hommes mêmes en usent entre eux.

Le dambari est une espèce de sorcier qui se manifeste non seulement chez les Massalit mais aussi au Dar Tama et chez les Asongori, en somme chez les populations du Ouaddaï les plus attardées ; on fait appel à lui pour conjurer les fléaux, les sauterelles notamment. Avant d'officier, il doit faire retraite pendant quelques jours sur une montagne, puis il parcourt les champs du village en prononçant des paroles rituelles et en brandissant une longue canne garnie à une extrémité de plumes d'autruches, de cornes de bouc, de crocs de lion. Pour prix de son intervention, le paysan, au moment de la récolte, lui versera une redevance en grain.

LES ASONGORI

Les Asongori se disent originaires du Yémen ; ils auraient accompagné Abd el Krim ben Djamé lors de sa venue au Ouaddaï et se seraient tout d'abord installés aux environs de Ouara, la vieille capitale. Plus tard, il se seraient déplacés pour gagner le mont Kélingan, dix kilomètres à l'est d'Abéché, puis leur habitat actuel, dans la région montagneuse dont le chef-lieu est Molou. Un détail semble confirmer cette tradition : il existe dans le voisinage de Molou, un sommet qui, en raison de sa silhouette, a reçu le même nom qu'une certaine montagne du Kélingan : Dokor.

Les Asongori forment une population de 35 000 individus bien rassemblés sur les cantons de Molou et Troané. Ils ont

pour voisins les Mararit au nord, les Tama au nord-est, les Massalit à l'est et au sud, les Maba à l'ouest. Mais les cloisons qui les séparent de ces populations ne sont jamais très étanches : ainsi, on voit les Massalit occuper toute la frange est du canton de Molou au contact de la frontière du Soudan, tandis qu'au contraire on trouve des minorités asongori qui s'enfoncent au Sud-Est en pays Maba jusqu'à atteindre la région de Chokoyan dans l'ouadi Hamra et même celle d'Abdi dans l'Abker-Korio.

Pour donner une idée de l'interpénétration des peuplades dans les zones de contact, voici la liste des minorités qu'on peut rencontrer dans les cantons asongori : les Mimi ont un petit village : Hachaba, entre Am Léïouna et Miélé ; les Guimir, un férik près de la mare d'Agan ; les Terdjem, douze fériks dans le voisinage d'Agan ; les Arabes Mahadi, un férik près d'Abou Goulem ; les Tama, trois villages à l'est de Tuntuma ; les Maba, cinq villages aux limites est et ouest ; les Massalit, dix villages au contact de la frontière du Soudan ; les Arabes Korobat, un férik près de Tuntuma ; les Arabes Beni Halba se partagent un village avec des Maba à l'est ; les Toubous mêmes, un férik entre Molou et Miélé.

Les Asongori parlent une langue distincte du bora mabang, presque identique à celle des Tama et qui présente peut-être des affinités lointaines avec la langue des Mararit. C'est cette langue qui reste la plus usitée, mais l'arabe est toujours un peu connu, de même que la langue des Massalit et celle des Maba dans les zones où il y a cohabitation avec ces deux peuplades.

L'habitat, les mœurs sont exactement ceux des Maba.

Le genre de vie n'est pas non plus très différent. Les Asongori ne connaissent pas de problème de l'eau ; leur pays est particulièrement bien pourvu en sources permanentes ; celle d'Abou Goulem est bien connue ; Molou n'en compte pas moins de six.

Les cultures pratiquées nous sont déjà connues : mil surtout, doura, maïs, haricots, quelques arachides, gombo, pastèques et concombres, sésame, coton, et de petites quantités de tomates, oignons, piment, notamment dans les jardins de Troané. Le karkagne est aussi cultivé : il sert surtout à fabriquer le goudron pour combattre la gale des animaux et il n'est guère consommé qu'en cas de grave disette. Le goudron est également extrait des graines de pastèques et de concombres. Le coton connaît encore une certaine faveur ; on en distingue trois espèces : le plant américain qui doit s'arracher chaque année, le boloa qui se renouvelle tous les trois ans et le hour tous les dix ans seulement. Nous avons recueilli à Molou des chiffres de

production du mil qui nous semblent valables pour toutes les populations du Ouaddaï central : une famille de fortune moyenne récolte chaque année de quoi charger cinq à sept chameaux — il faut traduire 1 000 à 1 500 kilos ; une famille riche, 15 charges environ soit 3 tonnes.

Prenons ici le risque de faire un calcul simple :

1 200 kilos de mil pour nourrir pendant 300 jours une famille de dix personnes — nous retenons 300 jours parce que durant deux mois l'on se nourrit avec des épis (maïs et doura notamment) prélevés avant la grande moisson ; cela fait 400 grammes de grain par individu et par jour et, loin d'être excessif, ce serait quand même satisfaisant s'il ne fallait opérer les prélèvements nécessaires aux échanges.

Pour obtenir ces rendements, il faut des champs convenablement fumés et si le paysan n'a pas assez de bétail, il fait encore appel à l'Arabe, mais c'est de moins en moins fréquent depuis dix ans.

Les troupeaux, chez les Asongori, vont en effet grossissant ; on compte actuellement :

50 000 zébus	soit 150 pour 100 habitants	
5 000 ânes	— 15	—
2 000 chevaux	— 6	—
2 000 chameaux	— 6	—
30 000 moutons et chèvres.	— 100	—

Ces chiffres, encore une fois, ne sont pas ceux des recensements qui sont de trois à quatre fois inférieurs ; il s'agit d'estimations faites après de sérieux sondages par un administrateur qui trouve encore le temps de se déplacer et qui connaît bien son district.

L'eau étant partout abondante, la pluviométrie étant satisfaisante sans pour cela qu'il y ait pendant l'hivernage de grandes zones d'inondation, le troupeau vit toujours en stabulation. Jusqu'à une époque récente, il était rassemblé au milieu du village pendant la nuit ; maintenant, il est devenu trop important et il couche sur la ceinture de champs qui entourent le village ; pendant l'hivernage, on le tient juste en dehors du périmètre de culture. Les bergers s'installent en azib dans des gouris ; l'azib désigne toujours l'endroit séparé du village où le troupeau est rassemblé pour passer la nuit ; le gouri est un abri fait d'une simple paroi de paille derrière laquelle le berger s'abrite.

Pas de chamelles ; les chameaux sont achetés à l'Arabe et sont destinés aux transports. Aucun bœuf-porteur, et c'est un détail remarquable : l'Asongori est venu au chameau de transport sans passer par le bœuf-porteur. Le lait entre maintenant pour une part notable dans l'alimenta-

tion ; la fabrication même du beurre est couramment pratiquée.

Bir Tawil, Molou et Tountouma sont les marchés locaux les plus fréquentés, mais on va souvent jusqu'à Abéché, Adré et Djénéna au Soudan.

Le chekhalla existe ici comme partout ailleurs au Ouaddaï ; ce sont surtout des garçons célibataires, parfois de jeunes mariés, qui se rendent au Soudan pour un séjour de trois à quatre ans en général. Mais, comme ailleurs aussi, cette habitude est plutôt en régression.

La chasse au filet est peu pratiquée et intéresse seulement le petit gibier : pintade, perdrix, tourterelle, lapin. La gazelle et le phacochère se chassent avec chien et sagaie. On capture l'hyène et quelquefois le lion avec des pièges en fer fabriqués par le Haddad.

La femme — et c'est exceptionnel — fabrique des poteries selon une technique qui semble avoir été empruntée aux Haddad.

Les Asongori se marient avec leurs voisins, sauf avec les Maba qui les accusent secrètement d'avoir le mauvais œil ; certains vont même jusqu'à chuchoter qu'ils ont des sorciers buveurs de sang. C'est très douteux et cela n'empêche pas les Asongori de pratiquer l'Islam avec une foi égale à celle de leurs détracteurs. Molou compte trois fakis qui enseignent, Miélé deux, pour un total de vingt élèves.

LES MARARIT

Les Mararit habitent une région montagnaise qui s'étend, d'est en ouest, au nord de l'habitat des Asongori.

Leur origine est très confuse. Pour certains, ils seraient entrés au Ouaddaï avec Abd el Krim et auraient conquis leurs montagnes sur les Tounjour. Pour d'autres, les vrais Mararit seraient les descendants mêmes des Tounjour : on en trouverait encore dans le village d'Abadid ; les Abou Charib seraient un rameau détaché d'eux qui aurait prospéré au nord ; tandis que la majorité des Mararit, ceux de Mabrone notamment, seraient issus d'un métissage entre un résidu tounjour et des Asongori. Certains Mararit affirment que leurs ancêtres sont venus aux Ouaddaï en passant par Tunis ; il s'agit là évidemment d'une tradition orale empruntée aux Tounjour.

Les Mararit sont, au nombre de 10 000, implantés dans le canton de Mabrone. Ils ont pour voisins : les Tama au nord, leurs frères Abou Charib au nord-ouest, quelques

Maba à l'ouest, les Asongori au sud, les Massalit à l'est.

Dire que les langues des Mararit et des Abou Charib sont apparentées, c'est trop peu ; il s'agit tout simplement d'une seule et même langue. Les analogies de vocabulaire qu'on relève parfois avec la langue des Tama et des Asongori semblent être seulement le résultat d'emprunts ; les intéressés en tout cas nient toute parenté. Les Mararit, les hommes du moins, connaissent quelques rudiments d'arabe qu'ils ont appris auprès des nomades qui transhumant entre Arada et Adré et dont certains ont pris même l'habitude de séjourner aux environs de Mabrone pendant toute la saison sèche.

La hutte est la même que chez les Maba, un peu plus petite cependant : 4,50 m de hauteur au centre, 1,50 m au bord, 3,75 m de diamètre ; la porte mesure 1 mètre de haut sur 60 centimètres de large, mais la partie supérieure, peut-être à cause du froid dû à l'altitude, est formée par un panneau de 40 centimètres ; on est obligé d'y entrer à quatre pattes. Le sol de la hutte est toujours recouvert d'un crêpi d'argile qui permet un nettoyage plus facile. Le hoch existe encore, mais le village est moins compact, plus aéré ; c'est une espèce de compromis entre le village maba et le village massalit. En général, le toit de la hutte est en paille, la paroi circulaire en charganiés, la palissade qui entoure le hoch en cannes de mil.

Le genre de vie, les activités sont très semblables à ceux des Asongori. On cultive du mil sur le goz alentour, du doura blanc au bord de l'ouadi voisin, du maïs dans le hoch, du gombo, du piment, des tomates et des oignons, des concombres et des pastèques, du sésame ; le coton est en régression quoique tous les villages possèdent encore leurs métiers à tisser ; l'arachide au contraire a démarré depuis seulement un an, mais sous cette latitude son extension ne peut être que très limitée.

De tous les paysans du Ouaddaï central, les Mararit sont ceux qui sont devenus les éleveurs les plus prospères. Ils possèdent :

25 000 zébus	soit 250 pour 100 habitants
6 000 moutons et chèvres.	— 60 —
2 000 ânes	— 20 —
700 chevaux	— 7 —
1 500 chameaux	— 15 —

Le troupeau ne transhume jamais ; il passe toutes les nuits de l'année aux abords du village, enfermé dans une zériba d'épineux qui le protège des lions. On peut observer aussi qu'il n'y a pas de bœufs porteurs, pas de chameaux ; les chameaux qui sont utilisés pour se rendre sur les mar-

chés lointains sont achetés aux Arabes, souvent par des chekhalas avec les économies rapportées du Soudan. Les chèvres sont plus nombreuses que les moutons. Pourquoi les Mararit et leurs voisins qui se trouvent comme eux dans l'axe du moukhal Arada-Adré sont-ils restés strictement sédentaires en devenant éleveurs, tandis que nous verrons dans l'ouest, dans l'axe du moukhal Arada-Am Timan, d'autres paysans qui, à mesure que leur troupeau grossit, pratiquent de plus en plus la transhumance ? La raison est fort simple : pendant la saison sèche, les troupeaux mararit ne trouveraient pas sur Adré de meilleures conditions de vie que celles que leur offre leur pays ; les ressources en eau y sont toujours satisfaisantes. D'autre part, latitude et altitude sont ici telles que les insectes piqueurs qui pullulent dans les plaines de l'ouest sont ici beaucoup moins nombreux et agressifs et peuvent être supportés sans dommage par le bétail. Cela est si vrai que certains Arabes Mahamid, réputés nomades cependant, ont leurs troupeaux de zébus qui demeurent toute l'année en pays mararit et n'envoient sur Arada pendant l'hivernage que leurs chameaux.

Comme toutes les autres populations du Ouaddaï, les Mararit prennent part au grand mouvement des chekhalas ; parfois ils se rendent au Soudan pour faire une saison de coton et s'absentent alors pendant seulement six mois, ou bien ils y restent deux ans, parfois huit ans, parfois ils s'y installent et prennent femme dans la colonie ouaddaïenne installée là-bas ; mais pour des raisons qui seront examinées ailleurs, et notamment parce que les troupeaux prennent de plus en plus d'importance, cette dernière éventualité devient rare.

La chasse est toujours une activité très secondaire qui n'intéresse que les jeunes gens ; avec safarok, sagaie et chiens on traque le lièvre, la gazelle rufifrons, le céphalophe, la pintade, le phacochère. On ne pêche qu'une fois l'an, après l'hivernage ; on se rend en bandes sur les mares qui s'assèchent, jusque sur Agan en particulier, et on y ramasse les poissons à pleins paniers.

L'alimentation est à base de mil et de lait, mais les produits de cueillette constituent un appoint important : hidjilidj, karno, absabé, nabak, kreb, ardep, kabaïna, mokheit et aussi la gomme d'acacia que les bergers consomment en grandes quantités. Le kabaïna sert surtout à faire une boisson particulièrement appréciée pendant la période du Ramadan. Peu de viande, hors les petites quantités de gibier ; on ne tue un animal du troupeau qu'exceptionnellement pour célébrer une grande fête. On consent quelque-

fois à vendre un zébu pour se procurer le tissu nécessaire pour s'habiller ; pour cela on se rend toujours au Soudan, à Djénéna où les conditions sont beaucoup plus intéressantes que celles qui s'offrent de ce côté de la frontière. Les marchés les plus fréquentés sont : Mabrone, chef-lieu des Mararit ; Goundo dans la zone de contact avec les Tama et les Massalit ; Kawa dans la zone de contact avec les Asongori et les Massalit ; Am Zoer chez les Abou Charib ; plus loin, Djénéna au Soudan, Abéché, Adré. On ne fait plus que rarement appel au chameau de l'Arabe pour se rendre sur ces derniers marchés ; il en coûte 150 francs sur le trajet Mabrone-Adré (80 kilomètres) ; deux jours de déplacement), 200 francs sur Mabrone-Djénéna (110 kilomètres), 300 francs sur Mabrone-Abéché (140 kilomètres).

Les Mararit sont tous musulmans : chaque village a, sur la grande place, l'abri habituel à usage de mosquée et un ou plusieurs petits fakis qui apprennent des rudiments du Coran à une dizaine d'enfants. Mabrone, gros village de 200 huttes, compte quinze personnes qui portent le titre de haj, c'est-à-dire qu'elles ont effectué une fois le pèlerinage à La Mecque ; il s'agit toujours d'anciens chekhallas qui ont fait ce voyage aux Lieux Saints à partir de la Gésireh, avant de regagner leur pays.

Les Mararit ne se marient qu'entre eux et quelquefois avec les Asongori, c'est tout. La plupart sont monogames ; deux femmes pour un homme sont rares et trois sont exceptionnelles. Les filles ne sont pas excisées comme chez les Maba.

On ne trouve aucun Haddad chez les Mararit et les femmes doivent s'approvisionner en poteries chez les Haddad des cantons asongori.

LES ABOU CHARIB

Les Abou Charib s'identifient dans tous les domaines avec leurs voisins Mararit ; la langue en particulier est commune. La tradition a retenu que l'ancêtre des Abou Charib quitta autrefois le noyau Mararit pour s'avancer vers le nord. Charib désigne les bords, les rives d'un ouadi ; Abou Charib, c'est le père de la rive, et ce nom fut donné à l'émigrant qui s'était installé avec sa famille dans le fond d'une vallée. Ce détail pouvait en effet frapper l'imagination en un temps où les villages cherchaient plutôt le voisinage d'un sommet pour s'y réfugier en cas d'attaque. Le rameau nouveau a si bien prospéré qu'aujourd'hui il compte

27 000 individus, presque trois fois autant que la souche mararit.

La région occupée par les Abou Charib s'étend tout entière au nord du 14° parallèle dans la zone de cols qui sépare le massif des Kodoï du massif de Maraoné, bastion nord-ouest du Dar Tama. C'est un pays de collines basses, tourmentées, rocailleuses, couvertes d'un maquis épineux.

La hutte et le village sont semblables à ceux des Maba, mais comme la paille est assez rare, le matériau principal est la canne de mil ; on en fait même le toit des huttes.

Les dépressions cependant offrent d'assez bonnes terres bien défrichées et on a l'habitude de considérer que les rendements en sont particulièrement remarquables. On cultive pendant l'hivernage, le mil, le doura, l'arachide, les haricots, le sésame, les concombres, le gombo, le karkagne ; dans les jardins à la saison sèche, des oignons, du blé, des tomates, des pommes de terre, en tout temps des patates, du piment. Les champs de coton résistent mal à la vogue toujours grandissante des étoffes d'importation. Le calendrier agricole, en somme, n'est pas différent de ce que nous avons vu ailleurs.

avril-mai	préparation des champs
fin mai-juin	semailles
juillet-août	sarclages
fin sept.-octobre	moisson
novembre	semis de jardins
décembre	} pointe de la cueillette du coton fréquentation des marchés
janvier	
février	
mars	récolte dans les jardins.

A ces activités traditionnelles s'ajoutent maintenant l'élevage avec au premier rang le zébu :

zébus	60 000	soit 225	pour 100 individus
ânes	4 000	— 15	—
chevaux	1 200	— 4 à 5	—
chameaux	3 000	— 11	—
caprins et ovins..	40 000	— 150	—

Le troupeau est sédentaire. Durant toute l'année, il rentre chaque soir dans des enclos d'épineux, sur les champs pendant la saison sèche, un peu à l'écart pendant l'hivernage. Cela est vrai même pour les chameaux : on prend seulement pour eux la précaution de déplacer leur enclos tous les trois jours à la saison des pluies pour leur épargner la vermine et surtout la gale. Pourtant si le pâtu-

rage vient à manquer par la faute des sauterelles ou de pluies insuffisantes le troupeau est confié à des bergers qui le conduisent ou bien sur le canton Manjobok, ou bien chez les Mararit, ou bien au Dar Tama. Ces bergers ne sont jamais des salariés mais, comme ailleurs, les jeunes ménages, jeunes gens et jeunes filles appartenant à la famille. Cette éventualité de transhumance est rare, elle s'est produite pour la dernière fois en 1954 ; mais elle est une indication du fait que les Abou Charib rompent facilement avec la pratique de l'élevage en stabulation si, comme tout le fait prévoir, les troupeaux croissent en nombre. Un signe entre autres ? Il y a seulement dix ans que les Abou Charib ne font plus appel aux Arabes pour la fumure des champs et les transports au marché.

Pas de bœufs-porteurs mais des chameaux en nombre grandissant — 50 à 150 par village, dit le chef de canton ; — depuis deux ans même, on achète des chamelles aux Arabes et c'est très adroit, car, si la paille peut manquer pour les zébus, les épineux dont le chameau se nourrit volontiers sont très nombreux, et on régularise ainsi l'approvisionnement en lait. Cette abondance des acacias est aussi la raison pour laquelle les chèvres sont beaucoup plus nombreuses que les moutons.

S'il se pose parfois aux Abou Charib un problème de pâturage, par contre ils ne connaissent jamais de problème de l'eau ; les puits sont abondants et la nappe d'eau est toujours très proche : deux à trois mètres. Nous sommes ici, en ce qui concerne ce problème de l'eau, à une charnière : à l'est au Dar Tama, au sud-est, chez les Mararit et, au-delà, dans tout le district d'Adré, il ne se pose pas plus que chez les Abou Charib ; au contraire, à l'ouest, chez les Kodai déjà, et surtout chez les Ouled Djéma, les Mimi et au-delà, il se répète chaque année depuis décembre jusqu'à juin.

Le moukhal des Arabes Mahamid qui à partir d'Arada gagne la région d'Adré traverse le pays des Abou Charib dans toute son étendue, tandis que les Chiguérat passent plus à l'ouest et que les Errégat gagnent le Dar Tama en suivant la limite nord.

Quant à la migration des chekhalas, elle semble présenter ici un caractère bien remarquable ; le but n'est plus d'aller chercher fortune sur le Nil et éventuellement, de se rendre à La Mecque ; le but, dès le départ, c'est d'effectuer le pèlerinage, et le séjour dans les plaines à coton de la Gésireh se justifie seulement par la nécessité d'accumuler l'argent nécessaire pour poursuivre le voyage. Ainsi, tandis qu'autrefois la plupart des chekhalas restaient absents au moins trois ans, ils retournent maintenant au

bout d'un an. Il n'en existe pas moins de petites colonies Abou Charib installées à demeure au Soudan, mais ces migrations définitives ne se produisent plus depuis quelques années et surtout depuis l'accession du Soudan à l'indépendance qui a coïncidé avec une augmentation du coût de la vie et une crise dans le recrutement de la main d'œuvre. Le seul village de Tiktiké, résidence du chef de canton, compte environ 200 haj, c'est-à-dire que pratiquement tous les hommes adultes ont accompli le pèlerinage aux Lieux Saints. C'est dire que l'Islam est très vivant et les fakis Abou Charib ont une telle réputation que c'est parmi eux que le sultan Saboum, autrefois, choisit les fakis chargés de répandre la religion du Prophète auprès des populations kirdis (1) qui venaient d'être installées sur l'ouadi Hamra. Aujourd'hui encore, on trouve à Chokoyan les descendants de ces apôtres.

Am Zoer est le grand marché Abou Charib ; il exerce sur les populations voisines une attraction qui en fait un des premiers centres commerciaux du Ouaddaï :

- les Massalit y apportent du mil, du gombo, des arachides ;
- les Asongori du mil et des oignons ;
- les Tama du piment, du gombo, du mil, des oignons, du beurre ;
- les Mararit du mil ;
- les Maba du mil, du beurre, du coton ;
- les Mimi du beurre, des ânes, des moutons ;
- les Arabes du bétail, du beurre et du sel, du natron, des dattes qu'ils vont chercher dans les salines et les oasis sahariennes ;
- les Toubous du sel, des dattes, du natron, des chameaux ;
- quelques Bideyat du sel et des ânes ;
- quelques Zagawa des vaches, des ânes, des moutons ;
- les chekhallas, retour du Soudan, des étoffes, quelques tapis, des boubous, des chaussures.

LES TAMA

Tama, Dar Tama, Tamaïens ; il faut commencer par s'entendre sur le sens de ces termes. Tama, c'est le nom

(1) *Kirdi* est le terme que les musulmans du Tchad utilisent pour désigner les païens du Sud.

TABLEAU 5 : Prix pratiqués sur le marché d'Am Zoer
le 9 mai 1958

Nature des marchandises	Unité	Prix en francs CFA	Origine
Mil	kg	20	locale
Ardep	Boule	5	»
Beurre	Litre	90	»
Piment	100 g	5	»
Tomates sèches	100 g	5	»
Gombo	kg	100	»
Arachides en coques	kg	30	»
Viande séchée	100 g	5	»
Ail	50 g	5	»
Karno	Pain de 1 kg	5	»
Dattes	20 un	5	Borkou
Sel saharien	100 g	5	Ennedi
Sel marin	50 g	5	Soudan
Natron	3 kg	50	Borkou
Savon	100 g	25	Import.
Gabak (en 12 cm de large)	Coudée	5	locale
Jarre de 10l	un	10	»
Jarre de 30l	un	30	»
Kanou	un	20	»
Bourma	un	15	»
Kadanka	un	125	»
Natte en doum (2m x 1m)	un	30	»
Korio	un	50	»
Calebasse (diam. $\frac{1}{2}$ 25 cm)	un	10	»
Natte de tente (4 x 1,5)	un	200	»
Mortier (petit)	un	60	»
Mortier (grand)	un	100	»
Selle de cheval (nue)	un	200	»
Bât d'âne	un	50	»
Cuvette en bois	un	60	»
Planchette pour écrire	un	40	»
Verre à thé	un	20	Import.
Perles de ceinture	Rang	15	»
Étoffe blanche dite américani	Coudée	30	»
Étoffe noire	»	75	»
Pagne fantaisie	un	750 à 1 000	»
Cigarettes	Le paq. de 20	30	Brazzaville
Parfum	Flacon	75	Soudan
Pommade de toilette	Pot	180	»
Sucre	Pain de 1,5 kg	230	Import.
Thé	kg	500	»
Papier	1 feuille	5	»
Bouc	un	350	locale
Mouton	un	550 à 1 000	»
Génisse	un	4 000	»
Bœuf	un	4 à 5 000	»
Chameau	un	6 à 10 000	»
Chamelle	un	12 000	»

de la peuplade ; Dar Tama, c'est le pays des Tama ; quant à Tamaiens, c'est une invention de l'administration locale, laquelle a retenu le terme Tama pour désigner le pays. Ouaddaï. Dar Ouaddaï, Ouaddaïens offrent un exemple semblable, mais qui se complique encore du fait que Ouaddaï est un terme arabe pour nommer la population qui dans sa langue propre s'appelle Maba. Pourtant, on peut à la rigueur retenir ce terme de Ouaddaïens qui déborde très largement le cadre des Maba pour désigner l'ensemble des peuplades comprises dans la région administrative ayant Abéché pour capitale. Au Dar Tama, cette tolérance ne se justifie nullement attendu que le néologisme de Tamaiens recouvre très exactement le terme Tama.

En résumé, nous dirons ici Dar Tama et Tama, tandis qu'ailleurs nous dirons Ouaddaïens pour reconnaître les habitants de la région du Ouaddaï, laquelle ne coïncide pas avec le Dar Ouaddaï qui est le pays des Ouaddaï authentiques c'est-à-dire des Maba.

Aire d'habitat — Limites et voisins

Le Dar Tama qui occupe dans l'est de la région du Ouaddaï une superficie de 10 000 km² a une altitude moyenne voisine de 1 000 m. C'est un massif qui joue le rôle d'un véritable château d'eau : au sud, par le canal de l'ouadi Kadja il apporte son tribut au Bahr Azoum et au Chari ; au nord-est, il alimente l'Ouadi Hawar qui appartient au bassin du Nil ; au sud-ouest, il donne naissance à l'ouadi Batha et à ses affluents, principaux pourvoyeurs du lac Fitri ; au nord-ouest, il approvisionne les cours d'eau qui vont s'enfoncer dans les sables du Mortcha entre les 20° et 22° méridiens. Son caractère montagneux fait du Dar Tama une région qui est toujours restée à l'écart des grandes invasions et qui s'est toujours défendue contre les infiltrations étrangères. Les minorités ethniques y sont rares et les Tama forment un bloc compact de 35 000 individus. Ce bloc est d'aspect généralement bien homogène ; il est bordé au nord par les Zagawa, à l'ouest par les Abou Charib, au sud par les Mararit et les Massalit, à l'est par les Guimir du Soudan.

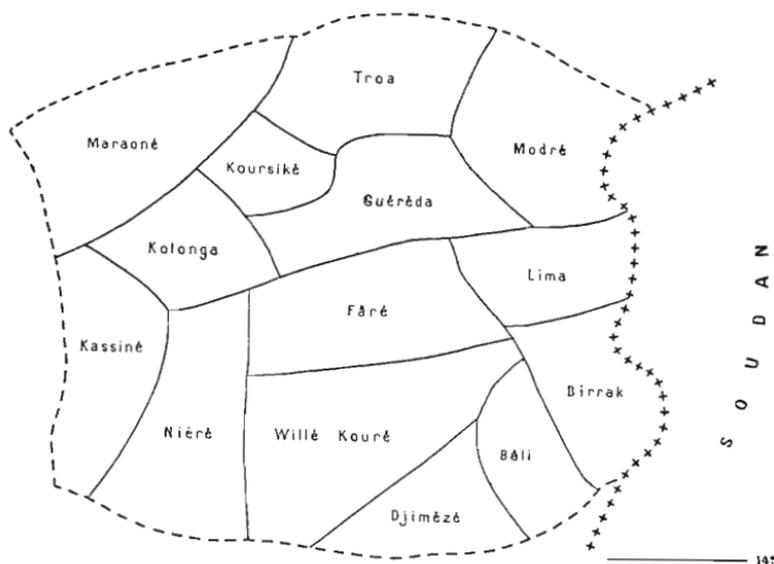
Origines et langue

Certaine tradition a retenu que Tama et Zagawa étaient issus de deux souches Dadjo à l'époque où une dynastie Dadjo dominait le Ouaddaï, c'est-à-dire avant le xv^e siècle. Les trois langues cependant semblent nettement distinctes. Détail remarquable : les Tama tissent actuellement encore la même bande de gabak que les Dadjo du Dar Sila et de Mongo ; c'est une bande qui est deux fois plus large que la

bande tissée partout ailleurs. Ce qui est vraisemblable, c'est que les dynasties des sultans qui sont actuellement encore à la tête du Dar Tama et du Dar Zagawa étaient Dadjo à l'origine. Que peut-on ajouter d'autre ? Il existe dans la région de Koursiké les restes d'installations qui auraient appartenu aux Guimir, et un descendant de Tounjour, aujourd'hui, joue un rôle important dans les rites d'intronisation du sultan. On trouve un petit noyau asongori sur le canton de Djimézé et un noyau Mararit sur le canton de Maraoné. On observe que la langue des Tama présente de grandes analogies avec celle des Asongori, tellement que les uns et les autres peuvent se comprendre d'emblée. La langue arabe n'est pas connue dans le nord sauf des anciens chekhalas ; elle l'est un peu plus dans le sud grâce à la présence d'une petite colonie d'Arabes Erré-gat, mais toujours très mal.

CARTE 24

LES 14 CANTONS DU SULTANAT TAMA



La division du sultanat Tama en quatorze cantons est purement arbitraire : elle ne traduit nulle différence ethnique. Le titre d'aguid que l'on donne aux chefs de canton est impropre ; il a été emprunté au vocabulaire de la cour d'Abéché où autrefois les aguids étaient de puissants vice-rois, tandis que les chefs de canton du Dar

Tama contrôlent en moyenne 3 000 personnes seulement, sous l'étroite dépendance du sultan. Il faudrait parler de joug plutôt que de dépendance tant était lourde l'autorité du sultan sur ses sujets. Il aura fallu la récente création à Guéréda d'un poste de contrôle administratif, le renversement d'un sultan célèbre par ses exactions, pour que ce joug devienne supportable. Mais une révolution ne peut s'accomplir en un jour et l'on peut dire que la transformation des institutions présente un décalage semblable entre le Tama et le reste du Ouaddaï d'une part, entre celui-ci et le reste du Tchad moyen d'autre part.

Habitat

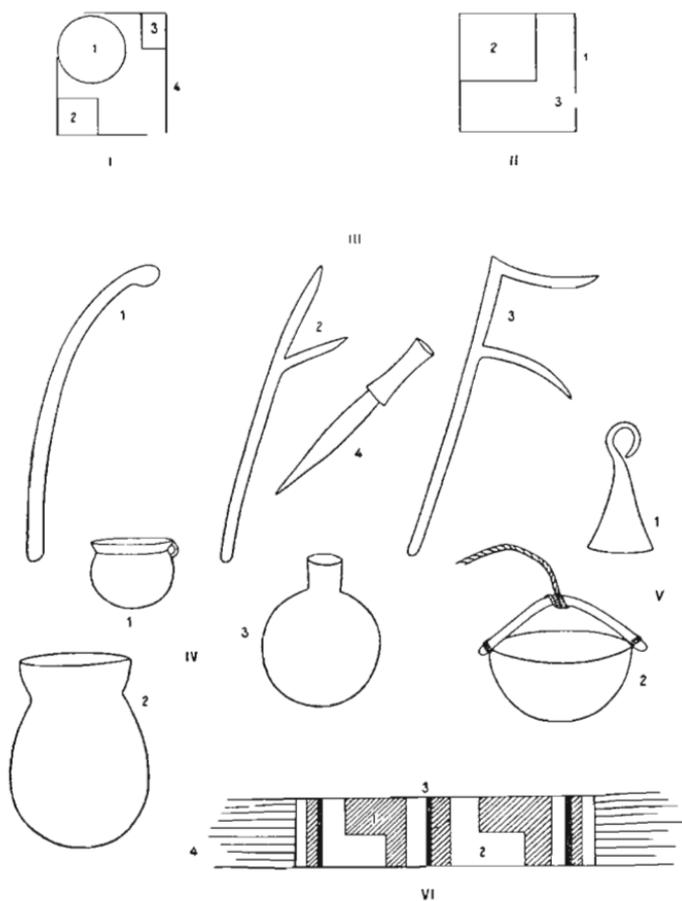
Chez les Tama, la hutte est la même que dans les régions voisines du sud, mais la canne de mil comme matériau de construction se substitue de plus en plus à la paille à mesure qu'on s'avance vers le nord. De même, à mesure qu'on s'élève en altitude, la porte de l'habitation se rétrécit jusqu'à mesurer seulement 40 centimètres sur 40, comme dans certains villages des cantons Maraoné et Troa. Pas de hoch : il en existe bien, surtout à la lisière sud-est, des embryons, mais toujours très étroits, juste ce qu'il faut pour enfermer la hutte et la rakouba et sans autre espace que celui qui est nécessaire pour livrer passage. Le plus souvent l'enclos en cannes de mil est remplacé par un simple rempart de branches d'épineux. Les dabangas sont parfois à l'extérieur de la hutte, construite à même le rocher et il faut alors les abriter pendant la saison des pluies sous un chapeau de paille. Le lit en branchages n'est pas rare ; il est toujours recouvert d'une grossière natte de paille.

La pratique du dankoutch est courante et ce d'autant plus que la jachère existe ici sur une échelle encore importante. Pourtant, et c'est un signe réconfortant, le dankoutch depuis surtout une décade se transforme en village permanent.

Genre de vie

Le paysan tama cultive du mil mais pas de doura, des haricots, du maïs, des concombres, du gombo, du sésame, du karkagne. Le coton est peu à peu délaissé, mais depuis trois ans on a introduit le blé, des oignons, un peu de pommes de terre. Comme le bétail n'est pas suffisant pour assurer une fumure convenable des champs, on a recours à une rotation des cultures : deux champs différents sont ensemencés alternativement à raison de 3, 4 ou 5 ans chacun. On fait aussi appel quelquefois à l'Arabe et à son troupeau : en l'occurrence, il s'agit de l'Arabe Errékat, éle-

PLANCHE III
HABITATIONS ET MATÉRIELS DES TAMA



I. Habitation classique :

1, Hutte en paille et cannes de mil. — 2, Rakouba. — 3, Bûcher.
4, Palissade (parfois absente).

II. Dara d'azib :

1, Palissade. — 2, Rakouba. — 3, Chatière.

III. Armement :

1, Safarok. — 2 et 3, Kourbatch. — 4, Poignard.

IV Poteries :

1, Bourma. — 2, Douane. — 3, Jarre.

V. Matériels divers :

1, Houe. — 2, Puisette.

VI. Parure frontale.

1, Perles rouges. — 2, Perles blanches. — 3, Armature de peau. —
4, Trame de coton.

veur de chameaux qui vit sans cesse au Dar Tama ; mais les conditions de contrat sont onéreuses : 7 à 8 muits de mil, soit 80 kilos environ pour une semaine de fumure avec 25 chameaux.

Le brûlis auquel on a recours pour ouvrir un nouveau champ est opéré méthodiquement et non pas avec les excès et l'insouciance qu'on se plaît souvent à signaler. La forêt arbustive en dehors des zones de culture est toujours très dense et lorsque d'aventure on rencontre une zone incendiée, c'est le plus souvent par la faute d'un jeune berger inattentif. Le Tama d'ailleurs a le souci de préserver sa forêt qui lui permet de renouveler la provision de bois qui s'amoncelle toujours près de sa hutte et qui lui est si nécessaire pour lutter en hiver contre le froid ; au contraire, il coupe d'abord à la hache et ne brûle sur place que les troncs trop gros pour être abattus et les branches trop légères. Sans doute, le spectacle des zones récemment déboisées où l'on ne voit plus que des troncs noircis, restés debout, qui achèvent de se consumer en fumant lentement, sans doute ce spectacle est-il responsable des erreurs qui ont parfois été commises.

Le canton de Modré offre une particularité remarquable. Il possède un immense goz très propre à la culture du mil, mais aucune ressource permanente en eau. On n'y trouve que des villages de culture occupés seulement pendant l'hivernage, des dankoutchs en somme, et les habitants passent la saison sèche sur les cantons voisins de Guéréda, de Lima et de Troa. Après la moisson, le grain est emmagasiné dans les dankoutchs où des vieillards restent seuls pour assurer la garde ; il faut les ravitailler en eau à partir des cantons voisins, ce qui est parfois une expédition puisque certains dankoutchs se trouvent à six heures de leur village d'attache : c'est dire que le convoi d'ânes qui part, chargé d'eau, à la fin de l'après-midi ne rentre que le lendemain à l'aube. Les ressortissants de Modré ont donc leurs villages hors de leur canton ; ils n'ont généralement pas de puits en propre et partagent l'eau des voisins qui les ont accueillis. Ces voisins eux-mêmes vont cultiver sur Modré à l'hivernage mais, la moisson faite, ils rentrent leur grain dans leur village. Il ne semble pas, comme on pourrait le supposer, qu'il existe un quelconque contrat d'échange entre le droit au puits des uns, le droit à la terre des autres. Peut-être — mais n'en est-il pas de même partout ailleurs ? — tout nouveau défrichage donne-t-il lieu encore au versement d'une redevance partagée entre le chef de canton et le sultan ? Cette redevance consistait en une génisse au moment de l'établissement et en un muid de grain chaque année.

C'est seulement depuis moins de dix ans que le Tama ne fait plus appel au chameau de l'Arabe pour effectuer ses transports : transport du mil du champ au village, transport au marché. C'est sans doute que les dankoutchs lointains sont maintenant devenus des villages ; c'est surtout que les troupeaux ont grossi, qu'ils ont démarré même pour beaucoup de familles : il s'agit de zébus, de chameaux et chamelles, d'ânes, de chèvres plutôt que de moutons ; il n'y a pas de bœuf-porteur.

zébus	35 000	soit	100	pour	100	habitants
ânes	3 500	—	10	—	—	
chevaux	2 500	—	7	—	—	
camelins	4 000	—	12	—	—	
ovins et caprins..	40 000	—	120	—	—	

Le troupeau est toujours sédentaire. Les lions sont nombreux et les bergers évitent de s'écarter loin des villages. Toute l'année, le bétail couche enfermé dans d'épaisses zéribas d'épineux au voisinage du village, sur les champs pendant la saison sèche. Ne rentrent parfois au village qu'une vache ou quelques chèvres laitières.

Aucun problème de l'eau ne se pose jamais dans les deux tiers sud du Dar Tama. Il n'en est pas de même dans la partie nord. Sur Modré, nous avons vu qu'il n'existe aucun puits, aucune ressource en eau, et aucun troupeau n'y pénètre jamais. Sur les cantons de Maraoné et Troa, il arrive que l'eau vienne à manquer dans les puits des villages et les bergers, quand commence la saison sèche, sont alors obligés de s'éloigner et de s'établir sur un puits plus lointain, à 5 ou 10 kilomètres du village, rarement plus. Si l'azib est à une distance du village supérieure à 10 kilomètres, toute la famille suit le troupeau et s'installe alors dans la dara. La dara, c'est un espace de 3 mètres sur 3 limité par une paroi de 2 mètres de hauteur en paille ou cannes de mil : on y entre par un orifice très exigü à peine plus large qu'une chatière. Dans un angle de cet enclos se dresse une rakouba abritant parfois un lit.

Les puits ont en moyenne 5 à 6 mètres de profondeur. Souvent encore, on puise l'eau avec une calebasse munie d'une corde, mais de plus en plus on fait usage du dellou en peau. Les animaux boivent dans des troncs d'arbres évidés qu'on retrouvera chez les Zagawa, les Bilia, et nulle part ailleurs.

Les Tama fabriquent assez de beurre pour leur modeste consommation et n'en achètent plus que très rarement aux Arabes.

La chasse est pratiquée sous forme de battue avec des chiens. Le gibier est abondant : gazelle rufifrons, cépha-

lophe, lièvre, pintade. Le chasseur est armé du safarok ou bien du couteau de jet en fer, le kourbatch. La gazelle s'attrape aussi au filet, non pas seulement par les Daramdé, mais par les Tama eux-mêmes.

On fait une grande consommation de produits de cueillette : absabé, kreb, karno, kabaina, idjilidj, nabak, ardep, mokheit, himet, mougourout. C'est que le nil manque souvent à la période de soudure, c'est surtout qu'une bonne partie de la récolte sert à fabriquer le mérisse dont le Tama est grand buveur. On cite le cas, et il n'est pas rare, de familles qui ne consomment jamais de mil, mais seulement le résidu recueilli après la fermentation. On doit se demander si l'alcoolisme régresse à mesure que l'aisance grandit ; ce n'est peut-être pas constant, mais on peut observer que chez les Ouaddaïens qui tous, même les plus pieux, s'adonnent peu ou prou à l'alcool, les populations les plus touchées : Kadjaské, Massalit, Tama — sont aussi celles qui socialement sont les moins évoluées ou bien celles où l'autorité féodale est restée puissante.

Le Dar Tama possède d'importants peuplements d'acacias *senegalensis*, mais c'est seulement en 1957 qu'a démarré la traite de la gomme. En 1958, près de 100 tonnes ont été recueillies et vendues par le canal de l'administration à raison de 30 francs le kilo. Trois millions de numéraire, cela semble aux intéressés une manne miraculeuse (1). C'est très loin cependant des rendements obtenus au Soudan voisin où la traite est depuis longtemps rationnellement organisée. Il reste à instruire le paysan qui ne possède pas une technique très sûre de la saignée et qui ne tient pas compte de l'époque la plus favorable pour pratiquer celle-ci. A rester ainsi dans l'empirisme, on risque d'épuiser les gommeraies et de tuer la poule aux œufs d'or. On peut aussi déplorer que cette récolte de la gommine ne soit pas davantage poussée à travers d'autres régions du Ouaddaï entre 13° et 14° parallèles et que les très riches peuplements qu'on rencontre plus à l'ouest entre Ati et Oum Hadjir n'aient jamais fait l'objet d'aucune exploitation. En ce qui concerne le Dar Tama, si ce n'est pas la prospérité déclenchée d'un seul coup, c'est pour beaucoup en famille la possibilité de sortir d'une misère séculaire, d'acquérir un peu de bétail qui peut ouvrir la voie à un mieux-être sensible.

Aspects sociologiques

De l'ancienne capitale, Niéré, il ne reste plus que de pauvres ruines de pierres et d'argile perdues dans une jungle dense d'épineux où errent encore quelques girafes.

(1) Cette activité nouvelle a encore freiné le mouvement des Chekhallas.

C'est toujours là, au pied d'une montagne interdite défendue par une bête fabuleuse, le bissikoro, que se déroulent les cérémonies qui accompagnent l'intronisation d'un nouveau sultan. Il n'est pas douteux que jusqu'à une époque récente, ces cérémonies donnaient lieu à des sacrifices humains, tout comme à Ouara.

Les Tama se marient avec leurs voisins Guimir, Zagawa, Asongori, Maba, même avec les Arabes Errégat, mais jamais avec les Massalit. Ceux du nord-ouest qui vivent très à l'écart dans leur repaire du Maraoné et qui revendiquent une origine mararit ne s'allient guère qu'avec les Abou Charib. Tout mariage donne lieu à une rencontre des pères des fiancés en présence d'amis communs qui s'efforcent de concilier les exigences de chacun. L'essentiel des cadeaux versés aux parents de la jeune fille est en général de l'ordre de trois à quatre vaches. Le nouveau couple doit rester un à deux ans auprès des parents de la femme pour les aider à cultiver leurs champs. La femme peut posséder, même du bétail, et en disposer s'il lui plaît sans l'accord de son mari.

Les hommes sont en majorité monogames, quelquefois bigames, mais nous avons rencontré tel riche chef de canton qui n'avait pas moins de dix femmes. Le divorce est rare. L'héritage est réparti selon la loi coranique, c'est-à-dire, par exemple, que les garçons reçoivent une part doublée de celle des filles.

Nulle part autant qu'ici peut-être, l'Islam n'est assorti de pratiques animistes encore très vivantes. Les confréries religieuses sont inconnues et il n'y a que quelques notables qui sont affiliés à la Tidjaniya ou à la Ratebiya du Mahdi. Le plus souvent ce sont des fakis maba ou arabes qui passent dans les villages pour enseigner les enfants.

Les femmes tama se parent d'une profusion de bijoux. Les plus remarquables sont le goussa, bandeau de perles blanches et rouges posé en arrière du front, et une torsade de cuivre qui entoure la partie postérieure du crâne et qui est le privilège des nourrices.

La danse habituelle à laquelle participent les jeunes gens comme les jeunes filles consiste en des bonds, pieds joints, coupés par un petit pas, ou bien en une ronde à la queue leu leu autour des musiciens. Ceux-ci, outre divers types de tambours, se servent d'une espèce d'olifant fait à partir d'une corne de grand koudou. Il existe aussi une danse exceptionnelle à laquelle se livrent les Haddads qui pour la circonstance s'habillent d'une chape courte et très ample en gabak : le danseur tourne sur lui-même comme une toupie jusqu'à perdre l'équilibre en brandissant sabre ou poignard ; le vêtement en tournant s'ouvre comme la corolle d'une fleur.

Le matériel des Tama est toujours le produit d'un petit artisanat local. Le Haddad fabrique les outils de fer : houe et couteau de jet notamment, tandis que sa femme fait les poteries ; la jarre est d'un type particulier : le col n'est guère qu'un goulot de 10 cm de diamètre ; la bourma est munie d'une oreille. Le bâton de portage, la dabanga, sont des objets très familiers. La natte de doum est rare — les doumeraies de la Batha sont trop lointaines — et on la remplace par un simple charganié de petites dimensions.

Aspects économiques

Le Dar Tama ne possède pas de grands marchés ; Guéréda même est à peine un marché moyen. De plus en plus, grâce aux quelques chameaux qu'il a acquis, le Tama se tourne vers les marchés lointains ; c'est surtout Koulbous au Dar Guimir, Djénéna au Dar Massalit soudanais ; depuis quelque temps Am Zoer connaît une faveur grandissante. Mais cela même fait un horizon relativement borné.

Nous verrons ailleurs la place que tiennent les Arabes Errégat dans la vie du Dar Tama.

TABLEAU 6 : Prix pratiqués sur le marché de Guéréda le 12 mai 1958

Nature des produits	Unité	Prix en francs CFA	Vendeur
Mil	Kg	15	Tama
Blé	«	60	«
Keberko	«	10	«
Arachides en coques	«	30	Arabe +
Beurre	L	125	«
Sel marin	kg	35	Djellaba +
Sel Démi	«	30	Arabe +
Natron blanc	«	20	Toubou
Sucre	Pain de 1 kg	285	Arabe +
Thé	10 g	10	Djellaba +
Savon	100 g	25	Maba +
Tabac local	100 g	10	Tama
Étoffe guinée	7 m	350	Maba +
« américani	1 m	60	«
Gabak en 25 cm.	4 m	250	Tama
Bourma	Un	10	Haddad
Douane	«	50	«

Nota. — On a marqué d'une croix les vendeurs qui sont des intermédiaires, tandis que les autres vendent leurs propres produits.

LES GUIMIR

Ce sont, en territoire soudanais, le pendant des Tama. Ils habitent une vaste région montagneuse, le Dar Guimir, qui s'étend entre Koulbous et Kutum. Ils connaissent un genre de vie très semblable à celui des Tama, mais ils n'ont pas de langue propre et ne parlent que l'arabe.

On trouve au Tchad de petites colonies Guimir : près de la maré d'Agan, 5 kilomètres au nord d'Adré ; au sud d'Adré, sur le canton de Kado, et même, loin dans l'ouest, au Dar Zioud, entre Oum Hadjer et Am Sak.

Il existe au Dar Tama, sur le canton de Koursiké une vieille cité de pierres, en ruine, qui aurait été autrefois la capitale des Guimir. C'est douteux, et en tout cas il ne reste plus guère de Guimir dans le Dar Tama.

LES BORNOU

Au Tchad, on donne le nom de leur pays d'origine aux Kanouris qui ont émigré à partir du Bornou au Nigeria. On les trouve dispersés en colonies d'inégale importance à travers les plaines du Sahel entre les 12° et 13° parallèles. La plus importante de ces colonies se situe entre Bokoro et N°Gama.

On retrouvera d'autres Bornou chez les semi-sédentaires du canton Sédamis et chez les citadins. Ceux qui nous occupent ici sont des cultivateurs sédentaires qui habitent la hutte en paille. Il semble que ce chapelet de villages bornou jalonne la route de La Mecque et soit le fait de pèlerins qui se sont établis en chemin et qui ont fait souche. Pourtant, la dizaine de villages bornous éparpillés à travers le Ouaddaï ont été autrefois fondés par des fakis qui étaient chargés de la perception de la zaka et de la foutra pour le compte du sultan d'Abéché.

A juste titre, les Bornou sont considérés dans tout le Sahel comme les cultivateurs les plus avertis. Cela ne les empêche pas de posséder de petits troupeaux qui vivent en stabulation.

B. — Les semi-sédentaires*Type : LES MABA*

LES MABA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Maba constituent, dans la partie centrale de la région du Ouaddaï, de part et d'autre de la lisière occidentale des massifs montagneux, une importante peuplade très

TABLEAU 7 : Répartition des populations Maba

District et canton d'appartenance		Population maba	Observations (1)	Population principale cohabitant
Abeche	Guéri	17 000	++	Arabes nomades
	Ouadi Chauk	9 000	++	»
	Bourtaï	11 000	++	»
	K. el Ouadi	3 500	++	»
	Manjobok	20 000	++	»
	O. Hamra	13 500	++	»
Am Dam	Marfa	16 000	++	»
	Abker-Korio	13 000	++	»
Biltine	Koniéré	10 000	++	»
	Kodoï	13 000	++	»
Adre	O. Djéma	8 000	++	»
	Molou	2 000	—	Asongori
	Bardé	6 000	—	Massalat
	Guergné	500	—	»
O. Hadjer	Kado	2 000	—	»
	D. H. O. K. (2)	6 000	+	Zagawa
	Ouled Zioud	1 000	—	Arabes Zioud
	Massalat	3 000	—	Massalat
	Mesmedjé	200	—	Mesmedjé
	Kouka	1 080	—	Kouka
	Sédamis (2)	1 500	—	Bornou
Total		157 200		

(1) ++ exclusivement Maba ; + majorité Maba ; — minorité Maba.
(2) appellations employées par l'administration : Dar Hibel et Ouadi Klibit², sédentaires du Dar Misirlié.

originale et bien homogène. Ils occupent ainsi autour d'Abéché une vaste zone qui s'étend au sud jusqu'à Am Guéréda et les abords d'Am Dam, sous le parallèle 12°5 où ils viennent au contact des Kadjaksé, des Bandala, des Massalat ; au nord jusqu'à Biltine exactement, à mi-chemin entre les 14° et 15° parallèles, où ils voisinent avec les Abou-Charib, les Mimi et des Arabes nomades ; à l'ouest, sous le 20° méridien dans le Dar Hibel, ils se mêlent à une foule de minorités Zagawa, Salamat, Bornou, Kouka, Tama, Djellaba, Massalat ; à l'est, à égale distance entre les 21° et 22° méridiens, ils pénètrent chez les Massalit et les Asongori. En somme, autour d'un fort noyau qui développe autour d'Abéché un rayon variable entre 75 et 150 kilomètres, les Maba répandent encore bien au-delà des minorités qui atteignent la frontière du Soudan à l'est, le 19° méridien à l'ouest.

Le tableau 47 précise la répartition numérique des Maba. Nous avons fait figurer les Marfa dans ce tableau, quoiqu'ils aient fait l'objet d'un chapitre distinct, mais nous verrons que parmi les autres tribus maba, il en est dont l'origine est, elle aussi, incertaine et qui méritent quand même d'être comprises dans l'ensemble maba tellement leur assimilation est poussée.

Origines

Les Maba sont des Noirs qui constituent l'assise de tout le peuplement actuel du Ouaddaï central. Non seulement ils ne semblent pas avoir été affaiblis par les invasions et les dominations étrangères, mais encore ce sont eux plutôt qui, dans une large mesure, ont assimilé les conquérants. Leur installation au Ouaddaï est antérieure à la venue des premiers conquérants connus : les Dadjo, dont on sait qu'ils furent supplantés au xv^e siècle par une dynastie tounjour. Ouaddaï est un terme arabe qui aurait été imaginé par les compagnons d'Abd el Krim ben Djame pour désigner ces populations autochtones qu'ils devaient dominer à partir du xvii^e siècle. Ouaddaï est formé d'une racine arabe qui signifie apporter et traduirait tout simplement le fait que les populations conquises devaient apporter le tribut à leur nouveau seigneur ; c'est du moins l'explication qui est donnée aujourd'hui encore par les lettrés à la cour d'Abéché. On disait et on dit encore Dar Ouaddaï pour désigner le pays des Ouaddaï. Mais les Français sont responsables d'une confusion entre ces termes : ils disent le Ouaddaï pour désigner le pays et ont créé le mot Ouaddaïens pour désigner les Maba ; sans compter que la région administrative du Ouaddaï ne coïncide pas avec ce qui fut la base territoriale de l'ancien

royaume et comprend un grand nombre de populations diverses. Nous ferons cependant une concession aux habitudes prises : nous dirons le Ouaddaï pour le Dar Ouaddaï mais nous écarterons le terme hybride de Ouaddaïen qui est la source de graves malentendus.

Les risques de confusion sont encore aggravés par le fait que les populations du sud, les Arabes du Salamat notamment, disent parfois Ouarai, Ouarain — du nom de l'ancienne capitale Ouara qui se trouve à 40 kilomètres au nord d'Abéché — pour désigner un Mabak, des Maba ; tandis que les Soudanais ont emprunté le vocable massalit et disent Bargo.

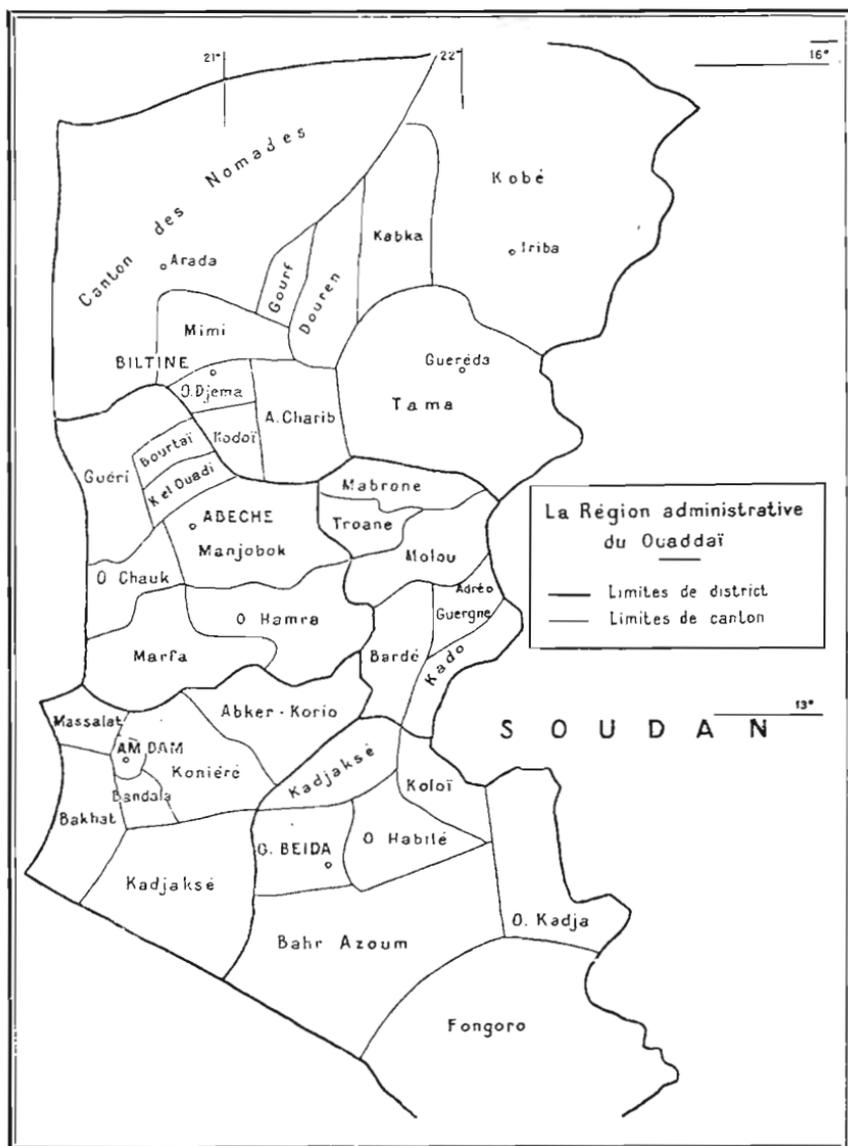
Hélas, ces précautions ne suffisent pas pour démêler clairement ce que sont les Maba. On peut seulement distinguer chez eux deux sortes de tribus : celles qui sont constituées de Maba authentiques, qui ont apporté leur concours à Abd el Krim dans son coup de force contre les Tounjour et qui ont sans cesse bénéficié d'un statut privilégié ; celles qui sont constituées d'éléments ultérieurement importés et qui ont été assimilées, tout en étant tenues dans une condition voisine du servage. Parmi les premières, on compte les Kodoï et les Ouled Djéma au nord, les Malanga, les Mandala et les Mandaba à l'ouest (1) ; parmi les autres, on distingue les Marfa, les Karanga, les Kashméré, les Niabada, les Koniéré au sud, les Kadianga à l'est. Mais la vérité est toujours difficile à saisir car dans chacune de ces deux catégories, les intéressés n'ont pas toujours une conscience bien nette de leur tribu d'appartenance. Ce qui est plus clair, c'est que les Maba que tout le monde s'accorde à reconnaître comme authentiques peuplent les cantons Kodoï, Ouled Djéma, Guéri, Ouadi Chauk, Bourtaï, Kachim-el-Ouadi, Manjobok et Abker-Korio, tandis que les Maba d'adoption se rencontrent surtout dans les cantons de Marfa, Ouadi-Hamra et Koniéré.

Langue

Les Maba parlent ce qu'ils appellent le bora mabang, la langue des Maba. C'est aujourd'hui encore une langue bien vivante. Nombre de montagnards n'en connaissent pas d'autre, tandis que les gens de la plaine usent de l'arabe de plus en plus volontiers.

(1) Les sultans successeurs d'Abd el Krim prirent tous leur première épouse dans ces tribus maba. Ainsi, longtemps, la mère des sultans fut une femme maba : de même, était Maba le djerma, premier dignitaire de la cour qui était traditionnellement choisi parmi les oncles maternels du sultan. Mais cette habitude est allée en s'altérant ; voici quels sont les derniers sultans du Ouaddaï et l'origine de leurs mères : Brahim, fils d'une mère borogat ; Makāmat Ourada, fils d'une mère annakaza ; Doud Mourrah, fils d'une mère maba ; Ali Silek, fils d'une mère daza du Kanem.

CARTE 25



Il se peut qu'il y ait une communauté d'origine entre le bora mabang et la langue des Massalit ; ce n'est pas sûr. Quant aux analogies de vocabulaire qu'on peut observer avec le Marfa d'une part, avec le Karanga, le Bakhat de l'autre, elles découlent seulement de larges emprunts.

Habitat

Nous avons commencé par évoquer l'originalité, l'homogénéité des Maba et jusqu'ici il a surtout été question de différences assez confuses.

L'unité des Maba n'en est pas moins extrêmement frappante, et c'est dans l'habitat, le genre de vie, les institutions qu'elle se manifeste, tellement même que lorsque venant de l'est, on aborde les premiers villages maba, on a aussitôt très vif le sentiment de pénétrer dans un monde à part. A aucun moment, depuis le lac Tchad, on n'avait assisté à un décrochage aussi considérable.

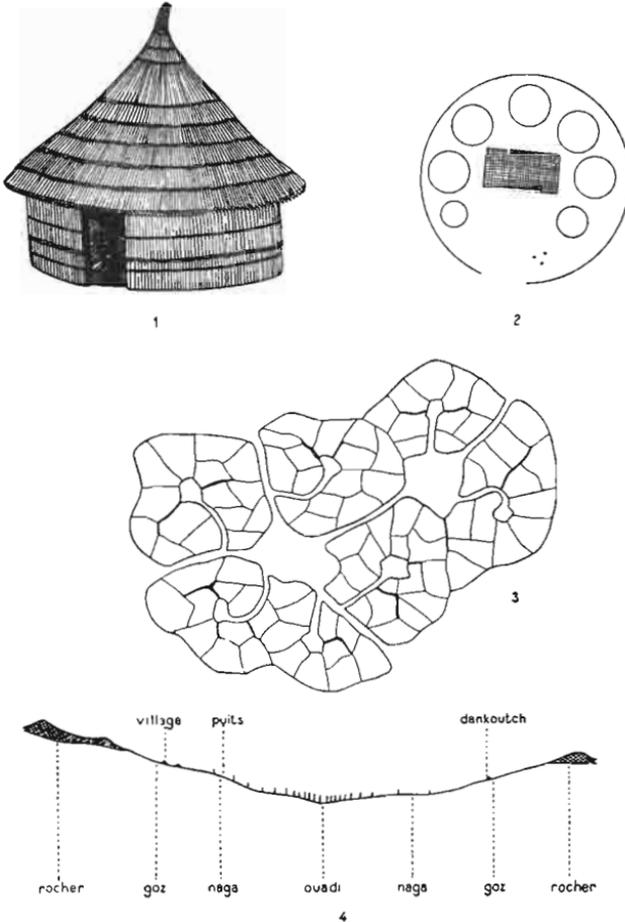
Le village maba compte en moyenne une centaine de huttes réparties dans des enclos contigus qui se serrent

TABLEAU 8 : *Eléments comparatifs de vocabulaires parlés au Ouaddaï*

Français.	L'eau	Le feu	Poignard	Bœuf	Mil	Pars	Viens
Arabe . .	Almi	Nar	Sakkin	Baggar	Dokhon	Emchi	Taali
Mabang .	Nji	Wasik	Toutak	Mar	Essé		Kar
Massalit .	Sâ	Wasou	Dioko	Mar	Essé		Ka
Marfa . .	Sâ	Wasik	Artik				
Karanga .	Adji	Itak	Fachik	Dek			Kagaro
Bakhat .	Adji	Itak		Dek			Kagaro
Birguid .	Ami	Akoa		Madia			Assou
Moubi . .	Amé	Kawi		Tihia			Soukaï
Kadjaksé	Amé	Kawi		Tihia			Soukaï
Dadjo . .	Oungué	Massé		Torré	Kouratché	Balas	Bô
Asongori	Kâl	Hoû	Bichî	Wer	Ichî		Lok
Tama . .	Kâl	Hoû	Bichî	Wer	Iuin	Lô	Lok
Mararit .	Karan	Ossogou	Bêki	Mougour	Iué	La	Kok
A. Charib	Karan	Ossogou	Rêki	Mougour	Iué	La	Kok
Mimi . .	Sounou	Woud		You	Chaw		
Zagawa .	Bi	Djié	Siri	Bô	Baga	Ké non	Ké you

les uns contre les autres à la façon, si l'on veut, des alvéoles d'une ruche. Chaque enclos, le hoch, couvre une surface d'un à trois ares et peut renfermer une ou plusieurs huttes suivant l'importance de la famille. Les hochs sont desservis par un réseau compliqué de petites ruelles larges de deux mètres qui convergent vers une place cen-

PLANCHE IV
LE VILLAGE MABA



1. La hutte (aspect extérieur).
2. La hutte (plan montrant la position des dabangas, du lit et du foyer).
3. Schéma d'un village avec ses hochs, ses ruelles, ses places (trait double, ruelles de 2 mètres ; trait gras, ruelles de 1 mètre ; trait fin, palissades entre les hochs).
4. Site habituel d'un village.

trale ; au-delà de cette place, les ruelles se rétrécissent encore jusqu'à atteindre seulement un mètre de largeur. Quand le village s'agrandit, il le fait en ménageant une nouvelle place excentrique (cf. planche II). Il arrive encore qu'à leur débouché à l'extérieur du village, les ruelles soient fermées par des branches d'épineux qui assurent la protection contre les hyènes. Les détritüs, les ordures ménagères sont portés en dehors du village, à proximité de la palissade extérieure et périodiquement brûlés.

Les vieux villages se situent toujours au voisinage d'un sommet, d'une colline rocheuse, qui servait autrefois de refuge en cas d'incursions de pillards. Le schéma du site est toujours semblable : sommet rocheux couvert d'une maigre végétation d'arbustes épineux ; le village posé sur le goz dont la longue vague semble monter à l'assaut du rocher et qui est tout entier occupé par les champs de mil ; le naga, étendue argileuse couverte d'un tapis herbacé qui constituera les terrains de pâture et où les puits ont été forés ; enfin, le fond de la dépression traversé par un ouadi avec une végétation dense de beaux arbres où le troupeau vient se reposer aux heures chaudes. La vue, à partir du village s'étend très loin, par-delà l'ouadi, jusqu'à la barrière rocheuse qui surplombe l'autre versant.

Quand le village grossit et que le goz sur lequel il est établi est devenu insuffisant pour satisfaire ses besoins en grain, les jeunes villageois sans terres entreprennent la mise en valeur de nouveaux champs à trois, cinq, parfois dix kilomètres de là ; ils abattent les arbres, opèrent le nettoyage par le feu et fondent une nouvelle cellule qui sera comme un hameau détaché du village d'origine ; ce hameau qui ne compte d'abord que quelques huttes ne sera occupé que quelques mois par an, à la période de culture du mil ; il restera ainsi longtemps un hameau de culture, un dankoutch. Un village important peut compter jusqu'à cinq ou six dankoutchs qui lui font une ceinture lointaine. Lorsqu'il aura grossi et comprendra environ vingt feux, le dankoutch se muera en hameau permanent mais restera uni par toutes sortes de liens au village-souche.

Revenons sur la place du village. On trouve toujours en son milieu un large abri d'environ 8 mètres sur 8, composé d'un toit plat en branchages et paille, monté sur des piquets fourchus d'un mètre cinquante de haut ; on ne peut donc pas s'y tenir normalement debout ; aux abords on a pratiqué plusieurs fosses pour installer les métiers à tisser. Cet abri est à la fois la mosquée, le tribunal, la mairie et même la salle des fêtes. C'est le cœur vivant du village, tout en part, tout y aboutit ; c'est le lieu où les vieillards

et les désœuvrés passent la journée pour bavarder en égrenant, filant et tissant le coton. Jamais on n'y rencontre de femmes ; elles sont toutes occupées d'ailleurs aux travaux domestiques dans le hoch, ou bien par petits groupes, avec les enfants, elles sont allées dans le voisinage pour cueillir des baies ou bien défoncer les fourmilières qui recèlent des graines sauvages.

La hutte est une construction sans mât ; le toit, conique, est posé et attaché sur les piquets fourchus de la paroi circulaire. Elle est de dimensions modestes : cinq mètres de diamètre ; les parois ont 1,20 m de hauteur et pour passer la porte qui y est aménagée, il faut plier le corps ; le sommet du toit monte à 4,50 m, mais à l'intérieur, la hauteur au centre ne dépasse pas 4 mètres. Tandis que le toit est fait en maarip qui n'est autre que la paille que nous avons appelée yogour chez les Kanembous, la paroi circulaire est plutôt constituée d'un charganié en nâl ou d'un simple séko en cannes de mil. Cette hutte dure sans réparations de quatre à dix ans selon que la charpente est plus ou moins endommagée par les termites.

L'enclos qui limite la cour est une palissade constituée par des panneaux en cannes de mil ou des charganiés de deux mètres de haut, quatre mètres de long, attachés bout à bout et fixés sur des piquets. Le panneau idéal est fait de cannes et de paille mêlées : les premières assurent la rigidité, la deuxième ferme les intervalles entre les cannes. Cette palissade abrite donc bien la cour des vues de la ruelle ; il faudrait pour regarder vers l'intérieur coller son œil à un interstice et il y aurait à le faire une indiscretion grave.

La hutte n'est rien d'autre qu'un grenier et une chambre à coucher. Pour ses occupations ménagères, la femme s'installe sous la rakouba ; c'est un petit abri constitué d'un simple toit plat en paille posé sur quatre piquets de deux mètres. Son objet principal est de faire écran contre les ardeurs du soleil. Il se dresse dans un coin de la cour ; on y trouve en particulier la meule dormante en pierre sur laquelle le grain est écrasé ; le toit sert de garde-manger ; les ustensiles d'emploi courant sont aussi posés sur le toit ou suspendus aux piquets. Près de la rakouba on trouve une aire circulaire de deux à trois mètres de diamètre, légèrement surélevée au-dessus du niveau du sol, faite d'argile, sur laquelle le mil des repas prochains est étendu pour être séché après qu'il ait été lavé et débarrassé de sa balle.

Il est fréquent que la même cour contienne deux huttes, parfois même trois huttes semblables. C'est le cas par exemple lorsque le gendre, nouveau marié, n'a pas encore

quitté le hoch de ses beaux-parents ; ou bien quand le ménage a recueilli une vieille mère veuve ; ou bien si les parents ont une situation de fortune assez considérable pour s'offrir le luxe d'une hutte réservée aux jeunes enfants ; ou bien si le mari est monogame. Mais cette dernière éventualité appelle une explication : si le mari est monogame il peut donc habiter une hutte distincte de celle de sa femme mais dans le même hoch ; s'il est bigame ou polygame, ses femmes ne partagent jamais le même hoch ; elles possèdent chacune un hoch propre qui reste généralement dans le village de leurs parents et le mari doit se partager également entre tous selon une règle nettement établie et difficile à transgresser. On peut encore trouver dans le hoch une hutte endommagée, débarrassée de sa paroi circulaire qui fait office de cuisine et sert de refuge aux poules.

C'est tout cet ensemble qui constitue le hoch, un petit monde fermé avec sa vie propre et ses secrets, où le voisin lui-même ne peut pénétrer qu'après avoir appelé et attendu la réponse d'accueil.

Pénétrons cependant et entreprenons l'inventaire des objets contenus dans une hutte. C'est au village de Tagacha, 30 kilomètres au sud d'Abéché, à la limite des cantons Ouadi-Chauk et Manjobok, sur la route qui conduit à Goz-Beïda. Ces précisions ne sont pas inutiles ; nous allons voir que le voisinage de la grande capitale et la situation sur une importante voie de passage n'ont pas provoqué de changements dans le matériel traditionnel qui reste toujours le produit d'un petit artisanat familial. La hutte choisie est une hutte moyenne, ni particulièrement riche, ni particulièrement pauvre ; sans doute, la clôture du hoch est-elle mal entretenue, mais cela est vrai chez tous les voisins, et c'est peut-être le signe le plus frappant d'une certaine évolution des mœurs due à la proximité de la ville : le villageois ici parle encore le hora mahang et n'use qu'occasionnellement de la langue arabe, mais il est plus ouvert, plus affranchi si l'on veut, que ses semblables qui sont restés à l'écart dans leurs villages-refuges de la montagne.

Les dabangas sont d'immenses récipients que toutes les femmes savent faire avec de l'argile mélangée à de la paille finement coupée ; on en compte huit qui sont disposées en rond contre les parois de la hutte et qui encadrent celle-ci aux deux tiers. La plus grande mesure 1,70 m de hauteur et 1 m de diamètre, la plus petite 1 m sur 0,75 m ; la première contient la provision d'absabé qui est une petite graine sauvage ; la deuxième est remplie de coton non égrené, une autre de kreb ; parmi

les trois qui contiennent du mil, il en est deux dont le couvercle plat est soudé par un joint d'argile ; la septième contient le matériel de cuisine, la dernière des objets divers.

— au plafond, attachés à la charpente pendent des épis de doura rassemblés en petites bottes ; il y en a trois variétés : blanc, jaune et rouge ; c'est la semence pour la saison prochaine ; la quatrième botte est faite d'épis de maïs.

Voici le matériel qui touche de près ou de loin à la cuisine :

— bourma ; c'est une marmite de terre cuite que l'on posera sur le foyer (trois pierres près de la porte) et dans laquelle cuira la bouillie de mil, de kreb ou d'absabé (cf. planche III) ;

— kalol ; c'est une petite bourma pour la sauce ;

— le warwar ou mouswat est un petit bâton fourchu pour remuer la bouillie durant la cuisson ;

— bartal est un plat en vannerie fait avec des pailles qui ont été teintes de diverses couleurs : rouge, vert, noir ; il recouvre le gada, grand bol de bois massif qui renferme la sauce au moment du repas ; pour que la sauce ne se refroidisse pas et ne se renverse pas, on met le gada dans une corbeille, oumra, recouverte d'un chapeau, koufo, en forme de cône surmonté d'un champignon. Oumra et koufo sont faits de la même vannerie que le bartal ;

— la djer, c'est la jarre de terre cuite pour le transport de l'eau entre le puits et le village ; il existe une ou plusieurs djer spéciales pour la fabrication du mérisse, boisson fermentée faite généralement à partir du herbéré ;

— le douan est une grande jarre qui ne quitte pas la hutte et qui renferme la réserve d'eau ;

— le foundouk est un mortier en bois massif où l'on nettoie le grain avec le pilon, amout ;

— le beurre liquide est conservé dans une petite jarre à deux oreilles ;

— le fondoura est une grande cuvette en terre cuite ;

— le guidéhé est un petit bol en bois pour le beurre ;

— le doka est un grand plat en terre cuite pour la préparation de la galette de kreb ;

— le korio est un panier de vannerie très serrée, étanche, avec un couvercle hermétique qui s'emboîte ; il est garni d'un cordon de cuir qui permet de le suspendre ; l'anga est un grand korio ;

— le tamdak est semblable à l'oumra, mais plus petit ;

— le mourhaka est la lourde meule dormante en pierre

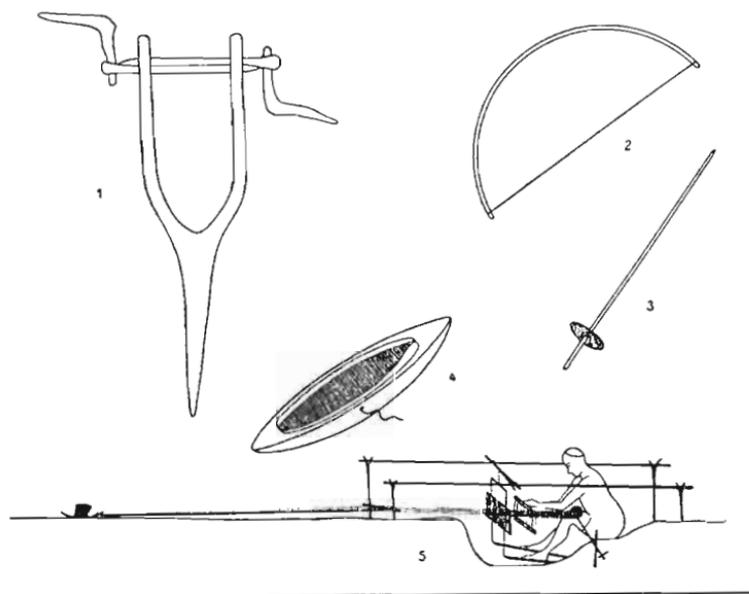
PLANCHE V
MATÉRIEL MABA



1. Fer de houe (kadanka).
2. Manche de kadanka.
3. Manche de koudoukar.
4. Fer de djarai.
5. Fléau à battre le mil.
6. Hachette.
7. Safarok.
8. Dabanga.

9. Bourma
10. Jarre.
11. Mouswat.
12. Marhbarh.
13. Oumra recouverte de son koufo.
14. Mortier.
15. Forkoto.

PLANCHE VI
MATÉRIEL MABA POUR LE TRAITEMENT DU COTON



1, L'égreneuse (tiaka). — 2, La cardeuse (noubbal). — 3, Le fuseau (moutarara). — 4, La navette — 5, Le métier à tisser.
 6, Tombe Maba (en coupe). (Cf. description page 190.)

devant laquelle la femme s'agenouille pour écraser le grain.

Le matériel utilisé pour les travaux des champs :

— la kadanka, c'est la houe classique à douille droite ; le manche est court et fait un angle droit ; elle sert à préparer et à ameublir le terrain surtout quand le sol est argileux ;

— la djarai est un sarcloir dont le fer est un croissant ; le manche droit est long de deux mètres et permet de travailler sans se baisser ;

— le koudoukar est un fer de djarai fixé sur un long manche dont les deux bras, à l'équerre, mesurent 50 cm et 1 m ; l'homme l'utilise aux semailles pour creuser, tout en marchant, les trous dans lesquels la femme dépose les grains de mil ;

— le fas, c'est la hachette qui sert à couper les arbres, préparer les bois de charpente, etc...

— la sarka est un grand couffin en vannerie dans lequel la femme au moment de la moisson recueille les épis de mil coupés ;

— le moudougaga est un fléau en bois d'une seule pièce qui sert à séparer le grain de son épi ;

— le tabak est un van circulaire ;

— le sosal est un cercle en bois garni de ficelles qui vont d'un bord à l'autre ; avec cet ustensile, la femme récolte le kreb dans les endroits humides ; elle balaie le kreb au niveau des épis et les grains mûrs se détachent pour tomber en pluie dans un sarka présenté à l'endroit convenable.

Le coton tient encore une assez grande place pour que chaque famille possède les outils nécessaires pour le traiter :

— le tiaka est une égréneuse faite d'une forte pièce de bois en forme de fourche dont une extrémité est fichée en terre ; l'autre extrémité est pourvue de deux manivelles qui actionnent deux axes cylindriques roulant l'un sur l'autre et entre lesquels est introduite la graine du coton : seule, la fibre passe ; il faut bien entendu deux hommes pour manœuvrer cet instrument (cf. planche IV) ;

— le noubbal est une cardeuse qui a exactement l'aspect d'un arc ; on en pince la corde comme une corde de violon mais il y faut une grande habitude ;

— le moutarara et le gallab sont deux fuseaux ; le premier petit, le second plus grand, sur lesquels s'enroule le coton filé.



Hutte boudouma du village de N' Galamiya



Kadeï boudouma au bord du lac Tchad



*Zagawa
d'Iriba*



*Femme zagawa
portant
le forkoto*

Le principal instrument de transport est le forkoto ou dadaï. Nous avons commencé à le rencontrer sous la longitude du lac Fitri et nous l'avons appelé fléau de portage parce qu'il a l'aspect d'un fléau de balance reposant en son milieu sur l'épaule de la femme et garni à chacune de ses deux extrémités d'un long filet où sont rassemblées les charges. Il semble bien être ici dans sa vraie patrie, tant il est malaisé de rencontrer une femme hors du village qui n'en soit pas munie.

De même on ne rencontre pas d'homme qui ne soit armé du safarok. C'est une pièce de bois dur, longue de 60 cm, large de 5, plate, courbe et tranchante, qui se lance comme un couteau de jet, ou bien sert de matraque.

Le matériel de couchage peut être réduit à une natte de feuilles de doum tressées. Ici, c'est une espèce de lit de sangle, l'angreb, composé d'un cadre rectangulaire en bois monté sur quatre pieds et garni de cordes.

Terminons l'inventaire avec d'autres objets divers :

— le marhbarh est un petit brûloir à parfums en terre cuite sur lequel pour se purifier la femme s'accroupit en l'entourant de son pagne ;

— enfin on peut dénombrer une multitude de calebasses de toutes tailles depuis la petite tasse à queue jusqu'à la grande vasque hémisphérique en passant par la gargoulette à col étroit que le berger emporte avec lui pleine d'eau.

Ce qui frappe le plus dans cette nomenclature, c'est l'absence totale de récipients émaillés, si nombreux dans le centre et surtout dans l'ouest du Sahel et qu'on rencontre même dans la plupart des tentes sahariennes ; ils ne servent généralement à rien ; c'est seulement un signe de richesse qui fait l'orgueil de la maîtresse de maison dont le souci est de s'en procurer autant qu'il est nécessaire pour tapisser les parois de son habitation. Pourquoi ce défaut ici ? Un niveau de vie généralement plus bas sans doute ; mais sans doute aussi, l'attachement resté profond à des habitudes ancestrales ; certainement encore, le fait que la femme est ici victime d'institutions qui la laissent dans une condition misérable et lui interdisent toute fantaisie. Si une récolte de mil abondante apporte quelque aisance, le mari aura bien davantage le souci d'agrandir son troupeau, ou seulement de mettre de côté le grain nécessaire pour fabriquer davantage de mérisié, que celui d'offrir à sa femme un bijou ou une parure quelconque.

Genre de vie

Pourquoi avoir imaginé une catégorie de semi-sédentaires à côté d'une catégorie de semi-nomades ? La différence qui existe entre elles méritait-elle tant d'être retenue ? Pourquoi surtout avoir rangé parmi ces semi-sédentaires des Arabes et autres paysans du Ouaddaï qui toujours ont été regardés tout simplement comme des sédentaires ? N'est-ce pas vouloir se distinguer à tout prix ?

Si les Maba — en tout cas la majorité d'entre eux — n'ont pas été classés ici parmi les sédentaires, s'ils ont été choisis même pour représenter le type des semi-sédentaires, ils le doivent à plusieurs considérations très remarquables. Leurs villages, s'ils sont toujours des villages permanents, ne sont pas occupés en permanence par la famille tout entière, loin de là ; ils ne le sont que pendant les trois ou quatre mois d'hivernage, quand les champs alentour sont en culture. Le reste de l'année ils deviennent bien souvent des villages-greniers laissés à la garde des vieillards. Où se rend alors le reste de la famille ? Il éclate : les jeunes gens poussent le troupeau dans le sud, se mêlant, modestement encore, à la grande vague de la transhumance arabe, ou bien, s'ils sont trop pauvres, ils partent s'engager comme manœuvres chez les citadins d'Abéché ou entreprennent de rejoindre au Soudan la grande famille des chekhallas ; les personnes d'âge mûr, hommes et femmes, s'installent au prix d'un déplacement parfois lointain, sur les potagers de la Bithéa ou bien sur ceux de Dibékir. Ainsi la famille se disloque en trois échelons : l'échelon gardien, l'échelon berger ou salarié, l'échelon jardinier.

Bien sûr, la réalité est moins simple que cette énumération : d'un canton à l'autre, entre la montagne et la plaine, entre une famille riche et une famille pauvre, on observe des nuances importantes qui sont essentiellement conditionnées par le fait que les Maba, comme leurs homologues voisins, sont en plein dans un tournant. Expliquons-nous : l'évolution du Maba, pour des raisons d'ordre géographique et historique, a un large temps de retard sur celle des Sahéliens de l'ouest ; si la pénétration arabe est ancienne, le contact intime avec le pasteur nomade est récent et très inégal ; ceux des Maba qui ont le plus profité de ce commerce sortent du virage, tandis que les autres y entrent seulement ou commencent à peine à soupçonner qu'il existe. Il n'est pas douteux pourtant que tous sont engagés sur la même voie, dans le même sens.

Quel est le peloton de tête ? Les Maba de l'ouest : cantons du Guéri et de l'Ouadi-Chauk ; ceux de l'Abker-Korio au sud-est ; et les Koniérés au sud ; en somme les

gens des plaines. Au centre ? Les cantons maba de la montagne : Kodoï, Ouled-Djéma, Bourtaï, Kachim-el-Ouadi, Manjobok. En arrière ? Les autres montagnards, les faux Maba, c'est-à-dire les populations du Marfa que nous avons laissées chez les sédentaires et les Kadianga de l'Ouadi-Hamra.

*
**

Pour y voir plus clair, examinons plusieurs cas précis. Voici Abdi, gros village de l'Abker-Korio qui domine l'ouadi Batha sur la rive sud, 20 kilomètres à l'est d'Am Guéréda. Certes, c'est déjà la montagne si l'on veut, mais l'accès vers les plaines de l'ouest est facile par la large vallée de la Batha. Nous sommes le 15 mars, la saison fraîche s'achève et déjà, brusquement, le soleil retrouve son ardeur.

Quoique de petites minorités Asongori, Massalit, Mimi, Tama se mêlent aux Maba, le village est le très classique village de hochs. Mais il est à peu près vide ; on y trouve seulement quelques vieillards qui filent et tissent le coton, rassemblés sous l'abri de la place centrale, tandis que les vieilles s'occupent aux petits travaux ménagers indispensables. Quelques enfants de trois à dix ans sont restés avec eux, les plus grands sont chargés de la garde de quelques chèvres laitières. Les gros travaux : battage et mouture du mil, corvée d'eau, restauration des palissades, confection de dabangas nouvelles, cueillette du coton, sont effectués par des femmes pauvres venues, pour la saison, de leur village du Marfa ou de l'Ouadi-Hamra frappé par la disette ; elles peuvent habiter la hutte même du maître si ce sont des habitués ou bien un simple gouri dans la cour du hoch ; le mari n'est pas là, il est resté avec le petit troupeau s'il y en a un ; dans le cas contraire, il s'est rendu à Abéché et y subsiste en vendant du bois de chauffage, en transportant avec un âne — mais encore faut-il en avoir un — des briques et de l'argile pour la réfection des maisons.

A l'extérieur et en bordure du village, vivent trois familles Daramdé qui sont installées là depuis trois et dix ans. Qui sont ces Daramdé ? Des hommes étranges confondus à tort avec les Haddads. D'ordinaire, ils se consacrent exclusivement à la chasse, mais ceux-ci se sédentarisent à demi et possèdent aux abords du village de petites parcelles où ils cultivent du mil. Ils n'habitent pas de hoch, mais seulement de pauvres huttes en cannes de mil qui s'ouvrent directement sur l'extérieur. Seules les femmes sont présentes, occupées à fabriquer des poteries ; les

hommes sont loin, jusque sur le Bahr Azoum où ils traquent avec leurs filets les troupeaux de bubales.

Une autre hutte analogue à celle des Daramdé, abrite un Haddad, authentique celui-là, arrivé il y a cinq ans ; il forge les houes, poignards et lances nécessaires à tout le village.

Les jeunes gens, jeunes ménages et célibataires ont accompagné les troupeaux ; ils sont installés à 100 kilomètres dans le sud dans la région de Goz-Beïda où ils vivent dans une tente en natte semblable à celle des Arabes ; ils ont quitté le village en décembre et janvier et rentreront en mai-juin. L'ouadi Doï constitue la limite sud de leurs terrains de parcours ; avec les pluies, ils monteront jusque sur l'ouadi Bithéa, ce qui fait une amplitude de transhumance de 200 kilomètres. Sans doute ils ne perdent jamais le contact avec le village-grenier puisqu'en cas de besoin, par exemple pour refaire la provision de mil, ils peuvent le gagner en deux journées de marche, mais quand on sait que c'étaient des sédentaires purs il y a seulement quinze ans, la transformation est déjà remarquable.

Les adultes plus âgés vivent pendant cinq mois, de décembre à avril auprès des jardins, dans la région de Dibékir à 20 kilomètres au sud d'Abdi. Il y a là, en bordure de l'ouadi, une terre brune, chaque année inondée par la crue, si riche qu'elle autorise deux rotations de culture de décembre à février et de février à avril. L'eau est tirée d'une multitude de puits qui atteignent la nappe à deux mètres de profondeur ; elle irrigue grâce à de petits canaux les cultures qui sont réparties dans des planches d'un mètre de côté qui composent un damier en creux. On cultive du blé, un peu de tabac, mais surtout des légumes à usage de condiments : oignons, ail, gombo, piment, tomates qui sont vendus, secs, sur des marchés lointains, au Moubi, au Salamat et même parfois jusqu'à Fort-Archambault dans le Moyen-Chari. Pour le transport, on utilise le chameau, quelques familles maba en possèdent un, mais on fait surtout appel au chameau de l'Arabe ; celui-ci quand il loue son chameau ne le confie pas au paysan, il l'accompagne et le conduit tout au long du déplacement qu'il fait ainsi de conserve avec le Maba. Au-delà d'Am-Timan, vers Fort-Archambault, le camion de l'entrepreneur de transports vient relayer le chameau. Ces voyages peuvent donc être très longs, mais ils sont intéressants car les légumes secs sont très chers et ce sont eux qui apportent le meilleur du numéraire et de l'aisance dans les familles. Les jardiniers n'habitent ni la hutte, ni la tente en nattes, mais le gouri, c'est-à-dire un étroit espace carré fermé par

une palissade en paille haute de deux mètres et pas toujours couvert quand il se trouve à l'ombre d'un arbre.

On trouve exactement le même type de jardins, plus au nord, sur les rives de la Bithéa où ils s'étendent sur près de 40 kilomètres entre Marchoud et Mourrah, c'est-à-dire entre les routes qui, partant d'Abéché, se dirigent vers Goz-Beïda et Adré ; mais tandis que les jardins de Dibékir intéressent les paysans du canton Abker-Korio, ceux de la Bithéa sont le rendez-vous de ceux des cantons Manjobok, Ouadi-Hamra, Marfa et Ouadi-Chauk.

Récapitulons la répartition de la famille pendant les cinq mois que dure la saison sèche et froide :

— les hommes et femmes âgés de plus de 50 ans : au village avec des enfants de 4 à 10 ans ;

— les individus de 16 à 25 ans — garçons célibataires et jeunes ménages avec les nourrissons : — près du troupeau ;

— les éléments de 25 à 50 ans avec les jeunes filles et des enfants de 10 à 15 ans : au jardin.

Ce sont les jardiniers qui rentrent les premiers au village, en avril, avec les premières grandes chaleurs, pour préparer les champs de mil qui sont ici particulièrement étendus et auxquels on va demander ce qui reste la base de l'alimentation. Et dès les premières pluies, fin mai ou juin, on va semer : le maïs et le doura à l'intérieur même du hoch ; le mil, le sésame, les haricots, les arachides sur les goz alentour ; aussitôt après, le kourgnaï, le gombo, les concombres, les Calebasses, dans les terres plus lourdes des dépressions voisines. En septembre-octobre, on récoltera dans l'ordre : maïs, kourgnaï, doura, mil. Le mil n'est pas battu immédiatement ; les épis sont enfermés dans des espèces de silos à peu près cubiques de 5 à 10 m³ qui sont dressés sur les champs mêmes ; ces silos ont leurs parois en charganiés et sont isolés du sol par une plateforme de branchages posée sur des piquets de 50 cm. On puisera les épis et on les battra sur une aire au bord du village à mesure que le niveau du grain baissera dans les dabangas.

Les bergers arriveront seulement en accompagnant les premières pluies en mai, mais ils ne s'arrêteront guère et continueront bientôt leur route jusqu'au voisinage de l'ouadi Bithéa. Lorsqu'en octobre ils regagneront le sud, ils s'attarderont davantage — deux ou trois mois — pour fumer les champs.

Ainsi, le calendrier des activités des villageois d'Abdi sera à peu près le suivant :

Mois	Cultures	Troupeau	Divers
Septembre- Octobre	Moisson et ensilage	Mouvement Bithéa-Abdi	
Novembre- Décembre	Jardins de Dibékir	Fumure des champs	Départ des travailleurs saisonniers Restauration du hoch
Janvier- Février	Cueillette du coton Jardins de Dibékir	Mouvement vers ouadi Doï	Fréquentation des marchés
Mars	Cueillette du coton		Tissage
Avril- Mai	Préparation des champs	Passage à Abdi	Retour des travailleurs saisonniers
Juin	Semences	Mouvement Abdi-Bithéa	
Juillet- Août	Sarclages		

Nous avons vu qu'autour d'un fort noyau maba de 300 huttes, Abdi avait attiré une petite colonie de Daramdé qui apporte de la viande de chasse, des poteries, et une famille haddad qui fournit le village en outils et armes en fer. Ce n'est pas tout. Il existe encore deux fériks, l'un de Zagawa au nord, l'autre d'Arabes Salamat au sud, tous deux installés à quelques centaines de mètres du village ; ce sont des pasteurs dont le troupeau a été décimé par une épizootie et qui vivent pauvrement de noix de doum et de lait ; ils fabriquent avec des feuilles de doum des nattes et des cordes dont la vente leur permettra de se procurer un peu de grain. Plus loin, c'est un férik d'Arabes Mahamid de quinze tentes qui abreuvent dans le lit de la Batha un troupeau de 200 chamelles et qui souvent viennent au village échanger un peu de lait et de beurre contre du mil ; ils louent encore aux villageois les chameaux dont ils auront besoin pour se rendre sur un marché lointain.



Les Koniéré qui s'étendent entre Am Dam et Am Guéréda ont un genre de vie très semblable à celui de leurs voisins Maba d'Abdi, à cette différence près qu'ils n'ont pas de jardins ; mais ils compensent cet inconvénient en se procurant du numéraire grâce à la culture de l'arachide

qu'ils ont entreprise voici seulement sept ans et dont le succès va grandissant sans toutefois nuire au rendement des grandes cultures vivrières traditionnelles. Au contraire, le berbéré qui ne poussait guère au nord de la latitude de Goz-Beïda a été lancé ici depuis seulement deux ans et il est permis de prévoir qu'il ira en s'étendant. Précisons pourtant que le sésame connaît de moins en moins de faveur tandis que les champs de coton sont abandonnés depuis au moins cinq ans. Mais tout cela se tient parfaitement et peut s'observer à peu près partout : le troupeau du paysan grossit, le champ est mieux fumé, les rendements sont meilleurs, les quantités de produits vivriers commercialisés plus grandes, les achats de bétail plus importants ; d'autre part, mais dans la même perspective, on demande aux arachides, au lait, au beurre animal, les matières grasses que fournissait le sésame et on achète au marché le tissu d'importation qui remplace le gabak traditionnel.

Si nous nous sommes arrêtés chez les Koniéré, c'est surtout pour signaler leur origine que nous avons déjà évoquée. Sept villages : Bihéré Am Guéna, Bihéré Michégué, Bihéré Saraf, Bihéré Diakana, Akrouf Diaforda, Akrouf Akrouk, Akrouf Am Daer, Akrouf Baguirmi (1) sont peuplés de Kidirmi. Or, ces Kidirini sont considérés comme les descendants des Tounjour qui se seraient mêlés, dit-on parfois, à des éléments importés d'origine analogue aux Karenga, Kashméré, Bakhat. On peut observer en tout cas que si le bora mabang est bien connu, le Koniéré use encore d'une langue semblable à celle de ces trois peuplades. Soulignons-le encore : les origines s'estompent tandis que s'accuse l'évolution et pour l'observateur qui s'attache aux conditions actuelles de vie, le Koniéré est plus proche de son voisin maba de l'Est que des montagnards du Marfa et de l'ouadi Hamra.

*
* *

Portons-nous maintenant à l'autre extrémité du domaine maba, 200 kilomètres au nord, chez les Kodoï, mais sans nous laisser trop impressionner par cet écart en latitude, car chez les Maba, c'est bien plus le caractère montagneux, l'aspect plus ou moins tourmenté de la région occupée qui conditionne la tendance plus ou moins accusée du genre de vie vers le semi-nomadisme. La preuve, c'est que les gens du Guéri qui sont les proches voisins des Kodoï dans l'ouest

(1) Il y avait là, on le voit, deux villages-souches ; les autres sont des dankoutchs qui en grossissant ont été promus au rang de village.

sont dans ce domaine les plus avancés de tous les Maba.

Le massif des Kodoï, au sud-est de Biltine, est assez compact pour faire barrière à la transhumance des Arabes nomades : le grand moukhal qui descend de Kharma vers le Bahr Azoum passe à l'ouest, tandis que le petit moukhal qui a à peu près la même origine que le premier passe à l'est pour gagner la région d'Adré. Par ailleurs, leur caractère de montagnards est responsable du fait qu'entre tous les Maba, les Kodoï sont ceux qui sont restés le plus longtemps les plus jaloux de leur indépendance.

Ouarchak est encore un village maba type avec son rocher-refuge, ses hochs, sa ceinture de champs, ses dankoutchs. Les cultures de base sont les mêmes qu'ailleurs : mil et doura ; la pluviométrie est trop faible déjà pour permettre l'introduction de l'arachide ; on reste attaché au champ de coton et le gabak habille encore la plupart des individus. L'élevage est une pratique récente qui a vraiment démarré voici seulement une décade grâce aux campagnes de vaccination antipestique et de destruction des fauves ; mais déjà, pour 13 000 individus on ne compte pas moins de 16 000 zébus, 3 000 moutons, 1 500 chèvres, 300 chevaux et même un millier de chameaux, plus des ânes. Les insectes qui sont un facteur décisif de transhumance ne sont pas très nombreux, d'abord parce que les pluies sont moyennes, ensuite parce que le ruissellement est important ; aussi le troupeau sera-t-il sédentaire : durant l'hivernage, il rentre chaque soir dans une zériba au village ; pendant la saison sèche, il tourne sur les pâturages voisins et couche chaque nuit sur les champs autour du village ou sur les dankoutchs. Les bergers — jeunes gens et jeunes ménages — préposés à la garde habitent des paillotes sommaires, jamais la tente de nattes. Les puits sont proches du village et peu profonds — 5 mètres environ — mais si les pluies ont été trop médiocres, l'eau est réservée à l'approvisionnement du village et le troupeau est alors contraint à de longs déplacements ; la situation s'aggrave en avril et mai avec la chaleur qui impose des abreuvements quotidiens et il n'est pas rare que des animaux qui parcourent chaque jour une vingtaine de kilomètres sur des itinéraires bientôt brouillés et piétinés meurent d'épuisement. C'est pour parer à ce grave inconvénient que certains Kodoï, à l'exemple de leurs voisins du Kachim-el-Ouadi, du Bourtaï, commencent à prendre l'habitude de pousser leurs troupeaux avec les bergers loin dans le sud, jusqu'à Batha, quand le problème de l'eau le leur commande ; mais ce n'est là encore qu'une tendance naissante qui devrait se préciser bientôt. Cette tendance n'est-elle pas devenue une habitude chez

les Maba des cantons Guéri et Ouadi-Chauk dont les bergers n'hésitent plus à accompagner les nomades arabes jusqu'au Bahr Azoum parfois ?

Aspects sociologiques

A la fin du siècle dernier, le royaume fondé par Abd el Krim ben Djamé vers 1635 était devenu un immense empire dont la capitale avait été transférée en 1850 de Ouara à Abéché. Son hégémonie ou son influence n'entamèrent jamais le Darfur et son annexe le Dar Guimir à l'est, mais elles s'étendaient au nord jusqu'au Borkou et à l'Ennedi, à l'ouest jusqu'au Bahr el Ghazal et au Dagana, au sud jusqu'au Baguirmi et au Dar Kouti. Cet état était fortement hiérarchisé : il avait à sa tête le sultan, monarque absolu, entouré d'une foule de dignitaires qui tous étaient nommés et révoqués selon son gré. Parmi ces dignitaires se distinguaient les aguids auxquels était confié le commandement des provinces extérieures. Les plus considérables de ces vices rois étaient le djerma qui contrôlait surtout les provinces du centre, l'aguid el Mahamid aux marches du nord, l'aguid es Salamat aux marches du sud, l'aguid el Diaatné aux marches du sud-ouest. Ces aguids avaient une cour calquée sur le modèle de celle du sultan ; leur rôle essentiel consistait à lever l'impôt et à recruter des troupes ; ils pouvaient être choisis non seulement dans les rangs des Maba et Arabes nobles, mais aussi parmi des gens de condition modeste, voire même parmi des captifs affranchis. Le sultan pouvait ainsi écarter des seigneurs ambitieux qu'il jugeait dangereux pour son autorité et les remplacer par des hommes d'origine obscure, souvent fort intelligents et capables, qui en principe étaient tout dévoués à sa personne. Le Dar Ouaddaï n'en connut pas moins des luttes intestines incessantes où les farouches Kodoï se distinguèrent tout particulièrement. Les intrigues de palais s'enchevêtraient de manière incroyable pour la compétition au trône. En outre, les guerres avec les voisins, Dar Fur et Baguirmi notamment, étaient quasi perpétuelles.

Les conditions dans lesquelles Abd el Krim fonda sa dynastie — on se rappelle qu'il avait été puissamment aidé par les tribus maba soulevées contre la domination tounjour, — les conditions dans lesquelles cette dynastie s'est maintenue, ont fait qu'une civilisation maba a pu subsister sous l'autorité de princes qui n'avaient plus d'arabe que leur origine. Ce n'est pas dire que l'empreinte nouvelle ait été nulle, loin de là ; les structures féodales rigides que l'on observe encore dans certains villages, chez les Kodoï par exemple, sont la marque d'un état très solidement organisé ; mais l'Islam lui-même, resté dans les campagnes

une pratique superficielle, n'a pas empêché les Maba de garder des institutions très originales. L'apport de l'Islam — très considérable, convenons-en — mis à part, on peut dire que la dynastie arabe est devenue maba bien plus que le pays maba n'a emprunté aux Arabes. Il y a eu superposition et non assimilation.

Avec la présence française, jusqu'à la dernière guerre, le Ouaddaï a pratiquement connu le statut d'un protectorat ; le sultan est resté à sa place, gardant, parfois secrètement, la plupart de ses prérogatives et l'essentiel de son autorité. C'est donc depuis dix ans seulement — et plutôt moins — que l'administration et la justice françaises se sont permis de passer par dessus les barrières qui étaient restées dressées. Aussi, le récent choc produit par les grandes réformes politiques, l'activité des partis ont-ils provoqué ici des bouleversements plus importants encore qu'ailleurs. Il n'est pas douteux que le Ouaddaï pose ainsi à la nouvelle république du Tchad l'un des problèmes politiques graves qu'il lui faut entreprendre de résoudre.



Le Maba est un individu de stature haute et large, les formes sont épaisses, le crâne massif, les traits négroïdes ; il laisse toujours pousser un soupçon de moustache et une barbe courte et rare, tandis que le crâne est strictement rasé. Il s'habille à peu près comme les autres musulmans du Tchad ; le séroural, s'il est court, s'arrête au-dessous du genou, s'il est long, il garde son ampleur jusqu'en bas et n'est pas serré à la cheville ; deux tuniques : la première courte et ajustée comme une chemise peut se porter seule ; la seconde, de même type mais plus ample et descendant jusqu'aux pieds, se met sur la première ; ces pièces d'habillement sont souvent encore en gabak, quelquefois et de plus en plus chez les jeunes, dans un tissu blanc léger d'importation ; un costume en gabak dure un à deux ans tandis que le même costume en percale doit être renouvelé au bout de trois à six mois. Par-dessus les tuniques, aux jours de fêtes, l'habillement est complété par un grand boubou, blanc ou bleu, aux larges manches drapées retenues par un retour sur les épaules ; la tête peut rester nue, ou bien elle est couverte d'une petite calotte en coton, blanche chez les hommes d'âge mur, verte ou orange chez les jeunes. Le chèche est rare, il ne se porte pas en turban autour de la tête mais seulement comme un cache-nez lâche autour du cou. La chaussure est fabriquée par les Haddads locaux dans un filali rouge ou jaune ; elle recouvre et emprisonne le pied tout entier.

Avant d'être mis en présence du sultan, l'homme se débarrasse non seulement du poignard qu'il porte d'ordinaire fixé au coude, mais aussi de ses vêtements d'apparat qu'il peut jeter sur l'épaule ; il s'avance la tête nue en frappant dans ses mains comme pour applaudir ; arrivé près de son maître, il s'agenouille à distance, s'assied sur les talons ; les mains restent croisées et tenues au niveau de la poitrine. Il est probable que cette habitude qui est encore en vigueur était une précaution pour prévenir un attentat, tellement autrefois la vie du sultan était menacée par des coteries occultes.

La circoncision du garçon est pratiquée entre dix et douze ans. Ce n'est pas une cérémonie collective ; l'opération peut être pratiquée par quiconque — il n'y a guère que les bourgeois d'Abéché qui la confient à un coiffeur ; — enfin elle se déroule à n'importe quelle saison, sauf pourtant pendant l'hivernage car les risques d'infection sont alors plus grands, et la cicatrisation de la plaie moins rapide. A Agourbo, dans l'Ouadi-Hamra, le 2 mars, trois garçons de douze ans, proches parents, avaient été circoncis ; ils avaient reçu la longue tunique en gabak qu'avec la main ils tenaient en avant pour l'éloigner de leur blessure ; pour la première fois, ils portaient aussi des chaussures, la calotte sur le crâne qui venait d'être rasé, un chèche maladroitement tordu autour de la tête ; ils tenaient un bâton à la main et s'étaient parés de colliers multicolores qui leur avaient été prêtés pour la circonstance par les jeunes filles. Celles-ci, rassemblées, à genoux, s'agitaient follement et chantaient au rythme d'un tambour ; leurs poitrines, leurs oreilles, leurs cheveux mêmes ruisselaient d'un entassement de pauvres bijoux aux vives couleurs. Dès le début de l'après-midi, tout le monde, hommes, femmes, enfants, vieillards, était ivre ; on avait préparé et bu plus de mérisse qu'à l'accoutumée, on s'interpellait bruyamment, on s'agitait dans une grande liberté. L'infirmier d'Abéché passant par là pour traiter les lépreux dut attendre le lendemain matin pour rassembler les malades.

Après la circoncision, le garçon entre dans l'assemblée des jeunes hommes qui est conduite par ce qu'on appelle le warnang ; aujourd'hui le warnang n'est plus guère qu'un adjoint du chef de village ; il joue cependant encore un rôle important en toutes circonstances qui exigent ou justifient l'intervention des jeunes : danses, moissons, poursuites en cas de vol de bétail, recrutement de main d'œuvre pour l'entretien des routes, etc...

L'excision des filles est systématiquement pratiquée comme chez toutes les autres peuplades à l'est du lac Fitri

— exception faite des Bilalas. L'opération a lieu vers l'âge de dix ans ; ce sont de vieilles femmes quelconques qui s'en chargent. En cette occasion, la fille reçoit des cadeaux, des bijoux notamment qui lui sont offerts par sa mère, sa tante. Dans son très jeune âge, la fille ne portait qu'un cache-sexe, courte bande de gabak pendant en avant et en arrière, retenu aux hanches par un cordon et, autour du bassin, une large ceinture de perles rouges, jaunes, vertes, bleues, blanches ; le tour de la tête était rasé laissant seulement une calotte de nattes courtes ; la narine était percée et garnie d'un clou de couleur, ou seulement d'un éclat de bois. En grandissant, elle a adopté la jupe en larges lanières de cuir descendant au-dessous du genou. Après l'excision, elle porte un jupon court en gabak et un pagne de couleur généralement bleu foncé qu'elle noue autour de la taille en laissant le buste libre ; elle laisse pousser ses cheveux qui s'échappent en petites nattes autour d'un point central et tombent même sur les yeux et le nez. Au moment de la puberté, on fait subir à la bouche une opération esthétique : la lèvre inférieure est lardée à petits coups avec une épine d'acacia ; tuméfiée, douloureuse, elle doit être soutenue pendant quelques jours par un bâtonnet posé en avant du menton et fixé à ses extrémités à un cordon qui passe au-dessus de la tête ; la plaie est traitée avec un mélange de charbon et de beurre chaud ; quand la douleur a cessé d'être vive, le bâtonnet est enlevé, mais la lèvre reste noire et volumineuse.

A Diressa, entre Abéché et Am Dani, les jeunes filles, pendant le Ramadan, se rassemblent pendant le jour près d'un gros rocher qui se dresse 300 m à l'écart du village ; dans l'ombre, elles s'occupent à des travaux de vannerie : c'est là, hors de toute surveillance des parents que les garçons leur rendent visite ; ce ne sont pas des cours d'amour ; on discute seulement très librement des mérites de chacun et des mariages peuvent s'ébaucher.

Quand un jeune homme, vers l'âge de 20 à 25 ans, a fait choix d'une jeune fille, il demande une audience à la mère de celle-ci ; s'il est agréé, la mère transmet sa requête au père ; en cas d'accord, celui-ci rencontre le père du jeune garçon et tous deux discutent des conditions du contrat. Il faut que le garçon apporte en moyenne, trois à cinq vaches, quelquefois huit et même plus chez les éleveurs devenus prospères, par exemple au Guéri. La fille se soumet toujours à la décision de ses parents ; pourtant si elle atteint vingt ans et que ses prétendants ont toujours été repoussés, il arrive qu'elle quitte sa famille pour suivre le mari qu'elle a élu ; la réconciliation intervient souvent avec la venue des enfants. La bigamie est le cas le plus fréquent, mais si

quatre femmes pour le même mari sont exceptionnelles, trois ne sont pas rares. Le temps des fiançailles dure de trois à douze mois. Au début du mariage, la femme reste dans le hoch de sa mère où elle habite avec son mari une hutte distincte, et pendant deux ans, trois ans, parfois plus, selon les conditions du contrat, le gendre devra se partager entre ses champs propres et ceux de ses beaux-parents. Même quand il pourra s'affranchir de cette promiscuité, la femme restera cependant dans son village d'origine. Si les deux femmes d'un même mari habitent le même village, elles demeureront cependant dans deux hochs distincts ; mais le plus souvent, les femmes sont choisies dans des villages différents, parfois éloignés l'un de l'autre et l'on imagine les courses auxquelles doit se livrer le mari pour se partager également entre elles. Si les villages sont séparés par une grande distance — plus de 100 km — le mari séjournera un mois dans chacun à la saison sèche, quinze jours pendant l'hivernage à cause de la part qu'il lui faut prendre aux cultures ; s'ils sont plus proches, la durée du séjour pourra être réduite jusqu'à une semaine ; si, par hasard, les femmes habitent le même village, le mari passera deux, trois ou quatre jours successifs chez chacune d'elles. Cette rotation est toujours strictement réglée même lorsqu'il existe plus de deux femmes séparées par des distances inégales. En tout cas, sollicité par les devoirs conjugaux, la surveillance du troupeau, la fréquentation des marchés, l'homme se déplace perpétuellement. Naturellement, le mari est abrité et hébergé par la femme qui le reçoit et à cette fin il doit apporter chaque année dans chaque hoch une certaine quantité de mil ; il peut aussi prêter à chaque femme deux ou trois vaches pour la fourniture du lait et du beurre qu'il est censé consommer.

La femme est astreinte à un dur labeur ; après deux ou trois maternités, à trente ans, c'est déjà presque un vieillard : n'est-ce pas une explication sinon tout à fait une justification de la polygamie ?

Les décès sont annoncés par le tam-tam qui est suspendu à l'un des poteaux de la grande rakouba qui se trouve au milieu de la place du village. C'est le même tam-tam qui rassemble les jeunes gens et donne l'alerte en cas d'un vol de bétail par exemple. Aussitôt, des villages alentour, on se met en route pour la visite de condoléances : seule, la mère lance une longue plainte quand elle reçoit la visite d'une amie particulièrement chère. Toutes les femmes présentes s'affairent à remplir des jarres d'eau et à préparer la bouillie de mil pour le repas de deuil. Si le décès est intervenu dans la soirée ou dans la nuit, l'enterrement a lieu à l'aube ; s'il s'est produit dans la journée, l'enterrement se

déroule au coucher du soleil. Le corps allongé et ficelé dans une natte, couvert d'un linceul, est attaché sur une civière garnie d'un lit de paille ; il est porté sur l'épaule par quatre hommes ; l'assistance des hommes marche en avant, les femmes suivent loin en arrière ; le déplacement est rapide et silencieux et on atteint vite le cimetière, espace vague peu remarquable situé à une centaine de mètres hors du village. La civière est posée à côté de la fosse qui a été creusée jusqu'à 1 m 50 de profondeur et les hommes, rangés derrière le plus savant ou le plus pieux d'entre eux, récitent la prière puis la fatiha, tandis que les femmes sont restées accroupies 50 mètres à l'écart autour de la mère. Puis le corps est détaché et descendu dans la fosse où deux hommes le reçoivent tandis que le linceul tendu au-dessus du trou cache celui-ci aussi longtemps que le corps n'a pas été recouvert de branchages. Ces branchages sont solidement fixés à mi-profondeur pour que le corps reste isolé (cf. planche n° VI). Au-dessus du lit de branchages, on établit un lit d'argile humide qui constitue un plancher sur lequel on rejette le reste de la terre. Sur le tertre, on enfonce debout les brins de paille de la civière ; celle-ci est démontée et les deux plus grandes branches sont plantées aux extrémités du tertre ; au sommet de chaque branche est attaché un bâton plus court ; un homme de l'assistance, avec un bâton, trace un trait sur le sol autour de la tombe, puis on recouvre le tertre de grosses branches épineuses pour écarter les hyènes. Comme chez tous les Musulmans d'Afrique, le corps a été couché sur le côté droit, le visage tourné à l'est. Les galettes de mil qui ont été apportées par les femmes sont distribuées sur place à toute l'assistance ; elles seront mangées au retour au village. La nuit tombée, tous les hommes du village se rassemblent sur la place publique pour de longues prières qui se renouvelleront matin et soir pendant trois jours.

Quoique le Maba soit un musulman très ignorant, surtout dans les régions montagneuses, quoiqu'il soit souvent un enragé buveur, il n'en est pas moins attaché aux rites islamiques. Chaque village, au milieu de la place publique, réserve un large espace clos de branches d'épineux, avec au centre un abri sommaire qui tient lieu de salle de réunion notamment pour la prière. On trouve partout une multitude de maîtres d'écoles qui enseignent chacun de pauvres rudiments à trois ou cinq élèves. L'école coranique est tout simplement une cloison de paille dressée contre le vent, à l'abri de laquelle on entretient un feu de brindilles autant pour se réchauffer en hiver que pour s'éclairer en tous temps, car c'est la nuit que l'enseignement est donné, le soir de 8 à 10 heures, le matin de 3 à 5 heures, car dans

la journée, l'enfant et le maître lui-même ont d'autres occupations. Bien souvent, il s'agit seulement d'apprendre par cœur quelques versets dont le maître ne comprend pas toujours le sens et de recopier sur une planchette avec un roseau fendu des pages d'écriture. Parfois, un maître pauvre quitte son village pendant un à quatre mois ; il parcourt le pays avec cinq ou huit élèves qui mendient leur nourriture le matin, étudient l'après-midi ; ils s'écartent ainsi jusqu'à 2 ou 300 kilomètres de leur village sans s'encombrer d'autre bagage qu'une gourde pour l'eau et la planchette pour écrire. Aucune tariqa n'est représentée dans les campagnes sauf, exceptionnellement, chez des notables, la tidjaniya ; à Abéché, il en va tout autrement.

Aspects économiques

On a parfois fait au Ouaddaï une réputation de pays pauvre où l'homme vivait misérablement. C'est faux et, en tout cas, il faut distinguer. Les niveaux de vie les plus bas de tout le Sahel tchadien se rencontrent peut-être chez les Kadjaksé et autres Mourro, peut-être aussi chez certains Massalit, c'est-à-dire chez des sédentaires qui se trouvent déjà sous le 12° parallèle, à une latitude où l'élevage en stabulation est interdit. Et cela même ne laisse pas d'être surprenant : on a tellement pris l'habitude de considérer que l'éleveur se contentait de vivre dans la contemplation de son troupeau sans se soucier d'en commercialiser les produits ; mais il y a la fumure, le très important rôle joué par les animaux de transport, les sous-produits aussi : lait et beurre. C'est une question essentielle et nous y reviendrons plus tard.

Sans doute, il est des villages, dans le Marfa, l'Ouadi-Hamra notamment, qui manquent souvent du strict nécessaire, mais la plupart des Maba, au Koniéré, au Guéri par exemple, sont dans une aisance qui vaut bien celles des Moubi et autres Kouka.

L'agriculture

L'agriculture a été la première à bénéficier de la paix et de la sécurité nouvelles. Les villages autrefois s'établissaient surtout en fonction du refuge qu'offrait le site bien plus qu'en tenant compte de l'importance des surfaces cultivables. Non seulement des dankoutchs ont pu se créer dans des zones éloignées du village-souche mais encore ils ont pu, même dans la plaine, devenir des villages permanents. En même temps, la main d'œuvre masculine qui était si souvent distraite par des tâches guerrières a pu s'appliquer bien davantage aux travaux des champs. Enfin, le fait pour le paysan d'être toujours sous la menace d'un

pillage de ses greniers était tout le contraire d'une perspective encourageante.

Le mil est, ici encore, la culture principale et quand les sauterelles l'ont épargné, il constitue pour tous la base de l'alimentation. Le maïs, le doura, quelquefois les haricots, constituent des appoints appréciables. Le kourgnaï est une variété de sorgho qui pousse dans les terrains lourds, mais qui a la même végétation que le mil. Le berbéré est cantonné au sud du 12° parallèle, mais, depuis trois ans, on commence à en trouver de petites quantités chez les Konniéré, au voisinage du 13°. Le sésame disparaît peu à peu ; il n'est plus cultivé que par les paysans pauvres. De même, dans les cantons riches où le numéraire rentre grâce à la vente des arachides ou des produits maraîchers, les traditionnels champs de coton sont abandonnés.

Ces deux cultures méritent une mention spéciale, car ce sont elles qui bien souvent vont permettre aux paysans de sortir de leur condition misérable. Elles sont beaucoup plus sûres que les cultures habituelles, car les deux fléaux, sauterelles et oiseaux, ne les menacent pas ; elles doivent seulement se défendre des singes, des porcs-épics, des phacochères qui sont assez faciles à écarter. Malheureusement, l'arachide ne trouve les sols et la pluviométrie convenables qu'entre les 12° et 13° parallèles et les potagers n'occupent que des surfaces très peu importantes dans des endroits nettement localisés. Pourtant les quantités d'arachides et de légumes secs qu'on trouve sur les marchés du Ouaddaï sont importantes, et dans tous les sens, car elles apportent dans l'alimentation des éléments qui manquent aux céréales.

L'aisance chez le paysan entraîne immédiatement la constitution d'un petit troupeau qui va vivre d'abord en stabulation pure et qui pourra transhumer seulement plus tard quand il aura pris une certaine importance ; de toutes manières, le problème de la fumure des champs va se trouver ainsi réglé. Non seulement la jachère n'est plus pratiquée, mais encore le cultivateur fait de moins en moins appel au troupeau du nomade pour fumer sa terre ; son propre troupeau souvent suffit à cet office.

Autre conséquence inattendue de l'accession à l'élevage : le brûlis n'est plus pratiqué ; on se contente de brûler sur le champ les cannes de mil brisées qui n'ont pu être récupérées pour la restauration du hoch ; c'est d'abord que la pratique du brûlis ne devient plus nécessaire si les champs sont convenablement fumés, c'est aussi que le paysan devenu éleveur a acquis le souci de protéger les pâturages qui lui sont maintenant nécessaires ; autrefois, le paysan incendiait la brousse autant pour éloigner le nomade qui



Dabangas à l'intérieur du hoch maba



*Jeune homme
peul
de N'Garangu*



Jeune femme peul de N' Garangu

menaçait ses cultures que pour s'ouvrir de nouvelles terres à cultiver.

Ce n'est pas tout : le bœuf-porteur et même parfois le chameau en faisant récemment leur entrée dans la vie du paysan ont permis à celui-ci de fréquenter des marchés toujours plus lointains où il trouve des conditions d'échange plus avantageuses.

L'élevage.

Ainsi, bien loin de se substituer à l'agriculture, l'élevage se superpose à elle en la favorisant grandement et ce phénomène est très réconfortant.

C'est seulement depuis dix ans que l'élevage est devenu prospère et que sa pratique s'est généralisée. Cet essor a été provoqué ou favorisé par plusieurs facteurs qui se sont répercutés les uns sur les autres : les campagnes de vaccination antipestique, les destructions de fauves, la fin de la mise en cheptel chez l'Arabe, l'habitude prise de faire transhummer les troupeaux pour parer au problème de l'eau, l'allègement des redevances coutumières.

Le zébu est naturellement l'élément de base de tout troupeau. Il est ici plus petit qu'au Kanem, peu corné, de robe sombre, acajou ou noir. Des estimations précises sont difficiles ; le service vétérinaire annonce pour le district d'Abéché le chiffre de 250 000, mais ce district compte outre 100 000 Maba, près de 30 000 Arabes nomades et ceux-ci ont assurément beaucoup plus de bétail que ceux-là. A condition de se livrer à une large extrapolation, on pourrait admettre que ce chiffre de 250 000 se partage par moitié entre Maba et Arabes ce qui donnerait pour les premiers 1,25 zébus par habitant. Ce chiffre nous semble devoir être un minimum car s'il descend au-dessous de 1 dans les cantons Marfa et Ouadi-Hamra, il doit monter à 2 chez les Kodoï par exemple et dépasser 3 sur le Guéri. Selon des informateurs consultés sur place, un troupeau moyen dans le Manjobok compterait 20 têtes ; il atteindrait 50 têtes au Guéri. Autre élément d'appréciation significatif : les contrats de mariage prévoient un cadeau fait par la famille du jeune homme aux futurs beaux-parents et ce cadeau comprend 3 à 9 zébus selon le degré de richesse des intéressés. La commercialisation est très rare ; on achète du bétail à l'Arabe bien plus qu'on n'en vend sur les marchés. Il y a là un phénomène qui mérite d'être souligné. On dit que l'Arabe vit dans la contemplation de son troupeau, dans l'orgueil de le voir croître, qu'il répugne à vendre une bête, et c'est très vrai ; mais on oublie toujours de faire mention du nombre important de bêtes qu'il échange auprès des paysans. Les

transactions ont presque toujours lieu hors des marchés, au hasard du passage d'un férik près d'un village ; elles sont impossibles à contrôler et à évaluer, difficiles même à observer, mais certainement considérables.

Les ânes seraient certainement plus nombreux si, vivant en liberté, sans surveillance, ils n'étaient les principales victimes des fauves. Ils rendent de grands services parfois dans le nord à la fin de la saison sèche à l'occasion de la corvée d'eau. Nous avons vu chez les Ouled-Djéna au mois de mai de longues files d'ânes chargés de jarres qui chaque jour faisaient 20 km aller et retour pour aller chercher l'eau que les puits du village ne pouvaient plus fournir depuis février ; ils étaient absents de 4 h. à 8 h. du matin. Pour se rendre au marché, la femme monte plus volontiers le bœuf-porteur sur lequel elle peut s'installer assez confortablement avec son nourrisson et qui porte en outre une charge au moins deux fois supérieure à celle de l'âne.

Il n'y a pas de véritable élevage du cheval ; les chevaux viennent du Bahr-el-Ghazal quand on leur demande vitesse et puissance, de l'autre Bahr-el-Ghazal, oriental, quand on préfère taille et allure.

Ovins et caprins rassemblés sont en nombre seulement égal aux zébus. Il est vrai qu'on sacrifie plus facilement ceux-là à l'occasion d'une fête. On peut dire que le troupeau ovins-caprins est une réserve pour les repas rituels tandis que le zébu constitue le troupeau-capital. Les moutons sont plus nombreux que les chèvres dans le nord ; dans le sud et surtout dans les parties montagneuses, ce sont les chèvres qui l'emportent.

Le chameau commence à trouver une place chez les Maba, très modeste encore il est vrai. C'est un chameau qu'on a acheté à l'Arabe et qui permet de porter le mil, les légumes secs sur des marchés jusqu'à 200 kilomètres. On trouve même quelques chamelles chez les éleveurs maba du Guéri et ce qui est plus curieux encore chez certains Kodoï qui apprécient sans doute le fait qu'à la saison la plus chaude, la chamelle se contente d'être abreuvée tous les quatre jours tandis que la vache a besoin de l'être quotidiennement. Par ailleurs, les Kodoï sont entre tous les Maba ceux auxquels se posent les plus graves problèmes de pâturages et remplacer la vache par la chamelle c'est une manière de les résoudre puisque celle-ci peut s'éloigner du puits pendant deux jours à une époque où la vache ne peut guère le quitter et doit se cantonner dans une zone broutée jusqu'aux racines.

Les travailleurs salariés

Les jeunes gens de 15 à 20 ans qui pendant la saison

sèche ne sont pas requis par la garde du troupeau se rendent à Abéché pour y chercher du travail. Presque toujours, ils s'engagent comme manœuvres, transportent l'eau et l'argile nécessaires pour la restauration annuelle des habitations, des argamasses surtout. Cette habitude est ancienne et couramment pratiquée. Il s'agit d'amasser l'argent qui sera nécessaire pour payer l'impôt de la famille ou pour acheter la vache qui manque encore pour satisfaire aux conditions du contrat de mariage. Le jeune homme restera absent six mois et sera de retour dès les premières pluies pour participer aux grands travaux de culture, ou bien, son petit pécule amassé, il s'en servira pour payer sa place dans un camion qui l'emmènera au Soudan. Ce sera alors la grande aventure du chekhalla qui commencera.

Il y a longtemps que les populations maba connaissent le chemin qui conduit à la vallée du Nil. Autrefois, c'étaient les prétendants écartés du trône de Ouara qui le prenaient avec leurs partisans pour échapper, sinon au massacre, du moins au supplice consistant à crever les yeux de tout compétiteur trop remuant. Ensuite, aussitôt après 1910, ce fut le tour des notables qui avaient pris le parti du sultan Doud Mourrah et s'étaient opposés à la pénétration de nos colonnes. Depuis cinquante ans, les causes de départ sont différentes et méritent d'être énumérées :

— la mémorable famine de 1911 provoquée par une sécheresse exceptionnelle ;

— l'appel du vide : de 1885 à 1900, sous le règne du Khalifa Abdullahi, successeur du Mahdi, la population du Soudan avait diminué de moitié ; elle serait tombée de 6 à 3 millions ;

— la mise en valeur des zones cotonnières, notamment dans la Gésireh, en amont du confluent des deux Nils ; autour de 1950, au temps de la grande prospérité, un travailleur gagnait de 15 à 40 piastres par jour, soit 120 à 200 francs ; en un an, il pouvait amasser 50 livres d'économies, 25 000 francs CFA, une fortune ; dès 1955, les tarifs ont baissé et la journée est tombée à dix piastres soit 50 francs, mais nous sommes dans un pays où les habitudes acquises ont la vie dure ;

— les exactions du sultan et de ses représentants à tous les échelons ; l'imposition de droits coutumiers accablants ;

— la conscription ne fut jamais pratiquée que dans une très modeste mesure et les prestations furent supprimées en 1948, mais il reste le recrutement de main d'œuvre pour la réfection des routes après la saison des pluies, d'autant plus impopulaire que le salaire était

détourné par le chef de canton ou de village qui s'était chargé du recrutement ;

— les réquisitions de mil pour l'administration, pour l'armée, profitaient de même au notable qui servait d'intermédiaire ;

— la brutalité et la malhonnêteté des gardes, la vénalité des interprètes passaient toute mesure ;

— l'impôt dont la charge pesait seulement sur les personnes présentes et qui était donc d'autant plus lourd que le contingent d'émigrés était important, sans compter qu'il était collecté par le canal des chefs qui, à chaque échelon, prélevaient une dime largement comprise ; on peut dire que le meskine payait au moins le double des sommes qui reentraient effectivement dans les caisses du Trésor ; de plus l'inégalité la plus criante régnait : le notable que le pouvoir avait des raisons de ménager était épargné tandis que le pauvre était complètement dépouillé ; lorsqu'un village tardait à verser son impôt, les « percepteurs » effectuaient des rafles de bétail qui frappaient souvent les innocents et dont on ne se souciait pas de savoir si elles correspondaient bien aux sommes dues. Or, il n'y a pas si longtemps que ce régime a vraiment cessé ;

— le bon marché des denrées au Soudan n'était par contre qu'un leurre que le chekhalla faisait miroiter pour, à son retour au village, « épater la galerie » ;

— enfin, la cause la moins évidente, mais peut-être la plus profonde, était sentimentale : d'abord, la Gésireh c'était une grande étape vers La Mecque et le pèlerinage ; on ne s'y rend pas toujours, mais on se persuade d'avoir voulu y aller. Ensuite, ces deux, trois, cinq années, passées au loin, constituent une initiation virile ; le jeune homme jette sa gourme et revient paré du prestige du voyageur intrépide, de l'aventurier qui a connu toutes les expériences.

Cet exode intéressait et intéresse encore non seulement les Maba mais toutes les populations du Ouaddaï et même, à un degré moindre, les sédentaires qui demeurent à l'ouest jusqu'à la longitude d'Ati, les Moubi notamment. Ces chekhallas, les westerners comme on les appelle au Soudan, fondent des villages nouveaux ou demeurent à la périphérie des villes dans un quartier distinct. Ainsi Qalah en Nahal dans la province de Kassala est une ville de 5 000 habitants tous Tchadiens : Maba, Dadjo, Kadjaksé, etc., où l'on ne parle que des dialectes du Ouaddaï. Il existe des villages qui s'appellent Moubi, Iriba, par exemple (1). C'est

(1) Ces détails et tous les chiffres ont été empruntés à un rapport de M. MOURADIAN. Archives de la région du Ouaddaï (1955).

dire qu'il y a des noyaux installés à demeure autour desquels viennent s'agglomérer des travailleurs flottants qui la plupart cependant regagnent finalement leur pays.

En 1955, le nombre de westerners travaillant au Soudan était évalué à 75 000. Mais le mouvement s'est beaucoup ralenti, d'abord parce que les causes de départ ont disparu ou sont en voie de disparition, ensuite parce que, depuis trois ans, depuis la proclamation de l'indépendance du Soudan, le coton connaît la crise, les salaires ont baissé et l'embauche est devenue rare.

Le travail du coton ne dure guère que cinq mois ; le reste de l'année le chekhalla se livre à des métiers divers : manœuvre dans les villes, débardeur sur le fleuve, mais c'est encore à la terre qu'il se consacre surtout : culture de l'arachide, du sésame, du mil ; c'est lui, d'ailleurs, détail curieux, qui a répandu le mil au Soudan.

Le chekhalla ne rentre à son village que lorsqu'il peut le faire dignement ; il rapporte ses économies en tissu, lequel vaut toujours plus cher de ce côté de la frontière ; il en tire 6 à 10 000 francs ; ce n'est plus la fortune d'autrefois, mais c'est quand même suffisant pour s'installer en ménage.

Quoique important dans son volume d'abord, mais aussi dans ses répercussions dans tous les domaines, ce mouvement a toujours été exagéré par les notables du Ouaddaï qui avaient intérêt à tromper l'administration afin que celle-ci réduise le montant des rôles d'impôt ce qui aggravait les différences entre les sommes réellement perçues par le collecteur et celles versées au Trésor. En fait, le Ouaddaï ne se présente nullement comme un pays dépeuplé. On ne tiendra pas trop compte des recensements officiels qui révèlent 250 000 habitants en 1918, 450 000 en 1955, mais bien plutôt de l'extraordinaire proportion de jeunes enfants qui pullulent dans tous les villages. Sans doute faut-il se méfier dans le domaine démographique de tirer parti d'observations superficielles, mais le fait est tellement frappant, non seulement au Ouaddaï mais partout à travers le Sahel, qu'on ne pouvait pas manquer de le mentionner.

Autres ressources

Le Maba n'est pas un chasseur. Il possède des chiens mais qui sont seulement des gardiens, la nuit dans le village, le jour auprès du troupeau. Il n'y a guère que les enfants qui se livrent à la chasse à la pintade et au daman. Malgré la possibilité qui s'offre parfois de se procurer de la viande de chasse auprès du Daramdé, la répugnance à abattre une bête du troupeau en dehors des grandes fêtes

TABLEAU 9 : Prix pratiqués sur le marché d'Abéché
en février 1958

Nature des produits	Origine (1)	Quantité	Prix en frs. CFA (2)
Mil	+	125 kg	2 500 x
Berbéré	+	Koro	50
Doura rouge	—	125 kg	2 000 x
Patates douces	—	125 kg	1 500 x
Arachides en coques	+	60 kg	1 000 x
Kreb	—	Koro(3)	20
Riz sauvage	+	»	50
Oignons verts	—	»	60
Gombo	+	»	45
Tomates sèches	+	»	50
Poivrons	+	»	50
Haricots loubia	+	»	40
Ail	+	»	100
Piment	+	»	75
Poisson sec	—	200 g	20
Dattes	—	Koro	100
Huile d'arachide	—	25 cl	15
Beurre animal	—	1 l	90
Sel Démi	—	60 kg	1 250 x
Sel Ounianga	—	Koro	60
Sel marin	—	60 kg	1 500 x
	0	100 kg	2 750 x
	0	100 g	5
Natron	—	60 kg	5 à 700 x
Noix de doum	—	10 un	5
Kola	—	un	10
Sucre	0	gros pain	225
Thé	0	kg	3 à 450
Tabac	+	100 g	10
Coton-graine	+	Koro	10
Plat en vannerie	+	20 cm	200
Natte de tente	—	4 m × 1,5	150
Corde en doum	—	20 coudées	10
Cherganié	+	6 m × 2 m	50
Bois de chauffage	+	50 kg	100
Orsour	—	60 kg	4 000
	—	50 g	5
Bœuf de boucherie	—	un	4 à 7 000
Vache stérile	—	»	2 500
Vache suitée	—	»	5 à 6 000
Chameau 4 ans	—	»	7 000
Chamelle suitée	—	»	15 000
Ane	+	»	1 000 à 1 500
Mouton	+	»	450 à 600 (4)
Chèvre	+	»	250 à 300
Poulet	+	»	50

(1) Origine : + produits maba — produits étrangers aux Maba
0 produits européens d'importation

(2) Les prix marqués du signe x sont des prix de gros.

(3) Le koro est une mesure d'environ 2 litres qui renferme par exemple 1 kg 800 de sel en cristaux ou bien 1 kg 200 de mil.

(4) Un mois plus tard, dix jours avant la célébration de l'Aïd el Kébir, le prix d'un mouton était passé à 750 et 1 500 frs, celui d'un boue à 6 et 800 frs.

est telle que la carence alimentaire en protides est certainement généralisée.

De même, pas de pêche, mais on trouve sur les marchés du sud de petites quantités de poisson sec apportées par les Birguid ou bien par des Maba revenant du Salamat.

Par contre, il est largement fait appel aux produits de cueillette qui font sur les marchés l'objet d'une commercialisation importante. Voici les variétés les plus consommées ; des fruits : doum, kabaïna, ardep, nabak, karno, idjilidj, kourdalé ; des graines : kreb, absabé ; des racines : ambetchi, chinguil ; des herbes : kawal.

L'artisanat est familial et concerne surtout les articles en vannerie. Poteries et outils en fer s'acquièrent toujours auprès des Haddads.

LES DADJO DE L'EST

Nous avons vu des Dadjo, dans l'ouest, à cheval sur le 19° méridien. Les Dadjo de l'est ont une origine semblable et nous ne ferons ici que souligner les différences que traduisent leurs genres de vie.

Les Dadjo demeurant sur le district d'Am Dam constituent deux petits noyaux voisins du chef-lieu, au total moins de 5 000 individus. Ils habitent des villages à hochs exactement semblables à ceux des Maba. La place centrale n'a pas d'abri-mosquée, une vague zériba d'épineux la remplace ; par contre, dans un angle on trouve le touroutch : abri sur haut pilotis avec un plancher de branchages et un toit en cannes de mil où, pendant l'hivernage, les garçons de 10 à 20 ans passent la nuit pour tenter d'échapper aux moustiques qui pullulent au ras du sol ; c'est en même temps un campement pour les voyageurs qui n'ont pas dans le village de parents pour les accueillir. Le cimetière des jeunes enfants morts avant le sevrage est dans un autre coin de la place, tandis que le cimetière des adultes est à l'écart du village.

On cultive surtout du mil, puis du doura, un peu de maïs et du gombo ; depuis trois ans l'arachide connaît un succès grandissant, tandis que le sésame est abandonné. Les champs de coton sont peu à peu délaissés et un village de cent hochs comme Am Dam-Zériba ne possède plus que trois champs de coton et quatre tisserands qui continuent à faire du gabak.

Les troupeaux grossissent par contre : zébus, ânes, chèvres, quelques moutons ; le bœuf-porteur est connu. Depuis quelques années le bétail est confié pendant la sai-

son sèche aux jeunes gens (jeunes ménages, jeunes garçons) et il passe six mois, de janvier à juin, sur le Bahr Azoum. Ne restent au village que quelques vaches suitées qu'on garde pour leur lait, et le petit bétail.

Le gendre, nouveau marié, habite d'abord une hutte dans le hoch de sa belle-mère. Pour gagner le droit d'emmener sa femme dans un hoch distinct ou dans un autre village, il doit donner à celle-ci les pagnes, bijoux et ustensiles de ménage qui ont été prévus, à la mère une vache de trois ans, au père un bœuf de trois ans ; c'est un exemple moyen. Tant qu'il ne s'est pas libéré, le gendre travaille sur les champs de ses beaux-parents en même temps que sur son propre champ. Un garçon qui réussit convenablement peut récolter dans une seule année sept à huit charges de chameau de mil, soit plus d'une tonne et cela suffit à assurer son affranchissement. C'est dire que le pays est loin d'être misérable.

Les fakis sont médiocres mais nombreux et possèdent souvent une petite clientèle de jeunes élèves.

Les Dadjo du Dar Sila sont beaucoup plus nombreux : plus de 30 000. Ils habitent une vaste région montagneuse où plusieurs sommets dépassent 1 000 mètres et qui est arrosée par près d'un mètre de pluies annuelles. Aussi il s'agit d'un pays difficilement pénétrable. Tout permet de penser que leur économie est moins prospère que celle de leurs frères d'Am Dam et que l'élevage en particulier réussit beaucoup moins bien chez eux. Ils sont restés organisés en un sultanat dont le chef réside à Goz Beïda.

LES MASSALAT D'AM DAM

Les Massalat d'Am Dam jouxtent les Massalat d'Oum Hadjer que nous avons vus chez les sédentaires. Les uns et les autres se sont détachés ensemble autrefois de la grande tribu massalit du Darfur et pourtant leur type physique habituel, grand et robuste, les rapproche des Dadjo et de certains Maba bien plus que de leurs lointains cousins de l'est.

Cette ressemblance avec les Dadjo d'Am Dam s'affiche dans tous les domaines. Et d'abord dans le genre d'habitat : large hoch clos d'une palissade de cannes de mil, hutte à chapeau conique et dont la paroi circulaire est faite d'un charganié. Dans la cour du hoch, on trouve toujours, au sommet d'une longue perche, un bouquet d'épis de doura qui sont réservés comme semence.

Les cultures sont les mêmes que chez les Dadjo, surtout

du mil, aucun légume de saison sèche ; le coton va disparaître : Abdier, village de 50 hochs, n'a plus aucun champ de coton et un seul habitant se livre encore au tissage avec des fibres achetées chez les Birguid.

Les troupeaux passent la plus grande partie de la saison sèche, de janvier à mai, au voisinage du Bahr Azoum, mais pendant l'hivernage, ils ne montent guère au nord du Batha. Les bergers vivent sous une tente en nattes de doum comme les Arabes, parfois avec femmes et enfants. La pratique de la mise en cheptel chez l'Arabe a été abandonnée depuis longtemps — plus de trente ans dit-on — mais on se rappelle qu'elle a existé à une époque où les pays voisins étaient inconnus, où il y avait de grands risques à trop s'écarter de son village, où le zébu était un animal très peu familier. Les contrats de fumure existent encore parfois mais ils se passent entre Massalat plutôt qu'avec les pasteurs arabes ; naguère encore, le paysan payait deux rouleaux de gabak soit 66 coudées pour faire fumer son champ par un troupeau de 50 têtes pendant six à dix jours ; aujourd'hui il donne un mouton ou 500 francs.

On chasse surtout les pintades très nombreuses ; pour cela on se sert d'une longue canne en plusieurs éléments de huit mètres de long et pourvue à son extrémité d'une pointe en fer. Traquées par le chien, les pintades se réfugient dans les hauts arbres d'où on les déloge avec la canne autant de fois qu'il est nécessaire. Finalement l'oiseau s'abat d'épuisement. Nous avons vu deux jeunes garçons qui avaient ainsi rapporté vingt pintades d'une matinée passée à la chasse.

Les pratiques religieuses tiennent une place importante dans la vie du Massalat ; les petites écoles coraniques sont assidûment fréquentées mais les fakis maba qui viennent parfois faire des tournées dans le pays sont les seuls à jouir d'une autorité religieuse bien établie.

Le Massalat contracte mariage avec tous ses voisins : Moubi, Bakhat, Dadjo, Karanga ; il peut arriver même qu'un Arabe ruiné consente à donner sa fille à un riche Massalat.

LES BAKHAT

Au nombre de 4 000, les Bakhat se serrent dans un petit espace à l'ouest d'Am Dam. Ils touchent au nord les Massalat, à l'ouest les Moubi, au sud les Birguid, à l'est les Bandala et les Dadjo d'Am Dam.

Ils parlent une langue qui s'apparente à celle des Karenga mais qui est en voie d'être supplantée par l'Arabe.

Les Bakhat habitent les mêmes villages, les mêmes hochs que les Maba. Places et cours sont toujours plantés de beaux idjilidjs qui apportent un ombrage appréciable. Une petite zériba d'épineux fait office de mosquée.

L'homme s'habille d'un sérual et d'une étroite chemise qui s'arrêtent l'un et l'autre au genou ; la femme d'un pagne de cotonnade bleue qu'elle noue sous les aisselles ou à la taille. Jusqu'à l'excision, la petite fille se couvre seulement d'un cache sexe fait de deux coudées de gabak qui pendent librement en avant et en arrière.

Aux cultures traditionnelles, l'arachide s'est ajoutée depuis seulement deux ans. Il n'y a pas de problème de l'eau ; les puits sont nombreux et profonds seulement de deux mètres.

Cependant la plupart des troupeaux sont conduits au Salamat pendant la saison sèche : ils partent en janvier après la récolte du berbéré et rentrent en mai-juin en progressant en même temps que les pluies. Les bergers s'abritent sous des tentes en nattes ; ils ne confient plus leurs animaux au pasteur arabe.

Certains troupeaux ne participent pas à cette transhumance ; nous avons vu par exemple près de Choutok, au milieu du mois de mars, un fèrik de dix tentes bakhat, disposé en rond ; il était tout entier enfermé dans une forte zériba d'épineux pour protéger le bétail contre les hyènes et contre les voleurs arabes. Ce fèrik était occupé par les bergers bakhat de trois villages voisins qui avaient été désertés ; la récolte du mil avait été mangée sur pied par les oiseaux et le berbéré avait mal réussi. Le reste des familles était parti sur le Moubi et pour subsister s'embauchait pour battre le mil, restaurer les huttes. Mais c'est là un cas exceptionnel ; les Bakhat sont des gens relativement prospères qui possèdent de beaux troupeaux.

Le Bakhat s'adonne aussi à la pêche du poisson dans les mares qui subsistent dans le lit de la Batha après la décrue d'octobre.

Le pays des Bakhat possède un important marché de saison sèche fréquenté par des pasteurs aussi bien que par des paysans : Magran.

LES BIRGUID

Les Birguid occupent un large domaine, au contact du 12° parallèle, et qui s'étire en arc de cercle depuis Arbochi jusqu'aux abords de l'Abou Telfane par-delà Abgué ;

toute la partie centrale de cette zone est désertée pendant six mois de l'année, car elle est recouverte par les eaux, et les éléphants poussent alors jusque-là la limite nord de leur habitat.

Les Birguid seraient au nombre de 3 à 4 000 seulement. Le type physique — et c'est surtout frappant chez la femme — est plus lourd, plus épais que chez les voisins du nord ; le caractère soudanien des traits s'accuse nettement.

Le village, la hutte ont le même aspect que chez les Maba. On cultive le nil, le doura, le herbéré, le sésame ; l'arachide n'a pas encore été introduite. Les champs de coton restent importants et bien entretenus, tellement que tout le monde ici est habillé de gabak et que ce sont les Birguid qui approvisionnent en fibres les marchés Bakhat, Dadjo, Massalat, Bandala.

Le troupeau de zébus transhume chaque année à la saison sèche vers le sud mais ne dépasse pas Am Timan. Parfois, la famille tout entière participe à ce déplacement, mais le plus souvent une partie, dont les vieillards, reste au village avec le petit bétail, des chèvres surtout et de rares moutons.

Il existe dans la région de Ferdougoul un groupe de Birguid, les Djongo, qui se distinguent par des pratiques animistes restées très vivantes. Ils auraient un culte de la margai analogue à celui des Hadjarai, mais tandis que margai est le terme Kenga, malaiké le terme dionkor, les Djongo disent am kalingai. Ces Djongo ne se marient qu'entre eux ; il en existerait d'autres noyaux dans le voisinage d'Abou Déïa. Mais alors ne seraient-ils pas tout simplement des Dionkor dont le nom s'est altéré ?

Les Djongo vivent surtout de la culture du herbéré et du produit de leur pêche, mais ils possèdent aussi de petits troupeaux qu'ils conduisent sur le. Salamat pendant la saison sèche. Les villages sont alors complètement désertés et laissés à la garde de l'am Kalingai. Cette divinité est si redoutée des étrangers que ceux-ci, les Missirié mêmes qui entre tous les Arabes sont connus pour leur goût du pillage, ne se risquent pas à pénétrer dans un village vide.

LES BANDALA

Dala est le nom qu'on donne au Ouaddai au noyau contenu dans le fruit du palmier-doum. Certains danseurs, autrefois, attachaient derrière leurs genoux ces noyaux remplis de grenaille. Aujourd'hui encore les descendants

d'esclaves à Abéché, à Largeau et ailleurs exécutent une danse qui leur est propre et pour laquelle ils se servent d'appareils semblables.

Les Bandala sont une peuplade de 2 à 3 000 individus d'origine servile qui habite à l'est et au sud-est d'Am Dam. Elle ne connaît pas d'autre langue que la langue arabe. Elle tirerait son nom du fait que ses ancêtres étaient des danseurs particulièrement appréciés à la cour d'Abéché.

Le manque de structure sociale et de traditions s'exprime dans l'aspect hétéroclite des villages. On y trouve aussi bien des huttes voûtées couvertes de charganiés ou de nattes en doum que la hutte de paille à toit conique ; celle-ci est souvent enfermée dans un hoch. Quelquefois la hutte se prolonge en avant de la porte par un auvent où l'on peut s'étendre aux heures chaudes, mais où, le plus souvent, la femme se tient pour écraser le mil. Quelle qu'elle soit, l'habitation contient le matériel ordinaire : un lit de branchages couvert d'un tapis de cannes de mil et d'une natte, des dabangas, des poteries, des objets de vannerie.

Les différences dans l'aspect des habitations ne traduisent nullement une différence de condition sociale ou de genre de vie. On cultive essentiellement le mil et de plus en plus l'arachide. Celle-ci est emmagasinée dans un silo d'un type un peu spécial d'un mètre de diamètre et deux mètres de hauteur qui se dresse près de la hutte : c'est un charganié dont les bords sont cousus, recouvert d'un crépi d'argile et dressé sur une plateforme de branches à 30 centimètres du sol.

Am Diressa est un marché où se rencontrent Massalit, Dadjo du Dar Sila, Moubi, Maba de l'Abker-Korio, nomades Missirié et Awazmé. Il est remarquable par la grande quantité des vendeuses de mérisse et la proportion d'hommes ivres à la fin de la journée ; la jarre de cinq à six litres coûte 50 francs : trois ou quatre amis se réunissent, achètent chacun une jarre et l'on ne se quitte pas avant de les avoir vidées. Loin à la ronde, les Bandala et les Kadjaksé, sont regardés comme les plus solides buveurs, mais il est des Dadjo, des Moubi, des Massalit, qui n'ont rien à leur envier.

Bien qu'ils habitent un pays dont les ressources en eau sont abondantes et faciles à exploiter puisque les puits ne mesurent guère plus de trois mètres, les Bandala restent des éleveurs très médiocres. Pourtant, il en est parmi eux qui, pendant la saison sèche, poussent leur troupeau jusqu'au Bahr Azoum.

LES ZAGAWA

Aires d'habitat — Limites et voisins

Avec ses 23 000 habitants, le Dar Zagawa dans sa partie tchadienne s'étend à peu près entre les 15° et 16° parallèles et les 21° et 23° méridiens. C'est un pays montagneux présentant dans le centre et l'est des plateaux avoisinant 1 000 mètres d'altitude ; il prolonge en somme vers le nord le massif du Dar Tama mais s'abaisse plus vite à l'ouest pour s'arrêter à la lisière des plaines d'Arada sur lesquelles il s'ouvre très largement, 24 000 km² environ ; cela donne une densité moyenne égale à 1 ; mais la population est inégalement répartie, rassemblée dans les zones méridionale et orientale tandis que dans le nord-ouest un large secteur à peu près vide annonce déjà le Sahara.

Les Zagawa sont bordés au sud par les Tama et les Mimi ; à l'ouest, ils touchent aux Arabes Mahamid, très nombreux pendant l'hivernage mais dont quelques-uns seulement, parmi les chameliers demeurent toute l'année ; au nord, le contact avec les Toubous est lointain tandis qu'il est très étroit avec les Borogat et surtout avec les Bilia qui sont les uns et les autres de proches cousins des Zagawa ; de même à l'est, par delà la frontière soudanaise, les Zagawa continuent à s'étendre sur le Toher, région comprise entre l'ouadi Hawar, le Dar Guimir et le Darfur, et s'avancent jusqu'au voisinage de Kutum. Ils sont au Soudan probablement plus nombreux qu'au Tchad.

Il n'y a guère que des Arabes Errégat — ceux que les Zagawa appellent les Arabes Tama, — qui pénètrent le pays. Encore ne font-ils que transiter par le couloir qui sépare les monts du Kapka du massif de Maraoné pour aller et venir entre le Dar Tama et l'ouadi Wagat où ils passent l'hivernage. Ajoutons que ces Arabes Errégat qui stationnent habituellement sur le Dar Tama sont seulement 2 000 au total.

Origines et langue

Les Zagawa sont connus des auteurs anciens. Idrisi, au XII^e siècle, leur fait occuper toute la grande cuvette tchadienne, entre les bouches du Chari et le Fezzan, entre le Kowar et le Darfur ; ce sont, dit-il, des pasteurs noirs éleveurs de chameaux. Notre propos n'est pas de discuter les textes anciens, mais on ne peut qu'être frappé par les

différences qui existent entre les Zagawa des historiens et les Zagawa d'aujourd'hui. Nous verrons que leur genre de vie actuel n'est nullement celui de grands nomades. On peut s'étonner aussi par exemple qu'ils ne possèdent pas de vocabulaire propre pour désigner le chameau, alors que le Toubou connaît plus de dix vocables pour distinguer les chameaux selon l'âge, le sexe, la destination.

Ainsi, entre tous ces exemples qui concernent des mots parmi les plus courants, seul le chameau est le résultat

Français	Dazaga	Zagawa
Viens	Yiri	Ké you
Pars	Oussou	Ké non
Eau	Yi	Bî
Puits	Yigué	Bâ
Puits temporaire	Bini	Koóna
Outre	Shini	Ori
Bœuf	Dor	Bô
Vache	Four	Hiri
Cheval	Aski	Irdin
Chameau	Goiné	Dî dibo
Chamelle	Dî	Dî daï
Feu	Ouni	Djihé
Poignard	Djanaï	Siri
Rocher	Éhi	Ha
Rouge	Mado	Ména

évident d'un emprunt au vocabulaire toubou, tellement même que pour traduire chameau on reprend le terme dî qui signifie chamelle et on en fait dî dibo qui veut dire « chamelle mâle ». Tous les autres termes par contre sont nettement distincts. Que les langues toubou et zagawa appartiennent comme on l'affirme parfois, à la même famille, c'est après tout possible ; mais ce qui ne l'est pas moins, ce qui est même certain, c'est qu'un Toubou n'a, à priori, aucune disposition particulière pour apprendre la langue des Zagawa ; c'est aussi que le ton de cette langue, sa musique, nous ont rappelé certains dialectes du sud bien plus que l'étrange sonorité de la langue toubou.

Les Zagawa actuels ignorent tout du rôle que leur font jouer les historiens dans le peuplement de l'Afrique centrale. Ils disent se rattacher à une souche dadjo, mais distincte de celle qui aurait donné naissance au noyau tama. Ils commettent là une erreur bien compréhensible ; c'est probablement la dynastie des sultans, et elle seule en tout

cas, qui pourrait se réclamer d'une origine dadjo. Certains notables parmi les plus avertis font bien cette distinction. Pour le reste, il y a un mélange qui atteste des origines diverses et qui se traduit par des différences frappantes, par exemple dans le type physique : à l'est, au Kobé, un type longiforme, dolichocéphale, une figure ovale aux traits assez fins, qui rappelle parfois le Toubou ; à l'ouest, au Gourf, au Dourène et même au Kapka, un type épais, nettement brachycéphale, un visage rond aux traits mal déliés, des incisives supérieures souvent dirigées vers l'avant et apparentes, tout cela appartenant évidemment au sud. Autre exemple qui exprime peut-être la diversité du peuplement : la grande quantité de clans qui s'enchevêtrent : Kapkala, Derbala, Eniméra, Bardara, Kéniméla, Dersila, Tourinda, Hodila, Abaïla, Enibola, Korfoukédira, Oya-guira, etc... Pour certains mêmes, les termes Kobé, Kapka, Dourène, Gourf, Bilia auraient une résonance ethnique et pas seulement territoriale et leur ensemble constituerait les Zagawa exactement comme les Mandaba, Malanga, Kodoï et autres Kélingan forment, réunis, les Maba.

On a voulu parfois faire des Mimi une tribu apparentée aux Zagawa. Cela ne semble pas exact ; la vérité c'est que les rapports entre Mimi et gens du Gourf sont étroits ; on se marie volontiers d'une tribu à l'autre et dans la zone de contact on compte des villages mixtes. Dans l'est, on se marie plutôt avec les cousins du Toher et les Guimir, dans le sud avec les Tama, dans le nord avec les Bideyat, mais il n'y a pas d'alliances ni avec les Arabes, ni avec les Abou Charib, ni avec les Maba.

Les Zagawa nomades que l'on appelle parfois très improprement les Zagawa arabes parce qu'ils ne parlent plus que la langue arabe et qu'ils partagent très exactement le genre de vie de certains Arabes nomades, sont issus du Dourène, dans le Dar Zagawa occidental. Cette migration s'est produite à une époque déjà lointaine et le rameau détaché n'a plus guère de relations avec la souche d'origine. Ce rameau qui a bien proliféré est maintenant réparti, du moins en ce qui concerne le recensement, entre les districts d'Abéché, Oum Hadjer, Am Dam et Goz-Beïda ; très loin au sud par conséquent.

Les Ratanine, implantés actuellement au sud de l'Ouadi Haddad dans le voisinage du Djombo, ont une origine analogue mais un sort un peu différent. On reviendra sur le cas des uns et des autres ; mais ce qu'on peut observer tout de suite, c'est que ce Dourène qui s'est distingué en jouant le rôle d'un pôle de dispersion, occupe justement la position d'un couloir qui, traditionnellement, livre passage aux pasteurs arabes.

Les Bideyat qui bordent les Zagawa sur tout leur front septentrional appartiennent évidemment à la même famille que ceux-ci. Ils se divisent en Borogat à l'ouest et Bilia à l'est ; mais nous le verrons, seuls ceux-ci sont restés tout à fait semblables à leur grand voisin tandis que ceux-là en s'avancant dans les plaines de l'ouest s'intègrent de plus en plus au monde toubou.

La langue arabe, apprise sur les marchés extérieurs et dans la petite capitale d'Iriba, répandue par les anciens chekhallas, a pris le rang d'une deuxième langue. Les jeunes la connaissent souvent, les femmes rarement, les vieillards jamais. Mais la langue zagawa reste très vigoureuse et n'est nullement menacée, à brève échéance en tout cas, par la langue arabe.

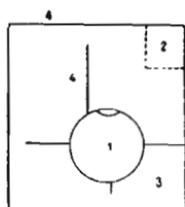
Habitat

L'habitat des Zagawa qui pourrait être considéré comme sédentaire, présente en fait trois échelons : le village-hillé, occupé seulement pendant l'hivernage, jouant le rôle de grenier, laissé pendant la saison sèche à la garde de quelques vieillards et de quelques femmes ; le dankoutch, village de culture, issu du hillé, d'abord temporaire mais qui bientôt prend les caractères du hillé ; le férik qui se détache des deux premiers à la saison sèche et surtout à la saison sèche et chaude, pour s'installer sur des puits bien pourvus en eau ou sur des pâturages épargnés. Il n'est pas rare qu'un dankoutch de quarante huttes par exemple s'entoure dans un rayon de cinq à dix kilomètres de trois ou quatre féricks.

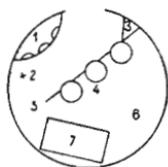
Hillé et dankoutch ont un aspect semblable : huttes rondes dont les parois latérales sont en pierres et argile et le toit conique en paille. Chaque hutte est enfermée dans un petit enclos limité par des panneaux en paille ou en cannes de mil et généralement divisé en deux compartiments. Dans le premier, on trouve une rakouba ; le second qui renferme la hutte donne sur l'extérieur par une porte en chicane. Chaque enclos peut être séparé de ses voisins ou bien forme avec eux un petit îlot facilement accessible. Les espaces qui séparent enclos et îlots sont occupés par des zéribas d'épineux où le bétail est enfermé la nuit pendant la saison des pluies. Même lorsqu'il est devenu permanent, le dankoutch, du moment qu'il n'a pas de chef coutumier propre, reste dans la dépendance du hillé d'origine.

Le férik se compose de trois à dix huttes. Ce ne sont pas les huttes habituelles et pas davantage la tente en nattes. Ce sont des abris sommaires, ronds, de quatre mètres de diamètre, en paille brute, couverte d'un toit plat. Une portion de la paroi latérale, celle contre laquelle se trouve le

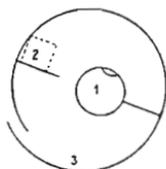
PLANCHE VII
TYPES D'HABITATIONS ZAGAWA



I



II



III



IV



1



2



1



2

I. Habitation ordinaire du village de Bakaoré (Kapka).
1, Hutte. — 2, Rakouba. — 3, Écurie. — 4, Murettes d'argile.

II. Plan de la hutte présentée en I.
1, Meules dormantes. — 2, Foyer. — 3, Poubelle. — 4, Dabangas.
5. Cloison d'argile. — 6, Magasin. — 7, Lit de sangle.

III. Habitation ordinaire d'un dankoutch au Gourf
1, Hutte. — 2, Rakouba. — 3. Clôture en paille.

IV. Hutte d'un férík au Gourf.
1, Cuisine. — 2, Chambre. — 3, Magasin. — 4, Paroi pare-feu.

Types de matériel en usage chez les Zagawa.

1. Jarre, contenance 15 litres.

2. Selle de chameau empruntée aux Kababich (profil et plan).

Cicatrices raciales comparées de la femme dadjo (1), et de la femme zagawa (2).

foyer, est faite d'une claie en branchages colmatée avec de la bouse ; c'est une précaution contre le risque d'incendie. La porte s'ouvre à l'ouest, du côté opposé aux vents dominants. Ce fèrik est fixe et deux ou trois fois par an pendant la saison sèche on l'abandonne quand le pâturage alentour est épuisé et on le reconstruit dix kilomètres plus loin mais généralement dans l'orbite du même puits.

Le village, quand un grand notable y réside, présente parfois un aspect singulier. Prenons par exemple le cas de Bakaoré, chef-lieu du Kapka. Il est bâti sur une éminence rocheuse et domine le groupe des puits creusés dans le lit de l'ouadi. Huttes, dépendances, enclos, tout est en argile rouge à l'exception des toits de chaume. Du sable fin, transporté depuis l'ouadi, tapisse le sol à l'intérieur des huttes et parfois les courettes. L'ensemble offre un état de netteté, de propreté, un air de coquetterie même qui contraste avec le délabrement habituel du hoch au Ouaddaï. Cette impression se confirme quand on pénètre à l'intérieur ; les dabangas alignées sont réunies par une mince cloison en argile et séparent la hutte en deux compartiments : au fond, le magasin avec un lit de sangle ; en avant, deux ou trois meules dormantes côte à côte et scellées dans un socle d'argile qui se prolonge en pente pour recevoir le grain écrasé ; le foyer est fait des trois pierres habituelles mais il peut être garni d'un trépiéd métallique ; dans le coin, près de la porte, se trouve parfois une espèce d'auge qui fait office de poubelle. La porte est ovale, 1 mètre de hauteur sur 0,60 m ; elle est souvent fermée par une porte en planches. L'une des courettes peut être aménagée en rakouba ; une autre abrite le cheval avec sa provision de fourrage. Des dabangas trouvent leur place dehors ; elles ont été construites sur le rocher et reçoivent, pendant la saison des pluies, un chapeau de paille. On peut observer un curieux type de poulailler : la partie inférieure est un socle en pierres liées d'argile ; la partie supérieure est une petite chambre en argile armée de baguettes avec une ouverture garnie d'une pierre plate pour permettre aux poules de sauter ; l'ensemble mesure 1 mètre de hauteur sur 60 cm de large.

Bakaoré se divise en deux quartiers bien distincts mais semblables d'aspect ; ils sont séparés par un espace vide de vingt-cinq mètres ; le plus important est le quartier zagawa, l'autre le quartier des Haddads.

Les villages permanents se rencontrent seulement dans les deux tiers sud du pays et quelques-uns à son extrême lisière nord.

Parfois au Dar Zagawa se pose le problème de l'eau, plus ou moins aigu selon les régions, d'autant plus grave que

les pluies ont été plus faibles. Pour le bien comprendre, il faut savoir que les puits sont creusés dans le lit ou sur les berges des ouadis ; il semble qu'ils s'enfoncent dans des poches rocheuses souterraines plus ou moins vastes, plus ou moins profondes qui retiennent à la saison des pluies les eaux d'infiltration. Et c'est ainsi que tel puits tari telle année en janvier pourra l'année suivante durer jusqu'en mars ; que le même ouadi, la même année, dans deux zones voisines peut offrir des puits qui dureront trois mois ici et six mois là.

Genre de vie

Entre le sédentaire pur et le nomade pur — l'un et l'autre exclus — les Zagawa offrent à peu près tout l'éventail des genres de vie. Autant qu'une règle puisse être dégagée, le caractère sédentaire s'efface à mesure qu'on s'avance de l'ouest vers l'est.

Ainsi les gens du Gourf ont les mêmes activités, les mêmes ressources que leurs voisins Mimi. Ils cultivent beaucoup de mil, du doura, du coton. La jachère n'est pas pratiquée ; les champs sont fumés par le troupeau. Les férïks qui se détachent du village à la saison sèche gardent toujours un contact étroit avec celui-ci ; on ne s'éloigne guère que de cinq à dix kilomètres et, à la saison des pluies, tout le monde est rassemblé dans les villages. Le tissage du gabak est resté si vivant qu'on s'y livre même en azib. Les femmes du férïk se rendent au village une ou deux fois par semaine pour renouveler la provision de grain ; tandis que les vieillards préposés à la garde du village sont ravitaillés en eau tous les quatre ou huit jours par des ânes venant du férïk.

Au Dourène et au Kapka, la ceinture des férïks autour du village s'agrandit, mais le village-grenier gardé par les vieillards subsiste. On cultive toujours du mil, un peu de doura, mais le coton a presque disparu ; par contre, depuis trois ans, la culture de la tomate a démarré sur les rives des ouadis.

Au Kobé, il faut distinguer entre le paysan du sud et l'éleveur du nord. Celui-là vit presque comme son voisin du Kapka mais il ne cultive strictement que du mil ; il a abandonné le coton depuis trois ans. Celui-ci qui possède les troupeaux les plus nombreux ne fait de mil qu'en petites quantités et irrégulièrement ; ce n'est pas par caprice, mais parce que chez lui les pluies sont souvent insuffisantes et les goz sont rares. La limite du mil régulièrement cultivé passe par Mardou et Orba. Pendant l'hivernage, on se rassemble en grand nombre sur les mares de Tarboul à la lisière nord, et de Bahaï à la frontière sou-

danaise ; à l'occasion, on pénètre chez les Bilia de l'Ennedi et chez les voisins du Tôher, et cela ne va pas toujours sans vives frictions. A la saison sèche et chaude, on se replie sur les points d'eau les plus abondants : Bir Douane et Bakaossoré au nord ; Matadjéna, Orba, Bahaï au sud ; secondairement Noursi, Kouba, Iriba, Her, Badiusi, Bêba, Diortogui, Tiné, Taria, Diogui, Kétokoa, Bakaoré. Ces puits ne tarissent jamais ; on y trouve l'eau à six ou huit mètres de profondeur en moyenne, au maximum à quatorze mètres. Quand d'aventure on récolte un peu de mil, on le confie à des amis qui possèdent des villages-greniers.

C'est seulement depuis dix à quinze ans que ce genre de vie, où l'élevage l'emporte nettement sur la culture, — quand il n'est pas tout simplement exclusif, — a pris

Population	Cantons	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins et Caprins
13 000	Kobé . . .	28 000	1 500	2 000	4 500	35 000
4 100	Kapka . . .	10 000	500	500	1 500	16 000
3 900	Dourène . .	10 000	400	400	1 200	12 500
1 700	Gourf . . .	5 000	200	200	400	7 000
22 700	Totaux :	51 000	2 600	3 100	7 600	70 500

Soit pour 100 habitants, 2 à 300 bovins, 10 à 15 ânes, 10 à 15 chevaux, 25 à 35 chameaux, 200 à 400 ovins et caprins.

naissance. Il n'y a d'ailleurs pas de cloison étanche entre pasteurs et paysans ; il en est parmi ceux-là qui, leur troupeau anéanti par la peste bovine, retournent s'installer dans leur village d'origine et y reprennent la houe ; il y a aussi des cas de sédentaires qui abandonnent la hutte du village et les champs pour suivre leur troupeau et s'y consacrer tout à fait. Sans doute les problèmes de nomadisation qui se posent à eux ne sont-ils pas très ardues, sans doute leurs terrains de parcours ne dépassent guère 20 000 km², mais c'est assez pour causer une véritable révolution.

Les zébus viennent loin en tête ; les chameaux progressent ; on élève quelques poulains ; le bœuf-porteur n'est pas connu ; les moutons dominent largement les chèvres ; les ânes sont surtout utilisés à la corvée d'eau tandis que le chameau est réservé pour les transports sur les marchés lointains de Démi à Abéché et El Fasher.

Le natron nécessaire au bétail ne se trouve ici (1) pas

(1) Le seul puits réputé salé est celui de Baasé, entre Bakaoré et Matadjéna, au Kapka ; mais il l'est si peu qu'il mérite à peine d'être signalé.

plus que nulle part ailleurs dans la région du Ouaddaï, et le Zagawa ira le chercher avec ses propres chameaux jusqu'à Largeau, à travers 500 kilomètres de désert. On ne donne pas de natron aux zébus mais seulement aux chameaux et aux moutons. On considère généralement qu'un troupeau de cinq chameaux, pendant un an, exige au moins

TABLEAU 10 : *Feux-matricules utilisés par les Zagawa pour marquer leurs chameaux*

	Aspect	Appellation	Traduction	Emplacement	Groupement d'appartenance
1		Mamour	Nom d'une parure proprement zagawa	Joue droite	Bideyat
2		Méri	Couteau de jet (kourbatch en arabe)	Encolure à gauche	Erdiha
3		Alkouma	Marque des Kouma	Face postérieure des cuisses	Kouma ou Kohin
4		Erté souhé	Mors de bride	Encolure à gauche	Chiguéla
5		Tibissa		Encolure à droite	Biliada
6		Séri	Sabre	Jarret gauche	Sultan et tous Kobé

Observations. — Tous ces feux ont été empruntés aux Bideyat de l'Ennedi et, à travers eux, — à l'exception du n° 1, — aux Toubous.

300 kg de natron ; cela n'empêche pas le caravanier zagawa d'en porter au Dar Tama, au Dar Guimir et jusqu'au Darfur.

Certes, le chekhalla est bien connu, mais après la crise économique au Soudan, avec l'accroissement des troupeaux au Dar Zagawa, avec le frein apporté aux abus du sultan et de ses séides, la traite de la gomme, entreprise voici deux ans, a porté un nouveau coup à cette pratique. Cet exode temporaire au Soudan n'avait pas que des inconvénients et il a grandement favorisé par exemple l'essor de l'élevage ; on cite le cas de tel chekhalla revenu du Soudan après deux ans d'absence en ramenant trois chameaux qui furent échangés à raison d'un chameau pour cinq

vaches ; c'était le début sinon de la fortune, du moins d'une aisance enviable. Ce taux de 1 pour 5 est le taux coutumier ; il est parfois pratiqué encore par les Arabes voisins mais nous verrons que le chameau a tendance à se déprécier.

Le gommier est un arbre de goz et il est surtout abondant dans la partie sud du Dar Zagawa. A la saison chaude, en vingt jours, un homme peut récolter 100 kilos de gomme que l'administration achète 3 000 francs. C'est le prix d'une génisse et c'est donc une activité qui, si elle est bien ordonnée, peut largement compenser les revenus du chekhalla.

On cueille aussi, mais seulement pour l'alimentation, l'idjilidj, le karno, le nabak, le mékheit, le kreb, l'absabé ; les bergers notamment y font largement appel.

A la saison chaude et sèche, l'antilope oryx s'avance jusqu'aux abords ouest de Darba. Les pasteurs du Kobé la chassent avec chevaux, chiens et sagaies. Mais ce sont plutôt les Haddads qui chassent le grand koudou, notamment au voisinage de Mardou, la gazelle rufifrons au Kobé, la gazelle dorcas à l'ouest de Bakaoré, le damalisque sédentaire de la région de Tiné. La gazelle dama ne s'avance jamais au sud de Darba. En ce qui concerne les fauves, beaucoup de hyènes surtout de l'espèce rayée, des léopards partout dans les zones montagneuses tandis que le lion qui se cantonne au sud dans le Maraoné durant la saison sèche monte à l'hivernage sur Matadjéna, Iriba et Tiné.

Autres aspects économiques

Dans le domaine du commerce aussi, le Zagawa occupe une position bien particulière. Nous avons vu qu'il participait au trafic du natron entre le Borkou et le Darfur. Mais l'intérêt qu'il porte au sel de Démi est encore plus grand : ce sel est porté jusqu'à Am Dam, Goz-Beïda et Adré et, dès le Dar Tama, il est échangé contre deux fois son volume de mil.

Voici les deux types de circuits commerciaux le plus couramment pratiqués : on se rend à Largeau pour y charger du natron et quelques dattes ; au retour au Dar Zagawa, on prend une vache ou quelques moutons, du beurre, et on poursuit sa route vers le Darfur. Avec le produit de la vente, on achète de l'étoffe, un peu de sucre et de thé. Avec l'argent qui reste, on achète du mil au Tchad sur le chemin du retour. C'est un long voyage de 1 500 kilomètres et qui ne dure pas moins de deux mois. Ou bien on va à Démi, presque sous le 18° parallèle ; on en rapporte le fameux sel rouge et, toujours en repassant au retour par son village, on poursuit sa route vers Abéché et jusqu'à

Goz-Beïda d'où l'on rapporte du mil, des tomates sèches, une natte, un pagne. Pour écouler le sel aux meilleures conditions, on choisit les époques où les caravanes toubous sont les moins nombreuses : pendant le mois froid de janvier et le trimestre chaud de juin à août.

Autres aspects sociologiques

Au point de vue administratif, le Dar Zagawa est resté organisé en un sultanat qui comprend les cantons du Kobé, du Kapka, du Dourène et du Gourf. Le sultan a sa résidence à Iriba ; sa toute-puissance est tempérée depuis la création vers 1950 d'un poste de contrôle administratif dépendant du district de Biltine.

Au Toher, de l'autre côté de la frontière, un sultanat semblable subsiste dont s'accommode la nouvelle République du Soudan ; le sultan réside à Tiné, les chefs de canton à Kornai, Ambourou et Dohr. Malgré qu'ici et là, il s'agisse d'une seule et même peuplade, les chefs se jalourent et s'ingénient à entretenir des querelles dans le but d'obtenir des déplacements de populations en leur faveur.

Les chefs de canton portent le titre de mogdum qui est évidemment le terme arabe mokaddem déformé. Le Gourf fait exception : son chef est appelé aguid en souvenir du fait que cette région faisait autrefois partie des territoires contrôlés par l'aguid el Mahamid.

*
**

Les Haddads tiennent une place importante au Dar Zagawa. Ils vont de village en village en séjournant dans chacun un à trois ans, aussi longtemps qu'ils trouvent des commandes alentour. Quand le village est important, il peut comprendre un quartier de Haddads installés à demeure dans des habitations semblables à celles des Zagawa. On distingue trois catégories de Haddads : les forgerons qui fabriquent houe, hache, poignard, lance, javelot, couteau de jet, caveçon pour le chameau, mors de bride et étriers pour le cheval ; les selliers qui fabriquent non seulement selles et bâts pour chevaux, ânes et chameaux, mais aussi des ustensiles en bois comme le mortier ; les chasseurs qui se servent de filets. Selliers et chasseurs sont en même temps tanneurs. Toutes les femmes haddads sont potières et coiffeuses.

Le fer, naguère encore, était recueilli dans le lit d'un ouadi près de Mardou ; depuis dix ans le forgeron n'utilise plus que de la ferraille de récupération.

Le safarok se trouve encore au Gourf et au Dourène,

mais au Kobé il disparaît pour faire place au couteau de jet. Le forkoto se rencontre seulement à l'ouest de Bakaoré ; au Kobé, la femme porte sur la tête s'il s'agit de la jarre ou bien sur les reins, à la façon toubou, s'il s'agit de la guerba.

Il n'y a pas de natte locale, le charganié est inconnu et la natte de doum est achetée à Abéché.

La houe la plus répandue est la houe en forme de feuille ; la djarai n'est pas utilisée. Le poignard, attaché au coude, est du type toubou, avec une poignée en fer garnie de cuir, tandis qu'au Tama, nous avons vu le poignard avec un manche en bois.

La selle de chameau est celle des Toubous qui est achetée en Ennedi, ou bien la selle des Kababish, la makaloufa, rapportée du Soudan. Le bât est fabriqué sur place mais copié sur le modèle toubou : deux fourches, deux traverses en croix de chaque côté, mais il est garni comme chez les Arabes de quatre coussins en paille en forme de couronne. Le bât de l'âne n'est rien d'autre qu'un bât de chameau en réduction.

La femme zagawa porte peu de bijoux : un collier où l'on trouve surtout le petit cylindre blanc et noir si commun dans le sud, le faux ambre qu'affectionnent tant les femmes arabes et touboues, de petites boules écarlates et de minces bracelets d'argent. Le mamour, parure si spectaculaire, faite d'un demi-cerceau de cuivre tendu d'un filet de perles et que la femme pose sur sa tête à l'occasion des grandes fêtes, ne se trouve plus qu'en quelques exemplaires. Les cheveux toujours coiffés en fines tresses sont séparés par une raie qui va d'une oreille à l'autre ; chez la femme mariée, ils s'écartent en avant pour laisser le visage découvert ; la petite fille a les pariétaux rasés. Les cicatrices raciales ne sont plus toujours pratiquées : ce sont trois traits de trois centimètres sur chaque pommette, accompagnés de deux rangs parallèles de fines entailles épousant la courbe du maxillaire inférieur. La tuméfaction de la lèvre inférieure se pratique couramment. La poitrine reste parfois nue, mais le plus souvent, elle est couverte par le pagne de couleur noire ou bleue.

Pour dégager ce qui caractérise le mieux les Zagawa il faut retenir que :

- l'argile est utilisée dans la construction ;
- le mil est la culture unique ;
- toute espèce de bétail est élevé, y compris la chamelle, mais le bœuf-porteur est inconnu ;
- le safarok et le forkoto sont rares et même absents dans l'est ;
- le dellou de cuir est d'un emploi généralisé ;

— la guerba est utilisée concurremment avec la jarre ;
 — l'abreuvement du bétail se fait dans des troncs d'arbre évidés ;

— la femme se pare sobrement et se couvre généralement le buste ;

— les feux-matricules qui marquent les chameaux ont été empruntés aux Bideyat de l'Ennedi qui eux-mêmes les tiennent des Toubous.

— le trafic saharien tient une certaine place dans l'économie.

Tout cela, c'est évident, traduit une rupture avec le sud et des emprunts au nord.

LES MIMI

Adossés aux contreforts occidentaux du massif de Maraoné, les Mimi, au nombre de 17 000, s'avancent vers l'ouest entre Biltine et Arada dans une plaine qui annonce déjà le Mortcha par la rareté de sa végétation arbustive et la pauvreté de ses ressources en eau.

Les Mimi touchent au sud au domaine des Maba ; à l'est, ils enfoncent un coin entre les Abou Charib et les Zagawa du Gourf ; au nord, ils ont un large contact avec les Arabes Mahamid d'Arada ; à l'ouest, c'est le semi-désert du Mortcha où se ruent pendant l'hivernage les grands nomades arabes, mais qui reste vide huit mois de l'année.

Les Mimi parlent une langue propre, bien vivante encore chez les jeunes et qui n'a pas d'évidente parenté avec les langues des voisins. L'arabe est généralement bien connu dans l'ouest, mais il reste toujours une langue véhiculaire ; à l'est, chez les montagnards, l'arabe n'a guère pénétré et la langue secondaire est le Zagawa, parfois même le Tama. Le bora mabang est quelquefois connu aux environs de Biltine.

Les Mimi disent être descendus autrefois du Dourène, pays de médiocres montagnes qui se trouvent 100 kilomètres au nord-est de Biltine, au-delà du Gourf, et les Mimi comme les habitants du Dourène se reconnaissent comme des parents lointains des Zagawa du Kobé. Les Ratanine que l'on trouve loin dans le sud-ouest, au voisinage du Djombo, seraient la résultante d'une migration analogue à partir du Dourène. Le fait sûr, c'est que ces trois éléments ont aujourd'hui des langues distinctes.

Les mœurs et les coutumes des Mimi sont très semblables à celles des Maba. Les villages ont cependant des ruelles

plus nettes, plus larges, qui donnent à l'ensemble un aspect plus aéré, mais on y trouve le hoch typique avec la hutte en paille, la rakouba, la palissade en cannes de mil. La hutte n'a pas de socle en argile mais seulement une petite plateforme de 50 cm de diamètre et 5 cm de hauteur pour recevoir le foyer. On trouve toujours un lit recouvert d'une natte haddad en lattes de bambou assemblées avec des lacets de cuir. Les huttes renfermant dix dabangas ne sont pas rares, ce qui est un signe de prospérité remarquable. Dans la partie montagneuse de l'est, il n'y a plus de vrai hoch, mais seulement une petite cour trop étroite pour recevoir des cultures. Le matériel domestique est aussi le même, mais la poterie des Haddads à col plus étroit est moins adroitement réussie que dans le sud. On se sert aussi bien de la houe ordinaire, de la houe massalit en forme de feuille et de la djarai à fer semi-circulaire. Le fléau de portage, le forkoto, trouve ici sa limite nord.

Nous sommes à une charnière entre sédentaires de la montagne et nomades de la plaine et cela va peser sur le genre de vie. Traditionnellement, le Mimi est un paysan qui cultive le mil, le doura, des haricots, un peu de sésame ; ce sont toutes des cultures de goz. Au bord des ouadis, on ne trouve que de petits champs de coton en voie d'abandon.

Mais le Mimi est venu à l'élevage et, dans l'ouest, c'est un éleveur prospère :

zébus	35 000	soit 200	pour 100	habitants
ânes	2 000	— 12		—
chevaux	1 500	— 9		—
chameaux	400	— 2,5		—
ovins et caprins.	25 000	— 150		—

Observons aussi que le bœuf-porteur est connu ; qu'au chameau servant au transport commence à s'ajouter un élevage de chamelles ; que les moutons, bien plus nombreux que les chèvres, trouvent ici un milieu qui leur est tout particulièrement favorable.

Il se pose dans l'ouest un problème de l'eau qui est parfois grave. Si, pendant l'hivernage, les pluies ont été trop médiocres, tous les puits peuvent se tarir à la fin de la saison froide, à l'exception de ceux de Biltine ; on peut voir alors des troupeaux qui parcourent 25 kilomètres aller et retour chaque jour pour se rendre à l'abreuvoir ; on n'abreuve sur les puits du village que le petit bétail inapte à parcourir de telles distances et les vaches laitières ; les pertes par soif et épuisement peuvent être très importantes. Pour parer à cet inconvénient, ceux des Mimi qui possèdent les plus gros troupeaux ont suivi l'exemple des

Arabes : ils laissent la hutte à la garde d'un vieillard ou d'un voisin plus pauvre et accompagnent le bétail jusqu'au Batha, parfois même au-delà jusque chez les Kadjaksé. Ils s'abritent alors comme les nomades sous la tente en choukaba. Si la récolte de mil a été bonne et si les daban-gas sont pleines, ce sont seulement les jeunes gens qui participent à cette transhumance. Pendant l'hivernage, quand les troupeaux ont regagné le pays Mimi, les bergers continuent d'habiter la tente dans le voisinage du village. Cette habitude a démarré il y a vingt ans environ ; la majorité des Mimi cependant y est encore étrangère. Les montagnards notamment sont restés davantage sédentaires et quand, d'aventure, l'eau dans les puits menace de manquer, ils s'écartent seulement chez les Abou Charib, au Maraoné, au Dourène, jamais plus loin. Causes en même temps que conséquences : les contacts avec les Arabes nomades sont beaucoup plus rares, les surfaces cultivées sont plus importantes, les troupeaux sont moins nombreux que dans la plaine.

Une autre considération aggrave encore cette différence entre Mimi de la plaine et Mimi de la montagne : les premiers contractent des mariages avec les Maba du nord-ouest et même avec les Arabes, tandis que les autres s'allient aux Abou Charib et aux Zagawa. Ni les uns, ni les autres ne se mêlent aux Tama.

LES BOUDOUMA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Boudouma sont rassemblés sur la rive nord et surtout dans les îles du lac Tchad à l'ouest du 15° méridien. Dans la partie extrême-orientale du lac, ils cèdent la place aux Kouri ; par contre, ils s'étendent par-delà la frontière du Niger jusqu'à N'Guigmi. Ils comptent aussi de petites colonies qui se sont constituées à la pointe sud du lac depuis moins de vingt ans : cinq villages au Nigeria, trois au Cameroun. Bien entendu, le fait d'être écartelés entre quatre territoires distincts et séparés parfois par de grandes étendues d'eaux libres n'empêche pas les Boudouma d'avoir entre eux des rapports permanents ; les chenaux qui séparent les îles sont des voies de communication, nullement des barrières ; et c'est à propos des Boudouma — et non pas des Kanembou — qu'on peut dire que le lac Tchad est un trait d'union plus qu'un obstacle.

C'est au Tchad que les Boudouma sont — et de très loin — les plus nombreux. On en compte ici 20 000, alors

que dans les territoires voisins, leur nombre, au total ne doit guère dépasser 5 000. Cette répartition est évidemment en rapport direct avec la répartition même des îles.

Dans le passé, les Boudouma ont été exclusivement des insulaires, mais la paix installée depuis un demi-siècle a permis des déplacements importants. Non seulement les îles de l'intérieur ont été abandonnées au profit des îles proches du rivage, mais encore des villages se sont installés sur la terre ferme. Aujourd'hui, les îles sont habitées dans une bande de 20 à 25 kilomètres à partir de la rive — ce sont, il est vrai, de beaucoup les plus nombreuses ; au-delà de cette zone, elles ne jouent plus guère que le rôle de pacages pour les troupeaux. La paix n'est pas le seul facteur qui ait conditionné ce flux des Boudouma ; il semble que les îles les plus basses aient, les unes, disparu, tandis que d'autres sont menacées de submersion par la montée du lac qu'on enregistre depuis quelques années. En outre — mais ce n'est plus là qu'une conséquence de la paix et de la présence française. — l'essor pris par les marchés sur le continent, l'assèchement des polders ont joué dans le même sens.

Sur tout leur front nord, long de 250 kilomètres, les Boudouma sont en contact étroit avec les Kanembou ; ce voisinage est très important, nous le verrons, par les profits de toutes sortes qu'en ont tirés les Boudouma. Sur le même front, des Toubou et quelques Peuls, surtout à l'ouest, des Haddads, surtout à l'est, ont dans une moindre mesure influencé l'évolution des Boudouma. A l'est, sur un front de 60 kilomètres, on trouve les Kouri qui connaissent un genre de vie semblable à celui des Boudouma. Au sud, mais par delà les eaux libres du lac, se sont des Arabes semi-sédentaires Assalé, Beni-Seit et Salamat, et les Kotoko qui s'avancent jusqu'à Nibek dans les bouches du Chari. A l'ouest, les Boudouma sont séparés des Kanouri du Nigeria par une étendue d'eau sans îles de 50 à 75 kilomètres de large, mais cela n'empêche pas les relations commerciales. C'est si vrai que tel Boudouma âgé de trente ans nous a déclaré n'avoir pas dépassé Mao au nord, Bol à l'ouest, Kouloudia à l'est, tandis qu'au sud, en traversant le lac, il s'était rendu au Bornou jusqu'à Dikoa et Maidougouri, il avait ainsi parcouru un couloir large de moins de 100 kilomètres d'est en ouest et long de plus de 350 kilomètres du nord au sud.

Origines et langue

Boudouma est un terme kanembou qui veut dire : l'homme des hautes herbes — de boudou : hautes herbes et ma : homme. Au pluriel on devrait dire Boudoubou, les

gens des hautes herbes ; à l'inverse, mais selon la même règle, kanembou au singulier fait kanemma. Ainsi, tandis que chez les uns, c'est le suffixe pluriel qui l'a emporté, chez les autres, c'est le suffixe singulier. C'est là une inconscience dont les exemples ne sont pas rares et dont il faut bien s'accommoder maintenant, tant elle est enracinée dans les habitudes.

Dans leur langue propre, les Boudouma s'appellent Yéténa et c'est une erreur de croire que Yéténa est un terme qui recouvre ensemble Boudouma et Kouri. Quant à Worweï, c'est un mot rarement connu mais qui est parfois cité par les intéressés comme un équivalent de Yéténa ; l'origine n'en est jamais bien claire ; il est très douteux que ce soit le vocable arabe.

Selon la tradition, les Boudouma ont eu pour ancêtre un jeune enfant abandonné dans un panier à la surface des eaux du lac. Les circonstances dans lesquelles il fut recueilli sont toujours très touchantes mais souvent contradictoires. Cette origine explique en tout cas le fait que le Boudouma considère le lac et ses îles comme un domaine propre que personne ne peut songer à lui disputer. Au cours de leur histoire les Boudouma n'ont jamais été inquiétés par leurs voisins et ce sont eux plutôt qui conduisaient des expéditions guerrières sur la terre ferme : guerres de coups-de-main avec pour objectif le pillage et jamais la conquête.

La langue des Boudouma est semblable à celle des Kouri mais nettement différente de celle des Kanembou malgré des emprunts qui peuvent être très larges.

En voici des exemples :

Français	Boudouma	Kanembou
Vache	Ha	Fi'a
Mouton	Dimi	Dimi
Chèvre	Kani	Kani
Ane	Koro	Koro
Cheval	Bokor	Four

Nous avons à dessein choisi les termes qui désignent le bétail parce qu'ils soulignent que la pratique de l'élevage, si importante aujourd'hui, est, pour la plupart des espèces, venue du Kanem. Mais ces analogies ne sont pas suffisantes pour confondre les deux langues ; les intéressés s'accordent pour affirmer qu'elles sont nettement distinctes.

Ce n'est pas parce que les Boudouma disent lumette pour désigner une allumette qu'on va imaginer une origine commune entre leur langue et le français.

Les Boudouma se servent du kanembou comme langue véhiculaire ; à leur lisière est, ils connaissent quelquefois aussi l'arabe. Cela est vrai pour les hommes en tout cas ; il n'est pas rare de rencontrer des femmes qui ne parlent rien d'autre que le boudouma.

Les Boudouma se marient de plus en plus volontiers avec les Kaneinbou, les Kanouri, les Kouri, plus rarement avec les Arabes voisins, jamais avec les Haddads.

Habitat

Les îles du lac Tchad s'allongent tout comme les dunes du Kanem dans le sens nord-ouest-sud-est. Le terme d'îlots-bancs qui sert parfois à les désigner exprime bien leurs formes et leurs dimensions ; si dans le sens de la longueur elles peuvent atteindre 10 kilomètres, en largeur elles n'excèdent guère 2 kilomètres. Ce sont exactement des dunes de sable baignées par l'eau, hautes parfois d'une quinzaine de mètres et d'autant moins élevées qu'on s'avance au sud-ouest vers les eaux libres. Elles sont séparées par des bras d'eau dont la largeur peut atteindre plusieurs kilomètres et qui, au niveau des étranglements, sont parfois coupés par les kirta. Kirta désigne en boudouma les papyrus qui, poussés par le vent vont toujours à la dérive et constituent ainsi de véritables îlots flottants mesurant dans certains cas plus de cent mètres de diamètre.

Tout village a son baga, son port si l'on veut, mais c'est un port très sommaire. Un chenal étroit, long de 100 mètres et plus, a été ouvert à travers la végétation palustre de la rive pour permettre aux pirogues de s'approcher et d'accoster ; encore faut-il sans cesse débarrasser ce couloir des papyrus qui l'engorgent sans cesse.

Deux espèces d'arbres l'emportent nettement sur toutes autres : le palmier-doum qui fait de belles ceintures aux îles et l'idjilidj dans les parties hautes.

Le village est toujours installé au milieu de l'île pour échapper à l'humidité et, autant qu'il est possible, aux moustiques qui pullulent, et là, l'analogie avec les Kanembou commence à s'imposer : l'aspect général est le même ; pas d'enclos, pas de palissades pour se dérober aux vues du voisin. La hutte en paille en forme de crinoline débouche directement sur l'extérieur ; elle est faite avec presque autant d'adresse que chez les Kanembou, mais des types plus variés d'abris s'y mêlent : abri rectangulaire en paille ou cannes de mil avec toit à deux pentes ; il peut être bien fermé, garni d'une étagère pour poser les

mets hors de la portée des chiens et des poules : c'est la cuisine ; — ou bien il est largement ouvert aux deux extrémités pour favoriser l'aération, pourvu d'une plate-forme à cinquante centimètres du sol : c'est la salle de repos ; — large toit de cannes de mil monté sur des troncs de palmier-doum : c'est pour les hommes, la salle de réunion, de palabres, de prière ; il se dresse souvent sous un bel idjilidj à l'ombrage épais. A l'écart, sur une plate-forme de branchages s'entasse la provision de cannes de mil nécessaire à la réparation des toits. L'ensemble dégage une remarquable impression de propreté, de netteté, de prospérité même qui n'a rien à envier aux villages kanembous. La moustiquaire d'autrefois faite d'une natte en doum, ovale, tendue sur deux arceaux au-dessus d'une fosse creusée dans le sable, a presque complètement disparu ; elle a fait place à la moustiquaire de conception européenne en percale et quelquefois même en tulle. L'aisance générale se traduit encore par la profusion de cuvettes émaillées, d'assiettes en vannerie multicolore qui tapissent les parois intérieures des huttes. Dans certaines îles, les plus éloignées du rivage, N'Galania par exemple, la paille peut manquer et les huttes sont construites en fines cannes de mil pour le toit tandis que la paroi circulaire est faite d'un séko de roseaux ; la silhouette garde cependant l'allure d'une crinoline, mais davantage écrasée : six mètres de diamètre, quatre mètres de hauteur à la pointe ; on la trouve aussi bien avec que sans poteau central. La hutte boudouma authentique est un abri hémisphérique fait de nattes ovales tendues sur une charpente légère en tiges de doum ; elle est devenue très rare et n'est plus utilisée que par des bergers et des pêcheurs hors de leur île.

Le cimetière est à deux ou trois cents mètres du village, dans un espace réservé au milieu des champs de mil ; il se distingue seulement parce que c'est un terrain inculte.

Aucun puits n'est jamais foré ; la femme va chercher l'eau au lac, généralement au nord-est car dans cette direction la pente est plus importante et la rive par conséquent plus proche, — 400 mètres en moyenne. Cette pratique est regrettable, car elle est responsable pour une grande part de la bilharziose dont tous les Boudouma sont atteints ; le fait d'aller puiser à dix mètres du bord ne constitue nullement une précaution.

Genre de vie

Parmi toutes les populations sahéliennes, il n'en est guère qui affichent des signes d'évolution aussi frappants que les Boudouma. Sans doute connaissent-ils depuis fort longtemps la culture du mil et surtout l'élevage du bœuf,

mais naguère encore c'étaient essentiellement des pêcheurs tandis qu'aujourd'hui la pêche ne tient plus dans leur économie qu'une place secondaire. L'accès au rivage et à ses marchés, l'exemple des Kanembou, l'assèchement des polders ont bouleversé leur existence.

Les diverses activités des Boudouma s'articulent selon le rythme des saisons. Comme partout ailleurs, on en distingue trois : Yéman — de juillet à octobre — c'est l'hivernage, la saison des pluies durant laquelle on est surtout occupé par les cultures sur les îles. Lièni — de novembre à février — c'est la saison sèche et froide, et la famille se disperse : culture du blé dans les polders de la côte, transhumance proche du troupeau, première campagne de pêche. Kolbaï — de mars à juin — c'est la saison sèche et chaude, et l'éclatement de la famille s'accuse encore : culture du maïs au polder, transhumance lointaine, deuxième campagne de pêche sur les côtes du Bornou. Ainsi, pendant huit mois de l'année, la famille boudouma est scindée en trois et même quatre éléments : gardiens du village, cultivateurs, bergers, pêcheurs.

L'agriculture

L'île du Boudouma, quand elle porte un village, n'est rien d'autre qu'un vaste champ de mil et de haricots. On distingue trois variétés de mil qui ne sont pas toutes également menacées par les oiseaux ; ceux-ci se rencontrent en véritables nuées et constituent pour les récoltes le danger le plus redoutable. Les pastèques, Calebasses, courges, le carassou et le gombo occupent un rang tout à fait secondaire. Le ricin qui est utilisé comme purgatif et le kinkiliba dont on fait une tisane poussent l'un et l'autre à l'état sauvage. Le tabac n'est pas cultivé comme chez les Kanembou ; le Boudouma ne fume pas ; de même, c'est un des rares paysans du Sahel qui ne s'adonne pas à la consommation du mérisé.

Mil et haricots sont cultivés simultanément pendant l'hivernage de juillet à octobre. Après la moisson, le grain est serré dans des paniers en vannerie qui ont la forme d'une énorme bonbonne et pèsent pleins jusqu'à cent kilos. Ces paniers sont juchés sur des plateformes basses en branchages pour les isoler du sol toujours un peu humide.

Les polders sont des bras du lac qui ont été barrés et asséchés. Ils offrent de riches terres noires très propices à la culture du blé et du maïs. Ils permettent chaque année trois récoltes : le blé de début décembre à début avril ; le maïs de début mai à mi-juillet et de mi-août à début novembre. Le maïs du premier cycle doit s'arroser tous les deux jours ; c'est celui dont le rendement est le meilleur.

leur car le maïs de l'hivernage a sa maturation contrariée par les pluies. Nous verrons à propos des Kouri, ce qu'est la technique de culture dans les polders.

Le blé a été introduit vers 1880 seulement par les Arabes Ouled Sliman chassés du Fezzan par les Turcs et qui s'étaient réfugiés au Nord-Kanem. On cultive surtout actuellement la variété Florence-Aurore dont les premières semences furent distribuées par le service de l'Agriculture et qui donne d'excellents résultats. Le maïs est beaucoup consommé par le producteur qui, après la moisson, le transporte dans son village à dos de bœuf-porteur jusqu'au littoral puis au-delà en pirogue. Le blé qui se vend deux fois plus cher est plutôt porté sur les marchés de Bol et N'Garangou et cédé surtout aux Arabes Ouled Sliman qui en sont de grands consommateurs.

L'assèchement des polders avait été réalisé par les Kouri dès avant l'arrivée des Français mais seulement sur une petite échelle et il a fallu attendre 1950 pour lui voir prendre tout l'essor que cette entreprise méritait. Grâce aux initiatives de l'administration de Bol, plus de 3 000 hectares ont été gagnés sur le lac et livrés aux Boudouma depuis huit ans ; et cela malgré une main d'œuvre réticente au début et des crédits toujours très mesurés par le gouvernement. Les remarquables résultats obtenus ne vont pas sans ennuis graves : ce sont d'abord les digues de terre qui crèvent parfois sous la poussée des eaux en crue ; c'est aussi le phénomène de résurgence du sel qui se manifeste au bout de quelques années. Le premier problème est surtout affaire de crédits ; il faudrait construire des barrages avec des matériaux solides et des moyens mécaniques modernes. Mais avant de se lancer trop avant, il faut étudier et résoudre le deuxième problème : trouver un moyen propre à dessaler les terres, ou mieux empêcher la montée du sel à la surface. L'inondation périodique du polder par un système de vannes n'a jamais été réalisée ; c'est dès l'abord une solution attachante car elle devrait permettre en même temps que le drainage du sel le renouvellement du limon, mais si l'eau court naturellement au lac à partir du polder, il faudrait pour la faire passer d'abord en sens inverse de puissants moyens de pompage, très coûteux sans doute et à l'entretien délicat. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

L'entreprise se complique d'un problème humain et d'un problème foncier. Problème humain : il existe actuellement pour 30 000 Boudouma et Kouri recensés sur le district de Bol, plus de 4 000 hectares asséchés ; cela donne un hectare par famille sur la base de huit personnes par famille. C'est déjà appréciable pour des gens qui sont sol-

licités d'autre part par les champs de mil des îles, le troupeau, la pêche, les marchés, le farniente aussi ; il faut ajouter que tous ne sont pas également intéressés par les polders ; ceux-ci s'étendent sur la rive entre Baga-Sola et Isseïrom ; — les îles Boudouma de l'est, Kangalom et Riéra par exemple — très peuplées pourtant, n'y ont aucune part. À l'inverse, il est vrai, on voit des îles comme Tandal, face à Bol, qui ont été désertées et dont le village, voici deux ans, s'est tout simplement déplacé sur le polder sans qu'aucune pression administrative se soit, semble-t-il, manifestée. Il conviendrait en tout cas de ne pas s'engager dans une très coûteuse entreprise d'extension et de modernisation sans avoir prévu tous les aspects du problème de la main-d'œuvre et de ne pas bousculer inconsidérément une économie qui, dans tout le Sahel, compte parmi les plus équilibrées qui soient.

Problème foncier : comment et selon quelles règles répartir les terres nouvelles entre les cultivateurs ; quel statut imaginer pour protéger les nouveaux propriétaires ? Là, encore, on ne peut avancer sûrement qu'après avoir effectué une enquête sociologique en profondeur.

La récente création de ce qu'on appelle le paysannat du Kanem est une idée remarquable. C'est un organisme installé dix kilomètres au nord de Bol, au bord d'un important polder ; il est dirigé par un fonctionnaire de l'agriculture chargé d'apporter aux cultivateurs son expérience et ses conseils ; il comprend une école et un dispensaire dont l'action sociale est intéressante (1) mais tout cela ne saurait se développer harmonieusement sans une parfaite connaissance du milieu humain, faute de quoi les tâtonnements et même les erreurs sont fatales.

L'élevage

Les Boudouma tchadiens, tous rassemblés sur la rive et dans les îles du lac appartenant au district de Bol, sont au nombre d'environ 24 000 répartis en quatre cantons. Voici quelle est, par canton (tableau ci-contre), l'importance de leur troupeau :

Les ânes et les moutons sont rares, les chameaux tout à fait absents, ce qui ne saurait étonner dans ce milieu semi-aquatique. Mais le plus important et le plus remarquable, ce sont les bovins. Il ne s'agit pas du zébu mais d'un bœuf véritable, sans bosse et dont l'anatomie, la conformation ne laissent aucun doute. Les mensurations

(1) D'autres paysannats ont démarré dans d'autres régions du Tchad : près de Bokoro, il a surtout pour but de répandre la culture de l'arachide ; à Am Zoer, au Ouaddai, il s'efforce d'encourager et de faciliter les cultures maraichères chez les Abou Charib. A Mangalmé, chez les Moubi, le projet conçu n'a pas été réalisé.

d'un taureau de cinq ans, qui vient donc d'atteindre l'âge adulte, sont en moyenne les suivantes : hauteur au garrot : 144 cm ; longueur (de la pointe de l'épaule à la pointe de la fesse) : 164 cm ; poids : 180 kg. Comme chez tous les bœufs, on observe que l'échine est légèrement inclinée d'arrière en avant, ce qui n'est jamais vrai chez le zébu. Le sabot est large et plat, adapté par conséquent aux terrains marécageux, mais le plus étrange, ce sont les cornes tout à fait sphériques avec une pointe très courte, et qui atteignent jusqu'à 20 centimètres de diamètre. Cette par-

Population	Canton (1)	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Caprins et ovins
13 000	Bol	40 000	150	300	10	22 000
4 500	Bouja	22 000	50	75	0	150
2 000	Kangalom . . .	4 000	20	35	0	2 500
4 000	Maïbouloa . . .	16 000	45	60	0	5 000
23 500	. . . Totaux . . .	82 000	265	470	10	29 650
	Pourcentage :	200 à 500	1	1,5 à 2,5	0	3 à 170

(1) Bol est un gros village, Kangalom une île, Bouja et Maïbouloa des noms de clans.

ticularité permet au bœuf de se rendre facilement à la nage d'une île à l'autre ; pour respirer hors de l'eau, l'animal renverse sa tête en arrière et les cornes en venant se placer de part et d'autre de l'encolure jouent le rôle de véritables flotteurs. Chez les espèces métissées de zébu, les cornes deviendront coniques mais restent si volumineuses qu'à leur base elles se rencontrent au milieu du front ; elles continuent à remplir le même office dans les déplacements à la nage.

D'où vient ce bœuf dont on ne trouve l'équivalent nulle part dans le centre africain ? On l'appelle le bœuf kouri, mais les Kouri, venus, disent-ils du Yémen, déclarent l'avoir trouvé sur place. Il s'agit probablement d'une espèce qui vivait au Sahara à l'époque lointaine où celui-ci était humide et qui a été refoulée peu à peu jusqu'ici par la sécheresse, d'une espèce résiduelle en somme. Il serait intéressant d'examiner de très près certains dessins rupestres du Tibesti et de l'Ennedi. On commencerait par noter que la robe des bovidés peints rappelle celle des bœufs du lac, rouge et blanc mêlés — et surtout que certains sujets présentent sur le front un disque qui pourrait bien être la figuration d'une corne. On dira : « Rouge et blanc,

c'est un robe bien commune » ; mais non : par exemple, le zébu peul est presque toujours acajou uni ; le zébu arabe chez les Missirié est uniformément blanc.

Il n'y a évidemment pas de problème d'abreuvement et ce sont les insectes piqueurs et secondairement le pâturage qui régissent la transhumance. Durant les pluies, les troupeaux quittent les îles du littoral qui sont alors cultivées et sont conduits par les seuls bergers ou bien vers les îles du centre les plus élevées ; ce sont celles qui sont les moins infestées d'insectes ; ou bien — dans le cas où le Boudouma possède des terres de polder — sur la bande de littoral qui s'étend entre Liwa et Djiguidada. Sitôt la récolte du mil effectuée, c'est-à-dire fin septembre ou début octobre, le troupeau rentre dans son île et se nourrit des feuilles et tiges de mil restées en place dans les champs ; puis il entreprend de petits déplacements sur les îles voisines. Pendant les grands froids de décembre et janvier, la température de l'eau ne permet plus aux animaux de se déplacer à travers le lac, mais dès février et jusqu'à la venue des pluies, le mouvement reprend et les îles, alors à peu près débarrassées des moustiques, attirent tous les troupeaux y compris ceux des familles retenues sur les polders par la culture du blé, puis par le premier cycle du maïs. Deux grandes règles se dégagent en somme : 1° le Boudouma ne possède pas de terre de polder — c'est le cas pour Kangalom, Riéra, les îles de l'Est et de l'Ouest — le troupeau vit sans cesse sur les îles et pendant la saison sèche, la famille presque tout entière l'accompagne, laissant aux vieillards la garde du village ; — 2° Le Boudouma est occupé au polder — c'est le cas des îles du centre, N'Galamia par exemple — le troupeau se rend parfois sur le littoral, surtout pendant l'hivernage et il reste toute l'année à la garde des seuls bergers.

Les îles, et même celles qui sont inhabitées, sont toujours la propriété d'un clan déterminé mais de larges tolérances sont prévues qui permettent pratiquement à tout le monde d'aller partout à la condition de respecter certaines règles. Hors de leur village d'appartenance, les bergers, et même la famille tout entière quand celle-ci suit le troupeau, s'abritent sous des abris sommaires en nattes de doum.

Le renouvellement assuré des pâturages, toujours verts sur le littoral et les îles basses, autorise une grande concentration des troupeaux qui sont rassemblés par village et divisés en fractions de cent têtes et parfois bien davantage. Le troupeau est libre tout le jour et il est rassemblé le soir au village où des feux sont préparés à l'avance dont la fumée écarte les moustiques. Cependant les pertes du fait des maladies parasitaires sont beaucoup plus fortes que

chez les zébus et le service vétérinaire estime que la trypanosomiase cause chez le bœuf des dommages égaux à ceux que provoque la faim chez le zébu du Kanem.

Le bœuf est plus doux et mieux domestiqué que le zébu ; c'est peut-être la conséquence d'une domestication plus ancienne ; la castration des taureaux est d'ailleurs connue et pratiquée depuis longtemps. En même temps, on observe que le Boudouma est un éleveur très averti, très attaché même à ses bêtes, tandis que son voisin kanembou est souvent brutal.

Voici quel est, d'après le service d'élevage de Mao, la composition type d'un troupeau de bœufs chez les Boudouma :

dents de lait	31,6 %	six dents	10 %
deux dents	9 %	huit dents	36,9 %
quatre dents	9,3 %	hors d'âge	3 %

Le veau est sevré entre un et deux ans ; d'abord on le garde au village attaché à un piquet, puis quand il a atteint l'âge de se nourrir d'herbe, il suit sa mère au pâturage ce qui n'empêche pas de lui rationner le lait. A cet effet, on lui met une muselière garnie d'épines qui lui permet de manger mais lui interdit d'approcher le pis de la vache.

Les ventes de bétail sont axées sur le Nigeria, mais elles sont très faibles (3 à 4 % par an) et intéressent surtout les vaches stériles, ce qui explique le faible pourcentage des animaux hors d'âge. Comme il ne saurait être question de faire traverser au bœuf les eaux libres de la partie occidentale du lac, comme d'autre part le grand détour par la terre ferme n'est pas connu du Boudouma, ce sont des maquignons — Kanouri et Arabes Lybiens — qui servent d'intermédiaire à la vente.

Tous les animaux sont habitués à se déplacer à la nage sauf la chèvre qu'il faut embarquer sur la pirogue. L'élevage de la chèvre est d'ailleurs très particulier. Elle est attachée près de la hutte et n'est laissée libre de brouter que quelques heures par jour. Elle constitue un troupeau d'appoint qui ne croit pas comme celui des vaches car les ventes sont plus importantes et compensent à peu près les gains.

Les moutons, nous l'avons dit, sont très rares ; on n'en trouve pas sur les îles et seuls en possèdent quelques-uns les Boudouma qui ont une installation permanente sur les polders.

Le cheval s'abrite parfois dans la hutte de son maître ou bien dans une hutte spéciale en cannes de mil ; il vit une grande partie de l'année, jour et nuit, dans un nuage de fumée.

La pêche

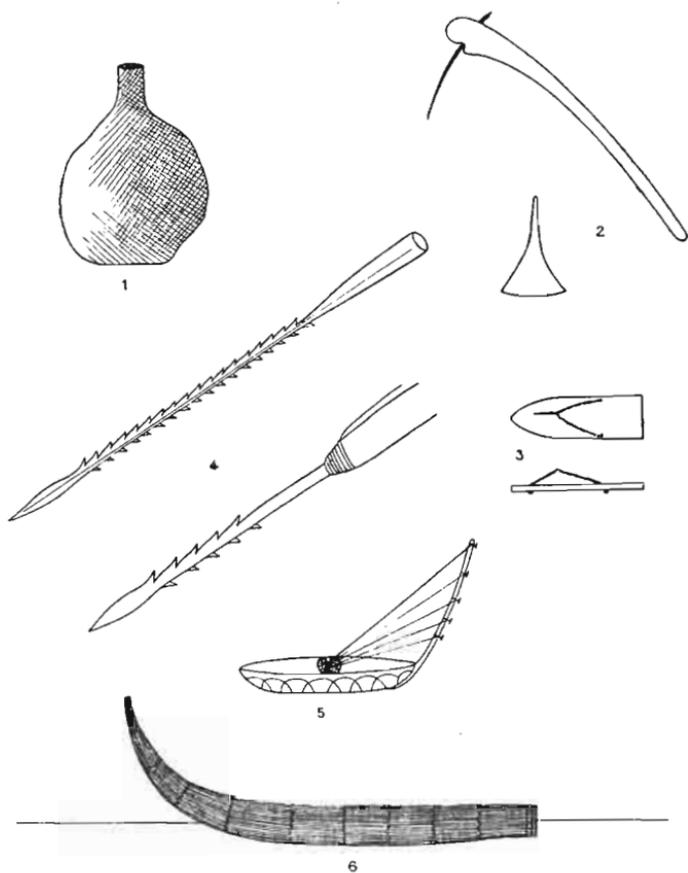
L'accroissement des troupeaux, la technique nouvelle des polders, font que la pêche chez les Boudouma est devenue une activité, non négligeable certes, mais secondaire. On dirait même que le Boudouma feint de la tenir pour un peu déshonorante, pour une espèce de jeu qu'on laisse pratiquer aux enfants ; c'est peut-être qu'il l'associe au souvenir d'un passé antérieur à l'islamisation et qu'il faut par conséquent autant que possible effacer ; peut-être aussi qu'il s'efforce de n'en point parler parce que la vente du poisson au Nigeria a pour contre-partie une importation frauduleuse de tissus qu'il convient de cacher.

La pêche se pratique surtout dans les eaux bornouanes et l'on compte essentiellement trois lieux principaux de pêche : l'embouchure du Chari, les passes de Baga Kawa et les parages des îles de Kinjirin. On pêche en toutes saisons sauf pendant l'hivernage, mais on distingue surtout deux campagnes : une petite campagne d'un mois en novembre-décembre ; une grande campagne de deux mois entre mars et juin. En général, les équipages sont constitués par village. Ils comprennent en moyenne six pirogues, chacune montée par deux à cinq hommes, mais ce ne sont jamais, comme parfois chez les Haddads voisins, des pêcheurs exclusifs. Pendant la campagne, les pêcheurs campent parfois tout simplement sur des îles de papyrus à la dérive.

La kadeï est une pirogue proprement boudouma ; elle est faite d'un épais matelas de tiges de papyrus adroitement serrées et agencées pour former un creux de 20 centimètres ; elle se relève à l'avant en une longue pointe effilée tandis que la poupe est tronquée au ras de l'eau. Il existe deux variétés d'embarcations du même type : la kadeï de pêche mesure 4 à 5 mètres de long et 50 centimètres de large à l'intérieur : la kadeï de transport qui sert notamment au transbordement du natron a des dimensions doubles de celle-là. Dans presque toute l'étendue du lac, le mode de propulsion est une perche de 5 mètres ; quand les fonds dépassent cette hauteur, on a recours à une pagaie simple. La traversée du lac à bord d'un pareil esquif ne va pas sans risques ; les naufrages ne sont pas rares. En tout cas, les bordages s'affaissent très vite ; une kadeï qui a effectué une campagne de pêche ne sert plus qu'à de petits déplacements au voisinage des îles et au bout d'un an au maximum elle devient hors d'usage. Aussi, de plus en plus, le Boudouma la remplace par la pirogue creusée dans un tronc qu'il achète auprès des Kotoko.

Le Boudouma se sert pour pêcher du filet, de la ligne, de

PLANCHE VIII
MATÉRIEL BOUDOUMA



1, Panier-silo. — 2, Houe (fer vu de face et fer emmanché pour les travaux au polder). — 3, Sandale d'ambadj, (plan et profil). — 4, Harpons. — 5, « Guitare ». — 6, Kadéi.

la nasse, du harpon. Le filet est fabriqué à partir des fibres du kayo (*Calotropis procera*) ; celles-ci sont rendues plus résistantes grâce à un traitement qu'on leur fait subir avec un produit tiré de l'écorce d'une plante grimpante, le dagdao ; ce produit est mélangé à du beurre et à du natron. Le filet mesure 25 à 50 mètres de long sur 1,20 mètre de large ; les mailles sont de 15 centimètres et moins. On l'utilise dans les eaux peu profondes. Il est retenu verticalement entre deux eaux par des flotteurs gros et longs comme le bras, en bois d'ambadj (1) et avec des flotteurs intermédiaires faits de tiges de roseaux de 40 centimètres qui se tiennent dans l'eau debout et aux trois quarts immergés.

La ligne est plus courante. C'est une ligne de fond longue de 30 à 50 mètres garnie d'hameçons d'importation. Une ligne de 40 mètres porte 30 hameçons attachés chacun par une ficelle en coton de 60 centimètres. Cette ligne est tendue avec des flotteurs très légers qui ne sont rien d'autre que des bâtonnets d'une coudée en papyrus. On appâte avec du poisson surtout, parfois avec de la viande. La ligne est relevée au bout d'une demi-journée.

Le harpon, bien plus encore que le filet, tombe en désuétude depuis que les Européens ont introduit l'hameçon. Ce n'est pas, comme les deux premiers, un instrument de grande pêche. Il est encore utilisé pour certaines espèces qui nichent sur les rivages, et surtout par les enfants. Trois types sont connus : le premier est une pointe en fer de 30 cm, armée de deux rangées de vingt barbes et qui s'emmanche grâce à une douille sur un bâton de 2,20 mètres. A l'autre extrémité, celui-ci est muni d'un flotteur sphérique de 10 à 25 centimètres de diamètre en bois d'ambadj ; ce flotteur est lui-même relié au fer par une ficelle qui s'enroule très lâche autour du manche ; il s'agit d'un dispositif de sûreté qui permet de retrouver la pointe quand celle-ci se détache du manche. L'autre type de harpon est plus léger ; le fer s'enfonce dans l'extrémité du manche ; sa partie apparente mesure 15 centimètres ; la pointe est plus large et les barbes sont seulement au nombre de dix. Le troisième type est plus rare, il sert à chasser le crocodile et l'hippopotame ; c'est une grosse pointe de fer à trois dards mollement fixée au manche ; quand l'animal est piqué au défaut de l'épaule, il entraîne avec la pointe le fil de fer qui relie celle-ci au manche et au flotteur.

Il existe des nasses de toutes tailles ; les plus grandes dépassent un mètre de hauteur. Elles donnent lieu à une méthode de pêche particulièrement pittoresque : une mare est choisie proche de la rive, ou encore un petit bras du

(1) *ambadj* : *Hermíneria elaphroxylon*.

lac est isolé par une diguette de terre ; lorsque l'eau s'y est échauffée, on creuse dans la diguette de petits couloirs dont chacun est ensuite bouché par une nasse ; l'eau du lac, de température moindre, appelle le poisson qui se prend au passage. Quand un nouveau polder a été isolé, au moment de la fermeture du barrage, quand il ne reste plus qu'un goulet, on fait, de la même manière, des pêches miraculeuses. Ainsi, il n'est pas douteux que les différences de température de l'eau, comme les différences de profondeur, jouent dans la technique de la pêche et dans la répartition de la faune sous-marine, un rôle primordial.

Le poisson le plus répandu est le tilapia, qui est une espèce de carpe de 2 à 3 livres. Il se vend toujours séché, jamais fumé. La plus grande partie, celle produite par les campagnes lointaines, se vend sur les marchés de Nigeria avant le retour ; l'opération est doublement intéressante, d'abord les prix là-bas sont triples de ceux pratiqués au Kanem ; ensuite, on rapporte de l'étoffe blanche et bleue, quelques pagnes, partie pour habiller la famille toute l'année, partie pour la vente à des tarifs qui permettent de substantiels bénéfices. Le poisson pêché sur les rivages de l'île non seulement suffit à la consommation familiale mais il autorise aussi l'approvisionnement des marchés du littoral.

Chasse et cueillette

Le Boudouma n'est pas un grand chasseur. Quoique la peau du crocodile se vende très cher au Nigeria, il laisse surtout le soin de le chasser à des Arabes Beni Seït et Assalé qui viennent faire sur ses îles des campagnes de chasse. Il s'occupe davantage de l'hippopotame mais c'est seulement quand celui-ci fait des dégâts dans les champs. Le crocodile se chasse en pirogue, la nuit, avec une lampe, tandis que l'hippopotame fait l'objet d'affûts à terre. Les enfants attrapent beaucoup de petits oiseaux dans des nœuds coulants en crin de cheval qu'ils tendent au seuil même des huttes à l'endroit où leur mère a l'habitude de piler le mil ou bien dans les champs, sur les épis de mil avant qu'ils ne soient coupés. Ils se servent aussi d'une espèce de fléau couché sur le sol avec une extrémité fixe tandis qu'à l'autre est attachée une longue ficelle ; l'enfant tire vivement sur celle-ci et le bâton fauche les oiseaux sur son passage.

La cueillette s'exerce sur les fruits de l'idjilidj et sur les noix de palmier-doum, surtout quand la récolte de mil a été insuffisante. Le miel des abeilles sauvages est recueilli dans des calebasses posées dans les papyrus ; il est trop peu

abondant pour faire l'objet d'aucun commerce. La cire sert à traiter le manche des sagaies et des harpons.

Le transport du natron

Cette question a déjà été traitée à propos des Kanembou. Rappelons que le transport rapporte en moyenne pour chaque kadeï la somme de 300 shillings, soit environ 7 500 francs (1). Le natron extrait à Liwa s'embarque à Baga Keskéra, tandis que celui de Kaya est chargé à Baga Sola. Ce trafic aboutit à Baga Kawa au Nigeria et intéresse surtout les Boudouma du centre qui sont proches des natronnières. Depuis 1952, le transport vers Fort-Lamy est surtout assuré par une entreprise européenne qui a mis en service de grandes barges métalliques remorquées par un bateau à moteur. Mais jamais le Boudouma n'a conduit le natron jusqu'à Fort-Lamy car la kadeï est trop fragile pour affronter les remous du Chari en amont de Djimitilo et c'est la pirogue des Kotoko qui doit assurer le relais en cet endroit.

Aspects sociologiques

On peut dénombrer une douzaine de clans boudouma : Gouria, Maïbouloa, Bouja, Dalla, Kéléa, Worsagana, Majowaja, Marougana, Déguia, Kabaga, Tellia, Koutoa. Les quatre premiers sont les plus importants et comptent chacun plus de 4 000 individus. Pour moins nombreux qu'ils soient, les Kéléa n'en ont pas moins une origine qui mérite d'être soulignée. Ce sont les descendants d'un Toubou venu autrefois du nord ; or, les Boudouma qui affirment cela ne savent pas toujours que précisément il existe chez les Annakaza du Borkou un clan qui porte ce nom de Kéléa. Il semble donc très probable que par leur origine les Boudouma Kéléa se rattachent aux Toubous Kéléa compris dans le groupement Annakaza et qui sont restés des sahariens éleveurs de chameaux. Ces Boudouma Kéléa qui ne présentent pas de différence avec les autres Boudouma sont surtout cantonnés sur la grande île de Kangalom et dans son voisinage.

On peut faire à propos des Boudouma une observation qui est valable à peu près partout : l'homme, jusqu'au début de ce siècle, était essentiellement un guerrier souvent occupé à des expéditions loin de son village et, en tout cas, toujours prêt à y participer. C'est ainsi que tous les travaux majeurs incombaient à la femme. Avec la paix installée, la femme est restée accablée par ses charges et

(1) Le négociant kanouri fait un bénéfice quatre fois supérieur au gain du transporteur boudouma.

l'homme est devenu disponible et sans rôle défini. C'est un des mérites des polders d'avoir appelé cette main-d'œuvre qui aurait jugé infâmant de s'occuper à des travaux traditionnellement accomplis par les femmes.

Le n'galo est une perle rouge grosse comme une bille que le guerrier attachait à son cou ; c'était peut-être la sanction d'une cérémonie d'initiation ou bien la récompense pour un garçon qui s'était bravement comporté en face de l'ennemi. Aujourd'hui pour des raisons difficiles à démêler, où l'Islam a certainement sa part, ce n'galo est méprisé. Le Boudouma se battait avec des sagaies et se protégeait avec un bouclier en bois d'ambadj. Ce bouclier en forme de large écu est haut d'un mètre, large de 70 centimètres, sa surface est légèrement courbe ; il est fait de planches d'un centimètre d'épaisseur, larges de 15 à 20 centimètres, cousues bord à bord. On n'en trouve plus aujourd'hui que de rarissimes exemplaires.

Il existe deux sortes de houes qui portent l'une et l'autre le même fer triangulaire avec une pointe qui s'enfonce dans le manche. La première utilisée pour la culture du mil dans les terrains sableux des îles est fixée à 80° sur un bâton de 2,60 mètres ; la seconde surtout utilisée dans les polders est fixée à 60° sur un manche de 50 centimètres. La hache possède le même manche que la houe courte ; le fer en triangle mesure 20 centimètres de long et le bord tranchant 4 centimètres. Le rateau est une longue tige de bois de 2,20 mètres ; l'une des extrémités est fourchue et fendue dans le sens de la longueur pour former trois à cinq doigts qui sont maintenus et renforcés par des ligatures en peau ; il sert au nettoyage des champs et des abords de la hutte.

La femme boudouma fabrique avec les feuilles du palmier doum une natte ovale qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Quelquefois les bords se relèvent en forme de berceau. La porte de la hutte est fermée par une fine claie en paille de chigou. Sur le lit, on met la natte des Haddads faite avec les tiges du doum fendues dans le sens de la longueur et réunies par de fines lanières de cuir.

C'est aussi auprès du Haddad qu'on se procure les poteries, notamment une jarre en forme d'amphore, avec deux petites oreilles, pour le transport de l'eau.

La chaussure est le plus souvent une sandale dont la semelle est faite d'une planchette d'ambadj pointue à l'avant ; elle est retenue par une cordelette en forme d'Y dont une branche passe dans le gros orteil, tandis que les deux autres enferment le coup de pied. C'est une chaussure très légère et qui convient bien dans les terrains marécageux.

La guitare est très originale : la caisse en forme de barque mesure 80 centimètres de long ; elle est garnie de cinq crins qui ont l'aspect d'une voilure. C'est un très bel instrument qui malheureusement est en voie de disparition. On trouve aussi divers types de tambours à une ou deux peaux.

La femme boudouma allaite son enfant — la fille comme le garçon — pendant dix-huit mois à deux ans. Durant cette période d'allaitement, elle est frappée d'interdit sexuel ; aussi la prostitution est-elle courante surtout parmi les femmes divorcées. Voici, à titre d'exemple, la situation matrimoniale de Yssoufa Tirimi rencontré à Kan-galom : né en 1921, 37 ans (1) :

Première femme : Diara, d'origine Kouri — mariage en 1941 ; répudiation en 1956

1 fille, Niama, 12 ans, élevée par sa tante paternelle.

Deuxième femme : Dianafa, d'origine Boudouma — mariage en 1942 ; répudiation en 1953

1 fille, Fatimé, 13 ans, élevée par sa grand'mère paternelle ;

1 fils, Mahamat, né en 1947, décédé en 1951 ;

1 fille, Louma, née en 1950, décédée à l'âge de six mois.

Troisième femme : Mariam, d'origine Kanembou — mariage en 1947, vit avec son mari

1 fils, Adam, 9 ans, écolier à Bol

1 fils, Mahamat, 6 ans.

1 fils, Salé, 2 ans.

Quatrième femme : Kangou, d'origine Boudouma — mariage en 1954, vit avec son mari mais dans une hutte distincte de celle de Mariam, sans enfant.

En 1910, seuls parmi les Boudouma, quelques rares notables avaient embrassé l'Islam. Actuellement, tous les Boudouma, sans aucune exception sont musulmans. Ce sont les fakis Kanembou et Kanouri qui ont apporté la nouvelle religion ; il en est qui ont pris femme chez les Boudouma et se sont installés parmi eux. Dans tous les villages, chaque soir, les hommes adultes se rassemblent et bavardent en égrenant leur chapelet. Tout village possède sa mosquée ; c'est un enclos circulaire tenu parfaitement propre où les fidèles se rassemblent chaque semaine pour la prière du vendredi — tous les jours durant le Ramadan. Les jeunes garçons boudouma fréquentent tous l'école coranique dirigée par un maître Kanembou ou Boudouma ;

(1) Les Boudouma ont adopté les suffixes kanembou *mi* et *rom* : Yssoufa Tirimi = Yssoufa, fils de Tiri ; Niama Yssoufarom = Niama, fille de Yssoufa.

TABLEAU 11 : Prix pratiqués sur le marché de Bol
le 16 octobre 1957

Nature des produits	Unité	Prix en francs CFA	Origine
I. Alimentation :			
Mil	Zaka	20	+
Blé	«	60	+
Mais	3 épis	5	+
Haricots verts	150 g	5	+
Arachides en coques	150 g	5	—
Dattes de Largeau	Zaka	100	—
Dattes de Mao	«	50	—
Farine de doum	«	10	+
Manioc	1 kg	25	—
Gombo	100 g	5	—
Poivron	250 g	5	—
Oignons verts	Deux	5	—
Beurre	1 l	75	+
Poisson sec	Trois	10	+
Viande de bœuf	1 kg	50	—
Sel marin	100 g	5	—
Sel saharien	300 g	10	—
Sel végétal	2 kg	110	—
2. Produits d'artisanat :			
Natte colorée	Un	150	—
Natte ordinaire 2 x 1	«	50	—
Natte ovale	«	75	+
Bissac à jarre	«	40	—
Marmite	«	15	—
Fil de coton	1 fuseau	75	—
Brûloir en terre	Un	15	—
» métallique	«	50	—
Poignard avec étui	«	75	—
Mortier	«	180	—
Pilon	«	50	—
Chaussure de filali	«	225	—
Pantoufle bornouana	«	300	—
3. Habillement :			
Etoffe blanche	1 coudée	40	—
« bleue	«	40 (1)	—
Pagne imprimé	Un	400	—
« de velours	«	1 500	—
4. Divers :			
Poulet	Un	60	+
Sucre	petit pain	175	—
«	Pain 2 kg	215	—
Thé	10 g	10	—
Kola	2 noix	25	—
Savon	600 g	85	—
Parfum en flacon	5 cl	75	—
Tabac	15 g	10	—
Bois de chauffage	petit fagot	15	—
Fourrage	botte	15	—
+ origine boudouma — origine étrangère.			
(1) 10 coudées sont nécessaires pour confectionner un boubou d'homme, 5 à 7 pour un pagne de femme.			

quelquefois ils se rendent au Bornou et y poursuivent leurs études pendant deux à dix ans auprès d'un maître Kanouri. Ainsi, le village de l'île de N'Galania a deux enfants qui font leurs études au Bornou depuis trois ans.

En même temps qu'ils devenaient musulmans, les Boudouma ont appris à s'habiller. L'homme porte le vêtement des Kanembou ; le crâne, toujours rasé, est couvert d'une calotte blanche ; le turban n'est pas porté. La femme s'habille d'un pagne d'étoffe bleue qu'elle noue au-dessus des seins ; chez les jeunes, les tissus imprimés se répan-

TABLEAU 12 : *Prix pratiqués sur le marché de N'Garangou le 13 octobre 1957*

Nature des produits	Unité	Prix en frs CFA	Origine
1. Alimentation			
Mil	Zaka	30	+
Blé	»	55	+
Mais.	»	25	+
»	3 épis	5	+
Haricots secs	Zaka	20	+
Oignons verts.	Trois	5	—
Gombo.	100 g	5	—
Piment.	100 g	5	—
Poisson sec.	Un	5	+
2. Produits d'artisanat			
Natte ordinaire 2 × 1	Un	50	—
Natte ovale.	»	75	+
Marmite en terre	»	20	—
Flèche d'arc	Deux	5	—
Chaussures de filali	Paire	150	—
Sandales de bois.	»	10	—
3. Habillement			
Gabak.	5 coudées	20	—
Étoffe blanche	1 coudée	40 et 45	} (1)
» bleue (Guinée)	»	45	
4. Divers			
Sucre	Pain de 2 kg	220	—
Bouvillon.	Un	12 à 1 500	+
Bœuf	»	A partir de 3 000	+
+ origine boudouma — origine haddad — autres origines			
(1) Sur ces bases, un boubou d'homme revient à 450 francs, un pagne de femme à 270 francs.			

dent de plus en plus ; les vieilles laissent encore parfois leur poitrine nue. Les cheveux sont coiffés en fines nattes partant toutes d'une grosse tresse médiane ; le front est rasé haut. Le bijou le plus répandu est un collier fait avec les petits cylindres blancs et noirs habituels. La jeune fille n'est pas excisée ; jusqu'à la puberté, elle porte seulement un cache-sexe garni de cauries.

Aspects économiques

Les marchés les plus fréquentés par les Boudouma sont : Bol, N'Garangou et Liwa chez les Kanembou ; Dibinentchi chez les Haddad ; Massakori au Dagana. Ils vendent surtout du mil, du blé, du maïs, du beurre, de la farine de doum, des nattes à Bol ; du bétail à N'Garangou ; du poisson à Baga Kawa, au Nigeria ; de la corde à Mani et Karal. Ils achètent essentiellement des poteries et des outils chez les Haddad ; des légumes et des plantes à sauce chez les Kanembou ; du tissu et des articles de ménage au Nigeria.

On trouvera sur les tableaux numéros 11 et 12, en même temps que leurs prix, une nomenclature plus complète des produits qui sont offerts ou qui s'offrent aux Boudouma sur les marchés locaux.

LES KOURI

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Kouri habitent les îles et le littoral de la frange extrême-orientale du lac Tchad. A l'ouest, leur limite avec les Boudouma coïncide avec le 15° méridien ; au sud, ils mordent sur le 13° parallèle pour rencontrer les Arabes Assalé ; à l'est, ils rencontrent les Kanembou et les Haddads du Dagana ; au nord, ils sont au contact du noyau Haddad de Dibinentchi.

Les Kouri autrefois étaient de purs insulaires. C'est seulement depuis moins d'un siècle qu'ils ont construit des villages sur la terre ferme. Jusqu'en 1953, les insulaires restaient cependant les plus nombreux et il a fallu la crue du lac qui se manifeste depuis cinq ans pour qu'ils deviennent la minorité. Pourtant, même quand ils ont quitté les îles, les villages ne s'éloignent guère qu'à quelques centaines de mètres de la rive du lac.

Les Kouri ont été arbitrairement divisés en deux cantons qui, en fait, ne sont qu'un bloc bien soudé : le premier a son chef-lieu à Issèïrom, sur la rive nord ; le second à Kouloudia, sur la rive est. Le canton d'Issèïrom compte plus de

4 000 individus, mais il y a parmi eux moins de 3 000 Kouri ; le canton de Kouloudia qui totalise 10 000 individus ne possède de même que 5 à 6 000 Kouri. Cela fait au total 8 000 Kouri auxquels sont mêlés 6 000 « étrangers » : Kanembou, Haddads, Kadjidi et même Peuls, sur le littoral ; Boudouma dans les îles occidentales.

TABLEAU 13 : *Inventaire des « fractions » kouri*

Appellation	Habitat principal	Canton d'appartenance (1)
Koura	Isseïrom	Isseïrom
Kalia	Kouloudia	Kouloudia
Dagola	N'Garangou	Isséïrom
Média	Ile de Wou	»
Réga	Ile de Yibouroum	»
Hawa	Ile de Douahou	»
Mardalla	Ile de Garandafou	»
Kantafou	»	»
Tiari Déréha	»	»
Kabia	Matago	»
Kadiga	Yongoï	»
Toshima	Wairom	»
Dogoléa	Kahira	»
Koloa	Kolofou	Kouloudia
Malam Tchillouma	Bisan	»
Ali Kélimia	Tafa	Isseïrom
Gaya	Sotto	Kouloudia
Yérima	Fésan	»
Botoa	Tangaléa	Isséïrom
Kellé Kada	Sotofo	Kouloudia

(1) Le canton d'Isséïrom est rattaché au district de Bol et à la région de Mao ; le canton de Kouloudia est rattaché au district de Massakori et à la région de Fort-Lamy.

Origines et langue

Les Kouri affirment être venus du Yémen ; ils auraient débouché à Mao et Rig-Rig avant d'atteindre le lac. Cette opinion ne contrarie pas l'hypothèse selon laquelle les Kouri seraient un rameau détaché des Kanembou. D'après certains Boudouma en effet, Kouri signifie peut-être étranger parce qu'à l'origine, les Kouri étaient un petit noyau Kanembou qui s'installa au contact des Boudouma et emprunta à ceux-ci leur langue et leur genre de vie. Les Kouri assurent que le bœuf dit Kouri était en place au lac

Tchad au moment de leur venue ; il n'a pas pris part à leur migration. Il est vrai que ce sont les Européens qui sont responsables de cette appellation ; ils l'ont imaginée tout simplement parce que les premiers bœufs rencontrés par eux au Tchad se trouvaient appartenir à des Kouri.

Le Kouri parle la même langue que le Boudouma ; encore une fois, malgré des emprunts importants, il s'agit d'une langue distincte de celle des Kanembou. Deux langues véhiculaires sont connues : l'arabe surtout dans le canton de Kouloudia, le Kanembou surtout dans le canton d'Isseïrom.

Les Kouri se marient entre eux, avec les Boudouma et avec les Kanembou. Les alliances avec les Arabes voisins sont très rares et pourtant le chef tounjour de Mondo par exemple compte parmi ses épouses une femme Kouri.

Habitat

Les Kouri habitent des huttes et des villages du type kanembou. Deux règles se dégagent nettement : les insulaires possèdent toujours deux villages dont un auprès d'un polder, sur la terre ferme, tandis que les riverains habitent le même village en permanence. Les installations sur les îles sont occupées pendant les quatre mois que dure la culture du mil ; pendant la saison sèche, de novembre à juin, elles sont complètement abandonnées pour l'installation en bordure des polders. Ces villages de polders sont répartis par petits hameaux de dix huttes environ sur les hautes dunes de sable qui font une ceinture aux champs.

Les résidences des chefs se distinguent des villages habituels : les huttes restent semblables mais elles sont enfermées dans des enclos de charganiés qui laissent se dégager un réseau de ruelles assez bien dessiné. Les idjilidjs sont nombreux et dispensent en toutes saisons un ombrage appréciable.

Genre de vie

C'est avant les Boudouma que les Kouri ont pris pied sur le littoral et se sont intéressés à la technique de la culture en polders. Ce décalage va se traduire chez eux par une moindre importance de la culture du mil — les villages riverains de l'Est l'ont même tout à fait délaissée — et par un abandon presque général de la pratique de la pêche au profit de certains Haddads.

L'agriculture

Le polder se présente comme une longue dépression dont le fond est constitué d'une belle terre noire et qui se relève sur ses bords en hautes dunes de sable. C'est en somme l'équivalent de ce qu'on appelle au Kanem un ouadi ; la

structure est la même ; la différence c'est que le polder est une création artificielle et que ses limons sont particulièrement fertiles.

Les champs de polder sont cultivés en petits carrés d'un mètre de côté séparés par des diguettes ; un réseau de rigoles permet l'irrigation de toutes les parcelles du damier. Des puits sont forés à intervalles de 100 mètres, la nappe d'eau est à deux mètres de profondeur au maximum et le système à balancier — le chadouf — partout employé, est d'un bon rendement. L'eau est puisée dans une grande corbeille en vannerie très serrée.

Le polder accapare l'activité d'une grande partie de la population durant toute la saison sèche. Dès novembre, le champ est nettoyé et préparé. On n'utilise pas de fumure, on se contente d'arracher, de faire sécher, de rassembler et de brûler sur place les mauvaises herbes qui ont poussé pendant la saison des pluies. Ensuite avec la houe on ameublait le sol en dessinant le damier.

Aux premiers jours de décembre commencent les semailles du blé. Des fossettes sont pratiquées à la houe et trois ou quatre grains déposés dans chacune d'elles. D'après les déclarations de cultivateurs, une zaka de semence soit environ 1 kg 500 permet d'ensemencer un champ moyen de 25 ares ; le rendement habituel est d'une zaka pour trois carrés du damier, c'est-à-dire pour 3 centiares. Il faudrait traduire : 800 zakas soit 12 quintaux pour ce champ, ce qui donne près de 50 quintaux-hectare. Ce chiffre est livré tel quel. Les blés durs d'autrefois n'avaient que de très médiocres rendements tandis que les blés tendres tout récemment introduits réussissent remarquablement. Deux sarclages sont prévus et l'irrigation est pratiquée à raison de deux fois par semaine. La récolte se déroule début avril.

Un mois après, c'est le maïs qui commence : sa végétation dure de début mai à mi-juillet ; c'est la saison sèche et chaude et il faut arroser tous les deux jours. Du 15 août à fin octobre, deuxième cycle du maïs qui coïncide avec les pluies ; aucun arrosage n'est plus nécessaire. Ce maïs d'hivernage a sa maturation souvent compromise par une trop grande nébulosité et les récoltes sont très irrégulières. Dans certaines zones, le maïs de saison sèche se cultive dans des dépressions que la pluie a inondées pendant l'hivernage et on rejoint là la culture d'ouadis des Kanembou.

Pendant toutes les cultures de saison sèche, la famille passe tout le jour sur le polder et ne rentre au village que pour prendre le repos de la nuit. Il n'y manque que les vieilles femmes qui restent au village pour préparer les

repas et même les porter aux champs — et aussi quelques jeunes gens affectés à la garde du troupeau.

Les Kouri produisent aussi d'importantes quantités de haricots et à l'inverse très peu de mil et de doura et seulement dans le sud. Ils ne cultivent jamais le berbéré comme leurs voisins arabes du sud.

L'arachide exige 550 mm de pluies et nous sommes ici dans une région où il tombe en moyenne 400 à 500 mm par an. Des essais viennent d'être tentés cependant mais surtout chez les Kanembou du Dagana et on a enregistré des rendements de 12 pour 1.

L'élevage

Le Kouri élève le bœuf, quelques zébus arabes, jamais le zébu peul.

Les règles de transhumance varient légèrement du nord au sud. Dans le nord, le troupeau parcourt les îles durant toute la saison sèche et séjourne sur le littoral jusqu'à Djiguidada et Dibinentchi pendant l'hivernage pour échapper aux moustiques ; seuls quelques bergers, — jeunes gens et jeunes ménages — l'accompagnent, jamais la famille tout entière. Dans le sud, le troupeau vit en stabulation dans les villages du littoral pendant six mois, de novembre à mars ; des bergers le conduisent sur les îles jusqu'à Kangalom à la saison sèche et chaude, d'avril à juillet, à l'époque où les insectes sont le moins abondants ; à l'inverse, pendant l'hivernage, de juillet à octobre, il est poussé vers l'est jusqu'à Digororom, à 30 kilomètres de la rive.

Population	Canton	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Caprins et ovins
2 800	Isseïrom . . .	4 000	150	80	0	3 000
5 200	Kouloudia . .	8 500	450	200	20	5 000
8 000	. . . Totaux . .	12 500	600	280	20	8 000
	Pourcentages :	150 à 165	5 à 9	2,5 à 4	0 à 0,4	95 à 100

Ces observations traduisent bien le fait que les Kouri ont devancé les Boudouma dans une espèce de désaffection pour la vie insulaire et que dans cette évolution, les Kouri du sud précèdent ceux du nord.

Outre qu'elle est bien adaptée au milieu humide dans lequel elle vit, la vache kouri est une meilleure laitière que

le zébu. Voici quelques chiffres empruntés au Service d'Élevage du Kanem :

	Maximum	Minimum
	(en litres)	
Vache	6	2
Zébu	4	1,5
Chèvre	1,5	1
Brebis	2	1

Le maximum est enregistré aussitôt après les pluies, quand les pâturages ont été renouvelés et que les insectes n'importent plus les animaux. Le minimum est enregistré à la fin de la saison sèche quand les pâturages sont secs, souillés, piétinés ou font tout simplement défaut — mais cette dernière éventualité est très rare chez les Kouri.

Précisons que ces quantités sont celles qui proviennent de la traite et ne tiennent pas compte de la ration à peu près égale tirée par le veau, l'agneau, etc.

Ajoutons à titre de comparaison qu'une chamelle donne au maximum 12 litres de lait au nord-Kanem, deux fois moins au Djourab, en zone saharienne.

Ces chiffres pour garder leur valeur doivent être rapprochés des considérations retenues à propos du troupeau kanembou.

Autres activités

La pêche ne compte plus guère chez les Kouri ; elle est tenue pour une occupation un peu honteuse qui est laissée aux enfants ; c'est largement suffisant pour assurer le ravitaillement familial. Ce mépris est né peut-être de ce que la pêche est pratiquée maintenant sur une grande échelle par certains Haddads, et la honte qui s'attache à la condition de ceux-ci se serait étendue à leur nouvelle activité.

La chasse au crocodile, si fructueuse pourtant puisque la peau, verte, se vend 2 000 francs sur les marchés du Nigeria est laissée aux Arabes Assalé et Beni Seït.

La cueillette a très peu d'importance et intéresse surtout les noix d'idjilidj.

Jusqu'en 1952 des Haddads extrayaient le natron dans la cuvette de Yongoï et devaient payer une redevance aux Kouri propriétaires du sol. Depuis six ans, cette industrie contrariée par la crue du lac a cessé et les saulniers sont devenus pêcheurs.

TABLEAU 14 : Prix pratiqués sur le marché de Tourba
le 30 décembre 1957

Nature des produits	Unité	Prix en CFA	Origine
1. Alimentation			
Maïs	Zaka	40	+
Mil	»	35	+
Doura	»	35	—
Berbéré	»	40	—
Arachides en coques	»	25	—
Gombo	»	50	—
Farine de doum	»	15	—
Beurre animal	litre	100	+
Dihé	Zaka	15	—
Sel marin	250 g	10	—
Oignons secs	3 boules	10	—
2. Produits d'artisanat			
Jarre	un	20	—
Marmite en terre	»	10	—
Séko en doum	»	200	—
Natte ordinaire 2 x 1	»	35	—
Natte fantaisie	»	115	—
Peau de filali	»	175	—
Chaussures en filali	paire	175	—
Sandales en bois	»	10	—
3. Divers			
Sucre	grand pain	225	—
Étoffe blanche	coudée	35	—
Guinée	»	35	—
Kola	1 noix	5,10 et 15	—

+ Origine Kourl ; — autre origine.
Nota. — Pas de blé ; c'est l'époque des semailles.

Aspects religieux

Les Kouri sont des Musulmans très pieux. Dans les gros villages l'appel à la prière est fait régulièrement cinq fois par jour et chaque jour, au zohr, les hommes et même quelques femmes se rassemblent derrière l'imam. A Isséïrom, la mosquée est un enclos de 8 mètres sur 12, couvert d'un toit de chaume ; une moitié de l'abri est réservée à l'imam ; l'autre moitié contient les fidèles. Cet abri est le lieu de réunion habituel des villageois ; assis sur une peau de mouton qu'ils apportent avec eux, les hommes bavardent là sans fin en égrenant distraitemment leur chapelet.

Chaque village possède au moins une école coranique qui compte quatre à dix élèves. Il ne faudrait pas croire que les maîtres sont arabes ; tout au contraire, les écoles chez les Arabes voisins — Assalé, Dagana, Khozam, etc. — sont relativement moins nombreuses ; les maîtres ici quand ils ne sont pas tout simplement Kouri sont Kanembou ou Kanouri. L'enseignement local est cependant très médiocre et le jeune homme qui a du goût pour l'étude prend le chemin de Yaroua au Bornou.

Le garçon Kouri est circoncis très tard, vers l'âge de 15 à 17 ans ; la fille n'est pas excisée. L'allaitement du jeune enfant se prolonge pendant deux ans. L'interdit sexuel pour la mère dure seulement pendant 40 jours après l'accouchement.

Les différences qui séparent Kouri et Boudouina ont toujours été soulignées. Cela ne doit pas faire perdre de vue qu'au total ils restent quand même proches les uns des autres ; leurs ressources et leurs besoins sont en gros les mêmes et il se pose à tous des problèmes identiques.

LES DAZA DU KANEM

Les Daza du Kanem appartiennent à la grande famille des Toubous (1). Entre tous les Toubous, ils se distinguent

TABLEAU 15 : *Clans et feux Daza au Kanem*

Clan	Habitat principal	Feu	Appellation	Emplacement
Ankorda . . .	Méchiméré	□	Arkoub	Ventre à gauche
Worda. . . .		T	Sot	Fesse gauche
	Ilili et Motoa	Entaille seulement les oreilles		

par le fait qu'ils sont les seuls à habiter une hutte en paille et non l'habituelle tente en nattes. S'il fallait répartir les Toubous dans le grand éventail des genres de vie, nous aurions à une extrémité ces Daza du Kanem qui sont des sédentaires tout à fait semblables aux Tounjour de Mondo,

(1) Nous trouverons des généralités sur les Toubous dans le chapitre consacré aux Kréda.

puis on trouverait successivement dans l'ordre : les Daza du Manga, les Kréda Yorda, la foule des Kréda, les Kréda Bria, la majorité des Kécherda, les Kécherda Sagarda et enfin, à l'autre extrémité, des nomades, les Djagada.

Deux clans daza sont surtout représentés au Kanem : ce sont les Ankorda centrés sur Méchiméré et qui s'étendent au nord jusqu'à Arballa, à l'est jusqu'à Billanga, à l'ouest jusqu'à Klitoa — et les Worda qui se situent entre Motoa et Ilili.

Les Daza du Kanem occupent un carrefour où se rencontrent, mêlées, des populations diverses : Kanembou, Tounjour, Daza Dogorda, Arabes Hassaouna, au nord ; Kanembou et Haddad, à l'ouest et au sud ; Kréda à l'est.

Malgré l'habitation, les villages qui sont à peu près semblables à ceux des Kanembou, malgré le genre de vie — élevage en stabulation et culture du mil — qui est celui des Tounjour, les Daza du Kanem ont gardé très forte l'empreinte touboue : elle se traduit par un type physique qui reste remarquable, par la langue, par les mœurs et les coutumes qui sont restées intactes, par une conception bien particulière aussi de ce que doivent être les rapports humains.

Méchiméré est un gros marché de bétail à mi-chemin entre Moussoro et Mao. Il doit une grande part de son activité au fait que, loin de tout chef-lieu administratif, les voleurs de bétail peuvent tranquillement y écoulé les animaux volés. On y trouve aussi du sel et des dattes que les Arabes Ouled Sliman vont chercher au Borkou, du mil apporté par les Kanembou, des arachides venant du Dagana, des nattes fabriquées par toutes les femmes alentour, des poteries apportées par les Haddads.

TABLEAU 16 : Répartition du bétail chez les Daza du Kanem

Population	Cantons	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + Caprins
5 000	Ankorda . . .	29 000 (580)	1 350 (27)	400 (8)	690 (14)	18 000 (360)
1 000	Ilili	3 000 (300)	100 (10)	70 (7)	50 (5)	5 700 (570)
600	Motoa	2 400 (400)	70 (11)	55 (9)	25 (4)	2 200 (360)
6 600	. . . Totaux . .	34 400	1 520	525	765	25 900
	Pourcentages	300 à 580	10 à 27	7 à 9	4 à 14	360 à 570

LES KHOZAM DE L'OUEST

Les Khozam de l'ouest occupent au sud-est de Massakori une aire d'habitat centrée sur Kharmé, à mi-chemin entre les lacs Tchad et Fitri. Ils constituent dans cette zone de plus de 25 000 km² un important noyau autour duquel gravitent d'autres Arabes : Yessiyé au sud, Beni Seït et Ouled Ali à l'ouest, Dagana et Beni Waï au nord ; à leur limite est, au voisinage de N'Goura et Moïto, ils rencontrent des Kouka et des Bilala.

Ces Khozam appartiennent à la même famille que les Khozam du Batha que nous trouverons continuant une vie de nomades le long du 18° méridien, de l'autre côté du lac Fitri, mais de grandes différences les en séparent aujourd'hui. On rencontrera également des Khozam éparpillés à travers le Ouaddaï. Les origines des Khozam sont très controversées : certaines traditions affirment qu'ils sont issus des Qoreïchites qui vivaient en Arabie au temps du Prophète ; d'autres leur nient toute parenté avec les Djoheïna dont se réclament les autres tribus arabes du centre et de l'est tchadien ; toutes s'accordent à les distinguer des Hassaouana de l'ouest. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils ont accompagné les Djoheïna venant du bassin du Nil à partir du xiv^e siècle. On raconte qu'ils ont dû s'écarter loin à l'ouest à la suite d'une querelle qui, au Kordofan, les opposa violemment aux Ouled Rachid, querelle dont l'objet était une chamelle aux qualités légendaires.

Aujourd'hui, les Khozam de l'ouest connaissent une vie qui est, à des nuances près, celle de tous les Arabes semi-sédentaires du Tchad. Ils habitent une hutte grossière en cannes de mil, au toit bas et voûté, très large, souvent montée sur quatre mâts ; cette hutte est destinée à recevoir non seulement la famille qui se réserve, au centre, un emplacement clos de nattes pour se protéger de la pluie et des moustiques, mais aussi le bétail qui, la nuit, est attaché, les vaches d'un côté, les veaux de l'autre. Si le troupeau compte plus de dix têtes on prévoit pour lui une hutte spéciale mais qui ne se distingue pas de celle du maître.

Nous sommes ici dans un pays inondé pendant quatre mois de l'année, car cette vaste dépression entre les deux grands lacs, non seulement n'offre aux eaux aucune possibilité d'écoulement, mais encore est constituée d'un terrain argileux imperméable. Bien entendu, les insectes — moustiques et mouches notamment — pullulent et c'est pour

les en protéger que le bétail est abrité dans ces huttes où l'on entretient un feu de paille humide. C'est encore le même souci d'épargner le bétail des piqures qui règle les sorties du troupeau pendant la saison humide : de l'aube à dix heures et de quinze heures au crépuscule. Après les pluies, en octobre, le ciel se dégage enfin et c'est la nuit que le troupeau est conduit à la pâture. A partir de décembre, les marécages sont asséchés, les insectes deviennent moins nombreux et moins agressifs et le troupeau paît du lever au coucher du soleil en s'éloignant toujours davantage du village, jusqu'au retour des pluies. Et c'est ainsi que, dans le cas où le pâturage fait défaut, les bergers s'écartent jusqu'à s'installer en azib dans des zones mieux pourvues.

Par malchance, cette zone qui regorge de tant d'eau à la saison des pluies, est complètement dépourvue de puits dans sa partie est et il existe ainsi un large secteur à l'intérieur du quadrilatère Massakori-Kharmé-Moïto-N'Goura qui non seulement n'est pas habité mais dont l'accès est encore interdit au bétail quand les mares viennent à s'épuiser.

Ce canton Khozam rattaché au district de Massakori compte 10 000 individus qui, ensemble, possèdent 35 000 zébus, 500 ânes, 1 000 chevaux, moins de 100 chameaux, 15 000 ovins et caprins. C'est dire que les Khozam, en dépit d'un milieu pas toujours très propice, ont gardé de bonnes traditions d'éleveurs.

Pourtant leur activité dans le domaine agricole est loin d'être négligeable. La rareté des terrains sablonneux ne va pas permettre la culture du mil et de l'arachide sur une très grande échelle, mais le berbéré offre des compensations. Le berbéré est un sorgho qui se sème fin août ; il est repiqué un mois plus tard dans les endroits où l'eau commence à se retirer ; il est récolté fin janvier et offre des rendements supérieurs à ceux du mil. On ne compte pas moins de six variétés de berbéré : le diagama dont le grain est jaunâtre ; le burko, rouge ; le toinbona, rose ; le ndara, blanc ; le herzégolo, gris ; le nielgo, jaune lui aussi. Le nielgo qui possède une saveur sucrée se consomme le premier ; aussitôt après la récolte il est grillé comme les épis de maïs. Le diagama est le plus apprécié de toutes les variétés ; on le préfère même au doura, mais cependant pas au mil. Pourquoi les autres variétés de berbéré sont-elles alors cultivées ? Parce que toutes ont une saveur plus ou moins aigre qui ne plaît pas aux oiseaux et c'est sur le diagama que ceux-ci s'acharnent surtout.

Les Khozam cultivent encore de petites quantités de doura, de maïs, de gombo, de sésame pour la consumma-

tion familiale. Le berbéré est le seul grain qui intervient dans les échanges.

Les Arabes Beni Seït et Ouled Ali, qui cohabitent avec les Khozam sont beaucoup moins nombreux que ceux-ci ; ils partagent exactement leur genre de vie. Les Beni Seït, installés plutôt au contact de Massaguet, constituent l'antenne la plus orientale d'un noyau dont le centre est au nord-Cameroun. Quant aux Ouled Ali, ce ne sont, comme les Yessiyé et bien d'autres que nous rencontrerons ailleurs, qu'un petit rameau de la tribu Salammat.

LES SALAMMAT

De tous les Arabes semi-sédentaires, les Salammat sont les plus nombreux et les plus méridionaux. Non seulement ils se rencontrent en importantes colonies, notamment autour d'Am Timan, à l'est du lac Fitri, dans le Bas-Chari, mais encore ils constituent partout à travers le Sahel du sud, entre les 11° et 13° parallèles, des minorités extrêmement dispersées.

Les Salammat sont les descendants de Salem, fils de Djounet. Djounet eut quatre fils : Rachid, ancêtre des tribus Zébada, Hamida, Zioud, Azid ; Hémat dont se réclament les tribus Diaatné, Ouled Himet, Salmaniyé ; Atié qui a donné les tribus Missirié, Rizégat, Chettiyé ; Salem enfin de qui sont issus les Salammat. C'est dire que les Salammat, même semi-sédentaires — ils ne le sont pas tous et s'adonnent parfois exclusivement à l'élevage —, peuvent se prévaloir de la même origine que les fiers nomades Ouled Rachid et autres Missirié.

L'habitat, le genre de vie de ces Salammat semi-sédentaires ne présentent pas entre eux de différences fondamentales. Dire que ceux de l'ouest, parmi lesquels les Yessiyé sont particulièrement nombreux, s'apparentent fort aux Khozam qu'ils prolongent au sud ; dire que ceux du centre qui se trouvent à la charnière Bilala-Médogo-Kouka ont emprunté à ces trois peuplades ; dire enfin que ceux du sud-est qui ont donné leur nom à la région du Salammat vont jusqu'à s'adonner à la culture du coton ; tout cela ne fait que souligner des nuances et n'empêche pas que partout les Salammat semi-sédentaires partagent leur temps entre l'élevage du zébu et la culture du sorgho, essentiellement.

L'habitude a été prise au Tchad d'appeler Salammat tout

ce qui est arabe semi-sédentaire ; c'est simplifier à l'excès. Les Ouled Rachid et même les Diaatné sont, quoiqu'en moins grand nombre, bien représentés. Voici d'ailleurs quels sont les Arabes semi-sédentaires que l'on rencontre d'ouest en est :

— aux embouchures même du Chari, entre Nibek et Djimtilo, ce sont des Salamat bordés à l'est par d'autres Arabes, les Assalé dont ils partagent le genre de vie, et au sud par les Kotoko ; par-delà la rive gauche du Chari, ils s'étendent à travers le nord-Cameroun où ils cohabitent avec des Arabes Beni Seït. Salamat et Beni Seït sont connus par les Kanouris du Bornou qui sont leurs voisins à l'ouest, sous le nom de Choa ;

— les Babalia qui se trouvent autour de Bout-el-Fil sur la rive droite du Chari, entre Fort-Lamy et le lac semblent être le produit d'une greffe kanemboue sur une souche arabe. On peut observer qu'ils habitent une région qui a été le creuset des Bilala issus au xiv^e siècle d'un métissage semblable ;

— à partir du Chari, s'étendant à travers toute la moitié sud des districts de Fort-Lamy, Massakori et Bokoro, voici très nombreux les Yessiyé qui sont une fraction des Salamat. De petites minorités de Bornouans et de Peuls sédentaires se mêlent à eux. Ils sont bordés au nord par d'autres Arabes, les Assalé et les Khozam, puis en s'avancant vers l'est par des Bilala et des Kouka. Les Ouled Moussa au sud de Bokoro sont aussi des Salamat comme les Yessiyé auxquels ils sont mêlés ;

— en continuant à progresser vers l'est, depuis Boulong jusqu'au voisinage d'Abtouyour, à travers le fief des Kenga, ce ne sont plus des Salamat mais des Ouled Oumar appartenant à la grande tribu des Diaatné ;

— en obliquant légèrement vers le sud, on atteint Abou-Deïa, le pays des Ouled Rachid, des Ouled Rachid semi-sédentaires mais qui appartiennent à la même famille que leurs cousins nomades du nord ;

— et puis c'est bientôt Am Timan avec de nouveaux Salamat et des Arabes Hémat.

Ainsi, on peut se rendre du Nigeria jusqu'au voisinage de la frontière du Soudan sans quitter les villages arabes, souvent seuls comme c'est le cas aux deux extrémités de cette zone, ou bien constituant d'importantes minorités, comme c'est le cas au centre.

Apportons maintenant quelques chiffres pour préciser l'importance de ces groupements :

District d'appartenance	Population d'Arabes semi-sédentaires	Tribus représentées
Fort-Lamy	33 000	Salamat
Massakori	18 000	Salamat, Khozam, Assalé
Bokoro	21 000	Salamat
Ati	4 000	Salamat
Mongo	6 000	Diaatné
Abou Deja	10 000	Ouled Rachid
Am Timan	20 000	Salamat, Hémat
Total :	112 000	

Ces chiffres ne sauraient prétendre à la réalité stricte ; ce sont des minima qui ne tiennent pas compte des petites minorités partout mêlées au sud du 13° parallèle aux populations sédentaires et qui n'ont jamais fait l'objet de recensements distincts. Sans prendre de grands risques, nous avancerons que 150 000 Arabes semi-sédentaires se trouvent au Tchad. En faisant un pas de plus, on peut estimer qu'ils possèdent des zébus à raison de trois à quatre têtes par individu au nord-ouest, deux à trois au centre, une à deux au sud-est.

Nous avons dit que les Salamat étaient aussi des cultivateurs producteurs de sorgho ; c'est vrai à l'ouest où leur genre de vie s'apparente exactement à celui des Khozam que nous avons déjà vus, c'est vrai aussi à l'est où leur genre de vie est semblable à celui de leurs voisins Ouled Rachid ; au centre, dans la région au sud de Bokoro d'une part, entre le lac Fitri et Ati d'autre part, ce sont plutôt des cultivateurs de mil.

Attardons-nous un moment chez ces Salamat qui demeurent au sud de Bokoro pour préciser quelques détails :

— ils habitent une hutte très grossière ; le toit est une voûte aplatie faite d'un épais matelas de cannes de mil assujetties sans aucun ordre. Ce toit repose en son centre sur un mât qui, à un mètre du sommet, se divise en deux branches ; la fourche supporte un cadre triangulaire lui-même assis sur trois pièces de bois qui ensemble forment une étoile à six branches. Une vingtaine de poteaux supportent les bords du toit et permettent en même temps de fixer les cannes de mil qui constituent la paroi circulaire. C'est une hutte-étable que le troupeau partage quelquefois avec la famille et non pas la hutte-grenier que nous avons vue chez les sédentaires du Ouaddaï ; aussi elle est très

spacieuse : 6 mètres de diamètre, 3,75 m de hauteur au centre et 1,60 m au bord ;

— le village est semi-permanent. Entendons par là que, tous les sept ans environ, il est abandonné pour être reconstruit un kilomètre plus loin. Ces déplacements sont commandés par les dommages causés à la hutte par les termites et secondairement par le souci de quitter un emplacement encombré par les souillures du troupeau. Il ne s'éloigne pas pour autant du puits qui reste à quelques centaines de mètres. Ce village est occupé de juin à mars. Pendant les trois mois chauds qui précèdent les pluies, il est abandonné pour des campements temporaires qui s'installent au contact même du puits et qui comprennent aussi bien des huttes très sommaires en paille que des tentes en nattes ;

— nous sommes ici à l'extrémité occidentale du long goz qui descend du nord-est et se glisse entre le lac Fitri et les contreforts du Guéra. Il permet non seulement d'abondantes récoltes de mil mais aussi la culture des arachides, des haricots, du sésame ;

— il ne se pose pas de problème de l'eau. Les puits s'enfoncent à sept et dix mètres de profondeur. On ne pratique pas la traction animale ;

— les marchés les plus fréquentés sont Moïto (achat de bétail, vente de mil) et surtout N'Gama (vente de bétail, achat de tissus).

*
**

Les Salamats qui gravitent autour d'Am Timan se distinguent par le fait qu'à côté de la culture du mil et d'un élevage médiocre, ils s'adonnent à la pêche dans les mares permanentes du Bahr Salamat.

La culture du coton, introduite en 1952, est surtout l'affaire des Arabes Hémat qui la pratiquent avec succès dans les terrains alluvionnaires du Bahr Azoum ; on y enregistre des rendements de 500 kilos à l'hectare. Chaque planteur possède un champ de coton qui mesure en moyenne 25 ares. La production annuelle qui, lors du démarrage, avait été estimée à 125 tonnes est passée en 1957 à 800 tonnes, mais ce chiffre tient compte non seulement de l'apport des Hémat mais aussi de celui des Kibet, des Dagal et des Rounga. L'achat et le traitement du coton sont assurés par la Société Cotonfran qui possède une usine à Am Timan. Le producteur recevait en 1958 de 16 à 21 francs CFA par kilo selon la qualité ; 15 millions furent ainsi distribués entre 5 000 planteurs, soit pour

chacun 3 000 francs environ, le prix d'une génisse. Aussi modeste qu'elle paraisse, c'est une somme fort appréciable dans le budget d'un paysan africain.

Quant aux Ouled Rachid d'Abou Déïa, ils ne cultivent ni mil ni coton mais seulement du sorgho et dans ce domaine ils comptent parmi les plus gros producteurs de tout le Tchad.

LES DAGANA

Le terme Dagana, qui recouvre aujourd'hui un petit ensemble ethnique, est plus exactement le nom de la région correspondant à la partie méridionale du Bahr-el-Ghazal. Cette région s'étend tout autour de Massakori dans un rayon de 40 à 50 kilomètres. Ce qu'on appelle les Dagana sont les Arabes semi-sédentaires qui occupent cette région, notamment sur l'axe Bir Gara-Am Chéchat et qui appartiennent surtout aux fractions Beni Waï, Noala et Ouled Alawan (1). La zone qui leur est propre est très étroite et, le plus souvent, ils sont mêlés à des Kanembou, à des Tounjour et à des Arabes Khozam.

Ils habitent une hutte en cannes de mil semblable à celle de leurs voisins Khozam. Environ tous les dix ans, ces huttes, minées par les termites, sont abandonnées et reconstruites un kilomètre plus loin, toujours à proximité du même puits.

Les Arabes Dagana cultivent seulement de petites quantités de mil dans le secteur qui s'étend entre Massakori et Kharmé. Aussitôt après les semailles, en juillet, ils abandonnent champs et villages sans y laisser aucune garde et, pour épargner à leurs troupeaux l'assaut des taons et des moustiques, ils s'avancent au nord-est jusque dans le voisinage de Moussoro, mais sans jamais se mêler aux Kréda qui, à la même époque opèrent un décrochage semblable vers le nord.

Les pluies terminées, en octobre, les Dagana refluent et font la moisson. Cette opération dure peu car chaque famille n'a guère ensemencé qu'un espace d'environ un hectare qui a sans cesse été visité par les oiseaux. A la saison sèche, le troupeau entreprend ce qu'on peut appeler une petite transhumance locale : avec quelques bergers, il se rend à l'ouest jusqu'à Tourba, au sud jusqu'à Djidada. Les riches pâturages de l'est ne peuvent être utilisés faute de puits.

(1) Les Noala sont d'origine Diastné (cf. tableau n° 33) tandis que les Ouled Alawan ou Allaoua sont des descendants d'Atié (cf. tableau n° 31).

Les Arabes Dagana au nombre de 3 000 environ possèdent 17 000 zébus, 200 ânes, 300 chevaux, 60 chameaux, 6 000 chèvres et moutons. L'élevage du zébu est donc prospère grâce surtout à la transhumance d'hivernage ; par contre, et c'est naturel, il n'y a pas d'élevage de chamelles ; les rares chameaux existants sont des bêtes de transport achetées aux Kécherda et aux Arabes de l'Egueï.

Ce sont des Arabes Dagana, et plus précisément des Beni Waï, qui au cours de ces dernières années ont eu des accrochages sanglants avec des pasteurs Peuls qui avaient conduit leurs troupeaux dans le voisinage des terrains de culture appartenant aux premiers. L'opinion, en France, avait été vivement émue parce que la presse unanime avait commis un lapsus : elle avait écrit fellagha au lieu du mot Fellata qui sert au Tchad à désigner les Peuls. Il reste que les Peuls, lors de la rencontre d'octobre 1957, eurent dix morts tandis que les Arabes en face, malgré qu'ils aient eu l'initiative de l'agression, en dénombèrent cent ; ces deux chiffres traduisent de façon éloquente la supériorité de l'arc sur la sagaie.

LES TERDJEM ET APPARENTÉS

Ce sont les moins Arabes de tous les Arabes du Tchad. Et pourtant les Terdjem, les Mahadi, les Korobat sont des fractions issues de la tribu Ouled Rachid tandis que les Outourié appartiennent à la tribu Missirié. Les Ouled Rachid et surtout les Missirié nomades contestent parfois cette lointaine parenté et ne veulent pas être confondus avec des éléments qu'ils considèrent comme dégénérés et méprisables.

Il s'agit de petites minorités dispersées à travers le Ouaddaï entre Abéché et la frontière du Soudan et dont les noyaux les plus importants sont centrés sur Abou Goudam chez les Maba, sur Abou Goulem et Troane chez les Asongori, sur Agan chez les Massalit. Dans la mesure où des chiffres peuvent être avancés pour des populations que l'administration confond avec les sédentaires au milieu desquelles elles vivent, on peut retenir la répartition suivante :

Terdjem	: 2 000	} total : 4 500 environ
Mahadi	: 500	
Outourié	: 500	
Korobat	: 1 500	

Ces Arabes se distinguent tout d'abord des Arabes nomades qui sont autour d'eux par le fait qu'ils habitent des villages permanents de huttes. Ils possèdent un petit élevage de zébus — quelques chamelles même chez les Korobat ; mais, outre qu'ils font du mil le principal de leurs ressources, ils ne dédaignent pas de cultiver, tout comme les sédentaires, le kourgnaï, du gombo, des arachides, du maïs ; ni sésame, ni coton pourtant, ce qui ne les empêche pas de tisser le gabak avec du coton acheté.

Le troupeau ne transhume pas, mais à la saison sèche, quand le pâturage autour du village fait défaut, il s'écarte de quelques kilomètres avec les bergers qui vivent alors en azib sous la tente choukkaba. Ces courts déplacements permettent aussi une meilleure surveillance du troupeau toujours menacé par les lions.

Autre particularité, remarquable chez les Arabes : la femme pour transporter les charges se sert du forkoto tout comme les sédentaires.

Terdjem, Mahadi, Outourié se marient surtout entre eux, quelquefois avec les sédentaires Asongori. Les Korobat ne descendent jamais jusque-là ; au contraire, ce sont les seuls qui contractent parfois des alliances avec des Arabes nomades.

Malgré ce genre de vie et ces alliances, les Terdjem ont gardé un type physique qui, au premier coup d'œil, permet de déceler leur origine arabe. Ils n'ont nullement abdi-qué cette origine d'ailleurs et la récente réorganisation administrative qui tendait à les comprendre parmi les sédentaires les a trouvés tous dressés devant une décision qu'ils jugent infamante.

*
* *

Tout à fait à l'écart de ceux-là, loin dans l'ouest, dans le voisinage du puits de Fawat, à la limite occidentale du Dar Ratanine, il existe un petit noyau de Terdjem qui habite un village fixe de tentes en nattes. Il connaît une existence semblable à celle des populations du canton Sédamis auxquelles il est mêlé.

LES FELLATA

Fellata est le nom que les Arabes du Tchad et tous les Tchadiens donnent aux Peuls : un fellati, des fellata. Les Haoussa au Niger disent : un foullou, des foullani. Mais les intéressés dans leur langue s'appellent foullou au singulier, foulbé au pluriel. Le terme Peul qui est partout répandu à travers l'Afrique tropicale est une déformation qui a été retenue par les administrateurs européens.

Au Tchad on distingue les Fellata et les M'Bororo qui sont cependant des Peuls les uns et les autres. Les Fellata sont des Peuls musulmans semi-sédentaires ou semi-nomades qui habitent des villages permanents tantôt en tentes de nattes, tantôt en huttes de paille et qui s'adonnent parfois à l'élevage et à l'agriculture en même temps. Les M'Bororo sont des Peuls restés animistes et les plus purs entre tous les nomades ; ils feront l'objet d'un chapitre spécial.

Les villages fellata se rencontrent dans la partie sud de la zone sahélienne et toujours à l'ouest du méridien d'Ati. On en distingue trois noyaux principaux qui ont chacun un genre de vie particulier.

Les Fellata du Kanem et du Dagana sont venus depuis trente et quarante ans du Damagaram, c'est-à-dire de la région du Zinder au Niger. Ils ne possèdent ni huttes, ni tentes ; ils s'abritent pendant la saison des pluies sous une simple natte fixée à quatre bâtons. Ce sont des pasteurs qui élèvent zébus et moutons. Ils passent l'hivernage dans la région de Kharmé ou bien à la lisière nord du Kanem et, à la saison sèche, ils se replient vers les rives du lac. Les Fellata du Kanem ne dépassent pas au nord le parallèle de Mao.

Les Fellata du Fitri sont plus anciennement installés. Ils habitent des villages de tentes en nattes à l'est et à l'ouest du lac Fitri sur des emplacements où ils possèdent des champs. Pendant l'hivernage, gens et bêtes se rendent au nord sur l'ouadi Rimé, parfois sur l'ouadi Haddad ; les vieillards seuls restent sur les champs de mil pour les surveiller. Il n'y a pas de transhumance à la saison sèche. Les Fellata du Fitri élèvent des zébus, des moutons, quelques chammelles ; ils connaissent le bœuf porteur.

Les Fellata du Bagirmi que l'on trouve entre Bokoro et Massénia habitent la hutte en paille. Mais il s'agit d'une souche métissée d'Arabes et notamment de Béni Waï. On désigne parfois ces métis sous le nom d'am arba. Ce sont des semi-sédentaires qui connaissent exactement le genre de vie des Arabes voisins ; ils cultivent le mil, les arachides

et élèvent le zébu et le mouton en stabulation. Ils ont abandonné l'arc peul pour adopter la sagaie des Arabes. Ils parlent aussi bien la langue arabe que la langue peule.

Nous avons vu, à la fin du XVIII^e siècle, le plus prestigieux des Peuls, Othman dan Fodio, échouer dans sa conquête du Bornou après avoir assuré sa domination sur les royaumes haoussa. C'est son fils Mahamat Bello qui fut le fondateur de Sokoto au Nigeria. Othman dan Fodio est connu chez les Peuls du Tchad sous le nom d'Othman el Fouti ; c'était un Peul de pure souche né au Fouta-Djalon et qui, le premier, répandit l'Islam chez ses frères. On suppose généralement que les descendants d'Othman el Fouti, de son frère Oumar el Fouti, de son fils Mahamat Bello vivent en Egypte ; c'est du moins l'opinion des Peuls du Tchad.

Abdou Maï Toumaki est un Fellata qui s'est installé au Dagana vers 1925 ; il venait de la région de Zinder ; il a actuellement sa résidence habituelle près de Kouloudia chez les Kouri. Voici, d'après lui, quelles sont les fractions peules que l'on trouve au Tchad :

- au Dagana : bippé wéla — aboré — dabankohé — ouda — dabanko — bahé — maréhé ;
- au Kanem (sur Bol, N'Gouri, Rig-Rig, Nokou) : bippé wéla — oudadabanko — douroumankohé — dabankohé — coun-gourankohé — kassanan kohé — bidan kohé — maïri ;
- au Bahr el Ghazal : kassanan kohé — bippé wéla — malinan kohé ;
- sur Ati : ouda ;
- sur Fort-Lamy : gamba — sankara — tchikéna — ouda ;
- sur Masséna : ouda — tchikéna, etc... ;
- sur Bokoro : malenkohé — kassanan kohé.

LES ASSALÉ

Les Arabes Assalé occupent la région qui s'enfonce en coin entre la corne sud-est du lac Tchad et l'embouchure du fleuve Chari. Au nord, ils ont en face d'eux les eaux libres du lac ; au nord-est, ils viennent au contact des Kouri semi-insulaires ; à l'est, ils se mêlent à des Haddads et à des Kanembou ; au sud, ils voisinent avec d'autres Arabes : Salamat, Babalia, Beni Seït ; à l'ouest enfin, ils sont empêchés d'atteindre la rive droite du Chari par l'étroit couloir occupé par les Kotoko pêcheurs.

Les Assalé habitent la même hutte que les Arabes voisins, Dagana et Khozam par exemple. Leurs villages sont soumis aux mêmes courts déplacements tous les cinq ou dix ans. Leurs troupeaux ne connaissent qu'une transhumance très médiocre qui les fait s'écarter des rives du lac

pendant l'hivernage. Ils élèvent le zébu alors que le bœuf serait bien plus à l'aise dans cet habitat.

Mais ce qui distingue les Assalé entre tous les Arabes de l'ouest sahélien, ce sont deux traits principaux :

TABLEAU 17 : *Récapitulation des Arabes semi-sédentaires (d'ouest en est)*

Tribu ou fraction	Habitat principal	Type de genre de vie	Activités principales	
<i>Assalé</i>	Rive sud du lac Cherek el Babour	—	Mais — pêche Élevage	
Abou Ghédeir	Axe {	Salamat	Élevage Sorgho	
Abou Yssé				Djermaya
Amadiyé				Massaguet
Babalia	Matkous	d°	d°	
<i>Salamat</i>	Axe Djimtilo-Djermaya	—	d°	
Beni Seit	Al Gargar	Khozam	d°	
Beni Waï	Bineyat	Dagana	Élevage — mil	
Noala				
Alawan	Am Charmé	d°	d°	
<i>Khozam</i>	Kharmé	—	Élevage — sorgho	
Ouled Ali	Am Oudam	Khozam	d°	
Yessiyé	Axe Fort-Lamy-Bokoro	d°	d°	
Ouled Moussa	Axe Bokoro-N'Gama	Salamat	Élevage-mil-arachide	
<i>Salamat</i>	Axe Ati-Alifa	—	Élevage — mil	
Ouled Oumar	Axe Boulong-Abtouyour	Salamat	d°	
Ouled Rachid	Abou Déia	d°	Sorgho — élevage	
<i>Salamaï</i>	Bahr Salamat	d°	Pêche — élevage	
Ouled Hémat	Bahr Azoum	d°	Coton — élevage	
<i>Terdjem</i>	Axe {	Terdjem	Mil — élevage	
Mahadi				Abéché
Outourié				Adré
Korobat				

— ils cultivent, concurremment avec le mil, le maïs sur les rives humides du lac et en font deux récoltes chaque année ;

— et surtout, ils se livrent à la pêche ; ils montent la pirogue en papyrus des Boudouma ; ils se servent de cordes et d'hameçons d'importation qui de plus en plus supplantent le filet. Ils chassent aussi le crocodile et l'hippopotame avec le harpon.

Les agents du service d'élevage croient souvent qu'il n'est pas possible, en raison des remous, de faire traverser les bouches du Chari aux zébus. C'est une erreur ; les Amadiyé notamment qui constituent une fraction arabe mêlée

aux Assalé sont les maîtres de cette technique qui offre beaucoup d'intérêt car elle permet l'exportation frauduleuse du bétail vers les marchés de Yiroa et Gadjibo au Nigeria. Sans doute, l'expédition ne va pas sans pertes mais celles-ci sont toujours largement couvertes par les bénéfices réalisés.

D'autres Arabes appartenant aux fractions Abou Ghédeir et Abou Yssé se mêlent dans cette même région aux Assalé et aux Amadiyé.

Les Assalé, avec les autres Arabes qui sont mêlés à eux, sont au nombre de 10 000. Ils possèdent : 30 000 zébus, 1 000 ânes, 500 chevaux, 15 000 chèvres ; ni chameaux, ni moutons.

LES POPULATIONS DU D.H.O.K. ET DU SEDAMIS

D.H.O.K. signifie Dar Hibel et Ouadi Kibit ; Sédamis est une abréviation pour sédentaires du Dar Missirié. Il ne fallait rien moins que ces étranges appellations pour désigner les deux cantons qui à l'est et à l'ouest du Dar Zioud sont peuplées d'un extraordinaire mélange d'ethnies très diverses. Le Dar Hibel s'étend dans le nord-est d'Oum Hadjer ; il est centré sur le mont Néri. L'ouadi Kibit qui enveloppe le Dar Hibel au nord coule au voisinage du 20° méridien à mi-chemin entre la Batha et l'ouadi Enne. Quant au Dar Missirié, il se situe à l'ouest de la grande mare de Dourba et affecte approximativement la forme d'un quadrilatère qui a ses sommets à Kounjar au sud, El Karno à l'est, Angoteur au nord, Sountaï à l'ouest.

Voici tout de suite la répartition des populations composant ces cantons :

1°) D.H.O.K. :

Maba	6 400
Kabka (1)	1 700
Arabes Salamât.....	600
Bornou	400
Zagawa	300
Kouka	300
Tama	200
Asongori	200
Djellaba	200
Kabartou	100

au total : 10 400 individus

(1) Ces Kabka sont issus de la souche que nous avons trouvée chez les Zagawa ; mais là-bas, on prononce plutôt Kapka, tandis qu'ici on dit Kabka et même Kabga. Ils ne veulent pas être confondus avec les Ratanine voisins.

possédant ensemble :

18 000 zébus	soit 180	pour cent
180 chameaux ...	— 2	—
12 000 chèvres	— 120	—
500 chevaux	— 5	—
5 000 ânes	— 50	—

2°) Sédamis :

Bornou	3 000
Maba	1 300
Bilala	700
Zagawa	700
Arabes Chérafa.....	300
Djellaba	100

au total : 6 100 individus

possédant :

22 000 zébus	soit 360	pour cent
450 chameaux ...	— 7	—
15 000 chèvres	— 250	—
500 chevaux	— 8	—
1 500 ânes	— 25	—

Nous retrouverons ailleurs les souches auxquelles appartiennent ces populations. Il n'est pas interdit de penser qu'elles ont été conduites là, au bord des étendues vides du Mortcha, par le souci d'échapper à la justice de leur pays, à la suite d'un meurtre ou d'un acte de désobéissance à l'égard d'un souverain ; mais on peut tout aussi bien imaginer qu'il s'agit de colonies mises en place par les sultans du Ouaddaï pour couvrir leur vieille capitale Ouara sur les marches très découvertes de l'ouest. Ce qui fait penser à cette deuxième hypothèse, c'est la présence insolite de Bornou et Djellaba qui, à la cour de Ouara, jouaient un rôle important.

On retiendra surtout que ces minorités n'ont pas gardé d'attaches avec leurs souches d'origine et qu'elles sont complètement intégrées aux Arabes : langue, comportement, mœurs.

Jusqu'à une époque récente, ces populations habitaient des villages permanents de huttes en paille. C'est seulement vers 1945 que les villageois ont commencé à essayer en adoptant la tente en nattes, et la transformation a été si rapide que les tentes aujourd'hui sont devenues plus nombreuses que les huttes.

La tente se déplace autour du village, dans le voisinage des champs mais on ne peut dire qu'elle participe à une nomadisation quelconque.

On cultive le mil en grande quantité sur les goz ainsi que le doura et les haricots. Si les pluies sont abondantes — en moyenne une année sur deux — on sème également le sorgho dans les zones argileuses.

On élève des zébus et le dressage du bœuf porteur est connu. Les rares chameaux sont des chameaux de transport acquis auprès des Arabes nomades. Les chèvres sont bien plus nombreuses que les moutons, car ceux-ci ne peuvent s'accommoder d'une vie sédentaire dans un pays dont le sol est trop humide pendant l'hivernage. Des habitudes de transhumance ont cependant partout démarré : les zébus sont conduits par des bergers en août et septembre sur l'ouadi Haddad ; pendant la saison sèche, si l'eau vient à faire défaut, ils descendent jusque sur la rive nord de la Batha de part et d'autre d'Oum Hadjer, mais sans jamais s'avancer davantage au sud. Les chèvres, elles, ne quittent jamais le village ou le férik, elles sont enfermées la nuit dans des zéribas d'épineux qui les protègent de l'hyène.

Après que la tente ait été adoptée, on garde encore dans le village d'origine les dabangas nécessaires pour ensiler le mil après la récolte.

Nous sommes ici encore en face de cultivateurs qui se consacrent de plus en plus à l'élevage mais qui n'aspirent pas à la condition de nomade avec la même hâte que leurs voisins Zioud. Déjà ils habitent souvent la tente mais celle-ci reste dans le voisinage du champ avec le petit bétail ; elle ne suit pas le gros du troupeau dans sa transhumance et reste très attachée aux ressources du sol.

Ces régions qui constituent la lisière sud du Mortcha possèdent une très belle forêt d'arbres bien vigoureux : idjilidj surtout, acacias de toutes natures, et la cueillette joue un rôle important dans l'alimentation.

Personne ne se livre à la chasse. Bien que les populations venues du Ouaddaï soient nombreuses, le safarok ne se rencontre jamais mais seulement la lance et les sagaies.

Les mariages mixtes, c'est-à-dire entre deux personnes d'origine ethnique différente sont actuellement fréquents ; seuls sont tenus à l'écart les Haddad, les Kabartou et dans une certaine mesure les Tama.

Les marchés les plus fréquentés sont : Am Sak, Kunjuru, Assafik. On vend du mil, du bétail, du beurre. On achète des nattes aux Massalat et aux Zioud ; des oignons, du piment, du sel au commerçant Djellaba ; du natron au caravanier toubou ; des poteries aux Haddads.

C. — Les semi-nomades

Type : LES KREDA

LES KREDA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Tandis que chez les sédentaires la notion de terre, les limites intertribales ont un sens bien précis auquel le paysan est attaché, chez les nomades au contraire elles sont sans objet et considérées même comme des entraves gênantes. C'est ici le lieu de remarquer que, d'après la classification qui en a été établie, les semi-nomades sont des nomades de tradition qui ont plus ou moins glissé vers des activités sédentaires, tandis que les semi-sédentaires sont généralement des sédentaires d'origine qui ont adopté certaines habitudes de vie empruntées aux nomades. On ne s'étonnera pas dès lors de rencontrer parfois des peuplades classées semi-nomades qui peuvent paraître plus proches des sédentaires ; mais c'est quand même exceptionnel et, de toutes manières, le comportement profond, la civilisation, l'âme si l'on veut, gardent leurs racines profondes dans les origines en dépit des transformations qu'ont connues les genres de vie et qui furent rendues possibles grâce à la paix et à l'ordre français.

Ce n'est pas le cas particulier des Kréda qui nous a entraînés à cette courte digression, mais il était utile de la glisser ici avant de passer en revue les semi-nomades.

*
**

Le domaine kréda est une aire de 20 000 km² traversée dans sa grande dimension — entre Saf et Bir Garat — par la partie moyenne du Bahr-el-Ghazal, et qui mord au sud-est, par delà Moussoro, sur la moitié occidentale du Har jusqu'à Salanga et Bir Sayal. Les limites de ce domaine coïncident à peu près avec les 13° et 15° parallèles et les 16° et 17° méridiens ; mais aussi larges qu'elles soient, les Kréda les franchissent à l'occasion de la transhumance : au sud surtout pour atteindre Kharmé et Moito ; à l'est, Challouf et Am Sougour ; au nord, Aourak et Salal.

A l'est, sur le Bahr-el-Ghazal et la partie nord du Har,

les Kréda se mêlent à leurs « cousins » Kécherda ; au sud-est, ils sont au contact des Arabes de la tribu Ouled Himet ; sur leur front sud, ils touchent les Kouka et les Bilala installés sur la grande route du 13^e parallèle ; à l'ouest, ils voisinent avec les Haddad de N'Gouri, les Ankorda de Méchiméré, les Kanembou de Mao, les Dogorda et les Djagada de Zigueï ; au nord enfin, ils trouvent la fraction Chérédat de la tribu Ouled Sliman.

Le district du Bahr qui a son chef-lieu à Moussoro présente ainsi une unité ethnique assez rare dans cette partie du Tchad pour mériter d'être soulignée. Il englobe tous les Kréda au nombre de 50 000 ; certes, il compte aussi 7 500 Kécherda au nord-est et 5 000 Ankorda à l'ouest, mais les uns et les autres appartiennent comme les Kréda à la grande famille toubou et ils sont cantonnés d'ailleurs dans des secteurs bien particuliers. Les seules vraies minorités sont constituées par 18 000 Kanembou dont la moitié est rassemblée dans le grand centre-marché de Moussoro tandis que l'autre moitié s'est infiltrée depuis seulement deux décades dans un étroit couloir qui s'allonge à travers le Har de Chédra à Am Selep, et par un millier de Peuls qui nomadisent au voisinage de la limite sud.

Origine et langue

Il faut commencer ici par débrouiller une certaine terminologie qui ajoute encore des équivoques à un problème déjà bien complexe, et pour cela s'élever assez haut pour découvrir d'un seul coup d'œil toute l'immense portion d'Afrique qui s'étend des oasis de Koufra et d'El Gatrun en Libye aux rives du lac Tchad — et des oasis du Kawar et du Djado au Niger à la frontière du Soudan : 1 300 kilomètres du nord au sud, 1 300 kilomètres d'ouest en est, un million et demi de kilomètres carrés. Nous avons eu le privilège de parcourir pendant dix années tous les secteurs de ce domaine qui se trouvaient en territoire français, mais chaque découverte nous enfonçait toujours davantage dans un maquis inextricable.

Essayons pourtant d'y voir clair. Et d'abord, partons du terme toubou qu'il faut bien accepter, malgré toutes ses imperfections, pour recouvrir les populations de tout cet ensemble. Toubou est un mot imaginé par les Kanembou pour désigner les habitants du massif du Tibesti et plus généralement les gens dont ils croient qu'ils ont habité ce massif dans le passé. Pour former ce mot, les Kanembou ont emprunté aux intéressés eux-mêmes le terme tou qui désigne le Tibesti et ils y ont ajouté leur suffixe bou qui traduit une notion d'appartenance, d'origine : ainsi Toubou désigne l'habitant du Tibesti comme Kanembou désigne

l'habitant du Kanem. Si les habitants du Fezzan utilisent aussi ce terme, c'est que sans doute, loin dans le passé, ils l'ont appris par le canal des caravanes qui faisaient la longue navette entre Bornou et Méditerranée. En tout cas, les premiers explorateurs venant du nord, les premières colonnes françaises débouchant au Kavar et au Kanem ont, avant d'aborder ce que nous appelons les Toubou, pris connaissance de leur existence auprès des populations qui les appelaient ainsi. Il ne faut pas chercher ailleurs la fortune qu'a connue ce vocable.

TABLEAU 18 : Répartition des Groupements Toubou

Groupement	Importance numérique	Branche	Genre de vie	Région ou District d'appartenance	
I. Chez les Sahéliens					
Daza du Kanem	7 000	Daza	semi-sédentaire	Kanem	
Kréda	50 000	»	semi-nomade	Bahr-el-Ghazal	
Daza du Manga	17 000	»	»	Kanem	
Charfada	500	»	»	Ouadaï	
Kécherda	7 500	»	»	Bahr-el-Ghazal	
II. Chez les Sahariens					
Kamadja	3 600	Daza	sédentaire	Borkou	
Téda-Tou	8 500	Téda	semi-sédentaire	Tibesti	
Dôza	3 800	Daza	»	Borkou	
Annakaza	6 500	»	semi-nomade	»	
Kokorda	1 750	»	»	»	
Ounia	2 000	»	»	Ennedi	
Gaéda	4 000	»	nomade	»	
Gouroa	1 500	Téda	»	»	
Erdiha	1 000	Daza	»	»	
Tébia	500	»	»	»	
Mourdia	2 000	Téda	»	»	
Arna	1 500	»	»	Borkou	
Noarma	1 500	Daza	»	»	
Djagada	2 000	»	»	Nord-Karem	
Récapitulation					
Sahéliens	81 500		Sahariens	40 150	
		Total			121 650

Le vocable emprunté aux Kanembou s'est étendu jusqu'à recouvrir toutes les populations qui parlaient la langue des Toubou ou des dialectes apparentés et cette généralisation nous oblige à appeler Toubou des gens

comme les Gaéda de l'Ennedi dont on sait à coup sûr qu'ils ont une origine tounjour et qui n'ont jamais pénétré au Tibesti.

Les Toubou dans leur langue propre ne connaissent pas de terme pour désigner l'ensemble linguistique dont nous venons de parler ; ils n'ont pas conscience du fait qu'il mériterait de constituer une unité : ils disent Têda, Têda-Tou, Daza, Dazagada, et glissent plus volontiers encore au particulier : Annakaza, Kréda, Arna, Dôza, etc. Ce particularisme qui est l'un des traits principaux de leur caractère s'exprime très bien dans le fait que des termes différents servent à désigner la même population selon qu'on l'aborde à partir de tel ou tel horizon, et qu'en outre les mêmes appellations selon qu'elles sont utilisées par tel ou tel groupement désignent des populations différentes. Mais avant de se perdre plus avant, voici des exemples qui apportent quelque lumière : pour un Toubou du Tibesti, les Daza sont des gens qui parlent le dialecte dazaga, c'est-à-dire en gros les Toubou qui habitent au sud du 18° parallèle ; pour un Annakaza du Borkou, les Daza sont les Toubou de la région de Koumba, ceux que les Arabes du Mortcha appellent les Noarma et qui sont les Naria pour les Toubou du Kanem ; pour les mêmes Toubou du Kanem et pour les Kréda, les Daza sont les Toubou du Bahr-el-Ghazal septentrional que leurs voisins arabes appellent les Kécherda. Aussi fumeux qu'il paraisse, cet exemple est parmi les plus simples et pourrait être facilement approfondi et multiplié.

Elevons-nous à nouveau. Têda — au singulier : Toudé — est exactement l'équivalent du mot Toubou dans la langue des intéressés ; il signifie habitants du Tou, du Tibesti ; par extension, il englobe ceux des Toubou qui ayant quitté le Tibesti continuent à parler le tédaga, la langue des Têda. Cette langue, précisons-le, est utilisée au nord d'une ligne passant par Siltou, Yarda et Ounianga. Seulement, pour distinguer les Têda restés attachés au Tibesti de ceux qui l'ont quitté, les intéressés font un pas en arrière et disent Têda-Tou que l'on peut traduire par : les Tibestiens du Tibesti.

A l'instar des Têda, et bien que ce terme prête, nous l'avons vu, à diverses interprétations, nous appellerons Daza les gens qui parlent le dazaga ; ils se tiennent au sud de la ligne définie plus haut. Mais pour les intéressés, pour les Daza, cette définition est inexacte et ils disent Dazagada pour distinguer les tenants de la langue dazaga. Ainsi, pour un Kécherda, le Kréda n'est pas un Daza, mais c'est un Dazagada comme lui ; le Gaéda ne saurait être considéré comme un Daza par aucun de ses voisins mais c'est aussi

un Dazagada. Nous croyons connaître l'origine de cette confusion : les premiers Dazagada qui firent l'objet d'études étaient des Kécherda ; or les Kécherda estiment être les seuls à mériter l'étiquette Daza ; comme ils parlaient la langue dite dazaga, on a tout naturellement extrapolé et qualifié Daza tous les gens de langue dazaga ; y compris les Kréda qui cependant ne veulent être rien d'autre que des Kréda.

Reste le terme Gorane, le plus couramment employé par l'administration du Tchad. C'est le vocable imaginé par les Arabes noirs du Sahel pour désigner toutes les populations de langue dazaga et tédaga. Les Arabes d'aujourd'hui ignorent ce qu'il signifie ; certain informateur nous a assuré qu'il voulait dire tout simplement étranger, mais c'était probablement pour en finir avec une question qu'il jugeait oiseuse. Nous ne retiendrons pas ce terme qui n'est jamais utilisé ni par les Tédà, ni par les Daza.

Après avoir élagué cet arbre toubou dont les rameaux s'enchevêtraient tant, qu'en reste-t-il ? Il en reste une silhouette devenue trop simple pour être tout à fait vraie, mais dont on peut s'accommoder, car c'est quand même une base solide : un tronc toubou, deux branches maîtresses : Teda et Daza, et à partir de chacune de celles-ci une grande quantité de rameaux qui figurent des groupements, des confédérations de clans, des clans.

Cet édifice toubou n'est pas comme il peut le paraître une vue de l'esprit. Les cellules qui le composent ont toujours très vif le sens de leur personnalité propre, c'est vrai ; mais ce refus qu'ils témoignent d'appartenir à un grand ensemble n'est pas une raison suffisante pour nier cet ensemble qui s'exprime non seulement par la langue, mais encore par un certain type physique étrangement homogène, par des mœurs et des coutumes toujours étroitement apparentées, par une conception identique de la vie sociale, par ces mille riens — une attitude, un geste, un réflexe — qui sont peut-être l'expression de l'âme et qui, d'emblée, à coup sûr, permettent, en présence d'un homme, d'une femme, d'un enfant — que ce soit sous le 13° parallèle ou sous le 23° — de dire : c'est un Toubou (1).

*
* *

Revenons au Bahr-el-Ghazal et aux Kréda. Les Kréda s'accordent pour dire qu'ils sont originaires du Kéré, par-

(1) Quiconque s'intéresse aux Toubous doit connaître le magistral ouvrage de Jean CHAPELLE *Nomades noirs du Sahara*, Plon, 1957, 450 pages. Nous glisserons rapidement ici sur les aspects qui ont été le plus développés dans cet ouvrage.

tie des Pays-Bas centrée sur le puits de Manherté et voisine des oasis du Borkou, 200 kilomètres au nord de leur habitat actuel. C'est donc Kéréda qu'il conviendrait d'écrire : habitants du Kéré. Les Kécherda les appellent Karra tandis que les intéressés eux-mêmes disent plutôt Kerda ; mais il s'agit bien toujours du même mot. Ils n'acceptent pas d'être confondus avec les Goranes et attachent à ce terme une nuance de mépris : « Les Kécherda sont des Goranes, disent-ils, mais pas nous. » Et il est bien vrai que dans l'ensemble toubou et même dans l'ensemble daza, ils occupent une place nettement distincte. Cependant leur langue est le dazaga — et c'est le critère principal que nous avons retenu.

Le dazaga et le tédaga sont deux dialectes de la même langue ; les différences se traduisent dans certains termes du vocabulaire mais surtout dans l'accentuation des mots, dans certaines dégénérescences aussi ; par exemple : yogour devient yowour en dazaga ; quand le Téda dit Yogorda, le Daza dit Yohorda et même Yorda ; Sounda devient Sounna. Cela n'empêche nullement un Daza de comprendre un Téda et réciproquement ; il y faut seulement au début un peu d'attention. Il ne faut pas rire aussi, car le Daza qui entend pour la première fois un Téda connaît la même impression que le Normand qui débarque sur la Canebière. Enfin, si le tédaga semble une langue bien fixée, il n'en est pas de même du dazaga qui connaît des altérations différentes en Ennedi et au Kanem par exemple.

Le Kréda malgré son souci de n'être confondu avec aucun autre Toubou n'en est pas moins très attaché à sa langue. Il ne parle l'arabe que très rarement, très mal et jamais volontiers. A l'inverse de ce que nous avons observé chez les sédentaires, le Kréda ne considère nullement la pratique de la langue arabe comme un signe flatteur d'affranchissement, mais plutôt comme une concession, une espèce de trahison même envers les siens. Il y a là un réflexe de défense, de méfiance, qui est bien dans la nature de tous les Toubou. Et ce réflexe va loin : les Toubou qui, chez eux, entre eux, sont sans cesse livrés à des luttes intestines, trouvent quand ils se rendent hors de leur domaine une cohésion admirable ; il n'est pour s'en convaincre que de rencontrer des caravaniers toubou en pays étranger, à 500 kilomètres de leurs bases, incapables de se faire comprendre et d'être compris. Cela aide à expliquer pourquoi, malgré son incurable goût de l'anarchie, le Toubou ait réussi à se faire une telle place dans le Centre africain.

TABLEAU 19 : *Les Clans et les feux Kréda*

Clan	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
Bédoula . .		Aouri	la lune	Sur le ventre ou sur l'encolure à gauche
Djarma . .				
Gorda . . .		Biri	?	Encolure à droite
		Tiguiriri	?	Chanfrein de part et d'autre
		Torfofo	?	Cuisse gauche
Sounda (1)		Dohori	?	Talon
				
Yorda . . .		Déridérin	ligne brisée	Joue gauche
Djarwa . .				
Yria . . .		Déridérin	ligne brisée	Encolure à gauche
		Médenga	?	Fesse gauche
Dirguima .				
Bria . . .		Kalenga		En avant et en arrière de la joue

(1) A ne pas confondre avec Souda qui est seulement une famille du clan Gorda.
Nota : Les six premiers sont des Kréda authentiques tandis que les trois derniers sont des clans qui seraient issus des Noarma.

A quelle époque les Kréda ont-ils quitté les Pays-Bas pour s'installer sur le Bahr-el-Ghazal moyen ? Compte tenu du fait que ce sont essentiellement des éleveurs de zébus, on est tenté de croire que leur glissement vers le sud a coïncidé avec la progression du désert. Cette hypothèse serait confirmée par l'absence de feux-matricules originaux ; les chameaux, peu nombreux, sont marqués avec des feux appartenant à d'autres Toubou auxquels ils semblent avoir été empruntés.

Habitat

« Tente : pavillon de peau, de toile et autres substances dont on se sert pour se mettre à couvert. (Elles font des tentes dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres). » Voilà la définition du Littré et nous la rapportons ici pour combattre une opinion fort répandue qui n'imagine de tente qu'en toile ou à la rigueur en peau, et pourvue d'un sommet pointu.

L'habitation des Toubou est fort loin de la tente familière aux campeurs et aux gens de cirque, fort loin même de la tente sous laquelle vivent les Bédouins du moyen Orient. Pourtant, c'est bien une tente dans toute l'acception du terme, et aux qualités prévues par Littré, elle ajoute celle d'être un abri mobile, conçu pour être démonté, transporté, déplacé. Au contraire, les paillotes de divers types que nous avons trouvées chez les sédentaires et que nous avons appelées huttes sont toujours des habitations fixes.

La tente du type toubou, avec quelquefois de légères modifications, est celle qu'utilisent tous les nomades et semi-nomades du Tchad, à la seule exception du petit noyau d'Arabes libyens récemment immigrés en Egueï. La grande foule des Arabes noirs du Kanem, du Batha et du Ouaddaï l'a adoptée depuis un temps immémorial. Elle est tout à fait absente dans l'ouest saharien ; Maures et Touareg ne la connaissent pas ; mais on la rencontrerait chez certains pasteurs de la côte des Somalis.

La tente toubou est un abri fermé de forme généralement elliptique ; sa silhouette est d'ordinaire basse et voûtée, mais dans certains cas, au Kanem par exemple à la saison sèche, elle se redresse pour adopter une forme rectangulaire, des parois verticales et un toit presque plat. Ses dimensions moyennes sont 6 mètres de long, trois mètres de large, 1,60 m de hauteur au centre. Elle est constituée essentiellement de longues nattes attachées sur une charpente légère. Ces nattes sont faites avec les feuilles du palmier-doum ; quand cet arbre manque, on peut avoir recours aux feuilles du dattier et même, nombre d'Arabes du Ouaddaï, trop éloignés des belles doumeraies de la Batha, utilisent une légère claie en paille, la choukaba. La charpente présente l'aspect d'une cage faite avec des racines d'acacia et des tiges de palmier assujetties par des ligatures à leurs points de rencontre.

Chez les Kréda, le campement — ce qu'on appelle au Tchad le fériq — comprend de cinq à dix tentes appartenant à des parents proches. Il est toujours disposé en ligne, parfois sur la crête de la dune : c'est le cas à la saison

chaude pour profiter d'une meilleure ventilation et pendant l'hivernage pour fuir l'humidité — parfois au flanc et sous le vent de la dune : c'est le cas en hiver pour se protéger du froid. Cette disposition en ligne est peut-être commandée par un vieil instinct de défense : si le campement est attaqué, ses occupants peuvent se déployer en restant dissimulés derrière les tentes ; non seulement ils offrent ainsi moins de prise aux traits de l'assaillant, mais encore ils peuvent lancer leurs sagaies sans risquer d'atteindre leurs compagnons. A la saison froide, les tentes sont plus petites et c'est encore une manière de lutter contre les rigueurs des températures nocturnes. Pendant l'hivernage, on dresse sous la tente une plateforme de branchages qui occupe tout ou partie de la surface et constitue à 40 centimètres au-dessus du sol un plancher à l'abri du ruissellement et de l'humidité.

Genre de vie

Lorsque nous avons énuméré les critères qui définissent les genres de vie, nous avons dit que les semi-nomades se distinguaient des semi-sédentaires tout d'abord par leur habitat qui était mobile, mais cette caractéristique n'est elle-même qu'une conséquence : la conséquence du fait que chez le semi-nomade, les préoccupations qui s'attachent à l'élevage, aux besoins du troupeau, l'emportent sur celles que commande la culture du sol. On a trop volontiers tendance à regarder le nomade comme un homme naturellement avide d'horizons changeants et qui déplace son campement par simple inclination gratuite ; c'est le contraire qui est vrai : quel qu'il soit, où qu'il soit, l'homme a tendance à s'enraciner et c'est parce que le bœuf dépérit que l'on fuit hors de l'atteinte des taons, c'est parce que la chamelle n'a plus assez de lait pour nourrir son petit qu'on se transporte vers des pâturages nouveaux, c'est parce que le troupeau se plaint de soif que l'on quitte le puits dont le débit est devenu insuffisant. Ce caractère forcé des déplacements s'exprime par exemple dans le fait qu'à la lisière sud du Manga où ne se posent pas de problèmes d'eau, de pâturage, de natron, où les insectes ne sont jamais très agressifs, les campements daza effectuent dans l'année, autour du même puits, un périple qui n'excède pas dix à vingt kilomètres. Il se traduit encore, d'une autre manière, par le souci qu'ont nombre d'éleveurs riches de posséder dans un chef-lieu une maison en argile qu'ils occupent la plupart du temps. Le prétendu prestige dont on fait une auréole au nomade ne s'attache pas à sa vie d'errance mais bien plutôt à sa qualité d'éleveur ; il ne se mesure pas à la distance que parcourt

son campement mais au nombre de têtes que compte son troupeau.

Les neuf clans principaux qui composent l'ensemble kréda ont été, pour les besoins de l'administration, répartis en trois fractions : un chef bédoula a été mis à la tête des clans Bédoula, Djarma, Gorda et Sounda ; un chef Yiria à la tête des clans Yiria, Dirguima et Bria ; un chef Yorda à la tête des clans Yorda et Djarwa. De même, on peut distinguer trois tendances dans les genres de vie des Kréda, mais ces tendances ne recouvrent pas exactement les fractions imaginées : au nord, les Bria font bande à part, ils ne se livrent à aucune culture et ils font à l'élevage du chameau une place relativement large — le double de la moyenne générale ; au centre, les Yiria auxquels se joignent les Gorda, les Bédoula, les Djarma, se livrent à la culture du mil ; au sud, enfin, les Yorda avec les Djarwa, les Sounda, les Dirguima, ne possèdent pas de chamellés mais seulement des chameaux de transport et la culture du mil tient dans leur économie une place importante. Ainsi, à une extrémité, les Bria sont comme une transition entre les autres Kréda et les Kécherda nomades, tandis qu'à l'autre, les Yorda constituent un trait d'union entre les autres Kréda et les Daza semi-sédentaires du Kanem. Mais ces nuances, pour importantes qu'elles soient, ne doivent pas faire perdre de vue que les Kréda sont toujours et avant tout des éleveurs de zébus, les éleveurs les plus prospères de tout le Sahel : on enregistre chez eux le chiffre remarquable de 800 zébus pour 100 habitants.

Pour tenter de suivre dans sa complexité, les mouvements de transhumance chez les Kréda, il faut revenir sur les principales caractéristiques des régions qu'ils parcourent : le Har, le Bahr-el-Ghazal et ses abords, l'Aka. Le Har, c'est tout simplement le prolongement du Kanem géographique loin vers l'est, au-delà du sillon du Bahr. Sa partie occidentale qui intéresse les Kréda s'inscrit dans un quadrilatère ayant pour sommets : Chédra sur le Bahr, Moussoro au nord, Salenga à l'est, les rochers de Sayal au sud. C'est, comme le Kanem, une vaste région de dunes mortes avec un réseau de puits très dense. Le Bahr est un large ruban d'argile qui se fraie un passage parmi les dunes ; à la saison des pluies il présente un chapelet de mares. L'Aka, c'est le contraire du Har. En dazaga, aka signifie les arbres, le bois, et il n'est pas étonnant que les Kréda en aient fait un nom propre qui désigne la plaine d'argile très boisée qui s'étend de Kharmé à Am Djéména et dont l'aspect contraste fort avec le massif dunaire du Har. C'est une région dépourvue de puits, mais qui se couvre d'une multitude de mares dès les premières pluies.



Kréda du Bahr el Ghazal



Femme kréda du clan Yorda



Tente daza à la saison sèche



*Arabe
Hassaouna
du Chibati*

Deuxième précaution : il n'y a chez les Kréda, pas plus que chez aucun Toubou, pas plus que chez aucun nomade du Tchad, rien qui ressemble à une organisation collective des déplacements. L'unité de nomadisation, c'est le férik, c'est-à-dire cinq à vingt tentes appartenant à deux, trois, quatre clans différents ; le férik se forme et se désagrège au gré des mariages, des intérêts, de la fantaisie de chacun. Il est impossible dans ces conditions de définir des axes de transhumance précis. On peut cependant parler de courants principaux de nomadisation car les impératifs qui commandent ces courants se révèlent aux mêmes époques les mêmes pour tous.

Au début de juin, les Kréda sont dispersés à travers le Har et tout au long du Bahr (1) entre Fantrassou et Chédra ; ils abreuvent sur des puits profonds de 10 à 35 mètres. Dès les premières pluies, fin juin ou début juillet, c'est la ruée vers les mares qui se forment dans l'Aka ; les jeunes gens partent en avant avec les troupeaux : les uns au sud-est gagnent Am Djéména et les abords du lac Fitri ; les autres au sud passent par Sayal, N'Goura, Moïto jusqu'à parfois atteindre le 12° parallèle ; d'autres encore, se séparant de ceux-ci à N'Goura poussent vers le sud-ouest pour se rendre à Kharmé. Quant aux campements, ils s'arrêtent à la lisière sud du Har, au voisinage nord du 13° parallèle, pour y semer le mil. Les troupeaux et leurs bergers cependant vont bientôt faire demi-tour et remonter lentement à mesure que les pluies vont s'intensifier et gagner vers le nord. Ils retrouveront le campement dans la première quinzaine d'août et c'est toute la famille cette fois qui va poursuivre le mouvement, laissant la garde des champs aux vieillards et à d'anciens captifs affranchis. D'août à novembre, c'est le trimestre des grands rassemblements au nord de Moussoro, de part et d'autre du Bahr, et notamment dans un polygone ayant ses sommets à Grek et Dangalaba, Koal, Saf et Kanadir. Mais les pluies cessent en octobre ; quelques hommes et femmes se détachent pour aller faire la récolte, tandis que les troupeaux s'attardent et descendent lentement à mesure que les mares s'assèchent. En novembre, c'est chose faite et tout le monde, par petits paquets, reprend ses quartiers d'hiver dans le Har et dans le sillon du Bahr, sur les puits qu'il faut remettre en état. Le cycle est clos : le campement ne bougera plus et le troupeau s'abreuvera sur le même puits durant tout le semestre à venir.

Voilà à grands traits en quoi consiste la transhumance pour la grande majorité des Kréda. Mais il en est parmi

(1) Les Kréda disent Soro pour désigner le Bahr-el-Ghazal.

eux qui échappent à cette règle. Par exemple, les Kréda du nord et notamment les Bria ne descendent pas à la rencontre des pluies ; ils attendent que les mares de la région de Koal se remplissent, c'est-à-dire le mois d'août, pour quitter leurs puits, et dans le mouvement vers le sud qui accompagne l'assèchement des mares, ils ne dépassent pas Moussoro. Certains Kréda du centre et en particulier bon nombre de Yiria répugnent à s'avancer loin dans le sud ; ils ne dépassent pas le 13° parallèle et ont leurs champs de mil dans le triangle Moussoro-Grek-Koal. On peut observer que les Yiria et surtout les Bria sont justement entre tous

TABLEAU 20 : Répartition du bétail chez les Kréda

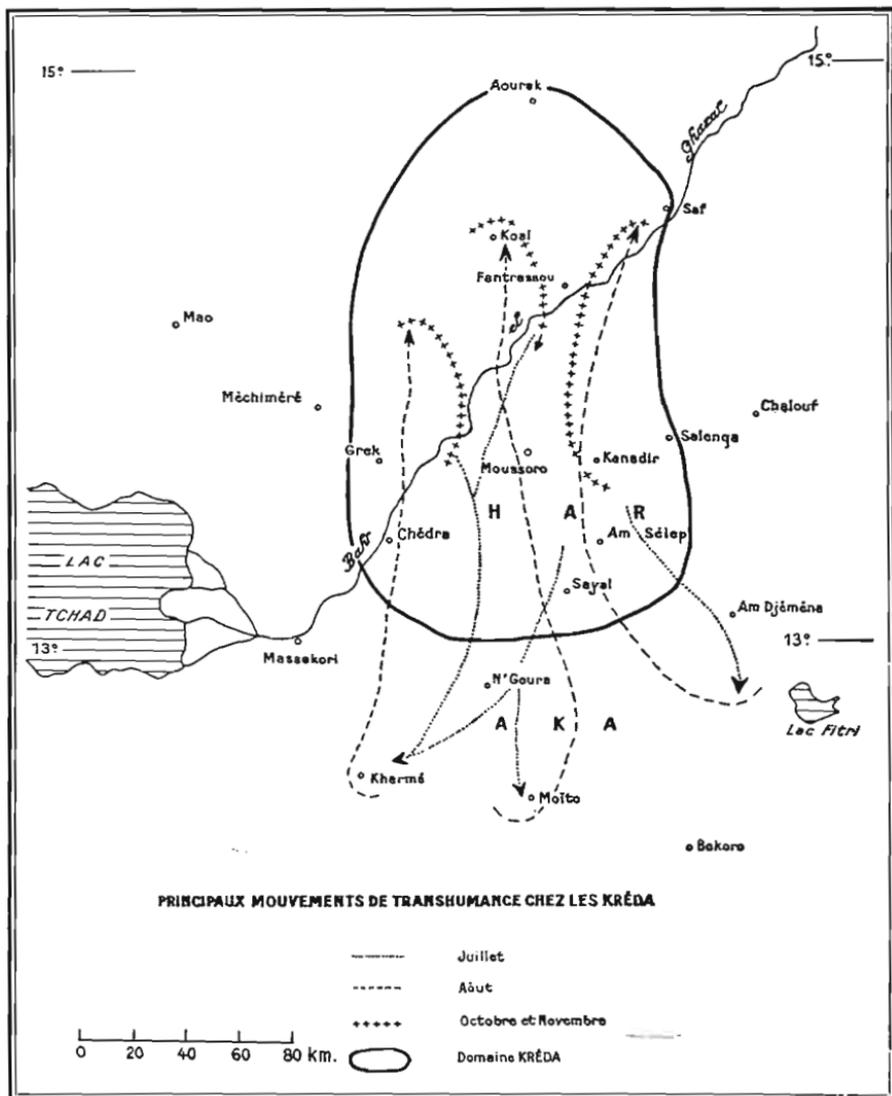
Population	Clans	Bovins	Ânes	Chevaux	Chameaux	Ovins + Caprins
3 600	Bédoula . .	30 000 (830)	1 700 (47)	380 (10)	390 (10)	20 000 (555)
2 700	Djarma . .	21 000 (770)	1 100 (40)	260 (9)	170 (6)	14 000 (518)
6 600	Gorda . . .	50 000 (750)	3 600 (54)	620 (9)	1 140 (17)	43 000 (650)
5 500	Sounda . .	40 000 (720)	1 700 (30)	500 (9)	330 (6)	21 000 (380)
9 300	Yorda . . .	75 000 (800)	3 900 (41)	920 (9)	1 420 (15)	47 000 (505)
2 800	Djarwa . .	24 000 (850)	950 (34)	310 (11)	360 (12)	14 000 (500)
9 800	Yiria . . .	80 000 (810)	5 000 (51)	1 130 (11)	2 060 (21)	63 000 (642)
4 900	Dirguima .	38 000 (770)	2 100 (42)	560 (11)	840 (17)	31 000 (630)
4 800	Bria . . .	42 000 (870)	2 000 (41)	500 (10)	1 600 (33)	41 000 (632)
50 000	Totaux . .	400 000	22 050	5 180	8 110	294 000
	Pourcentages : . . .	720 à 870	30 à 54	9 à 11	6 à 33	380 à 650

les Kréda ceux qui possèdent le plus grand nombre de chameaux et ceci, on s'en doute, n'est pas étranger à cela.

L'élevage

Les Kréda sont parmi tous les pasteurs du Sahel ceux qui possèdent l'élevage de zébus le plus important et le mieux tenu. La concentration moyenne est de 400 000 têtes au moins pour 20 000 km² mais elle est bien plus considé-

CARTE 26



rable dans la partie moyenne du Bahr à la fin de l'hivernage.

C'est seulement depuis que la peste a été jugulée grâce aux vaccinations du service de l'Élevage que le troupeau a connu son essor. On estime qu'il croît chaque année de 5 % compte tenu du fait qu'un quart environ de jeunes veaux meurent avant et au moment du sevrage. Les pertes sont le fait des hyènes et surtout du manque de lait pendant le trimestre qui précède les pluies. La fécondation a un caractère cyclique : elle se produit à la fin de la saison des pluies quand la vache est dans sa meilleure condition et les naissances ont lieu au début de la saison des pluies suivante quand la vache retrouve le pâturage vert qui va favoriser la lactation. Il reste pour améliorer l'espèce à étendre la technique de la castration des taureaux qui est appliquée depuis seulement quelques années. Avant 1954, seuls les bœufs porteurs étaient castrés. Cette même année, la première campagne entreprise par le Service de l'élevage a touché 12 % des taureaux ; elle a si bien réussi qu'elle s'est répétée depuis en trouvant auprès des éleveurs un accueil bien plus favorable que pour les vaccinations.

Voici la composition d'un troupeau moyen rencontré à l'ouest de Moussoro dans un férik comptant trois troupeaux Yorda, trois troupeaux Yria, un troupeau Bédoula :

dents de lait	34,9 %	6 dents	7,6 %
2 dents	9,4 %	8 —	39,7 %
4 —	7,7 %	hors d'âge	4,6 %

En raison des vols très nombreux, la surveillance du troupeau au pâturage est assurée en permanence par les garçons de 10 à 15 ans. L'abreuvement est l'affaire des anciens esclaves quand il en existe encore ; malgré la profondeur des puits qui peut dépasser trente mètres dans le sillon du Bahr, c'est une besogne relativement peu pénible, car on a recours à la traction animale. Le dellou qui contient jusqu'à vingt litres d'eau est tiré par un bœuf dressé à cet effet, monté et conduit par un enfant, souvent une petite fille de cinq à sept ans. La corde court sur une grossière poulie à gorge ; elle est sans cesse arrosée pour éviter l'échauffement et la rupture ; à son extrémité, elle entoure verticalement le poitrail de la bête et se noue sur le flanc : cette habitude est aussi peu rationnelle que possible ; le bœuf est obligé de marcher en crabe et il s'épuise très vite. Il serait intéressant d'imaginer et de répandre un appareil qui permettrait à l'animal de travailler avec son front et son cou.

L'âne n'est guère utilisé pour la traction du dellou ; il

est plutôt chargé de la corvée d'eau entre le puits et le férik.

L'élevage du cheval est remarquablement prospère. Il s'agit d'un type Dongola dont la taille oscille entre 148 et 155 centimètres et le poids entre 350 et 400 kilos. Le profil front-chanfrein est très busqué, l'encolure est courte et puissante, la robe rouane prédomine. Le cheval du Bahr est très recherché partout au Tchad ; il se vend couramment 20 à 25 000 francs sur le marché de Moussoro mais les sujets les mieux doués qui sont exportés au Nigeria pour y courir en compétition atteignent des prix bien plus considérables.

Les chameaux sont peu nombreux et très inégalement répartis. Toute famille kréda possède un ou deux chameaux de transport qui permettent de se rendre sur les marchés lointains : Massakori, Moïto, Am Djéména, mais il n'y a guère que les Bria qui ont un petit élevage de chameaux. La transhumance du chameau est moins ample que celle du zébu : elle ne dépasse pas Moussoro vers le sud.

Ovins et caprins sont en nombre à peu près égal. Sauf quelquefois dans le nord et notamment dans la région de Koal où le mouton prend une grande importance, il s'agit d'un élevage complémentaire, c'est-à-dire que le troupeau ne croît guère parce que tous les produits sont livrés à la vente. Cette vente, surtout quand elle est effectuée à l'époque des grandes fêtes musulmanes qui provoquent une demande considérable, constitue un gros appoint de ressources.

La cure de natron ne donne pas lieu à une transhumance particulière car les puits natronés sont nombreux et bien répartis. L'eau de Koal est particulièrement appréciée.

La mise en cheptel se pratique, mais sous une forme très différente de celle que nous avons observée chez les sédentaires du Fitri. Ici, l'éleveur riche confie quelques zébus à un parent pauvre : celui-ci profite bien entendu du lait, mais les produits en principe reviennent au propriétaire à moins qu'un contrat, toujours très compliqué comme seuls les Toubou savent les imaginer, ne prévienne par exemple pour le gardien une part, c'est-à-dire un quart de chaque veau. Il va sans dire que ces pratiques sont à l'origine de querelles et même de conflits parfois sanglants ; mais, peut-être à cause de cela, on y est très attaché car elles permettent de rivaliser de ruse et de mauvaise foi et d'entretenir un état de tension dans lequel le Toubou se complait.

L'agriculture

La culture du mil est une activité récente et les surfaces ensemencées augmentent chaque année si bien que le Kréda qui, jusqu'à maintenant ne cultivait que pour ses besoins personnels, commence à apporter du grain sur les marchés. Seuls les Bria dont nous avons vu qu'ils se distinguaient déjà par un petit élevage de chamelles ne se livrent pas à cette culture.

Les régions ensemencées sont essentiellement la ceinture sud et ouest du Har et le triangle Moussoro-Grek-Zékek. Les semailles ont lieu à l'époque où les troupeaux descendent vers l'Aka à la rencontre des mares. Le férik reste alors sur les champs. Au retour du troupeau, un mois plus tard, les semailles sont achevées et toute la famille participe au mouvement vers le nord, confiant les cultures à la garde de quelques vieillards et d'anciens esclaves ; parfois il est laissé tout à fait sans garde. La moisson — fin septembre ou début octobre — coïncide avec le décrochage du férik qui reprend le chemin du sud ; parfois, toute la famille y participe, devançant les bergers dans leur mouvement, parfois on détache en avant les femmes seulement avec les bœufs porteurs.

Ce récent essor de la culture du mil ne se fait nullement aux dépens de l'élevage et ne contrarie pas celui-ci. Tout au contraire, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il le favorise. En effet, le Kréda qui a besoin de numéraire pour payer l'impôt ou pour se procurer des tissus, des bijoux à l'occasion d'un mariage, vendra sa réserve de mil avant de songer à amputer son troupeau d'une seule tête. Cette inclination n'a pas que des avantages, car elle permet aux vieilles vaches devenues stériles de garder leur place dans le troupeau et de distraire une partie du pâturage et des efforts dont profiteraient utilement les sujets plus jeunes. On retrouve là une idée de sélection déjà évoquée à propos de la castration.

Chasse et cueillette

Le pays est pauvre en gibier. Il y a longtemps que les Haddad chassant au filet ont éloigné la girafe loin dans le sud, l'antilope oryx loin dans le nord, et l'on ne rencontre plus que de rares gazelles rufifrons. Les pintades sont cependant très abondantes ; les jeunes gens les chassent à courre mais ils cherchent surtout là une occasion d'éprouver les qualités de leurs chevaux et de rivaliser de vitesse.

On récolte les graines de kreb, on cueille les noix de l'idjilidj, mais en cas de besoin, on fait surtout appel aux

fruits du doum très abondant dans le sillon du Bahr et les cuvettes du Har.

Aspects sociologiques

La femme toubou occupe une position sociale très importante. La responsabilité au campement lui incombe souvent tout entière car l'homme est souvent absent, courant les marchés, recherchant un animal volé, occupé par une palabre avec un lointain parent qui lui dispute la patte d'un veau, purgeant une peine de prison que lui a valu le vol d'une vache ou quelque coup de sagaie impatient. Mais c'est mal dire : le Toubou ne vole pas : il recueille un animal égaré ; il ne blesse ni ne tue : il corrige un individu qui lui a causé du tort et qui l'a provoqué ; ce sont des nuances que l'enfant connaît dès sa naissance et dont l'homme joue avec l'ardeur et la foi d'un comédien consommé.

Les Kréda se marient surtout entre eux ou bien avec leurs voisins kécherda. Ils ne sortent pas en tout cas de la famille toubou, mais cette tendance à l'endogamie est nettement corrigée par l'interdiction de contracter mariage en deçà du 11^e degré de parenté ; il semble que cette règle pourtant s'assouplisse parfois pour retenir le septième degré. Les nouveaux époux habitent souvent pendant les premières années de mariage le férik des parents de la femme ; il arrive parfois, si l'entente reste bonne qu'ils s'y installent et que les enfants y grandissent. Ceux-ci cependant appartiennent au clan du père qui est souvent différent de celui du grand-père maternel. C'est une des raisons pour lesquelles l'imbrication des clans dans les fériks est incroyable et leur répartition dans l'ensemble kréda impossible à préciser. L'homme prend en général deux femmes, la première vers l'âge de 25 ans, la seconde entre 35 et 40 ans ; elles n'habitent jamais le même férik car elles ne sauraient se supporter ; elles possèdent en propre un troupeau distinct de celui du mari. La coutume du lévirat est d'ordinaire respectée, c'est-à-dire qu'en cas de mort du mari, la veuve pour garder ses droits sur la succession et même sur les enfants mineurs doit accepter de devenir la femme d'un frère du défunt. Le sentiment de solidarité toujours très vivace entre les membres proches d'une même famille est encore plus aigu chez les femmes et il n'est pas rare que des sœurs mariées s'efforcent d'obtenir de leurs maris l'habitude d'avoir leurs tentes dans le même férik. L'adultère est exceptionnel et la répudiation rare ; le code de morale en tout ce qui touche les rapports entre hommes et femmes est très strict. Et pourtant, signe d'un relâchement de mœurs, peut-être d'une certaine

désagrégation sociale, on trouve dans la grande foule des prostituées, à Mossouro, quelques femmes kréda, et cela depuis seulement cinq ans ; elles s'y distinguent par une plastique et un sens de l'élégance remarquables mais aussi par une particulière âpreté au gain.

Nous avons dit qu'il n'existait pas ici la notion de terre à laquelle le paysan noir est si attaché, mais les limites des terrains de parcours sont connues, le puits appartient à qui l'a creusé, et un étranger ne saurait s'y installer et en user sans l'accord du clan ou de la famille propriétaire.

On parle encore de captifs, d'esclaves, mais il convient de ne pas exagérer. La source en est maintenant tarie. Ceux qui sont encore attachés au maître le restent de leur propre gré, ils sont occupés à des travaux de bergers, de puisatiers, ils ne sont nullement maltraités et connaissent une vie décente, tandis que leurs frères qui ont choisi l'émancipation vivent misérablement dans un quartier de Moussoro.

La traite des vaches et des chèvres, la fabrication du beurre, la corvée d'eau sont affaires de femmes. La tente n'est jamais éloignée du point d'eau — quelques centaines de mètres — et on a bien souvent recours à l'âne pour porter les jarres. L'outre, la peau de bouc sont connues mais réservées pour les expéditions lointaines à chameau. On peut observer que la nature du récipient pour le transport de l'eau — outre ou poterie — est liée à des considérations de milieu géographique. Quand la végétation arbustive et notamment épineuse est dense, la première risque à tout moment d'être percée ou déchirée et il faut atteindre le 15° ou le 16° parallèle, c'est-à-dire la limite de la zone sahélienne, pour la voir se substituer tout à fait à la seconde.

Le Kréda ne s'adonne jamais à la boisson ; il méprise de même le tabac, dédaigne la noix de kola, mais il fait quand il en a les moyens des consommations effrénées de thé : il le prépare en décoctions très concentrées qui à la longue provoquent de véritables intoxications.

Et il n'est pas convenable de demander à un Kréda combien il a d'enfants, de le féliciter sur l'état de son troupeau, de vanter même la qualité du pâturage qu'il a choisi. Tout cela est susceptible d'attirer le mauvais œil. Quand on s'adresse à un notable, on ne l'appelle pas par son nom ; on dit : el haj s'il a accompli le pèlerinage à la Mecque, bougoudi c'est-à-dire chef, ou bien on lui donne le nom de son fils ou de sa fille aînée : Aba Ali, père d'Ali — mais c'est autant avec le souci de flatter que pour écarter le mauvais œil.

Le Kréda est secrètement tenu par les Kanembou et

même par les Kécherda comme une espèce de sauvage mal-propre et ignorant du Coran. Cependant, il accomplit les rites commandés par l'Islam de façon aussi scrupuleuse que ses voisins sauf qu'il se rend moins souvent au pèlerinage. Il n'accepte pas dans ses campements de fakis étrangers et les rares maîtres d'école kréda sont fort ignorants ; leur clientèle d'élèves est mince et peu studieuse : l'enfant par goût mais aussi par nécessité est retenu auprès du bétail qu'il faut abreuver et garder au pâturage.

Que seront les Kréda demain ? Au siècle dernier, ils étaient occupés et vivaient surtout des rezzous qu'ils conduisaient chez les paysans noirs du sud. Aujourd'hui, les fils de ces mêmes paysans prennent une espèce de revanche : ils opèrent un contre-rezzou pacifique en fournissant des fonctionnaires dans tous les services de l'administration et même en accaparant les portefeuilles du gouvernement. Le Kréda qui n'a pas voulu ou qui n'a pas pu envoyer ses enfants à l'école française prend maintenant conscience de ce danger. Les chefs, les responsables, commencent à mesurer que la révolution politique altère irréremédiablement leur structure sociale et que l'ordre nouveau où ils n'auront aucune part risque de les écraser et de les anéantir. L'hostilité à toute évolution n'est-elle pas en train de se muer en un obscur sentiment de désespérance en face d'un engloutissement fatal ? Est-il temps encore d'y parer et d'opérer chez les Kréda et chez tous les nomades une reconversion qui pourrait les sauver ? Le nouvel Etat du Tchad saura-t-il entreprendre une opération d'une telle envergure sans provoquer de sanglants remous ?

Aspects économiques

Le Kréda vend du bétail, du beurre, un peu de mil ; il achète de l'étoffe, du thé, du grain, du sel. On ne rencontre pas chez lui une multitude de petits marchés comme chez les sédentaires ; il y a à cela deux raisons principales : la première, c'est qu'ici les moyens de transport : bœuf, chameau, âne — ne font pas défaut ; la deuxième c'est qu'il n'y a pas au Bahr-el-Ghazal, comme par exemple au Ouaddaï, cohabitation de pasteurs et de paysans qui peuvent satisfaire sur place leur besoin d'échanger leurs ressources. Le seul marché qui se tient en pays kréda est Moussoro, mais il est de taille et peut être comparé à Abéché dont il est le pendant dans l'ouest. Ce qui fait leur fortune à tous les deux, c'est leur position à la charnière des agriculteurs et des éleveurs, du grain et du bétail. Pourtant, hors de leur pays, les Kréda fréquentent encore d'autres marchés de notable importance ; ce sont Méchi-

méré, Am Djéména et Massakori. Les deux premiers se tiennent loin de tout centre administratif, hors de tout contrôle par conséquent et c'est là que les voleurs de bétail — quel est le Kréda qui n'a jamais volé au moins une vache ? — se rendent le plus volontiers pour écouler les animaux volés.

Le Kréda qui se rend au marché est absent en moyenne quinze jours. Il emporte trois ou quatre bêtes pour en vendre une, celle dont le prix lui paraît le plus avantageux. Quand au terme d'un marché, on voit la grande place de Moussoro encombrée encore d'un millier de vaches il ne faut donc pas en conclure que la demande a été faible. On peut estimer qu'une famille moyenne qui possède 80 bovins vend chaque année un beau bœuf, une vieille vache, un bouvillon, exceptionnellement une génisse. Au campement, on n'abat pas de vache si ce n'est à l'occasion d'un grand deuil.

Voici, tels qu'ils ont été estimés par le Service de l'Élevage, des chiffres concernant la commercialisation du bétail en 1957 chez les Kréda :

25 000 bovins dont 1/3 de mâles adultes		
	1/3 de vieilles vaches	80 millions
	1/3 de bouvillons	
50 chevaux destinés à la Nigeria	à 50 000	2 1/2
200 chevaux moyens et poulains	à 10 000	2
15 000 moutons et chèvres	à 300	4 1/2
1 000 ânes	à 1 000	1
Total en frs C.F.A. :		90 millions

Une certaine proportion de bovins fait l'objet d'échanges directs contre chameau ou cheval.

Les maquignons qui ravitaillent Fort-Lamy en viande et exportent du bétail sur pied au Nigeria apprécient tout particulièrement le bœuf de Moussoro ; c'est à travers tout le Tchad celui qui fournit à l'abattage le plus de viande et la meilleure. On voit des sujets qui donnent jusqu'à 300 kg de viande, mais c'est rare et le bœuf moyen de bonne qualité qui, sur pied, vaut 6 000 francs ne dépasse guère 180 kg de viande. Et pourtant, le boucher qui abat à Moussoro vend son bœuf au détail 25 francs le kilo sans distinction de morceau ni de qualité ; c'est qu'il s'agit toujours de vieilles vaches qu'il achète 2 000 francs et qui pèsent 100 kg de viande environ ; le consommateur préfère payer 25 francs pour une mauvaise qualité que 35 ou 40 francs pour une bonne ; il est difficile d'y remédier car les viandes sont toujours consommées bouillies, et ce n'est peut-être pas souhaitable car les graisses existent déjà dans le lait et le beurre tandis que les protéines font grand

TABLEAU 21 : Prix pratiqués sur le marché de Moussoro

Nature des produits	Unité	Prix en CFA		Origine (2)
		le 22 mai 1957	le 23 août 1958	
<i>Alimentation :</i>				
Mil	Koro	40 (1)	50	—
Sorgho	»	20	45	—
Kreb	»	—	50	+
Tomates sèches	»	40	50	—
Gombo	»	40	50	—
Beurre animal	Litre	100	65	+
Lait	»	15	5	+
Dattes de Borkou	Koro	100	120	—
Dattes du Kanem	»	—	50	—
Sel d'Ounianga	»	100	—	—
Sel de Bedo	Pain	20	10	—
Sucré	Pain 2 kg	180	—	—
Thé vert	kg	400	—	—
Thé noir	»	250	—	—
<i>Artisanat :</i>				
Natte de tente	Un	275	—	+
Natte ordinaire 2 x 1	»	50	—	+
Outre en peau	»	500	—	—
Jarre haddad	»	30	—	—
Jarre bilala	»	50	—	—
Chaussures	Paire	175	—	—
Fer de lance	Un	25	—	—
Poignard avec étui	»	100	—	—
Bracelets de cuivre	4	150	—	—
Bracelets d'argent	2	1 500	—	—
Bâche 15 peaux	Un	2 500	—	—
Bât de chameau	»	250	—	—
<i>Articles d'importation :</i>				
Etoffe blanche	Coudée	60	—	—
Etoffe noire	»	150	—	—
Turban	Un	250	—	—
Bouilloire	Un	250	—	—
Cuvette émaillée	»	100	—	—
Pétrole	Litre	35	—	—
<i>Bétail :</i>				
Bœuf	Un	4 000 à 7 500	—	+
Bouvillon	»	2 500	—	+
Ane	»	1 000	—	+
Mouton	»	500	—	+
Chèvre	»	350	—	+

(1) En mai, le même mil valait 20 frs à Massakori et 100 frs à Largeau.
(2) Origine : + Kréda — étrangère.

défaut ; or, un relèvement de la qualité, du moment que le pouvoir d'achat resterait le même, entraînerait une vente et une consommation moindres. Le mouton offre une meilleure qualité mais il est plus cher : 35 francs le kilo.

Le commerce du bétail est plus actif durant le premier semestre de l'année et ce pour trois raisons principales : d'abord c'est l'époque de rentrée de l'impôt et les Kréda doivent trouver 20 à 25 millions ; comme tous les contribuables, ils attendent le dernier moment et comme ils n'ont aucun sens de l'épargne en numéraire, le bétail afflue en même temps et les cours tombent ; ensuite, le troisième trimestre correspond à la période de transhumance ; enfin, ce même troisième trimestre voit le paysan du sud — Kouka et Bilala — dépourvu de grain disponible et d'ailleurs retenu à son village par les travaux des champs. Mais c'est là un phénomène commun à tous les marchés sahéliens : marasme durant l'hivernage, reprise au début de la saison froide, grande activité au début de la saison chaude.

Vingt millions d'impôts, c'est un chiffre qu'aucun Kréda ne saurait réellement mesurer ; il faudrait lui dire que cela représente 6 000 têtes de bovins, ce qui correspond en somme à 1,5 % du cheptel bovin total et on peut donc retenir qu'une famille moyenne possédant 80 zébus doit chaque année en vendre un pour payer le percepteur. Mais alors ce raisonnement laisse intact tous les autres postes de ressources : moutons, beurre, nattes, ect. Quoi qu'il en soit 1 % du capital consacré chaque année à l'impôt, ce n'est pas bien considérable. Mais peut-on en vouloir au Kréda de ne pas bien comprendre ? La puissance administrative a apporté la paix ? certes, mais les Kréda sont parmi les derniers à en avoir profité puisque cela a été la fin des rezzous ; les troupeaux ont pu croître démesurément grâce à l'action du service vétérinaire ? c'est vrai et tous sont très sensibles à cet accroissement, mais ils pensent parfois que c'est payer bien cher un infirmier venu des rives du Logone où leurs pères naguère allaient chercher des esclaves.

Les niveaux de vie ont augmenté ? Oui, et de cela les Kréda sont toujours conscients. Et il n'y a que les chefs coutumiers qui pourraient s'en plaindre car cette élévation des niveaux de vie dans la masse s'est produite dans une certaine mesure à leur dépens. Des exemples entre autres ? Moussoro qui compte 4 000 villageois plus un chiffre égal de population flottante venue pour le marché abat actuellement six bœufs par jour pour être livrés à la consommation ; il y a trois ans ce chiffre était de 1 ou 2 seulement. Et les campements ? Ils présentent tous à la saison des

pluies un épanouissement de moustiquaires alors qu'il y a quelques années, il fallait pour échapper aux moustiques s'établir très inconfortablement dans les arbres. Il n'est plus guère de Kréda qui ne consomme le thé au moins une fois par jour tandis que naguère c'était un luxe réservé aux puissants.

LES DAZA DU MANGA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Le Manga est une vaste région qui s'étend de part et d'autre de la frontière nigéro-tchadienne entre les 13° et 16° méridiens. C'est un massif très tourmenté de hautes dunes mortes offrant un réseau de puits relativement peu nombreux et profonds. Au nord, il s'arrête brusquement suivant une ligne droite déterminée par les puits de Dira et Boufoumine pour faire place au Chilim Falanga, large plateau sableux sans arbres. Au sud et à l'est, il se raccorde plus doucement au Kanem et au Bahr par des régions de transition dotées de riches ressources en eau ; ce sont le Chitati qui s'étend de Bodougoudé à Nokou, le Beurka qui prolonge le Chitati de Nokou à Bir Alali, le Liloa qui complète l'arc de cercle entre Ouachtigué et Ziguei. C'est cette large frange méridionale qui est de loin la plus peuplée de tout le Manga.

Partout, étroitement mêlés aux Daza, on rencontre des Arabes Hassaouna et, moins nombreux, des Haddads devenus éleveurs. Ces mêmes Daza vivent également dans la partie occidentale du Manga, au Niger. Au sud, ils sont en contact étroit avec les Kanembou et quelques Peuls ; à l'est ils se rencontrent avec les Kréda ; au nord, les rapports avec les Arabes Ouled Sliman sont moins intimes d'abord parce que la densité de population est ici bien moindre mais aussi parce qu'entre les deux éléments il n'y a pas grande affinité.

Clans et langue

Les Daza du Manga sont des Toubous comme leurs voisins Ankorda, Kréda, Kécherda et autres Djagada. L'administration les a divisés en trois cantons — il conviendrait de dire plutôt fractions ou chefferies — qui portent chacun le nom du clan prépondérant : Dogorda, Gadoa, Kédéléa. Mais dans chacun de ces cantons, la diversité des clans est remarquable. Prenons le cas du canton Dogorda ; on y compte, mêlés à un fort noyau dogorda, des éléments minoritaires qui représentent près de 60 % du total :

Dogorda	5 000	} Total : 12 000
Goumsalla	850	
Médéléa	850	
Noria ou Naria.....	1 500	
Worba	650	
Kanembou intégrés....	1 000	
N'Guéléma	750	
Haddad	1 400	

Les cantons Gadoa et surtout Kédéléa, beaucoup moins importants, offrent, sinon une cohésion réelle, du moins une variété de clans moins grande.

Les clans Dogorda, Kédéléa et, dans une moindre mesure, Gadoa et Worba, sont aussi représentés dans la partie occidentale du Manga appartenant au Niger. Par contre, les Wandala et les Kécherda qui vivent mêlés à ces derniers ne se rencontrent pas au Manga tchadien. Notons en passant que les Kécherda nigériens sont les frères des Sagarda et des Médéma que nous verrons dans la partie septentrionale du Bahr-el-Ghazal, mais le milieu géographique leur a imposé un genre de vie un peu différent et les relations entre les deux pôles sont nulles.

Malgré des contacts étroits avec Arabes et Kanembou, les Daza du Manga ne parlent guère que le dazaga. Bien plus, ce sont les Arabes Hassaouna et les Kanembou mêlés aux Daza qui ont adopté le dazaga comme première langue. On reste confondu devant ce phénomène étrange: les Toumbou, nulle part, n'ont jamais été politiquement organisés, l'anarchie dans laquelle ils se complaisent a valeur d'institution, mais en dépit de cette carence, chaque fois qu'ils se trouvent mêlés à des populations étrangères — et les Kanembou comme les Hassaouna sont ce qu'on peut appeler des éléments forts, — non seulement ils n'abdiquent rien de leur individualité mais encore ce sont eux qui digèrent les autres. On sent que gîte là un complexe bien digne de passionner un ethnologue. Les mariages entre Daza et Arabes Hassaouna ne sont pas rares, mais c'est toujours le Daza, homme ou femme, qui imprime sa marque au nouveau ménage et c'est ainsi qu'aujourd'hui les habitants d'un campement arabe du Chitati offrent tout à fait l'aspect du Daza; un œil, même très averti peut s'y tromper.

Habitat

Il y a une vingtaine d'années, les Daza du Manga habitaient en permanence des villages de huttes en paille. La plupart subsistent encore mais ils ne sont plus occupés que pendant les quatre mois d'hivernage quand les champs de

TABLEAU 22 : Les Clans et feux Daza du Manga

Clan	Habitat principal	Feu	Appellation	Emplacement
Dogorda . . .	N'Tiona	⌘	Arkoub	Encolure à gauche
Goumsala. . .	Korofou	⌘	Kodrich	Cuisse droite
Médéléa . . .	Boguelé	∨	Kidicheï	Fesse gauche
		+	Torfofo	Encolure à gauche
			Chihetchi	Près de l'oreille
Noria	Zigueï	✕	Dondeul	Ventre à gauche
Worba.	Entre Nokou et N'Tiona	△	Médenga	Fesse droite
			Kalanga	Joue gauche
Gadoa	Nokou	⌘	Déli	Cuisse gauche
N'Guéléma (1).	?	∩	Damalaï	Ventre à droite
Tchorwa (2) . .	Tchiri	▽	Tomoul	Ventre à droite
Eléloa (2) . . .	Drâ	∩	Lamali	Ventre à gauche
Yroa	Tchinti	∨	Éré	Ventre à gauche
Salemme. . . .	Légra	//	Gada-gada	Antérieur gauche
Bokaria	Louri - Tiéla			
Tiarara	Yogoum		Entaillent seulement les oreilles	
Haniaya	Tarfé			
Kédéléa	Bodougoudé	∩	Neï	Joue droite

(1) Origine kréda.
(2) Kanembou dazagada intégrés.

mil sont mis en culture. Le reste de l'année, ils sont abandonnés et la tente de natte est dressée. Cette récente transformation ne traduit pas un genre de vie nouveau mais pourtant une importance croissante du troupeau. Elle permet de très courts déplacements toujours autour du même puits ; le but recherché est de quitter un emplacement souillé par le troupeau et envahi par la vermine et aussi de renouveler le pâturage aux abords immédiats du campement afin que les veaux n'aient pas besoin de s'éloigner pour trouver leur nourriture.

Pourquoi la hutte de paille subsiste-t-elle ? Parce qu'elle est plus propre, plus spacieuse, plus claire, parce qu'on n'y trouve ni puces, ni serpents, parce qu'aussi elle est mieux garantie contre l'incendie.

La limite nord de la hutte de paille coïncide naturellement avec celle du mil ; elle passe par Djidjilo, c'est-à-dire à mi-chemin entre les lisières nord et sud du Manga.

Le campement au Manga n'a pas l'aspect linéaire qu'on lui trouve au Bahr-el-Ghazal. Les tentes ici — au nombre de 25 à 30 en moyenne — sont réparties suivant une circonférence de 200 mètres de diamètre.

Genre de vie

C'est seulement par l'adoption de la tente de nattes que les Daza du Manga se distinguent des Daza du Kanem. Ce détail mis à part, ils mériteraient d'être classés parmi les semi-sédentaires tant les mouvements de transhumance sont de faible amplitude, presque inexistantes.

Lorsque, dans le sud proche, le ciel commence à se charger de nuages, en juillet, on roule les nattes de la tente, on rassemble les poteaux, la famille se réfugie dans le village de huttes tandis qu'avec quelques bergers le troupeau marche à la rencontre des pluies. Ce mouvement n'excède jamais 40 à 50 kilomètres et ne dure pas plus d'une quinzaine de jours. Dès que la pluie s'installe sur le village, les dunes alentour sontensemencées et le troupeau rentre ; il vivra tout le reste de l'année en stabulation, rentrant chaque soir au village, s'abreuvent sans cesse sur le même puits creusé au fond de la cuvette à un kilomètre environ du village. A la saison sèche, le campement fera le tour de cette cuvette en trois ou quatre bonds très courts ; avec le froid, il éclate en deux ou trois éléments qui s'éloignent jusqu'à quatre kilomètres du puits, mais dès la chaleur revenue, quand l'abreuvement prime toute autre considération, il se reforme à proximité du puits. On ne peut vraiment pas parler de nomadisation et certaines populations, les Boudouma par exemple, communément regardées comme des sédentaires, effectuent des



*Tente
en déplacement
chez les Arabes
Hassaouna*



*Arabes
Errégat
du Dar Tama*



*Femme arabe
de la tribu
Errégal*



*Arabe nomade
au marché
de Kunjuru*

déplacements bien plus importants. Pourquoi observe-t-on cette inertie chez les Daza du Manga ? Mais tout simplement parce qu'ils sont favorisés par des conditions d'élevage particulièrement faciles : le pâturage ? le pays reçoit en moyenne 350 mm de pluies qui s'enfoncent toutes dans le sol car il n'y a pas de ruissellement dans ces régions de dunes qui se couvrent donc chaque année d'un épais tapis d'herbe et justement les espèces végétales qui croissent dans un milieu sableux sont les plus appréciées et les plus nutritives. L'abreuvement ? aucun puits n'est jamais tari et leur profondeur n'excède guère 10 mètres. Les insectes ? ils ne sont pas nombreux au point de devenir insupportables parce qu'il n'y a pas d'eaux stagnantes. Le natron ? il est très abondant et de bonne qualité dans les cuvettes de Leschour, au Chitati, de Tiné et de Leïna, au Liloa ; on va l'y chercher avec des bœufs et des chameaux : ce n'est jamais un très long voyage. Pourtant, certains Dogorda ont pris l'habitude d'une cure salée qui conduit les troupeaux sur les puits de Tiné et de Leïna pendant un mois aussitôt après les puits, c'est-à-dire en octobre-novembre.

L'élevage

Le Daza du Manga est surtout un éleveur de zébus ; ses produits sont un peu moins beaux que ceux du Bahr mais il trouve une compensation dans la proximité de la fron-

TABLEAU 23 : Répartition du bétail chez les Daza du Manga

Population	Cantons	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + caprins
12 000	Dogorda . . .	43 000 (350)	3 300 (26)	600 (5)	3 400 (28)	37 000 (300)
3 000	Gadoa	10 000 (330)	1 200 (40)	220 (7)	700 (23)	16 000 (530)
1 600	Kédéléa . . .	4600 (280)	330 (20)	100 (6)	400 (25)	3 500 (220)
16 600	. . . Totaux . .	57 600	4 830	920	4 500	56 600
	Pourcentages . .	280 à 350	20 à 40	5 à 7	23 à 28	220 à 530

tière qui lui permet de se livrer à des exportations fructueuses — et souvent frauduleuses — vers le Nigeria.

Les chameaux sont bien souvent des chameaux de transport achetés aux Arabes et aux Toubou de l'Egueï, mais

on observe le démarrage d'un élevage de chamelles chez les Dogorda au nord de N'Tiona et chez les Noria qui se situent entre Zigueï et Aourak.

Les moutons l'emportent presque partout sur les chèvres. Il s'agit toujours du mouton noir à long poil qui est préféré à tout autre parce qu'il est robuste et prolifique ; sa viande est excellente, les brebis sont de bonnes laitières, on fait avec sa peau des tapis appréciés.

Un centre comme N'Tiona, la résidence du chef dogorda, qui a beaucoup grossi durant ces dernières années, pose à l'élevage un problème un peu particulier en raison de sa forte densité de population. Les troupeaux sont confiés à des bergers qui vivent à 10 ou 20 kilomètres du village et sont visités périodiquement par le propriétaire qui habite N'Tiona. S'il est étranger à la famille, le berger reçoit chaque année un veau du troupeau, deux pièces d'étoffe de 10 yards chacune sans compter de nombreux petits cadeaux qui sont fonction de sa vigilance et de sa réussite.

L'agriculture

La culture du mil qui se pratique autour des villages sur les pentes des dunes a pris depuis quelques années une extension considérable. Naguère encore, le Daza devait aller se ravitailler en grain sur le marché de Mao et surtout au Dagana, mais le plus souvent il devait s'en passer et recourir aux noix de doum et d'idjilidj. Maintenant, le mil est devenu plus qu'une ressource d'appoint ; le Daza en vend et cela lui permet d'acquérir le numéraire qui lui est nécessaire sans puiser dans son troupeau. C'est ainsi que l'accroissement, surtout depuis 1950, des étendues cultivées s'est traduit paradoxalement par un croît accéléré du troupeau.

A la limite sud-est du Manga, le Beurka et le Liloa possèdent un chapelet d'ouadis de structure semblable à ceux que nous avons vus chez les Kanembou. Ces ouadis abritent des palmeraies dont les dattes sont aussi médiocres que celles du Kanem ce qui n'empêche pas les chefs coutumiers qui se croient héritiers de la terre et les cultivateurs qui ont planté les arbres de se les disputer avec âpreté. Il y a là un problème foncier et même politique dont les données ont été clairement exposées par M. J.-P. Trystram au terme d'une enquête opérée au début de 1958. Ce ne sont pas surtout les Dogorda qui ont des intérêts dans ces palmeraies mais plutôt les Goumsalla, les Médéléa et secondairement des Noria.

Autres ressources

Il n'y a d'artisanat que la fabrication par les femmes

de nattes en doum : nattes de tente et nattes de couchage. Tout le reste est acheté aux Haddads.

La cueillette des fruits et graines sauvages a peu d'importance. La lisière sud du Manga est à peu près vide de gibier parce que la densité de population y est trop grande ; gazelles et autruches se sont réfugiées dans la partie centrale du Manga où seuls les chasseurs haddads les traquent parfois.

Les transports sont plus intéressants. Certains Daza installés au sud dans la région de Rig-Rig prennent part à l'acheminement du natron depuis les natronnières jusqu'aux ports du lac (1). D'autres se rendent au Nigeria pour y vendre du bétail et en rapportent des étoffes, du thé, du sucre, qui leur procurent de bons bénéfices. Le trafic saharien vers le Kawar et le Borkou est plutôt l'affaire des Arabes.

Aspects économiques

Il ne faut pas se laisser emporter par l'examen sommaire des chiffres de bétail. Il convient d'y ajouter quelques considérations qui les tempèrent. Les jeunes veaux restent attachés près de la tente jusqu'à l'âge de six ou sept semaines ; pour dix veaux attachés, on peut estimer qu'il existe trente bouvillons et génisses qui paissent alentour et soixante vaches adultes, mais nous avons dit ailleurs qu'il y avait seulement une vache sur trois qui donnait du lait par roulement et que la moyenne de la production s'établissait entre deux et quatre litres selon la saison. Par ailleurs, le lait d'une vache pendant toute une semaine est nécessaire pour faire un litre de beurre. En raccourci, un troupeau moyen de 35 têtes comprend 22 vaches dont 8 laitières qui donnent par jour 25 litres de lait en moyenne ou 1 litre de beurre environ lequel vaut à Mokou 40 à 80 francs selon la saison. On comprend que pour une famille de huit personnes ce n'est pas l'abondance qu'on pourrait imaginer, mais grâce aux ressources complémentaires — petit bétail et mil surtout — une aisance qui permet de s'abriter, de se couvrir et de manger à sa faim. Encore ce tableau est-il malheureusement faussé par le fait que les ressources — celles tirées du troupeau comme celles tirées du champ — sont inégalement réparties dans le courant de l'année : elles abondent simultanément en octobre et peuvent faire défaut en juin.

Les marchés fréquentés par les Daza sont : Mao, Méchiméré, Nokou au Tchad, N'Guigmi au Niger, et les centres de Nigeria jusqu'à Kano. Ceux-ci présentent un intérêt

(1) cf. le commerce du natron chez les Kanembou et les Boudouma.

TABLEAU 24 : Prix pratiqués sur le marché de Nokou
le 21 octobre 1957

Nature des marchandises	Unité	Prix en CFA	Origine (1)
<i>Alimentation :</i>			
Mil	Koro	25	+
Tomates sèches	»	70	—
Oignons secs	Boule	10	—
Gombo	Koro	70	—
Poivron	»	45	—
Dattes du Borkou	»	50	—
Sel du Kawar	»	30	—
Beurre animal	Litre	60	+
<i>Artisanat :</i>			
Natte de tente 8 × 1,75	un	350	+
Natte ordinaire 2 × 1	»	75	+
Marmite en terre	»	15	—
Jarre	»	40	—
Calebasse-gourde	»	10	—
Bissac de bât	»	40	—
<i>Produits d'importation :</i>			
Étoffe blanche	Coudée	40	—
Guinée bleue	»	40	—
Sucre en pain	2 kg	225	—
Sucre en poudre	Pt verre	10	—
Thé	»	10	—
Savon	500 g	100	—
<i>Bétail :</i>			
Bœuf	un	5 000	+
Bouvillon 2 ans	»	1 000	+
Vache 6 ans pleine	»	5 000	+
Ane	»	1 000	+
Chamelle 6 ans pleine	»	10 000	—
Chamelon 3 ans	»	4 000	—
Mouton	»	500	+
Chèvre	»	350	+
(1) Origine + daza — étrangère			

particulier : on s'y rend à la saison froide, de décembre à février ; le voyage aller et retour dure deux mois ; un beau bœuf s'y vend 400 shillings, soit 15 000 francs c'est-à-dire trois fois plus cher que sur les marchés du Kanem. Bien sûr, il faut compter les frais du voyage, les risques

de vol et il existe deux frontières à franchir en évitant les douaniers ce qui ne va pas parfois sans des engagements sanglants, mais les fusils ne l'emportent pas toujours sur les sagaies, et puis c'est un risque exaltant qui fait partie de la vie de tout honnête Toubou.

LES HASSAOUNA

Origines

Il faut distinguer, chez les Arabes du Tchad, trois grands groupes. Ce sont : les Hassaouna, les Djoheïna, les Ouled Sliman. Les deux premiers sont arrivés dans le centre africain à partir du xiv^e siècle, disent certains auteurs, au xvii^e siècle seulement selon d'autres. Il est facile d'imaginer qu'en fait la migration s'est étendue sur une longue

TABLEAU 25

Fractions	Habitat
Am Réar	Manga nord
Hamama	
Mahaboub	
Ouled Mansour	Manga sud
Ouled Billal	
Ouled Talheb	
Ouled Chebib	
Dagana	Dagana
Beni Waï	
El Awan ou Alwan	
Noala	Rive sud du lac Tchad
Assalé	
Abou Ghedeir	
Abou Yissé	
Amadiyé	Chari inférieur
Beni Seit	

période. Ils auraient quitté l'Arabie dès le début de l'Hégire, chassés par les partisans de Mahomet parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître la nouvelle religion, mais tandis que les Djoheïna fuyaient vers le sud et la moyenne vallée du Nil, il semble que les Hassaouna s'avançaient plutôt vers l'ouest et la Tripolitaine. Ensemble, ils constituent aujourd'hui ce qu'on appelle les Arabes noirs du

Tchad ; les Djoheïna en occupent le centre et l'est, les Hassaouna l'ouest ; le 16° méridien les sépare assez exactement. Quant aux Ouled Sliman, ils occupent une place bien à part : leur venue dans le bassin du Tchad date d'un siècle seulement ; ils sont restés des Arabes blancs qui se tiennent jalousement à l'écart du monde noir.

Les Hassaouna tiennent leur nom d'un ancêtre qui s'appelait Hassan es Seghir el Gharbi. Ils comprennent les fractions suivantes (tableau 25) :

Il se trouve que l'habitude a été prise de réserver le nom d'Hassaouna aux seules fractions qui habitent le Manga. Elles se distinguent par un habitat plus septentrional — toute l'étendue du Kanem les sépare des autres fractions — et par le fait qu'elles s'abritent sous la tente en nattes.

Et les Choa ? Choa est le terme imaginé par les Kanouri

TABLEAU 26 : Tribus et feux chez les Arabes Hassaouna

Tribu	Feu	Appellation	Emplacement
Am Réar		Biri	Encolure à droite
Hamama		Tomboul	Fesse droite
Ouled Mahaboub		Néhi	Joue droite
Ouled Mansour		Déridérin	Antérieur droit (face interne)
Ouled Billal		Kirchei	Cuisse droite
Ouled Talheb		Allahou	
Ouled Chébib		Aucun feu distinct	

du Bornou et les Kanembou pour désigner justement ces Arabes noirs au contact desquels ils vivent. On en a fait souvent l'exact équivalent d'Hassaouna, mais c'est une erreur puisqu'il recouvre aussi bien les Salamat qui s'avancent au Bornou et qui sont des Arabes Djoheïna et s'il ne s'étend pas aux Arabes de l'est c'est tout simplement parce que ni les Kanouri, ni les Kanembou n'ont

jamais eu de rapports avec ceux-ci. Il n'y aurait pas de grave inconvénient à l'utiliser au Niger où tous les Arabes noirs sont des Hassaouna, mais au Tchad il y a intérêt à l'écartier, car il ne peut qu'ajouter à la confusion.

Aire d'habitat et voisins

Les Hassaouna, au Tchad, se rencontrent donc au Manga. Ils comprennent deux noyaux, distincts à plus d'un titre : d'une part, les Mahaboub, les Hamama, les Ouled Mansour, rassemblés au Chitati c'est-à-dire sur la frange sud du Manga entre Nokou et la frontière du Niger ; d'autre part, les Am Réar, seuls à la lisière nord. Les mêmes Hassaouna s'étendent dans la partie nigérienne du Manga, mais sans dépasser à l'ouest le 13° méridien.

Au Chitati, les Hassaouna sont intimement mêlés aux Daza ; ils viennent au sud au contact des Kanembou. Au nord, les Am Réar cohabitent avec des Ouled Sliman ; à l'est, dans la région de Boufoumine, ils rencontrent des Téda Djangada et des Daza Noria et Dogorda.

Les Hassaouna du nord s'efforcent encore de préserver leur caractère arabe tandis que ceux du Chitati que nous appellerons les Hassaouna du sud sont tout à fait intégrés au milieu daza. Cette intégration s'exprime de toutes les

TABLEAU 27 : Répartition du bétail
chez les Arabes Hassaouna

Population	Tribus	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + Caprins
2 200	Am Réar. . .	10 000 (455)	200 (9)	150 (7)	7 000 (310)	2 000 (90)
2 100	Hamama. . .	11 000 (520)	200 (9)	170 (8)	4 500 (210)	4 500 (215)
1 300	Mahaboub . .	6 500 (500)	150 (11)	120 (9)	1 300 (100)	4 000 (300)
5 600	. . . Totaux . .	27 500	550	440	12 800	10 500
	Pourcentages	455 à 520	9 à 11	7 à 9	100 à 310	90 à 300

Nota. — Les Ouled Mansour, Billal, Talheb, Chébib constituent de petites minorités comprises dans les tribus figurant sur ce tableau.

manières, par la langue, les coutumes, le genre de vie ; il n'y a guère que le type physique qui, dans une certaine mesure, ait été épargné.

Genre de vie

Pour les Hassaouna du sud, on ne saurait mieux faire que se reporter tout simplement à ce qui a été dit des Daza du Manga. On peut seulement répéter, tant c'est frappant, que ce sont les Toubou qui ont mis leur empreinte sur les Arabes et non l'inverse, et que cette empreinte, dans une très large mesure, est le fait des femmes touboues qui sont entrées dans les familles arabes.

Pour les Am Réar, il convient d'être plus nuancé :

- le teint est resté clair ;
- quoique le dazaga soit bien connu, la langue arabe reste utilisée ;
- les Am Réar ne s'adonnent pas à la culture du nil ; si chez eux, les bovins l'emportent encore sur les chameaux, ce n'est plus que par une marge faible.

Nous ouvrons l'éventail des Arabes du Manga et de l'Egueï pour y situer, à leur place, les Hassaouna :

Hassaouna du sud :

- élevage de zébus
- culture du mil
- tente de nattes
- complète intégration aux Toubous.

Hassaouna du nord (Am Réar) :

- élevage mixte avec prépondérance du zébu
- aucune culture
- tente de nattes
- grande influence toubou mais non intégration totale.

Ouled Sliman anciens :

- élevage mixte avec prépondérance du chameau
- aucune culture
- tente en nattes
- coutumes arabes bien conservées malgré l'apport des femmes hassaouna et toubou.

Ouled Sliman nouveaux :

- élevage de chameaux
- aucune culture
- tente en toile
- coutumes arabes intactes.

Il y a là comme les quatre étages d'une échelle. On peut se demander si, fatalement, dans les décennies prochaines, les Am Réar et les Ouled Sliman ne seront pas conduits, chacun à son tour, à rejoindre les Hassaouna du sud dans le camp toubou. Certains facteurs que nous signalerons à propos des Ouled Sliman permettent de le penser.

LES OULED SLIMAN ANCIENS

Origines

Nous entrons ici dans l'histoire, une histoire bien connue quoique mouvementée, et cela est assez rare pour qu'on s'y attarde un peu.

Les Ouled Sliman constituent une tribu arabe ayant pour ancêtre Siliman ou Sliman, l'un des compagnons du Prophète. Il fut chargé par Mahomet de porter l'Islam en Tripolitaine. Ses dix fils le secondèrent dans cette tâche : Naçeur s'installa à Tripoli ; Chérédi et Mansour au Fezzan ; Léhéwi au voisinage de Ouaddan et Hôn ; Mayaski sur Soakin ; Bou Fatimé autour de Misurata ; Sohobi à Ben Oulid ; Bou Areba à Zeïla ; Amari à M'Sélata ; Najim enfin dressa sa tente à Gassar Turk. Chérédi donna naissance à la fraction des Chérédat, Najim à celle de Jebaïr ; nous retrouverons bientôt l'une et l'autre.

Au début du XIX^e siècle, les Turcs installés sur la côte s'accommodent mal du proche voisinage de ces nomades qui leur disputent le contrôle des caravanes circulant entre le Bornou et Tripoli. Ces caravanes exercent un fructueux trafic basé sur les peaux, l'ivoire, les plumes, les esclaves aussi. Sous la pression turque les Ouled Sliman tentent de gagner l'Égypte, mais Méhémet Ali les juge trop remuants et ne leur donne pas asile ; ils doivent tous se réfugier au Fezzan. Les Turcs cependant ont entrepris de pénétrer le continent africain et ils retrouvent bientôt les Ouled Sliman sur leur route : la lutte reprend et à El Braghla, en 1842, les Ouled Sliman sont écrasés. La plupart d'entre eux, et notamment Séïf en Naçeur qui avait été l'un des chefs de la rébellion, s'enfoncent loin au sud et ne s'arrêtent qu'au Manga. Selon certaine tradition, lors de son installation au Manga, la tribu Ouled Sliman comptait environ 200 tentes : 40 tentes Chérédat, 30 tentes Jebaïr, 100 tentes Miaïssa, plus quelques tentes alliées Guédatfa et Worfalla, et quelques vassaux, les Mogharba.

Au Tchad, l'histoire des Ouled Sliman continuera à se présenter comme une suite ininterrompue de guerres avec des alternatives de grands succès et de revers qui confinent à l'anéantissement : guerres contre les Touareg suzerains du Kawar ; guerres contre le sultanat du Ouaddaï qui tente de prendre pied au Kanem ; guerres contre les Toubous qui veulent échapper à toute domination ; graves rivalités internes aussi qui opposent Chérédat, Héwat, Guédatfa, Mogharba d'une part, Jebaïr et Miaïssa d'autre part.

En 1900, Sidi el Barani, délégué de la Senoussiya au Kanem, tente de réconcilier les Ouled Sliman pour lutter contre les Français, mais l'entente ne sera jamais solide et elle ne survivra pas à la chute de la zaouïa de Bir Alali au début de 1902. Les Ouled Sliman doivent s'enfoncer dans les grandes plaines entre Borkou et Ennedi. En 1915, après l'occupation par nos troupes, ils retourneront au Manga et feront leur soumission aux autorités françaises.

Ces Ouled Sliman de la première vague — nous verrons plus tard ce que sera la deuxième vague — sont parfois appelés Fezzan ou Fezzanais. L'administration dit : les Ouled Sliman du Kanem, peut-être pour signifier que leur installation dans le pays est antérieure à la venue des Français et que leur domination s'est longtemps exercée sur le Kanem. Les Kanembou disent Wassili et les Toubous, Minimini (1).

Ils composent actuellement cinq fractions dépendant chacune directement de l'administration de Nokou : les Chérédat et les Jébaïr qui sont des Ouled Sliman authentiques ; les Guédatfa et les Mogharba, alliés ou vassaux des premiers qui les ont accompagnés dans leur migration ; les Miaïssa qui composent un groupement hétérogène formé notamment d'éléments Guédatha, Ouled Ahmar, Ouled Gléwan, Mérégat (2). Il existe aussi de toutes petites minorités détachées de tribus restées en Lybie ; ce sont : des Ouled Wafi, des Beurkat, des Hossoun.

Aire d'habitat et voisins

Les Ouled Sliman anciens ont leurs campements répartis tout le long de la lisière nord du Manga. Djébaïr et Chérédat se rencontrent à l'est de cette zone — sur Boufoumine et Boboul par exemple — et sont mêlés à des Hassaouna de la fraction Am Réar ; ils sont aussi au contact des Toubous Djagada, Dogorda, Naria, Kréda, Kécherda. Mogharba et Guédatfa se situent plutôt au centre dans le voisinage de Turkagoré et Téshem, tandis que les Miaïssa se répandent dans l'ouest jusqu'au Niger par delà Dira et Beurfou.

Habitat

Les Ouled Sliman anciens habitent une tente de nattes analogue à celle des Toubous du Manga, plus spacieuse et mieux aménagée pourtant. Ils n'ont pas de ressources plus considérables mais un goût plus aigu du confort.

(1) Il faut bien distinguer Minimini de Métiméti. Métiméti est le nom donné par les Toubou aux Touareg des Ajjers.

(2) Distinguer aussi les Guédatha qui constituent une fraction alliée des Ouled Sliman, des Guédatha qui sont l'un des éléments de la fraction Miaïssa.

TABLEAU 28 : *Fractions et feux chez les Arabes Ouled Sliman*

Fractions	Feux	Appellation	Emplacement
Chérédat	#	Chérédi	Joue droite
Jébaïr	↑	Jbour	Joue gauche
Guédafsa	○	Halouga	Joue droite
Mogharba	↗	Médra	Encolure à droite
Miaïssa	∥	Garma	Chanfrein
Zoueya	+	Fwessa	Joue droite
Worfalla }	↘	Mboudouri	Joue droite
	∧	Mboudouri	Cuisse gauche

Genre de vie

On commet une erreur aussi grave en considérant les Ouled Sliman comme des nomades qu'en rangeant les Bou-douma et certains Maba par exemple parmi les sédentaires. Sans doute sont-ils des éleveurs exclusifs et qui se consacrent surtout à l'élevage du chameau, mais la mobilité des campements est moins que médiocre : on ne s'écarte pas du même puits et les déplacements qui sont effectués à raison de trois ou quatre chaque année sont seulement de courts bonds sur les crêtes alentour dans le but de fuir la saleté entretenue par le troupeau. Il ne faut rien moins qu'un éboulement de puits pour provoquer des déplacements plus considérables ; et encore, on va au plus près, dans la cuvette voisine, pour y opérer un nouveau forage.

Ces puits de la lisière nord du Manga sont relativement profonds : vingt mètres en moyenne. Ils commencent à poser un problème très grave : naguère encore ils étaient forés et entretenus par des esclaves ; ceux-ci disparus, l'Ouled Sliman va être obligé de se livrer à cette besogne qu'il juge infâmante et si, comme cela est possible, il n'y consent pas, il ne lui restera pas d'autre solution que celle de gagner le Bahr-el-Ghazal ou la limite sud du Manga où la nappe d'eau est plus facilement accessible.

TABLEAU 29 : Répartition du bétail chez les Arabes Ouled Sliman

Population	Fractions	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + Caprins
500	Chérédat. . .	800 (160)	50 (10)	10 (2)	650 (130)	100 (20)
600	Jébaïr . . .	1 600 (260)	60 (10)	20 (3)	600 (100)	600 (100)
350	Guédatfa. . .	800 (230)	20 (6)	20 (6)	1 350 (360)	400 (115)
950	Mogharba . .	900 (95)	20 (2)	20 (2)	3 000 (315)	500 (50)
1 000	Miaïssa. . .	1 200 (120)	30 (3)	20 (2)	4 000 (400)	600 (60)
3 400	. . . Totaux . .	5 300	180	90	9 600	2 200
	Pourcentages . . .	95 à 260	2 à 10	2 à 6	100 à 400	20 à 115

Note. — Les Worfalla et les Zoueya constituent ici de toutes petites minorités qui sont mêlées aux fractions figurant sur ce tableau.

Tandis que les zébus ne s'écartent guère du campement où ils doivent rentrer chaque soir, les chameaux vivent toujours en azib dans un rayon de 50 kilomètres ; ils s'éloignent en hiver quand les abreuvements ont lieu tous les dix jours et se rapprochent en été quand ils se répètent de quatre en quatre jours. D'autre part, en hiver, les azibs se déplacent plutôt au sud du campement, à la lisière intérieure du Manga où l'on commence à trouver des acacias qui, à cette période, donnent des fruits, les caroubes, qui sont très appréciés du chameau, tandis qu'en été ils s'écartent vers le nord où les mouches et moustiques sont moins nombreux.

La plupart des Ouled Sliman vivent de façon assez prospère grâce au commerce de leurs chameaux, tout entier axé sur le Nigeria, et surtout grâce au transport des dattes et du sel qu'ils vont acheter dans les oasis sahariennes du Borkou et du Kawar et qu'ils revendent sur les marchés du Kanem.

Pourtant, les Chérédat et les Jébaïr, les grands guerriers d'autrefois, n'ont pas su se relever de la ruine où les a précipités la pacification française et l'abolition de l'esclavage. Ils sont restés de fiers seigneurs qui ne consentent à rien d'autre qu'à porter les armes : c'est ainsi qu'ils fournissent à l'administration ses contingents de goumiers ;

on peut dire que c'est là, avec le placement judicieux de leurs filles dans des familles plus riches, l'essentiel de leurs ressources.

LES ERREGAT OU ZEBALAT

Les Zébalat ne sont pas des Mahamid comme on le croit parfois, mais, depuis leur ancêtre Zabéli, ils constituent une branche issue de la même souche que les Mahamid (cf. tableau 31). Ils sont plus connus sous le nom d'Erregat que leur donnent les Tama au milieu desquels ils vivent en permanence. Ce sont eux que l'administration appelle les Arabes Tama.

Les campements Zébalat ne dépassent jamais les limites du Dar Tama. Longtemps, ils ont vécu rassemblés autour de Barareigne, à mi-chemin entre Guéréda et le massif de Maraoné. Depuis quelques années, la plupart d'entre eux ont abandonné cette région dont les ressources en eau et pâturage s'appauvrissaient pour s'avancer au sud. La plupart stationnent maintenant dans les cantons de Faré, Lima et Willé Kouré (cf. carte n° 24. C'est depuis moins de dix ans que de petits éléments Mahamid appartenant aux fractions Nadja et Ouled Hit sont venus d'Arada pour se mêler à eux. Au contraire, l'installation des Zébalat au Dar Tama est tellement ancienne qu'ils y jouent un certain rôle politique à la cour du sultan et qu'ils ont une place dans les rites d'intronisation de celui-ci. C'est un exemple unique au Tchad d'Arabes qui interviennent dans l'organisation d'une chefferie de paysans sédentaires.

Le Zébalat habite toujours une tente — choukkaba, circulaire plutôt qu'oblongue, mais il reste cependant attaché au même puits aussi longtemps que les ressources en eau et en pâturages sont suffisantes. Il reste ainsi cinq ans, dix ans, vingt ans sans se déplacer. C'est cependant un éleveur de chameaux ; ils ne possèdent jamais ni zébus, ni chèvres, mais quelques moutons parfois. Grâce à la latitude, à laquelle s'ajoute une altitude moyenne de 1 000 mètres, l'élevage du chameau peut prospérer sans qu'il soit besoin d'effectuer une transhumance quelconque. Pour 2 000 Zébalat on compte environ :

2 500	camelins	soit	125	pour	100
1 000	moutons	—	50	—	—
100	chevaux	—	5	—	—

C'est un médiocre cultivateur ; il cultive seulement du mil et juste pour satisfaire ses besoins. Si la récolte est

insuffisante il conduit un chamelon sur les marchés du Soudan (1) ; avec le produit de la vente, il achète étoffe et thé à des conditions bien plus avantageuses que de ce côté de la frontière. Cette étoffe, ce thé, à leur tour, sont portés sur le marché d'Am Zoer et échangés contre du grain. Le Zébalat se rend parfois à Abéché pour acheter le natron nécessaire à ses chameaux ; un troupeau de vingt chameaux exige quatre à six charges de natron chaque année à 2 000 ou 2 500 francs la charge ; cela fait 10 000 francs environ ; si l'argent lui manque, l'éleveur fait appel à une terre natronée qu'il peut ramasser librement à Marou ou à Toulé sur le canton de Kassiné.

Quoiqu'Arabe, le Zébalat est le plus mauvais des musulmans. Non seulement c'est un buveur de méristé qui rivalise avec le Tama, mais il ne respecte même pas le jeûne du Ramadan ; bien plus, on l'accuse couramment de profiter de cette période pendant laquelle, chez les voisins, la surveillance des troupeaux se relâche, pour commettre des vols de bétail.

Les mariages entre Zébalat et Tama ne sont pas rares et le type physique de ceux-là se soudanise de plus en plus, mais il n'y a pas cependant d'identité entre les deux éléments : l'un et l'autre se distinguent au premier coup d'œil. La femme Zébalat est très remarquable par un petit chignon qu'elle porte au sommet du front.

Les puits au Tama ne font guère que cinq mètres de profondeur. Comme le campement peut être éloigné de plusieurs kilomètres on se sert du chameau pour la corvée d'eau ; le Zébalat utilise non pas la jarre en terre cuite mais l'outre en peau, la guerba.

Tout comme les Tama, les Zébalat participent depuis quelques années à la cueillette de la gomme.

LES BENI HALBA

Il est difficile d'estimer le nombre des Arabes Béni Halba qui habitent le Ouaddaï tant cette tribu est morcelée et dispersée. On sait seulement que dans le district d'Abéché — le seul où les Beni Halba fassent l'objet d'un recensement distinct — on en compte près de dix mille. On les trouve encore nombreux sur le district d'Adré, mêlés aux sédentaires Asongori et Massalit, et en quantité moindre sur le district d'Am Dam.

(1) Un chamelon de trois ans vaut 12 à 15 livres au Soudan soit trois fois plus que sur les marchés du Ouaddaï.

Selon certaine tradition, les Beni Halba seraient entrés au Ouaddaï avec les Tounjour et auraient aidé ceux-ci à asseoir leur domination sur le pays. Or, c'est au xv^e siècle que les Tounjour se sont installés au Ouaddaï. Les Beni Halba seraient donc parmi les premiers Arabes — peut-être les premiers — à pénétrer dans le bassin tchadien. Ils comptent en tout cas parmi ceux dont le type physique est le plus soudanisé. A leur arrivée, les Beni Halba n'étaient pas musulmans, pas plus que les Tounjour, et cela vient confirmer dans une certaine mesure la thèse selon laquelle les Djoheïna auraient quitté l'Arabie pour ne pas subir la loi du Prophète.

Si, dans le passé, les Beni Halba ont eu une certaine puissance, joué un certain rôle, il n'en reste même plus le souvenir, malgré l'importance numérique qu'a gardée la tribu. On hésite même, en ce qui les concerne, à user du mot tribu qui suppose de la cohésion, tellement les membres épars de ce groupement ont perdu le souci de leur unité. Il est très probable qu'ils se rattachent à la noble famille des Ouled Rachid, mais les Ouled Rachid restés fidèles à leurs origines (Hamida, Zébada, etc...) renient ces parents pauvres qui vont jusqu'à contracter mariage avec des Massalit, ce qui constitue à leurs yeux une déchéance et une infâmie.

Et pourtant, les Beni Halba n'ont pas tous abdiqué leur condition de nomade. Certes, la plupart de ceux qui vivent sur Adré sont des semi-sédentaires malgré qu'ils habitent la tente-choukkaba ; ils sont presque toujours accolés à des villages de sédentaires, s'adonnent aux mêmes cultures que ceux-ci et ne possèdent guère que de petits troupeaux de vaches ou de chamelles. Certes encore, on trouve dans la banlieue d'Abéché des Beni Halba qui ont accédé à une relative aisance en se livrant depuis quelques années à la pratique du maraîchage. Mais il reste que la plupart des Beni Halba — ceux des districts d'Abéché et d'Am Dam sont des semi-nomades et des nomades qui font très souvent des cultures de mil mais dont l'activité essentielle consiste à conduire leurs troupeaux — vaches surtout et secondairement chamelles — depuis Biltine au nord jusqu'au Bahr Azoum au sud. Certains d'entre eux ont ainsi un genre de vie qui les identifie aux Mahamid. Il n'y a pas de cloison étanche entre ces diverses catégories : tel Beni Halba de l'est pourvu que la chance lui sourie et que son troupeau grossisse reprend la vie de nomade entre Arada et le Dar Massalit ; tel autre de l'ouest, ruiné par une épizootie par exemple, se fixe à Abéché et vient y grossir le noyau des jardiniers jusqu'à ce qu'un retour de fortune lui permette de s'évader à nouveau. Cet espoir qui anime le

plus misérable des Beni Halba de retourner un jour dans la bienheureuse cohorte des nomades, le distingue des Terdjem et autres Mahadi, et s'exprime peut-être dans le fait qu'il n'abandonne jamais la tente-choukkaba aussi délabrée qu'elle soit pour la hutte de paille qui consacrerait une abdication sans retour.

LES ARABES OULED ZILOUD

Les Arabes Ouled Zioud — on dit plus couramment les Zioud — constituent une fraction des Ouled Rachid (cf. tableau n° 33). Un certain nombre d'entre eux sont mêlés à leurs cousins Hamida et partagent avec eux la vie des nomades entre les 15° et 12° parallèles. Ceux qui nous intéressent ici sont des semi-nomades qui restent le plus souvent enfermés dans les limites du Dar Zioud.

Le Dar Zioud — le pays des Zioud — s'étend au nord d'Oum Hadjer ; il est centré sur Am Sak et comprend notamment la moitié orientale de l'Amberkaï. Les habitants du Dar Zioud ont pour voisins : les Kouka et les Massalat au sud ; les Ratanine au nord ; les Maba et les Kabka du Dar Hibel à l'est ; les Bornou à l'ouest.

On rencontre encore au Dar Zioud quelques villages de huttes en paille, mais la plupart ont été récemment abandonnés et nulle part ailleurs peut-être on n'assiste à une aussi spectaculaire mutation du sédentaire qui devient nomade. Dans les villages qui subsistent encore, on compte généralement une minorité de huttes entretenues et habitées tandis que la majorité ont leur toit affaissé et sont désertes. Les anciens occupants ont, au cours de la dernière décade, adopté la tente en nattes. La transformation se poursuit sous nos yeux et on nous a cité le cas de tel Zioud qui en 1956, favorisé par une récolte de mil exceptionnelle alors que les grands producteurs du sud connaissaient la disette, vendit sa récolte au prix fort et la convertit en un troupeau de douze vaches. C'était suffisant pour permettre à la mutation de s'opérer.

Aussi longtemps que son troupeau ne dépasse pas vingt-cinq à trente têtes, le Zioud ne quitte guère son pays ; à chaque hivernage, il revient sur son ancien village et ensemeince son champ de mil ; il cultive même un peu de sorgho. En somme, il connaît exactement le même genre de vie que son voisin Ratanine. Mais son objectif reste de faire grossir son troupeau et quand il possédera plus de cinquante têtes, il rejoindra ceux de ses frères qui noma-

disent entre Kharma et l'ouadi Haddad au nord, le Dar Médogo et le Dar Moubi au sud.

Le Dar Zioud n'est pas seulement peuplé d'Arabes Zioud mais aussi de petites minorités très diverses venues de tous les points de l'horizon et surtout de l'est. Ces minorités, par suite des mariages intertribaux et du genre de vie qui est commun à toutes, ont de plus en plus tendance à se fondre pour constituer un ensemble homogène. Voici la répartition approximative des éléments qui forment ensemble ce que l'administration appelle le canton Zioud :

Arabes Ouled Zioud.....	7 000
Kouka	1 700
Maba	1 200
Arabes Salamat	600
Tounjour	500
Arabes Chérafa.....	400
Zagawa	200
Billala	200
Djellaba	200
Guimir	100
Tama	100
Arabes Khozam.....	100
Arabes Mahamid	100

Au total : 12 400 individus

qui possèdent ensemble :

25 000 zébus	soit 200	pour 100
1 500 chameaux	— 12	—
20 000 moutons et chèvres..	— 160	—
800 chevaux	— 7	—
5 000 ânes	— 40	—

¶ Nous avons déjà vu à peu près les mêmes populations qui composent, à l'est et à l'ouest du Dar Zioud, les cantons D.H.O.K. et Sédamis.

LES RATANINE

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Ratanine occupent dans le nord d'Oum Hadjer une région à cheval sur le 14° parallèle et comprise entre les méridiens 19 et 20. Ce sont les semi-nomades les plus septentrionaux de tout le Tchad central.

Ils sont bordés par des populations qui connaissent un genre de vie à peu près semblable au leur : Arabes Zioud au sud, Bornou du Dar Missirié au sud-ouest, Maba et

Kabka à l'est sur le Dar Hibel et l'ouadi Kibit. Au nord et à l'ouest s'étendent les immenses espaces du Mortcha occupés seulement pendant trois mois chaque année par des Arabes nomades des tribus Missirié et Ouled Rachid.

Origines et langue

Les Ratanine sont la résultante d'une migration ancienne à partir du massif du Dourène au Dar Zagawa. En arrivant à l'Hadjer Djombo qui est situé au centre de leur habitat actuel, ils trouvèrent des Kouka qui furent refoulés vers le sud jusqu'à la Batha.

Ratanine est une appellation imaginée par les Arabes ; elle est dérivée de ritâna, terme dont se servent les Arabes pour désigner toute langue qui leur est étrangère. Ratani — au pluriel Ratanine, — c'est un individu, une peuplade, qui parlent une langue propre, distincte de la langue arabe. Au féminin, on dit : une Rataniyé, des Rataniyat. C'est pour obéir à l'habitude prise par l'administration que nous écrirons : un Ratanine, des Ratanine — encore que bien souvent on écrive des Rataniés, le Dar Ratanié.

Ceci dit, on trouvera paradoxal que les Ratanine d'aujourd'hui ne connaissent aucune autre langue que la langue arabe. Mais ils conviennent eux-mêmes qu'ils ont reçu ce nom à une époque lointaine où leurs ancêtres ne parlaient que la langue zagawa. Cette dernière langue est tout à fait oubliée, de même que les relations entre Ratanine et populations du Dar Zagawa sont depuis longtemps complètement abolies.

L'origine zagawa des Ratanine n'est pas discutable cependant et on la trouve par exemple dans le fait que les Maba se servent encore pour désigner les Ratanine du terme Dourène ou Dourane qui est le nom de leur pays d'origine, tandis que les sédentaires du sud disent plutôt Nas Djombo, les gens du Djombo.

On peut noter encore que cette migration des Ratanine à partir du Dourène a suivi la même direction sud-ouest que celle des Mimi, mais tandis que ceux-ci s'arrêtaient au nord-est de Biltine, ceux-là continuaient leur mouvement le long de l'ouadi Enne.

Habitat

Jusqu'à une époque récente, les Ratanine habitaient des villages fixes de huttes en paille. Le dernier de ces villages, Diarin, a été abandonné en 1950 parce que les troupeaux en grossissant imposaient la transhumance. Abandonner est trop dire pourtant : en fait, non seulement les champs alentour continuent d'être cultivés mais encore, on trouve sur les anciens emplacements une multitude serrée de

dabangas qui se dressent en plein air, protégées seulement par un étui en cannes de mil et gardées en permanence par quelques vieillards qui s'abritent encore sous la hutte de paille — deux ou trois huttes, pas plus, pour chaque emplacement. Tous les autres habitants ont essaimé en adoptant la tente en nattes de doum.

Genre de vie

En 1947, les fériks ratanine avaient déjà pris l'habitude de transhumer entre le Dar Moubi au sud et l'ouadi Haddad au nord, quand éclatèrent les sanglantes batailles opposant, la sagaïe au poing, Missirié et Ratanine. Comme d'habitude, la raison du conflit résidait dans les déprédations répétées commises par les troupeaux des nomades dans les champs des cultivateurs ; mais, en l'occurrence, il prit une particulière ampleur ; les deux clans tout entiers s'engagèrent et l'affaire se solda par plusieurs centaines de morts plus nombreux d'ailleurs du côté Missirié tant la cohésion des Ratanine se révéla remarquable. Ces événements qui comptent, dans les annales du Tchad, comme les plus meurtriers qu'on ait eu à déplorer depuis la pacification, devaient entraîner l'application de mesures destinées à éviter leur retour. L'administration précisa les limites du Dar Ratanine, il fut entendu que les nomades Missirié ne devaient pas pénétrer dans ces limites et emprunteraient désormais dans leur mouvement de transhumance deux couloirs extérieurs, celui d'Angoteur à l'ouest, celui d'Argout à l'est ; de leur côté, les Ratanine ne devaient pas franchir l'ouadi Enne au nord, l'ouadi Batha au sud ; en outre, pour faire respecter ces prescriptions, le poste d'Haraze, abandonné depuis la pacification, était réoccupé par un détachement monté.

Les relations entre les deux adversaires sont aujourd'hui redevenues meilleures, le poste d'Haraze a pu être de nouveau évacué en 1956 et les mesures prévues sont maintenant appliquées avec plus de souplesse.

Quoiqu'il soit resté très attaché à la culture de ses champs, le Ratanine est devenu un éleveur de zébus de plus en plus prospère. Depuis vingt à vingt-cinq ans, il s'adonne même sur une petite échelle à l'élevage du chameau.

Pour un total de 16 000 Ratanine, on compte :

50 000 zébus	soit 310 pour 100
1 500 chameaux	— 9 —
17 000 moutons et chèvres..	— 105 —
1 200 chevaux	— 7 —
3 000 ânes	— 18 —

Au début de la saison des pluies, en juillet, les fériks se

rassemblent autour de leur village d'attache en vue des semailles. Fin juillet, les semailles terminées, les troupeaux se rendent sur l'ouadi Haddad. En septembre, ils regagnent le Djombo ; ils y stationnent au début de la saison sèche aussi longtemps que les puits temporaires, profonds de cinq à dix mètres, le permettent ; mais ceux-ci sont toujours taris avant le retour de la saison chaude ; alors, les troupeaux, s'ils sont peu importants, se rassemblent autour des saniés, puits permanents profonds de soixante mètres, ou bien, s'ils sont trop nombreux, descendent sur la rive nord de la Batha, dans l'Amberkaï, entre Oum Hadjer et Am Sak.

De plus en plus, c'est la deuxième tendance qui l'emportait et cela pour deux raisons : la première, c'est que les troupeaux croissent en nombre ; la deuxième, c'est que la main-d'œuvre servile spécialisée dans le forage et la remise en état des saniés a disparu. Le dernier sanié creusé le fut en 1938 sur Bir Douane, 10 kilomètres au nord d'Haraze. Depuis 1954, l'administration a pris à son compte la création de saniés nouveaux en faisant appel à des moyens mécaniques modernes. Cette mesure a provoqué le renversement de la tendance chez les semi-nomades, mais nous verrons qu'elle n'a pas atteint son but principal qui était de retenir dans le nord une partie des grands nomades. On ne peut s'en étonner : les semi-nomades qui cultivent le mil en assez grande quantité ne trouvent pas d'inconvénient grave à rester dans le nord du moment que les ressources en eau y deviennent suffisantes pour leurs troupeaux qui sont toujours d'importance moyenne ; mais les nomades qui ne cultivent pas ont un besoin vital des traditionnels échanges avec les paysans du sud, sans compter que l'importance considérable de leurs troupeaux ne peut s'accommoder de puits de soixante mètres non pourvus de moyens mécaniques d'adduction de l'eau.

Les chameaux effectuent une transhumance différente de celle des zébus. Ils montent pendant l'hivernage jusqu'à l'ouadi Haddad mais ne dépassent guère l'ouadi Kibit à la saison sèche. Pourtant, comme ils sont peu nombreux, ils ne constituent pas un deuxième échelon véritable : généralement les chameaux d'un même fèrik sont réunis et confiés à quelques bergers qui sont remplacés par roulement par l'une et l'autre tentes.

Moutons et chèvres en nombre à peu près égal ont le même sort que les zébus.

Le chameau est surtout réservé pour le trafic du natron que l'on va chercher à Largeau à la fin de l'hivernage, à Sâ pendant la saison sèche. Le bœuf porteur assure les transports de grains au marché, la traction du dellou sur les

saniés, le transport de la tente. L'âne est plutôt affecté à la corvée d'eau entre le puits et la tente.

Les Ratanine cultivent surtout du mil — nous avons vu par exemple un fèrik de quatre tentes qui avait ensemencé un espace de dix hectares, — mais ils sèment aussi du doura et même, si les pluies ont été assez abondantes, du sorgho dans la partie inférieure de l'ouadi Enne, sur les nagas autour de Mograne. Les champs de coton qui naguère encore étaient entretenus sont maintenant abandonnés.

La pratique du chekhalla est connue chez les Ratanine, mais elle n'intéresse plus que les rares individus qui ne possèdent aucun bétail.

A l'occasion, le Ratanine se rend sur l'ouadi Haddad pour chasser l'antilope oryx, la gazelle dama, l'autruche. C'est une petite expédition qui dure deux jours et qui met en ligne une dizaine d'hommes montés à cheval. Le gibier est forcé à la course et achevé à coups de sagaie. Le safarok est inconnu ; les armes habituelles sont celles du pasteur : poignard fixé au coude, lance et sagaie.

Aspects sociologiques

La majorité des Ratanine est monogame, quelques-uns sont bigames, mais la répudiation est fréquente et on rencontre des vieillards qui ont eu une dizaine de femmes successives. Ils se marient surtout entre eux, mais aussi avec leurs voisins Maba, Bornou, Kabka, Arabes Zioud. Les unions avec les Missirié ont cessé depuis les événements de 1947.

Chez les Ratanine, autant qu'ailleurs, on est frappé par la grande proportion de jeunes enfants qu'on rencontre dans les fèriks, mais il faut se défier d'une observation superficielle et retenir que les jeunes enfants sont les seuls à être tous toujours présents à la tente et qu'en même temps ce sont les plus curieux et les plus disposés à venir à la rencontre d'un étranger. Pourtant voici un exemple significatif pris au hasard ; il s'agit d'un petit fèrik de trois tentes : Bogui (50 ans environ), son fils Issein (25 ans) et son neveu Issa (30 ans). Bogui a deux femmes ; avec la première, il a eu 6 enfants dont 3 sont vivants, avec la seconde quatre, tous vivants — Issa et Issein, chacun avec une femme unique, ont respectivement quatre et trois enfants tous vivants.

Aspects économiques

Voici les marchés fréquentés par les Ratanine :

Am Sak : sel, natron, dattes, nattes, viande de chasse ;

Kunjuru : achat de chameaux, vente de zébus ;

- Abéché : achat de zébus, vente de chameaux ;
 Mangalmé : achat de mil quand la récolte au Dar Ratanie est insuffisante ;
 Assafik : divers.

LES CHARFADA

Les Charfada sont une petite communauté de Toubous égarés en plein centre du Ouaddaï. Il s'agit de Kréda et de Kécherda du Bahr-el-Ghazal qui se sont arrêtés là au retour du pèlerinage à La Mecque, au début du XIX^e siècle, en tout cas à une époque où le sultan du Ouaddaï était encore installé à Ouara.

Charfada qui devrait s'écrire Sarafada, du mot arabe saraf qui signifie la source, traduit le fait que le premier noyau élit domicile près d'une source, dans le pays des Asongori. On les trouve encore là entre Molou et Miélé mais ils ont aussi essaimé chez les Massalit et chez les Mararit. Au total, tout cela fait environ un demi-millier d'individus.

Ce sont des gens pauvres qui possèdent de petits troupeaux de zébus, ânes, moutons, chèvres, quelques chameaux aussi avec lesquels ils se rendent dans les palmeraies du Borkou et aux salines de Démi. Ils s'abritent sous la tente en natte ou bien sous la choukkaba et transhument pendant l'hivernage jusque dans la région d'Arada. A la saison froide, ils ne descendent guère au sud du parallèle d'Adré, sur des emplacements où ils cultivent des champs de doura et de mil gardés durant les pluies par les vieillards.

Bien qu'ils soient depuis plusieurs générations complètement détachés du monde toubou, ils ont gardé un type physique très accusé et continuent à parler le dazaga avec la même facilité que la langue arabe. Ils contractent mariage avec les Arabes voisins, jamais avec les sédentaires.

Avec les Noarma, les Charfada sont les seuls Toubous qui ont pris l'habitude arabe de toujours garder la tête nue ; le chèche quand il existe est porté autour du cou.

Les Charfada sont représentés au Soudan par une seule famille qui a quitté le district d'Adré en 1956.

Les Charfada sont un bel exemple de l'étonnante vitalité que garde un tout petit noyau toubou assailli par de multiples influences étrangères.

D. — Les nomades

Type : LES ARABES NOMADES DU TCHAD CENTRAL

LES ARABES NOMADES DU TCHAD CENTRAL

Origines

Les Djoheïna sont tous issus d'un lointain ancêtre Abdoullaï ibn Ounès el Djoheïni originaire du Hedjaz. Parmi ses descendants, il y eut un certain Djounet que les Djoheïna du Tchad s'accordent à considérer comme leur ancêtre commun. C'est peut-être lui qui amorça le mouvement de migrations vers le centre africain à partir de l'Égypte tandis que ses descendants gagnant toujours vers le sud atteignirent le Kordofan où ils ont longtemps stationné avant de poursuivre leur route vers le Darfur et le Ouaddaï. Leur apparition dans le bassin du Tchad remonte environ au xv^e siècle mais c'est seulement avec la mainmise d'Abd el Krim ben Djamé sur le Ouaddaï, au xvii^e siècle, qu'elle prend toute son ampleur et que les premiers éléments atteignent à l'ouest les rives du Chari. Cette longue migration s'est toujours poursuivie par lente infiltration, plutôt que par vagues successives, jusqu'au début du xx^e siècle. Elle s'est à peu près stabilisée avec l'occupation française.

Le terme de Djoheïna, s'il est encore connu des intéressés, n'est plus jamais utilisé couramment et ne traduit aucune solidarité véritable. La vieille famille qu'il désigne s'est tellement multipliée et ramifiée que, selon un processus normal chez tous les Arabes, elle a donné naissance à des tribus nouvelles qui chacune a une personnalité bien particulière. Par exemple, tout le monde connaît les Ouled Himet, mais on ignore souvent qu'ils sont un rameau des Ouled Hémat lui-même issu des Djoheïna. De même, on ne sait pas toujours que les Awazmé sont tout simplement une branche des Missirié. Pour faire le point dans ce domaine, nous pouvons passer en revue les tribus Djoheïna actuellement les plus importantes et les plus vivantes :

— la grande tribu des Ouled Rachid se subdivise en quatre branches : les Zébada et les Hamida dont les moukhals passent dans le voisinage du lac Fitri ; les Zioud qui, la plupart, sont centrés sur Am Sak, au nord d'Oum Hadjer ; les Azid qui constituent ce qu'on appelle les Ouled Rachid d'Abou Déïa. Les Terdjem, les Mahadi, les Korobat

TABLEAU 30 : *Importance comparée des tribus d'Arabes Noirs*

Tribu	Importance numérique	Genre de vie	Région d'appartenance
Khozam de l'ouest	10 000	semi-sédentaire (1)	Chari-Baguirmi (Nord)
Dagana	3 000	»	
Assalé	10 000	»	
Salamat, Hémat, Ouled Rachid, etc.)	120 000	»	Chari-Baguirmi, Salam, Guéra.
Terdjem et apparenté)	5 000	»	
Hassaouna	6 000	semi-nomade	Ouadaï Kanem
Errégat	2 000	»	Ouadaï
Béni-Halba	15 000	»	
Ouled Zioud	8 000	»	nomade
Ouled Rachid	22 000	»	
Diaatné	10 000	»	
Khozam	6 000	»	Batha
Ouled Himet	5 000	»	
Missirié	60 000	»	Ouadaï
Mahamid	26 000	»	
Divers citadins	10 000	sédentaire	
Total	318 000		

(1) Ces Arabes semi-sédentaires font d'autre part l'objet du tableau n° 17.

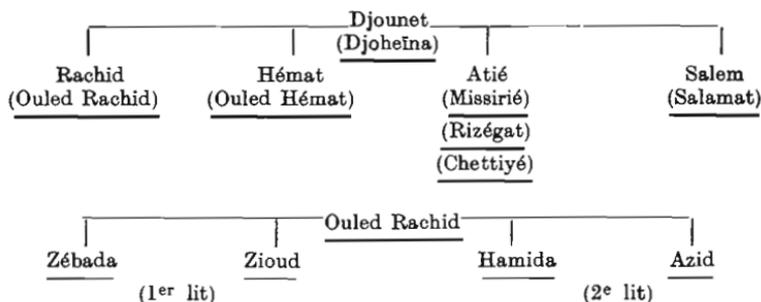
du Ouadaï sont des rameaux pauvres détachés des Ouled Rachid. Les Béni Halba appartiennent probablement à la même souche Ouled Rachid dont ils sont séparés depuis longtemps ;

— les Ouled Hémat sont encore connus sous ce nom dans la région à l'est d'Am Timan ; mais ils ont surtout donné naissance aux Ouled Himet du Har oriental ; aux Diaatné dont le moukhal se mêle à celui des Zébada et traverse le 13° parallèle à l'ouest du lac Fitri ; aux Salmaniye qui sont maintenant intégrés aux Missirié. Les Ouled Oumar que l'on rencontre au Dar Kenga sont un rameau détaché des Diaatné ;

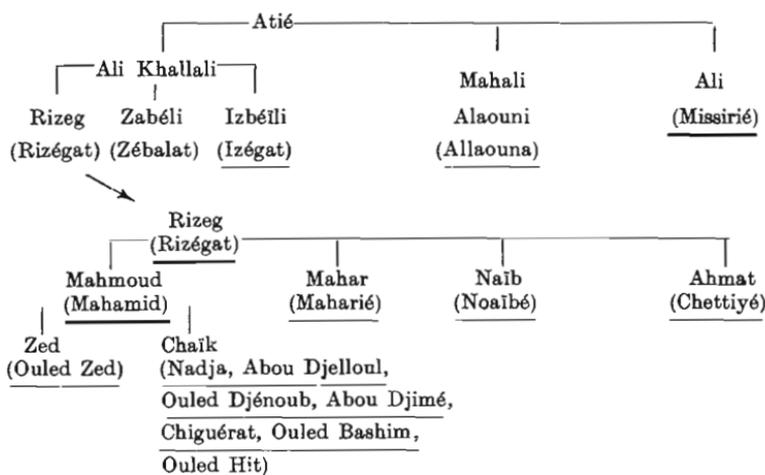
— les Missirié constituent une tribu très ancienne restée à peu près soudée et c'est pour cela qu'ils sont nombreux « comme des sauterelles » ; leurs moukhals encadrent Oum Hadjer à l'est et à l'ouest. Les Awazmé qui sont recensés, partie sur le district d'Oum Hadjer, partie sur le district d'Am Dam, ne sont rien d'autre qu'une fraction Missirié. Les Outourié du Ouadaï sont un rameau pauvre, peut-être bâtard, des Missirié ;

TABLEAU 31 : *Les tribus et fractions Djoheïna*

Quand ils ne sont pas soulignés, les noms sont ceux d'ancêtres éponymes ; quand ils sont soulignés d'un trait gras, il s'agit de noms de tribus ; quand ils sont soulignés d'un trait fin, il s'agit de noms de fractions.



Principales fractions Ouled Hémat : Diaatné
Ouled Himet
Salmaniyé



Principales fractions Salamat : Yessiyé
Ouled Ali
Ouled Moussa
Chérafa
Siféra

Appartiennent aux Ouled Rachid : les Terdjem, les Mahadi, les Korobat
et peut-être les Béni Halba.

aux Missirié : les Awazmé et les Outourié.

aux Diaatné : les Ouled Oumar.

TABLEAU 32 : Feux utilisés par les tribus arabes du Tchad central

Tribu ou fraction	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
<i>Ouled Rachid Zébada</i>				
Ouled Nour . . .	✕	Achbour	Ergot du coq	Cuisse droite
Milékat	↑	Roumacha	?	Encolure à droite
d°		Tamrat	Dattiers jumeaux	d°
O. Am Bada . . .	⋈	Lamalif	Lettre arabe	Flanc droit
Masalit	∩	Roumacha	?	Encolure à droite
<i>Ouled Rachid Hamida</i>				
Fadélié	┌	Kadanka	Houe	Encolure à gauche
O. Mogdam . . .	(Hillal	Lune	Épaule à droite
Diaatné O. Malik .	⋈	Lamalif	Lettre arabe	Encolure à droite
Ouled Himet . . .	└	Chibé	Fourche	Encolure à gauche
Khozam	≡	Galaït	Trait, barre	Encolure à droite

— les Mahamid, les Maharié, les Noaïbé, les Chettiyé qui nomadisent à travers le Ouaddaï sont des rameaux-frères appartenant à la même branche Rizégat ;

— les Salamat comprennent aussi bien les Yessiyé qui s'étendent entre les rives du Chari et Bokoro, les Ouled Ali du Dagana, les Ouled Moussa demeurant entre Bokoro et N'Gama, les Siféra qui nomadisent avec les Ouled Rachid Hamida, les Chérafa du Ouaddaï. Mais on connaît encore sous le nom de Salamat ceux d'entre eux qui habitent au sud-ouest d'Am Timan, dans l'intervalle entre Ati et le lac Fitri et sur le Chari inférieur.

Les Khozam ne figurent pas dans cette longue énumération. Ce n'est pas un oubli : les informateurs s'accordent généralement pour affirmer que les Khozam ne sont pas des Djoheïna et qu'ils se distinguent entre tous les Arabes

du Tchad par leur origine qoreïchite. Nous avons déjà vu, chez les semi-sédentaires, ceux d'entre eux qui habitent des villages de huttes au sud-est de Massakori, mais plus nombreux encore sont ceux qui, entre le lac Fitri et Abéché, partagent le même sort que les nomades Ouled Rachid et Mahamid auxquels ils sont mêlés.

Nous avons réuni dans ce chapitre pour les étudier ensemble : la grande majorité des Ouled Rachid Zébada et Hamida, ceux des Khozam et des Zioud qui vivent avec ces Ouled Rachid, les Diaatné et les Ouled Himet ; en somme ce qu'on appelle parfois les Arabes de Djédaa parce qu'ils sont recensés dans le district nomade de l'ouadi Rimé qui a son chef-lieu à Djédaa. Il serait plus convenable de les appeler les Arabes du Fitri car le lac Fitri se trouve au centre même de tous leurs parcours de transhumance.

Administrativement, ces Arabes se répartissent en cinq chefferies :

les Ouled Rachid	avec	22 000	individus
les Diaatné	avec	10 000	—
les Khozam	avec	6 000	—
les Ouled Himet	avec	5 000	—
les Salamat Siféra	avec	2 000	—
			au total : 45 000 individus

Zones de parcours

Selon certaine tradition, l'Ambarkaï a longtemps joué le rôle d'un berceau d'accueil pour les Arabes venant de l'est. Il n'est pas étonnant que les nouveaux immigrants aient franchi d'un bond la région montagneuse du Dar Ouaddaï, peu sûre sans doute, pour s'arrêter un peu à l'écart de la lisière occidentale dans cette grande plaine argileuse qui s'étend à l'ouest d'Oum Hadjer et qui chaque année, après les pluies, produit de grandes quantités de kreb et de riz sauvage dont le nomade profite comme d'une manne. Après cette longue halte, les Arabes ont essaimé vers l'ouest en restant au voisinage nord du 13° parallèle. C'est là qu'ils ont colonisé, aux dépens des Kouka, ce chapelet de fiefs que certaines cartes appellent encore le Dar Khozam centré sur Korkor, le Dar Diaatné, centré sur Keitma près d'Ati, le Dar Zébada centré sur Himédié, le Dar Hamida centré sur Kabro, le Dar Missirié centré sur Kounjar, le Dar Zioud centré sur Am Sak. Des informateurs, au Ouaddaï, prétendent parfois que c'est le sultan d'Abéché qui a distribué ces terres aux Arabes ; il est plus que probable que, si le sultan est intervenu dans ce partage, ce fut pour assumer le rôle d'un arbitre choisi par les parties. N'importe ; ce qu'on retiendra, c'est que les tribus arabes ont considéra-

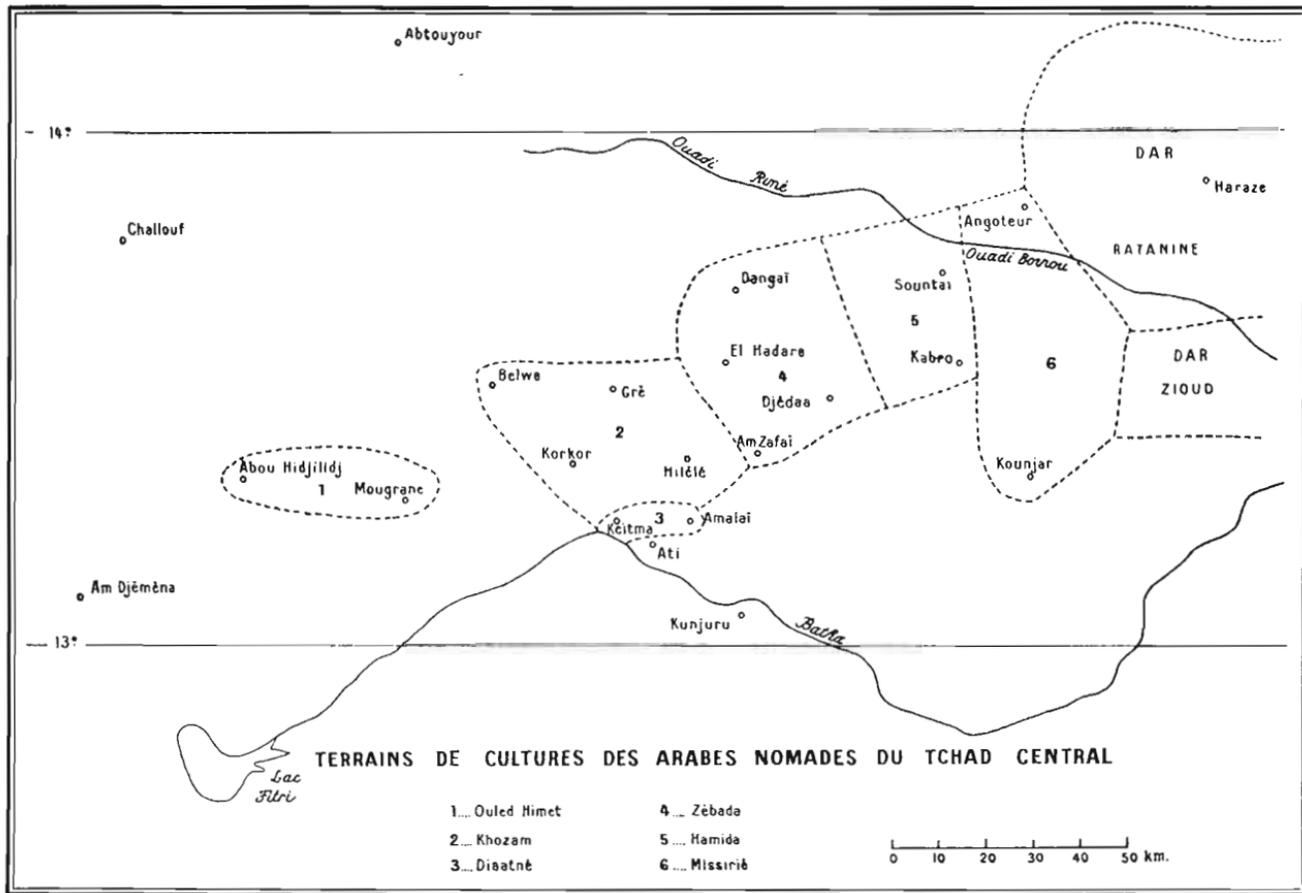
blement élargi ces petits domaines pour s'étendre maintenant, au gré de la transhumance, tantôt vers le nord à travers le Mortcha d'où les Noarma se sont retirés, tantôt vers le sud parmi les paysans noirs. Et si ces anciens domaines méritent quand même d'être signalés et situés, c'est parce que, dans leurs limites, les nomades au passage se livrent encore parfois — mais de moins en moins — à la culture du mil. Pourquoi cette régression ? Parce que les troupeaux se sont multipliés depuis vingt-cinq ans ? Sans doute ; mais surtout parce que dans le même temps, le contingent d'anciens esclaves a presque complètement disparu.

Ces anciens domaines ont gardé un autre intérêt. Du moment que les nomades y avaient leurs terrains de culture, ils constituaient pour les campements en déplacement un lieu de passage forcé et imprimaient à l'itinéraire des moukhals une marque qu'ils ont conservée à des nuances près.

Moukhal — qu'on devrait écrire plutôt moukhaal — est un terme arabe dérivé d'une racine qui signifie se déplacer, décamper. On retrouve la même racine dans le mot khaal qui désigne la selle. Un moukhal, c'est un itinéraire suivi par des nomades en transhumance.

Chez les Arabes nomades du Fitri, on distingue essentiellement deux moukhals principaux. Le premier, le moukhal oriental est emprunté surtout par les Ouled Rachid Hamida et les Salamat Siféra ; il part de Kharma au nord fin septembre, traverse l'ouadi Haddad, gagne Sountaï en octobre, Kunjuru en novembre avant de s'étaler à travers le pays des Médogo. Le deuxième, le moukhal occidental est suivi par les Diaatné, les Ouled Himet, les Ouled Rachid Zébada, les Khozam ; il comporte davantage de nuances : les Diaatné passent la saison sèche au voisinage du Fitri et sur Abourda ; à partir de juin ils accompagnent la montée du « fit » (1) vers le nord en passant par l'ouest du lac Fitri, Am Djéména, la lisière est du Har, le Guetti, et débouchent en août sur le Goz Guerki. Les Ouled Himet passent aussi l'hivernage sur le Guetti, le Guerki, Solafou ; ils ont le même moukhal que les Diaatné mais nettement plus court puisqu'ils ne dépassent pas au sud la limite méridionale du Har — les Zébada et les Khozam stationnent durant la saison sèche dans le nord du lac Fitri, notamment sur Gabeur ; dès les premières

(1) Le « fit » ou F. I. T., front intertropical, est le nom que les météorologistes africains donnent à la limite des pluies. Cette limite se déplace par le jeu des alizés dans le sens des méridiens. Dans la partie du Tchad qui nous occupe, le « fit » apparaît fin juin, il franchit le 13^e parallèle vers mi-juillet, atteint le 16^e un mois plus tard mais ne va pas au-delà ; il se replie aussitôt vers le sud pour passer de nouveau le 13^e parallèle vers la mi-septembre.



pluies, ils s'acheminent vers Iféta, puis Karcha dans le Dar Khozam ; à Fantaga, ils se séparent en deux courants : l'un gagne le Guetti par Am Sougour à l'ouest, l'autre l'ouadi Haddad par Sarné à l'est. Bien entendu, ces itinéraires, rapidement dégagés, ne tiennent pas compte de fantaisies nombreuses : par exemple, certains Siféra s'avancent au sud jusqu'à Melfi et Abou Deïa ; c'est la limite la plus méridionale atteinte par des Arabes du Fitri ; les Khozam de la fraction Riguié atteignent parfois le voisinage du Chari dans la région de Massénià ; quelques Ouled Himet ont l'habitude de se rendre à l'ouest jusqu'à la lisière du Dagana ; mais ce ne sont là que des exceptions, intéressantes quand même car elles situent bien les limites des zones de parcours.

Ces moukhals quels qu'ils soient, quelles que soient les variantes qu'ils offrent parfois ne doivent pas faire perdre de vue la grande règle à laquelle ils obéissent toujours et qui est commandée par les saisons :

1° Saison des pluies : au Mortcha. Deux échelons : un échelon zébu qui stationne sur l'ouadi Haddad et le Guetti, entre les 14° et 15° parallèles ; un échelon chameau qui s'avance au Goz Guerki et surtout sur Mafazé et Kharina au voisinage du 16° parallèle. Il s'agit partout de régions absolument dépourvues de puits et dont les seules ressources en eau sont les mares que les pluies remplissent en juillet-août et qui sont taries dès septembre-octobre ;

2° Saison sèche : l'échelon zébu tout entier séjourne au sud du 13° parallèle (1) ; les Arabes se mêlent alors aux sédentaires Bilala, Médogo et Kouka ; les plus gros troupeaux se concentrent dans la région d'Abourda entre le lac Fitri et Bokoro. L'échelon chameau s'attarde davantage dans le nord ; il passe souvent la saison froide sur l'ouadi Rimé et ne descend sur le Batha et le Médogo que lorsque les chaleurs en mars obligent à des abreuvements plus fréquents.

C'est entre ces deux saisons que se situent les deux moukhals : le moukhal sud-nord, rapidement conduit car il est comme une course-poursuite avec la pluie ; partir trop tôt c'est risquer de s'avancer avant que les pâturages du nord ne soient tout à fait reverdis ; au contraire, s'attarder dans le sud, c'est courir un autre risque, celui de voir la route coupée par les ouadis en crue ; or, entre ces deux dates limites, il ne s'écoule guère qu'une quinzaine de jours au milieu de juillet. C'est dire que cette montée au Mortcha ressemble à un rush au cours duquel les pas-

(1) Sauf pourtant chez les Ouled Himet qui ne dépassent pas le sud du Har, c'est-à-dire Mougrane.

teurs ne prennent pas le temps de monter la tente et s'abritent, à la halte, sous une simple natte. Le moukhal nord-sud est moins précipité. Il se déroule sur deux mois de septembre à novembre. On s'efforce de profiter jusqu'à la dernière goutte de l'eau des mares les plus septentrionales et, de la même manière, on s'attarde encore sur celles qu'on rencontre à la descente et qui sont approvisionnées pendant plus de temps, puisqu'elles sont situées dans des zones où la saison des pluies dure davantage. En outre, ceux qui avaient rapidement ensemencé leurs champs à la montée s'attardent pour la moisson, tandis que les autres s'arrêtent chez les paysans Kouka et Médogo pour les aider avec leurs bœufs porteurs à transporter le grain du champ au village. Cela n'empêche pas les uns et les autres de se livrer à la récolte du kreb et du riz sauvage qui ont poussé dans les dépressions et sur les rives des ouadis. Ce mouvement est ralenti encore par le souci qu'a le pasteur de ne pas pénétrer dans des zones, marécageuses encore, et qui pullulent d'insectes. Ainsi, Abourda ne sera atteint qu'en décembre quand les eaux se seront tout à fait retirées.

Habitat

Les Arabes nomades du Fitri s'abritent tous sous la tente de nattes du type toubou. Ils ne se servent jamais de la choukkaba comme beaucoup de leurs voisins du Ouaddaï mais seulement de la natte en doum qui est bien davantage appréciée. La raison en est simple : c'est que les plus belles doumeraies du Tchad se trouvent justement alentour du lac Fitri dans le triangle Ati-Am Djéména-Abourda et au Har.

Comme les déplacements sont bien plus fréquents et plus longs qu'au Kanem, la tente ici est souvent moins soignée et plus petite ; elle mesure en moyenne 5 mètres sur 2,50 m.

Durant l'hivernage, au Mortcha, le férik se présente en ligne, au sommet d'une dune dominant la mare voisine. A la saison sèche, dans la forêt sahélienne, il se forme en cercle avec, au milieu, une zériba de branches épineuses où, le soir, le troupeau est enfermé à l'abri des hyènes.

Genre de vie

On s'en doute, l'agriculture ne tient qu'une très petite place dans les activités de ces nomades. Ce sont avant tout des éleveurs : certaines fractions se livrent exclusivement à l'élevage du chameau, d'autres plus nombreuses pratiquent exclusivement l'élevage du zébu et du mouton, mais la majorité possèdent les trois espèces.

TABLEAU 33 : *Articulation de la tribu Ouled Rachid*

Fraction	Sous-fraction	Nombre de kachimbet	Zone de parcours pendant la saison sèche
Hamida .	Oumarat	3	Abou Déia; Bokoro
	Ewa	3	Bokoro; Massénia
	Ouled Abdelkrim	2	Am Dam; Abou Déia
	Ouled Moussa	2	Bokoro; Ati; Mongo
	Fadélié	2	Ati; Mongo
	Kabro	1	Abou Déia
	Awarné	1	
	Aradip	1	Ati; Mongo; Abou Déia
	Mibéglat	1	Ati; Bokoro
	Ouled Mogdam	1	Ati; Massénia; Bokoro
	Ouled Abdelali	1	Ati; Mongo
	Sountaya	1	
	Al Acouyé	1	
	Abkosti	1	Djédaa; Ati
	Ouled Awané	1	
	Milékat	9	Ati; Oum Hadjer; Moussoro
	Ouled Himet	3	
	Masalit	3	Ati; Bokoro; Massénia
	Ouled Nour	2	Ati; Bokoro
	Ouled el Aggar	2	
Ouled Inan	2	Djédaa; Ati	
Zébada .	Ouled Abou Zéïd	1	Djédaa; Ati; Bokoro
	Ouled Habið	1	Djédaa; Ati; Oum Hadjer
	Ouled Am Badda	1	Ati, Oum Hadjer; Bokoro
	Ouled Chidéré	2	Djédaa; Ati; Bokoro
	Ouled Djibrin	1	Ati; Bokoro; Mongo
	Ouled Bineyé	1	Ati; Bokoro
	Ouled Salami	1	
	Haddad Ouled Kalia	1	
	Haddad Ouled Boudou	1	Djédaa; Ati
	Hibeïlé, Am Ati, Yanis	1	
Zioud .	Keilani	3	Ati; Oum Hadjer; Bokoro
	Ouled Djawar	2	
	Khibébich	2	Djédaa; Ati; Bokoro
	Am Makhar	2	Djédaa; Ati; Oum Hadjer
	Ouled al Biétil	1	
	Ouled Naçour	1	Ati; Oum Hadjer
	Dalafat	1	Ati; Bokoro
	Kirémat	1	Ati; Bokoro; Oum Hadjer
	Himédié	1	
	El Hadara	1	Djédaa; Ati; Bokoro
	Ouled Roufaa	1	Djédaa; Oum Hadjer

TABLEAU 34 : *Articulation de la tribu Diaatne*

Fraction	Sous-fraction	Nombre de kachimbet	Zones de parcours pendant la saison sèche
Ouled Malik	Ouled Salah	2	Ati ; Bokoro Ati ; Oum Hadjer Ati ; Bokoro Djédaa ; Ati Djédaa ; Ati ; Bokoro
	Ouled Rayé	2	
	Ouled Zet	2	
	Am Brek	1	
	Nas Nâna	1	
	Chaahira	1	
	Bicharat	1	
Noala . . .	Ahmadat	1	?
	Harok	1	
	O. Abou Khékhis	1	
	Abdeldâim	1	
	Mahanna	1	
	Massout	1	
	Okoura	1	
Divers. . . .	Hibédât	1	Mongo Djédaa ; Ati ; Bokoro Djédaa ; Ati Ati ; Bokoro Bokoro ; Mongo Ati ; Bokoro
	Ziadat	3	
	Adaouné	3	
	Chérafa	3	
	Fellata	3	
	Haddad	3	
	Al Oumar	1	
Djoubarat, Djararé, Béni Badour, Hamijérami. Ketna, Kolomat, Ballal, Amalayé, Ouled Wada, Noumoura		3	
		7	

TABLEAU 35 : *Articulation de la tribu Khozam*

Fraction	Sous-fraction	Nombre de kachimbet	Zones de parcours pendant la saison sèche
Allalik . .	—	4	Ati ; Bokoro
Riguié . .	—	9	Ati ; Bokoro Masséniâ
Divers. . .	Ouled Ali	3	Ati ; Bokoro Ati ; Bokoro ; Massakori Djédaa, Ati ; Bokoro
	Ouled Krès	4	
	Ouled Aris	2	
	Ouled Wé	3	
	Ouled Abou Gousour	1	
Ouled Djamma, Karkour, Kharcha, Al Amkogni, Am Zaafai, O. Himet, Hawarin, Intir-el-Matara		8	

TABLEAU 36 : *Articulation de la tribu Ouled Himet*

Fraction	Nombre de kachimbet	Zones de parcours pendant la saison des pluies
Ouled Ahmat . . .	3	Ati ; Bokoro ; Massakori Djédaa ; Ati
Amassara	2	
Ayouda.	3	Djédaa ; Ati ; Massakori ; Moussoro
Ouled Daatalla . . .	1	
Am Garanga.	1	
Ouled Arab	1	
Chiébat.	1	
Ouled Ali.	1	
Haddad	1	

TABLEAU 37 : *Articulation de la fraction Salamat Sifera*

Sous-fraction	Nombre de kachimbet	Zones de parcours pendant la saison sèche
Ouled Chakkar. . .	2	Ati ; Mongo ; Melfi
Ouled Abou Doudé.	1	
Ouled Amissa . . .	1	Ati ; Mongo ; Melfi Abou Déia ; Ouled Hadjer
Ouled am Hadjar . .	1	
Saaddin.	1	
Béni Hassan.	1	
Ouled Djabbar. . .	1	
Djababré	1	
Zalakmé	1	
Ouled Saïdé.	1	

Pour un effectif de 45 000 individus, on compte environ :

200 000 zébus	soit 450 pour 100
65 000 chameaux . . .	— 9 —
4 000 chevaux	— 9 —
4 000 ânes	— 9 —
150 000 moutons	— 330 —

Les Ouled Himet ont une grande majorité de zébus et c'est seulement depuis dix ans que les plus riches d'entre eux ont acquis des chameaux. Ils ne cultivent jamais le mil, sauf quelques anciens esclaves qui vivent sur les

champs entre Mougrane et Abou Hidjilidj à la corne sud-est du Har.

Les Khozam, au début du siècle, étaient des cultivateurs habitant sur le Dar Khozam des villages permanents : Korkor, Hillélé, Gré, Am Zafai. Les plus pauvres continuent encore aujourd'hui à cultiver le mil à l'emplacement de ces villages, mais la très grande majorité s'adonne à l'élevage du zébu surtout et du chameau. On compte même deux khachimbet composés exclusivement de chameliers.

Les Diaatné ne se distinguent guère des Khozam. Eux aussi possèdent encore un petit nombre de villages de cultures qui restent occupés par une toute petite minorité ; ce sont notamment Keïtma et Amalaï, au nord d'Ati. L'élevage Khozam est un élevage mixte où le zébu a la plus large part ; la fraction Noala cependant élève exclusivement des chameles.

Les Ouled Rachid ont aussi gardé des résidus de villages de huttes, en particulier El Hadāra, Himédié, Diokoum. El Kélani, Asserek pour les Zébada, Ras el Fil, Sountaï, Kabro, Am Dangaï pour les Hamida, mais les uns et les autres ont tout à fait abandonné ces villages à quelques anciens esclaves affranchis et sont devenus ou bien des chameliers purs ou bien des éleveurs mixtes. Pourtant tandis que les Zébada ne cultivent presque plus, les Hamida, eux, continuent parfois à semer de mil leurs champs.

Des Zioud mêlés aux Zébada, quelques Azid mêlés aux Hamida séjournent parfois toute l'année sur l'emplacement des anciens villages mais toujours ils ont remplacé la vieille hutte en paille par une tente en nattes. Le troupeau cependant transhume avec des bergers ; il s'agit de zébus seulement chez les Azid, d'un élevage mixte chez les Zioud qui comptent même deux khachimbet de chameliers exclusifs.

Les Salamat Siféra (1) ne possèdent aucune terre, ne cultivent aucun champ. Ce sont seulement des vachers à l'exception de deux khachimbet qui ont en outre entrepris l'élevage du chameau depuis cinq ans.

S'il fallait déterminer la part que chaque tribu prend encore à la culture du mil, on pourrait les classer dans l'ordre décroissant suivant : Hamida, Khozam, Zébada, Ouled Himet, Siféra ; mais il faudrait ajouter qu'on enregistre une importante régression sur toute la ligne.

Cette rapide revue des tribus confirme une intéressante observation qui est valable pour toutes : l'homme qui ne

(1) Les Siféra sont les descendants d'un ancêtre Salamat et d'une femme Missirié qui avait le teint jaune (asfar = jaune), c'est-à-dire très clair.

possède pas de troupeau assez nombreux pour assurer sa subsistance et celle de sa famille consent au travail de la terre. S'il a assez de courage et si le ciel le favorise, il peut obtenir de bonnes récoltes pendant deux ou trois ans consécutifs. Chaque année, il en transformera l'essentiel en moutons et possédera bientôt un troupeau de cent têtes. Ce n'est pas une entreprise extraordinaire si l'on retient qu'avec un quintal de mil on peut se procurer trois moutons. Ce sera ensuite la deuxième étape : quand le troupeau de moutons aura prospéré jusqu'à atteindre le chiffre de cent têtes, la moitié sera échangée contre des vaches sur la base de 4 ou 5 pour 1 ; l'activité agricole se ralentira. Si le troupeau de vaches croît normalement, une troisième étape peut intervenir marquée par l'échange de quelques vaches contre un chameau d'abord, contre une ou plusieurs chameuses ensuite à raison de 2 ou 3 contre 1 ; l'activité agricole cessera alors tout à fait. Bien entendu, ce processus ne se déroule pas sans aléas : survienne par exemple une épidémie qui anéantit le troupeau, et l'homme, la mort dans l'âme mais résigné, empoignera de nouveau la houe. à moins que, lassé par plusieurs échecs, il ne s'engage tout simplement comme berger auprès d'un parent mieux pourvu.

Cette dispersion des activités qui existe parfois entre la terre, le mouton, le zébu, la chamelle, entraîne un fréquent éclatement de la famille. En juin, avec les premières pluies, quelques adultes quittent la tente installée encore au voisinage du Fitri et partent en avant pour débroussailler et nettoyer le champ ; ils sèment le mil et font parfois une clôture en branches d'acacias. Cependant, le reste de la famille avec tente et troupeau les rejoint et l'on continue à progresser vers le nord en laissant les cultures à la garde d'un ménage de vieillards, ou bien à un frère dont on prend le troupeau en charge, ou bien à un pauvre sans troupeau. A l'arrivée au Mortcha, nouvelle dispersion : le gros de la famille stationne sur l'ouadi Haddad avec le troupeau de zébus tandis que les jeunes gens conduisent les chameaux sur l'ouadi Kelb et Mafazé ; généralement, les moutons restent auprès des zébus, mais si les pluies sont très abondantes il faut les pousser sur l'ouadi Kelb car leur sabot supporte mal une trop grande humidité. Après les pluies l'échelon zébu décroche le premier pour aller s'installer sur le champ et opérer la moisson ; il retrouvera le voisinage du Fitri en novembre ou décembre. L'échelon chameau s'attarde bien davantage : il reste toute la saison froide sur l'ouadi Haddad ; les animaux sont conduits deux ou trois fois par mois jusqu'aux mares qui subsistent sur l'ouadi Rimé pour y être abreuvés tandis que les bergers

trouvent pour eux un peu d'eau dans des oglats qu'ils creusent sur l'emplacement des mares de l'ouadi Haddad en attendant à partir de décembre de boire tout simplement le lait des chamelles. C'est seulement en mars, quand la chaleur commence à se faire sentir que les chameaux et leurs bergers gagnent les puits sur les rives de la Batha. Et c'est là qu'ils retrouvent enfin le voisinage de l'échelon zébu. Mais celui-ci n'est pas resté soudé durant toute la saison froide car les hommes n'ont pas cessé de courir les marchés, au nord jusqu'à Largeau, au sud jusqu'à N'Gama et Bitkine, à l'est jusqu'à Am Sak et Abéché.

Le problème de l'eau

Parmi tous les districts du Tchad, le district nomade de l'ouadi Rimé (D.N.O.R. — chef-lieu : Djédaa) offre ainsi l'étrange particularité d'être vide pendant sept mois de l'année, de décembre à juillet. Sur le papier il compte 45 000 habitants, mais on n'y trouve en permanence que quelques sédentaires originaires du Ouaddaï rassemblés dans de petits hameaux à l'est de Djédaa et recensés parmi les Ouled Rachid, et un petit résidu d'anciens esclaves libérés — au total un ou deux milliers d'individus peut-être. La raison en est toute simple et c'est l'absence de points d'eau permanents. Toute l'immense étendue enfermée dans le triangle Largeau-Ati-Biltine et qui comprend essentiellement le Mortcha est absolument dépourvue de puits. Par surcroît, les puits qui se trouvent à la limite sud, sur l'axe Ati-Biltine, sont ce que les Arabes appellent des saniés. Le sanié est un puits permanent qui se caractérise par son extrême profondeur : soixante à soixante-dix mètres. Leur rareté, la difficulté de leur entretien, la durée des abreuvements, tout cela fait que les saniés ne peuvent retenir de gros troupeaux. D'autre part, le forage d'un sanié et les grandes réparations qu'il exige parfois étaient une affaire périlleuse autrefois réservée aux esclaves ; la disparition de la main-d'œuvre servile, non seulement ne permettait pas d'opérer de nouveaux forages, mais encore elle conduisait à l'abandon de ceux qui étaient trop gravement endommagés par des affaissements.

C'est ainsi que l'administration imagina un important programme de travaux qui furent confiés à une société européenne spécialisée dans les entreprises d'hydraulique pastorale. Le but poursuivi était de retenir les nomades sur d'excellents pâturages qui étaient inutilisés, de les fixer peut-être, de freiner en tout cas la vague annuelle qui s'avancait toujours plus au sud jusqu'à atteindre le 11° parallèle, de mettre un terme aux déprédations causées par les pasteurs et leurs troupeaux toujours plus nombreux

sur les terres des pacifiques paysans du sud, de contrôler enfin cette marée que son mouvement perpétuel, sa fantaisie dans les déplacements, rendaient insaisissable. Ces travaux démarrèrent donc en 1955. A ce jour, quarante forages profonds environ ont été effectués sur le D.N.O.R. et il faut bien reconnaître que rien n'est changé.

Les nouveaux puits, coffrés en buses de ciment, dotés d'abreuvoirs, n'intéressent guère que les habitués des anciens saniés ; la foule des grands nomades, elle, a gardé ses habitudes intactes. Pourquoi ? Pour diverses raisons : d'abord, le pasteur est peu soucieux d'aller puiser à soixante mètres de profondeur — fût-ce avec le concours du bœuf de trait — une eau que les régions du sud lui offrent dans des mares et dans des puits de moins de cinq mètres ; ensuite parce que la forêt sahélienne produit en abondance les produits de cueillette qui jouent un si grand rôle dans l'alimentation ; enfin et surtout parce que l'économie du nomade a besoin pour se développer harmonieusement du contact étroit avec le paysan sédentaire, d'une symbiose entre les deux éléments qui profite d'ailleurs à l'un et à l'autre puisqu'elle se manifeste encore par des contrats de fumure, des services de transport, des échanges toujours très vivants entre le férik et le village (lait, beurre, bétail contre grain) et qui éclate aux yeux sur les grands marchés de N'Gama, de Kunjuru, de Bitkine et d'ailleurs. Ces marchés sont comme les poumons de tout le Sahel et ne seraient rien si les grands éleveurs en étaient absents.

Nous l'avons déjà souligné, mais nous ne saurions le répéter trop : si le paysan noir est en train de sortir de sa condition misérable, il le doit pour une bonne part à l'apport du nomade et aux techniques d'élevage qu'il a pu emprunter parce qu'il en avait l'exemple sous les yeux (1). Les petites frictions — rares en vérité — qui sont parfois provoquées par ce contact ne sauraient faire oublier son caractère immensément bienfaisant. C'est un exemple, entre autres, du travers qui consiste à vouloir bouleverser un vieux milieu humain mal connu pour le faire entrer dans un ordre nouveau posé à priori alors que c'est le contraire qui serait rationnel : bien connaître le milieu humain existant, s'en accommoder au départ et lui trouver des institutions assez souples pour qu'il puisse évoluer sans connaître de crises trop graves.

Aspects sociologiques

Les notions de tribu et de fraction sont bien connues chez tous les Arabes nomades, mais dans l'état de semi-

(1) Pour de plus amples détails, voir *Les Kouka* au chapitre Elevage.

anarchie où vivent les Arabes du Tchad central, il n'y a de bien vivants que le khachimbet et le fèrik (1). Définir ces deux entités, c'est donner déjà une idée de ce qu'est leur organisation sociale.

Le khachimbet est une subdivision de la fraction comme celle-ci est une subdivision de la tribu. C'est la plus petite cellule sociale. Les individus qui la composent descendent tous d'un même ancêtre proche et sont unis par une solidarité très étroite qui joue notamment pour rassembler l'indemnité due en cas de meurtre commis par un membre du khachimbet sur un étranger. Le chef du khachimbet est un arbitre écouté qui intervient notamment pour apaiser les différends en cas de divorce ou de succession. Il est désigné par une djémaa composée des chefs de tente, et sa nomination est soumise à l'approbation du chef de tribu. Il collecte l'impôt pour le compte de l'administration. Selon son ancienneté, le khachimbet peut comprendre de dix à trois cents tentes.

Le fèrik est une cellule anarchique qui se greffe sur le khachimbet et qui, de plus en plus, par suite de la décadence de l'autorité dans toutes les chefferies africaines, tend à se substituer à celui-ci. Le fèrik est un rassemblement accidentel de tentes appartenant à des khachimbiout divers. Le chef de fèrik est entouré d'une djémaa de fèrik ; c'est un arbitre qui règle les petits différends entre membres de son fèrik ; c'est lui qui intervient pour régler les contacts avec les villages sédentaires. Le fèrik éclate ou grossit sans cesse au hasard de la nomadisation, des mariages, des affinités, de la fantaisie aussi. Il comprend de dix à trente tentes. Le fèrik constitue enfin l'unité de moukhal ; il se déplace à la date et selon l'itinéraire choisis par son chef. Il n'existe nulle part au Tchad rien qui ressemble aux impressionnants déplacements savamment organisés et coordonnés de toute une fraction en bloc, tels qu'on les voit encore chez les nomades de Mauritanie et du Proche-Orient.

Les tribus arabes comptent dans leur sein des khachimbiout uniquement composés de Haddads. Bien qu'ils soient peu nombreux, ceux-ci jouent un grand rôle dans l'économie du nomade en fabriquant le matériel de harnachement et de campement dont celui-ci a besoin. Les Ouled Rachid ont deux khachimbiout haddads : les Ouled Kalia qui sont des forgerons et les Ouled Boudou qui sont des chasseurs ; les Diaatné deux également : les Badossa forgerons, les Barokalla chasseurs ; les Ouled Himet un seul,

(1) Khachimbet (littéralement : la porte de la tente) fait au pluriel khachimbiout ; fèrik au pluriel fait fourgan.

de forgerons et chasseurs mêlés. Les chasseurs constituent parmi les Haddads mêmes une caste à part connue au Tchad sous le nom de daramoudi (pluriel : daramdé), plus rarement sous le nom de kodra. Leur niveau social est inférieur encore à celui des Haddads artisans (1). Les uns et les autres sont cependant des hommes libres ; chaque famille possède traditionnellement chez les Arabes ses clients attirés et l'entente est toujours excellente ; produits et services sont régulièrement rétribués. Depuis quelques années, les Haddads et même les Daramdé sont venus à l'élevage et partagent de plus en plus étroitement la vie des Arabes ce qui ne les empêche nullement de s'adonner toujours à leur métier traditionnel. Les Haddads pratiquent partout une stricte endogamie, mais les mariages entre chasseurs et artisans ne sont pas rares.

Ouled Rachid, Diaatné, Khozam se marient volontiers entre eux, quelquefois avec des Missirié et des Ouled Himet, rarement avec des Touboues du Bahr, jamais avec des Arabes Mahamid. C'est toujours la femme qui quitte sa famille pour aller vivre auprès de la famille de son mari ; cette coutume est un gage de stabilité et les répudiations sont rares quoique l'adultère ne soit pas inconnu. Deux femmes pour un même mari sont la moyenne courante, quatre femmes sont un maximum exceptionnel.

Chez les Ouled Rachid comme chez tous les Arabes qui se trouvent à l'est du 18° méridien, les filles sont excisées, tandis qu'à l'ouest du Bahr-el-Ghazal chez les Hassaouna elles ne le sont jamais. Les Ouled Himet qui se trouvent à la charnière sont partagés : chez eux, sous l'influence des femmes Kécherda avec lesquelles ils se marient parfois, l'excision n'est pas toujours pratiquée, elle est même en régression.

Il va sans dire que les Ouled Rachid et leurs voisins parlent l'arabe et seulement l'arabe et que ce sont tous des musulmans convaincus. Mais l'enseignement coranique dispensé dans les fériks n'est pas d'une qualité supérieure à celle dont bénéficient dans les villages les petits écoliers sédentaires. Les déplacements perpétuels et les multiples tâches que requièrent le troupeau ne sont évidemment pas propices à l'acquisition d'une culture solide. Les fakis les plus savants ont été formés à Abéché ou bien quelquefois dans une médersa du Nigeria ; tous sont des adeptes de la Tidjaniya.

(1) On ne peut citer ces Daramdé sans penser à rapprocher leur cas de celui des Sleyb du Proche-Orient. Les Daramdé cependant chassent toujours avec des filets, jamais à l'arc ou à la sagaie.

Aspects économiques

Nous avons vu que les Arabes se ravitaillaient en viande de chasse auprès des Daramdé. Cela n'empêche pas les jeunes gens d'entreprendre des expéditions lointaines pour traquer l'antilope oryx ; elles se déroulent d'avril à juin, à la pire saison, quand l'oryx dans sa migration atteint sa limite méridionale. Les chasseurs se rassemblent en petits groupes de cinq à dix hommes dans le voisinage de la Batha et se rendent sur l'ouadi Rimé ; ils emmènent des chevaux pour la course et des chameaux qui seront chargés en chemin, sur les derniers puits, de l'eau nécessaire. La chasse se pratique à courre, les chevaux se relayant derrière le troupeau d'antilopes ; les bêtes qui sont les premières épuisées sont achevées à coups de sagaie. La viande est séchée sur place puis enfermée dans la peau recousue. Ce sont les fériks de chameliers qui se livrent à cette activité parce que leurs bases de départ sont plus proches des terrains de chasse. Heureusement, cette chasse est pratiquée sur une modeste échelle ; elle est bien loin de provoquer les hécatombes dont sont responsables les filets des Daramdé. Et pourtant, elle contribue à hâter la disparition d'une espèce devenue rare, car les bêtes le plus souvent victimes de la chasse à courre sont les femelles pleines qui sont les premières épuisées.

Les produits de cueillette les plus consommés sont le kreb et le riz sauvage d'une part, l'idjilij, le nabak, la gomme d'acacia d'autre part. Il est regrettable que celle-ci ne fasse pas l'objet d'une exploitation rationnelle en vue de l'exportation : le Har et toute la région autour d'Ati offrent de très belles gommeraiies qui pourraient être une importante source de numéraire.

Les femmes arabes fabriquent elles-mêmes les nattes — nattes de couchage et nattes de tente. Le plus souvent, elles vont chercher dans les doumeraies les palmes qui leur sont nécessaires, parfois elles achètent le doum au marché. Une charge de bœuf s'achète 75 à 100 francs ; elle permet de fabriquer deux nattes de tente qui, toutes faites, valent 4 à 500 francs chacune. Quatre de ces nattes suffisent pour une tente de dimensions moyennes.

Le fait pour les nomades d'être coupés pendant l'hivernage de tout centre commercial a une grave incidence sur les prix. Les rares marchands ambulants qui prennent le risque d'effectuer avec un ou deux chameaux le voyage d'Ati à l'ouadi Haddad font des bénéfices astronomiques. Par exemple, ils vendent 500 francs le pain de sucre, 1 200 francs le kilo de thé, 80 francs le paquet de cigarettes ; ce sont des prix trois fois supérieurs à ceux qui

sont pratiqués à la même époque dans les villes du 13^e parallèle.

L'Arabe nomade tire des transports une part très importante de ses ressources, non seulement des transports opérés parfois pour le compte du sédentaire depuis le village de celui-ci jusqu'au marché, mais surtout de ceux effectués pour son propre compte entre les oasis sahariennes et les villes du Sahel. Il vend les produits de son élevage : bétail, beurre, lait ; il achète du grain (mil et sorgho) qui constitue la base de son alimentation, des condiments divers (oignons, tomates, piment), du thé et du sucre, des étoffes pour s'habiller ; il achète et revend du sel et secondairement du natron et du mil.

Le caravanier arabe pratique deux circuits principaux :

1^o à la fin de l'hivernage, à partir de l'ouadi Haddad, à une époque où les chameaux ont retrouvé leur pleine forme, où le beurre est surabondant, où les campements se trouvent au plus près des oasis sahariennes, les hommes d'un même fèrik se rassemblent au nombre de cinq à dix et partent vers Largeau avec vingt-cinq ou trente chameaux. Ces chameaux appartiennent en partie aux caravaniers eux-mêmes, en partie à des amis qui les leur ont confiés. On emporte surtout du beurre, un mouton, un peu de viande séchée, quelques poulets, tous produits de la tente.

Près de 400 kilomètres séparent l'ouadi Haddad des oasis du Borkou ; il faut huit jours pour les parcourir. Prenons le cas du caravanier moyen : il conduit deux chameaux pour son propre compte et apporte avec lui 6 litres de beurre, un mouton, trois poulets. Il va se procurer dans l'oasis : 900 francs contre 6 litres de beurre à 150 francs — 1 500 francs avec son mouton — 200 francs contre ses trois poulets — au total 2 600 francs. Il chargera ensuite ses deux chameaux avec du sel de Bedo acheté à Largeau à raison de 3 pains pour 5 francs. Il ne fait plus guère maintenant le voyage jusqu'aux salines qui se trouvent à 40 kilomètres de là, bien que le sel y soit trois fois moins cher. Il peut transporter sur ses deux chameaux 280 kilos environ, soit 700 pains qui lui coûtent 1 200 francs. Avec la différence, il va couvrir les frais de séjour dans l'oasis, acheter quelques dattes, un peu de sucre et de thé, se laisser tenter aussi par le charme de quelque messaline. Un mois après qu'il ait quitté son fèrik, fin septembre, il sera sur le marché de Kunjuru, près d'Ati, qui sort des mois creux de l'hivernage et commence à retrouver toute son importance. Là, le pain de sel vaut 10 francs et le caravanier va empocher 7 000 francs.

En somme, au cours de ce voyage, le chameau aura rap-

porté une somme à peu près équivalente à son propre prix. Mais cet argent va tout de suite fructifier de nouveau. Début octobre, c'est la récolte du mil chez le sédentaire et le grain est à son prix le plus bas. Acheté à raison de dix francs le koro auprès du paysan kouka, il est facilement revendu le double 200 kilomètres au sud dans les pays à berbéré qui feront leur récolte seulement deux mois plus tard. Mais c'est le bœuf-porteur qui, justement à cette époque-là, est redescendu dans le voisinage de la Batha qui prend le relais du chameau pour gagner les marchés du sud car les pistes y traversent des zones encore marécageuses dont le chameau s'accommoderait mal. Ce trafic avec les oasis qui se déroule d'août à mars intéresse surtout les Arabes exclusivement chameliers ; il en est qui effectuent ce voyage au Borkou deux ou même trois fois pendant ces sept mois.

2° les éleveurs de zébus possèdent toujours quelques chameaux et ne sont pas tout à fait absents du trafic saharien, mais ils s'intéressent bien davantage au trafic à travers le Sahel. Les récoltes de grain ne sont pas également abondantes dans toutes les régions ; certaines parmi celles-ci peuvent avoir été particulièrement touchées par les sauterelles et les prix du même coup y montent en flèche. L'arabe achètera donc le mil à raison de 10 francs le koro dans les zones bien pourvues et ira le revendre 20 francs à 200 ou 300 kilomètres de là dans les régions où la disette sévit. D'autre part, il participera activement à l'acheminement du mil et des arachides vers la région du Salamat pendant le dernier trimestre de l'année et inversement au transport du sorgho vers les marchés du 13° parallèle à partir du deuxième trimestre quand les stocks de mil viennent à s'épuiser.

Malgré l'intérêt de ce commerce, l'Arabe qui achète quand il le peut de grandes quantités de sucre et de thé est obligé parfois de vendre du bétail : deux moutons, une vieille vache, un chamelon. Il y consent aussi quand au mois de juin, il lui faut penser à faire des provisions pour passer l'hivernage au Mortcha, coupé de tout marché. Avec le produit de la vente d'un zébu vendu 4 000 francs, il peut à cette saison-là se procurer environ 250 kilos de mil ou 300 kilos de sorgho.

Les marchés les plus fréquentés sont dans l'ordre : Kunjuru au sud-est d'Ati ; N'Gama, au sud de Bokoro ; Abourda entre le lac Fitri et Bokoro ; Am Sak, au nord d'Oum Hadjer ; Bitkine, à l'ouest de Mongo ; Am Djéména, à la lisière sud du Har ; Assafik, chez les Mesmedjé ; Abéché enfin. Il est important de savoir quel est, en un temps donné, le marché le plus favorable à la vente d'une

TABLEAU 38 : Prix pratiqués sur le marché de Kunjuru
le 27 avril 1957

Nature des Produits	Unité	Prix en CFA	Origine (1)
Mil	Koro	30	—
Sorgho	»	25	—
Mais	Épi	5	—
Tomates sèches	Kg	60	—
Haricots	»	20	—
Gombo	»	75	—
Ail	»	100	—
Oignons	Boule	15	—
Sésame	Kg	50	—
Nabak	»	20	—
Sel de Bedo	1/2 lune	10	+
	1/2 sphère	85	+
Sel de Démi	Kg	50	+
Sel marin	»	40	X
Poisson sec	Un	10 à 15	—
Épaule rôtie	»	30	—
Poulet	»	30 à 50	—
Étoffe dite américani	Mètre	70	X
» » guinée	»	80	X
Chaussures en filali	Paire	150 à 225	O
Cuvette émaillée	Un	125	X
Natte en doum 2 × 1	»	40	—
Natte haddad 3 × 1,5	»	2 000	O
Natte de tente 5 × 2	»	400	+
Bourma	»	50	O
Jarre	»	15	O
Thé	15 g	10	X
Sucre	Pain 2 kg	185	X
Bœuf de boucherie	Un	4 à 5 000	+
Vieille vache	»	2 à 3 000	+
Génisse 2 ans	»	1 500	+
Chameau de 5 ans	»	4 à 5 000	+
Chèvre	»	400	—
Mouton	»	5 à 600	+

(1) Origine + nomades — sédentaires O Haddads X Importation

vache, quel est celui qui offre les prix de mil les plus avantageux ; ce sont rarement les mêmes et l'Arabe n'hésite pas à faire plusieurs centaines de kilomètres supplémentaires pour un gain de mille francs.

Le natron tient une place à part dans cette économie. On

va le chercher à la natronnière de Sâ, entre les 15° et 16° parallèles, à la limite du Djourab et du Kiri. Il ne coûte rien que la peine de le ramasser et pourtant à la saison creuse, en mai-juin, quand les grandes chaleurs ne permettent plus aux caravanes de franchir le Mortcha pour se rendre au Borkou, la charge de natron vaut dans la région d'Ati 2 000 à 2 500 contre 1 500 francs à la pleine saison en janvier. Pour tenir un troupeau en bon état, l'éleveur prévoit une charge de natron soit 120 à 150 kilos pour dix chameaux et par an. Il se donne surtout pendant la saison des pluies, tel quel et seulement concassé ; à la saison sèche, on en donne moins et il est toujours dissous dans l'eau à l'abreuvoir. Le zébu a bien moins besoin de natron ; il en consomme cependant de petites quantités toujours dissoutes dans l'eau. Le Har possède un natron de mauvaise qualité qui vaut deux fois moins cher que celui de Sâ bien qu'il soit tout proche.

Quel est l'avenir du commerce saharien ? Quel est l'avenir du chameau ? Résisteront-ils à l'assaut conjugué du moteur et du sel marin ? Cette question est d'une telle importance, elle a des répercussions si profondes et si vastes, qu'elle mérite bien un chapitre tout spécial que nous lui donnerons en abordant les considérations économiques d'ensemble.

LES MISSIRIÉ

Origines

Les Arabes du Tchad disent Massar pour désigner l'Égypte et il n'en faut pas plus pour parfois tirer la conclusion que les Missirié sont originaires de la basse vallée du Nil. C'est vouloir solliciter à tout prix une analogie de termes qui peut être fortuite. Il est très probable qu'au cours de leur longue migration les Missirié comme tous les autres Djoheïna ont stationné quelque temps en Égypte mais leur berceau se situe certainement en Arabie. Il est possible que les Missirié tirent leur nom d'un ancêtre du nom de Missir, mais la tradition orale n'en fait pas toujours état, tandis qu'elle a parfaitement retenu Atié, fils de Djounet, qui compta dans sa descendance Ali, le père des Missirié Ahmar et Mahali, le père des Missirié Azrag. Il reste à prouver qu'entre Atié d'une part, Ali et Mahali de l'autre, un maillon s'intercale qui aurait reçu le surnom d'El Massar ou El Missir parce qu'il aurait vécu à l'époque où la tribu traversait l'Égypte. Ahmar, rouge ; Azrag, gris, noir. Cette distinction a été retenue parce que les deux frères dont sont issues les deux branches des

TABLEAU 39 : Feux utilisés par les Arabes Missirié

Tribu ou fraction	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
<i>Missirié Ahmar :</i>				
Ouled Sourour :	Mouroua . . .	El guima	Couvre-chef	Joue droite
		El ratam	Bague	Tour du chanfrein
	Guéna . . .	Ech chébé	Fourche	Encolure à droite
		Rékab	Etrier	Épaule droite
		Ogol	Entrave	Antérieur droit
	Mina . . .	Ogol	Entrave	Antérieur gauche
		El guina	Couvre-chef	Joue gauche
	Diarafin . . .	El guina	do	Joue droite
		Ech chébé	Fourche	Encolure à droite
	O. Mansour . . .	El guina	Couvre-chef	Joue droite
		El ratam	Bague	Tour du chanfrein
	Chébé . . . O. Djébaïr . . .	El guina	Couvre-chef	Joue
Ech chébé		Fourche	Encolure	
élèvent seulement des zébus				
Ouled Turki . . .	2 + = ≡	Dellou	Puisette	Genou postérieur gauche
		Ichébir	Petit achbour	Fesse droite
		Ogol	Entrave	Antérieurs gauche et droit
		Tarfof	?	Épaule gauche
Ouled-Dieffir . . .	2 0 T	El réta	Bague	Tour du chanfrein
		Dellou	Puisette	Genou postérieur gauche
Djoubarat . . .	1 <	Ech chébé	Fourche	Encolure à gauche
		Ogol	Entrave	Antérieur

Tribu ou fraction	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
<i>Missirié Ahmar : (suite)</i>				
Hadjajiré . . .	T I	Rié kib	Petit étrier	Joue gauche
		Galadé	Trait, barre	Encolure gauche
Mazakhné . . .	N	Dérédéré	Ligne brisée	Encolure gauche
Bichéchat . . .	C I	Ché lga	Ligne courbe	Genou postérieur gauche
		Galadé	Trait, barre	Encolure à gauche
Am Dalato . . .	= ↑	Ogol	Entrave	Antérieur gauche
		Mourwat	Béton à bouillie	Encolure ou fesse droite
<i>Missirié Azrag</i>				
Allaouné . . .		Galai	Pluriel de galadé	Encolure à gauche
O. Khanem . . .	X T	Lamalif	Lettre arabe	d°
		Galadé	Trait, barre	d°
		Rié kib	Petit étrier	Joue gauche
Abou Seït (1).	— E	Nahad	?	Épaule gauche
		Amout	Pilon	Cuisse droite
Salmaniyé (1).	Y Y	Kourbach	Couteau de jet	Encolure à droite
		Kourbach	d°	d°
Awazmé . . .	Z = = I	Dérédéré	Ligne brisée	Encolure à gauche
		Soumané	?	Genou postérieur droit
		Ogol	Entrave	Antérieur droit
		Galadé	Trait, barre	Encolure à droite
(1) Origine Hémat; aujourd'hui intégrés aux Missirié.				

Missirié avaient le premier le teint clair, l'autre le teint foncé. Bien entendu, cette différence n'apparaît plus : on trouve dans les deux tribus quelques types assez clairs tandis que la grande majorité est du noir le plus franc. Chez tous cependant, le type arabe est resté très accusé.

Les Awazmé qui vivent généralement avec les Missirié Azrag et qui sont recensés avec eux sont une fraction des Missirié Ahmar.

Les Missirié composent la plus importante tribu arabe du Tchad : plus de 60 000 individus dont la plupart sont recensés dans le district d'Oum Hadjer tandis qu'une petite minorité qui comprend notamment des Awazmé est recensée dans le district voisin d'Am Dam. Mais nous allons voir qu'ils débordent loin au-delà des limites de ces circonscriptions.

Zones de parcours et voisins

Parmi tous les nomades du Tchad, les Missirié sont les plus mobiles, ceux dont les zones de parcours occupent les plus vastes espaces. Leurs chameaux atteignent parfois au nord la mare de Goumeur, au voisinage de Fada, presque sous le 17° parallèle, tandis qu'au sud leurs troupeaux de zobus s'étaient dans un gigantesque éventail qui pousse ses limites jusqu'à N'Gama au sud de Bokoro, Kyabé au voisinage du Chari moyen sous le 10° parallèle et Haraze sur la rive droite du Bahr Aouk. Sans doute ce sont là des points extrêmes atteints seulement par quelques tentes ; la vague principale n'en a pas moins une amplitude très considérable puisqu'elle se développe régulièrement entre les 16° et 11° parallèles, c'est-à-dire sur une distance de 600 kilomètres.

Les Missirié obéissent à la même grande règle que leurs voisins Ouled Rachid à l'ouest et Mahamid à l'est ; ils passent l'hivernage sur le Mortcha et parcourent la zone subsahélienne pendant la saison sèche. Il n'est pas facile, tant leurs tendances anarchiques sont extrêmes, de dégager chez eux des itinéraires de moukhals bien définis. Au nord, ce n'est rien d'autre qu'une bousculade indescriptible sur l'ouadi Haddad dans un quadrilatère limité par les parallèles 14 et 15 et les méridiens 19 et 20,5 ; pour trouver l'origine des moukhals vers le sud, il faut descendre dans le Dar Missirié aux environs d'un axe Angoteur-Kounjar (1). A partir de là, on peut, en simplifiant, distinguer cinq itinéraires ou plutôt cinq couloirs principaux :

1° Sountā-Am Garaoundi-Birni-Bouloug-N'Gama, à tra-

(1) Cf. Carte n° 27.

vers les pays occupés par les Kouka, les Médogo, les Bilala et les Arabes Ouled Moussa.

2°) Angoteur-Kounjar-Krenek-Douziat, en passant chez les Kouka et les Dadjo.

3°) Ouadi Enne-Mograne-Am Sak-Assafik-Mangalmé, parmi les Zioud, les Mesmedjé, les Moubi.

4°) Ouadi Enne-Dop-Dop-Sévinia-Am Timan, à travers les pays des Maba de l'Ouest, des Massalat, des Bakhat, des Birguid, des Kibet, des Arabes semi-sédentaires du Bahr Salamat.

5°) Ouadi Enne-Dop-Dop-Am Dam-Bahr Azoum, au milieu des Maba de l'ouest, des Karenga, des Bandala, des Kadjaksé, des Dagal, des Arabes Hémat semi-sédentaires.

Entre ces couloirs, il n'y a pas de vides mais seulement un flux moins dense, et l'image la plus vraie est bien celle d'un éventail qui aurait sa racine dans la partie nord du Dar Missirié, ses deux côtés s'ouvrant selon un angle de 90° et débouchant l'un à l'ouest sur N'Gama, l'autre à l'est sur la grande mare de Sounta, son front courbe jalonné par Melfi et Am Timan et poussant des antennes jusqu'à Kyabé et le Bahr Aouk.

Missirié Ahmar et Missirié Azrag sont intimement mêlés dans toute la partie centrale de cet éventail ; la partie occidentale est parcourue par les premiers, la partie orientale par les seconds tandis que les Awaziné font bande à part aux confins est et sud-est.

Genre de vie

Pour un total de 60 000 individus, on compte environ :

400 000 zébus	soit 660	pour 100
30 000 chameaux ...	— 50	—
5 000 chevaux	— 8	—
2 000 ânes	— 3	—
150 000 moutons	— 250	—

C'est dire que la condition de grand nomade ne s'attache pas à la qualité de chamelier. Nous verrons au Nord-Kanem des Ouled Sliman qui élèvent seulement des chameaux et dont les tentes sont presque immobiles. Ici, avec les Missirié, nous avons des pasteurs qui sont essentiellement bouviers et dont les campements sont en perpétuel mouvement. Si l'on compare maintenant les Missirié avec leurs voisins Ouled Rachid et Mahamid, on constate qu'ils connaissent l'amplitude de transhumance la plus importante de tous, malgré qu'ils possèdent en moyenne 1 chameau seulement pour 13 zébus tandis que les Ouled Rachid et les Mahamid en possèdent respectivement 1 pour 3 et 1 pour 2.

Les troupeaux Missirié ne se distinguent pas seulement

par leur importance mais encore par le fait remarquable que tous les zébus qui les composent sont des animaux à robe uniformément blanche. Les chèvres n'en sont pas tout à fait absentes mais les moutons l'emportent de loin sur elles.

Au début de juillet, les Missirié sont en plein mouvement de montée vers le nord ; ils se tiennent alors au voisinage de la rive gauche de la Batha prêts à traverser l'ouadi à la première menace de crue. Les retardataires qui se laissent surprendre ne sont pas pour cela condamnés à rester au sud car il leur reste la ressource de s'adresser au passeur Bilala, Kouka ou Mesmedjé qui chaque année confectionne des radeaux à cet effet (1). Les gens, le petit bétail, le matériel sont embarqués, tandis que les zébus traversent à la nage. Pour les chameaux, il n'y a pas de question car dans tous les cas ils ont pris largement les devants.

En avant, avec les chameaux, se trouvent quelques individus qui vont semer un peu de mil dans les limites du Dar Missirié et notamment aux abords de Kounjar. Matanine, Ouled Oumar, Mazakhné, Djoubarat, Diarafin ont leurs champs à l'ouest de Kounjar ; Ouled Turki, Ouled Ileyan, Ouled Aboudoura, d'autres Mazakhné au nord ; Ouled Kimen et Hadjajiré à l'est ; les Ouled Djeffir au sud-ouest ; les Ouled Sourour au sud. Cette activité n'intéresse pas tous les Missirié mais seulement une petite minorité — et même, parmi celle-ci, il en est qui cultivent très irrégulièrement parce que telle année ils ont négligé d'épargner la semence nécessaire ou bien parce qu'ils sont découragés par les méfaits d'un raid de sauterelles qu'ils n'ont pas encore oublié.

Fin juillet, les semailles sont terminées et c'est le moment où la grande vague des troupeaux traverse le Dar Missirié pour se rendre au Mortcha. Il ne reste sur les champs que quelques vieilles femmes préposées à leur garde et qui s'abritent sous de pauvres nattes.

Août est un mois béni. Les zébus, dans l'ouadi Haddad et au nord de l'ouadi Enne dévorent une herbe tendre qui leur monte jusqu'au ventre. C'est trop pour les chameaux qui s'avancent sur les mares de Kharma et souvent même au-delà jusqu'aux ouadis Sofaya et Haouach, au nord-ouest d'Oum Chalouba.

Dès septembre, alors que les pâturages de l'ouadi Haddad sont presque intacts encore, le manque d'eau déclenche

(1) Le radeau Bilala est généralement fait en bois d'ambadj. Les radeaux Kouka et Mesmedjé sont faits avec des troncs de doum et d'énormes callebasses sphériques qui jouent le rôle de flotteurs.

TABLEAU 40 : *Elevage Missirié*

Tribus et fractions	Khachimbets	Nature de l'élevage (1)
<i>Missirié Ahmar</i>		
	Mouroua	Z = Ch M
	Guéna	Ch > Z M
	Mina	Z > Ch M
	Diarafin	Z > Ch M
Ouled Sourour	Ouled Djébaïr	Z Ch M
	Ouled Mansour	Z Ch M
	Ambokata	Z Ch M
	Chébé	Z Ch M
	Ouled Ileyan	Ch = Z M
	Ouled Djéwad	Ch = Z M
	Darboulloul	Z > Ch M
Ouled Turki	Ouled Bineyé	Z > Ch M
	Ouled Mahamat	Z > Ch M
	Ouled Ahmat	Z > Ch M
	Ouled Aboudoura	Z Ch M
	Ouled Nouman	Z > Ch M
Ouled Dieffir		Z Ch M
Ouled Oumar		Z Ch M
Matanine		Z > Ch M
Djoubarat		Z Ch M
Hadjajiré		Z > Ch M
Mazakhné		Z > Ch M
Bichéchat		Ch > Z M
Ouled Kimen		Z Ch M
Ouled Guiblé		Z Ch M
Kallabiné		Z Ch M
Ouled Am Dalato		Ch > Z M
Nadja		Ch Z M
Khozam		Z > Ch M
<i>Missirié Azrag</i>		
Allaouné		Z > Ch M
Ouled Khanem		Z > Ch M
Ouled Abou Seit		Ch = Z M
Salmaniyé		Ch = Z M
Allaouné	Ouled Abou Rahama	Z Ch M
<i>Awazmé</i>		
		Z > Ch M

(1) Ch = Z signifie : élèvent chameaux et zébus en nombre égal
 Z > Ch " : élèvent plus de zébus que de chameaux
 M " : élèvent aussi des moutons
 M, Ch, Z *barrés* signifient : n'élèvent pas de moutons (ou de chameaux ou de zébus).

le mouvement de repli vers le sud. Des femmes, des jeunes filles, montées sur des bœufs-porteurs, partent d'abord et se précipitent vers l'Amberkaï pour arriver les premières dans la course au kreb. Après le kreb, c'est éventuellement la récolte du mil ; la moisson est toujours modeste : 3 à 5 quintaux en moyenne, 10 au maximum. Si cependant le mil est trop abondant pour être emporté tout entier, il est serré dans des dabangas qui se trouvent sur le champ, en plein air, simplement coiffées d'un chapeau de paille.

Début octobre, les troupeaux de zébus repassent la Batha et les férïks commencent alors à s'éparpiller dans le pays des sédentaires. Le paysan a laissé ses récoltes de mil et d'arachides entassées sur les champs et c'est au bœuf arabe qu'il va demander d'en effectuer le transport jusqu'au village, tandis que le troupeau couchera chaque nuit sur le champ pour renouveler la fumure.

Ici, quelques chiffres. Pour le transport de chaque charge de mil soit 40 koros, l'Arabe recevra 3 koros. Quand un férïk arabe avec 300 zébus adultes stationnera pendant 20 nuits sur le champ d'un paysan, celui-ci versera 40 koros de mil soit environ 80 kilos qui seront répartis entre toutes les tentes du férïk et il paiera en outre 200 francs au chef de férïk. Chez certains sédentaires, le troupeau couche toujours dans le village ; pour obtenir que l'Arabe transporte le fumier ainsi amassé jusqu'au champ, il faudra lui payer un koro de grain pour trois charges. Ainsi le prix du transport dépend de la valeur de la marchandise transportée : sur la même distance qui sépare le champ du village, le transport du mil coûte neuf fois plus cher que le transport du fumier. Nous l'avons dit ailleurs, ces contrats tendent à disparaître à mesure que le troupeau du paysan s'accroît, mais ils sont vivaces encore, au Moubi par exemple.

Les férïks arabes s'attarderont ainsi entre les 13° et 12° parallèles jusqu'à ce que les paysans aient récolté leur sorgho c'est-à-dire jusqu'en janvier ; ils prendront part au transport de celui-ci dans les mêmes conditions que pour le mil et les arachides. Ils seront encore sollicités par le paysan qui souhaite aller vendre du grain sur le marché voisin : pour 150 kilos de mil, soit deux charges de bœuf à transporter sur une distance de 50 kilomètres, l'Arabe recevra 200 à 250 francs. Tel commerçant qui faisait porter 4 caisses de thé sur deux chameaux d'Oum Hadjer à Am Dani soit 100 kilomètres, devait payer 700 francs. Tel forgeron qui désirait se rendre avec son matériel d'Oum Hadjer à l'Ouadi Enne soit 100 kilomètres environ versait 150 francs.

A partir de fin janvier, le sorgho du paysan est partout

ensilé, les marécages du Bahr Salamat sont asséchés et la progression vers le sud continue. Bien entendu, il reste des zones infestées de glossines que le Missirié connaît et évite. Dans le même domaine il préfère creuser des oglats dans le lit ou sur les rives des ouadis plutôt que d'abreuver son troupeau sur les mares pourtant nombreuses ; il réduit ainsi considérablement les risques d'épizooties. C'est aussi pour réduire ces risques que les plus riches éleveurs scindent leur troupeau en deux ou trois fractions qui parcourent des régions différentes.

En mai, les pluies font à nouveau leur apparition sous le 10° parallèle et donnent le signal du mouvement vers le nord qui va s'effectuer par petites étapes entrecoupées de longues pauses.

Dans leur mouvement vers le sud, les chameliers restent pour la plupart accrochés aux rives de la Batha entre Kunjuru et Assafik ; en tout cas, ils ne dépassent pas Am Delep et Douziat, à mi-chemin entre le 12° et le 13° parallèles.

Cependant, il existe quelques Missirié, parmi les chameliers, qui ne participent pas à la grande migration dans le sud et qui stationnent toute l'année sur l'ouadi Enne. Ils abreuvent là sur des puits permanents de quinze à vingt mètres de profondeur ou bien sur des saniés nouveaux : El Mahaba, Zora Mahané, Am Ziéfé, Micheggué, El Mahazrak, El Arakai, Angoteur, Erdébé. Cette habitude qui intéresse surtout quelques Mazakhné, Ouled Turki et Ouled Sourour est ancienne et, si les récents forages facilitent assurément leurs conditions de vie, il ne semble pas qu'ils aient pour autant retenu ou même seulement freiné la vague migratrice.

Aspects sociologiques

Parmi tous les Arabes nomades, les Missirié sont ceux dont l'esprit d'indépendance, le goût de l'anarchie sont les plus remarquables. Toute autorité leur est insupportable et ils sont justement connus dans tout le Tchad pour la célérité qu'ils mettent à faire le vide quand ils veulent échapper au contrôle d'un administrateur trop curieux. Leur propension au vol n'est pas davantage usurpée ; il n'est pas rare qu'un éleveur sédentaire se plaigne d'avoir eu son troupeau tout entier enlevé par des Missirié qui, à marches forcées, l'ont conduit de l'autre côté de la frontière pour le vendre sur les marchés du Soudan.

Le Missirié est un éleveur hors de pair ; il n'y a guère que le Peul qui le surpasse dans ce domaine. Il est capable de tout sacrifier pour le bien-être de son troupeau et de se priver de l'essentiel pour avoir la satisfaction de le voir

grossir. Sa tente par exemple est la plus misérable qui soit ; elle est toujours fort étroite — 5 mètres sur 2, parfois moins — très souvent sans parois latérales. Pour n'avoir pas besoin de vendre un bœuf ou seulement un mouton, il fait un très large appel aux produits de cueillette et porte boubou et séroural au-delà des limites de l'usure.

L'homme va toujours tête nue. Le crâne est rasé tandis que la barbe, souvent très épaisse est gardée inculte.

La femme s'habille seulement d'un pagne bleu qu'elle noue à la taille ; le buste reste nu. Elle coiffe ses cheveux en longues nattes.

Les filles sont excisées. Elles se marient dès la puberté. La femme a de l'influence sur son mari pendant un ou deux ans après le mariage, puis elle est ravalée au rang d'une domestique ; elle garde néanmoins une liberté d'allure qui contraste fort avec le comportement habituel de la femme du paysan sédentaire.

La bigamie est la règle la plus commune. La répudiation n'est pas rare ; elle intervient en cas d'adultère et surtout en cas de stérilité.

Aspects économiques

Le Missirié participe au trafic saharien mais sur une échelle bien plus modeste que ses voisins Ouled Rachid et Mahamid.

De même, il semble apprécier médiocrement la fréquentation des grands marchés. Il traite la plupart de ses échanges de fèrik à village :

— une vache s'échange contre 2 rahals soit 300 kilos de mil environ ;

— un mouton contre 4 yébés soit 60 kilos de mil ;

— deux boules de beurre (250 grammes) contre 1 koro de mil soit 2 kilos ;

— une natte en doum contre 2 koros de mil soit 4 kilos.

Pourtant, dans les rares circonstances où il a besoin de numéraire, le Missirié n'hésite pas à parcourir de longues distances pour trouver sur des marchés lointains des prix particulièrement avantageux. Il se rend notamment à Am Sak et Abéché à l'automne ; à Bitkine, N'Gama et même Fort-Archambault pendant la saison sèche.

Fin mars 1957, le même bœuf qui se vendait 5 000 francs sur le marché de Lobotigué près de Goz Beïda, valait 6 000 francs à Abéché et Am Timan et 8 000 francs à Fort-Archambault. Certains Missirié et notamment des Awazmé achètent sur les marchés où l'offre est abondante pour revendre ailleurs, très loin, où la demande l'emporte. Pour ce faire, ils n'hésitent pas à franchir par exemple la distance qui sépare Am Dam de Fort-Archambault soit

500 kilomètres. En réalisant les bénéfices que leur procure ce trafic, ils ne pensent pas tant à améliorer leur niveau de vie qu'à acheter de nouveau bétail qui viendra grossir encore leur troupeau.

TABLEAU 41 : *Prix pratiqués sur le marché de Mangalme le 7 juin 1957*

Nature des produits	Unité	Prix en CFA	Origine (1)
<i>Alimentation :</i>			
Berbéré	Koro (2)	35	=
Haricots secs	Kg	50	=
Gombo.	Koro	60	=
Oignons	»	70	=
Piment.	»	150	=
Ail	100 g	10	=
Mais.	3 épis	5	=
Sésame.	100 g	5	=
Sel de Bedo.	1/2 lune	10	+
» Démi	Kg	50	+
» Ounianga.	Kg	70	+
Gigot rôti	Un	40	=
<i>Artisanat local :</i>			
Natte 2 x 1	Un	40	= et +
Corbeille en vannerie (koro).	Un	125	+
Houe	Un	60	0
Chaussures en filali.	Paire	275	0
Peau de filali	Un	100 à 150	0
Peau de bubale tannée.	Un	350	0
Gabak (rouleau de 32 coudées)		250	=
<i>Tissus d'importation :</i>			
Etoffe blanche dite américani	M	70	
Etoffe bleue dite guinée.	M	90	
Pagne fantaisie	Un	750 à 3 000	
<i>Bétail :</i>			
Bœuf de boucherie 4 à 6 ans	Un	3 500 à 4 000	=
(1) Origine : = sédentaires + nomades 0 Haddads.			
(2) Contenance = 2 litres.			
Nota. — Le lait ne fait pas l'objet de ventes, il est toujours échangé à raison d'un quart de litre contre 5 frs de piment par exemple..			

LES MAHAMID

Origines et histoire

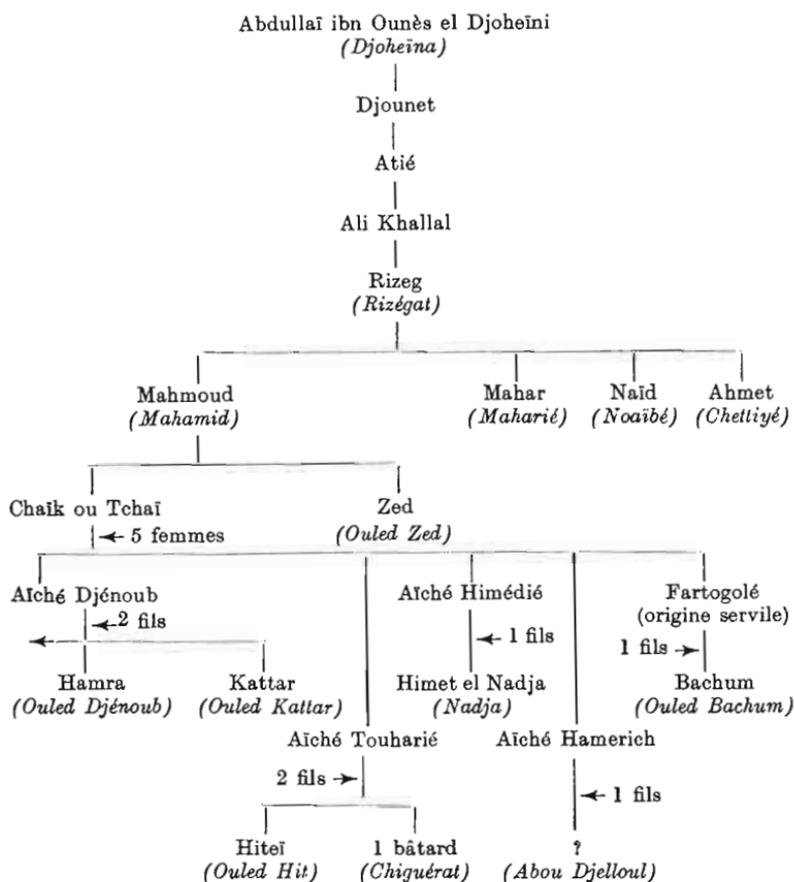
Il conviendrait de distinguer entre Rizégat et Mahamid ; ceux-ci sont seulement une partie de ceux-là. Consultons le tableau numéro 42 ; Mahmoud, le père des Mahamid, est un fils de Rizeg, l'ancêtre des Rizégat, au même titre que Mahar et Naïb. Maharié et Noaïbé sont donc des Rizégat mais non des Mahamid et si l'habitude a été prise de les ranger sous l'étiquette Mahamid, c'est probablement parce que, au cours de son histoire, la tribu Rizégat tout entière fut bien souvent commandée par un chef Mahamid.

L'arrivée des premiers Mahamid au Ouaddaï remonte à la domination des Tounjour. Les Mahamid prirent une part active à l'anéantissement de ceux-ci au xvii^e siècle et pour prix de leur concours, Abd et Krim ben Djamé fit du chef Mahamid un aguid auquel il confia la garde et le gouvernement des marches septentrionales du royaume ; ce fut l'aguida el Mahamid qui avait son chef-lieu à Arada.

Jusqu'en 1925, le chef des Mahamid qui étendait son autorité à tous les Rizégat et qui remplissait pour le compte du sultan du Ouaddaï le très important rôle d'aguid, était resté en place ; mais il fut alors destitué et son commandement fut démembré. Cinq chefferies distinctes furent créées par la nouvelle administration française : Maharié, Ouled Djénoub, Ouled Zed, Chiguérat, Ouled Hit. Dès 1930, le plus entreprenant des cinq chefs, Mahamat Trié de la tribu Ouled Djénoub, obtint à son profit la réunification. Cette opération ne va pas sans secousses et provoque le départ de nombreux mécontents vers l'ouest où ils s'intègrent aux Ouled Rachid et vers le Darfur. En 1940, Trié auquel sont reprochées de multiples exactions et qui fait l'objet d'attaques sourdes de la part de ses rivaux, tombe ; et c'est de nouveau le morcellement, en six tribus cette fois car les Nadja obtiennent une chefferie autonome. Ce rapide aperçu ne fait évidemment pas état des luttes intestines, des complots, des promesses démagogiques, qui remplissent depuis trente ans l'histoire des Mahamid. Ces rivalités anachroniques durent encore et elles occupent tellement les intéressés que ceux-ci, à l'instar de tous les nomades et plus encore que tous les autres, restent étrangers au mouvement qui porte le Tchad vers son nouveau destin.

Les Mahamid sont recensés dans trois districts de la région du Ouaddaï : Biltine, Abéché et Adré, mais les besoins de la transhumance les obligent à séjourner sou-

TABLEAU 42 : Les fractions de la tribu Mahamid



vent hors de ces circonscriptions. Aussi l'administration a-t-elle pensé à créer en 1958 un organe mobile d'administration chargé de contrôler tous les nomades de la région du Ouaddaï, où qu'ils se trouvent et sans tenir compte des limites administratives. C'est là certainement une initiative très opportune.

Zones de parcours

Durant les mois d'hivernage, les Mahamid sont tous rassemblés dans un vaste triangle ayant pour sommets Arada

TABLEAU 43 : Feux utilisés par les Arabes Rizégat

Tribu ou fraction	Feu	Appellation	Emplacement
Tous les Rizégat . . .		Ogol	Antérieurs gauche et droit
Ouled Djénoub . . .		Diférei	Encolure à gauche
Ouled hit		Rétim	De part et d'autre du chanfrein
Chiguérat		Zéléma	Joue droite
Nadja		Issé	Encolure à gauche
Abou Djimé		Kourbach	d°
Ouled Zet		Rétim	De part et d'autre du chanfrein
Maharié		Zéléma	Encolure à droite
		Inek	Joue droite
		Tamrayat	Encolure à gauche
		Djéré	d°

au sud, Kharma au nord-ouest, Darba au nord-est. Toute cette région est traversée par une foule de petits ouadis qui coulent d'est en ouest, à partir des montagnes du Dar Zagawa : Kadjemeur et Wagat sont les plus connus. Ces ouadis entretiennent alors un réseau très dense de mares, mais celles-ci sont toutes épuisées dès le mois d'octobre et il n'existe hors d'Arada aucun puits pour les relayer. Pendant huit à neuf mois de l'année, la région comprise entre Arada et la lisière sud du massif de l'Ennedi d'une part, entre le Dar Zagawa et Kouba sur le Bahr-el-Ghazal d'autre part — 250 kilomètres sur 400 — est privée de toute ressource en eau ; Oum Chalouba auquel on pourrait penser satisfait à peine les besoins de la petite garnison qui y stationne. Aussi les Mahamid que l'on appelle parfois les Arabes d'Arada vont-ils être obligés de se disperser très loin dans le sud pendant la saison sèche.

La transhumance des fractions Mahamid présente un

caractère plus varié encore que chez les nomades voisins de l'ouest et, partant, elle est plus difficile encore à fixer. Dans son ensemble pourtant on peut la cerner de la façon suivante :

— le 20° méridien est à l'ouest une limite absolue ;

— entre cette limite occidentale et la frontière du Soudan, il existe deux grands couloirs de transhumance qui trouvent l'un et l'autre leur origine dans la région comprise entre Arada et Oum Chalouba. Le premier, le plus important, descend plein sud entre les 20° et 21° méridiens, passe à l'ouest de Biltine et Abéché et débouche sur la Batha entre Am Dam et Am Guéréda ; le deuxième se dirige au sud-est, passe entre les monts du Kodōi et le massif de Maraoné et, par-delà Am Zoer et Mabrone, s'étale au Dar Massalit entre Adré et Ifène.

— ce sont surtout des chameliers qui empruntent le deuxième moukhal ;

— dans le premier moukhal, les vachers ont, depuis quelques années, pris l'habitude de traverser le pays des Kadjaksé jusqu'à toucher parfois les rives du Bahr Azoum. Au nord, au contraire, ce sont les chameliers qui s'écartent le plus et s'avancent jusqu'aux ouadis Sofaya et Haouach, parfois, exceptionnellement, jusqu'à atteindre la mare de Goumeur au voisinage du 17° parallèle ;

— un certain contingent, surtout composé de chameliers, reste toute l'année cantonné dans le nord, effectuant une transhumance de plus faible amplitude entre Oum Chalouba de l'ouadi Enne ;

— les principales zones de concentration à la saison sèche sont dans l'ordre d'importance croissante : les puits de la cuvette d'Arada et l'ouadi Enne ; la moitié nord du district d'Adré ; la rive sud de la Batha dans le voisinage d'Am Guéréda et l'ouadi Doï à l'ouest de Goz-Beïda.

Pour expliquer la raison d'être de ces deux moukhals principaux, on a dit parfois que celui de l'est intéressait les nomades les plus pauvres. Cela n'est nullement évident. Il semble tout simplement que le moukhal de l'est est surtout emprunté par des individus qui veulent échapper à l'autorité de leur chef de fraction avec lequel ils sont en désaccord ; c'est une conséquence de l'état d'anarchie qui caractérise la tribu Mahamid.

Il ne faut pas croire que telle fraction est assujettie à tel moukhal : pour toutes, la règle est une extrême dispersion.

Des Arabes Mahamid appartenant aux mêmes fractions qui sont représentées au Tchad nomadisent au Soudan, de l'autre côté de la frontière. A la saison des pluies, ils montent dans le voisinage de Kutum ; à la saison sèche ils

stationnent dans la région entre Djénéné et Zalingué. Ils ne franchissent pas à l'est le 24° méridien.

TABLEAU 44 : Répartition des Arabes Mahamid par districts de recensement

Fractions	Biltine	Abéché	Adré	Totaux
Maharié.	5 600	3 200	700	9 500
Ouled Djénoub.	4 000	—	300	4 300
Ouled Zed.	1 400	2 500	400	4 300
Nadja	1 800	—	700	2 500
Ouled Hit.	700	800	200	1 700
Noaibé	—	1 300	—	1 300
Chiguérat	1 000	—	200	1 200
Ouled Nimlé.	—	700	—	700
Totaux	14 500	8 500	2 500	25 500

Habitat

Jusqu'à une époque récente, les Mahamid étaient cantonnés dans la région d'Arada et ne dépassaient guère l'ouadi Enne au sud. Ils n'avaient pas accès aux forêts de doum qui garnissent la vallée de la Batha. Ils habitaient la tente en nattes cependant, mais c'étaient des nattes en paille, ce qu'on appelle des choukkaba. La choukkaba n'est pas une natte tressée ; c'est une claie faite de tiges assemblées bords à bords et attachées avec de fines écorces. La tente-choukkaba est à peu près circulaire, très voûtée ; elle mesure en moyenne 4 mètres de diamètre et 2 mètres de hauteur à son sommet ; elle est faite en général de cinq

TABLEAU 45 : Répartition du bétail dans la tribu Mahamid

District de recensement	Zébus	Chameaux	Caprins et ovins	Chevaux	Anes
Biltine	30 000	30 000	30 000	1 500	750
Abéché.	30 000	8 500	12 500	850	850
Adré.	2 500	5 000	3 000	200	200
Totaux	62 500	43 500	45 500	2 550	1 800
Pourcentage.	250	170	180	10	7

nattes fixées sur une cage de branchages grâce à une corde qui va d'un point du pourtour à un autre en s'entrecroisant sur le toit.

Aujourd'hui encore, ce type de tente reste utilisé par tous les Mahamid, mais souvent le toit est renforcé par une natte en doum qui le double intérieurement ; cette natte en doum est généralement achetée auprès des sédentaires d'Am Dam.

Genre de vie

Quand il est pauvre, le pasteur Mahamid se livre parfois à la culture du mil et du doura sur la rive sud de l'ouadi Enne, dans le voisinage d'Arada, ou bien dans la région d'Adré. Les champs sont laissés à la garde des vieillards tandis que la tente suit le troupeau dans sa transhumance. Mais ces cultures sont toujours rares et très médiocres. L'Arabe Mahamid est essentiellement un éleveur ; parfois son troupeau est composé exclusivement de chameaux — c'est le cas chez de nombreux Ouled Hit, Nadja, Ouled Zed — parfois il compte seulement des zébus — chez les Chiguérat — mais le plus souvent, il s'agit d'un élevage mixte — ainsi chez les Maharié et les Ouled Djénoub.

Nulle part ailleurs au Sahel on ne trouve de tribu où le chameau ait une si grande place. Pour l'expliquer, il n'est pas inutile de se rappeler que les sédentaires du Ouaddaï sont venus à l'élevage sans adopter le bœuf-porteur. Alors, ou bien ils achètent des chameaux aux nomades, ou bien ils continuent à faire appel à ceux-ci pour effectuer leurs transports vers les marchés. En outre, le Ouaddaï est un pays montagneux très loin à l'écart de Fort-Lamy et de son parc de camions-auto : la concurrence du moteur est moins menaçante qu'ailleurs. Enfin, le Soudan voisin offre à la vente du chameau des débouchés très avantageux. Il est significatif en tout cas de constater que sur le marché d'Abéché le chameau vaut 50 % plus cher qu'à Kunjuru et Moussoro par exemple.

En ce qui concerne le petit bétail, le mouton l'emporte toujours sur la chèvre.

Aspects économiques

L'économie du pasteur Mahamid repose largement, comme celle de tous les nomades, sur les transports qu'il effectue avec ses chameaux et ses bœufs-porteurs : transports de grain du champ au village et du village au marché pour le compte du paysan sédentaire d'une part, trafic saharien (sel, natron et dattes) d'autre part.

Sans doute, c'est l'accroissement de ses troupeaux qui

a conduit le nomade à rechercher toujours plus au sud les pâturages et surtout les ressources en eau qui lui faisaient défaut, mais il est un autre phénomène auquel on pense moins et qui joue un rôle aussi important : c'est l'accession des sédentaires du Sahel, singulièrement dans le nord, à la condition d'éleveur. A partir du moment où il possède un troupeau suffisant pour fumer ses champs, les bêtes de somme nécessaires pour effectuer ses transports, le paysan peut se passer des services du nomade et celui-ci doit descendre plus avant dans le sud pour trouver de nouveaux clients qui procurent à son économie le complément dont elle a besoin, à savoir le grain.

La grande quantité de chameaux que possèdent les Mahamid leur permet de prendre une très large part au commerce avec les oasis sahariennes. Ils se rendent surtout aux salines de Démi, au nord du massif de l'Ennedi, sous le 18° parallèle, 450 kilomètres au nord d'Arada, pour en rapporter le fameux sel de couleur rouge brique qui reste le plus apprécié dans toute la campagne ouaddaïenne. Secondairement, ils font le voyage à Largeau pour chercher natron et dattes.

LES ZAGAWA NOMADES

Ce sont des pasteurs purs qui se sont séparés de leurs frères du Dar Zagawa à une époque et dans des conditions difficiles à préciser.

Aujourd'hui, ils sont 6 000 recensés sur le district d'Abéché mais qui partagent exactement le genre de vie des Arabes Mahamid du moukhal occidental : hivernage dans la région d'Arada au voisinage du 16° parallèle, saison sèche sur les rives de la Batha entre Am Dam et Am Guéréda avec une tendance de plus en plus marquée à s'avancer vers le sud pour gagner le Bahr Azoum. Ils élèvent aussi bien des chamelles que des zébus.

Cette identité avec les Mahamid va bien plus loin encore que le genre de vie. Elle est complète dans tous les domaines : langue arabe, tente en nattes, coutumes, activités caravanières entre les oasis sahariennes et les marchés sahéliens. Des mariages mixtes contribuent encore à la fusion.

L'intégration aux Arabes est telle qu'on désigne ces Zagawa nomades sous le nom d'Arabes Zagawa. Il serait bien plus exact de dire : Zagawa arabisés.

LES KECHERDA

Aire d'habitat — Limites et voisins

Les Kécherda prolongent les Kréda vers le nord-est. Ils occupent une position à cheval sur le Bahr-el-Ghazal supérieur entre Nénédeï et Konaï (1). Ils descendent au sud jusqu'à la lisière septentrionale du Har dans une région qu'ils appellent le Sana. A l'est, par-delà le Soulli, ils sont au contact des Arabes de la tribu Ouled Himet ; au nord-ouest, ils rencontrent les Djagada de l'Egueï oriental, tandis qu'au nord-est, ils touchent les Noarma installés dans la région de Koumba. C'est une erreur de les situer comme le font certaines cartes entre le Bahr et Moussoro, ou bien dans la partie méridionale du Mortcha ; ils n'y pénètrent jamais et il semble bien qu'ils n'ont pas occupé ces régions dans le passé. Par contre, on les retrouve loin dans l'ouest, par-delà la frontière du Niger, à la lisière sud du Manga. Tout l'intervalle de 350 kilomètres entre Bahr et la frontière du Niger où d'autres Toubous se pressent nombreux est vide de Kécherda.

Les Kécherda constituent au Tchad un bloc soudé de 7 500 individus qui occupent une aire d'environ 12 000 km², ce qui donne une densité de 0,6 alors que chez les Kréda nous trouvons 2,5. On mesure à la comparaison de ces deux chiffres le fait que nous nous avançons ici dans une région de transition entre Sahel et Sahara.

Origines et langue

Kécherda est un vocable arabe qui a été retenu par l'administration ; les intéressés disent Daza, mais c'est un terme élastique : pour les Tédà-Tou, les Daza sont toutes les populations de langue dazaga, c'est-à-dire les Dazagada ; pour les Annakaza, ce sont seulement les Noarma, tandis que ce que nous appelons les Kécherda prétendent être les seuls à mériter l'étiquette Daza.

Alors que les Kréda sont franchement tournés vers le sud et sont très ignorants de ce que sont les Toubou sahariens, les Kécherda, eux, ont parfois des relations avec les oasis du nord ; cela ne les empêche pas de mêler Annakaza, Boulda, Kokorda, Yénoa, Gaéda, etc., c'est-à-dire de confondre clans avec confédérations. Ils distinguent entre Tédà et Tédà-Tou : pour eux, les Annakaza et les Koborda sont des Tédà, tandis que les Arna et les Tomagra sont des

(1) Nénédeï et Okouné sur la carte au 1/1 000 000 de l'I. G. N.

Téda-Tou. Ils supposent, sans en avoir jamais rencontré un seul, que les Borogat de l'Ennedi sont des Téda et que les lointains Ounia sont des Borogat. Ils pensent que les Dôza du Borkou sont d'authentiques Téda tandis que les Kamadja sont d'anciens esclaves. Bref, ils connaissent des noms, mais ils en font, chacun à sa façon une «*salade*» d'autant plus inexacte qu'on s'éloigne davantage de leurs bases.

TABLEAU 46 : *Les Clans et les feux Kécherda*

Clan	Feu	Appellation	Emplacement
Sagarda		Kankara	Encolure à gauche
	∧	Koulinga	Cuisse gauche
	△	Médenga	Fesse droite
Chénakora	⌒	Arkoub	Encolure à gauche
Médéma	∟	Aré tourkon	Encolure à gauche
	⌒	Arkoub	do

Les Kécherda comptent trois clans : Sagarda, Chénakora, Médéma. Les premiers, parce qu'ils possèdent les chameaux les plus nombreux et parce qu'ainsi ils ont plus facilement accès aux régions sahariennes, sont ceux auxquels les Toubous du nord sont les plus familiers.

Les Kécherda parlent le dazaga, mais en cas de besoin ils se servent de la langue arabe bien plus facilement que les Kréda, il y a là une raison bien simple : c'est que le Kécherda possède bon nombre de chameaux qui lui permettent de fréquenter des marchés lointains hors du monde Toubou : Abourda et Kounjourou par exemple.

Habitat

La tente, le férik kécherda présentent le même aspect que chez les Kréda. Pourtant la tente est généralement plus spacieuse et les nattes en meilleur état ; c'est qu'à troupeau égal, le Kécherda semble connaître une aisance plus grande que le Kréda et c'est encore le chameau qui en est responsable, le chameau qui permet d'atteindre les marchés lointains du sud où les taux d'échange sont plus favo-

rables et, d'autre part, les salines sahariennes où l'on va charger le sel, source d'un commerce fructueux.

Le férik est réduit à cinq tentes en moyenne pendant la saison sèche quand il faut se disperser sur les puits, mais il rassemble dix et même vingt tentes pendant l'hivernage quand les mares permettent de grandes concentrations de troupeaux. Chez les Kréda, quand les tentes d'un même férik se présentent sur deux ou trois lignes parallèles, on peut supposer sans grave risque d'erreur qu'il comprend des Haddads et d'anciens esclaves qui ne se mêlent pas entre eux et qui se tiennent à l'écart des Kréda d'origine. Chez les Kécherda, il n'y a pas de Haddads, les anciens esclaves sont très rares et si d'aventure on rencontre un férik formé sur deux lignes, c'est que le sol, dans le prolongement de la première ligne s'est révélé trop dur pour recevoir les poteaux de la tente. Quand des tentes Kréda se mêlent à des tentes Kécherda dans un même férik — et ce n'est pas rare — les unes et les autres se dressent sur la même ligne.

Comme chez les Kréda, en avant de la ligne de tentes, au-delà d'un intervalle de dix mètres, se trouve une rangée de piquets où l'on attache les veaux et les chamelons dans certaines circonstances : le soir pour qu'ils ne gênent pas l'opération de la traite, la nuit pour qu'ils n'importunent pas sans cesse leur mère, le matin pour les empêcher de suivre le troupeau qui part au pâturage.

TABLEAU 47 : Répartition du bétail chez les Kécherda

Population	Claus	Bovins	Anes	Chevaux	Chameaux	Ovins + caprins
2 200	Sagarda . . .	16 000 (720)	820 (37)	240 (10)	4 200 (190)	5 400 (245)
3 600	Chénakora . .	29 000 (800)	1 470 (40)	410 (11)	1 400 (39)	12 500 (345)
1 600	Médéma . . .	11 000 (680)	680 (42)	150 (9)	730 (45)	4 300 (265)
7 400	. . . Totaux . .	56 000	2 970	800	6 330	22 200
	Pourcentages. . .	680 à 800	37 à 42	9 à 11	39 à 190	245 à 345

Genre de vie

On peut faire, à propos des Kécherda, une observation qui est loin d'être exceptionnelle, à savoir que la qualité d'éleveur exclusif n'entraîne pas fatalement une ampli-

tude plus considérable des mouvements de transhumance. Les Kécherda qui ne se livrent à aucune culture ont des campements qui, au total, parcourent des distances plutôt moindres que celles parcourues par certains campements Kréda assujettis cependant à la culture du mil.

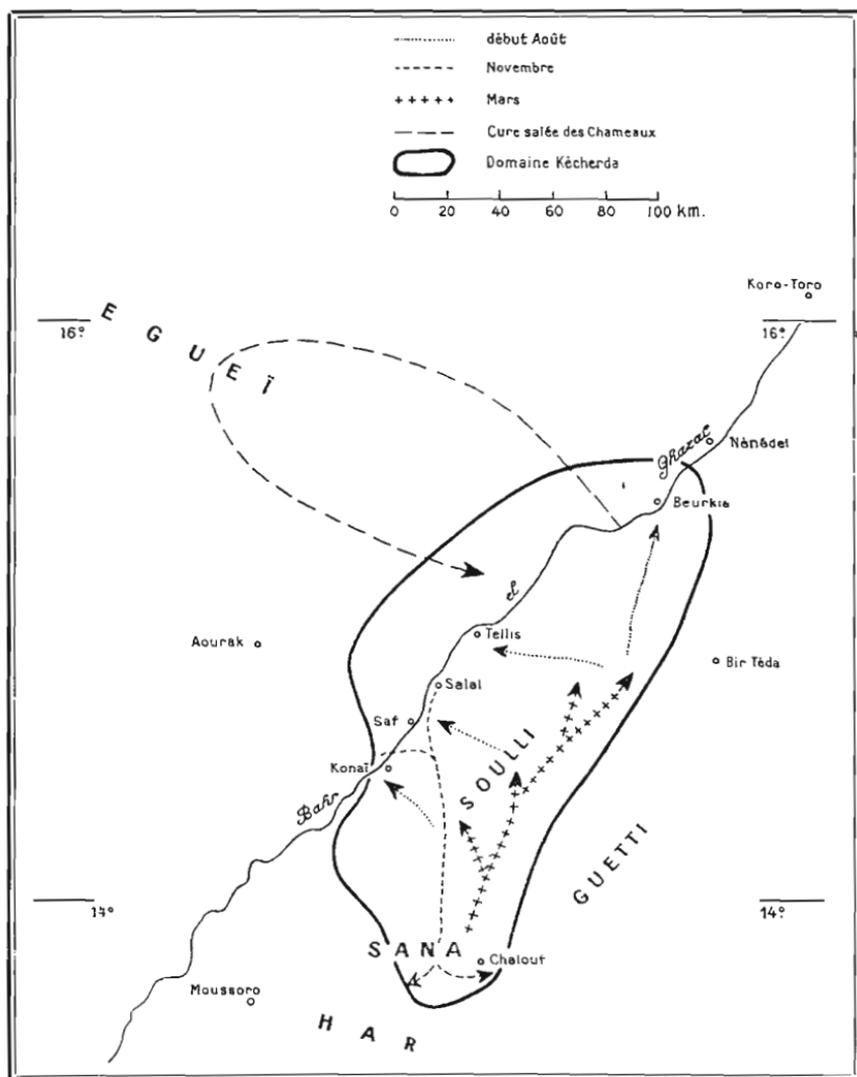
Le mouvement de balancier par lequel se traduit le phénomène de la transhumance prendra ici un caractère particulièrement dépouillé ; pendant et aussitôt après l'hivernage — d'août à novembre — les mares sont remplies, le pâturage renouvelé : plus de corvée d'abreuvement, plus besoin même de conduire le troupeau loin du campement, le lait abonde, c'est une période de farniente, d'épanouissement, de fêtes, de fécondation. A partir de la saison froide et jusqu'au retour des pluies — de décembre à juillet — c'est une période de disette, d'éparpillement sur les puits, d'hibernation, de repliement.

De début août à fin octobre, durant les trois mois d'abondance les Kécherda sont tous rassemblés sur le Bahr entre Konaï et Tellis et sur Beurkia. La région entre Tellis et Beurkia reste toujours vide car on n'y trouve ni mares ni puits. De novembre à février, pendant la saison sèche et froide, on descend sur le Sana où subsistent encore quelques mares mais il faut bien vite remettre les puits en état. De mars à juillet, pendant la saison sèche et chaude, la dispersion s'accuse encore sur les puits du Soulli qui sont creusés à 15 et 20 mètres de profondeur. Le Soulli n'est pas le désert auquel fait penser l'étendue blanche des cartes ; la végétation herbacée très dense et les puits nombreux en font une région très propice à l'élevage du zébu.

Les Kécherda ont toujours plus de bovins que de chameaux, mais les proportions d'un clan à l'autre sont très inégales : 4 zébus pour un chameau chez les Sagarda, 15 pour un et 20 pour un chez les Médéma et les Chénakora. Il ne faut surtout pas en déduire que les premiers seront les plus mobiles ; c'est plutôt le contraire qui est vrai. Les Sagarda, justement pour épargner à leur élevage de chameaux l'assaut des insectes, se cantonnent volontiers dans le nord, ne se rendent jamais au Sana et ne dépassent pas Konaï vers le sud ; il en est même qui ne quittent jamais le sillon du Bahr où les chameaux trouvent des acacias qui manquent ailleurs. L'importance du troupeau de chameaux a d'autres répercussions encore : les Kécherda, à l'inverse des Kréda, n'envoient pas leur troupeau loin au sud à la rencontre des premières pluies ; quand celles-ci les atteignent, les campements décrochent plus vite vers le nord ; à la saison froide, quand le chameau ne boit qu'une fois par semaine, il s'écarte avec les bergers jusqu'à 50 kilomètres de la tente et du puits tandis que la vache qui a besoin de

CARTE 28

PRINCIPAUX MOUVEMENTS DE TRANSHUMANCE CHEZ LES KÉCHERDA



boire chaque jour reste aux abords ; le chameau est soumis à une cure salée annuelle qui dure un mois environ : à cette fin il est conduit au début de la saison fraîche dans la partie orientale de l'Egueï, mais c'est essentiellement une cure d'eau qu'il fait maintenant car les célèbres pâturages de hâd de cette région ont complètement disparu depuis dix ans.

Ainsi, si les campements Kécherda se déplacent moins souvent et moins loin que les campements Kréda, par contre leur élevage de chameaux plus important les oblige à prévoir un échelon spécial de bergers qui se tient le plus souvent loin de la tente. Et cette observation en rejoint une autre qui a été faite à propos des sédentaires devenus éleveurs : un genre de vie mixte — agriculture et élevage de zébus et de chameaux — n'entraîne nullement l'abandon du village ou une mobilité plus grande du campement, mais seulement un éclatement plus considérable de la famille sollicitée par des activités non pas contradictoires mais divergentes.

Aspects sociologiques

Les Kécherda respectent le même interdit conjugal que les Kréda. La femme observe un interdit sexuel depuis le huitième mois de grossesse jusqu'à quarante jours après l'accouchement.

Les Kécherda se marient entre eux ou bien avec des Kréda, quelquefois ils donnent leur fille à un Arabe Ouled Himet mais l'inverse est encore plus rare.

Si un garçon Kréda épouse une fille Kécherda, la tente nouvelle reste six mois ou un an dans le férik des parents de la femme, mais il arrive que le ménage, même avant la naissance du premier enfant, s'éloigne pour s'intégrer à un férik kréda. Il arrive aussi que le gendre se plaise auprès de ses beaux-parents et leur fait l'amitié de rester près d'eux, c'est rare ; ce qui l'est moins, c'est que la jeune femme prenne sur son mari un ascendant tel qu'elle lui impose sa volonté de rester. Mais en définitive, c'est le troupeau qui commande : si les chameaux sont peu nombreux on sera attiré vers le sud ; au contraire, s'ils sont en nombre suffisant pour permettre un élevage prospère on s'accrochera dans le nord. Et c'est ainsi que nous avons vu chez les Kréda, un clan — celui des Bria — qui se trouve presque tout entier intégré aux Kécherda.

Les hommes adultes passent le meilleur de leur temps à courir les marchés. Les filles jusqu'à l'âge de dix ans, les garçons jusqu'à l'âge de la circoncision — douze à quinze ans — sont chargés de la garde du troupeau de zébus ; quand ils deviennent plus grands, les filles restent à la tente pour aider leur mère et apprendre leur métier de femme

tandis que les garçons s'éloignent avec le troupeau de chameaux. Les femmes sont occupées aux travaux ménagers, à la traite, à la fabrication du beurre. Le beurre se prépare dans une jarre de terre que l'on suspend avec une corde à la branche d'un arbre et que l'on agite vigoureusement.

Il y a seulement quelques années que les Kécherda ont trouvé le chemin de La Mecque. C'est sans doute parce que les routes sont devenues sûres et les moyens de transport nombreux ; mais c'est surtout parce qu'une certaine aisance qui peut ressembler à de la richesse est entrée dans les campements. Pour effectuer le pèlerinage, le Kécherda se rend à chameau jusqu'à Abéché ; là, il vend sa monture à un prix plus avantageux que sur les marchés de l'ouest et grâce au produit de cette vente il peut trouver place dans le camion d'un entrepreneur de transports qui lui fait traverser le Soudan.

Aspects économiques

Voici le circuit commercial type que pratique le Kécherda : de septembre à décembre, quand le beurre est abondant, il se rend au Borkou avec des chameaux ; il s'y procure des dattes et surtout du sel avec le produit de la vente du beurre. De janvier à mars, il porte ces dattes et ce sel plus d'autre beurre sur les marchés lointains du sud : Abourda et Kounjourou ; en échange il achète : mil, étoffe, thé. Si d'aventure il lui faut réaliser rapidement une grosse somme d'argent pour payer l'impôt ou bien à l'occasion d'un mariage, il vend deux moutons, un bouvillon, un chamelon, au marché de Moussoro. Mais là encore, le Sagarda se distingue : c'est surtout lui qui connaît le chemin du Borkou et le Chenakora, le Médéma, qui veut se livrer au commerce du sel confie d'ordinaire un ou deux chameaux à un ami Sagarda qui se rend déjà pour son propre compte dans les oasis du nord.

Le lait joue un grand rôle dans l'alimentation, le beurre constitue une bonne monnaie d'échange, et c'est l'occasion de rappeler qu'une vache à la bonne saison donne trois à quatre litres de lait sans compter la quantité à peu près égale que consomme le veau ; à partir d'avril, elle en fournit deux fois moins ; quant à la chamelle, c'est en novembre et décembre qu'elle donne le plus de lait — cinq à six litres. — Pendant l'hivernage, la vache se rend chaque jour deux fois au pâturage, de 5 à 9 heures et de 15 à 19 heures ; elle est traitée à chaque retour ; le reste de l'année, pendant le séjour sur les puits, elle ne rentre que le soir et n'est plus traitée qu'une fois par jour. Pour empêcher le chamelon de boire plus que sa ration, on étrangle deux trayons de la mère sur quatre avec un lacet ou un

cordon de tissu ; on pratique de même avec la chèvre dont un seul trayon sur deux reste libre. Peut-être la vache a-t-elle son pis plus fragile ; en tout cas on n'a pas recours avec elle à la même méthode : on se contente d'attacher à la tête du veau une muselière garnie d'épines.

★ ★

S'il fallait pour terminer faire le point, nous dirions que le Kécherda est un Kréda qui ne cultive jamais de mil et qui possède à côté d'un important troupeau de vaches, un élevage de chamelles qui influence de façon notable son genre de vie et lui permet de se livrer à des opérations commerciales lointaines et par conséquent avantageuses.

LES M'BORORO

Les M'Bororo sont des pasteurs peuls qui vivent en perpétuel déplacement. M'Bororo n'est pas un terme ethnique ; il veut probablement dire nomade. Leur origine est mal définie : loin dans le passé, ils ont quitté les rives africaines de l'Océan Indien pour s'avancer lentement avec leurs troupeaux à travers la zone sahélienne ; ils ont ainsi atteint les côtes de l'Atlantique et ont notamment stationné sur les pentes du Fouta-Djalon. Actuellement, on assiste à un mouvement de reflux vers l'est, à un retour vers un berceau légendaire.

On trouve encore des M'Bororo atardés dans le Fouta-Djalon et au Macina, mais les plus importants contingents se rencontrent au Nigeria septentrional et sur les plateaux camerounais. Depuis quelques décennies seulement, ils se sont infiltrés à travers l'Oubangui-Chari et le Tchad ; des éléments avancés auraient même atteint les rives du Nil à travers le Darfur et le Kordofan. On est comme en présence d'une marée qui s'avance insidieusement, irrésistiblement.

Des efforts ont parfois même été tentés pour fixer, canaliser, contrôler au moins ce mouvement ; ils ont toujours été voués à l'échec. Sitôt qu'il sent sur lui l'œil de l'administrateur ou du vétérinaire, le M'Bororo disparaît comme il était venu, sans bruit, sans laisser de trace, avec son mystère.

Les M'Bororo venant du Niger, du Nigeria, du Cameroun, semblent avoir entrepris de gagner l'est en suivant deux grands axes principaux : le premier se dirige vers l'Oubangui-Chari, très au sud ; le second après avoir traversé le moyen Chari et le Salamat atteint le Soudan dans la région de Nyala. On peut estimer qu'il existe actuellement au

Tchad trois zones principales de rassemblement : le Mayo-Kebbi dans la région de Pala et Léré, le sud du lac entre Massakori et Massénia, le nord du lac dans le voisinage de Rig-Rig.

Le M'Bororo est toujours un pasteur pur. Il ne stationne jamais plus de trois jours au même endroit. Il ne possède pas de tente mais seulement une natte qu'il tend parfois dans les branches d'un arbre. Il se nourrit de lait et de graines sauvages crues. C'est dire qu'il n'est guère encombré de matériel. Il élève des zébus et des moutons qui sont les uns et les autres très particuliers : le zébu m'bororo est de grande taille, de robe acajou et ses cornes immenses en forme de lyre sont pointées vers le ciel ; le mouton m'bororo est un mouton à poil, de grande taille lui aussi, de robe bicolore : noire pour la moitié antérieure, blanche pour la moitié postérieure. Ces animaux — zébus et moutons — sont remarquablement domestiqués ; ils obéissent à la voix comme des chiens de chez nous ; un bambin même, avec des claquements de langue est capable de faire manœuvrer à l'abreuvoir un troupeau de cinquante zébus sans bousculade. Les moutons ne sont pas poussés devant le berger ; ils suivent celui-ci attachés à ses talons.

Cet appel vers l'est auquel semble obéir le M'Bororo s'accommodent d'un mouvement cyclique de transhumance qui s'effectue dans le sens nord-sud et qui ralentit la progression ; ce mouvement s'accomplit pour certains entre le Chari moyen à la saison sèche et l'ouadi Haddad pendant l'hivernage. Mais ici, moins encore que chez les Arabes nomades, on ne saurait dégager les itinéraires de moukhals tant la dispersion est grande et l'état d'amarchie poussé à ses limites.

Le M'Bororo, en dépit des pérégrinations auxquelles il se condamne, semble avoir gardé intacte une civilisation étrange et très ancienne. Il vit comme sur une autre planète, absolument rebelle à toute influence étrangère. Il est resté animiste ; l'homme s'habille d'une culotte courte en peau ; il se couvre la tête avec un chapeau en vannerie à larges bords ; il garde les cheveux tressés en fines nattes rejetées vers l'arrière ; il se farde les yeux avec de l'antimoine. L'endogamie est rigoureusement pratiquée. Même un mariage entre M'Bororo et Fellata est inconcevable car le premier est considéré par le second comme un sauvage méprisable. Et pourtant le M'Bororo parle la même langue que les autres Peuls ; il s'agit peut-être d'un dialecte un peu différent mais on se comprend cependant d'emblée. L'arme du M'Bororo est l'arc à double courbure ; il s'en sert à l'occasion avec une adresse consommée mais c'est un individu paisible qui n'a d'autre souci et d'autre but que de voir son troupeau croître et multiplier.

E. — Autres peuplades

LES CITADINS

Quand on entreprend de parler des citadins du Sahel tchadien, on pense naturellement à Fort-Lamy, la capitale de l'Etat, et à Abéché, le chef-lieu de la région du Ouaddaï. Ce sont les seules villes véritables ; elles possèdent un réseau de rues, des quartiers, des boutiques, un grand marché quotidien, des mosquées ; elles offrent un extraordinaire grouillement de populations venues de tous les horizons ; elles exercent une attraction et un rayonnement économique, politique, religieux sur tout le Tchad.

L'origine de l'une et de l'autre est différente cependant. Fort-Lamy est une création française ; voici cinquante ans, il n'y avait rien d'autre sur son emplacement actuel qu'un petit village de pêcheurs kotoko dont le nom même a été oublié. Bâtie au confluent du Chari et du Logone, mais tout entière sur la rive droite du Chari, c'est une cité qui en 1950 comptait 26 000 habitants recensés se répartissant à peu près de la manière suivante :

Arabes	6 000	Européens	2 500
Bornou	5 500	Haoussa	1 200
Sara	5 100	Baguirmi	800
Kotoko	2 700	Divers	2 200

Aujourd'hui, elle atteint réellement au moins deux fois ce chiffre, peut-être trois fois si l'on tient compte de l'énorme contingent flottant qu'elle abrite.

Abéché, que l'on croit parfois être une très vieille ville, n'est pas tellement plus ancienne. Elle a été fondée il y a un peu plus d'un siècle seulement ; c'est vers 1850 que le sultan du Ouaddaï quitta Ouara — 40 kilomètres au nord — pour s'y installer. Ouara est devenu un désert qui ne possède plus qu'un palais en ruines tandis qu'Abéché est aujourd'hui une cité très vivante de plus de 20 000 habitants qui y sont domiciliés en permanence, auxquels il conviendrait d'ajouter 5 à 10 000 personnes flottantes (nomades et sédentaires de la campagne venus au marché et qui s'attardent chez des parents travailleurs saisonniers, pèlerins partant ou revenant de La Mecque).

En comparaison de ces deux grandes villes, les autres chefs-lieux ne sont que de gros bourgs qui ne dépassent guère 5 000 habitants : Moussoro et Ati sont les plus importants ; d'autres encore ont tout simplement l'aspect de villages : Bol, Biltine, Adré, par exemple ; d'autres enfin ne sont rien que des postes administratifs : c'est le cas de Nokou et Djédaa.

Si nous avons choisi de disséquer Abéché plutôt que Fort-Lamy c'est qu'elle rentre davantage, du fait de sa position géographique dans le cadre de cette étude ; c'est aussi qu'elle offre un très riche échantillonnage de populations aux traditions bien dessinées.



Abéché, comme tous les grands marchés sahéliens occupe une remarquable position de charnière entre les régions de grand élevage et les pays gros producteurs de mil. Moussoro qui lui fait pendant dans l'ouest a cependant gardé un rang plus modeste et il y a à cela plusieurs raisons : d'abord, Moussoro est davantage avancé dans la zone d'élevage tandis qu'Abéché est au centre d'une région où pasteurs et paysans sont intimement mêlés — Moussoro est seulement une capitale économique ; Mao, sa rivale, a dû toujours être la résidence des sultans du Kanem et les Français en ont fait le chef-lieu administratif de toute la région ; Moussoro en outre souffre de la concurrence lointaine du marché de Fort-Lamy ; au contraire, Abéché est dans tous les domaines la capitale d'une région administrative qui compte un demi-million d'habitants.

Nous allons passer successivement en revue les vingt-cinq quartiers d'Abéché.

Aguad Brich. Ce quartier était celui de l'aguid el brich — textuellement : le dignitaire de la natte, — l'homme de confiance du sultan qui assistait celui-ci en toutes occasions et qui était chargé par exemple de porter la natte de son maître quand celui-ci se rendait en cortège pour la prière à la mosquée. L'aguid el brich pouvait être de n'importe quelle origine.

Aguad brich est presque tout entier peuplé de Bilala descendants de guerriers de l'armée du sultan. Ce sont aujourd'hui de petits maraichers qui ont leurs jardins sur les bords de l'ouadi Am Kamel. Ils possèdent aussi des champs de mil aux abords de la ville. Ils élèvent des chèvres et quelques ânes. Ils se livrent au transport et à la vente de l'eau à domicile, au transport des briques pour

TABLEAU 48 : *Les quartiers d'Abéché*

Nom du quartier	Populations représentées	Nombre approximatif d'habitants
Aguad Brich . . .	Bilala	80
Aguad Mahamid	Maba Kélingan	180
Am Kamel . . .	Missirié et divers	5 000
Djermayé . . .	Billala, Maba, divers	1 000
Mosquée . . .	Missirié et Djellaba	2 000
Djellaba Kobé . .	Djellaba	1 800
Djellaba Fasher	Djellaba	300
Hamet el Bédawi	Peul	1 000
Fezzan	Medjébra et Zoueya	1 200
Bornou	Kanouri	1 500
Haoussa	Haoussa	1 500
Kotoko	Kotoko	1 200
Kindine	Touareg	400
Ouled Sliman . .	Guédatfa et Mogharba	150
Houdjar	Hadjarai	400
Dadjo	Dadjo	100
Sara	Sara et « Congo »	1 000
Salamat	Arabes Salamat	200
Djam Tata	Peul et divers	1 500
Astéréna	Divers	120
Goumié	Divers	150
Taradona	Divers	150
Haddad	Haddad	250
Kamina	Béni Halba, Missirié, etc.	1 500
Chig el Fakara . .	Djellaba	1 800
Total approximatif :		24 480

les constructions ; s'ils ne possèdent pas d'âne pour se livrer à ces activités, ils en louent un à raison de 50 francs par jour, ou, tout simplement, ils s'engagent comme manœuvres. La femme vend au marché de la farine qu'elle a elle-même préparée, des arachides grillées, du gombo, du piment, du bois de chauffage qu'elle est allée chercher dans la campagne.

Ces Bilala ne sont pas tout à fait coupés de leur patrie car leurs frères du Fitri viennent souvent à Abéché pour vendre du poisson sec, des nattes, ou bien ils y passent pour se rendre au pèlerinage. Ils contractent mariage partout, dans tous les quartiers autour d'eux.

Les maisons sont toujours en argile crue mêlée à de la paille hachée, mais les cours renferment toujours une hutte en paille où l'on peut se réfugier à la saison des pluies quand les argamasses laissent passer l'eau et menacent de

s'effondrer. Elles renferment aussi une hutte voûtée en choukkaba qui fait office de cuisine.

Aguad Mahamid. C'est le quartier qui s'est édifié autour de la résidence que l'aguid el Mahamid habitait quand il venait à la cour. On n'y trouve plus aucun Arabe Mahamid mais seulement des Maba de la tribu Kélingan. A l'origine, les Kélingan, concurremment avec les Kodoï et les Mandaba, avaient le privilège de donner au sultan ses épouses, mais cette coutume, nous l'avons vu ailleurs, a souffert maintes entorses. Ces Kélingan d'Abéché ne connaissent pas d'interdits matrimoniaux.

Ils possèdent des champs de mil dans le voisinage de la ville ; ils élèvent des zébus, quelques moutons et chèvres qui ne s'éloignent jamais ; ils ont des ânes pour leurs besoins personnels. La femme fabrique le tapis en poil dit chemlé ; elle achète des moutons pour en revendre la viande au détail sur le marché ; elle se livre sur une grande échelle à la fabrication et à la vente du mérissé, boisson fermentée à base de mil. Les jeunes filles brodent des tentures destinées à garnir les lits.

On trouve ici une importante proportion de fakis.

Am Kamel. C'est le quartier du sultan ; c'était aussi autrefois le quartier de l'aguid el Diaatné. Am Kamel signifie : la mère de tous. On n'y trouve plus de Diaatné mais une population bigarrée comprenant des Missirié, des parents du sultan, des descendants de Turcs, des Maba, des Massalat, des esclaves affranchis.

Les Missirié appartiennent surtout à la fraction Ouled Am Keleb. Ils cultivent du mil, élèvent du petit bétail et se livrent au jardinage.

Les Turcs offrent un cas bien remarquable. Ce sont les descendants des artilleurs que le sultan Chérif, au milieu du XIX^e siècle, demanda à la Sublime Porte en même temps que les premiers canons. Quoique métissés, ils offrent encore aujourd'hui un type physique très frappant. Ils ne possèdent ni bétail, ni champs mais seulement de petits jardins où ils cultivent des légumes. Nombre d'entre eux sont restés au service du sultan, d'autres sont manœuvres.

Les Maba, les Massalat, les anciens esclaves sont jardiniers, manœuvres, colporteurs d'eau. Dans les jardins, on cultive des tomates, des oignons, des navets, de la salade, des choux, des patates, un peu de manioc ; on y trouve aussi quelques arbres fruitiers : papayer, goyavier, citronnier, manguier et des arbres à henné.

Les femmes achètent du mil en grain et des arachides en

coques avec lesquels elles préparent pour les vendre des galettes, de la farine, des arachides grillées et salées.

Djermayé. C'est là que le djerma, premier dignitaire de la cour, avait sa résidence. Le djernia, en principe, était un oncle maternel du sultan ; c'était en particulier le chef des armées ; dans les cérémonies officielles, il avait sa place à la droite de son maître.

On trouve maintenant dans Djermayé des Bilala, des Maba, des Arabes Salamat, des Baguirmi, des esclaves affranchis, quelques Arabes Dakharilé venus de Bokoro, quelques Noarma. Les plus riches sont commerçants et tiennent boutique dans le secteur des souks au voisinage du grand marché. Les plus pauvres sont manœuvres ou colporteurs d'eau. Les esclaves affranchis sont parfois bouchers.

L'eau portée à domicile sur les ânes, dans de grandes poches en peau, se vend à raison de 3 fr 50 la touque de 18 litres ; la charge tout entière qui équivaut à six touques se vend 20 francs.

Toutes les femmes — sauf dans les quartiers suivants : Mosquée, Am Kamel, Hamet el Bedawi, Djellaba — fabriquent le mérisse et l'argui. Le mérisse est une boisson fermentée tandis que l'argui est le produit d'une distillation. La fabrication de l'argui est interdite mais elle se pratique clandestinement avec d'étranges alambics de fortune. Il existe plusieurs variétés de mérisse : le khal est à base de mil et de dattes, le bilbil est à base de doura, le zamsakhoud est fait à partir d'un mélange de mil, de dattes et de kombo, l'arabach ou kochat est à base de mil, le douma qui est surtout fabriqué à Am Dam, Goz Beïda et Am Timan est à base de miel et parfumé avec la graine du téléboun. Il faut deux kilos de mil pour obtenir une jarre soit 15 litres de mérisse qui se vend 150 francs et un kilo pour fabriquer un demi-litre d'argui qui se vend 100 francs. Presque tout le monde à Abéché, hommes, femmes et même enfants, consomment le mérisse et l'argui et cela de façon quotidienne.

Mosquée. Le quartier de la grande Mosquée est habité en nombre à peu près égal par des Missirié de la fraction Ouled Khanem et par des Djellaba Noinro.

Ces Missirié sont les descendants d'une souche de fakis venus autrefois s'installer auprès du sultan. Ils vivent surtout du maquignonage opéré sur le marché pour le compte de marchands de bestiaux. Ils possèdent des troupeaux de zébus qui sont confiés aux parents nomades qui transhumant sur Oum Hadjer et Am Dam. Les femmes pauvres

achètent du mil en grain dont elles font des galettes qui sont vendues aux voyageurs.

Traditionnellement, c'est un Missirié qui est l'imam de la mosquée, le sultan le choisit parmi ses proches et il est nommé à vie. Il appartient toujours, comme le sultan, à la confrérie tidjaniya.

Nomro est le noind d'un village qui se trouve à l'ouest de Ouara. Il est aujourd'hui abandonné et on ne trouve plus sur son emplacement que des campements Béni Halba. Les Djellaba qui avaient fondé ce village ont accompagné le sultan dans sa nouvelle capitale vers 1850 (1).

Les Djellaba Nomro sont exclusivement commerçants. Ils ne possèdent ni champs, ni troupeaux, et ce sont leurs anciens esclaves qui se livrent au tissage de tapis et au tannage des peaux. Très souvent, ils ont une boutique au souk, mais leur prospérité est surtout assise sur un trafic qui connaît une ampleur considérable grâce à l'organisation de chaînes commerciales qui couvrent toute l'Afrique sahélienne entre le Nil et le Chari. Les Djellaba possèdent des relais dans tous les grands centres commerciaux du Tchad moyen et méridional : Fort-Lamy, Fort-Archambault, Bangui, Berbérati, Moundou, Kélo, Koumra, Doba, Ati, Kunjuru, Oum Hadjer, Am Sak, Assafik, Biltine, Adré, Am Dam, Goz Beïda, Am Timan. Ils achètent du bétail qui est ensuite acheminé sur le Soudan, le Nigeria, Bangui, de grandes quantités de légumes secs qui sont exportées sur Fort-Lamy. Ils pratiquent des achats massifs de mil, de dattes, de sel, même de nattes et de cordes, auprès des producteurs et des caravaniers ; ces produits sont stockés et revendus avec des bénéfices qui dépassent couramment 100 % aux périodes de soudure et de disette.

Les Djellaba appartiennent aux confréries Mirghaniya, et Tidjaniya.

Le quartier de Chig el Fakara est également peuplé de Djellaba Nomro.

Les Djellaba Nomro appartiennent notamment aux fractions suivantes : Houwara, El Wahabia, Ouled Wahad, Chérafa, Anatira.

Djellaba Kobé. Ils ne constituent pas un quartier mais un commandement dont les assujettis sont dispersés dans le secteur d'Am Siéguou parmi les Bornou, les Haoussa, les

(1) Djellaba est un terme péjoratif qui désigne de petits commerçants. Les Djellaba sont des Arabes qui peuplent depuis longtemps la vallée du Nil entre Khartoum et Dongola ; ils appartiennent aux tribus Shalkiya, Manasir, Rubatar et surtout Dialin ; la plupart d'entre eux appartiennent à la confrérie mirghaniste. Dans leur habitat d'origine, ce sont surtout des jardiniers, des cultivateurs de céréales, des producteurs de dattes ; mais la majorité a émigré pour s'adonner au commerce ou entrer dans l'administration soudanaise où ils tiennent les leviers de commande.

Fezzan, les Kotoko. Ces Djellaba sont venus de Kobé au Darfur à une époque postérieure à la fondation d'Abéché. Ils appartiennent surtout aux fractions Dialin et Téréfiya. Au Soudan, les Dialin sont centrés sur Musalamiya et les Terefiya sur Dongola.

Les Djellaba Kobé sont surtout des boutiquiers qui s'adonnent en même temps à l'achat du bétail et à son exportation vers El Obeïd et Khartoum. Ils possèdent parfois un troupeau — chammes, vaches, moutons — qu'ils confient à des nomades Mahamid. On trouve chez eux non seulement des cultivateurs et des jardiniers mais aussi des menuisiers, des maçons, des cordonniers particulièrement habiles. Les femmes tissent le chemlé.

On rencontre d'autres Djellaba Kobé à travers le Tchad : à Fort-Lamy, Fort-Archambault, Doba, Ati et Oum Hadjer. Ils sont affiliés à diverses confréries religieuses : Quadriya, Tidjaniya, Mirghaniya.

Les Djellaba Kobé se marient avec la plupart de leurs voisins mais jamais avec des Fezzan.

Djellaba Fasher. Ce qu'on appelle les Djellaba Fasher sont en réalité des Djellaba venus de tous les points du Soudan: El Fasher, El Obeïd, Khartoum, Madani, Dongola. Le premier noyau est venu d'El Fasher mais ce n'est pas le plus important. Leur arrivée à Abéché est encore postérieure à celle des Djellaba Kobé. Ils constituent un quartier à peu près homogène dans le voisinage immédiat du grand marché.

Ce sont surtout des commerçants qui tiennent boutique, pratiquent le commerce de gros sur le sucre, le thé, les étoffes, et l'exportation du bétail vers le Soudan. Ils sont quelquefois chauffeurs, menuisiers, maîtres-maçons. Les deux mosquées en brique d'Abéché qui sont des édifices assez considérables ont été conçues et construites par eux. Ils exploitent parfois des briqueteries ; un millier de briques pris au four coûte 2 000 francs ; son transport depuis le four jusqu'au centre de la ville est généralement fait à dos d'âne et coûte 250 francs.

Les Djellaba ont toujours le teint plus ou moins foncé mais ils ont bien souvent des traits d'une finesse extrême.

Hamet el Bédawi. El Bédawi signifie le bédouin, le nomade. Hamet el Bédawi était un faki peul de grand renom. Il se rendait en pèlerinage à La Mecque quand le sultan Chérif le retint au passage et se l'attacha pour profiter de sa science. Il aurait joué un grand rôle dans le déplacement de la capitale de Ouara à Abéché. D'autres Peuls originaires de Néfada entre la Bénoué et Sokoto, émigrèrent

pour venir se fixer à Abéché et occupent ce quartier qui porte le nom du précurseur.

Les Peuls cultivent des champs de mil aux abords ouest et nord-ouest de la ville, au voisinage de l'ouadi Chaw. Ils élèvent du bétail (zébus moutons et chèvres) qui est conduit par leurs bergers propres jusque sur l'ouadi Hamra, 75 kilomètres au sud-est. Ils possèdent des bœufs-porteurs. Quelques-uns sont cordonniers ou tailleurs. Les fakis sont nombreux.

Les femmes tissent le chemlé ; elles préparent la farine de mil et grillent les arachides pour les vendre au marché.

Il n'existe chez les Peuls d'Abéché aucun interdit matrimonial.

*
**

C'est un traiteur d'origine peule du nom d'Ousman qui s'occupe à Abéché de la foule des pèlerins en transit. Les autorités locales estiment à 80 000 le nombre de voyageurs qui passent chaque année à Abéché pour se rendre aux lieux saints. Parmi ces pèlerins, il y a non seulement des Tchadiens de toutes origines mais encore des ressortissants du Nigeria et d'A. O. F. ; les Haoussa fournissent les contingents les plus importants ; viennent ensuite des Djerma, des Bambara, des Peuls du Fouta, des Mossi, des Sarakolé, etc... Ousman fournit le gîte et éventuellement la nourriture ; en outre, il sert d'intermédiaire dans l'accomplissement des formalités auprès des services de la douane, de la police, de la santé. Il peut abriter dans son « hôtel », à la sortie ouest de la ville, mille voyageurs ensemble. De Kano jusqu'à Soakin, Abéché est le seul endroit où les pèlerins se rassemblent chez un traiteur unique. Naturellement les voyageurs qui ont des parents installés dans la ville sont bien souvent accueillis par ceux-ci ; c'est le cas des Ouled Sliman, des Medjébra, des Zoueya, des Touareg, des Kanouri, des Kotoko, des Dadjo. La durée du séjour à Abéché est seulement d'un ou deux jours sauf pour les pèlerins qui sont obligés de s'embaucher pour gagner l'argent nécessaire à la poursuite du voyage.

On estime que 35 000 francs CFA sont nécessaires à l'homme qui se contente du strict minimum pour se rendre d'Abéché à La Mecque et revenir. Celui qui ne se prive pas et rapporte un tapis-souvenir dépense environ le double. Le voyage dure deux, trois, quatre mois, souvent davantage.

Le Haoussa qui est pratique, emporte avec lui de grandes quantités de noix de kola qu'il vend en chemin, jusqu'au Hedjaz ; cela lui permet de financer l'expédition. Les

femmes — surtout chez les Haoussa justement — participent de plus en plus nombreuses à ce grand mouvement, et on en voit qui vont de Kano à La Mecque et retour, — 9 000 kilomètres —, un nourrisson attaché dans le dos, juchées au faite d'un camion rempli de bagages, par des routes épouvantables, ignorant tout des incertitudes du voyage, inais soulevées par la perspective de voir et de toucher peut-être la Pierre Noire sacrée.

Fezzan. Fezzan est devenu au Tchad un terme qui sert à désigner les Arabes venus de Lybie. Il est d'autant plus impropre ici qu'il s'agit d'individus originaires des oasis de Cyrénaïque : des Medjébra qui ont leur berceau à Djalo et des Zoueya dont la patrie est Koufra. Ces Arabes blancs ont accompagné la vague sénoussiste qui déferla sur le Tchad à la fin du siècle dernier. Medjébra et Zoueya sont cependant différents dans leur comportement : les premiers sont des marchands qui finançaient les expéditions sénoussistes, les seconds sont des guerriers qui ont pris une part directe à la conquête. Les Medjébra sont restés au Tchad des marchands exclusifs tandis que les Zoueya, sans abandonner tout à fait l'élevage du chameau sont venus au négoce. Une sourde rivalité qui éclate parfois en querelle oppose sans cesse ces deux tribus.

Les Zoueya et surtout les Medjébra possèdent un réseau commercial tout à fait comparable à celui des Djellaba, mais il s'en distingue par le fait qu'au lieu de déborder à l'est jusqu'au Nil il s'avance à travers le Sahara jusqu'à Tripoli et Benghazi sur la Méditerranée.

La petite boutique qu'ils tiennent d'ordinaire n'est jamais qu'une modeste façade. Le commerce en gros tient une plus grande place : étoffe et thé venant par le Soudan, sucre importé par Fort-Lamy. Mais les profits les plus considérables proviennent de la spéculation sur le mil, les dattes, le sel, le natron. La grande affaire consiste à stocker au moment où le marché est saturé : le mil en octobre et novembre aussitôt après la récolte ; les produits sahariens à la saison froide, surtout en février, avant que le trafic caravanier ne cesse — puis à revendre à la période de soudure, c'est-à-dire au début de l'hivernage, ou bien à exporter vers des régions frappées par la disette.

Il y a quelques années, le commerce du bétail avec le Nigeria offrait de l'intérêt. Aujourd'hui, les marchés du Bahr-el-Ghazal, Moussoro et Méchiméré, drainent tout le trafic.

Les Zoueya possèdent des chamelles et quelques zébus qui sont confiés à des nomades Mahamid ou bien gardés par des bergers propres.



*Femmes arabes de la tribu Ouled Himet
(danse)*

HADDADS



Chasseur au sud du Kanem

Pasteur du Chitati



*Pêcheurs sur le lac Tchad
(la kadeï est celle des Boudouma)*

Les femmes tissent le chemlé.

Zoueya et Medjébra sont tous des tenants de la Senoussiya.

Bornou. Partout à travers le Tchad on appelle Bornou les Kanouri originaires de la province du Bornou au Nigeria. Ce sont, nous l'avons vu, des gens apparentés aux Kanembou. Les Bornou constituent de petites colonies de paysans dispersés dans tout le Sahel au voisinage de la route qui conduit du Nigeria à La Mecque ; on en trouve aussi installés dans les villes suivantes : Fort-Lamy, Fort-Archambault, Bangui, Moussoro, Ati, Abéché, quelques-uns à Goz-Beïda et Am Timan.

Le premier Bornou s'installa à Abéché sous le sultan Ali, il y a un peu moins d'un siècle ; il s'appelait El Haj Tata ; il retint auprès de lui quelques amis qui, comme lui, revenaient du pèlerinage à La Mecque. Les Bornou se distinguent par une intelligence commerciale et un esprit d'entreprise comparables à ceux des Haoussa. Ils tiennent des boutiques surtout fréquentées par une clientèle féminine : bijoux de pacotille, parfums, articles de toilette. Ils se livrent sur une grande échelle à l'achat des peaux : mouton, chèvre, bœuf, mais aussi varan, serpent, panthère ; ces peaux sont exportées vertes au Nigeria. Les Bornou possèdent des champs de mil aux abords de la ville, mais jamais ni jardin, ni bétail. Quelques-uns sont cordonniers, tailleurs, tanneurs, coiffeurs.

Les fakis bornou ont une réputation de science bien établie.

Les Bornou d'Abéché ont gardé leur langue, mais ils parlent aussi la langue haoussa et l'arabe.

Haoussa. Les Haoussa d'Abéché sont tous originaires du Nigeria : Kano, Katséna, Hadija ; jamais du Niger. Leur installation à Abéché remonte au milieu du siècle dernier ; ils retournent quelquefois au Nigeria pour visiter des parents mais c'est surtout par l'intermédiaire des pèlerins qu'ils conservent le contact.

Ils font le commerce d'objets de pacotille. Ils possèdent quelques champs de mil mais pas de jardins. Quelquefois ils sont artisans : tanneurs, cordonniers, tailleurs, coiffeurs et même un forgeron. Ils se livrent à l'exportation du bétail et surtout à celle des peaux : vertes vers le Nigeria, tannées vers l'Egypte.

La femme tisse le chemlé.

Kotoko. Ces Kotoko se sont détachés de la grande souche

installée sur le Chari et le Logone en aval de Manjafa jusqu'au lac Tchad.

Les Kotoko se disent originaires du Yémen ; ils se seraient installés dans leur habitat actuel après en avoir chassé les légendaires Sô. Ce sont des pêcheurs de tradition, mais de plus en plus ils s'adonnent au grand commerce et à l'exportation du poisson.

Les Kotoko d'Abéché sont bien empêchés de se livrer à la pêche et au commerce du poisson ; ils sont obligés d'acheter jusqu'à leur eau de boisson. Ce sont de petits boutiquiers, des cultivateurs de mil, des jardiniers, des tailleurs, des maçons. Ils s'intéressent au commerce des peaux qu'ils exportent sur Fort-Lamy tandis qu'ils envoient plutôt vers le Soudan des outres tannées.

Ce commerce de peaux et l'activité du pèlerinage permet à ces Kotoko expatriés de garder des relations avec les pêcheurs du Chari ; on échange encore les filles d'une communauté à l'autre.

Les fakis kotoko appartiennent toujours à la Tidjaniya. Il existe un autre petit noyau Kotoko installé à Ati. Quelques Mandara originaires du Nord-Cameroun sont mêlés aux Kotoko d'Abéché.

Kindine. Kindine ou Kinnine est le nom donné par les Kanembou du Kanem et les Kanouri du Bornou et du Kowar, aux Touareg. Ces Touareg d'Abéché sont un résidu de l'armée que Kaocen avait mise au service des senoussistes à partir de 1905. On trouve ici des descendants des fractions Kel Grès, Azawak, Izayaken, Tagama, Kel Tamat. Ils continuent de parler entre eux le tamacheq et se servent de l'arabe avec les étrangers. Deux vieillards vivent encore qui sont nés au sud du massif de l'Aïr, dans le Damergou ; ils portent toujours le tagalmous bleu et les grandes sandales. Les jeunes ont adopté le chèche blanc ; ils l'enroulent de manière à garder comme leurs ancêtres le sommet du crâne nu, mais ils ont pris le parti de découvrir leur bouche. La femme a parfois gardé le costume touareg : long pagne bleu serré à la taille ; ample tunique courte, blanche ou noire ; tagalmous posé sur de beaux cheveux lisses tressés en grosses nattes. Malgré les métissages, le type original se retrouve bien souvent, même chez les jeunes enfants.

Autrefois, les Touareg habitaient à l'est de la ville. En 1935, ils ont été expropriés pour permettre la construction de l'hôpital. Ils habitent maintenant à la lisière ouest, en bordure de la route de Fort-Lamy, un hameau de huttes. Ces huttes ont un toit conique en paille posé sur un mur circulaire en argile ou en briques. Les dimensions en sont

les suivantes : diamètre : 5 m ; hauteur au sommet : 4 m ; hauteur du mur : 1,70 m ; épaisseur du mur : 0,40 m. La porte est faite de planches. Quelquefois, mais c'est rare, la hutte est enfermée dans un petit enclos avec une palissade en cannes de mil.

Le Touareg cultive de petites quantités de mil et de doura. C'est quelquefois un excellent tanneur, grand spécialiste de la peau de filali et de la guerba. Mais les transports sont sa principale activité : transports à chameau, entre les oasis sahariennes et les marchés du Salamat, du mil dans le sens sud-nord, du sel rouge et blanc, des dattes dans le sens nord-sud ; transports à dos d'âne, de bois de chauffage pour les briquetiers, de briques et d'argile pour les maçons. Il élève en outre quelques chèvres et moutons, des volailles aussi.

La femme fait des nattes avec du doum acheté au marché. Mais c'est surtout au tissage du chemlé qu'elle se consacre. Le chemlé est un tapis de qualité très médiocre fabriqué sur un métier très rudimentaire. La matière première est le poil de mouton acheté au tanneur ; parfois, on utilise ce poil avec sa couleur naturelle : blanc, noir, marron ; parfois on fait appel à des teintures : les cannes de doura par exemple permettent d'obtenir l'orange, des produits chimiques d'importation donnent le vert, le rouge, le violet, etc... Autrefois, les chemlés étaient achetés par le commerçant djellaba qui les exportait vers le Soudan et Fort-Archambault. Actuellement, le tisserand les porte plutôt à la Société de Prévoyance, organisme contrôlé par l'administration, qui paie chaque tapis 2 500 francs. Il faut quatre jours au moins pour tisser un tapis.

Les Touareg contractent mariage avec les Arabes, les Djellaba, les Maba. Tous sont affiliés à la Senoussiya.

Ouled Sliman. Ce ne sont pas là tout à fait des Ouled Sliman, mais plutôt des Guédafra et des Mogharba, alliés ou vassaux des Ouled Sliman, qui accompagnèrent ceux-ci dans leur première migration de la Libye au Manga, au milieu du XIX^e siècle. Ils ont gardé un type très pur, un teint très clair car ils ne se marient qu'entre eux ou bien avec des parents restés au Manga.

Cette petite colonie installée à Abéché provient très probablement d'une souche qui, au début de ce siècle, occupait l'Ennedi pour le compte des Senoussistes. Entre tous, seul le vieux chef de quartier se rappelle être né au Manga.

Les Ouled Sliman habitent un petit hameau de huttes voisin de celui des Touareg et tout à fait semblable à lui. Les deux communautés partagent le même puits creusé

100 mètres à l'écart. Pourtant chez les Arabes, la hutte est plus souvent enfermée dans une cour ; cette cour contient une hutte secondaire, tout en paille celle-là, à usage de cuisine, et un abri en charganié où la femme se réfugie aux heures chaudes pour préparer et filer le poil dont elle fera les chemlés.

Les femmes sont très libres et jamais voilées ; elles portent toujours le sérual et le pagne rouges, un voile noir sur la tête, un bandeau rouge sur le front, de grandes boucles d'oreilles en argent en forme de cerceau à la section largement aplatie.

Les Ouled Sliman ont à peu près les mêmes ressources que les Touareg avec, au premier rang, les transports, mais ils sont plus prospères, car ils ont davantage de chameaux et un élevage de chamelles assez considérables. Par contre, ils n'ont pas d'ânes et ne s'intéressent pas aux transports urbains ; ils ne cultivent jamais ; la femme ne confectionne pas de nattes.

Voici sur quelles bases est organisé le trafic commercial. A l'automne, après les pluies, caravanes sur Ounianga et Demi pour y chercher du sel rouge, du sel blanc, des dattes, et sur Largeau pour y chercher des dattes et du natron. On se procure ces produits avec de petites quantités de mil achetées à raison de 10 francs le kilo avant le départ au Ouaddaï, tout de suite après la récolte. A Largeau par exemple, on obtient une charge de dattes pour une charge de mil. Au retour à Abéché, 40 jours plus tard, dattes et sel sont vendus au marchand djellaba ; avec le produit de cette vente on achète oignons, ail, tomates séchées auprès des jardiniers maba de la Bithéa ; pendant que durent ces achats, les chameaux font des transports de mil pour le compte des paysans maba du Marfa, de l'ouadi Hamra et d'Abker-Korio ; en moyenne le transport d'une charge de 150 kilos rapporte 8 kilos au caravanier. Une partie de ce mil est réservée à la consommation familiale ; le reste joint aux légumes secs déjà achetés, est porté sur les marchés du Salamat ; le tout rapporte des bénéfices très appréciables.

Les hommes qui ne sont pas occupés à ce trafic sont affectés à la garde du troupeau de chamelles. Celui-ci passe l'hivernage sur Kharma, la saison froide sur l'ouadi Bithéa, la saison chaude sur la Batha. Le cycle de nomadisation est remarquablement synchronisé avec le circuit commercial : les caravaniers se rendent dans les oasis sahariennes quand les bergers sont dans le nord, et sur les marchés du sud quand le troupeau est au voisinage du 13° parallèle. La vente des produits de l'élevage constitue un bon appoint de ressources ; les chamelons sont vendus

entre trois et cinq ans à des marchands Medjébra et Zoueya qui les exportent vers le Soudan et l'Égypte.

On comprend dès lors que chez les Ouled Sliman d'Abéché on ne rencontre guère que des femmes, des enfants et quelques vieillards ; les hommes adultes sont presque toujours absents.

Bien entendu, les Ouled Sliman sont restés de fidèles adeptes de la Senoussiya.

Houdjar. Houdjar est le pluriel d'Hadjarai. Ce sont les descendants de guerriers qui servaient dans l'armée du sultan. Ils ont été détachés de tribus diverses, notamment des Dionkor et des Kenga, mais ce qu'ils ont retenu, plus que l'appartenance tribale, c'est leur village d'origine.

Les Hadjarai sont dispersés dans le quartier Taradona. Ce sont surtout des gens de maison, des manœuvres ; quelques-uns sont fonctionnaires, agents de police. L'ancien noyau se grossit d'anciens militaires de l'armée française qui prennent femme à Abéché et s'y retirent.

Dadjo. Les Dadjo sont dispersés dans Taradona, Djermayé, Am Kamel, Aguad Mahamid. Notons ici que la notion de quartier est assez boiteuse : elle peut avoir un caractère territorial et s'appliquer à des individus de même ethnie rassemblés dans des limites faciles à préciser ; mais elle englobe parfois des gens de même origine rassemblés sous la direction d'un même chef mais dispersés et mêlés à des voisins d'origine différente. Disons encore que le chef de quartier ou « le chef de race » n'a généralement aucune autorité, c'est seulement un intermédiaire entre l'administration et les administrés.

Ces Dadjo sont originaires du Dar Sila, quelques-uns d'Am Dam. Ils sont maçons, cordonniers, manœuvres, fabricants de charganiés. Les femmes préparent et vendent des galettes de mil et des arachides ainsi que le mérisé et l'argui.

Sara. Ce n'est pas un quartier mais une chefferie très dispersée et sans limites précises qui comprend non seulement des Sara mais encore des individus connus sous le terme général de Congo et parmi lesquels on trouve des Baya, des Bakongo, des Yaoundé, des Manja.

À l'origine de ce rassemblement, il y eut des captifs ramenés par les armées du sultan de ses expéditions ; des jeunes gens qui suivaient leur grand frère, tirailleur dans l'armée française ; des domestiques accompagnant leur patron européen.

Chaque ethnie a gardé sa langue mais se sert de l'arabe dans les relations avec les étrangers.

On trouve ici des fonctionnaires, surtout des infirmiers, des menuisiers, des cuisiniers, des manœuvres.

Ils sont rarement musulmans, quelquefois chrétiens ; le plus souvent ils n'ont aucune préoccupation religieuse.

Salamat. Il s'agit d'une installation ancienne où l'aguid es Salamat avait sa résidence, mais les Salamat sont aujourd'hui dispersés sur Am Kamel, Djermayé, Taramona, Astéréna, Kamina. Ces Arabes Salamat sont très métissés et s'allient même aux Sara. Ce sont des vendeurs d'eau, des maçons, des manœuvres ; quelques-uns cultivent du mil et possèdent quelques vaches. Les femmes sont marchandes de bois et même manœuvres.

Les plus pauvres habitent la hutte de paille ou la tente de nattes.

Djam Tata. Djam Tata veut dire les abords du Tata. Le Tata c'était l'ancien palais du sultan sur l'emplacement duquel s'élèvent aujourd'hui les bureaux de l'administration.

On trouve là une population très bigarrée :

— des Peuls surtout, travailleurs agricoles, briquetiers, marchands d'eau, manœuvres, bergers ; parfois fonctionnaires et commerçants ;

— des Haddads, forgerons ;

— quelques Maba, maçons, manœuvres, travailleurs agricoles ;

— des Arabes Salamat et quelques Baguirmis, maçons et porteurs d'eau ;

— des esclaves affranchis, manœuvres.

La prostitution est encore plus prospère ici qu'ailleurs ; les clients sont surtout les tirailleurs de la garnison, les voyageurs, les jeunes garçons célibataires.

Astéréna. Astéréna est dérivé d'une racine qui signifie faire halte, se reposer. C'est un quartier très hétérogène comprenant des Massalit, des Asongori, des Mararit, des Dadjo, des Birguid, des esclaves affranchis.

Les activités sont diverses : transport et vente du bois et de l'eau ; bouchers ; petit commerce de colporteurs ; maçons et manœuvres ; cultivateurs et jardiniers ; confection de charganiés.

Les femmes se consacrent surtout à la fabrication du mérissé.

Ces populations ne possèdent aucun bétail.

Goumié. Ce que l'administration d'Abéché écrit Goumié avec un é, c'est tout simplement le nom d'un quartier qui abritait autrefois les goumiers du sultan et leurs familles. La population qu'on y trouve actuellement est très bigarrée et il s'agit de spécimens que nous avons rencontrés ailleurs.

Taradona. Le terme Taradona signifie à peu près expulsés et traduit le fait que la population de ce quartier a dû quitter les abords du Tata lorsqu'on a entrepris d'y construire les bâtiments administratifs. On y rencontre des Sara, des Hadjarai, des Dadjo, des Arabes Salamat, etc., toutes populations qu'on trouve aussi ailleurs dans d'autres quartiers.

C'est là que nous avons observé le cas d'une femme Maba originaire du Manjobok qui jeta à la poubelle son enfant nouveau-né parce qu'il était bâtard. Nous rapportons ce détail, très extraordinaire en milieu noir, pour souligner le relâchement des mœurs chez des individus qui ont quitté leur tribu pour vivre, livrés à eux-mêmes, dans la grande ville.

Haddad. Les Haddads à Abéché habitent quelques maisons en argile dans le voisinage de la mosquée mais surtout un hameau de tentes en nattes qui se trouve à la lisière ouest de la ville, derrière la nouvelle médersa.

Nous avons vu que les Haddads n'ont pas de dialecte propre mais qu'ils utilisent toujours la langue véhiculaire du pays qu'ils habitent. Ici, c'est l'arabe.

Voici les fractions haddads qui sont représentées à Abéché avec, pour chacune d'elles, ses activités habituelles :

Bagardo	travail du fer, bijoux, travail du cuir, quelques-uns sont fakis.
Samala	travail du fer, bijoutiers ; éleveurs.
Yria	travail du fer, bijoutiers.
Ouled Ammano	d°
Karda	d°
Dougounia	d°
Guindilia	bijoutiers.
Kaora	travail du fer, bijoutiers ; éleveurs.
Karéma	d°
Maafié	travail du fer, bijoutiers ; quelques-uns fakis.
Nadjarin	travail du bois (selles, bâts, mortiers, pilons, plats) ; éleveurs ; fakis.
Diougous	cultivateurs ; quelques forgerons.
Noarma	travail du fer ; éleveurs.
Daramdé	chasseurs au filet et cultivateurs.

Les femmes sont toujours potières ; elles fabriquent aussi

des lits de sangle, des sacs en peau, des coussins, des paniers en doum.

Les Kabartou se distinguent des Haddads quoiqu'ils se livrent aussi au travail du fer. C'est Abd et Krim ben Djamé qui les aurait amenés avec lui au Ouaddaï. Les bourreaux qui opéraient autrefois à la cour du sultan étaient choisis parmi eux.

Haddads et Kabartou se marient parfois entre eux mais jamais en dehors de leur communauté ; ils ne sauraient même prétendre entrer dans une famille d'anciens esclaves.

Kamina. Kamina est un hameau de tentes en nattes, de huttes en charganiés, qui se trouve au milieu des jardins, à la lisière de la ville sur le bord de la route d'Adré. Ce sont des Béni Halba qui les premiers se sont installés ici à partir de 1950 seulement ; ils venaient de la région du Guéri ; mais c'est surtout depuis 1955 que ce quartier a pris son importance actuelle. On y trouve non seulement de nombreux Arabes Béni Halba et Missirié mais encore de petites minorités très diverses. Voici l'extraordinaire échantillonnage de populations qui se presse là :

Béni Halba : éleveurs, vendeurs de lait, jardiniers, colporteurs d'eau et de bois de chauffage, manœuvres.
 Missirié : jardiniers, cultivateurs, colporteurs d'eau, manœuvres.
 quelques Maba : éleveurs, jardiniers, cultivateurs, manœuvres.
 quelques Haddads : forgerons, potières, éleveurs.
 quelques Bornou : manœuvres.
 quelques Asongori et Mararit : manœuvres.
 quelques Massalit et Massalat : manœuvres.
 quelques Ratanine : jardiniers, colporteurs d'eau, manœuvres.
 quelques Salamât : jardiniers, manœuvres, éleveurs.
 quelques Chérafa : jardiniers, manœuvres, éleveurs.
 quelques Noaïbé : éleveurs, colporteurs d'eau et de bois.
 quelques Dadjo : colporteurs d'eau et de bois, manœuvres.
 quelques Maharié et Ouled Zed : éleveurs, colporteurs d'eau et de bois.
 quelques Zagawa : éleveurs, transporteurs.
 quelques Bandala : seulement manœuvres.
 quelques Tama : jardiniers et manœuvres.
 quelques Zioud : transporteurs et manœuvres.
 quelques Mesmedjé : transporteurs et manœuvres.
 quelques Chiguérat : éleveurs et transporteurs.
 quelques Peuls : éleveurs et jardiniers.
 quelques Sara et Hadjaraï : manœuvres et menuisiers.

C'est une véritable tour de Babel.

Les femmes sont chargées de vendre les légumes surtout auprès des clients européens ; elles offrent : salades, carottes, tomates, poireaux, radis, oignons, betteraves,

choux, concombres, persil, aubergine, céleri, melons, papayes, menthe, haricots verts, patates. Ces légumes sont surtout abondants pendant la saison froide mais on en trouve de petites quantités même pendant l'hivernage. Les femmes font aussi un petit commerce de bois de chauffage, de farine, d'arachides, de sel qu'elles achètent et revendent.

Tandis que les jardiniers ne quittent jamais Kamina, les éleveurs, eux, conduisent leur petit troupeau sur l'ouadi Enne pendant tout l'hivernage. A la saison sèche, ils confient le principal de leur troupeau à des parents qui transhument dans le sud et regagnent Kamina avec seulement les vaches laitières, les chèvres, les moutons. Le but est de produire du lait qu'on va vendre chaque jour au marché d'Abéché.

Les manœuvres s'absentent aussi durant l'hivernage, mais c'est pour aller cultiver du mil sur les cantons Guéri et Bourtaï.

Les Haddads parfois partent loin dans le sud ; à l'ouest de Goz Beïda, dans le massif de Kokoro, ils extraient le minerai et fondent le fer sur place dans des hauts-fourneaux qui sont des dabangas d'un type spécial.

Les puits ont des propriétaires qui vendent l'eau aux colporteurs à raison d'un forfait de 25 francs par jour. L'eau est à 5 mètres et c'est l'acheteur qui la puise pour la porter ensuite à dos d'âne à travers les rues de la ville.

Kamina est en plein essor et il y a chaque année des Arabes Béni Halba et Missirié qui abandonnent la condition de pasteurs pour venir s'y installer.

LES HADDADS

Généralités

Que sont les Haddads ? Méritent-ils d'être regardés comme une race à part ? Constituent-ils seulement une caste, la plus méprisée qui soit ? On n'est pas seulement confondu par le mystère de leur origine, on est aussi bouleversé par leur puissante personnalité, par le caractère exceptionnel de la place qu'ils occupent parmi les peuplades du Centre africain.

Leur nom déjà est étrange : haddid en arabe, c'est le fer : haddad, le forgeron. Et on ne peut manquer à leur propos d'évoquer la Bible : « Lémeç, descendant de Caïn à la cinquième génération, prit deux femmes ; avec la deuxième nommée Tsilla il eut un fils Tubal-Caïn qui forgeait tous les instruments d'airain et de fer » — et ailleurs : « Si

quelqu'un tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois, et Lémec soixante-dix-sept fois. » Les Haddads d'aujourd'hui portent-ils encore le poids de la malédiction fameuse ? est-ce le sang d'Abel qui les a ravalés au rang de parias qu'ils occupent toujours et qui les met dans la hiérarchie sociale de l'Afrique centrale au dernier échelon, au-dessous même du plus vil et du plus deshérité des esclaves païens ? Et comment expliquer que cette fatale condamnation soit tempérée par l'espèce de crainte sourde que le Haddad inspire à tous, crainte telle que personne ne songe à le contrarier ou même à le plaisanter sur sa condition ? D'où vient encore cette cloison si fragile et si étanche pourtant qui empêche les uns de porter la main sur les autres comme s'il existait un contrat tacite incorruptible et qui permet, malgré le défi que cela comporte, une coexistence harmonieuse des Haddads et des pasteurs ? C'est là une énigme parmi les plus insondables peut-être que recèle encore l'Afrique.

Mais reprenons pied pour observer que malgré une endogamie rigoureuse que lui-même ne songe jamais à transgresser, le Haddad ne se distingue ni par un type physique très remarquable, ni par une langue originale, ni par des mœurs et des coutumes propres, mais seulement par des activités qu'il ne partage avec personne d'autre : c'est un artisan. C'est sa profession qui le définit le plus clairement.

Au Tchad — et c'est encore un trait bien remarquable — les Haddads sont dispersés dans la zone qui s'étend au nord du 13° parallèle et qui coïncide justement avec l'habitat des pasteurs. Au physique, le Haddad est un Noir mais qui n'a nullement les traits négroïdes. Il parle la langue véhiculaire du pays où il habite : le kanembou au voisinage du lac Tchad, le dazaga au Manga, l'arabe dans le reste du Sahel, le dazaga ou le tédaga dans la zone saharienne. C'est un musulman dont l'organisation sociale est calquée en gros sur celle de la peuplade à laquelle il est mêlé : Kanembous sédentaires, Arabes et Toubous nomades.

C'est seulement chez les sédentaires du Kanem que l'on possède un recensement des Haddads constituant une approximation solide. On dénombre là 25 000 Haddads qui forment un bloc bien soudé bien qu'il s'étende sur quatre districts : Mao, 8 000 ; Bol, 4 000 ; Massakori, 11 000 ; Nokou, 2 000. Compte tenu de cette évaluation, on peut avancer que le chiffre total des Haddads vivant au Tchad est voisin de 100 000. Ce bloc du Kanem offre l'éventail complet des activités des Haddads et il est intéressant de le passer en revue sur le tableau suivant :

TABLEAU 49 : Les Haddad de langue kanemboue

Fraction	Zone d'habitat	Activités
Darkoa . . .	N'Gouri ; Dokora	Cultivateurs ; tissage du gabak ; cordonniers ; petits commerçants
Ayourou . . .	Am Djédat (S. E. de N'Gouri)	Cultivateurs ; tissage du gabak ; teinturiers
Bari Tiou- loumbou . . .	Kahiwa (S. E. de N'Gouri)	Cordonniers ; cultivateurs ; teinturiers
Dihiri . . .	Am Dohak (S. E. de N'Gouri)	Cordonniers ; cultivateurs ; chasseurs à l'arc
Rihin . . .	Kiya (S. de N'Gouri)	Cultivateurs ; cordonniers
Bara . . .	Bari (S. de N'Gouri)	Cultivateurs ; cordonniers
Haadiya . . .	Dandiou (S. de N'Gouri)	Cultivateurs ; cordonniers ; tissage du gabak
Séséya . . .	Dibinentchi ; Wal (N. de N'Gouri)	Chasseurs au filet et à l'arc ; Cultivateurs
Dalawadia . . .	Méléla (N. E. de N'Gouri)	Forgerons ; selliers ; cultivateurs
Warda . . .	Dozuroum (W. de N'Gouri)	Forgerons
Kouhourou . . .	Djiguidada (Lioudou)	Tissage du gabak ; pêcheurs ; cultivateurs
Kiéhi . . .	Djiguidada (Foulkara)	Chasseurs à l'arc ; cultivateurs
Léhéria . . .	Rounto (W. de N'Gouri)	Cultivateurs
Kaliha . . .	Soaya (W. de N'Gouri)	Pêcheurs ; tissage du gabak ; cultivateurs
Gouyo . . .	N'Guéléa	Pêcheurs ; production du dihé
Tira . . .	Tiorodé (W. de N'Gouri)	Tissage du gabak ; cultivateurs ; pêcheurs
Galdiyin . . .	Wallaidiyi (W. de N'Gouri)	Cultivateurs ; tissage du gabak ; cordonniers
Lokouyin . . .	Dohinga (W. de N'Gouri)	Pêcheurs ; cultivateurs ; cordonniers
Sarao . . .	Bouroudou (W. de N'Gouri)	Teinturiers ; cultivateurs
Yéya . . .	Gallamamé (près Mondo)	Cultivateurs ; tissage du gabak
Tohari . . .	Badéri (N. de N'Gouri)	Teinturiers ; cordonniers ; cultivateurs
Badassa . . .	Yola (près Yalita)	Cordonniers ; fabricants de mortiers ; cultivateurs
Kaolia . . .	N'Daratioko (près Motoa)	Forgerons ; cultivateurs ; cordonniers
Danka . . .	Marzouk (près Mondo)	Tissage du gabak ; cordonniers ; cultivateurs
Lyembo . . .	Bindiri (Dagana)	Cultivateurs ; tissage du gabak
Goyin . . .	Kiro (près Am Djédat)	Forgerons ; cultivateurs
N'Galla . . .	Malamoussari (Dagana)	Teinturiers ; cultivateurs ; cordonniers
Kankou . . .	Mounoussa (près Am Djédat)	Teinturiers ; tissage du gabak ; cultivateurs
Mania . . .	Maniéri (Dagana)	Cordonniers ; cultivateurs
Barabara . . .	Motoa	Forgerons ; cultivateurs
Maguémi . . .	Fori (N. de N'Gouri)	Teinturiers ; cultivateurs ; tissage du gabak ; bouchers
Tioronga . . .	Boui (près Djiguidada)	Tissage du gabak ; cultivateurs
Kiletti . . .	Kori (Dagana)	Teinturiers ; pêcheurs ; tissage du gabak
Koshia . . .	Ouno (rive du lac)	Cordonniers ; cultivateurs
Kodia . . .	Meshiméré	Tanneurs ; cultivateurs ; chasseurs à l'arc et au filet
Mahada . . .	Mondo	Cultivateurs ; selliers
Loria . . .	Baltéboua (près Yalita)	Teinturiers ; cultivateurs ; cordonniers
Karda . . .	Kardari (près Yalita)	Cultivateurs ; cordonniers
Koumbarou . . .	Koumbari (S. de Mao)	Teinturiers ; cultivateurs ; tissage du gabak
Limbao . . .	Limba (Mondo)	Cultivateurs

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que certains noms de fraction sont semblables à des noms de peuplades voisines : Kouhouri pour Kouri, Karda pour Kréda — ou seulement de clans appartenant à des peuplades voisines : Maguémi que l'on trouve chez les Kanembous, Badassa ou Bédessa que l'on trouve chez les Annakaza, Warda ou Wourda que l'on trouve chez les Borogat. Sans compter qu'il existe des sous-fractions qui n'ont pas trouvé leur place dans ce tableau et dont les noms conduisent aux mêmes rapprochements : Tédaya, Bélala se passent de tout commentaire ; mais il y a aussi Yinoa ou Yénoa qui est déjà un clan Kokorda, Dallatoa qui est un groupement kanembou, Anna qui est le nom dazaga des Bideyat, Sunnana qui évoque le clan Sunna des Kréda ; Azza Kéléa est encore plus remarquable car azza est le terme dazaga qui désigne les Haddads et Kéléa est un clan annakaza. Bien souvent par conséquent les fractions haddads portent des noms qui traduisent le fait qu'elles ont dans le passé cohabité avec certaines peuplades de pasteurs qu'elles fournissaient en produits fabriqués, notamment en matériel de harnachement et de campement.

Une autre observation, c'est que la plupart des Haddads, au Kanem et au Dagana, cumulent une activité de cultivateurs avec une activité artisanale. Mais il faut aussi corriger ce tableau qui appartient à l'ouest sahélien en soulignant qu'ailleurs, dans le centre et l'est sahéliens et en zone saharienne, l'échantillonnage des activités est un peu différent : par exemple, les chasseurs au filet et les forgerons deviennent relativement plus nombreux tandis que les pêcheurs disparaissent.

Quant à la femme haddad, elle est toujours potière, quelle que soit l'activité de son mari. Bien plus, elle est la seule à alimenter en poterie tous les marchés du Nord-Tchad. Deux exceptions pourtant : la femme bilala et la femme kotoko s'adonnent aussi à la fabrication de poteries — qui sont l'une et l'autre d'un type distinct de celui des Haddads — mais leur aire de vente est singulièrement plus étroite. De même la femme haddad se consacre à des travaux de vannerie mais cela n'est nullement étrange car toutes les femmes de presque toutes les peuplades du Tchad font de même.

Les artisans

Au premier rang viennent les forgerons : ils sont les plus nombreux et leur industrie garde une grande place dans l'économie de tout le nord-Tchad. Le pasteur lui demande des pièces de harnachement (mors de bride, étriers pour le cheval, caveçon pour le chameau), le paysan des instru-

ments aratoires (houe, hache), le pêcheur des harpons, tous ensemble des armes (poignard, fers de lance et de sagaie), les femmes des bijoux de cuivre et d'argent (bracelets de poignet, de coude, chevillères, anneaux de narine, anneaux d'oreilles, colliers). Ils fabriquent encore des trépieds pour la cuisine, de petits braseros et jusqu'à des aiguilles à coudre.

Pour travailler, ils se servent d'un matériel extrêmement rudimentaire qu'ils forgent eux-mêmes : petite enclume, marteau et pince. Pour activer le feu, ils ont imaginé un ingénieux soufflet constitué essentiellement de deux peaux de singe cousues qui sont manœuvrées par un enfant ou quelquefois par le client. Sur tous les grands marchés, le coin des forgerons est celui qui offre l'un des spectacles les plus pittoresques. Mais les Haddads travaillent aussi à domicile. Quand ils sont sédentaires, comme au Kanem, ils le font dans des villages permanents qui leur sont propres et qui ressemblent en tous points aux villages kanembous ; quand ils sont nomades comme au Ouaddaï, ils se déplacent de village en village, s'arrêtent un mois ici, une semaine là, et s'abritant dans une hutte abandonnée ou bien dans un abri de paille dressé à l'écart ; quelquefois, comme au Bahr-el-Ghazal, chez les Arabes nomades, au Sahara, ils sont attachés à un groupe de pasteurs qu'ils suivent dans tous leurs déplacements et s'abritent alors sous la tente de nattes.

Le forgeron fabrique quelquefois encore le fer à partir du minerai. Le centre d'extraction resté le plus important est celui qui se trouve dans le sud du Ouaddaï, dans le massif du Kokoro, à l'ouest de Goz Beïda. Mais plus généralement, il fait maintenant appel à du fer de récupération : fûts à essence, ressorts de camions cassés, etc...

Les cordonniers sont des sédentaires ; ils n'exercent pas leur activité hors des villes et des marchés. Le cordonnier fabrique des chaussures, des sacoches et des sacs en peau pour le transport, des sangles, mais lui aussi tire parti des ressources nouvelles en imaginant par exemple des sandales découpées dans de vieux pneus d'auto. Son outillage est des plus sommaires : un couteau, une alène, des formes en bois.

Les teinturiers autrefois étaient très prospères. Ils teignaient en noir ou en bleu les étoffes de gabak mais l'afflux des tissus légers importés des pays modernes, la grande vogue des imprimés chez les élégantes des villes, les ont plongés dans un marasme irrémédiable.

Pour la même raison, les tisserands ont abandonné le métier à gabak.

Les travailleurs du bois occupent une place à part : ils

fabriquent selles et bâts, mortiers et pilons, plats, petits tabourets, planchettes pour l'étude du Coran.

Ces objets, on le voit, ont toujours un caractère utilitaire ; les bijoux mêmes sont généralement grossiers quand ils n'ont pas subi une influence apportée par les Arabes descendus de Lybie au siècle dernier. Le Sahara occidental connaît un art touareg, un art maure ; mais on ne peut parler d'un art haddad. Si l'on voulait à tout prix trouver un caractère artistique à l'industrie haddad il faudrait se tourner vers les poteries des femmes. Il en existe de nombreuses variétés, une douzaine au moins : jarres, marmites, brûleurs, cuvettes, gargoulettes, etc... Les matières premières ne sont pas coûteuses : argile rouge ou grise selon la destination, bouse de vache et crottin pulvérisés. Pour opérer, la femme s'assied par terre à l'abri d'une natte qui prolonge le toit de la hutte ou de la tente. Elle creuse dans le sol un trou en forme de cuvette à la mesure de la poterie prévue. Ce trou est aspergé d'eau et ses parois saupoudrées de crottin. Un lambeau de vieille natte est mouillé et tapé pour qu'il épouse exactement la courbure de la cuvette. Une boule faite d'un mélange d'argile, d'eau et de crottin est pétrie. Cette boule est posée sur la natte au fond de la cuvette et elle est aplatie peu à peu à l'aide d'une petite masse qui a l'aspect d'un tampon-buvard circulaire. Cette masse est faite de terre cuite ; sa dimension est fonction des dimensions du récipient à obtenir. La boule d'argile soumise d'une part à un lent mouvement tournant qui lui est imprimé avec la main gauche, d'autre part à la pression du tampon qui s'exerce à l'intérieur de la courbure se transforme en une cuvette dont les parois montent pour prendre bientôt un aspect sphérique. Sans cesse, l'ouvrage est saupoudré de crottin sec. Le col et les moulures sont faits à part et soudés ensuite au récipient. Pour la cuisson, les poteries sont rassemblées à l'écart du village, entassées et recouvertes d'un tas de paille et de cannes de mil. On met le feu et vingt-quatre heures plus tard on retire les poteries cuites. Il reste à les décorer avec une plume ou un bâtonnet que l'on trempe dans une eau où de la poudre d'os a été délayée. Il faut une demi-heure environ pour faire une jarre de quinze litres qui sera vendue quarante francs. Cette industrie de la poterie est toujours aussi vivace ; elle n'est pas menacée par les ustensiles émaillés d'importation qui sont beaucoup plus chers — une cuvette de format ordinaire par exemple vaut 150 francs — et qui ne répondent pas aussi exactement à la fonction que l'on en attend.

Les pêcheurs

Ce sont les moins nombreux. Ils sont cantonnés sur la rive nord-est du lac Tchad et notamment au sud de Dibi-nentchi. Ils ont pris la relève des Boudouma et des Kouri qui sont devenus éleveurs. Ce sont eux qui sont les grands pourvoyeurs en poissons des marchés du Kanem, tandis que les Boudouma qui pêchent encore au loin dans les eaux nigériennes vendent leur poisson au Bornou.

Ils utilisent les mêmes techniques de pêche que nous avons observées chez les Boudouma, c'est-à-dire qu'ils se servent de filets dans les eaux peu profondes et de la ligne de fond à hameçon. Le harpon est peu utilisé et la nasse est connue. Tout cela semble bien avoir été emprunté aux Boudouma de même que la kadeï qui sert d'embarcation.

Les éleveurs

Jusqu'au début du présent siècle, le Haddad ne possédait aucun bétail ; il se peut même que ce soit sa condition de paria qui lui ait défendu l'accès à l'élevage. Aujourd'hui, non seulement cette interdiction est négligée mais bien plus, il se trouve au Chitati un petit contingent de Haddad qui mène exactement la vie des pasteurs daza et hassaouna. L'élevage est devenu leur principale ressource et ils y réussissent fort bien ; ils possèdent de beaux troupeaux de zébus, parfois même quelques chameaux, ce qui est un comble, quand on sait que le chameau reste pour le nomade comme un critère de noble origine.

Les chasseurs

Les Haddads que nous avons vus jusqu'ici sont armés de l'arc et ce sont les seuls avec les Peuls qui possèdent ce privilège au Tchad. L'arc haddad se distingue de l'arc peul par sa courbure simple. C'est encore un signe de la fatalité qui pèse sur elle qu'une peuplade qui possédait sur ses voisins une telle supériorité d'armement soit restée dans sa condition inférieure et n'ait jamais tenté même d'en sortir. Ces Haddads de l'arc ont parfois été appelés les Haddads Nichab ; ils chassent à l'occasion mais c'est rare et cela ne constitue jamais en tout cas le principal de leurs activités.

Au contraire, voici des Haddads qui sont de grands chasseurs et qui vivent de la chasse seule. Or, ils ne connaissent pas l'arc et n'ont d'autre technique que le filet. Au Kanem, on les appelle Sézéguida tandis que dans le centre et l'est du Sahel on dit Daramidé (singulier : Daramoudi). Ces Daramdé sont, entre tous les Haddads, les plus méprisés.

Ils sont très peu nombreux dans l'ouest car il leur faut

pour développer leur activité de vastes régions vides et cependant giboyeuses. C'est à l'est du méridien d'Ati qu'on les trouve surtout. Ils s'installent généralement loin des pistes et des villages dans des secteurs où le gibier croit être en sécurité.

Ce sont des nomades qui suivent parfois les règles de migration de l'antilope danalisque : avec les pluies ils montent vers le nord jusqu'à atteindre l'ouadi Haddad, à la saison sèche ils descendent vers le sud jusqu'aux abords du Salamat. D'autres se déplacent plutôt sous une même latitude, décimant le gibier d'un secteur après l'autre, sans autre règle apparente de migration ; il ne s'agit plus alors d'un mouvement cyclique annuel. D'autres encore, tout en restant nomades, sont plus particulièrement attachés à une région — c'est surtout vrai dans les régions montagneuses — et ils concilient parfois la chasse avec la culture d'un étroit champ de mil. Les Daramdé ne sont jamais des éleveurs ; ils ne possèdent d'animaux que quelques ânes, parfois un bœuf-porteur étique, qui sont destinés à porter les filets et la viande des animaux abattus.

Quand un groupe de Daramdé a décidé d'opérer dans une région, il s'installe — trois, quatre familles au maximum — à la périphérie d'un village de sédentaires. Il s'abrite dans de pauvres abris de paille, bien souvent une simple rakouba. À partir de cette base, les hommes et les grands garçons au nombre d'une douzaine font des expéditions alentour sur des terrains de chasse soigneusement choisis. Pour chasser le gros gibier (antilopes, gazelles, autruches), on utilise de grands filets en tendons ; pour le petit gibier (pintades, outardes, lièvres) on se sert de filets plus petits en coton.

Pour la grande chasse, la technique est toujours la même. Les filets de chaque chasseur sont assemblés les uns aux autres et disposés sur deux ou trois rangs selon la grosseur du gibier à capturer, quatre rangs même pour l'antilope oryx. Ces filets sont dressés au fond d'un immense entonnoir, d'une nasse si l'on veut, dont les côtés sont garnis d'épouvantails faits chacun d'un bâton au sommet duquel flotte un lambeau d'étoffe ou de peau. Les plus vieux se tiennent cachés en dehors de la nasse avec de forts gourdins ; les plus jeunes se chargent de l'opération de rabattage qui consiste à conduire le troupeau dans la bouche de l'entonnoir, puis à le pousser vers le fond. Les animaux n'osent franchir le barrage d'épouvantails sur les côtés et se précipitent affolés dans les filets où ils se prennent cornes et pattes. Ils sont tués à coups de gourdin. La viande est partagée également entre chaque chasseur, vieillard ou enfant même ; pourtant la tête, les entrailles, la



Femme et enfants Haddads



Poteries Haddads



*Arabes
Ouled Sliman
« nouveaux »*



Tente d'Ouled Sliman « nouveau » à Niza

peau de chaque animal reviennent au propriétaire du filet où cet animal a été pris.

Aucune technique de déguisement n'est connue. Il semble qu'il existe un dialecte spécial tout exprès pour la chasse.

Il va sans dire que le Daramdé et ses filets font des ravages dans la faune sauvage, n'épargnant ni les femelles, ni leurs petits. Déjà, tout l'ouest sahélien au nord du 13° parallèle est vide de gros gibier et les hécatombes continuent dans l'est malgré l'interdiction — toute formelle bien sûr — du Service des Chasses. Il faut se demander si le filet peut être purement et simplement interdit chez une peuplade qui n'a jamais eu d'autre ressource que la vente des produits de la chasse. Cette interdiction en tout cas ne devrait pas être décidée sans une enquête qui s'attacherait à découvrir si le Daramdé peut se muer sans inconvénient en pasteur.

La femme daramdé fabrique des poteries comme toutes les femmes haddads.

CHAPITRE III

LES SAHARIENS

L'étude des populations sahariennes n'aura pas la même ampleur que celle des populations sahéliennes. A cela, il y a deux raisons. La première, c'est tout simplement que les Sahariens offrent une variété d'ethnies bien moins grande que les Sahéliens : ils sont surtout représentés par des Toubous dont nous avons déjà rencontré quelques spécimens au Sahel. Ainsi, nous avons, à propos des Kréda, fait des observations qui sont valables pour tous les Toubous. La seconde raison, c'est que tout ce qui méritait d'être dit sur les Sahariens du Tchad vient justement de l'être par Jean Chapelle dans un ouvrage remarquablement documenté : Nomades noirs du Sahara (1). Si nous osons y ajouter, c'est parce que le mode de construction de cette étude permet de mettre facilement en évidence certaines différences tandis que l'ouvrage cité tend plutôt à démontrer l'unité du monde toubou. Il n'y a nullement contradiction entre ces deux buts.

A. — Les sédentaires

Type : LES KAMADJA

LES KAMADJA

Origines

Les Kamadja constituent aujourd'hui un « canton » qui rassemble d'anciens esclaves et leur descendance. Ces anciens esclaves venaient de tous les points de l'horizon et

(1) Plon, éditeur (1948).

TABLEAU 50 : Répartition des Toubous dans la zone saharienne du Tchad

Groupe	Genre de vie	Terrains de parcours ou centres d'habitat	District d'appartenance
Kamadja .	Sédentaire	Palmeraies de Largeau, N'Gour Ma, Kirdimi, Yen Galaka	Borkou
Téda Tou .	Semi-sédentaire	Massif du Tibesti; palmeraies de Bardai, Aozou, Yébi-Bou, Goumeur	Borkou et Tibesti
Dôza . . .	Semi-sédentaire	Axe Guéréde-Mogoro avec le triangle Bedo-Tigui-Yarda comme centre de gravité; palmeraies de Sôn, Djiddi, Kirdimi; Toro	Borkou
Annakaza .	Semi-nomade	Djourab; Toro oriental; Mortcha septentrional; palmeraies voisines de Largeau	Borkou
Kokorda .	Semi-nomade	Toro occidental; palmeraies de Kirdimi, N'Gour Ma, Yen	Borkou
Gouroa . .	Semi-nomade	Bordure occidentale du massif de l'Ennedi; palmeraie de Gouro	Ennedi
Ounia . . .	Semi-nomade	Mourdi; palmeraies d'Ounianga; Démi	Ennedi
Arna . . .	Nomade	Lisière sud du Tibesti; Toro occidental	Borkou
Gaéda . . .	Nomade	Mourdi occidental; lisières sud-ouest du massif de l'Ennedi	Ennedi
Mourdia . .	Nomade	Mourdi oriental; Erdébé	Ennedi
Noarma . .	Nomade	Koubba	Borkou
Djagada . .	Semi-sédentaire	Arada	Biltine
Djagada . .	Nomade	Eguei oriental	Nokou
Erdiha . . .	Nomade	Lisière sud-ouest du massif de l'Ennedi	Ennedi

pas seulement du sud ; il existait certainement parmi eux des individus appartenant à des tribus nomades voisines. Ces Kamadja étaient chargés de l'entretien des palmeraies et des jardins pour le compte de leurs maîtres Annakaza ou Kokorda. Aujourd'hui, ils sont tous affranchis et ont acquis le droit de posséder non seulement des terres et des palmiers mais aussi des animaux.

Certes, les Kamadja sont noirs, plus peut-être que la plupart des Toubous, mais ils présentent rarement des traits négroïdes. La majorité d'entre eux s'identifie au Toubou jusque dans son type physique. Les mariages entre les anciens esclaves et les anciens seigneurs restent interdits,

TABLEAU 51 : Répartition du bétail
entre les groupements sahariens

Population	Groupement	Camellins	Bovins	Chevaux	Anes	Ovins + Caprins
	<i>Toubous :</i>					
8 500	Téda-Tou	7 000	0	0	4 300	25 000
6 500	Annakaza	30 000	500	70	300	1 000
4 500	Gaéda	20 000	3 000	75	200	1 500
3 800	Dôza	7 000	100	5	700	2 000
3 800	Kamadja	4 000	200	10	1 500	2 000
2 000	Mourdia	7 000	500	10	100	2 800
2 000	Ounia	3 000	300	5	200	4 500
1 750	Kokorda	5 500	50	0	150	100
1 500	Arna	5 500	10	0	150	1 000
1 500	Gouroa	5 000	0	15	150	750
2 000	Djagada	9 000	5 000	50	300	3 000
1 500	Noarma	2 500	2 200	15	200	2 500
1 000	Erdiha	2 000	300	15	200	2 000
40 150	. . . Totaux : . .	107 500	12 160	270	8 450	48 150
	<i>Bideyat :</i>					
6 000	Bilia	5 000	10 000	150	1 000	15 000
4 000	Borogat	7 000	3 000	85	1 000	7 500
10 000	. . Totaux : . .	12 000	13 000	235	2 000	22 500
	<i>Arabes :</i>					
3 000	Ouled Sliman . .	14 000	500	0	200	1 500
1 000	Libyens	3 000	0	0	0	0
4 000	. . Totaux : . .	17 000	500	0	200	1 500
54 150	. Totaux généraux .	136 500	25 660	505	10 650	72 150

mais les contacts clandestins n'en sont pas moins fréquents et ils conduisent à un nivellement qui est bien souvent remarquable.

Aire d'habitat et voisins

Les Kamadja sont les seuls Toubous sédentaires de la zone saharienne du Tchad. On les trouve au Borkou tout au

long de la grande palmeraie qui s'étend sur 75 kilomètres entre Largeau et Galaka ; mais c'est à Largeau, N'Gour Ma et Kirdimi qu'ils sont les plus nombreux.

Ils habitent là une douzaine de petits villages. Ils s'abritent sous la tente de nattes, mais c'est une tente qui est comprise pour rester immobile et pour durer : elle est très large, très haute, fortement charpentée, bien plus confortable que celle des nomades.

Les Kamadja, à Largeau vivent au contact d'un millier d'Arabes libyens semblables à ceux qu'on rencontre à Abéché et à Fort-Lamy. Partout, ils sont en rapport perpétuel avec leurs voisins Dôza, Annakaza, Kokorda.

Genre de vie

Les Kamadja sont les principaux artisans de la mise en valeur des palmeraies et des jardins du Borkou.

La cueillette des dattes se déroule en septembre, la fécondation artificielle a lieu en février ; la taille des arbres se pratique à la saison froide entre la récolte et la fécondation. Pas d'irrigation car les racines plongent directement dans la nappe d'eau.

Les jardins produisent essentiellement du blé — une récolte en mars — et du mil — deux récoltes en juin et octobre. Le cycle de végétation est rapide : trois mois et demi pour le blé, deux mois seulement pour le mil — et les trois récoltes peuvent être demandées à la même terre. Celle-ci pourtant est remarquablement pauvre : c'est seulement du sable auquel le jardinier apporte le crottin de ses chèvres et surtout certain produit d'amendement qui est ramassé dans des dépressions bien connues, proches de l'oasis. Le soleil et l'eau font le reste. L'irrigation ne pose pas de grave problème ; l'eau est toujours très proche du niveau du sol, à un mètre ou deux — et la traction à l'aide du chadouf est tout à fait satisfaisante compte tenu de l'exiguité des parcelles. Des cultures maraichères sont en outre pratiquées à la saison fraîche : oignons et tomates surtout, pastèques, courges et piment ; gombo et patates douces. À mesure que la colonie européenne de Largeau grossissait — elle compte actuellement près de 500 individus, presque tous militaires — les jardiniers ont pris l'habitude de produire salades, carottes, radis, aubergines, haricots, choux, qui sont vendus à des prix élevés.

Le Kamadja, l'esclave d'autrefois, s'est installé dans une certaine prospérité qui lui a permis depuis quelques années d'acquérir des chameaux et de participer au fructueux courant caravanier entre son oasis et les marchés sahéliens. Ses occupations agricoles, peut-être aussi son manque d'expérience dans le domaine de l'élevage, ne lui permettent

pas de garder ses chameaux au pâturage ; en outre, tout autour de l'oasis, il existe une zone d'au moins 100 km absolument désertique et où les tentes des nomades ne s'avancent jamais. Aussi, le Kamadja confie-t-il son chameau à un pasteur annakaza de ses amis, moyennant quoi, en retour, il assure la garde et à l'occasion l'entretien des palmiers que celui-ci possède dans l'oasis. Mais il prend part lui-même aux expéditions vers Ati et surtout Abéché et l'on rencontre, à la saison froide, sur ces marchés des caravaniers Kamadja qui sont fort à l'aise et qui se comportent en vrais Toubous. Ils y vendent dattes et sel et rapportent surtout du mil.

Aspects économiques

On estime à 250 000 le nombre des palmiers entretenus dans l'oasis du Borkou ; mais il existe en outre un million d'arbres non taillés et improductifs. Le rendement moyen d'un arbre est de 20 à 60 kilos de dattes sèches ; la production totale oscille entre 6 et 12 000 tonnes. A Largeau même, le prix des dattes est très variable selon la saison : 20 francs le koro en août auprès du producteur, 50 francs en novembre, 70 francs en avril sur le marché. Ces chiffres sont intéressants à rapprocher de ceux qui ont été relevés sur les marchés du Sahel : par exemple 120 francs à Mousoro, fin juillet avec les premières dattes fraîches.

Les jardins sous palmeraie occupent au Borkou une superficie d'environ 125 hectares. Les espaces cultivables disponibles sont au moins quadruples de ce chiffre ; ils restent particulièrement considérables dans la partie occidentale de l'oasis (Galaka et Kirdimi). Les rendements en blé sont de l'ordre de 12 à 15 quintaux à l'hectare (1), soit une production totale de 150 à 200 tonnes ; pour le mil le rendement moyen est seulement de 5 quintaux-hectare, soit pour les deux récoltes annuelles une production totale de 125 tonnes environ. Le mil récolté est tout entier consommé par le jardinier et sa famille tandis que le blé est vendu aux Libyens de Largeau qui en font la base de leur nourriture. Les prix sont encore ici très variables : ainsi le kilo de blé qui vaut 15 à 20 francs auprès du producteur en avril atteint dès juillet sur le marché de Largeau le prix de 60 à 70 francs.

Les légumes les plus divers, certains arbres fruitiers, poussent remarquablement dans l'oasis du Borkou et on a pu penser leur donner un essor tel qu'ils pourraient satis-

(1) Au jardin d'essai de Largeau avec des semences de blé dur local, l'agent de l'agriculture a obtenu 30 qx-hectare de rendement.

faire les importants besoins de Fort-Lamy. Dans ce sens, un agent de l'agriculture travaille à Largeau depuis 1954 ; il a déjà franchi l'étape des expériences : amélioration des espèces maraîchères, extension de la vigne, lancement des agrumes. Mais l'entreprise pour être poursuivie exigerait des moyens qui manquent encore.

Les jardins de l'oasis du Borkou intéressent environ 600 jardiniers.

*
*
*

Voici, à titre d'exemple, les éléments du budget d'une famille de Kamadja habitant N'Gourma et comprenant six membres : le père, la mère, trois enfants, un vieillard.

1° elle possède :

- a) un jardin de 30 ares produisant chaque année une récolte de 5 quintaux de blé et deux récoltes de mil, soit au total 4 quintaux ;
- b) cent palmiers dont la moitié adultes et productifs qui donnent en moyenne deux tonnes de dattes en plus de celles consommées fraîches avant la grande cueillette ;
- c) deux chameaux qui vivent habituellement au Djourab gardés par un Annakaza et qui effectuent chaque hiver un ou deux voyages sur un marché du Sahel ;
- d) un petit troupeau de douze chèvres qui fournissent ensemble deux litres de lait par jour et six chevreaux chaque année ;
- e) deux ânes qui parfois portent du bois de chauffage sur le marché de Largeau, à 50 km ;

2° elle consomme sur sa propre production :

- tout le mil ;
- un tiers des dattes, soit 700 kg ;
- tout le lait ;
- un chevreau aux grandes fêtes de l'Islam et à l'occasion des deuils.

3° elle vend :

- tout le blé : 500 kg à 30 francs, soit 15 000 francs ;
 - deux tiers des dattes : 1 300 kg à 15 francs, soit 20 000 francs ;
 - deux charges de bois chaque mois, soit 300 à 400 francs ;
- 4° elle échange au cours du voyage à Abéché ou Ati deux charges de sel, soit 250 kg contre un poids équivalent de mil ; ce sel a été acheté auprès du producteur doza pour la somme de 350 francs.

5° elle dispose en somme de :

- a) chaque année :
 - 400 kg de mil du jardin plus 250 kg acquis ;
 - 700 kg de dattes sèches pour neuf mois, car durant trois mois (juillet à septembre), elle consomme les dattes fraîches cueillies sur l'arbre au fur et à mesure des besoins ;
 - le lait des chèvres ;

TABLEAU 52 : Prix pratiqués sur le marché de Largeau le 5 juillet 1958

Nature des produits	Unité	Prix en CFA	Origine (1)
Dattes	Koro	50	+
Mil	»	125	+ et —
Blé	»	175	+
Tomates sèches	»	200	+
Gombo	»	200	+
Arachides en coques.	»	140	—
Beurre animal.	Litre	180	+ et —
Sucre en pain	2 kg	265	—
Étoffe noire	m	200	—
Étoffe blanche.	»	110	—
Chèche	Un	350	—
Chaussures	Paire	400	+
<i>Bétail :</i>			
Chameau de quatre ans.	Un	6 500	+
Vache de boucherie	»	5 000	+
Ane	»	1 500	+
Mouton.	»	1 250	+ et —
Poulet	»	250	+ et —

(1) Origine : + produits du cru
— produits d'importation.

six chevreaux (1) ;

40 000 francs en numéraire (blé, dattes, bois).

soit b) par jour :

1,700 kg de mil ;

2,500 kg de dattes sèches ;

2 litres de lait ;

100 francs environ.

soit c) par jour et par personne :

330 g de mil ;

400 g de dattes sèches ;

un tiers de litre de lait ;

18 francs de numéraire.

Le numéraire sert à payer l'impôt :

trois personnes imposables..... 375 francs

un chameau déclaré..... 100 —

cinq chèvres déclarés..... 25 —

au total, par an : 500 francs

et à acheter surtout des tissus, du thé, du sucre.

(1) La viande des bêtes sacrifiées est en partie distribuée chez les voisins mais en retour on reçoit de ceux-ci des quantités à peu près égales. En moyenne une famille fait un seul bon repas de viande pas mois.

Malheureusement, cette belle ordonnance, satisfaisante en somme, est souvent bouleversée par les pratiques usuelles habituelles au commerçant libyen de Largeau. Durant toute l'année, celui-ci vend à crédit étoffes et thé et se paie très largement en nature au moment des récoltes ; il profite d'autant plus de son client que celui-ci est inapte à tenir un compte de ses emplettes.

LES LIBYENS

Les Libyens de la zone saharienne sont tout à fait semblables à ceux qu'on rencontre dans les centres-marchés du Sahel et notamment dans le quartier « Fezzan » d'Abéché (1). Ils sont au nombre d'un millier dont les neuf-dixièmes habitent à Largeau des maisons en argile avec toit en argamasse qui donnent à ce chef-lieu un air de petite ville. Ces maisons cependant sont très simples, toujours sans étage, construites sans souci d'art architectural, mais bien souvent pourvues d'une large cour intérieure. Les autres colonies libyennes de Fada et Bardaï sont de bien moindre importance.

Les Zoueya constituent la grande majorité : 500, contre 250 Medjébra et 250 Ouled Sliman et divers. Ensemble ils ont le monopole de tout le commerce dans les trois chefs-lieux du B. E. T., mais ce sont des commerçants dont les pratiques se distinguent de celles qui nous sont familières. Chacun possède autour de la place du marché une petite boutique regorgeant de tissus, de thé, de sucre, que le Toubou achète le plus souvent à crédit faute de numéraire. La note est réglée périodiquement avec un chameau pour les nomades, au moment des récoltes avec du blé, des dattes, pour les sédentaires. Seulement, le Libyen calcule largement les intérêts, se fait un jeu de truquer parfois l'addition, ce qui lui permet d'acquérir ces marchandises à des prix qui sont deux fois moindres que les prix courants. L'acheteur sait qu'il est grugé, mais la ruse commerciale de l'Arabe l'emporte toujours et il ne peut être question de changer de fournisseur en laissant des dettes ici et là car la solidarité de ceux-ci est inébranlable. Aussi, il ne faut pas s'étonner que les rapports entre Arabes et Toubous soient tout le contraire d'amicaux. Au mépris foncier réciproque qui oppose Blancs et Noirs, sédentaires et pasteurs, commerçants et éleveurs, s'ajoute

(1) Voir au chapitre : Les Citadins.

TABLEAU 53 : Répartition des principales tribus lybiennes comptant des représentants au Tchad

Tribus	1. En Libye	2. En Afrique française	3. Ailleurs
Zoueya . . .	Koufra Tazerbo Djédabia Rébiana	Largeau Egueï — Mao Abéché — Ati — Lamy Bangui — Archambault N'Guigmi	Egypte Nigeria Jordanie
Medjébra . .	Djalo Barga Benghazi Koufra Rébiana	Largeau — Fada — Bardai Abéché — Lamy — Bangui Fort-Archambault Zinder — N'Guigmi	Egypte Soudan Nigeria
Ouled Sliman .	Sebha Tripoli — Syrie Hon — Murzuck Rodua — Néfulié	Largeau — Fada Egueï Lamy — Abéché Archambault N'Guigmi	Egypte

encore l'hostilité sourde du client exploité en face du marchand sans vergogne.

Les grandes quantités de dattes qu'il recueille en remboursement de ses avances, le Libyen les expédie chez un correspondant de Fort-Lamy, libyen comme lui, toujours proche parent, qui se charge de les écouler sur ce dernier marché à des tarifs qui peuvent être quatre fois supérieurs à ceux pratiqués à Largeau. De même, les chameaux sont acheminés vers le Soudan pour y être vendus ; ils profitent d'une chaîne de relais organisée à cet effet et dont le premier est Oum Chalouba. Quant au blé, il est tout entier consommé sur place par le libyen qui en fait sa nourriture de prédilection. La quantité de richesses ainsi drainée par le millier de Libyens aux dépens des 40 000 Tou-bous est incroyable.

Cependant, pour cher qu'il les fasse payer, les services rendus par le Libyen à la collectivité ne sont pas inutiles ; il joue en somme le rôle de banquier ; mais on verrait bien des coopératives jouer un rôle semblable pour le plus grand bénéfice des consommateurs.

Les Lybiens sont partout restés des fidèles de la Sénousiya mais le danger que représentait cette confrérie au début du siècle est aujourd'hui dépassé ; il réside bien davantage maintenant dans la propagande subversive que distillent les émetteurs du Caire et de Damas et qui pénètre

dans tous les foyers libyens. Les premiers postes radio se sont installés là il y a seulement dix ans et ils connaissent une faveur sans cesse grandissante. Cette propagande, il est vrai, a bien été obligée de changer ses batteries le jour où le Tchad s'est érigé en Etat indépendant, mais il ne faut pas se dissimuler qu'elle opère toujours.

B. — Les semi-sédentaires

Type : LES TÉDA-TOU

LES TEDA-TOU

Origines

Les origines des habitants du Tibesti sont parmi les plus obscures et les plus compliquées qui soient. Un fait important semble cependant acquis : le peuplement du Tibesti s'est opéré à partir d'un vieux fonds autochtone sur lequel se sont greffés à travers les siècles des éléments très divers issus de tous les points de l'horizon : Borkou, Ennedi, Koufra, Bornou, Kanem, Aïr. La puissante originalité du grand massif, les exceptionnelles conditions de vie qu'il imposait, ont fondu comme dans un creuset tous ces apports et en ont fait une civilisation nouvelle : la civilisation touboue.

Mais ce flux a alterné, ou bien parfois il a accompagné des mouvements de reflux : des éléments devenus toubous se sont dispersés loin, hors du massif. Ce processus n'est pas achevé et l'on a enregistré depuis un demi-siècle la migration des Gounda vers Agadem, celle des Mourdia puis des Gouroa vers l'Ennedi, celle toute récente des Tomagra vers le Toro. En s'installant dans leurs nouveaux domaines, ces Têda adoptaient de nouvelles habitudes de vie mais ils gardaient profondément marquée l'empreinte de la civilisation touboue.

Chacun des éléments immigrés, en prenant pied au Tibesti, donnait naissance à un clan nouveau dont les membres avaient en commun des traditions, des terrains, un blason, un interdit ; mais au stade de la dispersion, il est bien rare que ces clans aient émigré en bloc ; le plus souvent ils se sont disloqués en plusieurs fractions et c'est ainsi par exemple qu'on trouve des Odobaya restés au Tibesti, d'autres au Djado, d'autres à Agadem, d'autres encore en Ennedi. Ces fractions de clans quittaient parfois le Tibesti avec d'autres éléments appartenant à d'autres clans et il se formait ainsi de nouvelles communautés fondées sur l'habitat nouveau mais où chaque clan gardait

jalousement le souvenir de ses origines ; c'est le cas des Mourdia, des Gouroa par exemple.

Le terme de Têda-Tou peut être jugé étrange puisqu'il est formé du mot : Têda, pluriel de Toudé — l'habitant du Tibesti — et du mot : Tou qui désigne le Tibesti. Têda-Tou pourrait donc se traduire par Tibestiens du Tibesti. Il n'est pas inutile de le retenir pour distinguer les Têda qui sont restés attachés au Tibesti de ceux qui l'ont quitté ; c'est d'ailleurs une expression dont se servent couramment les intéressés.

Le Têda-Tou lorsqu'il a quitté le Tibesti reste un Têda aussi longtemps qu'il parle le tédaga mais dans les plaines du sud le tédaga évolue peu à peu, il se mue en dazaga et le Têda devient un Daza.

Rappelons enfin que le terme Toubou qui est l'exact équivalent de Têda dans la langue des Kanembou a été adopté pour recouvrir l'ensemble que constituent Têda-Tou, Têda et Daza.

Genre de vie

Pour faciliter la tâche de l'administration, le massif du Tibesti a été coupé en deux : les versants septentrional et occidental forment le district de Bardaï ; le versant oriental est rattaché au district de Largeau. Mais ici et là il s'agit des mêmes Têda-Tou qui connaissent une existence à peu près semblable.

L'homme du Tibesti est le saharien le plus déshérité au Tchad. Sans cesse aux prises avec une nature hostile, un climat extrêmement rigoureux, il tire ses ressources d'un petit troupeau de chameaux et surtout de chèvres, et de palmeraies et jardins fort modestes. Il doit faire appel aux produits de cueillette : noix de doum, graines de coloquinte, graminées. Son foyer comporte deux pôles : un pôle fixe avec une première femme qui habite dans les palmeraies une hutte ronde avec un mur de pierres et un toit conique de papyrus ; un pôle mobile avec une deuxième femme qui s'abrite sous la tente en nattes.

Durant l'été, on se rassemble dans les palmeraies tandis que les troupeaux, dès les premières pluies, montent sur les tarsos, entre 1 500 et 2 000 mètres. La cueillette des dattes achevée, avant la venue du froid, les femmes recueillent les graines sauvages, les hommes se rendent aux lisières du massif pour en rapporter des coloquintes. Durant l'hiver l'homme parcourt de grandes distances pour se rendre au marché à Koufra, au Fezzan ou bien au Kowar pendant que la femme surveille dans la palmeraie le jardin semencé de blé puis, à deux reprises, de mil. Les champs du Tarso Yéga sont aussi semencés en blé en

février. Les troupeaux descendent alors dans les basses vallées et parfois jusqu'aux lisières du massif où ils séjournent pendant tout le printemps. Mais voici plutôt un tableau d'où les activités du Têda se dégagent peut-être plus clairement :

TABLEAU 55 : *Activités du Têda*

Mois	Activités		
	Agricoles	Pastorales	Diverses
Janvier	Semences de blé au Tarso Yéga	Le troupeau descend dans les basses vallées	Marchés
Février			
Mars-Avril	Fécondation des palmiers		
	Récolte du blé dans les palmeraies		
Mai	Premières semences de mil	Le troupeau monte sur les Tarsos	
Juin- Juillet	Première récolte de mil		
	Récolte du blé au Tarso Yéga		
Août	Deuxièmes semences de mil	Cueillette des graines sauvages	
	Cueillette des dattes		
Septembre	Deuxième récolte de mil	Marchés	
Octobre	Semences du blé dans les palmeraies		
Novembre			
Décembre			

Il peut paraître que les greniers croulent sous la répétition des moissons, mais hélas, celles-ci sont toujours très modestes et consommées aussitôt que récoltées.

Les cultures sur le Tarso Yéga parce qu'on ne trouve l'équivalent nulle part ailleurs méritent qu'on s'y attarde un peu. Le Tarso Yéga est un plateau qui s'étend à 2 150 mètres d'altitude ; c'est un ancien cratère mesurant environ 5 kilomètres de diamètre aujourd'hui comblé par des alluvions. La surface cultivée ne dépasse guère 10 hectares ; la nappe d'eau est très proche, entre 1 m et 1 m 50. Dans le reste de la zone cultivable qu'on peut évaluer à 400 hectares, la nappe d'eau s'enfonce mais sans jamais dépasser la profondeur de 3 mètres. Les cultiva-

teurs sont les mêmes qui, à d'autres époques de l'année, entretiennent des jardins dans la vallée du Zoumri, 100 kilomètres au nord-ouest. D'août à février, le Tarso Yéga retrouve la destination qui est celle de tous les tarsos : il n'est plus alors fréquenté que par les troupeaux et quelques bergers.

Aspects économiques

On estime que le Tibesti possède 50 000 palmiers productifs qui produisent chaque année de 1 200 à 2 500 tonnes de dattes. Les superficies cultivées sont à peu près les suivantes :

50 hectares en blé qui donnent	500 qx
40 hectares en mil qui donnent 2 récoltes de 200 qx soit	400 »
10 hectares d'orge qui donnent	50 »

au total un millier de quintaux de grains environ qui est tout entier consommé par le producteur. Pour 8 à 9 000 personnes, il n'y a pas de quoi faire bombance tous les jours.

Outre les céréales, les jardins du Tibesti et notamment ceux du Zoumri produisent tomates et oignons.

Pour ses échanges, le Tibesti tourne résolument le dos au Tchad ; il entretient seulement des relations avec les oasis lointaines du nord et de l'ouest : le versant oriental regarde vers Koufra, le versant septentrional vers le Fezzan, le versant occidental vers Djado et le Kawar. La monnaie d'échange qu'apporte le Têda, c'est surtout des chèvres, un chameau parfois, un peu de beurre, des tomates sèches. En retour, Koufra lui offre des dattes et des tissus ; El Gatrun et Murzuck, tissus, dattes, thé, sucre, un tapis parfois ; Djado, des dattes ; le Kawar du mil.

Pour ajouter à ses maigres profits, le Têda pratique bien souvent un système triangulaire d'échanges. Par exemple, dès le froid venu, début novembre, il se rend au Fezzan avec quelques chèvres contre lesquelles il acquiert des dattes. Il porte ensuite ces dattes au Kawar et les échange là contre du mil apporté par l'azalaï des Touareg. Entre son départ et son retour, il a parcouru environ 2 000 kilomètres à travers l'un des déserts les plus hostiles qui soient. Son voyage n'a pas duré moins de trois mois mais il n'a pas quitté un monde qui lui est familier et qui lui est cher entre tous, car il ne le partage avec aucun étranger.

LES DOZA

Les Dôza ou Donza sont regardés par leurs voisins comme les plus anciens occupants du Borkou. Au début de ce siècle, c'étaient des sédentaires cantonnés dans ce qu'on appelle aujourd'hui le pays dôza ; cette dénomination est encore convenable car, dans les limites de ce pays, on ne trouve strictement qu'eux. Ce pays dôza s'étend depuis les pentes méridionales de l'Emi Koussi jusqu'aux approches de la dépression du Borkou. C'est une région tourmentée où les émergences gréseuses alternent avec des plaines engorgées de sable. Elle offre le plus souvent un aspect désertique dont la désolation est heureusement tempérée par l'existence de petites palmeraies : Bedo, Tigui, Yarda, Gouring, Forom, Orori, Kaortchi. Elle possède aussi les importantes salines de Bedo.

On trouve encore actuellement sur les sommets qui avoisinent les palmeraies, les vestiges de villages en pierre où les habitants devaient autrefois se retrancher pour échapper aux incursions des rezzous. Mais ces villages sont maintenant tous abandonnés et les Dôza vivent comme tous leurs voisins sous la tente en nattes. Bien mieux, en quittant leurs refuges, ils ont parfois adopté le genre de vie des pasteurs et leur communauté est, dans tout le Borkou, celle dont la dispersion est la plus considérable : au nord-ouest, on les trouve jusqu'à Guéréde au contact des Arna ; à l'est, ils s'avancent jusqu'à Anoa, à la lisière de l'Ennedi, où ils rencontrent des Gaéda et des Gouroa ; au sud-ouest, ils se mêlent au Toro avec des Annakaza. Il s'agit là d'un triangle qui ne fait pas moins de 350 kilomètres de côté. Sur sa base nord, cette vaste région est bien pourvue en points d'eau heureusement répartis mais elle est très pauvre en pâturages et peu propice au nomadisme. Ceux des Dôza qui se tournent vers l'élevage et ils sont de plus en plus nombreux choisissent généralement de planter leur tente au Toro ou bien aux lisières de l'Ennedi.

Il subsiste cependant chez les Dôza de purs sédentaires : c'est le cas des jardiniers qui, à Tigui, cultivent une vingtaine d'hectares et récoltent blé et mil ; c'est celui des saulniers de Bedo ; c'est surtout le cas des Dôza qui se sont installés dans l'oasis du Borkou, à Kirdimi, à Djiddi, et qui ont même créé de toutes pièces la très belle palmeraie de Sôn à l'extrémité orientale de l'oasis, 4 kilomètres au nord de Largeau.

Les Dôza devenus pasteurs n'ont pas abandonné leurs

droits dans les palmeraies ; ils y reviennent chaque été pour la cueillette des dattes laissant leurs troupeaux à la garde de bergers. Mais ils négligent souvent de tailler leurs arbres et Yarda par exemple offre le spectacle affligeant d'une palmeraie mal entretenue. On peut estimer à 100 000 le nombre des palmiers répartis dans les oasis du pays dôza mais il n'y en a probablement pas le cinquième qui soit productif. On ne saurait s'en étonner : la condition d'éleveur, outre qu'elle représente une promotion sociale très enviée, autorise une prospérité à laquelle le sédentaire pur ne saurait accéder.

Cette désaffection des Dôza pour leur berceau d'origine a encore été accélérée par la concurrence que le sel marin fait, sur les marchés du sud, au sel de Bedo. On évalue entre 200 et 300 tonnes les quantités de sel enlevées chaque année par les caravanes touboues et arabes. Démi, en Ennedi, avec son sel rouge est mieux partagé puisqu'on y enregistre encore le chiffre de 2 000 tonnes. Pour extraire le sel, le saulnier de Bedo pratique dans le sol de larges trous en forme de cuvettes, il y amène l'eau des sources voisines ; par évaporation, il se forme à la surface une croûte de sel. C'est cette croûte qui est recueillie et dont on fait des pains de couleur grise qui ont tantôt la forme de demi-lunes et tantôt la forme de demi-sphères. La demi-lune qui pèse environ 400 grammes vaut cinquante centimes à la saline, 1,50 fr. sur le marché de Largeau, 10 francs sur la plupart des grands marchés du Sahel. Le saulnier gagne environ 40 francs pour une journée d'un labeur fort désagréable ; le caravanier qui peut transporter 300 pains de sel en moyenne sur chacun de ses chameaux est, on le voit, nettement plus favorisé.

La communauté dôza est articulée en clans comme chez la plupart des Toubous mais on y distingue essentiellement deux branches : les Kodra et les Galala. Peut-être peut-on dire encore que ceux-ci sont plutôt restés sédentaires, tandis que ceux-là sont plutôt devenus nomades, mais c'est une nuance qui va en s'estompant de plus en plus.

LES BILIA

Les Bilia sont une branche des Zagawa tout comme les Kobé, les Kapka, les Dourène que nous avons vus en étudiant les Zagawa chez les semi-sédentaires du Sahel. On retrouve d'ailleurs chez les uns nombre de clans qu'on rencontre chez les autres. Si les Bilia n'acceptent pas volontiers de reconnaître qu'ils sont des Zagawa c'est seulement

parce qu'ils veulent garder leur statut administratif actuel et ne subir à aucun prix l'autorité du sultan d'Iriba.

Zagawa, les Bilia ne le sont pas seulement par leurs origines, ils le sont aussi par leur langue, leur habitat, leurs mœurs et si leur genre de vie diffère un peu de celui des Kapka par exemple, il s'identifie tout à fait avec celui de certains Kobé du nord.

Bideyat est un terme qui englobe en même temps les Bilia et leurs voisins Borogat, c'est-à-dire les populations d'origine zagawa qui vivent hors du Dar Zagawa. C'est un mot dont le sens est inconnu des intéressés ; on peut seulement observer qu'il s'agit probablement d'un vocable arabe. Les Daza, pour désigner les Bideyat disent Anna, tandis que les intéressés dans leur langue disent Béli.

Il resterait à trancher la question de savoir si les Bideyat et plus généralement les Zagawa appartiennent au monde Toubou. Cela semble plus que douteux ; tout fait différence. On dira peut-être : « Les Toubous se sont constitués à partir d'éléments tellement divers qu'il n'y a pas de grave inconvénient à inclure les Zagawa parmi eux. » On comprend en effet parmi les Toubou des populations comme les Gaéda qui sont issues d'une souche tounjour, les Kamadja mêmes qui sont d'origine servile. Seulement les uns et les autres ont tout emprunté aux Toubous et s'identifient complètement à eux, tandis que les Zagawa ont conservé leur langue, leur habitat, leurs mœurs, leur matériel, tout ce qui fait en somme une civilisation. Les langues, a-t-on dit parfois, sont apparentées ; en tout cas, ce n'est pas évident et un interprète engagé chez les Mourdia ou bien chez les Gaéda ne peut être d'aucun secours chez les Bilia tandis qu'il sera à l'aise jusque chez les Kréda du Bahr-el-Ghazal et jusqu'au Tibesti même.

Parmi toutes les peuplades appartenant au district de l'Ennedi, les Bilia sont les seuls pour lesquels il soit possible de tracer sur la carte des limites précises. Non seulement aucun étranger ne se mêle à eux à l'intérieur de ces limites, mais encore, à ces limites mêmes, ils n'ont de véritables contacts que sur leur front sud avec leurs cousins Zagawa, à l'ouest avec leurs cousins Borogat, mais jamais, nulle part, avec aucun Daza. C'est encore une preuve qu'il n'y a nulle affinité entre les Bilia et le monde Toubou.

Le domaine bilia coïncide avec un quadrilatère ayant pour sommets : Monou et Beskéré au nord-ouest, Bao Bilia et Ergouli au nord-est, Tamiala et Bayerbo, c'est-à-dire la rive gauche de l'ouadi Hawar au sud-est, Gonou et Yéga au sud-ouest. L'habitude a été prise d'appeler cette région le pays bilia.

Durant huit mois de l'année, de novembre à juillet, les Bilia vivent rassemblés dans des villages fixes de huttes en paille qui se tiennent au contact des puits permanents, notamment dans le voisinage de Bardoba, Am Djérès, Kafra, Ito, Bir Douan, Bao, Beskéré, Monou. Dès les premières pluies, ces villages sont complètement abandonnés et les troupeaux de zébus et chameaux se répandent au gré des mares dans la partie moyenne et basse des ouadis qui se jettent dans Hawar entre Kariali et Bahāï. Les hommes s'abritent le plus souvent sous de simples claies de paille assujetties dans les basses branches d'un arbre. Si les pluies semblent devoir être abondantes, on sème de petites quantités de mil, mais toujours très peu et très irrégulièrement. Lorsque les mares sont épuisées, en novembre, gens et bêtes regagnent le village et les puits habituels. Quoique la nappe d'eau se trouve souvent ici à plus de dix mètres, on n'a pas recours à la traction animale. De même le bœuf porteur est inconnu ; il est vrai que nous sommes ici dans une région où les itinéraires mal pourvus en eau sont la règle et où le chameau est la bête de somme par excellence. Quoique le Bilia soit avant tout un éleveur de zébus, il possède un important troupeau de chameaux qui lui permet de se rendre aux salines de Démi loin au nord, et sur les grands marchés du Darfur au Soudan.

Economiquement, le Bilia est tout entier tourné vers le Soudan où il fréquente surtout les marchés de Kuttum et El Fasher. Il ne connaît ni Fada, ni les marchés du Ouaddāï.

Il tire l'essentiel de ses ressources de la vente des produits de son troupeau. Comme c'est un éleveur adroit, comme les besoins du Soudan en viande ne sont jamais satisfaits, le Bilia connaît généralement une prospérité plus grande que ses voisins. Non seulement les prix du bétail sont nettement plus élevés au Soudan que sur les marchés du Ouaddāï mais par surcroît les marchandises dont le Bilia a besoin et, au premier chef, les tissus sont bien meilleur marché au Soudan que de ce côté de la frontière, ce qui provoque un courant de contrebande, modeste certes, mais quand même fructueux.

C. — Les semi-nomades

Type : LES ANNAKAZA

LES ANNAKAZA

Origines

Annakaza est un terme utilisé aussi bien par les intéressés que par leurs voisins téda, daza et même arabes. En dazaga, anna est le nom qui désigne les Bideyat et Kaza — ou mieux Kazza — veut dire mêlé. Les Annakaza seraient donc un groupement formé à partir d'éléments d'origines diverses qui, à un certain stade de leurs migrations, auraient pris femmes chez les Bideyat. Cela est, dans une certaine mesure, confirmé par le fait que, durant une longue période de leur histoire qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, les Annakaza ont vécu dans le voisinage des contreforts de l'Ennedi au contact des Bideyat Borogat. Mais les clans constitutifs du groupement — une vingtaine au total — étaient venus de tous les points de l'horizon ; ainsi, les Erélia seraient montés du Kanem, les Sunna du Bahr-el-Ghazal où ils sont encore représentés parmi les Kréda, les Bidessa de Méshiméré, tandis que les Boulda seraient descendus du Borkou et les Azalia de la région d'Ounianga.

Zones de parcours

Au début de ce siècle, les Annakaza étaient rassemblés dans la partie septentrionale du Mortcha et notamment dans le voisinage d'Oum Chalouba. A l'ouest, le Djourab était vide parce que trop facilement accessible pour les rezzous : Toubous du Tibesti, Ouled Sliana du Manga et même Touareg de l'Air. Dès cette époque, les Annakaza possédaient au Borkou les palmeraies de Woun (1), de Koukour, et de Djiddi qu'entretenaient les esclaves kamadja tandis que les maîtres ne séjournaient dans l'oasis que trois mois chaque année, à la période de maturation des dattes.

A partir de 1925, à mesure que la paix et la sécurité s'installaient, les Annakaza ont poussé leurs chameaux vers l'ouest et gagné le Djourab avec ses riches pâturages de hâd et sa nappe d'eau natronée presque à fleur de sol qui ont permis aux troupeaux de se multiplier comme nulle part ailleurs.

(1) Woun est en dazaga, l'équivalent de Faya qui est le nom arabe : les Français en ont fait Largeau. Borkou dont on a fait un nom propre est un terme générique qui, en dazaga, sert à désigner un endroit planté de palmiers. Aujourd'hui il désigne non seulement les palmeraies qui s'étendent entre Largeau et Kirdimi mais aussi le district qui a Largeau pour chef-lieu.

Aujourd'hui, il reste quelques Annakaza pauvres attardés aux abords d'Oum Chalouba mais la presque totalité est installée dans un triangle ayant pour sommets Yogoum au nord, Gouradi au sud-ouest, Koubba au sud-est, c'est-à-dire dans une région qui déborde déjà les limites du Djourab pour mordre sur le Bahr-el-Ghazal septentrional et la frange orientale du Toro.

Partout, les Annakaza ont accepté dans leur sein des éléments gaéda ; au sud, ils sont au contact des Noarma ; à l'ouest, ils voisent avec les Kokorda et quelques Arna ; à l'est, ils rencontrent parfois les Gouroa et les Borogat.

Genre de vie

Les Annakaza sont essentiellement de riches chameliers, mais ce sont en même temps de très médiocres nomades. Leurs tentes n'opèrent que de courts et rares déplacements. Le grand événement annuel pour eux, c'est bien plutôt le séjour dans les palmeraies du Borkou pendant trois mois, de juillet à octobre : presque toute la famille participe à cette grande transhumance ; il ne reste auprès du troupeau que les garçons de 16 à 25 ans auxquels incombe le rôle de berger.

Donc, le mois de juillet voit la famille se scinder en deux : père, mère, vieillards, jeunes filles, jeunes enfants prennent le chemin du nord en longues files avec seulement quelques chameaux pour porter les pauvres bagages. Au bout d'un voyage de trois à cinq jours à travers les dunes vives, ils découvrent subitement la longue étendue de palmiers qui offrent leur ombre bienfaisante et, déjà, les premières dattes mûres sur lesquelles on se précipite. On retrouve sur place, autour de Largeau ou bien dans les palmeraies voisines de Koukour, Djiddi ou Amoul, la tente abandonnée l'année précédente ; la légère charpente est restée dressée mais les nattes avaient été ôtées, roulées et rangées à l'intérieur, à l'abri d'une simple haie de branches d'épineux pour les protéger contre les chèvres des sédentaires. L'emplacement est nettoyé, les nattes déroulées de nouveau, les chameaux renvoyés auprès des bergers, car l'oasis et ses abords n'offrent pas les pâturages convenables pour leur subsistance.

Si la famille ne compte pas de garçon ayant l'âge convenable pour garder le troupeau, celui-ci est confié à un neveu, à un gendre, ou bien, mais c'est rare, le chef de famille reste lui-même au pâturage, et la femme avec ses jeunes enfants séjourne alors dans l'oasis auprès de sa mère ou d'une sœur mariée. Bien qu'à cette époque de l'année où la chaleur est excessive, les abreuvements soient fréquents, le service de deux bergers pour un troupeau

moyen de soixante têtes est suffisant car, nulle part, les puits ne mesurent plus de deux mètres de profondeur ; par ailleurs, la surveillance des animaux est facilitée justement par le fait que la soif les retient dans le voisinage du puits. Bien entendu, cela est tout relatif : le chameau boit tous les cinq jours à la saison chaude tandis qu'au plus fort du froid il s'accommodait bien d'un abreuvement tous les dix à quinze jours.

Avec les premières pluies, en août, les troupeaux quittent le Djourab et ses pâturages de hâd car c'est une région de dunes complètement dépourvue de mares ; ceux qui stationnent habituellement au nord, dans la région de Yogoum, partent vers l'est sur les mares de Goumeur et Elléla ; ceux du sud qui stationnent le plus souvent entre Koro-Toro et Gouradi gagnent plutôt les mares de la région de Koubba. Mais il est des années, et ce n'est pas exceptionnel, où ces mares ne reçoivent pas d'eau.

Dans les palmeraies les régimes de dattes sont coupés lorsque les fruits sont secs et dès septembre, les chameaux qui ont refait un peu leur bosse dans les pâturages nouveaux commencent à arriver dans l'oasis. La tente est démontée, les chameaux sont chargés des sacs en peau remplis de dattes et toute la famille repart pour prendre ses quartiers d'hiver. Octobre : on retrouve la tente du Djourab car les mares déjà sont épuisées et le troupeau de chamelles a regagné son puits habituel ; on va laisser passer la chaleur, donner aux chameaux le temps de se refaire plus complètement et, à partir de novembre, les hommes vont prendre le chemin des grands marchés sahéliens : Moussoro, Kunjuru, Abéché. On vendra les dattes, deux chamelons de trois et quatre ans et, avec le produit de leur vente, on achètera mil, tissu et un peu de thé.

Avec le retour des grandes chaleurs, en avril, les caravanes cessent, la famille se rassemble enfin tout entière au Djourab, auprès du troupeau ; c'est le trimestre de la longue patience, les provisions bientôt vont être épuisées mais grâce au lait des chamelles on subsistera jusqu'en juillet, jusqu'aux premières pluies qui renouvelleront le pâturage, jusqu'aux premières dattes aussi qui provoqueront un nouveau départ vers les oasis.

Entre les oasis en été, les marchés en hiver, l'homme est souvent sollicité par le voyage, mais le troupeau de chamelles lui ne se déplace vraiment que pour se rendre sur les mares pendant les pluies ; et encore, pas toujours ; parfois il s'abreuve sur le même puits d'un bout de l'année à l'autre. Quant à la tente, elle se rapproche du puits à la saison chaude pour se consacrer plus facilement à l'abreuvement du troupeau ; elle s'en éloigne jusqu'à une demi-

journée de marche, à la saison froide pour utiliser une plus grande surface de pâturages ; et c'est tout.

Il n'y a pas au Djourab et au Toro, comme au Mortcha par exemple de problème de l'eau. La nature ici a été doublement généreuse en répartissant les puits en fonction des zones de pâturage et en mettant la nappe d'eau partout où l'on en a besoin, à une profondeur très faible qui n'excède pas trois mètres. Nulle part, on n'enregistre un abaissement du niveau de cette nappe d'eau et il faut bien admettre qu'elle est alimentée par des infiltrations souterraines provenant de précipitations certainement très lointaines. Cette eau est natronée ; elle est très désagréable au goût de l'homme mais elle est extrêmement bienfaisante pour la santé des troupeaux et les éleveurs de l'Ennedi en sont jaloux et disent volontiers qu'elle suffit à elle seule à engraisser les chameaux et à rendre les chamelles fécondes. Comme si tout cela ne suffisait pas encore à leur prospérité, les Annakaza ont des pâturages essentiellement constitués de hâd qui résiste bien à plusieurs années de sécheresse. Mais nous verrons avec les Ouled Sliman de l'Egueï que ces pâturages de hâd sont gravement menacés.

En somme, nombreux puits peu profonds, eau natronée, pâturages permanents de hâd : il ne faut pas chercher ailleurs l'exceptionnelle réussite des Annakaza dans le domaine de l'élevage du chameau.

Depuis dix ans seulement quelques familles — une vingtaine — ont acquis un petit nombre de vaches auprès des Noarma, mais c'est jusqu'à présent une fantaisie de riche qui veut étaler sa fortune. Cet élevage, très secondaire encore, apporterait s'il venait à se développer de véritables bouleversements dans l'existence des Annakaza ; en effet le zébu doit se cantonner dans la région de Koubba qui lui offre les ombrages qui lui sont indispensables aux heures chaudes et des espèces de pâturages qui lui conviennent bien ; mais dans cette région le passage du Sahel au désert est si brutal que le zébu de Koubba ne saurait faire un pas de plus vers le nord.

Aspects économiques

L'Annakaza a le plus grand mépris pour le travail dans les palmeraies. Il ne possède jamais aucun jardin et néglige même de tailler ses palmiers. Par contre, il plante volontiers de nouveaux rejets. Ses arbres en tout cas sont peu productifs. Heureusement, depuis quelques années des accords interviennent parfois avec le Kamadja ; celui-ci possède maintenant quelques chameaux qu'il met en cheptel chez un ami annakaza ; en échange de quoi il consent à s'occuper des arbres de celui-ci et notamment à pratiquer

la fécondation artificielle, en février. Mais le temps où l'esclave Kamadja était obligé d'entretenir la palmeraie de son maître annakaza est tout à fait révolu.

Le prix des dattes a considérablement monté depuis quelques années tandis que le prix des chameaux restait stationnaire. En juin 1958, les premières dattes fraîches valaient 50 francs le koro sur le marché de Largeau. Ces prix baissent un peu d'août à octobre parce que les dattes arrivant à maturité sont de plus en plus nombreuses, mais ils remontent à nouveau en novembre quand la route de Fort-Lamy est réouverte à la circulation. En hiver, quand les caravanes se rendent dans le sud, le koro de dattes se vend 80 à 90 francs sur le marché d'Ati. Sur le même marché, à la même époque, un chameau de trois ans vaut actuellement 3 à 4 000 francs. Ainsi, l'Annakaza fait le même bénéfice en vendant la production d'un très beau palmier qu'en négociant un chamelon.

Mais voici comment se présente en raccourci le budget d'une famille d'Annakaza moyens. La famille considérée est celle d'un pasteur comprenant six personnes : le père, la mère, quatre enfants.

- 1° elle possède et produit :
 - a) 25 camelins adultes dont 5 chameaux et 20 chameaux ; celles-ci produisent chaque année 6 chameaux nouveaux et chaque jour 25 litres de lait disponibles ;
 - b) 50 palmiers, la plupart mal entretenus qui donnent annuellement une tonne de dattes.
- 2° elle consomme sur sa production :
 - a) tout le lait ;
 - b) les deux tiers des dattes soit 700 kg.
- 3° elle vend sur les marchés sahéliens :
 - a) trois chameaux âgés de 3 à 4 ans à 4 000 francs l'un, soit 12 000 francs ;
 - b) 300 kg de dattes sèches à 60 francs, soit 18 000 francs ; au total 30 000 francs.
- 4° elle acquiert avec le produit de ces ventes :
 - a) 500 kg de mil à 15 francs, soit 7 500 francs ;
 - b) des étoffes pour 8 000 francs ;
 - c) du thé et du sucre pour 5 000 francs ;
 - d) du gombo, des tomates, du piment pour 1 000 francs ;
 - e) deux moutons pour 1 000 francs ;
 - f) de la viande séchée pour 1 000 francs ;
 le reste sert à couvrir les frais du voyage.
- 5° elle se procure en outre 3 000 francs, produit de transports effectués pour le compte de l'administration ou de l'armée ; avec cet argent, elle acquitte son impôt :
 - 3 imposables à 125 francs, soit 375 francs ;
 - 10 camelins déclarés à 100 francs, soit 1 000 francs
 ainsi que de petites commissions accordées à des témoins ou à des personnages influents pour obtenir leur concours dans des règlements de palabres.

6° en somme, elle dispose chaque année de :

700 kg de dattes,
 1 500 litres de lait,
 500 kg de mil,
 un peu de viande,
 de l'étoffe pour habiller déceimment la famille,
 un peu de thé, de sucre, des condiments,
 soit par jour et par personne de :
 350 g de dattes,
 250 g de mil,
 trois quarts de litre de lait.

Pratiquement, il est des mois — juillet à septembre — où l'on se nourrit presque exclusivement de dattes ; il en est d'autres — janvier à mars, au retour des caravanes — où l'on fait surtout appel au mil ; il en est enfin — avril à juillet — où il faut bien souvent se contenter de lait. En ce qui concerne la viande, il arrive — deuil ou fête — qu'on en consomme trois kilos dans une seule journée, puis deux mois se passent sans qu'on n'y goûte plus une seule fois.

Par ailleurs, l'enfant s'habille seulement à partir de l'âge de dix ans et le jeune homme est admis à boire le thé à partir de l'âge de seize ans. Les trois adultes peuvent donc acheter un boubou, un séréal et un chèche pour les hommes, un pagne noir pour les femmes, et boire le thé une fois par jour.

*
 **

Voici un autre exemple, pris sur le vif celui-là, de l'activité caravanière des Annakaza.

Il s'agit d'une caravane rencontrée le 6 juin entre Mangalmé et Oum Hadjer, entre les 12° et 13° parallèles. Elle comprend : trois hommes, dont un vieillard qui ne peut marcher et qu'il faut même hisser sur sa monture ; cinq femmes travaillant pour leur compte propre ; cinq enfants dont un nourrisson de dix mois, les quatre autres ayant de cinq à dix ans ; au total, treize individus. D'autre part, elle est forte de quatorze chameaux. Elle a quitté le campement installé au Djourab à la fin de mars avec neuf chameaux chargés de sel de Bedo, les cinq autres chargés avec du natron de Mardagaï, plus de petites quantités de dattes en surcharge.

A la descente, elle a stationné sur les marchés d'Haraze, Am Sak, Am Nabak, Oum Hadjer, Assafik, Mangalmé. Elle y a vendu le sel à raison de 90 ou 100 francs le pain hémisphérique, 10 francs le pain en forme de demi-lune ; elle a cédé le natron sur la base de 750 à 800 francs la guerfa, c'est-à-dire la demi-charge de chameau. Dans les

villages, au hasard de la route, une partie du sel a été troquée contre du mil à raison de 3 volumes de mil pour un volume de sel.

La caravane remonte maintenant vers le nord avec 11 chameaux chargés de mil qui a été acheté de 1 250 à 1 500 francs la guerfa ; un petit mouton qui a coûté 200 francs ; dix poulets qui ont coûté 30 et 35 francs ; un kilo de thé et un pain de sucre ; quatre bûches de bois à parfum qui ont été payées de 50 à 125 francs.

Il ne reste ni natron, ni dattes, mais seulement 22 gros pains de sel qui seront vendus au passage à Oum Hadjer. Du tissu sera acheté avec l'argent ainsi obtenu et si la somme n'est pas suffisante, on revendra un peu de mil.

Dans vingt jours, la caravane aura rejoint ses tentes après trois mois d'absence ; elle aura parcouru plus de mille kilomètres.

Ces caravanes circulent peu à une telle époque, car la chaleur est accablante, mais les profits qu'elles rapportent à l'arrivée dans les oasis du Borkou s'en trouvent considérablement augmentés : celle-ci, si elle revend sur le marché de Largeau toutes les marchandises rapportées, encaissera plus de 100 000 francs, alors que la mise de fonds au départ n'a pas été supérieure à 4 000 francs. (Cf. tableau n° 52.)

LES KOKORDA

Kokorda est un nom dérivé peut-être du terme kokora lequel désigne le fruit de l'oyou (*Salvadora persica*). Ce nom aurait été imaginé par les Annakaza pour désigner leurs voisins qui avaient l'habitude de cueillir et de manger les petites baies rouges de l'oyou.

Les Kokorda constituent une confédération de huit clans aux origines diverses :

— Les Déléa seraient venus de l'ouest en faisant étape au Kawar ;

— les Gourwa sont installés depuis très longtemps dans les deux palmeraies de Gour au Borkou ;

— les Elléboïda sont venus de l'est ; ils partagent peut-être une origine commune avec le clan Erélia des Annakaza ;

— les Yénoa sont venus du Bahr-el-Ghazal et sont apparentés au clan Yorda des Kréda ;

— les Borshia sont venus de l'est ; ils se sont peut-être détachés d'une souche bideyat ;

— les Yira disent qu'ils sont « sortis » de la palmeraie

de Kirdimi au Borkou et prétendent parfois qu'ils sont apparentés au clan Yiria des Kréda. Ce très ancien cousinage entre certains clans Kokorda et Kréda n'est pas étonnant si l'on se rappelle que le berceau Kréda se situe au Kiri dans une région occupée aujourd'hui par les Kokorda ;

— les Odowaya ne sont rien d'autre que des éleveurs détachés du clan Odowaya ou Adobaya du Tibesti et dont on trouve d'autres rameaux chez les Gouroa de l'Ennedi et, côté Niger, à Agadem et Djado ;

— les Mousoa ont longtemps vécu à Kirdimi ; ils sont surtout représentés chez les Djagada de l'Egueï.

Les Kokorda partageaient autrefois avec les Annakaza la propriété des palmeraies du Borkou. Ils étaient installés

TABLEAU 56 : *Clans et feux chez les Kokorda*

Clan	Feux	Appellation	Traduction	Emplacement
Déléa . .	+	Torofo	?	Encolure à gauche
Gourwa .		Éniguit	Côté gauche	d°
Elléboïda	∩	Diridirin	Ligne brisée	Encolure à droite
Yénoa . .	^	Guertidenga	Sur la nuque	Nuque côté gauche
Borshia .		Kola Borshia	Kola = trait	d°
Yira . . .	∪	Damalaï	?	Ventre côté gauche
Odowaya		Wagacheï	Patte du corbeau	Encolure à gauche
Mousoa .	—	Kidicheï	Support de lit	Cuisse gauche

dans la moitié occidentale, dans les palmeraies dites du groupe de Kirdimi, tandis que les Annakaza possédaient, dans la moitié orientale, les palmeraies dites du groupe de Largeau. Palmeraies et jardins étaient entretenus par l'esclave kamadja. Aujourd'hui, après l'affranchissement de l'esclave et son accession à la propriété, le Kokorda a gardé d'importants intérêts dans les palmeraies : les Elléboïda à Elléboï ; les Gourwa à Gour Ma et Gour Digré ; les Yira à Gour Ma et Kirdimi ; les Déléa, les Mousoa, les Odowaya, les Beurshia à Kirdimi ; les Yénoa à Yen. En juin, dès les premières dattes mûres, laissant leur troupeau à la garde

des bergers, les Kokorda affluent dans les palmeraies ; ils y séjournent jusqu'après la cueillette des régimes en septembre ; parfois ils s'y attardent jusqu'à l'apparition du froid en novembre. Parmi les jardins de Kirdimi, il en est encore quelques-uns qui appartiennent à un propriétaire Kokorda et qui sont cultivés par un jardinier kamadja ; ils produisent du blé, du mil, quelques tomates, les récoltes sont partagées en deux parts égales entre le maître et son métayer.

Naguère encore, les troupeaux des Kokorda vivaient sur les pâturages du Kiri, notamment autour du puits de Manherié, dans le voisinage des palmeraies. Depuis trente ans, ils ont gagné la région du Toro qui offre de bien meilleurs pâturages ; ils sont particulièrement nombreux dans le voisinage de Toro-Doum et Toro-Timmi. Les Kokorda s'accoutument bien de la cohabitation avec les Arna qui les ont rejoints ; mais ils supportent mal la pression des Annakaza qui s'exerce sur Gouradi. Le Moji est une région qui s'allonge d'est en ouest entre le Toro et l'Egueï. Lorsque d'aventure les pluies ont renouvelé les pâturages, les Kokorda y conduisent leurs chameaux pendant les premiers mois de la saison froide aussi longtemps que les oglats durent car on n'y trouve pas de puits permanents. Mais c'est une éventualité assez rare. La grande règle, c'est de courts et rares déplacements toujours autour du même puits ; à la saison chaude, la tente se tient dans le voisinage immédiat du puits, au bord de la dépression, c'est-à-dire à un kilomètre en moyenne ; à la saison froide, elle peut s'écarter jusqu'à 30 kilomètres et l'eau nécessaire à la tente est alors transportée à dos de chameau dans des guerbas. Le Toro offre des conditions d'élevage absolument semblables à celles du Djourab ; il ne s'y pose jamais de problème de l'eau, mais l'accroissement des troupeaux et la régression du hâd commencent à faire peser un grave problème de pâturage.

Chez les Kokorda, à la saison chaude, le chameau est abreuvé tous les trois jours, tous les deux jours pour la chamelle qui allaite ; à la saison froide, celle-ci est abreuvée tous les quatre jours, ceux-là tous les six jours. Il est curieux de constater que les éleveurs annakaza tiennent compte d'intervalles qui sont doubles de ceux-là : cinq jours en été, dix à quinze jours en hiver — ce qui ne les empêche pas d'avoir généralement une meilleure réputation d'éleveurs.

Durant la saison froide, de novembre à mars, le Kokorda parcourt lui aussi les marchés du sud et voici un exemple du périple commercial qu'il peut effectuer :

Chaque famille en moyenne dispose de quatre chameaux

porteurs ; trois sont chargés de dattes, un de sel. Ils sont d'abord conduits sur les marchés de Moussoro et de Méshiméré :

1° les dattes proviennent des arbres que le Kokorda possède en propre ; le sel a été acheté au Doza de Bedo 150 francs pour 300 pains ;

2° les dattes sont vendues à raison de 70 francs le koro ; chaque chameau porte 70 koros ; elles rapportent 15 000 francs — le sel est revendu pour 2 000 francs — le bénéfice total réalisé reste d'environ 17 000 francs.

3° avec cet argent, le caravanier poursuit sa route vers le sud jusqu'à Dagana ; si les chameaux sont en bonne forme, il se rend même jusqu'à Bokoro, Abourda, N'Gama où les cours du mil sont encore plus favorables : sur ses quatre chameaux il charge 240 koros de mil qu'il achète à raison de 20 francs le koro soit 4 800 francs, puis de l'étoffe, du thé, du sucre et, sur le chemin du retour, du beurre et une grande natte pour réparer la tente.

Mais si les chameaux sont fatigués, si le pâturage insuffisant ne leur a pas permis de refaire des forces, l'accès aux marchés du sud sera interdit et le Kokorda devra se nourrir de dattes, de fruits d'oyou, de noix de doum, de lait.

LES OUNIA

Les Ounia ont donné leur nom à la région d'Ounianga. La région d'Ounianga s'étend sous le 19° parallèle, à mi-distance entre les massifs du Tibesti et de l'Ennedi, sur la route qui conduit du Borkou aux oasis de Koufra. Cette région est le comble de la désolation mais, comme par miracle, on y rencontre de beaux lacs qui se sont donnés des ceintures de palmiers. Plus loin dans l'est, au voisinage de l'Erdi Dji se trouvent les fameuses salines de Démi.

Les Ounia connaissent une très belle légende selon laquelle ils descendent d'une jeune fille blanche sortie des eaux du lac Yoa et qui s'éprit d'un jeune berger dont l'origine n'est jamais précisée. La réalité est moins poétique : il s'agit certainement d'une population d'origine servile comme les Kamadja du Borkou. C'étaient des esclaves prélevés au passage sur les contingents qui étaient acheminés à partir de l'Afrique soudanaise vers Koufra, la Méditerranée et l'Orient. Ces esclaves étaient chargés de la mise en valeur des palmeraies et des salines pour le compte de maîtres qui semblent avoir été autrefois des Bideyat. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir du XVIII^e siècle les Gaéda apparaissent et s'imposent dans la région comme les nou-

veaux seigneurs. Cette position leur conférait notamment le droit de percevoir des redevances auprès des caravaniers qui viennent depuis le Ouaddaï pour charger des dattes et surtout du sel.

Les salines de Démi offrent un mode d'exploitation probablement unique au Sahara. Démi n'est rien d'autre qu'une large plaine dénudée dont le sol est constitué d'une terre salifère de couleur rouge brique. Il suffit de creuser quelques centimètres avec une espèce de houe pour trouver les cristaux agglomérés. On distingue des variétés de qualités différentes selon que les matières étrangères sont en proportion plus ou moins grande. Aujourd'hui encore, ce sel fait prime sur les marchés du Ouaddaï ; on lui attribue des vertus que ne possède pas le sel blanc et les nomades arabes en particulier n'en veulent pas connaître d'autre. Pour que le sol de Démi se recharge en sel, il faut des pluies, lesquelles sont dans cette région extrêmement rares : l'eau s'enfonce, se charge en sel dans les couches profondes et, la sécheresse revenue, remonte à la surface par capillarité et s'évapore en déposant du nouveau sel. L'extraction ici a un caractère qu'on peut appeler familial ; chacun travaille maintenant pour son compte propre et on n'observe rien qui ressemble aux inigrations de travailleurs salariés comme par exemple à Taoudéni, dans le Sahara occidental.

Les Ounia sont sortis aujourd'hui de leur condition servile. En s'émancipant, ils n'ont eu qu'une hâte, bien compréhensible mais fâcheuse : rompre avec leurs anciennes occupations pour adopter le mode de vie de leurs anciens maîtres. Et c'est ainsi que les palmeraies d'Ounianga quoique très belles encore n'abritent plus aucun jardin. L'Ounia ne séjourne plus dans ses oasis qu'en été pour la cueillette des dattes ; durant huit mois de l'année, il est auprès de son troupeau de chameaux, au Mourdi, dans la région de Tébi surtout. Il s'aventure même dans l'Erdi Dji lorsque d'aventure la pluie y tombe. Le temps d'une seule génération a suffi à l'ancien esclave pour devenir un éleveur averti ; ses troupeaux sont en plein essor. A côté du chameau qui lui permet de participer aux grandes caravanes vers Abéché, il possède quelques zébus et surtout des chèvres et des moutons qui font l'objet d'un fructueux commerce avec la grande oasis du Borkou.

On ne peut s'étonner que l'Ounia soit devenu un seminomade tandis que son homologue Kamadja est resté sédentaire. C'est tout simplement que les palmeraies d'Ounianga sont bien moins importantes que celles du Borkou et bien plus lointaines par rapport aux grands centres consommateurs du sud.

D. — Les nomades

Type : LES GAÉDA

LES GAEDA

Origines

Les Gaéda offrent l'exemple de nomades qui ont adopté la civilisation toubou sans avoir eu besoin pour cela de jamais pénétrer au Tibesti. Il leur a suffi de vivre au voisinage du massif de l'Ennedi au contact de populations qui avaient vécu antérieurement au Tibesti. On tire parfois argument de ce fait pour discuter leur appartenance à l'ensemble toubou mais cela semble vain : les Toubous ne tiennent nullement leur unité d'une origine commune, bien loin de là, mais seulement d'une civilisation commune. Or la langue, les mœurs, les coutumes, le comportement des Gaéda sont ceux de tous les Daza qui les entourent : Anna-kaza, Gouroa, Mourdia, etc...

Les grands voisins des Gaéda que nous venons de citer se présentent comme des confédérations de clans. Les Gaéda, non : on trouve chez eux une certaine unité, une cohésion, qui permettent d'évoquer à leur propos la notion de tribu. Tous les Gaéda en effet se reconnaissent comme les descendants d'un ancêtre commun, Hemmer. Selon eux, Hemmer était un Tounjour ; il quitta le Ouaddaï au xvii^e siècle, à l'époque où justement les Tounjour étaient décimés et chassés par les guerriers d'Abd el Krim ben Djamié ; il se réfugia à Darba où il fut accueilli par des Borogat auprès desquels il fonda une famille. Mais Darba ne devait être qu'une courte étape. Les descendants d'Hemmer, tournant le massif de l'Ennedi par l'ouest, gagnent le Mourdi et s'installent dans sa partie occidentale sur l'ouadi N'Kaola. C'est cet ouadi N'Kaola qui sera le véritable berceau de la tribu nouvelle. Les Gaéda conduits par des chefs dont l'habileté est restée célèbre — Boulou à la fin du xviii^e siècle, Ababo au début du xix^e — imposent leur domination sur le Mourdi et l'Ennedi ; ils se font reconnaître par les Ounia sédentaires la propriété des palmeraies d'Ounianga et des salines de Démi ; ils obtiennent du sultan du Ouaddaï d'être considérés comme les suzerains de l'Ennedi, ce qui leur donne tout d'abord le droit de percevoir le tribut. Ils jouent en somme en Ennedi un rôle tout à fait semblable à celui des Annakaza au Borkou. Les Mourdia

et les Bilia, vassaux des princes du Darfur, échappent cependant à leur autorité.

La cohésion des Gaéda s'exprime encore par le fait qu'ils utilisent pour marquer leurs chameaux un feu unique qui

leur appartient en propre : le gawaï  qui s'ap-

plique sur l'encolure de l'animal, à droite. Cette marque a été probablement imaginée en Ennedi car les Tounjour du Ouaddaï n'étaient certainement pas des chameliers. En outre, les Tounjour que nous avons vus au Kanem et qui sont des éleveurs de zébus ne possèdent pas de feu en propre et ignorent le gawaï. Bien qu'il n'existe entre eux aucun rapport, aucune occasion de rencontre, ces Tounjour du Kanem connaissent l'existence des Gaéda et confirment leur origine tounjour.

Zones de parcours

Il n'est pas sûr que le mouvement des pasteurs sahariens vers le sud soit provoqué par une sécheresse toujours plus grande du désert. D'abord, ce n'est pas constant et l'on voit par exemple les Annakaza se déplacer d'est en ouest. Ensuite, d'autres causes pesèrent très fort : les pasteurs ont pu, avec la paix française, quitter les zones-refuges aux abords immédiats des massifs pour se répandre dans les plaines ; s'ils ont regardé vers les plaines du sud, c'est sans doute parce que celles-ci étaient les plus riches en pâturages, mais ce n'est pas la preuve qu'il s'agissait là d'un état de choses nouveau. En outre, depuis vingt-cinq ans, les troupeaux ont certainement décuplé et les pâturages qui suffisaient naguère, même s'ils ont gardé leur valeur, sont devenus trop pauvres. Ainsi, il y a au moins trois causes aux migrations contemporaines : l'assèchement du désert — probablement, et sans qu'on puisse dire s'il s'agit d'un phénomène sans retour ou d'un phénomène cyclique, d'un phénomène climatique ou d'un phénomène provoqué par l'action de l'homme — ; la possibilité de s'avancer sans risques loin dans les plaines ; la nécessité de trouver des pâturages nouveaux plus riches pour satisfaire les besoins de troupeaux croissant sans cesse en nombre. Il faudrait même ajouter un quatrième facteur, plus récent encore et qui a pris toute son importance depuis seulement une décade : l'attrait des grands marchés sahéliens qui offrent du mil en abondance en même temps que des débouchés avantageux pour le bétail est en train de l'emporter sur le vieil attrait des palmeraies ; c'est à Abéché et non à Ounianga que le Gaéda demande maintenant le complément à ses ressources propres.

Les Gaéda n'ont pas tout à fait abandonné leur berceau de N'Kaola, mais celui-ci est devenu un terrain de parcours secondaire partagé avec les Gouroa, les Tédia et même les Ounia. Ils se sont depuis trente ans avancés par delà la corne ouest de l'Ennedi dans la zone d'épandage des grands ouadis qui descendent du versant de l'Ennedi le plus arrosé, le versant sud-ouest. Il s'agit de la région qui constitue en somme le nord-Mortcha où les ouadis Chili, Oum Hadjer, Haouach, Oum Chalouba, courent d'est en ouest entre les 16° et 17° parallèles.

Ici, les Gaéda vivent sans cesse mêlés à des Annakaza, des Gouroa, des Erdiha, des Borogat. Ils n'ont que de rares contacts avec les Arabes noirs et seulement avec les Arabes Mahamid qu'ils rencontrent sur Sofaya.

C'est avec leurs voisins Annakaza que les Gaéda se marient le plus volontiers. Ainsi, un important contingent de Gaéda entraînés par les femmes ont quitté les abords de l'Ennedi pour vivre tout à fait au Djourab. Des administrateurs de Fada ont parfois souhaité le retour de ces transfuges qu'ils accusent d'échapper à leur contrôle ; ce serait une opération très délicate et nullement souhaitable car les chameaux qui ont grandi dans les pâturages de hâd ne sauraient s'habituer spontanément aux espèces végétales qu'offre l'Ennedi dans sa partie la plus riche, celle qui s'étend au sud-ouest du massif.

Genre de vie

Les Gaéda comptent parmi les éleveurs les plus nombreux et les plus puissants de toute la zone saharienne. Jusqu'à une époque très récente, c'étaient de purs chameeliers ; mais ils ont maintenant acquis quelques zébus auprès de leurs voisins bideyat. Ils ont perdu tous leurs anciens droits sur les palmeraies d'Ounianga et les salines de Démi dont l'exploitation profite maintenant intégralement à l'ancien esclave ounia.

Début août, dès les premières pluies, les tentes Gaéda se dispersent entre les ouadis Chili et Oum Chalouba. Elles affectionnent tout particulièrement le voisinage des grandes mares de Goumeur et Elléla qui offrent des pâturages d'une exceptionnelle qualité. Mais il s'agit là d'une région qui appartient déjà au Mortcha ; comme celui-ci, elle est riche de beaux pâturages mais absolument dépourvue de puits permanents. En octobre, quand les pluies ont cessé, les mares sont vite épuisées ; on creuse de nombreux oglats dans le lit et sur les rives des ouadis. La durée de ces puits temporaires qui permettent d'utiliser les eaux d'infiltration emmagasinées dans les poches du sous-sol est très variable selon les endroits et selon les quantités d'eau

tombées durant l'hivernage. Les oglats les plus remarquables sont ceux de Kalaït, 25 kilomètres à l'est d'Oum Chalouba ; lorsque les pluies ont été abondantes, ils peuvent fournir de l'eau jusqu'en janvier. Ils représentent une telle richesse qu'il n'est pas rare que les Toubous de l'Ennedi et les Arabes Mahamid du Ouaddaï se battent pour leur possession.

C'est généralement en décembre que les Gaéda doivent quitter le Mortcha, riche encore de pâturages devenus inutiles faute d'eau, pour se replier au nord vers le massif de l'Ennedi. Tant que le froid va durer, les tentes vont pouvoir stationner à 50 kilomètres de la lisière sud-ouest. Les bergers avec les troupeaux devront parcourir cette distance chaque semaine environ pour se rendre à la guelta ou au puits à la lisière du massif ; en même temps, ils rapporteront dans des guervas l'eau nécessaire à la tente. La récompense de cet effort, c'est la possibilité d'utiliser loin au large du massif des pâturages qui sont généralement très satisfaisants.

Lorsque les grandes chaleurs reviennent, en avril, les besoins de la tente deviennent deux fois plus fréquents, et il faut se rapprocher inexorablement jusqu'à toucher le massif le long d'un cordon jalonné par les puits d'Oueïta, Oum el Adam, N'Dou, Terkeï, Tokou et les gueltas de Bachiké, Guettara, Archeï. Mais ces ultimes ressources peuvent se révéler elles-mêmes insuffisantes : Terkeï et Tokou notamment peuvent se tarir prématurément, la guelta d'Archeï est bien vite souillée par les déjections des troupeaux qui s'y abreuvent nuit et jour, et certaines tentes n'hésitent pas à gagner N'Kaola à la lisière nord du massif où elles trouvent des puits moins encombrés, intarissables et d'accès facile.

Le Gaéda tire toutes ses ressources de la vente des produits de son troupeau et du transport des dattes et surtout du sel qu'il achète à Ounianga et Démi et revend à Abéché.

Administrativement, les Gaéda sont répartis en deux chefferies comprises l'une et l'autre dans le district de Fada : les Gaéda Hayer et les Gaéda Arami. Il n'existait jusqu'au début de ce siècle qu'une seule chefferie gaéda : lorsque les colonnes françaises atteignirent Fada, une fraction des Gaéda conduite par un certain Arami se mit à leur disposition tandis que la majorité restée au Mourdi sous le commandement d'Hayer refusait quelque temps de faire sa soumission. C'est tout simplement pour remercier Arami de son concours qu'une chefferie nouvelle comprenant ses partisans fut créée à son profit. Si ce petit point d'histoire mérite d'être souligné ici, c'est que la branche

Arami des Gaéda a gardé l'habitude de séjourner dans le voisinage de Fada où elle connaît un genre de vie un peu différent de celui de ses frères de la branche Hayer. Comme celle-ci elle a des tentes qui se répandent sur l'ouadi Chili pendant l'hivernage mais leur repli dans le massif, notamment sur les puits de N'Dou, se fait dès la saison froide et sans étape intermédiaire au large du massif. Ce comportement est commandé par le fait que les Arami bien qu'ils soient surtout des éleveurs de chameaux possèdent cependant un certain contingent de zébus qui, en face du problème de l'eau, a des exigences particulières.

C'est un Gaéda Arami, fils et héritier du chef actuel, qui est le député de la Région du B.E.T. à l'assemblée constituante du Tchad.

LES GOUROA

Le terme Gouroa désigne des Téda qui gravitent ou dont les proches ascendants gravitaient dans le voisinage de l'oasis de Gouro, à la lisière occidentale du massif du Tibesti. De la même manière, les Ouria étaient naguère centrés sur Ouri ; les Aozia sur Aози ; les Mourdia nomadisaient au Mourdi. Il s'agit de communautés téda fondées à partir de clans divers et auxquels la cohabitation et les mariages qu'elle a favorisés ont donné une certaine cohésion. Les quatre clans téda qui ont formé la communauté gouroa sont tous originaires de la même région centre-est du Tibesti : Maré pour les Arna, Yébi pour les Magazenna, Togoui pour les Éshidda, l'ouest de Yébi pour les Odobaya. Bien entendu, ces clans n'ont pas essaimé en bloc vers Gouro ; ils se sont au contraire dispersés vers tous les points de l'horizon et on trouve par exemple des Odobaya vers l'ouest jusqu'à Djado, vers le sud jusqu'à Agadem.

Longtemps, les Gouroa ont donc vécu entre les vallées du versant oriental du Tibesti où ils conduisaient leurs troupeaux de chameaux et de chèvres et la palmeraie de Gouro où ils se rassemblaient chaque été pour la cueillette des dattes. Mais le phénomène qu'on a souvent observé ailleurs s'est produit ici : avec la paix française, les esclaves indispensables à la mise en valeur de la palmeraie se sont émancipés ou, en tout cas, n'ont pas été renouvelés ; les troupeaux ont pu s'avancer dans les plaines en toute sécurité ; le sédentaire est devenu nomade. La transformation ne s'est pas produite d'un seul coup : nous sommes en face d'une société dont l'unité est incontestable mais dont le trait

essentiel est l'anarchie ; il n'y a pas eu de mouvements de grande amplitude mais seulement des déplacements par petits paquets obéissant à l'intuition de chacun. Les étapes de ce glissement qui ont porté les Gouroa depuis le Tibesti jusqu'aux lisières nord-ouest et sud-ouest de l'Ennedi peuvent cependant être saisies : en 1925, le fief principal reste la lisière orientale du Tibesti avec quelques pointes seulement sur Ouadi Doum, Madadi, N'Kaola ; de 1930 à 1940, le rassemblement grossit sur N'Kaola, à l'extrémité occidentale de la dépression du Mourdi ; quelques tentes s'avancent jusqu'à Oum el Adam et Soala ; en 1945, l'ouadi Chili est atteint ; en 1950, la grande majorité des Gouroa a passé l'hivernage sur les ouadis Soala et Chili et, avec le froid, elle s'est partagée entre Baki et N'Kaola. En somme, l'ancien pôle attractif que constituait Gouro avec ses pal-

TABLEAU 57 : Clans et feux chez les Gouroa

Clan	Origine	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
Arna . . .	Téda	☐	Arma tourkoun	Sabot de l'âne	Encolure à droite
	Téda	☞	Agason	Sabre	Cuisse droite
Eshidda . .	Téda	☞	Yogoï	Perche	Encolure à gauche
		☞	Mezri	Couteau de jet	Encolure à gauche
Magazéna .	Téda	☞	Ouden tigui	Sabot de gazelle	Joue gauche
		☞	Ni	?	do
		☞	Erré	Flèche d'arc	Cuisse droite
Odobaya .	Téda	☞	Mezri	Couteau de jet	Encolure à gauche
Gourma . .	Dôza	☞	Wogocheï	Patte de corbeau	Encolure à gauche

miers et ses jardins a été supplanté par un pôle nouveau qui tire son intérêt des pâturages qu'il offre.

Voici quel est actuellement le cycle de nomadisation le plus courant. En juillet, avec les premières pluies, tentes et troupeaux se précipitent sur le cours moyen et inférieur

des ouadis Soala, Chili, Oum Hadjer ; les pâturages y sont abondants et d'exceptionnelle qualité ; les chameaux s'abreuvent aux nombreuses mares. Les rares tentes qui ont gardé des intérêts dans la palmeraie de Gouro envoient là-bas les vieilles femmes et les jeunes enfants qui sont chargés de la cueillette des dattes. En décembre, les mares et les oglats sont taris, la plupart des tentes restent cependant sur Soala dans la zone comprise entre Soleimani et Soala Domane ; les chameaux sont conduits à l'abreuvoir sur les points d'eau de la lisière ouest du massif de l'Ennedi : Guettara, Bachiké, Baki, Tami, Ouadi N'Dou, Oum el Adam. Le froid permet alors d'espacer les abreuvements de douze en douze jours et ces ressources en eau ne s'appauvrissent donc que lentement. Pourtant, dès cette époque, certains éléments remontent vers Anoa, N'Kaola, Madadi, Ouadi Doum. Sans doute, les pâturages y sont-ils bien plus diffus mais le froid en permettant ici encore des abreuvements très peu fréquents autorise les chameaux à s'éloigner jusqu'à 50 kilomètres autour de la tente. En outre, le Têda trouve là de grandes facilités pour s'installer dans un isolement qu'il continue de priser fort. Les hommes se rendent alors sur le marché d'Abéché pour y faire provision de mil et d'étoffes. En avril, avec le retour de la chaleur, les abreuvements s'imposent plus fréquents, les points d'eau de la lisière sud-ouest du massif s'appauvrissent et deviennent parfois insuffisants ; d'autres tentes peuvent être contraintes de monter sur le Mourdi qui offre des puits très peu profonds au débit toujours abondant.

Certains se sont demandé si ces Têda ne gardent pas au fond d'eux-mêmes l'espoir vague de retourner quelque jour au Tibesti dont ils auraient la nostalgie. Cette éventualité semble devoir être tout à fait écartée et cela pour maintes raisons très fortes. D'abord, la richesse en pâturage des nouveaux terrains de parcours contraste avec l'extrême pauvreté de ceux qu'offre le Tibesti et qui ne sont guère que d'étroits cordons empruntant le cours sinueux des enneris. Même si ceux-ci étaient convenablement arrosés, ils ne pourraient plus satisfaire des troupeaux qui ont au moins décuplé depuis vingt ans. Ensuite, le jeune Gouroa de 25 ans ne connaît pas le Tibesti, bien souvent il n'y a jamais pénétré. Les chameaux eux-mêmes se sont habitués en Ennedi à des espèces végétales différentes de celles du Tibesti ; de plus, ils sont devenus des animaux de plaine et ont perdu l'étonnante sûreté de pied qui permettait à leur aïeul de parcourir les acrobatiques pistes du grand massif. Enfin, l'attraction des marchés du Ouaddaï joue un rôle prépondérant dans la nouvelle économie. Chaque hiver, le Gouroa se rend aux salines de Démi et aux natronières de

Ouadi Doum, au nord de l'Ennedi ; il y charge sur ses chameaux sel et natron qu'il échange à Abéché contre du mil. Avec le produit de la vente d'un chameau, il acquiert le tissu nécessaire pour habiller toute sa famille.

Bref, les Gouroa ont pris l'habitude de se vêtir décentement, les femmes de se parer à la mode du sud ; ils subsistent convenablement grâce à un lait abondant et au mil relativement facile à se procurer. Qui songerait à retourner vers les déserts du nord où il fallait subir le froid à demi-nu et se nourrir bien souvent d'hypothétiques graines sauvages ?

Les Gourma qui font partie de la communauté Gouroa sont cependant un clan d'origine dôza dont le berceau se situe dans la petite oasis de Gouring, au nord de Yarda. Leur intégration aux Gouroa d'origine téda est complète : habitat, activités, conditions de vie.

LES ERDIHA

Pour certains, les Erdiha tireraient leur nom des Erdis, petits massifs qui se situent au nord de l'Ennedi par-delà la dépression du Mourdi, mais il semble bien plutôt qu'ils ont emprunté ce nom à l'un de leurs ancêtres nommé Erdi. On ne trouve d'ailleurs dans leur histoire nulle trace d'un quelconque passage dans les massifs des Erdis. Mais voici cette histoire rapidement retracée.

Au milieu du ^{xvi}^e siècle, Tébilawel vivait au Bornou. Au ^{xvii}^e, avec Issa, premier bond vers le nord et installation sur le Bahr-el-Ghazal. Avec Nari et Douhé, la langue originelle disparaît et le dazaga se répand. Vers 1800, la recherche de nouveaux terrains de parcours se poursuit avec Erdi et son petit-fils Tékitoulo qui gagnent Bodéni à la lisière sud-ouest du massif de l'Ennedi. Dès lors les immigrants sont devenus Daza. Ils utilisent pour marquer leurs

chameaux un feu qui leur est propre :  le méri, altération du mot tédaga mezri, le couteau de jet, qu'ils appliquent sur l'encolure à droite. Vers 1900, avec Arama, un rameau se détache des Erdiha de l'Ennedi. Arama entraîne ses frères les fils de Nouho, qui font souche chez les Bideyat du Bilia, du Kobé et du Toher.

Les Erdiha restés en Ennedi constituent actuellement une petite fraction d'un millier d'individus essentiellement éleveurs de chameaux et qui mènent un genre de vie semblable à celui des Borogat et même de certains Gaéda, leurs voisins. Ils passent l'hivernage sur les ouadis Oum

Hadjer, Chili, Soala et se partagent pendant la saison froide entre Bachiké au nord et Tarboul au sud ; au printemps, la plupart se rassemblent sur les puits de N'Dou et la guelta d'Archeï.

Quant aux rameaux issus de Nouho qui ont émigré vers le sud-est, ils ont gardé leur nom d'Erdiha mais ils sont maintenant tout à fait intégrés aux Zagawa qui les ont accueillis.

LES TEBIA

Les Tébia sont souvent confondus avec les Gaéda. Ils s'en distinguent pourtant par leurs origines et leur comportement actuel.

Les Tébia sont issus d'un Borogat du clan Méhida nommé Yoski. Ce Yoski, à la suite d'un meurtre, quitta la région de Néhi, dans le sud de l'Ennedi et gagna avec ses trois femmes et ses deux fils la lisière nord du massif. Cela se passait à la fin du XVIII^e siècle. Les Gaéda commandés alors par Boulou paissaient leurs troupeaux sur l'ouadi N'Kaola ; les Aouda, leurs voisins et vassaux stationnaient sur Tébi, au cœur même du Mourdi. C'est auprès de ceux-ci que Yoski se réfugia avec sa famille. On donna à ses descendants le nom de Tébia, habitants de Tébi, et ceux-ci marquèrent leurs chameaux avec les kolas agara : quatre traits courts derrière l'oreille droite.

Sous le chef Gaéda Ababo, c'est-à-dire au début du XIX^e siècle, les Aouda alliés aux Toala et aux Tébia tentèrent de secouer le joug de leur puissant suzerain. Ils furent défaits, mais tandis qu'Aouda et Toala décimés se réfugiaient, les premiers en Erdébé, les seconds au Basso, les Tébia, peu nombreux, choisirent de se soumettre. Ils sont restés depuis lors dans l'orbite Gaéda mais aucune trace de leur vassalité ancienne ne subsiste. Rien ne subsiste non plus de leur origine borogat : langue, mœurs, type même, tout est devenu daza.

Aujourd'hui, les terrains de parcours ne sont plus communs aux deux éléments. Tandis que les Gaéda, au début de ce siècle, gagnaient Ouargala et la frange nord du Mortcha, les Tébia s'accrochaient à Tébi où ils se trouvent encore. Pourtant, pendant la saison froide, ils se rendent maintenant sur les pentes nord du Mourdi ; mais chaque année, au printemps, quand la chaleur rend plus appréciable la facilité des abreuvements sur les puits du Mourdi, intarissables et de faible profondeur, ils se rassemblent sur Tébi.

La grande irrégularité des pluies sur le Mourdi, en même

temps peut-être que le défaut de traditions très solides, défendent au Tébïa de réussir comme le Gaéda dans l'élevage du chameau. Il possède proportionnellement trois fois moins de chameaux que celui-ci mais par contre beaucoup plus de moutons et de chèvres.

LES MOURDIA

Les Mourdia offrent l'exemple d'une communauté très semblable à celle des Gouroa. La seule grande différence c'est que les clans d'origine non téda qui se sont agglomérés autour du noyau arna sont ici nombreux et largement représentés.

Le noyau arna qui est à l'origine des Mourdia est issu

TABLEAU 58 : *Importance comparée des divers éléments Mourdia*

Clan	Origine	Nombre de tentes	Clan	Origine	Nombre de tentes
Arna	Téda	110	Maliguida . .	Kokorda	2
Aga		30	Gourwa . . .		10
Magazenna . .		4	Aoulla . . .	Borogat	20
Boulida . . .	44	Tomola . . .	15		
Kéléa	Annakaza	13	Dadéra . . .	Bilia	10
Koudria . . .		2	Mahamia . . .		6
Méhéria . . .	Gaéda	17	Erdébéla . .	Bilia	2
Aguéna . . .		8	Koliala . . .		1
Mahada . . .	Dôza	20	Kotara . . .	Arabes noirs	1
Aouda		35	Tchouada . .		6
au total : 356 tentes abritant 2000 personnes.					

d'un ancêtre nommé Balkahaï. Il a quitté le versant oriental du Tibesti à la fin du XVIII^e siècle pour s'installer dans la région du Mourdi à la lisière septentrionale du massif de l'Ennedi. On peut noter ici que, pour les nomades locaux, le Mourdi n'est pas toute la dépression qui figure sur les cartes mais plus précisément la zone de puits très peu profonds qui s'étend de Bogaro à Bagada. Les Mourdia ont ensuite étendu leurs terrains de parcours en gagnant l'Erdi Ma et surtout en s'étendant aux dépens des Bilia sur le versant oriental de l'Ennedi et notamment à travers l'Erdébé.

En quittant le Tibesti, ces Arna ont abandonné les

TABLEAU 59 : Clans et feux chez les Mourdia

Clan	Origine	Feu	Appellation	Emplacement
Arna. . . .	Téda	YII IAI	Kola Arna	Encolure à droite et à gauche
Aga	Téda		Agason	Cuisse droite
Magazenna .	Téda	I	Erré	Cuisse droite
Boulda. . .	Annakaza	W	Biri	Encolure à gauche
Kéléa . . .	Annakaza	+I	Erré	Cuisse gauche
Koudria . .	Annakaza	\ /	Joulanga	Ventre à gauche
Gourwa. . .	Kokorda	W	Biri	Encolure à gauche
Méhéria. . .	Gaéda		Gawaï	Encolure à droite
Mahada. . .	Dôza		Éniguit	Jarret gauche
Aguéna. . .	Dôza	?		
Maliguïda. .	Kokorda		Wagaché	Encolure à gauche
Aouda . . .	?		Aoudanga	Cuisse gauche
Aoulla . . .	Borogat		Damalaï	Ventre à gauche
Tomola. . .	Borogat	y	Ékéré	Cuisse gauche
Dadéra. . .	Bilia		Tibisha	Encolure à gauche
Mahamia . .	Bilia	III	Sina	Chanfrein à gauche
Erdébéla . .	Bilia		Tibisha	Encolure à gauche
Koliala. . .	Bilia		Erté abo	Encolure à droite
Kotara. . .	Bilia		Déridéri	Encolure à gauche
Tchouada. .	Arabes noirs	T	Adianga	Cuisse droite

marques propres à leur clan — arma tourkoun et agason — et ils ont adopté une marque nouvelle : les Kola Arna, c'est-à-dire les barres, les traits des Arna. Ils n'en appartiennent pas moins à la même grande famille arna qui compte des représentants chez les Gouroa et jusqu'au Borkou et au Niger ; mais toute espèce de rapports sont maintenant abolis et les Mourdia d'aujourd'hui ne connaissent plus rien du Tibesti.

Le clan Aga a une origine fort obscure ; ses membres assurent qu'il est de souche téda et les Arna confirment que l'ancêtre des Aga, un certain Togou a sa tombe qui fait encore actuellement l'objet d'un certain culte et que cette tombe est justement dans le voisinage de la source d'Aga Dibé. On peut imaginer, mais c'est pure hypothèse que Togou était un berger esclave de Balkahaï — et cela n'est nullement infirmé, au contraire, par le fait que les Aga marquent leurs chameaux avec l'agason des Arna.

Les Mourdia sont d'excellents éleveurs de chameaux. Leurs tentes affectionnent tout particulièrement le versant et la lisière orientale de l'Ennedi où elles peuvent facilement s'isoler dans les immenses espaces qui s'étendent entre Haléma et Taria ; elles s'y dispersent à la saison froide quand les besoins en eau ne sont pas très considérables. Au retour de la chaleur, les Mourdia se partagent en deux : les uns montent au nord à la lisière du massif entre Aga et Diona ; les autres de plus en plus nombreux descendent vers le sud et s'installent au contact des Bilia sur un axe Monou — Bao Bilia.

Le clan Dadéra offre un cas particulier : il s'agit du seul clan Bilia — d'importance très médiocre il est vrai — qui, en face de la poussée des Arna, soit resté accroché à la lisière nord du massif. Ils ont oublié la langue des Bideyat et ne parlent plus que le dazaga mais ils ont parfois conservé un type physique qui trahit de manière frappante leur ancienne appartenance aux Bilia.

LES BOROGAT

Les Borogat sont, avec les Bilia, l'une des deux communautés constituant ensemble les Bideyat. Ce n'est pas par hasard qu'on trouve dans le district de l'Ennedi deux communautés bideyat distinctes : quoique le sort des noyaux primitifs ait été semblable, des divergences très importantes se sont accusées avec le temps. Il faut voir là la conséquence du fait que les Borogat vivaient aux confins occidentaux du monde bideyat et qu'ils ont ainsi connu des

influences extérieures bien plus considérables : apports d'éléments étrangers de l'ouest, frottement constant avec la civilisation toubou dont ces étrangers étaient issus. On peut observer aujourd'hui que la majorité des Borogat parle plus facilement le dazaga que la langue des Zagawa ; bien souvent, ils ont délaissé l'élevage du zébu pour se consacrer toujours davantage à celui du chameau ; ils ont abandonné la hutte de paille pour adopter la tente en nattes. Rien de cela n'est vrai chez les Bilia.

Mais voilà, selon les intéressés eux-mêmes, l'origine des vingt clans qui constituent aujourd'hui la communauté borogat :

— les Wourda se disent originaires de Wour — et ils précisent qu'il s'agit de Wour à la lisière occidentale du massif du Tibesti, 100 kilomètres au nord-ouest de Zouar ; mais l'agason en croix dont ils se servent pour marquer leurs chameaux ne se rencontre chez aucun clan téda. On trouve bien l'agason chez les Arna mais il ne présente pas le même dessin ; il est vrai que la fraction de clan qui se détache à l'habitude, en émigrant, de modifier plus ou moins sa marque en lui gardant bien souvent son nom. Les Wourda touchèrent l'Ennedi à Tami ;

— les Bishida prétendent être issus d'une souche d'Arabes noirs du Ouaddaï. Ils s'installèrent, à leur arrivée en Ennedi, à Bishita dans l'ouadi N'Dou ; ils y trouvèrent les Guirkourda qu'ils soumièrent ;

— les Habeïda seraient d'origine tounjour ; leur première installation en Ennedi fut Habeïké, près de Fada ;

— les Boribodiha accompagnèrent les Gaéda du Ouaddaï en Ennedi mais ils s'arrêtaient près des Wourda à Tami tandis que les Gaéda continuaient leur migration vers N'Kaola, au nord. Ils utilisent encore pour marquer leurs chameaux le gawaï des Gaéda ;

— les Sara n'ont pas d'origine connue ; leurs ancêtres, disent-ils, vivaient à Fada ;

— les Kohin ou Koma ignorent aussi leur origine ; leur première installation en Ennedi fut Hao Koma près d'Hoboul. Kohin est, en dazaga, une corruption du terme bideyat Konia ;

— les Fadada sont originaires du Darfur ; ils trouvèrent les Sara à Fada et s'installèrent auprès d'eux ;

— les Guirkourda ou Guirikoroda sont d'origine inconnue. On les voit passer à Darba puis ils montent s'installer à Guirikoro dans l'ouadi N'Dou, au voisinage de Fada. Ils y seront supplantés plus tard par les Bishida ;

— des Archeïda, on retient le passage à Darba puis l'installation à Archeï ;

— les Néhida semblent être les plus anciens occupants du massif de l'Ennedi. Sous la menace des nouveaux immigrants, ils semblent avoir été obligés de chercher refuge dans le massif du Basso au cœur de l'Ennedi. Il s'agit peut-être d'une très ancienne peuplade décimée et qui devait avoir de l'importance puisqu'on distingue encore chez elle douze clans au moins : Nourala, Nébala, Nâna, Gaéla, Kobéla, Dandasarala, Wila, Kotiala, Kanagala, Nikéla, Tamélé, Makala. Seuls, les Makala ont une marque, le bara tarko \wedge c'est-à-dire, en langue bideyat, le sabot de la gazelle ;

— des Gàda, on sait seulement qu'on les trouve d'abord à Gà près de Guettara ;

— des Ellishida qu'on les trouve d'abord à Ellishi dans l'ouadi Dougouro ;

— des Borola qu'ils se sont d'abord installés à Borou, en bas des pentes du Basso ;

— les Mogotara sont très vagues dans leurs déclarations ; ils croient être venus de l'ouest ;

— les Shinida constituent un clan frère des Chiguéla qu'on trouve chez les Bilia. Ces Chiguéla vivaient sur Bâ Chiguélé — dont les cartes ont fait Beskéré (1) — tandis que les Shinida stationnaient tout près, dans l'ouadi Shini ;

— les Kamara sont un clan frère des Awella ; ils vivaient autrefois près de Darko au nord de Fada ;

— les Awella, eux, s'étaient installés dans l'ouadi Awelli à l'ouest de Fada ;

— les Tomola eurent leur première installation à Tomé dans l'ouadi Néhi ;

— les Erdiha venus du sud-ouest, peut-être du Kanem ou du Bornou, s'installèrent sur Bodéni à la lisière ouest du massif ;

— les Toala étaient autrefois mêlés sur la lisière nord du massif aux Dadéra et aux Erdébéla qui sont les uns et les autres d'appartenance bilia. Ils vivent encore au Basso où les Gaéda les obligèrent à se réfugier ;

— les Aouda se disent originaires du Ouaddaï. Ils s'installèrent d'abord au Mourdi puis se replièrent dans le massif sous la pression des Gaéda.

De toutes ces déclarations certainement remplies d'inexactitudes, il se dégage pourtant le fait que le peuplement borogat s'est formé lentement, loin dans le passé, à partir d'éléments divers venus de tous les points de l'horizon, sauf peut-être du nord, et qu'une longue cohabi-

(1) On trouve là un exemple de la manière dont la toponymie est parfois massacrée. Bâ, en langue bideyat, signifie puits et Bâ Chiguélé signifie le puits appartenant au clan Chiguéla.

TABLEAU 60 : *Clans et feux chez les Borogat*

Clan	Feu	Appellation	Traduction	Emplacement
Wourda . .	X	Agason	Sabre	Croupe à gauche
Bishida . .	∪	Ékéré	?	Jarret gauche
Habeïda . .	□	Mabour	Sorte de bijou	Joue droite
Ellishila . .	∇	Ellishilanga	Propre aux Ellishila	Encolure à gauche
Gada . . .	∪	Ékéré	?	Jarret gauche
Sara . . .	∨	Kaoda	Serpent	Encolure à gauche
Kohin . . .		Takoma erbé	Traits sur les fesses	A droite et à gauche sur les fesses
Fadada . .	Y	Kola Fadada	Traits propres aux Fadada	Encolure à droite
Guirkourda	///	Annagai	Propre aux Anna	Encolure à gauche
Archeïda .	∧	Goaya	Pied de corbeau	d°
Shinida . .	∧	d°	d°	d°
Borala . .	∨	Déridéri	sinueux	Encolure à gauche
Mogotata .	∧	Goaya		
Kamara et Awalla . .	Y	Kola Fadada	Traits propres aux Fadada	Encolure à droite
Tomola . .	∪	Ékéré	?	Jarret gauche
Toala . . .	T	Kagour	Bâton à bouillie	Fesse gauche
Erdiha . .	∩	Méri	Couteau de jet	Encolure à droite

tation sur les versants occidental et méridional du massif de l'Ennedi leur a forgé une civilisation commune proche de celle qui caractérise les Zagawa et qui se distinguait assurément de la civilisation des Toubous.

Aujourd'hui, grâce à la paix qui règne depuis moins d'un demi-siècle, les Borogat ont pu sortir du massif de

l'Ennedi pour s'avancer dans les larges plaines du nord-Mortcha. Il y a seulement dix ans, on les rencontrait encore jusqu'à Dougouro, presque à la lisière nord du massif ; maintenant, on n'en trouve plus guère au nord de Fada ; la plupart connaissent au voisinage de la lisière sud, entre les 21° et 22° méridiens, un cycle de nomadisation presque semblable à celui des Gaéda, leurs voisins à l'ouest. Ils possèdent des zébus, mais ils sont devenus surtout des éleveurs de chameaux. Ils passent l'hivernage sur l'ouadi Chili qui offre en même temps de riches pâturages et des mares nombreuses ; durant l'hiver et le printemps, ils se replient sur les points d'eau permanents à la lisière sud du massif tandis qu'une petite minorité reste attachée dans le sud au voisinage de Darba et Tarboul. En d'autres termes, les Borogat ont leurs terrains de parcours à l'intérieur d'un triangle dont les sommets sont matérialisés par les puits de Monou et Beskéré à l'est, ceux de l'ouadi N'Dou et Fada au nord, ceux de Tarboul et Darba au sud, avec une ligne de force sur la base nord-est, jalonnée par les ouadis Shini, Néhi, Archeï et les puits de Tokou et Terkeï. Les Borogat, à l'est, sont au contact des Bilia ; à l'ouest, ils se mêlent de plus en plus aux Gaéda ; ils n'ont pratiquement pas de rapports avec leurs lointains voisins du sud, les Zagawa.

En moins d'un demi-siècle les Borogat ont connu une transformation frappante, tellement qu'on pourrait définir le Borogat un individu qui se rattache au Bilia par un proche passé où langue, mœurs, genre de vie étaient semblables et qui, depuis deux générations, s'est résolument écarté de la communauté-sœur pour se tourner vers son voisin daza avec lequel il s'identifie de plus en plus. On saisit là, sur le vif, un exemple de la manière dont a pu se constituer à travers les siècles l'extraordinaire ensemble toubou (1).

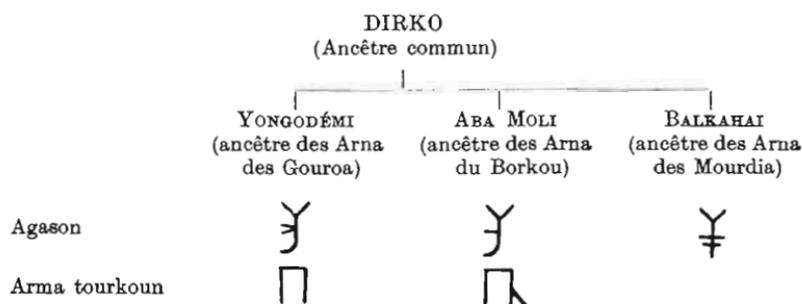
LES ARNA DU BORKOU

Les Arna sont des Téda authentiques, ils sont considérés comme tels par tous leurs voisins. Pourtant, ceux d'entre eux qui restent accrochés au Tibesti, à la lisière sud-ouest du massif, sont peu nombreux ; la grande majorité a essaimé au Niger vers le Kowar, vers l'Ennedi où ils sont parties composantes des Mourdia et des Gouroa, et vers les Pays-Bas.

L'origine commune de tous les Arna est attestée par le

(1) On peut se demander si les auteurs qui ont compris les Zagawa dans le monde toubou n'ont pas été abusés par cet exemple des Borogat qui s'identifient presque aux Daza malgré qu'ils soient, à l'origine, d'appartenance zagawa.

fait qu'ils descendent du même ancêtre et qu'ils utilisent les mêmes feux pour marquer leurs chameaux : l'agason et l'arma tourkoun. En tédaga, l'agason c'est le sabre, l'arma tourkoun c'est le sabot de l'âne. Voici comment se distinguent les trois branches arna du Tchad :



Jusqu'en 1920, ce qu'on appelle les Arna du Borkou étaient cantonnés à la lisière du Tibesti, au sud-est de Zouar, entre Yourka et Guérédé. Depuis cette époque, une partie d'entre eux a gagné le Toro en deux étapes : la première les a conduits dans la région de Kichi-Kichi, la seconde entre Toro-Timmi et Siltou où ils se sont mêlés aux Kokorda.

Les Arna du Toro et du Yayo sont éleveurs de chameaux exclusivement. Ils ont pris l'habitude depuis quelques années de séjourner quelques mois en été dans les palmeraies au Borkou : Kirdimi et surtout Yen, mais ils n'y possèdent pas de palmiers. Si trois familles arna ont des palmiers à Kirdimi, c'est qu'elles les ont acquis par des mariages avec des femmes Kokorda.

Quant aux Arna du nord, ils continuent de pratiquer un élevage mixte de chameaux et de chèvres. En fait de palmiers, ils n'exploitent que la doumeraie d'Ogou. Ils ne pénètrent jamais dans le massif et leurs tentes se déplacent seulement dans la zone d'épandage des enneris.

L'Arna du Toro n'est pas un grand caravanier ; il ne dépasse pas au sud les marchés de Mao et Moussoro. Voici les échanges auxquels il se livre le plus volontiers :

1° sur le marché de Mao, il va vendre un chameau de cinq ans pour 6 500 francs ; avec cet argent il achète une caisse de 20 kilos de thé pour 6 000 francs ;

2° à Kirdimi, en été, à l'époque des grands rassemblements pour la cueillette des dattes, il revend le thé au détail : 10 francs, le contenu d'un petit verre ; 70 verres pour 1 kilo ; 700 francs le kilo ; 14 000 francs au total. Avec cet argent il achète pour 5 000 francs un chameau de

quatre ans pour remplacer le chameau vendu à Mao, puis quatre charges de sel pour 800 francs, puis 300 koros de dattes pour 6 000 francs. Il garde la moitié des dattes pour sa consommation personnelle ;

3° à Moussoro, à partir de novembre, il revend le reste des dattes à raison de 60 francs le koro soit 9 000 francs ; le sel à raison de 2 000 francs la charge, soit 8 000 francs ; au total 17 000 francs. Il achète 3 charges de mil soit 3 à 350 kilos pour 7 000 francs.

4° à Largeau, il revend la moitié du mil à un prix triple du prix d'achat, garde l'autre moitié pour nourrir sa famille et poursuit son perpétuel voyage.

Le déroulement de ces chiffres est bien satisfaisant, mais si un chameau meurt d'épuisement, si plusieurs années de sécheresse ne permettent pas aux chameaux de récupérer, si tout simplement il n'y a pas de grand fils pour rester à la tente et s'occuper des chamelles, s'il faut confier le troupeau à un ami qui se révèle malhonnête, alors tout ce bel échafaudage est détruit. Fort heureusement, la femme qui reste à la tente est toujours capable de veiller sur les intérêts de celle-ci avec un soin qu'il est difficile de prendre en défaut, et même avec une âpreté qui est devenue justement célèbre.

LES NOARMA

Il est possible, probable même, que les Noarma aient, dans le passé, tenu une place, joué un rôle important, dans tout le Mortcha et à sa périphérie. De graves vicissitudes, des luttes intestines incessantes, les ont réduits à ce qu'ils sont aujourd'hui : une poussière de vingt clans totalisant moins de 2 000 individus répartis en deux pôles distincts : Koubba et Arada.

Leur position au carrefour de limites administratives, loin de tout chef-lieu, leur permet d'être insaisissables et nombre d'administrateurs les ont présentés comme des voleurs de bétail incorrigibles, volontiers assassins, constituant un perpétuel élément de désordre. Ils ne semblent en réalité ni plus ni moins dangereux que leurs voisins. Le plus grave tort des Noarma c'est d'avoir été longtemps compris dans des régions administratives où ils constituaient une petite minorité face à une majorité écrasante d'Arabes noirs. Quand on connaît l'hostilité foncière qui oppose Toubous et Arabes, on ne peut s'étonner que les Noarma aient été chargés de tous les péchés. C'est ainsi qu'en 1937, une convention leur prescrivait de sortir des

limites de la Région du Batha et de n'y plus pénétrer. Les Noarma n'en restent pas moins des Toubous, c'est-à-dire le contraire de natures angéliques.

Les Noarma élèvent zébus et chameaux en nombre à peu près égal. Ce sont des nomades médiocres. Ceux de l'ouest ne quittent les puits de Koubba et de Nénédeï, dans la partie septentrionale du Bahr-el-Ghazal, que pour s'avancer sur les mares du Guetti pendant l'hivernage. Ceux de l'est se tiennent sur la rive nord de l'ouadi Enne durant la saison sèche et montent pendant les pluies sur Kharma et Sofaya. Certains de ceux-ci mènent une vie de sédentaires misérables dans le petit village d'Arada.

Rappelons que Noarma est l'appellation qui a été imaginée par les Arabes ; les Toubous du Borkou les appellent les Daza ; ceux d'entre eux qui vivent maintenant parmi les Daza du Manga sont appelés les Naria.

LES DJAGADA

Les Djagada sont des cousins très proches des Kokorda. On rencontre chez eux trois clans qu'on a déjà trouvés chez les Kokorda : Mousoa, Yénoa, Déléa, qui utilisent ici et là les mêmes feux, plus des Agradeïda qui pour marquer

leurs chameaux appliquent le wagacheï  sur la joue droite.

Les Djagada d'ailleurs sont restés les voisins des Kokorda bien que la zone de parcours soit nettement plus méridionale. Les rapports entre les deux confédérations sont toujours très étroits et les mariages fréquents.

Jusqu'à une époque toute récente, les Djagada vivaient en Egueï. Ils en occupaient l'extrémité orientale, c'est-à-dire le voisinage d'Hacha tandis que les immigrés Ouled Sliman stationnaient dans les parties centrales et occidentales. C'est seulement depuis 1956 que les Djagada ont dû quitter l'Egueï par suite de la disparition des pâturages de hâd ; ils ont glissé vers l'est dans une zone située entre l'Egueï et le Bahr-el-Ghazal et limitée au nord par El Messir, au sud par Aourak. Ils ont dû creuser là des puits, Yokoti notamment, qui atteignent quinze mètres de profondeur et qui les ont obligés à faire appel à la traction du bœuf.

Les Djagada ont gardé de lointains intérêts dans certaines palmeraies du Borkou : Kirdimi, Yen, Gour Digré ; parfois, ils continuent même à y planter des rejets et à posséder de petits jardins qui sont cultivés par des métayers Kamadja ou Kokorda Yénoa. Mais ces vieilles attaches se relâchent

de plus en plus parce que les palmeraies sont trop lointaines et surtout peut-être parce que propriétaires et métayers sont administrés par deux régions distinctes : en cas de conflit — et ils sont fréquents — l'administration locale, celle du Borkou, a naturellement tendance à favoriser le métayer qui est de son ressort plutôt que le maître qui appartient à la Région administrative du Kanem.

Si bien que le Djangada est devenu presque exclusivement un éleveur : d'abord chammelles, secondairement zébus ; deux chammelles pour un zébu. La tente avec la famille stationne toujours auprès du troupeau de zébus tandis que les chammelles s'éloignent, surtout à la saison froide, sous la surveillance des garçons de seize à vingt-cinq ans qui jouent le rôle de berger.

Le Djangada ne se livre guère au trafic caravanier. Il ignore presque le mil et se nourrit surtout de lait et de quelques dattes. Il se procure l'étoffe pour s'habiller, un peu de thé et de sucre en vendant simplement les produits de son élevage.

Nous avons dit que le Djangada contractait volontiers mariage chez son voisin Kokorda ; c'est même la règle générale. Il se marie quelquefois aussi chez les Arna, mais jamais ni chez les Annakaza, ni chez les Noarma, ni chez aucun Toubou du Manga, ni à plus forte raison chez les Arabes.

LES OULED SLIMAN NOUVEAUX

Origines

Les Ouled Sliman nouveaux sont des Arabes aux origines exactement semblables à celles des Ouled Sliman anciens, mais ils ont quitté le Fezzan près d'un siècle plus tard au cours des années 1928-1930, chassés par le conquérant italien. Quelques-uns prirent la direction de l'est et s'installèrent en Egypte entre les oasis de Siwa et la vallée du Nil ; les autres — ceux qui nous intéressent ici — sollicitèrent la protection de la France et dressèrent leurs tentes dans les riches pâturages de l'Egueï.

La similitude avec les Ouled Sliman de la vague turque se retrouve jusque dans l'éventail des fractions représentées : Jebaïr, Chérédat, Miaïssa, Héwat qui constituent le noyau du groupement, et leurs satellites Guédatfa, Mogharba, Worfalla, Zoueya (1). Ce groupement, qui consti-

(1) Les Zoueya méritent une place à part ; ils sont venus des oasis de Koufra au sud de la Cyrénaïque ; ils formèrent, à partir de 1895, le fer de lance de la pénétration sénoussiste dans le bassin du Tchad. Nous reviendrons sur leur cas en étudiant les citadins.

tue ce que l'administration appelle encore les Réfugiés libyens, présente une belle homogénéité. Il a pu garder un commandement unique, actuellement exercé par le bey Gheit. Le bey Gheit est un Jébaïr descendant direct de Seïf en Naçeur, celui-là même qui conduisit la première vague Ouled Sliman au Manga après le désastre d'El Braghla.

Malgré cette communauté d'appartenance aux mêmes fractions de la grande tribu, les nouveaux Ouled Sliman ne veulent pas être confondus avec leurs frères qui les ont précédés. Bien plus ils ont quelque mépris secret pour ceux-ci, peut-être en particulier parce qu'à leurs yeux, ils ont abdiqué leur condition de purs Arabes en consentant à des alliances avec des pasteurs noirs Hassaouna et Daza. Mais voici dans quel sens s'exercent les interdits matrimoniaux entre les diverses communautés d'Arabes du Manga et les Toubous :

— les Ouled Sliman nouveaux se marient surtout entre eux et même entre cousins germains ; c'est seulement quand ils ne sont pas assez riches qu'ils condescendent à choisir femme chez les Ouled Sliman anciens car chez ceux-ci les dots exigées sont moins élevées, mais ils ne vont jamais au-delà et, de plus, ce genre d'alliance est à sens unique, c'est-à-dire qu'aucune fille appartenant au groupement du bey Gheit ne saurait être convoitée par un Ouled Sliman ancien même très fortuné ;

— les Ouled Sliman anciens épousent parfois des filles Hassaouna et Daza, mais là encore on n'observe jamais le contraire ;

— Hassaouna et Daza échangent aussi bien leurs garçons que leurs filles.

Grâce à cette précaution, les Ouled Sliman nouveaux ont pu préserver leur caractère de noblesse dont ils sont si fiers, mais ils n'empêchent pas le sang noir de s'infiltrer lentement puisque certains de leurs garçons épousent des filles dont les aïeux peuvent être Hassaouna ou Toubous. En passant, on peut noter que c'est heureux, car ce léger apport de sang noir étranger raffermirait dans une certaine mesure la santé d'une race blanche mal adaptée au climat tropical et particulièrement réceptive au paludisme.

Aire d'habitat et voisins

Lorsqu'ils s'installèrent en Egueï en 1930, les Ouled Sliman y trouvèrent de magnifiques pâturages de hâd. Aujourd'hui ces pâturages ont presque complètement disparu et depuis cinq ans déjà, tentes et troupeaux ont dû s'avancer au sud. Le groupement du bey Gheit presque tout entier se trouve actuellement sur le puits de Niza à mi-chemin entre l'Egueï et le Manga, mais la position, ici encore, devient

intenable et, la mort dans l'âme, les campements à la fin de 1957 envisageaient de gagner Ouadi Woû et Turka-goré, c'est-à-dire le voisinage immédiat du Manga. Il se peut que les pluies exceptionnelles tombées dans toute la zone saharienne au cours de l'été 1958 leur ait permis de revenir sur ces projets, mais, même si cela est vrai, on peut penser qu'il ne s'agit que d'un sursis.

Il n'est pas évident, quoiqu'on l'affirme parfois, que le Sahara traverse actuellement une période d'assèchement. La belle vigueur de la forêt sahélienne en tout cas ne paraît pas s'en trouver affectée. Mais notre propos n'est pas de trancher cette immense question ; nous voudrions seulement faire quelques réflexions au sujet de la régression du hâd dans les Pays-Bas.

Le hâd (1) constitue le pâturage saharien par excellence ; c'est pour le chameau un véritable aliment complet. Il croît dans des régions où il est à peu près seul à se trouver à l'aise : dans les plaines de sable vif sans cesse battues par les vents. Il se présente sous la forme de gros buissons épineux hémisphériques et de couleur vert-de-gris. Sa présence est tellement liée à l'existence du désert de sable qu'on ne peut pas penser hâd sans évoquer aussitôt d'immenses horizons sans écran, sans aucun arbre même. Le hâd est extrêmement vivace ; il résiste en restant vert à cinq années consécutives de sécheresse totale ; au-delà, il prend une teinte rouge et meurt, mais la graine garde un pouvoir de germination certainement très long. Cependant, il semble que la présence du hâd s'accompagne de celle d'une nappe d'eau souterraine salée se trouvant à environ cinq ou dix mètres de profondeur. Il n'est pas certain que ce soit là une condition absolument nécessaire, mais il est frappant de constater qu'au Tchad elle est toujours remplie aussi bien dans les Pays-Bas que dans la dépression du Mourdi au nord du massif de l'Ennedi. Or, on observe que le hâd disparaît à un rythme relativement rapide alors que la nappe d'eau est toujours présente à la même profondeur et que les conditions climatiques ne peuvent varier que très lentement. Cette disparition n'est pas localisée à l'Egueï ; elle se manifeste partout, singulièrement à la bordure nord des Pays-Bas dans la région de Kichi-Kichi et même au Mourdi. Alors ? Alors on cherche d'autres causes que celles qui concernent les ressources en eau et on pense par exemple à une maladie parasitaire quelconque.

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à l'Egueï et pour s'en tenir à des faits certains, le hâd, il y a vingt-cinq ans, était encore présent jusqu'au voisinage de la limite nord du

(1) *Cornulaca monacantha* ; hâd est le terme arabe ; les Toubous disent zuri.

Manga ; il y a dix ans, il y était devenu rare ; actuellement on ne trouve plus là que des racines mortes. L'Egueï s'est vidé de tous ses troupeaux parce que le hâd n'y était plus suffisant pour les nourrir et il faut maintenant monter au Toro, au nord du 16° parallèle, pour trouver un hâd, en régression certes, mais assez vigoureux encore pour retenir les campements toubous.

Notons encore que si la disparition du hâd était due à une évolution du climat dans le sens d'une plus grande sécheresse, on ne comprendrait pas que l'Egueï qui se trouve à la lisière sud du Sahara soit justement l'une des zones les plus affectées par cette disparition.

Naguère, les Ouled Sliman nouveaux avaient pour seuls voisins les Toubous Djangada qui se partageaient l'Egueï avec eux ; maintenant, leur glissement vers le sud les a amenés au contact des Ouled Sliman anciens.

Habitat

Les Ouled Sliman nouveaux sont les seuls pasteurs du Tchad qui habitent une tente en étoffe. Il s'agit d'un tissu de gabak blanc doublé intérieurement d'un flij. Le flij est une bande tissée en poil de chameau de 50 centimètres de largeur dont plusieurs éléments sont cousus bord à bord. Le toit est dressé sur deux mâts de 2,50 mètres de long présentant un écart de trois mètres ; les bords sont tenus à 1,20 mètre au-dessous du niveau du sol grâce à des haubans. La surface ainsi couverte correspond à un rectangle de 8 sur 6. La paroi verticale qui fait le tour de la tente est faite du même tissu que le toit. Une cloison médiane sépare la chambre des femmes de la salle où le maître peut recevoir.

De larges intervalles — cent à deux cents mètres — séparent les tentes entre elles dans le souci de cacher les femmes à la vue des hommes qui habitent les tentes voisines.

Cette coutume bien arabe de la claustration de la femme n'est plus guère respectée chez les Ouled Sliman anciens et pas du tout dans les campements Hassaouna où la femme vaque librement à ses occupations sans prendre même le soin de se voiler le bas du visage.

Genre de vie

Les Ouled Sliman sont restés presque exclusivement des éleveurs de chameaux. Qu'on en juge : pour un total de 3 000 personnes, on compte :

14 000 chameaux ..	soit 465	pour 100
500 zébus	— 17	—
200 ânes	— 7	—
1 500 moutons ...	— 50	—

Les zébus ont été introduits tout récemment, depuis que les campements ont quitté l'Egueï ; ils ne s'écartent guère de la tente car ils rentrent chaque soir et sont soumis à des abreuvements fréquents : une fois par jour, le matin, en hiver ; deux fois par jour, matin et soir, en été.

Les moutons sont des barbarins, les seuls moutons à laine qui soient élevés au Tchad. Ils boivent tous les jours en été, un jour sur deux en hiver.

Les ânes sont rares. Ils tirent le dellou au puits concurrentement avec le chameau et assurent aussi le transport de l'eau et du bois nécessaires à la tente.

Les chameaux sont abreuvés tous les dix jours au plus fort de l'hiver en janvier, tous les quatre jours à la saison chaude, mais les chamelles laitières bénéficient d'abreuvements deux fois plus fréquents.

De l'Egueï, les Ouled Sliman regrettent non seulement les pâturages de hâd disparus mais aussi l'extrême facilité des abreuvements que permettait une nappe d'eau toute proche de la surface du sol — un à cinq mètres. A Niza, ils ont trouvé des conditions semblables à celles que connaissent leurs voisins de la lisière nord du Manga : des puits de vingt mètres qu'il faut consolider avec des coffrages en branches d'acacias au moins dans les deux tiers inférieurs du forage. A raison de six heures de travail par jour, il ne faut pas moins de dix à quinze jours pour creuser un tel puits. En même temps, il a fallu faire appel à la traction animale : âne ou chameau — tandis que les Hassouana se servent de l'âne et du bœuf, tout comme les Toubous du Manga et du Bahr-el-Ghazal.

Aucune culture, bien entendu, n'est pratiquée : la latitude et le caractère infâmant qui s'attache au travail de la terre le défendent. On se nourrit de lait et du blé acheté chez les Boudouma du Lac.

Aspects sociologiques

L'Ouled Sliman nouveau s'accroche de toutes ses forces aux habitudes qui étaient les siennes en Libye. Non seulement il est le seul pasteur à se nourrir de blé, mais par exemple il est le seul à utiliser la meule tournante pour écraser le grain : il s'agit d'un instrument en pierre de 35 centimètres de diamètre ; le socle fixe mesure sept centimètres d'épaisseur, le disque mobile dix centimètres.

La femme tisse le djerid qui est une épaisse couverture en laine de mouton, le flij que nous avons vu et le chélif qui est un tapis grossier en poil de chameau. L'homme ne dédaigne pas de confectionner un petit bonnet en coton surmonté d'un pompon énorme, le tawil. Les outils en fer et les nattes sont achetées chez les Haddads du Kanem mais

chacun est capable de faire une selle ou un bât de chameau. Il s'agit de la selle et du bât empruntés aux Toubous et qu'on retrouve partout au Tchad avec de légères variantes.

La femme, épaisse et très vite adipeuse, s'habille toujours d'étoffes rouges tandis que chez tous les autres pasteurs tchadiens les couleurs foncées, noires ou bleues, sont de règle. Elle est restée attachée au port du séroural qui est exceptionnel chez les autres peuplades.

Aspects économiques

Les Ouled Sliman connaissent une assez grande prospérité grâce à une activité inlassable qui les conduit sans cesse sur les pistes du Borkou, du Kowar, du Nigeria, du Kanem. Les produits de l'élevage prennent souvent le chemin du Nigeria où un chameau de quatre à cinq ans se vend 15 à 20 000 francs, soit trois à quatre fois plus que sur les marchés du Tchad. Mais les ressources principales sont apportées par le trafic caravanier : commerce des dattes et du sel entre les oasis sahariennes et les marchés sahéliens. On peut légitimement se montrer inquiet sur l'avenir d'une telle activité en face de deux concurrences grandissantes : celle que fait le moteur au chameau, celle que fait le sel marin au sel saharien.

Et cela conduit à conclure que les Ouled Sliman seront obligés, malgré toutes leurs préventions, de s'avancer vers le sud pour substituer l'élevage du zébu à celui du chameau. Il n'est pas douteux qu'ils perdront dans l'affaire aussi bien la pureté de leurs origines que l'originalité de leurs institutions. On peut prévoir que leur esprit d'initiative et d'entreprise tirera le meilleur parti possible de cette reconversion fatale.

Quatrième partie

**CONSIDÉRATIONS
ÉCONOMIQUES**

En passant en revue les populations du Nord-Tchad, nous avons pu observer une transformation très importante qui s'est opérée depuis moins d'un demi-siècle : le paysan, peu à peu et le plus souvent sans abandonner son champ, est devenu un éleveur. C'est pour cette raison que nous avons dû rompre avec la classification habituelle qui distinguait simplement les sédentaires et les nomades pour découvrir des semi-sédentaires et des semi-nomades.

Cette évolution a certainement provoqué une amélioration des niveaux de vie. Il reste cependant que l'économie du pays est primitive et très pauvre. Le Tchad vient d'entrer dans l'OCRS ; cela lui ouvre des perspectives de développement qui peuvent être considérables. Il n'est pas exclu que son sous-sol renferme de grandes richesses. Pourtant, même si cela était, même si, demain, le pétrole inondait les plaines des Pays-Bas, il ne faudrait pas pour cela perdre de vue la réalité d'aujourd'hui.

Or, on peut imaginer des solutions simples pour élever assez rapidement et de façon sensible le niveau de vie des Tchadiens, sans pour cela sortir du cadre traditionnel, par conséquent sans risquer de provoquer des secousses graves. Nous allons énumérer celles qui paraissent les plus opportunes avant de nous pencher sur le grave problème des communications.

I — AGRICULTURE

Le mil est la culture presque unique. Même quand la sécheresse ou les sauterelles ne s'en mêlent pas, il suffit juste à satisfaire les besoins locaux. On devrait favoriser l'extension des cultures maraîchères partout où la présence d'une nappe d'eau proche le permet : au Kanein, dans certaines parties du Ouaddaï, dans les oasis sahariennes.

Entre les 12° et 13° parallèles, l'arachide trouve des sols et une pluviométrie qui lui conviennent bien. C'est une denrée de complément qui fait l'objet d'une demande très active sur les marchés. Elle n'est menacée ni par les sau-

terelles, ni par les oiseaux. A surface cultivée égale, elle est à la vente d'un bien meilleur rapport que le mil. Il y aurait intérêt à développer sa culture sans toutefois pousser à la production industrielle qui se ferait au détriment du mil et qui ne serait pas rentable en raison de l'éloignement des ports. On pourrait seulement songer à créer des huileries locales.

Les minuscules palmeraies du Kanem ne produisent que des dattes de très médiocre qualité. On devrait tenter d'y acclimater les espèces du Borkou les mieux disposées. Dans le même sens, on peut certainement améliorer les espèces du Borkou et des autres oasis sahariennes par l'importation de plants du Sud algérien.

Déjà il existe au Tchad ce qu'on appelle des « paysannats ». Il s'agit d'organismes administratifs qui se sont donné pour tâches principales la consolidation du milieu rural et l'amélioration des techniques culturelles. Il y en a trois : le premier à Bol, sur la rive nord du lac Tchad, s'attache à améliorer la culture du blé et du maïs dans les polders ; le second, près de Bokoro, s'intéresse surtout à l'arachide ; le troisième, à Am Zoer, au Ouaddaï, s'occupe de cultures maraîchères. La formule paraît bonne ; il faudrait la répandre en lui donnant les moyens financiers dont elle manque et en tenant scrupuleusement compte du milieu humain où elle s'exerce.

II — L'ÉLEVAGE

Les troupeaux de zébus constituent la principale richesse du Tchad, la seule véritable. Or ils se trouvent être justement au voisinage de pays qui ont de grands besoins en viande : Nigeria, Congo, Soudan, Egypte. Ces pays offrent en même temps une grande masse de consommateurs et une importante densité de centres urbains.

Le service vétérinaire a remarquablement réussi dans son action : les troupeaux ont considérablement grossi ; ils chargent maintenant jusqu'à la saturation les pâturages et les puits, et la nécessité s'en trouve accrue de faire des efforts en vue de passer au stade d'une exploitation rationnelle. De modernes abattoirs frigorifiques ont été tout récemment créés à Fort-Lamy ; il reste à régler l'acheminement du bétail sur pied jusqu'à ces abattoirs et l'évacuation de la viande vers les pays consommateurs. Ce sont deux problèmes dont le premier n'est pas le moins difficile à résoudre. Il faudrait aussi lutter contre un certain état d'esprit du pasteur qui mesure sa puissance à l'impor-

tance de son troupeau et non pas au revenu qu'il en tire ; le meilleur moyen serait sans doute de lui offrir des prix propres à le faire céder, en même temps que les marchandises convenables pour le réemploi de son numéraire.

Sans attendre que ce marché de la viande soit organisé, il serait intéressant que le service vétérinaire, maintenant que les grandes épizooties sont jugulées, s'attache à un programme de sélection des reproducteurs en commençant par généraliser la pratique de la castration.

On pense aussi à l'intérêt que pourrait présenter l'implantation du bœuf kouri chez les Bilala du lac Fitri et chez les Arabes du Salamat.

Au Sahara, il faudrait imaginer un programme de forages pour les zones de pâturages dépourvues d'eau, déterminer quelles sont les causes de la régression du hâd, peut-être semer — pourquoi pas ? — avec des moyens aériens les graines fourragères convenables. Tout cela, bien sûr, ne peut se décider en un jour et suppose des études préalables et le calcul de toutes les incidences, par exemple et en tout premier lieu, se demander si l'extension du chameau est souhaitable ou non.

Ce serait un problème passionnant que d'étudier dans quelle mesure le chameau va résister à la concurrence de la mécanique. Il existe au Sahara des massifs et des ergs qui s'opposent encore à la pénétration automobile, mais il est toujours possible de les tourner. Etant donné le mauvais état des pistes, la rapide usure du matériel, la consommation considérable de carburant, les prix de transport par camion sont élevés : 37 francs la tonne kilométrique de Fort-Lamy à Largeau, 37 francs aussi de Largeau à Zouar, 48 francs de Zouar à Bardaï à travers le Tibesti, 42 francs de Largeau à Fada. Lorsqu'il s'agit de marchandises pondéreuses, ce sont là des prix prohibitifs et le chameau garde sa raison d'être. Mais voici un concurrent nouveau qui se manifeste déjà : c'est l'avion ; et l'exportation des dattes par voie aérienne de Largeau à Fort-Lamy est rentable. Quant au sel qui est traditionnellement à la base du commerce entre Sahara et Sahel, nous verrons qu'il est menacé par la concurrence du sel marin d'importation. Que restera-t-il au chameau pour se justifier ? Le transport du natron ; mais ne sera-ce pas insuffisant, à supposer même que l'organisation d'un élevage plus rationnel au Sahel y augmente les besoins des troupeaux ? Ne faudrait-il pas penser dès lors à orienter le chamelier vers les palmeraies et la production des dattes ? Celles-ci, au Sahel, font l'objet d'une demande qui dépasse très largement l'offre ; elle constitue une denrée de luxe dont la consommation grandira à mesure que s'élèvera le niveau de vie des Sahéliens.

III — ACTIVITÉS SECONDAIRES

Les peuplements d'*acacias senegalensis* — le kittir des Arabes, l'arbre à gomme — sont abondants dans de nombreuses régions du Sahel. Tout récemment, en 1956, la traite a démarré au Dar Tama, mais la cueillette y est opérée de façon empirique et les rendements sont faibles. Malgré cela, cent tonnes ont été récoltées en 1958 apportant trois millions de numéraire à une population de 35 000 individus qui en étaient privés. Ce chiffre peut faire sourire, mais à l'échelle des niveaux de vie qui nous occupent, il est loin d'être négligeable.

Il reste à organiser l'exploitation des gommerrais sur une base rationnelle et à l'étendre à travers toute la région sahélienne au voisinage du 13° parallèle. Non seulement ces ressources nouvelles apporteraient du mieux-être aux populations, mais encore elles fourniraient aux transports entre Fort-Lamy et Abéché un fret-retour qui fait défaut et qui permettrait d'abaisser les prix de transport du fret-aller.

Dans un tout autre domaine, infiniment délicat sans doute, il serait souhaitable de contrôler les travailleurs saisonniers, d'organiser un marché de la main-d'œuvre dans les grands centres de Fort-Lamy, Abéché, Fort-Archambault, marché qui aurait pour but de protéger le salarié en lui assurant du travail et une rémunération convenable.

IV — ASPECTS COMMERCIAUX

Le commerce saharien

La vie des oasis sahariennes, celle même de nomades sahariens et de certains nomades sahéliens, reposent pour une bonne part sur l'existence du trafic caravanier entre Sahara et Sahel.

Les grands pôles de ce trafic sont au Sahara :

au Borkou : Largeau et Kirdimi pour les dattes ; Bedo pour le sel gris en pains ; Mardangaï pour le natron ;

en Ennedi : Démi pour le sel rouge ; Ouadi Doum et Mogoro pour le natron ; Ounianga pour les dattes, le sel en cristaux de Téguedeï, le natron rose.

Au sud, pour la zone sahélienne, ce sont les grands marchés et notamment : Mao et Moussoro dans l'ouest ; N'Gama, Kunjuru et Bitkine dans le centre ; Abéché et Am Zoer dans l'est.

Les caravaniers prenant part à ce commerce sont :

— en zone saharienne : tout le monde, y compris les sédentaires, mais à l'exclusion des Téda du Tibesti ;

— en zone sahélienne : les pasteurs chameliers avec au premier rang : les Arabes Mahamid, les Arabes du Tchad central, les Ouled Sliman.

Un chameau porte deux guerfas qui contiennent ensemble de 100 à 130 kilos de marchandises. Pour le sel de Bedo, le seul qui se présente en pains et non en vrac, cela fait environ 250 à 300 pains de 400 grammes chacun.

Voici les prix des principales marchandises qui font l'objet de ce commerce. Il s'agit des prix moyens pratiqués à l'époque où le trafic est le plus intense, c'est-à-dire de novembre à mars :

1° Dans le sens Sahara-Sahel :

Dattes. — Prix d'une charge :

à Largeau	: 2 000 francs (80 koros à 25 fr)
à Abéché	: 8 000 francs (80 koros à 100 fr)
à Moussoro	: 6 000 francs (80 koros à 75 fr)
	bénéfice : de 4 000 à 6 000 francs.

Sel de Bedo. — Prix d'une charge :

à Bedo	: 135 francs (270 pains à 0 fr 50)
à Largeau	: 405 francs (270 pains à 1 fr 50)
	(distance Bedo-Largeau : 150 km aller et retour, soit 3 jours de marche).
à Moussoro	: 2 700 francs (270 pains à 10 fr)
à Abéché	: 2 700 francs (" " d°)
	bénéfice : 2 300 à 2 500 francs.

Natron. — Prix d'une charge :

à Mardangai et Ouadi Doum	: 0
à Abéché	: 1 300 francs
à Kunjuru	: 1 500 francs
	bénéfice : 1 300 à 1 500 francs.

Chameau. — Prix d'un chameau de 4 ans :

à Largeau	: 4 000 à 6 500 francs
à Mao	: 4 000 à 6 000 —
à Kunjuru	: 4 000 à 6 000 —
à Abéché	: 6 000 à 8 000 —

2° Dans le sens Sahel-Sahara :

Mil. — Prix d'une charge :

à Abéché	: 2 500 francs
à Kunjuru	: 2 000 —
à N'Gama	: 1 500 —
à Largeau	: 7 500
	bénéfice : 5 000 à 6 000 francs.

Mouton	— à Abéché	} 500 francs
	et Moussoro	
	à Largeau	: 1 250 francs
		bénéfice : 750 francs.

Beurre animal. — Prix d'un litre :

à Moussoro : 50 francs

à Abéché : 75 —

à Largeau : 175 —

bénéfice : 110 à 125 francs.

Distance aller et retour (pour mémoire, car c'est un facteur qui ne pèse guère dans le calcul du caravanier) :

Largeau-Moussoro : 1 100 km

Largeau-Kunjuru : 1 100 km

Largeau-Abéché : 1 000 km

Démi-Abéché : 1 150 km

Tous ces voyages durent de deux à trois mois. Le même caravanier, parfois avec les mêmes chameaux, peut effectuer deux voyages chaque année.

Voici maintenant, à titre indicatif, deux exemples concrets qui font ressortir les bénéfices que le caravanier retire du trafic entre Sahara et Sahel.

Premier exemple : cas du caravanier habitant la zone saharienne.

Il part avec 3 chameaux, l'un chargé de dattes, les deux autres chargés de sel de Bedo :

1 charge de dattes : à l'achat 2 000 fr ; à la vente 8 000 fr

2 charges de sel : à l'achat 800 fr ; à la vente 5 400 fr

Il retourne avec 3 chameaux chargés de mil :

3 charges de mil : à l'achat 7 500 fr ; à la vente 22 500 fr

Avec le numéraire disponible, il achète tissus, sucre et thé.

Deuxième exemple : cas du caravanier habitant la zone sahélienne.

Il part avec 3 chameaux et emporte :

1/2 charge de mil : à l'achat 1 250 fr ; à la vente 3 750 fr

5 litres de beurre : — 375 fr ; — 875 fr

2 moutons : — 1 000 fr ; — 2 500 fr

Il retourne avec :

1/2 charge de dattes : à l'achat 1 000 fr ; à la vente 4 000 fr

2 charges 1/2 de natron : à l'achat 0 ; à la vente 3 200 fr

Avec le numéraire disponible, il financera une autre expédition vers le sud.

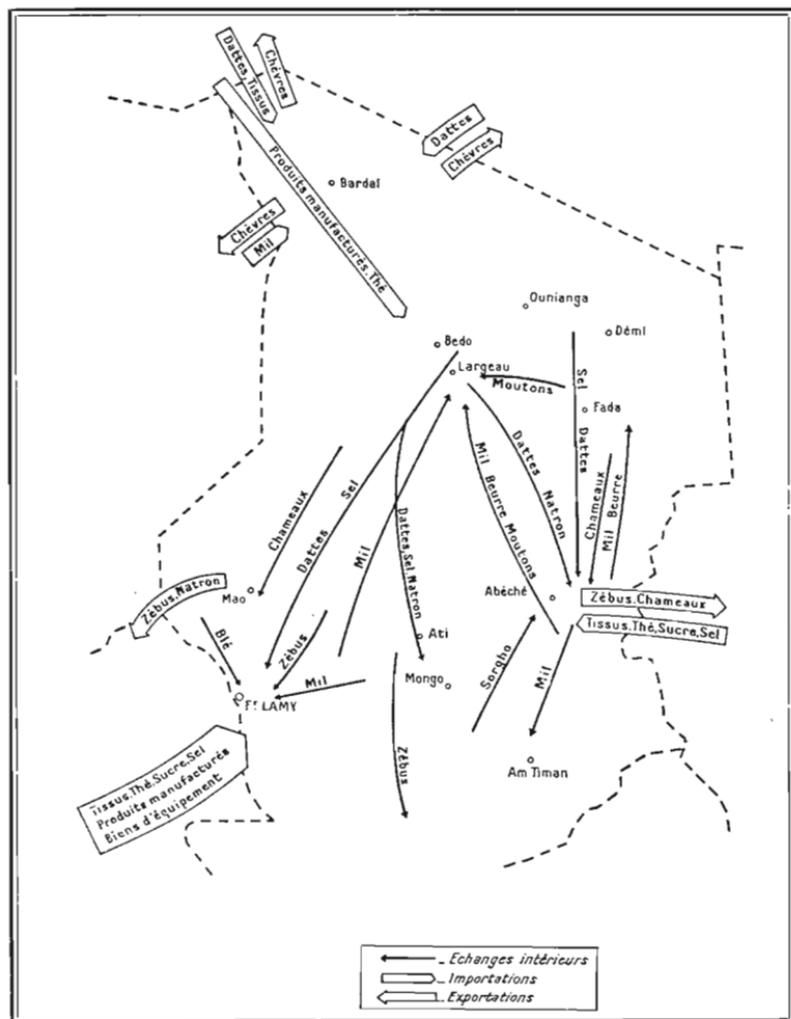
Ces exemples ont été choisis simples à dessein. La réalité est bien plus compliquée et offre une variété infinie de combinaisons.

Le problème du sel

Il existe au Tchad, en zone saharienne, deux principales variétés de sel : le sel de Bedo qui se présente sous la forme de pains grisâtres, le sel de Démi qui a l'aspect de petits blocs ou de poussière rouge brique. Ce sel qui constitue le nerf du trafic entre Sahara et Sahel est, du fait de la révolution dans les moyens de transport, de plus en plus

CARTE 30

PRINCIPAUX COURANTS COMMERCIAUX



menacé par le sel marin provenant aussi bien de l'ouest par Douala et Fort-Lamy que de l'est par Port-Soudan et Khartoum. C'est un aspect particulier — et non le moindre — de la concurrence que le moteur livre au chameau.

A l'heure actuelle, la limite nord de l'aire de vente du sel marin passe par les marchés de Mao, Moussoro, Kunjuru, Abéché, mais il faut préciser qu'il n'intéresse guère encore que les consommateurs urbains tandis que le paysan — plus méfiant peut-être — est resté attaché à ses habitudes.

Le sel de Démi se consomme à l'ouest jusqu'à Kunjuru, au sud jusqu'à Am Timan ; tandis que le sel de Bedo ne dépasse guère Kunjuru à l'est, Bol et Massakori au sud.

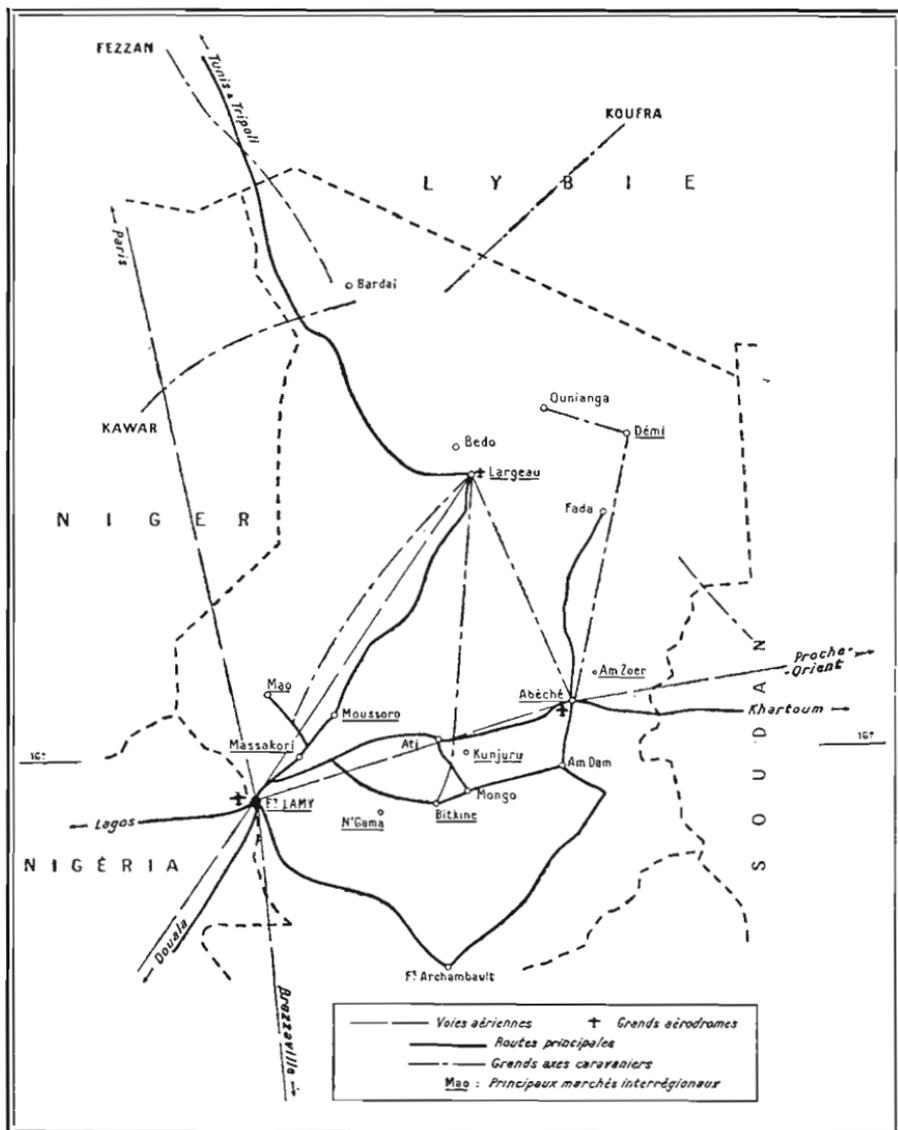
Pour être complet, il faudrait ajouter que le Chitati et le Manga vont plutôt chercher leur sel aux salines de Bilma au Niger et que le sel végétal extrait du baboul connaît encore une certaine faveur dans la partie sud du Kanem.

Voici, pour la comparaison, les prix pratiqués sur quelques grands marchés :

Marché	Origine	Prix moyen de détail ramené au kg
<i>Au Kanem :</i>		
Moussoro	Bedo	25 Fr
	Ounianga	50 —
Bol	Bedo	30 —
	Végétal	30 —
Nokou	Marin	80 —
	Bilma	20 —
<i>Au Batha :</i>		
Kunjuru.	Bedo	25 —
	Démi	50 —
	Marin	40 —
<i>Au Ouaddaï :</i>		
Abéché	Démi	30 —
	Ounianga	50 —
	Marin	30 —
Am Zoer	Démi	30 —
	Marin	50 —
<i>Au Salamat :</i>		
Am Timan.	Démi	50 —
	Ounianga	100 —
	Marin	100 —

CARTE 31

GRANDES VOIES COMMERCIALES



On peut prévoir que le sel marin va continuer à faire des progrès au voisinage de la grande artère du 13° parallèle qui va de Fort-Lamy à Adré en passant par Massaguet, Ati, Oum Hadjer et Abéché, mais plus on s'éloigne de cette route et plus le sel saharien a chance de garder longtemps la faveur dont il est l'objet auprès des populations des campagnes.

L'incidence des distances sur les prix

Les voies d'accès que les marchandises d'importation empruntent pour gagner le Tchad sont nombreuses, mais elles présentent toutes des inconvénients que nous allons énumérer (1) :

1°) la Bénoué : 1 500 kilomètres d'eau de Burutu sur le golfe de Guinée à Garoua (Cameroun) ; la route de Garoua à Fort-Lamy.

Cette voie est caractérisée par l'insuffisance du port de Garoua et par une navigabilité qui dure seulement deux mois et qui coïncide malheureusement avec la fermeture des routes au Tchad. De plus elle est presque tout entière en territoire étranger. Prix de la tonne sur la distance Burutu-Fort-Lamy — 14 à 20 000 francs à l'importation ; 12 à 15 000 francs à l'exportation.

2°) les airs : cette voie a une grande vogue auprès des importateurs ; elle offre d'importants avantages : rapidité, sécurité, régularité, mais les prix de transport restent très élevés : 35 000 francs la tonne entre Douala et Fort-Lamy.

3°) le Nigeria : 1 200 kilomètres de fer de Lagos à Jos, 850 kilomètres de route de Jos à Fort-Lamy. Le prix est relativement peu élevé : 12 à 18 000 francs la tonne. Inconvénients : perte de devises, lenteur d'acheminement (six semaines) ; de plus cette voie est encombrée au retour par les exportations nigériennes.

Il existe un projet qui doit conduire le chemin de fer au-delà de Jos jusqu'à Maiduguri, c'est-à-dire à 250 kilomètres de Fort-Lamy.

4°) le Soudan : il s'agit surtout là d'un trafic frontalier très actif. Les prix des marchandises venant par Port-Soudan sont supérieurs à ceux des mêmes marchandises débarquées sur le golfe de Guinée, mais si le chemin de fer était prolongé jusqu'à Nyala c'est-à-dire jusqu'au voisinage de la frontière tchadienne, toute la région du Ouaddaï trouverait intérêt à se tourner vers l'est. Ce projet, il est vrai, avait été formé au temps de la domination britannique sur le Soudan.

5°) Douala : 300 kilomètres de fer de Douala à Yaoundé

(1) Renseignements recueillis auprès de la Chambre de Commerce de Fort-Lamy.

puis la route passant par Bouar pour atteindre Fort-Lamy après 1 750 kilomètres. Prix : 18 000 francs la tonne. Là aussi, il existe un projet de chemin de fer qui prolongerait le tronçon Douala-Yaoundé jusqu'à Moundou soit sur une distance de 1 000 kilomètres. Les délais d'acheminement seraient ainsi réduits à une semaine et les prix : 14 à 19 000 francs la tonne, pourraient efficacement lutter avec ceux du rail nigérien prolongé jusqu'à Maidiguri. Ce projet, pour être réalisé en voie d'un mètre, coûterait 15 à 20 milliards de francs CFA et nécessiterait dix ans de travaux comportant d'importants ouvrages d'art.

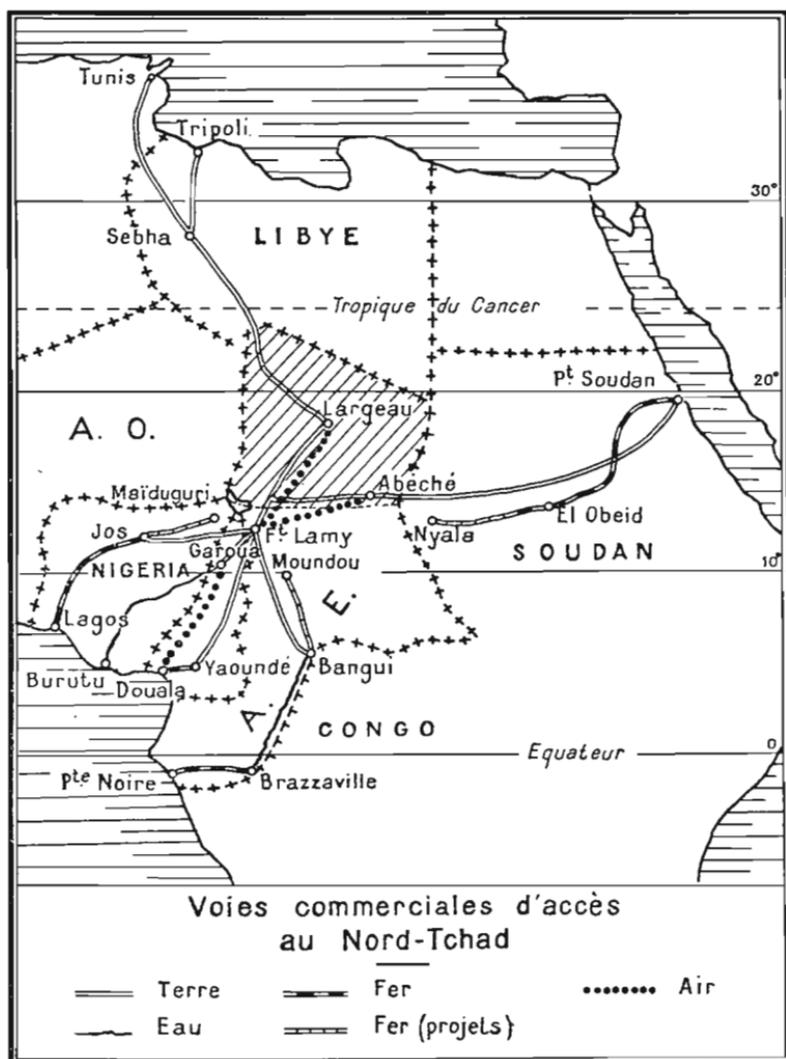
6°) la voie fédérale. Elle comprend trois tronçons : le Congo-Océan, rail de 515 kilomètres de Pointe-Noire à Brazzaville ; le fleuve, de Brazzaville à Bangui, sur 1 300 kilomètres ; la route au nord de Bangui. Cette route est très longue et embarrassée par les ruptures de charges. Actuellement elle ne présente pas d'intérêt pour les régions situées au nord de Fort-Archambault soit le 9° parallèle. Ici encore, un projet de chemin de fer a été étudié ; c'est le Bangui-Tchad : une voie de 60 qui, avec son terminus à Moundou, coûterait 5 milliards de francs CFA. Mais pour que les prix de cette nouvelle voie soient compétitifs à Fort-Lamy, il faudrait qu'elle s'avance jusqu'à Bongor ce qui donnerait 870 kilomètres de fer et 240 kilomètres de route.

Si l'on veut comparer l'intérêt de ces voies en affectant à chacune d'elles les coefficients habituels, à savoir : 4 pour le prix de revient brut, 2 pour les délais d'acheminement, 2 pour la régularité, 1 pour la capacité, 1 pour la sécurité, on obtient le tableau suivant valable pour Fort-Lamy :

Voie d'accès	Indice à l'importation	Indice à l'exportation
Nigéria	1	1
Douala (terre) . . .	1,25	1,45
Douala (air)	1,4	1,4
Fédérale	1,8	1,6
Bénoué	1,85	1,85

La voie nigérienne est donc la plus intéressante mais elle est tout entière à l'étranger. Si l'on estime qu'il convient de ne pas quitter les États de la Communauté, il reste à choisir entre deux options, deux projets de voies ferrées : le Douala-Tchad plus court et assurant un transport de meilleure qualité ; le Bangui-Tchad moins coûteux et moins long à réaliser. Cette notion des délais est impor-

CARTE 32



tante car l'on prévoit que le chemin de fer nigérien aura atteint Maïduguri en 1965.

*
**

A tous les inconvénients que le Tchad trouve dans ses communications avec l'extérieur s'ajoutent encore ceux qui intéressent les communications intérieures et qui sont, là encore, le fait des distances et de la précarité du réseau routier. Il y a plus de 1 000 kilomètres de Fort-Lamy à Largeau, près de 800 kilomètres de Fort-Lamy à Abéché. Durant la saison des pluies et, après celle-ci, aussi longtemps qu'une rapide remise en état n'a pas été opérée, c'est-à-dire en tout de juillet à novembre — quatre mois au moins, — les routes sont inondées et complètement interdites aux camions gros porteurs. C'est vrai en tout cas pour les régions de sol argileux qui s'étendent au voisinage du 13° parallèle et au sud de celui-ci. Mais les régions sableuses du Kanem et du B. E. T., bien qu'elles ne soient pas inondées sont quand même coupées de leur cœur : Fort-Lamy. En outre, ces dernières régions offrent en toute saison le même sol de sable, souvent mou qui constitue un grave inconvénient pour la circulation des véhicules et provoque des consommations fabuleuses de carburant en même temps qu'une rapide usure du matériel.

Voici, à titre d'exemple, le prix de revient d'un fût de 200 litres d'essence pesant — contenant et contenu — 172 kilos, dans les principaux centres du Nord-Tchad :

Centres	Distance de Fort-Lamy	Prix en francs CFA
Fort-Lamy	0	6 100
Moussoro	299	7 120
Mao	410	8 200
Ati	466	7 350
Mongo	517	7 900
Abéché.	787	8 200
Largeau	1 044	13 000
Fada (par Abéché) .	1 263	11 600
Zouar	1 564	16 400
Bardaï	1 779	18 200

Bien entendu, les régions sahariennes sont défavorisées entre toutes : le prix a plus que doublé entre Fort-Lamy et Largeau, il a triplé entre Fort-Lamy et Bardaï.

CONCLUSION

Pour terminer, nous voudrions évoquer une question qui conditionne tout l'avenir de la jeune République du Tchad : la question scolaire. Dans l'Afrique noire où les taux de scolarité sont généralement très bas, le Tchad est l'Etat où ce taux est le plus faible. Bien plus, la moitié nord du Tchad qui a fait l'objet de cette étude est plus attardée encore que la moitié sud, car celle-ci a l'avantage d'offrir des densités de population supérieures et un habitat à caractère sédentaire.

Qu'on en juge plutôt :

Régions administratives	Population totale	Nombre d'écoles	Nombre d'élèves
Kanem	194 000	6	630
Batha	274 000	13	1 050
Ouaddai	455 000	10	1 000
B.E.T.	48 000	2	150
Totaux . .	971 000	31	2 830

On peut raisonnablement estimer que les enfants d'âge scolaire, c'est-à-dire entre 7 et 14 ans, constituent environ un cinquième de la population totale. C'est une constatation qui peut être faite sur les tableaux de recensement les plus dignes de foi. Il y aurait ainsi 200 000 enfants — 100 000 garçons et 100 000 filles — en âge de fréquenter les écoles primaires. Le taux moyen de la scolarité est donc de 1,5 % à peine.

Examinons maintenant un cas plus particulier, celui du district d'Ati où les chiffres de base sont assez bien connus — mais en précisant qu'il s'agit d'un district relativement favorisé.

La population est composée de 70 000 habitants — Bilala, Kouka, Médogo, tous sédentaires ; la densité démographique est de 4. On y trouve quatre écoles : Ati, Kunjuru, Yao, Birni, fréquentées par 375 enfants : 355 garçons

et 20 filles. La population de moins de 15 ans est évaluée à 30 000, celle d'âge scolaire à 14 000, moitié garçons, moitié filles. Le taux de la scolarité ressort à 5 % pour les garçons, 0,3 % pour les filles.

Un autre exemple encore plus brutal : pour tout le district d'Adré soit 100 000 habitants, il n'y a qu'un seul individu qui soit titulaire du certificat d'études : c'est le fils du chef des Asongori.

Nous n'élevons ici aucune critique : il est extrêmement malaisé d'opérer le recrutement scolaire dans un pays où la population est de densité faible et surtout quand cette population est composée de pasteurs musulmans. Dès son plus jeune âge, nous avons vu l'enfant prendre sa place — souvent une place importante, indispensable — dans les activités de la famille ; l'ôter, c'est provoquer une perturbation grave dans l'équilibre de la famille et dans son économie. L'expérience des écoles nomades qui fut tentée au Batha — et abandonnée — est une formule délicate dans son application et qui n'est pas tout à fait satisfaisante chez des pasteurs dont la transhumance se caractérise par son anarchie.

Le problème de l'enseignement devrait être repris pour lui apporter des solutions qui ne seront pas forcément partout identiques et qui devront tenir compte des genres de vie dans chaque région. C'est une condition essentielle pour que le Tchad voie s'ouvrir devant lui les espérances d'un État moderne. En attendant, il ne saurait se passer du concours de techniciens de la métropole. La Communauté offre un cadre convenable à cette nécessaire évolution, mais pour qu'elle atteigne ses buts, beaucoup de patience, d'ordre et d'efforts seront encore nécessaires.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. — TABLEAUX

1. Répartition des populations et richesse en bétail....	41
2. Importance comparée des populations.....	62
3. Les grandes familles chez les Kanembou.....	93
4. Prix pratiqués sur les marchés du Kanem.....	103
5. Prix pratiqués sur le marché d'Am Zoer.....	153
6. Prix pratiqués sur le marché de Guéréda.....	162
7. Répartition des populations Maba.....	164
8. Vocabulaires du Ouaddaï.....	168
9. Prix pratiqués sur le marché d'Abéché.....	198
10. Feux-matricules chez les Zagawa.....	213
11. Prix pratiqués sur le marché de Bol.....	237
12. Prix pratiqués sur le marché de N'Garangou.....	238
13. Les fractions Kouri.....	240
14. Prix pratiqués sur le marché de Tourba.....	245
15. Clans et feux Daza au Kanem.....	246
16. Répartition du bétail chez les Daza du Kanem.....	247
17. Récapitulation des Arabes semi-sédentaires.....	259
18. Répartition des groupements Toubou.....	265
19. Clans et feux chez les Kréda.....	269
20. Répartition du bétail chez les Kréda.....	274
21. Prix pratiqués sur le marché de Moussoro.....	283
22. Clans et feux chez les Daza du Manga.....	287
23. Répartition du bétail chez les Daza du Manga.....	289
24. Prix pratiqués sur le marché de Nokou.....	292
25. Fractions et habitat des Arabes Hassaouna.....	293
26. Tribus et feux chez les Arabes Hassaouna.....	294
27. Répartition du bétail chez les Arabes Hassaouna....	295
28. Tribus et feux chez les Arabes Ouled Sliman anciens.	299
29. Répartition du bétail chez les Arabes Ouled Sliman anciens	300
30. Importance comparée des tribus d'Arabes Noirs.....	312
31. Tribus et fractions Djoheïna.....	313
32. Feux utilisés par les tribus arabes du Tchad central..	314
33. Articulation de la tribu Ouled Rachid.....	320
34. Articulation de la tribu Diaatné.....	321

35. Articulation de la tribu Khozam.....	321
36. Articulation de la tribu Ouled Himet.....	322
37. Articulation de la tribu Salamat Siféra.....	322
38. Prix pratiqués sur le marché de Kunjuru.....	332
39. Feux utilisés par les Arabes Missirié.....	334-335
40. L'élevage Missirié.....	339
41. Prix pratiqués sur le marché de Mangalmé.....	343
42. Les fractions de la tribu Rizégat.....	345
43. Les feux utilisés par les Arabes Rizégat.....	346
44. Répartition des Arabes Mahamid par fractions et districts	348
45. Répartition du bétail chez les Mahamid.....	348
46. Clans et feux chez les Kécherda.....	352
47. Répartition du bétail chez les Kécherda.....	353
48. Les quartiers d'Abéché.....	362
49. Les Haddads de langue kanemboue.....	379
50. Répartition des Toubous en zone saharienne.....	388
51. Répartition du bétail entre les groupements sahariens.....	389
52. Prix pratiqués sur le marché de Largeau.....	393
53. Répartition des tribus libyennes.....	395
54. Feux utilisés par les clans du Tibesti.....	398
55. Activités du Téda selon les mois de l'année.....	399
56. Clans et feux chez les Kokorda.....	413
57. Clans et feux chez les Gouroa.....	422
58. Importance comparée des éléments Mourdia.....	426
59. Clans et feux chez les Mourdia.....	427
60. Clans et feux chez les Borogat.....	431

2. — PLANCHES

I. L'habitat Kanembou.....	83
II. Plan-type de l'habitation Massalit.....	139
III. Habitations et matériels des Tama.....	157
IV. Le village Maba.....	169
V. Matériel Maba.....	174
VI. Matériel Maba pour le traitement du coton.....	175
VII. Type d'habitation Zagawa.....	209
VIII. Matériel Boudouma.....	231

3. — CARTES

1. Régions naturelles.....	25
2. Répartition des principales espèces animales.....	36
3. Répartition des principales espèces végétales.....	37
4. Températures maxima absolus.....	44
5. Températures minima absolus.....	45
6. Températures moyennes mensuelles.....	46
7. Moyennes pluviométriques annuelles.....	47
8. Pluviométrie : nombre de mois ayant en moyenne moins d'un jour de pluie par an.....	48
9. Pluviométrie : moyennes mensuelles.....	49
10. Pluviométrie : moyennes annuelles.....	50
11. Zone d'habitat des sédentaires et des nomades.....	54
12. Répartition des groupements Toubous.....	56-57
13. Répartition des populations de l'ouest Sahélien.....	63
14. Répartition des tribus Arabes et Dazas du Kanem- Manda	64
15. Carte linguistique.....	65
16. Densités de population.....	66
17. Densité des bovins pour 100 habitants.....	67
18. Densité des camelins pour 100 habitants.....	68
19. Densité des ânes pour 100 habitants.....	69
20. Densité des chevaux pour 1 000 habitants.....	70
21. Densité ovins-caprins pour 100 habitants.....	71
22. Répartition des populations du sud et de l'est sahéliens	72-73
23. Circonscriptions administratives.....	74
24. Les 14 cantons du sultanat Tama.....	155
25. La région administrative du Ouaddaï.....	167
26. Principaux mouvements de transhumance chez les Kréda	275
27. Terrains de cultures des Arabes nomades du Tchad central	317
28. Principaux mouvements de transhumance chez les Kécherda	355
29. Principales migrations effectuées par les Pasteurs Sahariens depuis 1925.....	407
30. Principaux courants commerciaux.....	451
31. Grandes voies commerciales.....	453
32. Voies commerciales d'accès au Nord-Tchad.....	456

4. — PHOTOGRAPHIES

	Face aux pages
Kanembou de N'Garangu.....	80
Femme kanembou de Kirbil.....	80
Hutte kanembou du village de Kirbil.....	81
Mararit de Mabrone.....	81
Femmes Tama.....	96
Hutte mararit du village de Mabrone.....	96
Boudouma de Kangallom.....	97
Femme boudouma de N'Galamiya.....	97
Hutte boudouma du village de N'Galamiya.....	176
Kadeï boudouma au bord du lac Tchad.....	176
Zagawa d'Iriba.....	177
Femme zagawa portant le forkoto.....	177
Dabangas à l'intérieur du hoch maba.....	192
Jeune homme peul de N'Garangu.....	192
Jeune femme peul de N'Garangu.....	193
Krédas du Bahr el Ghazal (deux types).....	272
Femme kréda du clan Yorda.....	272
Tente daza à la saison sèche.....	273
Arabe Hassaouna du Chibati.....	273
Tente en déplacement chez les Arabes Hassaouna.....	288
Arabes Errégat du Dar Tama.....	288
Femme arabe de la tribu Errégat.....	289
Arabe nomade au marché de Kunjuru.....	289
Femmes arabes de la tribu Ouled Himet.....	368
Haddad chasseur au sud du Kanem.....	369
Haddad pasteur du Chitati.....	369
Haddads pêcheurs sur le lac Tchad.....	369
Femme et enfants Haddads.....	384
Poteries haddads.....	384
Arabes Ouled Sliman « uouveaux ».....	385
Tente d'Ouled Sliman « nouveau » à Niza.....	385

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
LEXIQUE	7
<i>Première Partie.</i> — APERÇU HISTORIQUE.....	13
<i>Deuxième Partie.</i> — LE MILIEU PHYSIQUE.....	21
<i>Troisième Partie.</i> — LE MILIEU HUMAIN.....	51
CHAP. I. — Généralités	53
CHAP. II. — Les Sahéliens.....	75
A. Les Sédentaires (<i>type</i> : les Kanembou).	
Les Kanembou.....	75
Les Kadjidi.....	104
Les Tounjour.....	104
Les Kouka.....	108
Les Bilala.....	116
Les Médogo.....	120
Les Hadjarai.....	121
Les Dadjô de l'ouest.....	123
Les Massalat de l'ouest.....	125
Les Mesmédjé.....	128
Les Moubi.....	128
Les Kadjaksé.....	129
Les Mourro.....	130
Les Dagal et les Kibet.....	131
Les Maba de la montagne.....	131
Les Marfa et apparentés.....	132
Les Massalit.....	137
Les Asongori.....	143
Les Mararit.....	146
Les Abou Charib.....	149
Les Tama.....	152
Les Guimir.....	163
Les Bornou.....	163
B. Les semi-sédentaires (<i>type</i> : les Maba).	
Les Maba.....	164
Les Dadjô de l'est.....	199
Les Massalat d'Ani Dam.....	200
Les Bakhat.....	201
Les Birguid.....	202
Les Bandala.....	203

Les Zagawa.....	205
Les Mimi.....	217
Les Boudouma.....	219
Les Kouri.....	239
Les Daza du Kanem.....	246
Les Khozam de l'ouest.....	248
Les Salamat.....	250
Les Dagana.....	254
Les Terdjem et apparentés.....	255
Les Fellata.....	257
Les Assalé.....	258
Les populations du D.H.O.K. et du Sédamis.....	260
C. Les semi-nomades (<i>type</i> : les Kréda).	
Les Kréda.....	263
Les Daza du Manga.....	285
Les Hassaouna.....	293
Les Ouled Sliman anciens.....	297
Les Errégat ou Zébalat.....	301
Les Béni Halba.....	302
Les Arabes Ouled Zioud.....	304
Les Ratanine.....	305
Les Charfada.....	310
D. Les Nomades (<i>type</i> : les Arabes nomades du Tchad central).	
Les Arabes nomades du Tchad central.....	311
Les Missirié.....	333
Les Mahamid.....	344
Les Zagawa nomades.....	350
Les Kécherda.....	351
Les M'Bororo.....	358
E. Autres peuplades.	
Les Citadins.....	360
Les Haddads.....	377
CHAP. III. -- Les Sahariens.....	387
<i>Note liminaire</i>	387
A. Les Sédentaires (<i>type</i> : les Kamadja).	
Les Kamadja.....	387
Les Libyiens.....	394
B. Les semi-sédentaires (<i>type</i> : les Têda-Tou).	
Les Têda-Tou.....	396
Les Dôza.....	401
Les Bilia.....	402

C. Les semi-nomades (<i>type</i> : les Annakaza).	
Les Annakaza.....	405
Les Kokorda.....	412
Les Ounia.....	415
D. Les Nomades (<i>type</i> : les Gaéda).	
Les Gaéda.....	417
Les Gouroa.....	421
Les Erdiha.....	424
Les Tébia.....	425
Les Mourdia.....	426
Les Borogat.....	428
Les Arna du Borkou.....	432
Les Noarma.....	434
Les Djagada.....	435
Les Ouled Sliman nouveaux.....	436
<i>Quatrième Partie.</i> — CONSIDÉRATIONS ÉCONOMIQUES.....	443
CONCLUSION	459
TABLE DES ILLUSTRATIONS	461

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
----- 6-1962 -----

Dépôt légal : 3^e trimestre 1962.
N° d'Impression : 6875.

Dans la même collection

L'homme d'outre-mer

NOUVELLE SÉRIE

N° 1

H. DESCHAMPS

**LES MIGRATIONS INTÉRIEURES
A MADAGASCAR**

N° 2

J.-L. BOUTILLIER

avec la collaboration de J. CAUSSE

**BONGOUANOU,
COTE D'IVOIRE**

N° 3

G. CONDOMINAS

**FOKON'OLONA
et collectivités rurales en Imerina**

N° 4

Cl. TARDITS

**LES BAMILÉKÉ
DE L'OUEST CAMEROUN**

N° 6

H. DESCHAMPS

**TRADITIONS ORALES
ET ARCHIVES AU GABON**

Editions BERGER-LEVRAULT